

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*La Jeune Belgique*, série 1, tome 3 (n°1-12), Bruxelles, 20 décembre 1883-1<sup>er</sup> janvier 1885.

---

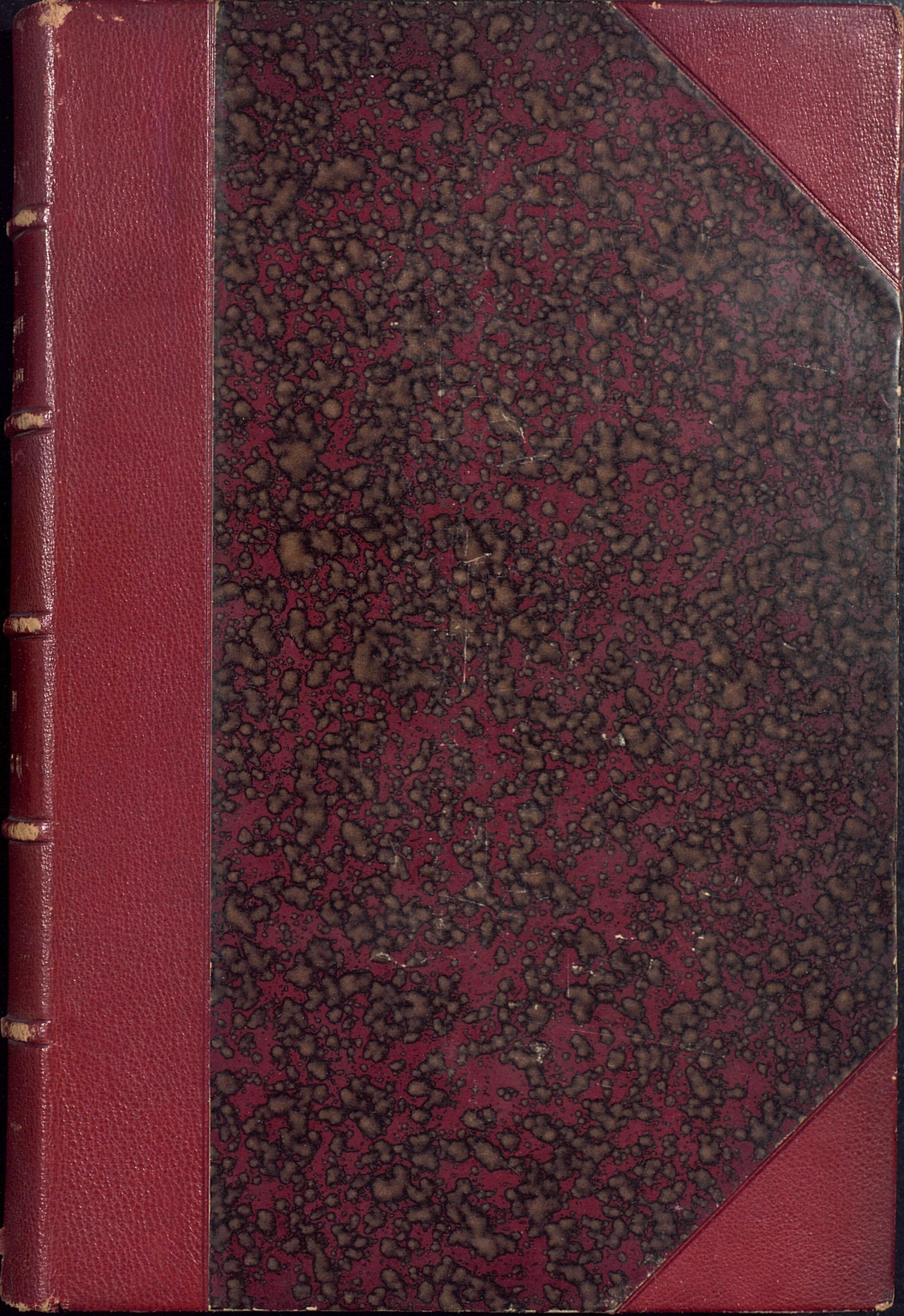
**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

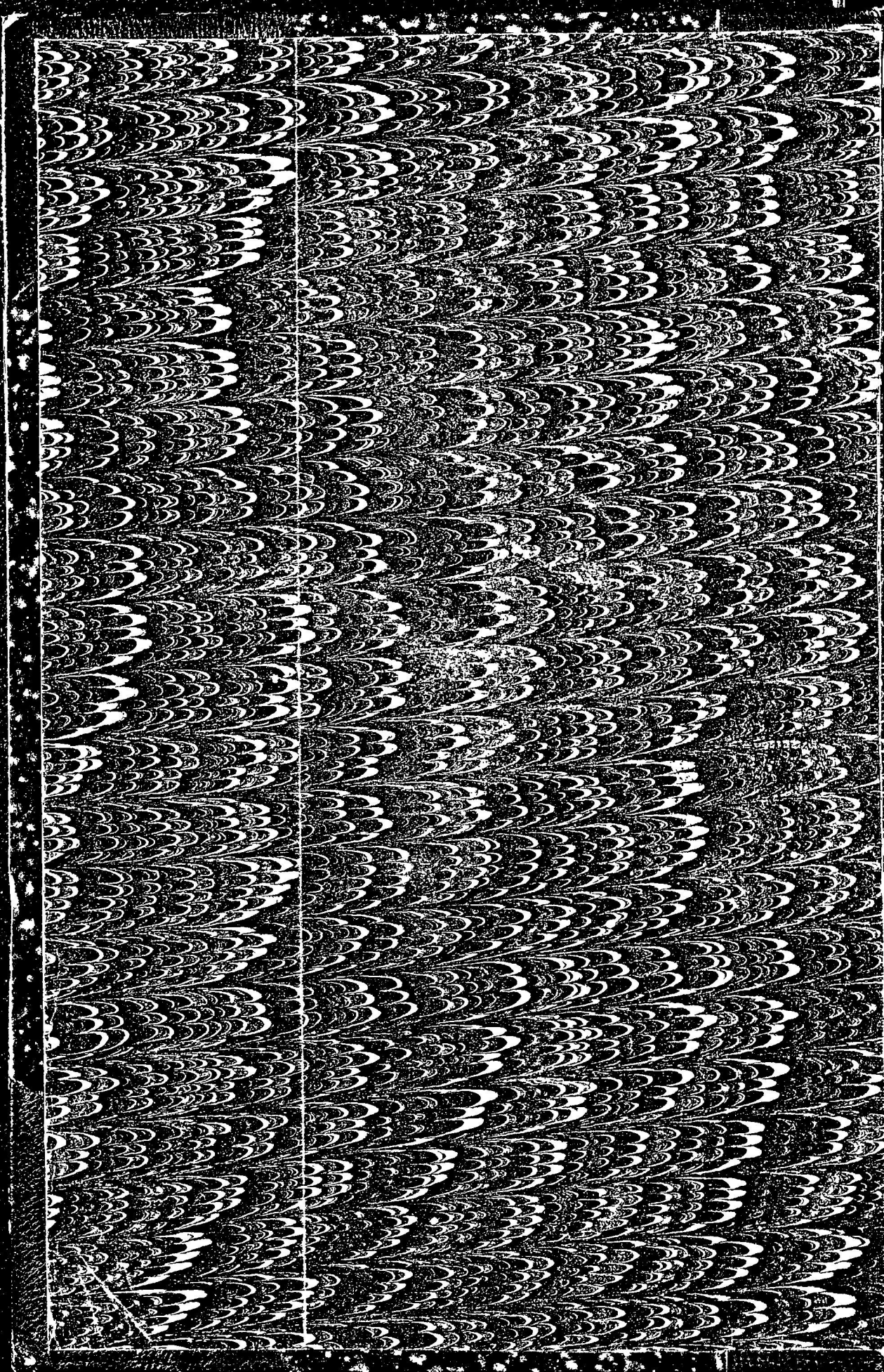
*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

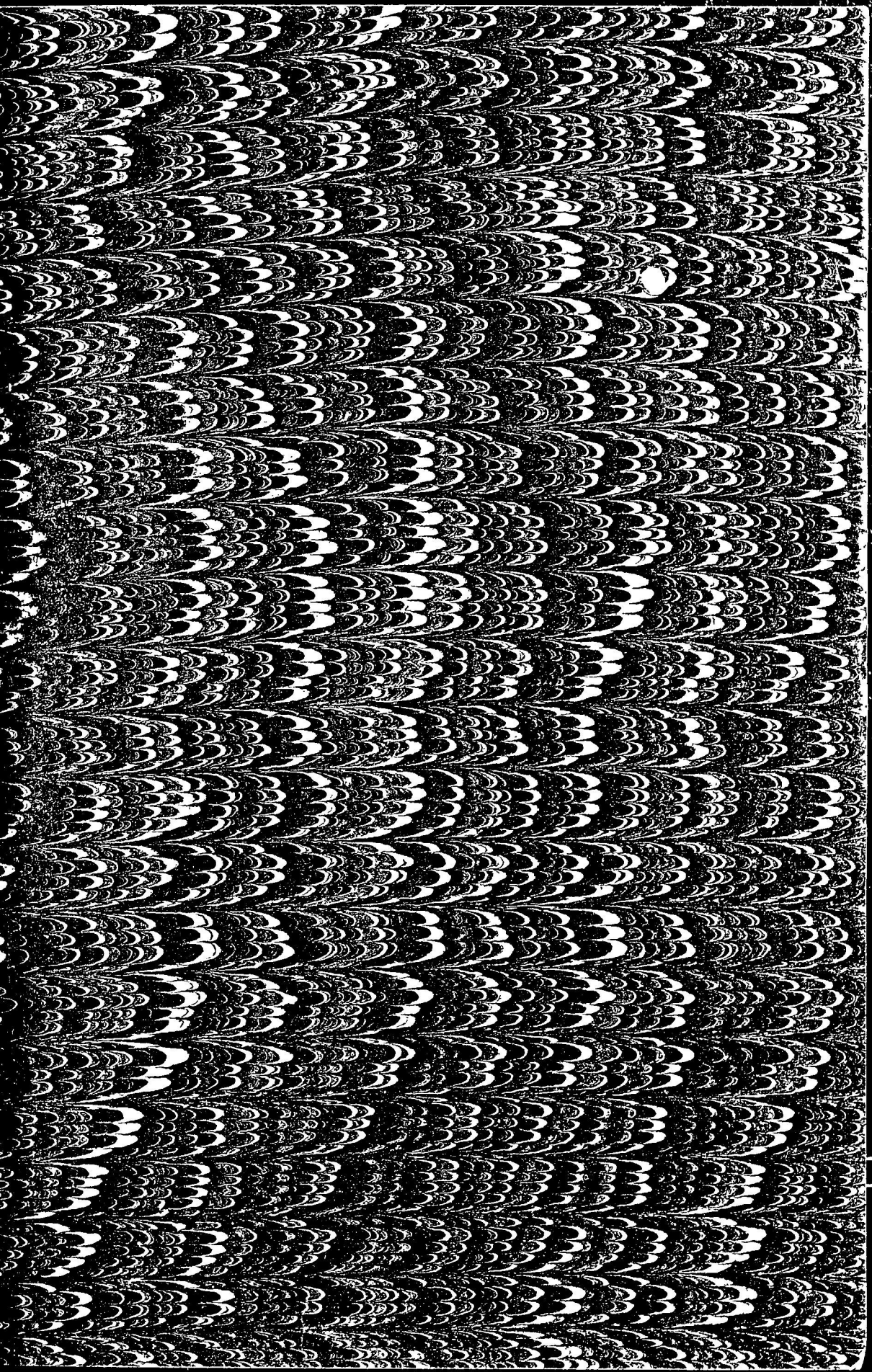
Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>









LA

# JEUNE BELGIQUE













LA BELGIQUE QUINQUENNALISANT LES ARTS.



Janvier	Février	Mars	Avril	Mai
1 M. Cagnonnet.	1 V. Agasse mort.	1 S. David.	1 M. Gilbert.	1 J. Philippé.
2 M. Baillie la G.	2 D. Poncevaux.	2 D. Quatrepointe.	2 M. François P.	2 V. de Zee.
3 S. de Gendière.	3 D. de Diale.	3 L. de Camille.	3 J. Richard, ér.	3 S. de Croix.
4 V. de Bouché.	4 S. de Calonne.	4 S. de Calonne.	4 V. de Lédere.	4 V. de Bouillon.
5 S. de Emilien, v. P. Q.	5 S. de Agathe.	5 M. de Roger, v. v.	5 S. de Irène.	5 L. de Angé.
6 D. de Broussé.	6 S. de Dierckx.	6 S. de Dierckx.	6 V. de Housman.	6 V. de Dierckx.
7 L. de Lucien.	7 S. de Blansid.	7 V. de Perpetien.	7 S. de Albert.	7 M. de Soutanis.
8 S. de Godele.	8 S. de Jost.	8 S. de Ponce.	8 S. de Perpetien.	8 S. de Dierckx.
9 S. de Adrien.	9 S. de Apolline.	9 S. de Ponce.	9 S. de Auguste.	9 V. de Godele de N. L.
10 L. de Gilloume.	10 D. de Spruyssens.	10 L. de Blansid.	10 S. de Vandre.	10 S. de Job.
11 V. de Broussé.	11 S. de Adèle.	11 M. de Coqueret-Saint.	11 S. de P. H. J.	11 M. de Godele.
12 S. de Godele.	12 M. de Kalle.	12 M. de Gregoire.	12 S. de Jules, papa.	12 L. de Achille.
13 D. de de Vieuxville.	13 S. de Valentin.	13 S. de P. H. J.	13 S. de P. H. J.	13 M. de de Vieuxville.
14 L. de Hillaire.	14 V. de Mathilde.	14 V. de Mathilde.	14 S. de Thérèse.	14 M. de Pascal.
15 S. de Basse.	15 S. de Valentin.	15 S. de Valentin.	15 S. de de Vieuxville.	15 M. de de Vieuxville.
16 M. de Marcel.	16 S. de de Jullienne.	16 D. de de Jullienne.	16 S. de Maxime.	16 V. de Honoré.
17 S. de de Jullienne.	17 D. de de Jullienne.	17 L. de de Jullienne.	17 S. de de Jullienne.	17 S. de de Jullienne.
18 V. de Ch. de P. A. H.	18 L. de de Jullienne.	18 S. de de Jullienne.	18 S. de de Jullienne.	18 D. de de Jullienne.
19 S. de de Jullienne.	19 M. de de Jullienne.	19 M. de de Jullienne.	19 S. de de Jullienne.	19 L. de de Jullienne.
20 D. de de Jullienne.	20 D. de de Jullienne.	20 D. de de Jullienne.	20 S. de de Jullienne.	20 S. de de Jullienne.
21 L. de de Jullienne.	21 S. de de Jullienne.	21 V. de de Jullienne.	21 S. de de Jullienne.	21 M. de de Jullienne.
22 M. de de Jullienne.	22 S. de de Jullienne.	22 S. de de Jullienne.	22 S. de de Jullienne.	22 S. de de Jullienne.
23 M. de de Jullienne.	23 S. de de Jullienne.	23 S. de de Jullienne.	23 S. de de Jullienne.	23 S. de de Jullienne.
24 S. de de Jullienne.	24 S. de de Jullienne.	24 S. de de Jullienne.	24 S. de de Jullienne.	24 S. de de Jullienne.
25 V. de de Jullienne.	25 S. de de Jullienne.	25 S. de de Jullienne.	25 S. de de Jullienne.	25 S. de de Jullienne.
26 S. de de Jullienne.	26 S. de de Jullienne.	26 S. de de Jullienne.	26 S. de de Jullienne.	26 S. de de Jullienne.
27 D. de de Jullienne.	27 S. de de Jullienne.	27 S. de de Jullienne.	27 S. de de Jullienne.	27 M. de de Jullienne.
28 L. de de Jullienne.	28 S. de de Jullienne.	28 S. de de Jullienne.	28 S. de de Jullienne.	28 M. de de Jullienne.
29 M. de de Jullienne.	29 S. de de Jullienne.	29 S. de de Jullienne.	29 S. de de Jullienne.	29 M. de de Jullienne.
30 S. de de Jullienne.	30 S. de de Jullienne.	30 S. de de Jullienne.	30 S. de de Jullienne.	30 V. de de Jullienne.
31 S. de de Jullienne.	31 S. de de Jullienne.	31 S. de de Jullienne.	31 S. de de Jullienne.	31 S. de de Jullienne.



CALENDRIER DE LA JEUNE BELGIQUE POUR 1884.

PIERROT LUNAIRE, CONTE ROUGE, LE BAISER, L'AMIRAL, L'AMOUR FANTASQUE, LES FLAMANDES, LE JCRIBE, RIMES DE JOIE, LES SALONS, VIE BÊTE, MER ÉLEGANTE, KEES DOOR L.

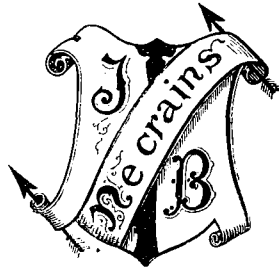
PHOTOGRAPHURE. LÉVELY-DERON. IMP. J. BOUWENS

Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre
1 D. de Pentecôte.	1 M. de Nombaut.	1 V. de Sophie.	1 L. de Godele.	1 M. de de Vieuxville.
2 L. de de Jullienne.	2 M. de de N.-D.	2 S. de de Jullienne.	2 S. de de Jullienne.	2 S. de de Jullienne.
3 M. de de Jullienne.	3 S. de de Jullienne.	3 S. de de Jullienne.	3 S. de de Jullienne.	3 S. de de Jullienne.
4 M. de de Jullienne.	4 S. de de Jullienne.	4 S. de de Jullienne.	4 S. de de Jullienne.	4 S. de de Jullienne.
5 S. de de Jullienne.	5 S. de de Jullienne.	5 M. de de Jullienne.	5 V. de de Jullienne.	5 L. de de Jullienne.
6 V. de de Jullienne.	6 D. de de Jullienne.	6 S. de de Jullienne.	6 S. de de Jullienne.	6 S. de de Jullienne.
7 S. de de Jullienne.	7 L. de de Jullienne.	7 S. de de Jullienne.	7 S. de de Jullienne.	7 S. de de Jullienne.
8 D. de de Jullienne.	8 S. de de Jullienne.	8 S. de de Jullienne.	8 S. de de Jullienne.	8 S. de de Jullienne.
9 L. de de Jullienne.	9 M. de de Jullienne.	9 S. de de Jullienne.	9 S. de de Jullienne.	9 S. de de Jullienne.
10 M. de de Jullienne.	10 S. de de Jullienne.	10 S. de de Jullienne.	10 S. de de Jullienne.	10 S. de de Jullienne.
11 M. de de Jullienne.	11 S. de de Jullienne.	11 L. de de Jullienne.	11 S. de de Jullienne.	11 S. de de Jullienne.
12 M. de de Jullienne.	12 S. de de Jullienne.	12 S. de de Jullienne.	12 S. de de Jullienne.	12 S. de de Jullienne.
13 M. de de Jullienne.	13 S. de de Jullienne.	13 S. de de Jullienne.	13 S. de de Jullienne.	13 S. de de Jullienne.
14 M. de de Jullienne.	14 S. de de Jullienne.	14 S. de de Jullienne.	14 S. de de Jullienne.	14 S. de de Jullienne.
15 M. de de Jullienne.	15 S. de de Jullienne.	15 S. de de Jullienne.	15 S. de de Jullienne.	15 S. de de Jullienne.
16 M. de de Jullienne.	16 S. de de Jullienne.	16 S. de de Jullienne.	16 S. de de Jullienne.	16 S. de de Jullienne.
17 M. de de Jullienne.	17 S. de de Jullienne.	17 S. de de Jullienne.	17 S. de de Jullienne.	17 S. de de Jullienne.
18 M. de de Jullienne.	18 S. de de Jullienne.	18 S. de de Jullienne.	18 S. de de Jullienne.	18 S. de de Jullienne.
19 M. de de Jullienne.	19 S. de de Jullienne.	19 S. de de Jullienne.	19 S. de de Jullienne.	19 S. de de Jullienne.
20 M. de de Jullienne.	20 S. de de Jullienne.	20 S. de de Jullienne.	20 S. de de Jullienne.	20 S. de de Jullienne.
21 M. de de Jullienne.	21 S. de de Jullienne.	21 S. de de Jullienne.	21 S. de de Jullienne.	21 S. de de Jullienne.
22 M. de de Jullienne.	22 S. de de Jullienne.	22 S. de de Jullienne.	22 S. de de Jullienne.	22 S. de de Jullienne.
23 M. de de Jullienne.	23 S. de de Jullienne.	23 S. de de Jullienne.	23 S. de de Jullienne.	23 S. de de Jullienne.
24 M. de de Jullienne.	24 S. de de Jullienne.	24 S. de de Jullienne.	24 S. de de Jullienne.	24 S. de de Jullienne.
25 M. de de Jullienne.	25 S. de de Jullienne.	25 S. de de Jullienne.	25 S. de de Jullienne.	25 S. de de Jullienne.
26 M. de de Jullienne.	26 S. de de Jullienne.	26 S. de de Jullienne.	26 S. de de Jullienne.	26 S. de de Jullienne.
27 M. de de Jullienne.	27 S. de de Jullienne.	27 S. de de Jullienne.	27 S. de de Jullienne.	27 S. de de Jullienne.
28 M. de de Jullienne.	28 S. de de Jullienne.	28 S. de de Jullienne.	28 S. de de Jullienne.	28 S. de de Jullienne.
29 M. de de Jullienne.	29 S. de de Jullienne.	29 S. de de Jullienne.	29 S. de de Jullienne.	29 S. de de Jullienne.
30 M. de de Jullienne.	30 S. de de Jullienne.	30 S. de de Jullienne.	30 S. de de Jullienne.	30 S. de de Jullienne.
31 M. de de Jullienne.	31 S. de de Jullienne.	31 S. de de Jullienne.	31 S. de de Jullienne.	31 S. de de Jullienne.

LA

# JEUNE BELGIQUE

*TOME TROISIÈME*



BRUXELLES

BUREAUX : 74, AVENUE DE LA TOISON D'OR

1883-1884



*A. et G. Vandermeylen.*

(3<sup>e</sup> année) 1883.

Prix: 2 fr.

Tome II. N<sup>o</sup> 1.

20 décembre

ALMANACH

DE LA

# JEUNE BELGIQUE

POUR

1884.

## SOMMAIRE.

Calendrier-frontispice d'AMÉDÉE LYENEN.

### BALLADE D'OUVERTURE AUTOGRAPHES

Victor Hugo. — Léon Cladel. — Jean Richepin.  
François Coppée. — J. K. Huysmans.

Lettres inédites. . . . . OCTAVE PIRMEZ.  
Petite Chapelle. . . . . ALBERT GIRAUD.  
La Belette . . . . . GEORGES EERHOUD.  
Idylle de Sopha . . . . . GEORGES RODENBACH.  
Croquis funèbres . . . . . HENRY MAUBEL.  
Cantiques. . . . . EMILE VERHAEREN.  
L'oubli . . . . . MAX WALLER.  
Oiseau de paradis . . . . . HÉLÈNE SWARTH.  
L'hystérique . . . . . CAMILLE LEMONNIER.  
Faust (*fragment*) . . . . . EDMOND PICARD.

Pluie d'été . . . . . MAURICE SULZBERGER.  
Sonnets . . . . . IWAN GILKIN.  
Dans la coupole . . . . . OCTAVE MAUS.  
In Excelsis . . . . . EMILE VAN ARENBERGH  
Leroman d'unstagiaire ARTHUR JAMES.  
Sonnets . . . . . EDOUARD LEVIS.  
Villanelle . . . . . TÊTE-DE-MORT.  
Sonnets . . . . . GEORGES KHNOFF.  
Soirs de cirque . . . . . PAUL LAMBER.  
Messe jaune. . . . . PAUL BERLIER.  
Chronique littéraire . . . . . JACQUES ARNOUX.  
— musicale . . . . . HENRY MAUBEL.  
— artistique . . . . . EMILE VERHAEREN.  
— . . . . . HIPPOLYTE DEVILLERS  
Memento . . . . . NEMO.

BRUXELLES

74. AVENUE DE LA TOISON D'OR

1883

Les articles ont été insérés dans ce numéro au fur et à mesure de l'arrivée des manuscrits.

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE.

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Etranger : 7 fr. par an.

---

## BOITE AUX LETTRES.

1. *J. G. Exelles*. Votre *Noël* n'est pas dans le ton de la *J. B.*, exprimant des idées religieuses qui blesseraient certains de nos abonnés : Votre *Sonnet d'automne* passera dans notre n° 2. Ceci est une promesse formelle que nous sommes en mesure de tenir, cette fois. Vous faut-il dix, quinze ou vingt cartes d'abonnement ? A vous.

2. *Aug. V. Namur*. Vous avons-nous envoyé les cartes que vous demandiez ? Votre *Minuit* ne vaut pas l'*Aubade des morts*. L'« email blanc » et la « course rapide de l'aiguille » sont bien vieillots comme termes. Votre *Nina*, bien meilleure, passera prochainement.

3. *Raymond N. Bruxelles*. Reçu votre lettre du 31 oct. Merci. Vos observations seraient justes à Paris où le public lecteur est nombreux ; en Belgique un livre tiré à 300 s'épuise déjà fort lentement. Aucune de nos plaquettes n'est complètement épuisée et vous les trouverez en librairie jusqu'à nouvel ordre ; adressez-vous à votre libraire, les souscriptions sont fermées et nous ne faisons plus directement l'envoi des deux premières plaquettes. A vous.

4. *Eugène M. Hautmont*. Merci pour votre lettre et votre courageuse propagande. Votre *Réveillon* ne peut malheureusement nous convenir. Très bien écrit, ce morceau fait trop de théorie, et puis, vous le savez, nous sommes en pays neutre où les sympathies sont partagées entre nos voisins, et la *J. B.* ne doit pas se faire plus française qu'allemande. Elle est Jeune Belgique et cela lui suffit. A vous et bien des fois merci.

5. *Hippolyte B. Paris*. Le *Couvent abandonné*, très bon, est beaucoup trop long.

6. *Said-Bruyère. Anvers*. Eh ! oui, mon cher confrère, vous avez raison de ne pas être content, mais que voulez-vous ? *La Jeune Belgique* propose et les quarante pages disposent ; ayez patience, votre idéal vit encore, et ne mourra pas dans nos cartons ; bientôt vous passerez. Tout à vous.

7. *D. Mon. Haussat*. Pour le moment, les auteurs belges seuls sont admis dans notre collection ; plus tard peut-être cette décision sera-t-elle commuée, et je vous ferai savoir alors les conditions. Merci pour l'intérêt que vous nous portez, et cordialement à vous.

8. *Martial T. Haussat*. Vos sonnets ne sont pas mal, loin de là, mais nous sommes beaucoup plus difficiles lorsqu'il s'agit de recevoir de nouveaux venus, surtout non Belges.

9. *Maurice Guillem. Paris*. Votre *Tristia* est d'un bel effet de mélancolie. Il passera le plus tôt que nous pourrons.

10. *Eugène L. Anvers*. Si votre *Pôle Nord* n'a pas passé, mon cher confrère, c'est que, à notre sens, il est d'un genre — disons le mot — ennuyeux, auquel ne nous avaient pas habitués vos vers spirituels et légers. Excusez-nous et, rentre en toi-même, Octave !

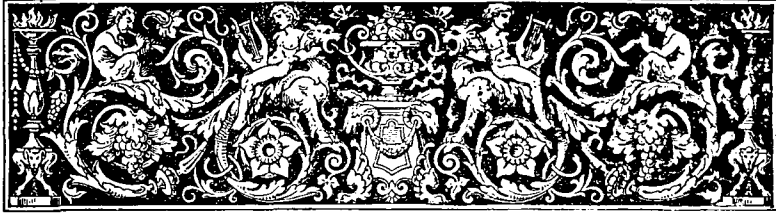
11. *P. d'H. Herstal*. Bien rimée, votre pièce *Branche de cyprès*, mais elle date de Madame Desbordes-Valmore et Delphine Gay ! Lisez un peu Baudelaire et beaucoup Banville. Il faut moderniser votre style, en extirper les expressions surannées telles que *trépas*, *couche*, *calice de fiel* qui choquent aujourd'hui. Courage ! et la *Jeune Belgique* vous recevra un jour à bras ouverts. Vous êtes poète ; la pratique seule manque. A vous des deux mains.

12. *Gustave de G. Anvers*. Cette collection d'autographes n'est pas très intéressante nous semble-t-il, et la plupart ont paru soit dans *Paris-Murcie* soit dans le *Méphisto* d'Anvers. Je vous serre la main. Combien vous faut-il de cartes d'abonnement ? A Anvers vous pouvez facilement faire vingt recrues.

14. *André Font. Bruxelles*. — Oh Mademoiselle ! que votre prose valait mieux ! Vos variations à *Léon* sont très, très inégales ; je n'aime ni vos « oiseaux qui piaillent » ni « et plaines et rivages » (chevilles !), ni « les attraites de ton corps enivrant » (aïe ! Millevoye ! oh ! Gilbert !) Revenez à la coulante prose de votre *Rêve indien*, et, si possible, reprenez votre ou un autre nom de femme qui montre que la *Jeune Belgique* n'est pas une ignoble réunion de barbifères.

15. *C. D.* Vous éreinter, jamais. Nos observations de la Boîte aux lettres sont sincères, parfois un peu impertinentes, mais sans fiel, croyez-le. Reçu votre *Dévouement* ; « tout partout » est un flandricisme. *Coutil* et *viril* sont d'atroces rimes. Puis vous apostrophiez votre ouvrière à *tu* et à *vous* indifféremment, ce qui fait un effet déplorable. Travaillez et revenez-nous. Au revoir.

16. *Petrus Pirus Gand*. Votre copie est bien mince, cher fidèle, et ne vaut guère la peine d'être insérée. Apportez-nous une demi-douzaine de croquis de ce genre que le comité puisse juger d'ensemble, et faire insérer s'il y a lieu. Nous vous avons envoyé des cartes. Merci pour votre bon dévouement.



## BALLADE D'OUVERTURE

--o 0 o--

I

**N**E t'endors pas, *Jeune Belgique*, mets le poing sur la hanche comme une truande, car voici les niais, les grimauds, les cuistres, les roquets d'académie, les bassets de concours, les écorcheurs de français et les mangeurs de vache espagnole! Donne-leur, au bas du dos, de tes fins souliers à pointe. Ris! Moque-toi! Lève tes gaules et — ne crains!

II

**N**E capitule pas, *Jeune Belgique!* Reste l'Intransigeante et la Rebelle! Tu es l'orgueil et l'esprit des jours prochains. L'Art est la couronne intellectuelle d'une race. Et ceux qui nient ou abjurent tes dieux, lapide-les à coups de bijoux et de pierreries. Jette tes rubis, tes émeraudes, tes opales, tes diamants, tes pierres de lune, lève tes astres et — ne crains!

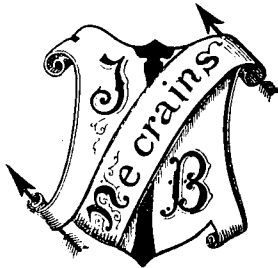


III

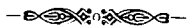
**N**'OUBLIE jamais, *Jeune Belgique*, ceux qui moururent pour le Beau, hués par les Pharisiens et par la canaille. Saisis ton épée par la pointe, hausse-la comme une croix vers leur mémoire. Puis, reprends ton arme par la garde, fais la tourner dans le soleil des soirs de triomphe, venge ces morts qu'ils ont oubliés. Lève ton glaive et — ne crains !

ENVOI

**A** TOI, Ribaude ! à toi, Princesse ! à toi, Mère ! ce chant de foi, ce cri de guerre. Les âmes des morts sont en toi. Tu connais le mot qui exalte, et le verbe qui tue : Ne crains !



# AUTOGRAPHES



I

LETTRE DE VICTOR HUGO

9 août

je lis de temps en temps  
une page charmante. Il y  
a plus d'une joie pour nous  
dans vos histoires.  
Surtout, Monsieur,  
à savoir en envoyer  
me quelque chose

Victor Hugo

II  
LETTRE DE LÉON CLADEL

Leves, 19, Xbre 82.

Mon cher Compère,

Vous avez une façon si belle de  
demander l'absolution de vos péchés  
que le plus rigide des censeurs ne  
saurait vous la refuser. C'est mon ami  
le beau mâle de Bruxelles lequel a  
de, Calineo, de femme qui vous a certai-  
nait soufflé cette manière d'amarques  
le haquenot bonhomme de Quésy  
transplanté à Servis. Entendez-vous,  
avec lui pour l'ambulation que  
je dois subir et ne soyez pas trop  
cruels. Indiquez la ~~notion~~ coupe pas  
quelque parole bien sentie.

Maurice Rollinat, le poète, est chez moi.  
Nous allons partir ensemble pour Paris  
où nous assisterons aux obèques de  
pauvre Louis Blanc l'homme  
plus bon de la terre et qui la  
France entèrè pendant plus de vingt  
ans, eut un buveau de sang.

Je t'envoie cette lettre écrite à la volée  
et j'ajoute à ma vive reconnaissance  
pour votre dédicace trop flatteuse  
mais si originale, qu'elle me  
chauffe comme un gant  
C'est votre

A. M. H. S.

A bientôt d'autres écrits

Stéphen et Rollin ont mes envois  
quelques vers inédits que je vous  
transmettrai.

Amities vivres à tous vos collaborateurs,  
mes compères et poignés de main,  
au terrible exercice de la chasse  
de l'écureuil.

## LETTRE DE JEAN RICHEPIN

L<sup>n</sup> nos. 82

Mon cher Confère,  
 Votre poème les Viens  
Maîtres me plaît infiniment. Il  
 est haut en couleur, gras, suant,  
 reluisant, pétant, & beau, digne  
 enfin du riboteur d'art qu'il  
 chante. Vous m'en ferez, en me le dé-  
 diant, un véritable honneur et un  
 grand plaisir. Je vous prie donc,  
 mon cher confère, d'agréer pour  
 cette dédicace tout mes remerciements  
 avec l'expression de ma vive cordialité.

Au Jean Richépin

9 rue Galvani

## LETTRE DE FRANÇOIS COPPÉE

4. Janvier.

Merci de Vos aimables Souhaits et de Vos  
Bonne et fidèle Amitié. Je devais venir en  
Belgique à la fin du mois, mais, un gros  
travail me retenant, j'ai demandé à ajourner  
ma tournée à la fin de février. J'attends  
la réponse de cet ouvrage.

A Vous aussi, bonne Chance et succès Vous êtes  
un Charmant, un délicat poète, qui mérite  
d'être très lu, qui le sera. C'est à dire

Ma femme Vous envoie un Corral fourreau &  
je Vous salue bien affectueusement les deux

François Coppée

## LETTRE DE J.-K. HUYSMANS

Mon cher confrère.

Merci du Scribe que vous avez bien voulu m'envoyer. Je viens de le lire - Et ce qui me frappe avant tout c'est la véhémence, la flamme malade de ce livre, burnin pour un nerveux.

Là est la grande qualité et le vrai caractère du Scribe, mais surtout, j'ai bien senti, et cela pour que ce volume ait attiré de mystérieux regards, vous reprocher mille et mille des maillères du style...

Certes, il est corrompu, persillé et vous pouvez croire que j'ai

Savourer la maladie ; certes il abuse  
de néologismes bizarres, souvent  
heureux, mais, mais, pourquoi d'ailleurs  
cet abus Cladicien de l'épithète  
constamment placée avant le  
substantif. Remarquez bien que  
ça n'ajoute aucune ressource, que  
la plupart du temps ça affaiblit  
même l'effet - puis, puis, comme disait  
le pauvre grand flambant, il faut  
greuler ses phrases tout haut après le  
qu'elles sont écrites. Et il avait,  
comme toujours ouï-on, l'admirable  
stylisme ! Oh bien, c'est là, vous  
verrez le manque de symphonie  
que cet abus vous a fait parfois  
commettre.

Mais, c'est là une petite tare



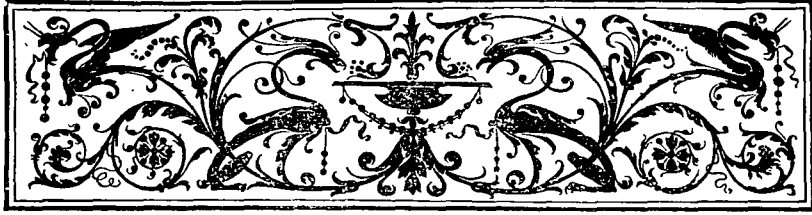
que j'ai relû avec ma loupe d'homme.  
Du métier, sur les très-étranges  
papiers de ce livre excessif.

Il y a là dedans, un bel amour  
de la langue et bien de drin ! par  
le temps qui court, c'est assez rare !

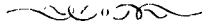
Aussi je vous en félicite bien  
brûvement et vous prie de prendre  
ici une fraternelle poignée de  
main de

St. Glorioso





## LETTRES INÉDITES D'OCTAVE PIRMEZ



*Presque tous les écrivains de la Jeune Belgique possèdent une certaine quantité de lettres que leur adressa Octave Pirmez à propos de leurs articles ou de leurs livres. Ces lettres seraient vraisemblablement restées inédites, la publication de la correspondance de Pirmez ayant été confiée à des amis timorés qui n'hésiteront pas à supprimer des dossiers les lettres compromettantes pour le combat rétrograde et bourgeois qu'ils livrent.*

*Voici quelques-unes de ces lettres inédites, de l'aristocratique et subtil écrivain d'Acoz.*

I

CHER MONSIEUR,

Je vous remercie de votre affectueuse lettre. Je suis loin d'entrer en convalescence, mais Dieu peut me guérir en un jour si j'en suis digne. Donc, j'attends. Je ne vous redemandais que les livres de Lemonnier. Les autres sont à vous, je les ai en double. Pourquoi C. Lemonnier est si fort, comme peintre de la vie extérieure, c'est que le spectacle du monde intérieur lui échappe. Il est tout entier dans le regard naturel. Sa force est plus grande comme peintre que comme dessinateur, et comme peintre, je le placerai du côté de Jordaens plutôt que dans les parages de Claude Lorrain et du Poussin. C'est un torrent; vous ne pouvez deman-

der à ses flots rapides de refléter la sérénité d'un ciel constellé ; si je le juge comme artiste, j'aurai beaucoup d'éloges à lui faire ; si je me place au point de vue moral, son influence me paraît funeste. Les pensées foncières, générales, moralisatrices sont écartées à dessein. C'est la voix du grand Pan que l'on ne cesse d'entendre. C'est cependant le commerce de l'âme avec l'Infini, l'Invisible, qui donne ces demi-teintes, ces nuances délicates pleines d'un charme inexprimable. Mais en les exprimant, on ne parle qu'à de rares mortels. Si l'on veut se répandre, il faut recourir à un autre art.

Une réflexion encore, et soyez patient, c'est un malade très affaibli qui vous parle. Des goûts il ne faut pas disputer ; croiriez-vous que je préfère le Pérugin avec toutes ses imperfections, au puissant Rubens ! que je préfère même à Raphaël ! Il règne chez lui un feu intense, discret, il unit la passion et la naïveté ; Léonard de Vinci me plaît aussi, mais il est trop raffiné, trop compliqué ; l'esprit y joue un plus grand rôle que l'âme, j'entends la *méditation* sentimentale. Dans les sculptures de Lucca Della Robbia j'ai aussi retrouvé mes sentiments. Je daterais de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, d'un peu avant la Renaissance ? Chi lo sa... j'ai peut-être vécu alors....

Je vous serre les mains en vous envoyant mes bons souhaits.

O. PIRMEZ.

Acoz, le 31 mars 1882.

## II

MONSIEUR

Je reçois à l'instant la revue *la Jeune Belgique* que vous avez l'aimabilité de m'adresser. Votre étude sur l'auteur des *Jours de Solitude* et de *Rémo* est charmante, et je suis plus touché encore de la sympathie que vous voulez bien lui témoigner, que du succès que lui fait votre étude. Je vous suis aussi bien reconnaissant de l'hommage qui l'accompagne, et je garderai dans mes archives littéraires, cet exemplaire particulièrement précieux pour moi. J'espère, Monsieur, que j'aurai parfois le plaisir de lire de vos œuvres inédites et que j'y remarquerai encore ce nerf et cette concision qui me plaisent en vos pages. La condensation de la pensée ne se produit pas sans effort et sans souffrance aux années expansives de la jeunesse.

Après votre citation des *Feuillées*, vous nommez Zola. Vous eussiez peut-être mieux montré ma pensée en citant Lemonnier. Je suis heureux que le sonnet de notre ami Emile Van Arenbergh couronne votre étude.

Agrérez, Monsieur, avec mon remerciement réitéré, l'expression de ma considération distinguée.

O. PIRMEZ.

Acoz, le 22 juin 1882

### III

MONSIEUR,

Je vous exprime ma reconnaissance pour votre attention de m'offrir votre dernier roman, accompagné d'une charmante dédicace.

Je l'ai lu avec d'autant plus d'intérêt que je me souvenais de la belle étude que vous avez consacrée, l'an dernier, à mes œuvres.

Si j'éprouve un regret, c'est de ne pouvoir applaudir à votre nouvelle création comme je l'eusse désiré. J'y ai reconnu de suite un maître coloriste, dont le style est d'un grand nerf et trahit une vie passionnée, et j'ai compris tout ce qu'il y a de souffrance cachée et de travail persévérant dans cette efflorescence et cette fougue littéraires ; mais le sujet choisi par l'auteur pour y faire paraître son talent ne peut avoir mon assentiment. Son héros se débat dans un milieu fatal et ne peut inspirer une grande pitié. L'auteur cependant l'a voulu ainsi, car, plus que tout autre, il sait apprécier les pensées et les expressions délicates. Pourquoi les pages de son livre ne nous montrent-elles que des scènes de révolte, de violence et d'ironie ? Sans doute, parce que ces scènes l'ont vivement préoccupé, en l'irritant. Si, par réaction, elles peuvent détourner les lecteurs d'un orgueil qui mène à la dépravation, c'est bien. Mais je crains fort qu'elles n'exercent sur les imaginations une funeste influence. J'adresserai le même reproche aux *Rondels morbides* qui viennent de paraître dans la *Revue Moderne*. Fallait-il faire éclore de nouvelles *Fleurs du mal* ? L'auteur a en lui d'autres fleurs qui peuvent porter de meilleurs fruits.

S'il ne s'agissait ici que d'une œuvre de peinture, certes, mes observations seraient peu justes, mais il me semble que nous avons le droit de demander davantage à l'écrivain qu'au peintre, qu'il a charge d'âmes, et que « l'art pour l'art » ne peut nous satisfaire. Autrefois cependant, nous

admirions Henri Heine et ses étranges poèmes ; nos sentiments se sont modifiés avec les années. Vous me trouvez, monsieur, bien indiscret. Si vous m'étiez indifférent, il me serait plus facile de me taire. Ne voyez donc en mes paroles que le désir de vous être utile par ma critique. C'est assurément pour l'avoir sincère que vous m'avez adressé votre livre.

Recevez le nouveau témoignage de ma gratitude pour votre aimable envoi.

O. PIRMEZ.

Acoz, le 22 mars 1882

#### IV

MONSIEUR,

J'ai bien tardé à répondre à vos aimables lettres, à vous dire combien je suis touché du témoignage de sympathie que vous donnez à l'auteur des *Jours* et des *Heures*. N'accusez de ce retard que le triste état de ma santé qui m'a mis dans l'impossibilité d'écrire. La superbe appréciation que vous faites de mes œuvres m'est d'autant plus précieuse que votre philosophie, et sans doute, certaines de vos aspirations, sont différentes de celles de l'auteur. Vous n'avez pas voulu qu'elles influassent sur votre jugement littéraire ; comme vous le dites, vous considérez avant tout la sincérité et la personnalité de l'écrivain. Du reste, je m'étais déjà aperçu de cette largeur de vue dans quelques-unes de vos « Revues des livres » écrites avec tant de verve et d'humour. J'ai lu aussi vos pages descriptives et poétiques où les scènes de la nature sont reproduites sous une forme saisissante. Par votre initiative et celle de quelques esprits ardents, il se fait depuis peu de temps en notre pays, un mouvement auquel on ne s'attendait guère. Vous avez autour de vous des esprits puissants et féconds, dont la vitalité du style intéresse. Beaucoup, me semble-t-il, ont eu le tort, à cette occasion, de condamner les classiques indistinctement, parce qu'ils leur préféreraient les réalistes. Ce qui est élégamment ou fièrement écrit — ce qui part de l'âme — et n'est pas le simple fruit d'une mémoire échauffée, est toujours admirable « littérairement », quelle que soit la doctrine, seulement, on peut la réprouver cette doctrine, tout en reconnaissant dans l'écrivain la vérité des impressions et la magie de la forme. Par malheur, il arrive à plusieurs de se montrer

inhumains à leur insu, tantôt à cause de leur désir d'étonner le lecteur par l'originalité de leurs créations, tantôt par l'oubli du malheur, tant ils sont épris de vie florissante. Pour moi, bien que les beautés de l'Art me captivent, j'en suis arrivé aujourd'hui à m'intéresser surtout aux questions de psychologie et de religion, appréciant la brièveté de la vie et le peu que nous sommes, avec tous nos talents. Vous avez la gracieuseté, Monsieur, de me faire l'honneur de me demander quelque travail inédit pour votre revue. Je ne puis, pour le moment, songer à vous satisfaire ; il y a trois semaines à peine, j'étais dans un état très alarman<sup>t</sup> je ne suis pas encore convalescent, et j'ai résolu de ne plus m'occuper de littérature d'ici à mon entière guérison. Puis, je ne vois rien dans mes manuscrits d'assez achevé pour que j'ose l'offrir à vos lecteurs. Si, comme je l'espère, je recouvre la santé, je n'oublierai pas votre extrême amabilité envers moi et je tâcherai d'y répondre mieux qu'aujourd'hui.

Je vous renouvelle, Monsieur, l'expression de mes sentiments reconnaissants.

OCT. PIRMEZ.

J'ai remarqué l'Étude de M. Ed. Picard sur les Ardennes ; cela est sobre et grand. On croit lire les « Germains » de Tacite.

Le 19 février 1883.





A TOUS CEUX

qui nous accusèrent d'être une société d'admiration mutuelle

JE DÉDIE CETTE PETITE CHAPELLE

afin

de les horripiler

DANS L'ÉTERNITÉ.

A. G.





# PETITE CHAPELLE

A CAMILLE LEMONNIER

LES CONQUÉRANTS

**L**a gloire évoque en moi ces navires houleux  
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques  
Poussaient dans l'infini des vierges Atlantiques  
Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.

Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux,  
Où le ciel enflammé de rougeurs prophétiques  
Verse royalement ses richesses mystiques  
Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux.

Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,  
Regardaient s'enfoncer les mâts, comme des rêves,  
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil ;

Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,  
Se rappelaient encor le splendide mirage  
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.



A CHARLES DE COSTER

APOTHÉOSE

O vieux terreau flamand ! O matrice éternelle  
D'où surgissaient jadis les maîtres glorieux !  
Ce grand faiseur de chair, avoué des aïeux,  
T'a rendu largement ta sève originelle.



Son œuvre a conservé l'allure solennelle  
De ces chars de triomphe aux flamboyants essieux,  
Où la femme, exaltant son corps victorieux,  
Allumait au soleil sa royauté charnelle.

Il ouvrit son poème aux paysans rugueux ;  
Il chanta le supplice où se tordaient les gueux  
Léchés atrocement par la langue des flammes.

Son éloge emplira les trompettes d'airain,  
Batra sur les tambours, et son nom souverain  
Claquera dans le vent comme les oriflammes !



## A EDMOND PICARD

### LES TRIBUNS

Le peuple a vu passer des hommes énergiques,  
Au masque impérieux chargé de volonté,  
Parlant haut dans leur force et dans leur majesté  
Pour tirer du sommeil les races léthargiques.

Jetant aux vents du ciel des syllabes magiques,  
Leur verbe, qui vibrait d'une âpre charité,  
S'emplissait, pour venger l'Idéal insulté,  
De glaives menaçants et de buccins tragiques.

La foule a retenu leur nom mystérieux,  
Et le lance parfois en échos glorieux  
Dans l'acclamation d'une ardente victoire.

Le marbre légendaire où vit leur souvenir  
S'élève sur le seuil éclatant de l'histoire,  
Et leur geste indigné traverse l'avenir.



## A OCTAVE PIRMEZ

### MUNDUS MULIEBRIS

Vous ne parlez jamais, Poètes, de vos mères :  
Leur souvenir s'efface en votre éternité,  
Quand il vous suffirait d'un seul mot de clarté  
Pour ravir à la nuit ces ombres éphémères.

Et c'est d'elles pourtant, non des femmes amères,  
Que vous avez reçu votre muliébrité ;  
Et si près de leur âme elle vous ont porté  
Que vous leur avez pris le besoin des chimères.

L'odeur spirituelle et molle de leur sein,  
Les airs qu'elles chantaient jadis au clavecin  
Ont imprégné vos chairs de leurs mélancolies.

Vous avez aspiré dans leurs yeux épuisés,  
Dans la vibration de leurs lèvres pâlies,  
Le goût de la tristesse et la soif des baisers.



## A GEORGES EEKHOUD

### LES MANGEURS DE TERRE

Au temps des léliards et des têtes coupées,  
Quand la Flandre, à l'appel des tragiques beffrois,  
Noyait superbement les princes et les rois  
Dans le fleuve de sang des rouges épopées;

Avant de se ruer aux larges équipées,  
Et pour se préserver des suprêmes effrois,  
Les Flamands embrassaient, sous le geste des croix,  
Cette terre à laquelle ils vouaient leurs épées.

— O mon rude Poète! O cœur plein du passé!  
Silencieusement dans ton œuvre enfoncé,  
Gardant l'esprit flamand d'un mélange adultère,

Jamais je n'ai relu tes livres sans y voir,  
Ainsi qu'en un cruel et splendide miroir,  
L'héroïque baiser de ces mangeurs de terre.



## A GEORGES RODENBACH

### LE CLAVECIN

C'était un clavecin triste, désaccordé,  
Avec son bois rempli des choses anciennes,  
Et son clavier plaintif où des patriciennes  
Avaient de leurs doigts longs et pâles préludé.

Sur l'ébène fleuri du meuble démodé,  
Pour parler tendrement à ces musiciennes,  
En son habit de soie et de valenciennes,  
Peut-être Buckingham s'était-il accoudé.

Tout un monde défunt, charmant, mélancolique,  
Dormait dans les parois de la frêle relique,  
Où rêvait la douceur d'un siècle enseveli.

J'entr'ouvris l'instrument, et, de mes mains dévotes,  
Je jouai lentement d'archaïques gavottes,  
Afin de réjouir l'âme du vieux Lulli.



## A ÉMILE VERHAEREN

### LES FEMMES DE FLANDRE

Par delà l'horizon et ses flambants décors,  
Ainsi qu'une moisson de cinabre et de moire,  
S'allument aux splendeurs d'un astré de victoire  
Dans les plaines du ciel les pourpres et les ors.

Les miroirs du couchant, pareils à des trésors,  
Boivent superbement la lumière et la gloire :  
Et cette apothéose évoque la mémoire  
Des déesses de chair hautaines de leurs corps.

Et dans l'orgueil profond de ces lointains féeriques,  
Se dressent brusquement des formes chimériques,  
Sous un jaillissement de roses et de lys.

Et tu vois dans un rêve érotique s'étendre,  
Comme aux jours éclatants des peintres abolis,  
Sur le cœur du soleil les femmes de la Flandre !



## A MAX WALLER

### UNTER DEN LINDEN.

Je compare ton livre aux Jardins allemands  
Où résonnent, l'été, des musiques plaintives,  
Dont la tendresse verse, en phrases suggestives,  
Une humide lumière à l'œil bleu des amants.

Ils regardent couler, dans les arbres dormants  
Qui furent les témoins des choses primitives,  
Comme un fleuve étoilé les nuits contemplatives,  
Et la lune glissante éclairer leurs serments.

Ils écoutent, les mains chastement enlacées,  
Un orchestre lointain commenter leurs pensées,  
Doucement inquiets du plaisir d'être seuls ;

Et leur âme marie, en ce bonheur physique  
Emané de l'amour, du soir, de la musique,  
Les échos de Weber au parfum des tilleuls.



## A EMILE VAN ARENBERGH

### LE SPLEEN DES LUMIÈRES

Tes sonnets sont pareils aux rubis séculaires  
Qui brûlaient sur le front superbe des tyrans,  
Et dont l'âme écarlate aux reflets fulgurants  
Eblouissait d'effroi les cerveaux populaires.

Tristes comme la mort des cieux crépusculaires,  
Tes sonnets sont pareils à des yeux attirants  
Qui, dans le vague iris de leurs globes souffrants  
Réfléchissent le sang des blessures solaires.

Joyaux spirituels, qui, pour l'éternité,  
Serez victorieux de toute obscurité,  
Regards cristallisés dans l'orient des pierres :

A travers un mensonge éclatant de couleurs,  
Vous symboliserez les humaines douleurs,  
Le néant du Soleil et le spleen des Lumières !



## A IWAN GILKIN

### LA CURIOSITÉ

Mieux que moi tu connais la curiosité  
Qui plonge le Poète en d'austères études,  
Et le pousse à chercher, au cœur des multitudes,  
Les secrets de la vie et de la volupté.

Par l'intime douleur chaque masque est sculpté ;  
Un remords pleure au fond des fières attitudes ;  
Et tu trouves alors d'âcres béatitudes  
A troubler le passant dans son âme ausculté.

Déchiffrant l'avenir des éphèbes novices,  
Tu devines en eux les crimes et les vices  
Passer comme un troupeau de pâles visiteurs :

Et quand les débauchés sortent des priapées,  
Ils sentent dans leur chair, ainsi que des épées,  
S'enfoncer froidement tes yeux inquisiteurs.

ALBERT GIRAUD.





## LA BELETTE <sup>(1)</sup>

(KERMESSE GRISE)

A Iwan Gilkin



EST le marchand de chansons ameutant, devant ses tréteaux, les dimanches à midi, les paroissiens sortant de l'église.

Il racle un méchant violon, marque d'un mouvement d'épaule ou d'un appel du pied chaque temps fort de la mesure et la fillette, sa compagne, dégoise la complainte.

Leurs deux personnages s'enlèvent sur un paravent peinturluré représentant des empereurs et des escarpes : Napoléon sourit à Bakeland, chef de bande fameux en Flandre. Des chapelets de chansons imprimées sur du papier bistre brandillent au vent.

Les tréteaux s'adosent au mur du cimetière. Par dessus la clôture émergent des croix de bois noir, des têtes de buis, et les saules projettent leurs branches sur la place.

Au milieu veille la petite église et lorsque par les abat-son du clocher d'ardoises tombent les adieux mélancoliques des heures, les badauds absorbés par le chanteur interrogent le cadran pour ne pas manquer la soupe.

Entre les « maisons-boutiques » et les cabarets formant une ceinture au champ des morts on embrasse la plaine traversée de drèves. Des aulnaies bordant les fossés la coupent en pacages et en labours. Des sentiers zigzaguent entre des taillis de jeunes chênes. Par-ci par-là un corps de ferme trapu, l'air ramassé sous son grand capuchon de glui moussu d'où spirale la fumée de midi. Et, par dessus ces échappées, rejoignant tous là-bas la ligne infinie de la terre, pesant lourdement, despotiquement sur ce sol aplani, c'est le ciel gris chargé de lavasses mais dans lequel le soleil rédempteur déploie parfois de rouges apothéoses.

---

(1) Cette nouvelle fait partie du volume de *Kermesses* qui paraîtra prochainement.

Au pied de l'estrade foraine, la houle des paysans : un remous de pyramidales casquettes de soie noire flanquées chacune d'une paire d'oreilles écarquillées, roses et translucides comme des coquillages, — une couche de visages poupards et de tignasses claires, — un fouillis de *kiels* d'un indigo sombre ballonnant sur les dos ronds, et au bas d'innombrables jambes, grasses ou maigres, bridant ou ballotant dans leurs gânes de drap noir, entre lesquelles se faufilent les mômes.

Tous, appâtés de merveilleux, se piètent, écoutent, — bouche bée, le nez à l'évent, les yeux dilatés, les bras croisés ou les mains sensuellement plongées dans les poches — le duo du violoneux et de la chanteuse. Pendant les interruptions un gars mélomane échange ses deux liards contre une des feuilles bistres et il détonnera ces couplets dans les *teerdagen* et à la veillée.

D'où viennent ces deux hères ? Certes, ce ménétrier sortit plus récemment du Dépôt que du Conservatoire. Figure vague, sans âge, on se demande qui la ravagea le plus du vice ou de la misère.

Quelle pensée honnête pourrait bien couvrir encore derrière ces yeux éraillés et battus ? Le nez crochu, la bouche veule, le menton en galoche, la barbe noire inculte, des cheveux broussailleux, des oreilles de satyre, achèvent de donner à ce visage un caractère équivoque. C'est de plus un gaillard, fort efflanqué, sec et noueux, enveloppé dans un long paletot décati et rapiécé, culotté d'un piloux pisseux, chaussé de sabots jaunes, coiffé d'un feutre problématique.

Est-ce la fille de ce marmiteux, l'autre piteuse créature ? Qui se prononcerait sur son sexe si elle ne portait pas une apparence de jupon ? Elle a les hanches indécises et la poitrine plus plate que celle d'un garçonnet. Dans ce vilain museau futé, séreux et osseux, rien n'attire que deux grands yeux bleus merveilleusement limpides. Mais si vous les rencontrez ces prunelles idéales, vous oubliez le masque blême et enfumé, le bec de lièvre, les cheveux neutres de la roussaude.

Elle chante. Un son grêle et cassé part de cette poitrine de poussin éclos avant terme ; une façon de chanterelle grièche, d'harmonica fêlé, sans accent, sans timbre.

Le matin, sur la place, elle récite la mélopée des morgues et des bagnes ; le soir ils « travaillent » dans les estaminets et passent du sinistre au comique. Le violon attaque des ritournelles folichonnes ; l'enfant se gargarise d'obscénités qui chatouillent la grasse sensualité des buveurs ébaudis. Sous les quinquets puants, dans l'âcre brouillard des pipes, les blouses moites sont secouées de spasmes, les pitauts hoquetant se poussent du coude et soulignent les drôleries en tapant sur la cuisse de leurs



voisins. Après le dernier couplet, la petiote, sa sébille dans une main, le paquet de chansons dans l'autre, circule entre les attablées.

Les auditeurs l'accablent de galanteries égrillardes, leurs doigts gourds cherchent de quoi pincer ce squelette, et ces gaillards empâtés en possession légitime ou frauduleuse de dirnes non moins solidement râblées et reintées, ne pardonnent pas à cet avorton sa maigreur anormale en pays des gras.

Elle accepte avec la même impassibilité les *censts* et les moqueries ; les fonds de verres que lui octroient les moins durs et les privautés cruelles que s'attribuent les farauds. Depuis longtemps ses yeux ne se mouillent plus.

Lorsque la recette monte, le couple gratifie la compagnie d'un nouveau numéro, plus « poivré » comme disent les bons zigs de l'endroit. Impitoyable le musicastre harcèle sa partenaire époumonnée :

— Eh, va donc !

Il la rappelle rageusement au ton et à la mesure :

— Chante ou je cogne !

Et, longtemps encore, dans cette pesante atmosphère de tabac et de houblon, chargée d'éruclatations d'ivrognes, de relents d'étable, de sueurs volatilisées, chauffée d'animalité rutilante, -- elle doit, elle, émoussiller la lubricité dormante de tous ces patauds. Malheur si sa mémoire se regimbe, si le mot ne répond pas à la note. Les drilles se trémoussent en la saboulant. Les quolibets pleuvent :

— Est-elle assez précieuse avec sa dégaine de souris prise au piège ?

— N'avance pas ainsi ta lippe ou je te passerai mon biberon ?

— Je la cède aux amateurs.

— Quand je demande une paire de jambes charnues, je n'entends pas qu'on me serve un casse-noix. ...

— Les deux font la paire. Hé Kromme-Jak..., où as-tu pêché ce sacrement d'amour... Fabrication d'Hoogstraeten, ça se voit. Et la « mama » de la petite quand la verrons-nous ?

Et le violoneux endèvé, lui crie dans le cou :

— Attends, damnée bestiasse que nous soyons à la porte !

Les carrefours borgnes, les drèves où se pourchassent les souffles nocturnes, les cavées propices aux guet-apens diront-ils le nombre de gourmades subies par la chanteuse famélique ? Quel magistrat curieux interrogera la patiente sur l'origine de ces taches bleues ou ocre, de ces cicatrices tavelant ce qu'on voit de sa pauvre chair !

Les gardes-champêtres pêchent par la discrétion. En ville les policiers posent des questions embarrassantes aux artistes comme Kromme-Jak et leur portent tant d'intérêt qu'ils entendent ne plus s'en détacher.

Aussi ce gueux des champs traverse-t-il rarement les cités. Il étouffe dans ces centres trop vigilants : il leur préfère le plein air, l'espace, la grand'route, les kermesses et les réjouissances rurales ; les foires de la banlieue, et à la rigueur les lundis faubouriens célébrés par des particuliers de sa trempe.

Il pourrait parcourir les yeux fermés la terre thioise depuis Ophoven en Limbourg jusqu'à Vosselaere en Flandre et depuis Santvliet dans le polder d'Anvers jusqu'à Lennik en Brabant et Adinkerke sur mer. Pas de route impériale, provinciale ou vicinale que ses pas n'aient foulée. Dans les plantureux pâturages de Waes les vaches meuglantes saluent chaque année ces nomades ; ils ont effarouché les halbrans peuplant les oseraies de l'Escaut au pied des Dignes ; le sable du littoral pénétra leurs chaussures éculées ; ils se bottèrent dans les baissières et les schorres des polders ; les brandes de la Campinè avec leur floraison lie de vin aux farouches aromes leur servent souvent de refuge ; et tous les pèlerinages les connaissent : Dieghem dont le bienheureux Corneille, évêque, guérit l'éclampsie ; Anderlecht où Saint Guidon préside aux chevauchées des roussins ses protégés ; Emblehem, sur la route de Lierre, avec la chapelle votive et le puits miraculeux de Saint Gommaire et surtout Montaigu dédié à Notre Gentille Dame, Montaigu, la colline isolée vers laquelle convergent les longues processions psalmodiantes et marmottantes de l'immense et basse contrée d'alentour.

Leurs migrations s'effectuaient aux mêmes époques :

— Voilà Jak Corepain, Kromme Jak, voilà la petite Belette ! disaient les bonnes gens et l'arrivée de cette gueusaille coïncidait toujours avec la fête patronale de la bourgade.

Remarquent-ils, les rustres, que chaque année les yeux de la Belette se cavent davantage en même temps qu'ils brillent d'un éclat de plus en plus intense. Les gemmes constellant le diadème de la petite madone de Montaigu ne jettent pas un feu plus immatériel.

Depuis quand les innombrables paroisses de la contrée flamande se renvoient-elles continuellement ces deux épaves ? Depuis quand le sort fait-il de la souffreteuse fillette la chose corvéable de ce bourru ?

Jamais il ne s'était occupé d'elle que pour la molester.

Durant leurs pérégrinations à travers la campagne ils ne soufflaient mot. Il la laissait à ses divagations d'enfant abalourdi et poussait devant lui la petite charrette chargée des tréteaux et de l'attirail du marchand de plaintes. De temps en temps il débouchait une gourde de genièvre dont il renouvelait le contenu d'étape en étape, et après y avoir copieusement puisé il forçait, en sacrant, la Belette de l'imiter.

En juin ils se trouvaient dans le canton anversois de Sandthoven. Ils venaient de Wyneghem par Wommelghem et Ranst. Ils avaient marché tout le jour sous les feux du soleil, entre les taillis, le long des emblavures au-dessus desquelles grisollaient les allouettes. Il faisait clair encore et, sans avoir sommeil, ils éprouvaient un indicible énervement.

Des meules s'éparpillaient dans un pré fauché ras ; les senteurs safranées de la fenaison flottaient dans l'air attiédi du crépuscule ; les grillons répondaient aux rauques coassements des grenouilles ; le ciel rose à l'occident s'assombrissait graduellement dans la direction opposée : ils s'étalèrent dans les foins odorants.

Comme la Belette se sentait oppressée, son corsage entr'ouvert montrait les pointes souffreteuses de son sein. Les yeux de l'homme, ardents, luisaient injectés par les flambes du couchant. Il se détourna plusieurs fois, mais de nouveau ses regards revenaient à cette poitrine irritante comme un fruit d'aigrin, et il soufflait, travaillé par l'été ; et des prurits avivaient son sang aduste.

La petite fermait les yeux.

Brusquement il l'agrippa, l'attira à lui, l'étreignit féroce ment, la posséda sans qu'elle eût songé à se débattre.

Cruellement blessée au premier assaut de son ravisseur, puis envahie elle ne savait par quelles mystérieuses délices, son tempérament malingre vibrant avec une acuité effrayante, la Belette se tordait exaspérant à ses spasmes le rut effréné du paillard.

Et tous deux s'éperdirent longuement dans ce viol.

Les lucioles allumaient leurs bluettes au bord des douves et au-dessus du groupe pâmé planaient d'obliques vols de chauves-souris...

Depuis, le bourreau ne l'épargna plus. Au contraire, maintenant il la traitait en complice et la pauvre tour à tour poignée et oignée ne savait plus desquelles étaient les plus meurtrières de ses caresses ou de ses corrections.

A ce régime le peu de raison de la Belette s'éteignait. Sa mémoire labile confondait les couplets d'une complainte et d'une gaudriole, mêlant, ironique symbole de son sort à elle, l'amour au massacre.

Ainsi, eile entonnait sur un mouvement de valse :

*Ma Lintje, viens dans mes bras.  
Repose ton front contre le mien*

*Et colle ta bouche,  
Très fort,  
A mes lèvres ;  
Ta bouche rose comme les cerises  
Du curé....*

Et, crac, elle récitait lentement dans un mode lugubre, en dépit du violon la rappelant au rythme et au ton précédents :

*C'était dans un terrain à bâtir  
Derrière le nouvel arsenal de guerre  
Que cet artilleur sans humanité  
Eventra la vieille ribaude  
Après avoir abusé d'elle.*

D'abord, ces divagations cornues firent rire ceux qui en étaient témoins; puis les villageois superstitieux prirent peur de ces drôleries sinistres qui prenaient dans la bouche de la chanteuse idiote quelque chose *de voulu par une volonté surnaturelle de sibyllin*.

Bientôt, quand Jak Corepain et la Belette se présentaient sur le seuil d'un cabaret, les consommateurs protestaient, criaient haro sur eux, menaçaient de désertier la place. Et force était au *baes* pour ne pas perdre sa clientèle de pousser dehors le couple réfrigérant.

Alors l'ivrogne échina de plus belle la fillette porte-malheur....

Depuis longtemps elle toussait ; un jour elle cracha le sang : jamais les gens ne l'entendirent crier. Après l'avoir rouée de coups, le terrible amant ne lui faisait pas grâce de ses fringales amoureuses et alternant les blasphèmes et les sollicitations lascives, promenait ses lèvres de satyre alcoolisé sur les plaies qu'il venait de déchirer.

Combien de mois cette vie dura-t-elle ? Ce que dure une phtisie galopante.

Un matin la Belette essaya de se lever, parvint à se mettre sur son séant, mais ses maigres fuseaux refusèrent de la porter et elle retomba, rigide, inerte, sur le grabat.

Depuis leur appareillement le fait se présentait pour la première fois. Le débagouleur n'entendait pas cette plaisanterie.

— Allez hop ! Eh, rosse ! Hein gadoue !

Il la secoua. Elle ne répondait plus mais soupirait fortement et de son gosier partaient des sons étranges.

Que fredonne-t-elle ainsi, la petite chanteuse? La chanson de Pierrot-la-Mort, n'est-ce pas mignonne...

C'était par une humide matinée dominicale d'octobre, à Putte-Cappellen, la bourgade mi-belge, mi-hollandaise. On venait de brancher à Londres un médecin empoisonneur. Kromme-Jak possédait la complainte flamande inspirée par cette affaire; la Belette l'avait apprise par cœur et cette fois avec une étonnante facilité. Et voilà que cette bougresse s'avisait de paresser à présent!

Au dehors roulaient les banneaux et les omnibus, montait l'odeur des fritures, préludaient les cuivres, et les tambours battaient la chamade. Onze heures allaient sonner, la messe finissait.

Ils ne seraient jamais prêts pour le moment du coup de feu.

La Belette immobile, la tête reposant sur l'oreiller éventré, indifférente aux objurgations de son compagnon, tournait ses yeux de gemme bleu vers la fenêtre en tabatière.

— As-tu compris? Il s'agit de se lever, et vite encore, ou gare la danse!

Elle ne bougeait pas plus qu'un marbre.

A bout de patience Corepain leva sur elle son violon et l'en frappa si fort sur le crâne que le bois se fendit avec un long gémissement...

Puis, tout se tut...

Longtemps, affalé sur son escabeau, Kromme-Jak, atterré, contemple l'instrument gisant en quatre pièces à ses pieds...

Ses regards chargés de rancune se reportèrent enfin sur la Belette, la cause de ce désastre.

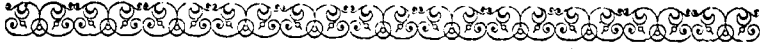
Il allait la tuer; son poing à moitié levé s'abattit sans frapper.

Une blancheur éburnéenne embellissait le visage de l'innocente, mais les prunelles grandes ouvertes n'étincelaient plus comme les saphirs; le rictus vieillot grimaçait, se détendait, s'apaisait.

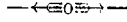
Kromme-Jak comprit que c'étaient deux instruments qu'il venait de briser. Le maladroit! Un jour de kermesse qui s'annonçait si bien; à Putte-Cappellen, l'endroit des recettes monstres.

GEORGES EEKHOUD.





## IDYLLE DE SOPHA



### I

Il y a bal ce soir, et d'un geste élégant,  
Elle arrondit son bras pour boutonner son gant,  
Et s'apprête à partir, d'un air las et morose.  
Pourtant elle est charmante avec sa robe rose,  
Mais c'est en vain qu'elle a brillé dans les salons  
Et rouvert comme une aile au chant des violons,  
Son espoir douloureux d'aimer et d'être aimée.  
Hélas ! jusqu'à présent pas un ne l'a nommée  
Avec le tremblement des aveux dans la voix.

Où donc s'en sont allés ses rêves d'autrefois,  
Quand sa jeunesse était comme un port plein de voiles !

Il fait morne; le ciel d'hiver est sans étoiles ;  
Le fiacre dans la boue avance lourdement,  
Et chaque réverbère allume par moment  
Sur les carreaux levés un feu de clarté crue ;  
Tandis qu'elle compare à ce noir de la rue  
La morne obscurité de son cœur où ne luit  
Qu'un caprice de temps en temps — comme la nuit  
Ces tristes becs de gaz piquent seuls les ténèbres,  
Tels que des fleurs de feu dans des crêpes funèbres !

### II

Et tout en s'en allant, elle songe en son coin :  
Le jour du premier bal, comme il est déjà loin !

Elle avait une robe en tarlatane blanche,  
Et dans ses fins cheveux ondulés, une branche  
De lilas blancs venus de Nice, et se troublait  
Devant l'armoire à glace, où sa blancheur tremblait  
De se voir les bras nus et les épaules nues.

O les premiers émois ! les pudeurs ingénues,  
Les baisers au départ à ses plus jeunes sœurs,  
La crainte que l'on a de manquer de danseurs  
Ou de faire un faux pas en marchant sur sa traîne !  
Et lorsque tout à coup la valse vous entraîne,  
Quand, plus alanguissant qu'un souffle de l'été,  
Son beau rythme à travers les salons a chanté,  
Vous roulez et vous énvire aux frissons de la danse,  
Quel charme à se sentir bercé dans la cadence,  
Comme dans le hamac d'un nouveau Trianon !

Alors elle marquait sur son carnet mignon,  
D'un trait rose, les jours de bal, les jours de fête ;  
Mais aujourd'hui tout est fini, l'ombre s'est faite,  
Et son printemps ressemble à ces vergers fleuris  
Qu'en leurs gloires d'avril la gelée a surpris !

### III

Pourtant, elle est exquise en allant dans le monde ;  
Son teint paraît ardent d'aurore ; elle est si blonde  
Que ses cheveux ont l'air d'une ruche au soleil.  
Et c'est pour tous, au bal, un charme sans pareil  
— Que double le plaisir raffiné du flirtage —  
D'affriander leurs yeux par le décolletage  
De sa robe, qui semble une corbeille, offrant  
Ses beaux seins recouverts d'un tulle transparent,  
Comme des fruits nouveaux dans du papier de soie !

Et partout on l'invite, on la fête, on la choie !  
Mais pas un seul ne songe à l'épouser, pas un,  
Et sans cueillir la fleur, on se borne au parfum ;  
Car, puisqu'elle est sans dot, aucun n'a la pensée  
De lui glisser au doigt l'anneau de fiancée !

Ainsi d'un elzévir qui va de main en main,  
Et dont la reliure est toute en parchemin,  
Avec de délicats fleurons, des culs de lampe,  
Chacun lit un passage ou regarde une estampe,  
Admirant le format et le texte d'amour,  
Mais personne, en ayant ce cher livre à son tour,  
Nesonge à l'acquérir comme un rare exemplaire !

Pourtant, vous qui menez, quand la journée est claire,  
Au Bois vos coupés bleus et vos chevaux pur-sang,  
Vous que tourmente encore un Idéal absent,  
Vous seriez bien heureux de la prendre pour femme,  
Car c'est d'un pareil corps et c'est d'une telle âme  
Qu'il convient de tirer les âmes de vos fils.  
Et vous en seriez fiers, quand sa pâleur de lis  
S'effilant sur la rouge obscurité des loges,  
Au théâtre, soudain une rumeur d'éloges  
Traversant la musique adviendrait jusqu'à vous,  
Comme un frisson de flots très dolent et très doux  
Monterait de la mer vers un beau clair de lune !

#### IV

Elle est triste ce soir ; la danse l'importune.  
Elle s'en va s'asseoir dans un petit salon  
Avec son cavalier tout jeune, pâle et blond.  
On entend, comme au loin, le tumulte des danses,  
Et c'est vraiment propice aux tendres confidences  
Tous ces boudoirs mignons pomponnés avec art.  
Ils sont seuls maintenant ; ils causent, à l'écart ;  
Et sur un guéridon meurent des tas de roses,  
Et les lampes, rêvant sous leurs abat-jour roses,  
Semblent fermer leur œil de feu pour ne pas voir.  
La cheminée a des splendeurs de reposoir  
Avec les bibelots dorés dont elle est pleine,  
Et le tapis, piqué de rouges fleurs de laine,  
Est tiède et doux aux pieds comme une herbe d'été.

Le jeune homme est très pâle ; il a tant souhaité  
Qu'un tel moment d'amour vînt enflammer sa vie ;  
Car depuis très longtemps il l'aime, il l'a suivie,



Et rien qu'à respirer l'odeur de ses cheveux,  
Il entend à présent tout un essaim d'aveux  
Bourdonner dans son cœur comme dans une ruche.  
La causeuse leur fait un cadre de peluche  
Et tandis qu'il lui parle, en ce royal décor,  
Elle, dans le miroir, le voit plus pâle encor !

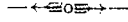
Il est jeune, encor presque un enfant ; c'est folie  
Bien qu'elle ait de l'esprit et qu'elle soit jolie,  
De croire qu'il pourra l'épouser, qu'il ira  
Dans des sentiers plus verts qu'un jardin d'opéra,  
Lui chuchottant l'amour quand le soleil se couche.  
C'est folie ! et pourtant son pur amour la touche ;  
Elle écoute ; il lui parle avec tant de douceur !  
Il l'aime, elle est pour lui comme une grande sœur ;  
Si mollement vers eux arrive la musique,  
Et pour exaspérer leur extase physique,  
Si machinalement leurs doigts se sont heurtés  
Sur l'éventail aux plis de satin tuyautés,  
Où des bergers Watteau sont conseillers d'étreintes,  
Avec l'exemple exquis de leurs caresses peintes,  
Si troublants sont les bruits, les parfums, les couleurs,  
Les rayons balayés par les jupes à fleurs,  
Qu'en plein bal, s'arrachant à sa tristesse ancienne,  
Elle laisse appuyer sa bouche sur la sienne,  
Et tandis qu'il l'embrasse, en ce royal décor,  
Elle, dans le miroir, le voit plus pâle encor !

GEORGES RODENBACH.





## CROQUIS FUNÈBRES



### VII

#### LE JOUR DES MORTS

**C**'EST au versant de la côte une immense couche nue, cimetière de aubourg marchand où la mort conserve un aspect de gêne étroite; où les petits bourgeois se serrent sous la terre maigre pour y prendre moins de place, où les croix de bois pareilles à des cartons peints, se bousculent au long des sentiers, par les nappes de terre grise que la pente déroule. Des invalides mal vêtus en suisses d'église y veillent pour en chasser les chiens. Le jour des morts, il demeure presque vide, et l'hiver durant, le vent froid, par-dessus des murs bas, y passe, charriant sur son désert, les ordures, les miasmes de la banlieue.

Trois femmes sont devant une tombe de pierre; toutes trois en deuil mesquin de crêpe clair-tissé, de laine mince dont les châles longs baillent à la nuque et traînent sur les talons leur pointes. Elles sont chaussées d'étoffe; coiffées de capotes serrées très ras au crâne comme des bonnets; leurs cheveux lisses bandés sur leurs fronts jaunes.

Le prie-Dieu — fait d'une planche, — n'étant pas grand pour trois, les plus jeunes sont debout. A genoux, la troisième, dont le regard s'hébéte, fixe de l'épitaphe, une lettre, passionnément, comme si c'était le mort. Au bout d'un temps, elle écarte son voile, se mouche longuement, se relève. On lui passe les fleurs. Elle se hisse jusqu'à la pierre, s'y assied, ouvre, au mur, une vitrine cadénassée. C'est la montre aux choses de dévotion; la chapelle à saintes vierges où l'on brûle une fois l'an, trois chandelles. Il y a des violettes sèches, elle les renouvelle.

Tandis que les lumerottes à petit feu se consomment, son étalage fait, la vieille clôt l'armoire, et retombe à genoux. Alors, au même instant, où les trois flammes expirent, en un éclair piteux, leur dernier souffle, les

trois dévotes se flagellent d'un grand signe de croix et prient pour que les fleurs ne se fanent pas trop vite.

## VIII

Au détour d'une pelouse tendre, à la pointe de file d'un bataillon de croix, le chemin s'obstrue d'une foule, têtes nues dont se figent les masques décolorés au jour froid de novembre. Quatre troncs trapus de manœuvres ancrés d'un large écart par dessus les plates-bandes, se ploient vers le sol. L'effort distend, aux derrières, leurs velours brun râpé de terreau, gonfle leurs cous sanguins. Leurs muscles ramassés se déclanchent par mouvements brusques aux secousses pesantes d'un corps que l'on entend craquer.

La cohue les *encercle*, envahit le gazon, piétine sur leurs talons, le rejet de terre rouge fraîchement bêchée et, du mort à cette foule inquiète, une insensible attirance enserre les poitrines, fait haleter les souffles, suspend, d'un même mouvement, tous ces fronts découverts sur le coin de vide, où les huit bras descendent. Auprès de la fosse, une stature d'homme haute et mince, le dos voûté sous l'habit noir, le buste entier cassé, brisé, chancelle. Un sanglot sec l'étouffe. Un hoquet dur, nerveux, aigu comme celui d'une femme, lui remonte les épaules par saccades.

Au fond, sur la tenture d'un ciel aux clartés jaunes, s'échaffaude en raccourci, la carcasse du corbillard ; un chapeau de drap mat écrété d'une cocarde, pointe du siège. Une botte de fleurs, au sommet du dôme, a remplacé la croix. D'autres masses de fleurs et de fleurs encore par couronnes et guirlandes, dévalent en avalanches aux flancs du char. Son pan d'arrière abaissé, ouvre le coffre oblong où l'on a rejeté le poêle.

Sourdement résonne la terre creuse du choc de la bière, au fond.

Un silence écrasant.

Les coups de hoquet redoublent — on entend battre aux cœurs le sang exaspéré de ces visages blêmes.

L'homme essaie d'avancer, trébuche jusqu'au bord du trou, se penche...

Alors un murmure doux remue ce tassement de monde, où soudain, passe comme un jet de lumière, un léger souffle. Les tempes se desserrent, les poitrines se soulagent.

Lui, qu'on écarte, est ressecoué de sanglots lâchés à flots de larmes.

Les dernières couronnes s'enlèvent, le coffre se reclaque.

Le cocher rassemble ses rênes.

Et pendant que, peu à peu, les groupes se disloquent, s'épandent,

s'écoulent, s'éparpillent discrètement par les avenues du cimetière, en laissant, derrière eux, la tombe abandonnée — lentement, à temps égaux, des pelletées lourdes, de l'orifice au cercueil, s'abattent.

## IX

### PRIÈRE

... D'abord, au milieu d'une masse d'ombre coulée en mon regard, des languettes de feu me crèvent les yeux. Je porte la main aux orbites pour y effacer une sensation de brûlure, et j'entre courbé dans cette obscurité profonde où le bruit s'étouffe. Tout au fond, près du sol, il y a, sous la traînée pâle des cierges, une étendue blanche. Il me semble que la morte a remué et que ses yeux bleus ouverts se sont tournés vers moi. Je recule d'instinct, comme d'une malade qu'on craint d'éveiller, puis reviens, très lentement, me rapprocher de Maggy qui ne bouge plus; le regard est bien éteint, bien vide; j'y abaisse les paupières, une à une, et sur le lit semé de fleurs, le corps de cire vêtu de blanc, les cheveux bouclés épars, s'affaisse mollement, la tête inclinée de côté, les mains apposées qui ne s'étreignent pas....

— Quand les morts sont froids, murés dans leur cercueil sous l'écrasement des catafalques, des cierges jaunes s'allument pour leur nuit, et dans la pénombre des cathédrales, des hommes en robe, qu'enveloppent les fumées bleues de l'encens, font des prières à Dieu pour l'âme qui s'envole.

Moi. Si je savais qu'il *est* ce Dieu et qu'il m'entend, je lui dirais pour Maggy :

« Voyez, elle vient de mourir ; c'est le printemps ; le soleil se lève et son corps est froid. Son visage impassible, ses mains jointes, ses lèvres entr'ouvertes vous implorent en un ultime cri que nous n'entendons pas. Avant, qu'à son tour on la cloue dans sa bière et qu'on l'enfouisse toute seule, au plus profond d'une fosse humide, noire et sans fleurs, accordez-lui suprêmement un peu de cette joie de la terre que, vivante, elle n'a pas eue ; réveillez cette morte d'avoir trop aimé. Qu'elle voie ces pleurs qui coulent, tout le mal oublié, les fautes pardonnées, et qu'on l'aimait aussi.

Alors, vous la rendormirez.

HENRY MAUBEL.



## CANTIQUES



### I.



Je voudrais posséder pour dire tes splendeurs,  
Le plain-chant triomphal des vagues sur les sables,  
Ou les poumons géants des vents intarissables ;

Je voudrais dominer les lourds échos grondeurs,  
Qui jettent dans la nuit des paroles étranges,  
Pour les faire crier et clamer tes louanges ;

Je voudrais que la mer tout entière chantât,  
Et comme un poids de monde élevât sa marée,  
Pour te dire superbe et te dresser sacrée ;

Je voudrais que ton nom dans le ciel éclatât,  
Comme un feu voyageur et roulât d'astre en astre,  
Avec des bruits d'orage et des heurts de désastre.

### II.

Les pieds onglés de bronze et les yeux large ouverts,  
Comme de grands lézards, buvant l'or des lumières,  
S'allongent vers ton corps mes désirs longs et verts.

En plein midi torride, aux heures coutumières,  
Je t'ai couchée, au bord d'un champ, dans le soleil ;  
Auprès, frissonne un coin embrasé de métal,

L'air tient sur nos amours de la chaleur pendue,  
L'Escaut s'enfonce au loin comme un chemin d'argent,  
Et le ciel lamé d'or diamante l'étendue.

Et tu t'étends lascive et géante, insurgent,  
Comme de grands lézards buvant l'or des lumières,  
Mes désirs revenus vers leurs ardeurs premières.

### III.

Ton corps large étendu paraît un pays blanc,  
Où des orges poilus roussissent d'or la plaine,  
Où les monts reliés élargissent leur chaîne,

Où de grands lacs de chair dorment d'un sommeil lent.  
Ton corps est un pays de fraîcheurs cristallines,  
Où l'amour est assis sur de rouges collines.

Dans tes yeux luit l'émail tremblant d'un marais noir ;  
Ta bouche ouverte semble un fruit tombé de l'arbre  
Et qui gît là, fendu, sur un pavé de marbre.

Tes bras écartelés en croix semblent vouloir  
S'étendre, comme un fleuve, à travers les campagnes,  
Et toucher de leurs doigts les pieds verts des montagnes.

### IV.

Et mon amour sera le soleil fastueux,  
Qui vêtira d'été torride et de paresse,  
Les versants clairs et nus de ce corps montueux,

Il répandra sur toi sa lumière en caresses,  
Et les attouchements de ce brasier nouveau,  
Seront des langues d'or qui lécheront ta peau.

Tu seras la beauté du jour, tu seras l'aube  
Et la rougeur des soirs tragiques et houleux ;  
Tu feras de clartés et de splendeurs ta robe,

Ta chair sera pareille aux marbres fabuleux,  
Qui chantaient, aux déserts, des chansons grandioses,  
Quand le matin brûlait leurs blocs d'apothéoses.

V.

Hiératiquement droit sur le monde, Amour !  
Grand Dieu, vêtu de rouge en tes splendeurs sacrées,  
Vers toi, l'humanité monte comme le jour,

Monte comme les vents et comme les marées ;  
Nous te magnifions, Amour, Dieu jeune et roux,  
Qui casses sur nos fronts tes éclairs de courroux,

Mais qui détends aussi dans le creux de nos moëlles,  
L'électrique frisson du plaisir éternel,  
Et nous te contemplons, sous ton ciel solennel,

Où des cœurs mordus d'or, flambent au lieu d'étoiles,  
Où la lune arrondit son orbe en sein vermeil,  
Où la chair de Vénus met des lacs de soleil.

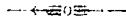
EMILE VERHAEREN.





## L'OUBLI

*A Georges Rodenbach.*



### I.

**Q**UI, il l'avait oubliée, bien oubliée, il en était sûr. Ses deux premières années de mariage et d'amour avaient passé sur sa vie en l'effleurant comme une aile, mais n'avaient point pénétré jusqu'au fond de lui-même, puisqu'aujourd'hui il se remariait sans rien laisser derrière lui, semblait-il, qu'une image à moitié effacée par la distance du temps, et dont rien ne survivait de troublant ou d'aimé. Pourtant, lorsqu'on l'avait mise en terre, cette Madeleine qui avait partagé sa vie dans un songe de tendresse, lorsque dans la fosse ouverte on l'avait descendue, il avait senti que quelque chose se détachait de son cœur, descendant aussi dans le frisson de cette terre qui tombait par paquets, lourdement, brutalement sur le cercueil fermé. C'était son passé qui s'en allait avec cette jeune femme, et dans une vision infinie, il avait revu les premières dates d'amour, les baisers, les serremments de mains qui tremblent, les paroles balbutiées, toutes les douces niaiseries de la passion qui monte, lentement d'abord, comme un flot, puis gronde, tonne, et remplit l'âme de son immensité!

Il l'avait oubliée, bien oubliée, il en était sûr, et sans regret il se remaria. Jeanne n'avait-elle pas toutes les grâces et tous les charmes? Sous ses cheveux qui avaient la couleur du tabac turc, ses yeux pâles paraissaient tendres comme les ciels pâles des jours d'automne. Elle l'aimait, oh oui! Couleuvre sensuelle, elle l'entourait d'ivresse, et leurs vies à tous deux se fondaient, se complétaient si bien! Ils iraient, par la vie tendre, en se tenant par la main, ils oublieraient le passé. Est-ce qu'il



existe, le passé? Est-ce qu'il a existé? Non! tout ce qui n'est plus n'est plus, tout ce qui est mort ne revit point, et les fleurs fanées des anciennes amours ne reffleurissent point en fantômes dans la tristesse des soirs d'hiver. Ils n'avaient pas vécu, ils commençaient seulement à vivre; avant leur union, rien n'était, ... chaos, néant, oublié!

## II

Jeanne ouvrit un tiroir; la nuit venait; couché sur le divan, la main pendante tenant encore un journal, Jacques dormait. Tout était silencieux, et la lumière jaune du soleil couchant faisait un grand carré d'or sombre sur le tapis.

Jeanne ouvrit un tiroir; il y avait là des lettres éparpillées, des fleurs sèches, un portrait.

— C'est l'autre — la première, murmura-t-elle. Comme elle a l'air doux et souffrant! Elle ne l'aimait pas comme je l'aime, moi. Jacques!

— Hein! quoi? dit-il se dressant brusquement, tiens! je dormais, y a-t-il longtemps?

— Non. — Dis, tu ne devrais pas laisser ce tiroir ouvert.

— Pourquoi?

— Il y a là des lettres, des fleurs, ... un portrait.

Il pâlit, puis d'une voix sourde :

— Encore! donne-moi ces lettres.

— Qu'en veux-tu faire?

— Mais, les détruire, je ne savais pas qu'elles fussent là.

Et lentement, d'une main tremblante, Jacques jeta les lettres dans le feu, l'une après l'autre. Le portrait, il le regarda sans rien dire, attentivement.

Il l'avait oubliée, bien oubliée, il en était sûr. Comme elle semble triste sur ce portrait et comme son regard est noyé! ce regard le suit l'implore, il parle, il pleure...

— Je le renverrai à la mère..... tu comprends, Jeanne, elle désire peut-être l'avoir...

— Comme tu voudras; je ne t'ai pas demandé de brûler tout cela, Jacques.

— Non, je sais; d'ailleurs que t'importe? Mais il vaut mieux... pour les serviteurs... tu sais bien...

Mais oui, mais oui; n'en parlons plus, va t'habiller; tu n'oublies pas que nous allons dîner chez Pratel.

— Ah ! tu as raison..... C'est drôle, j'ai horriblement mal à la tête Il me semble que tout tourne.

— Veux-tu te coucher pendant une heure ?

— C'est cela, tu iras seule et je te rejoindrai après le dîner ; tu m'excuseras auprès des Pratel.

Jeanne sortit, et lui, accablé, s'étendit sur le divan ; encore une fois il regarda le portrait de l'autre, avec indifférence, oh ! oui ! qu'y avait-il de commun entre-eux ? la morte ne lui disait rien au cœur, rien du tout, rien du tout... rien du... tout. Il répétait cela machinalement, obsédé par ce mot : rien du tout, qui achevait de le persuader. La première, *elle*, n'était pas comme Jeanne, éveillée, joyeuse, pépiante et drôle ; une tristesse profonde l'enveloppait comme si déjà elle eût senti que la vie s'échappait d'elle. Le soir, naguère, il s'étendait à ses pieds, et c'étaient de longues causeries mélancoliques et délicieuses. L'esprit de Madeleine passait à travers son cœur et elle parlait gravement, voyant les choses avec tant de sérénité, de bon sens, de délicatesse, que lui, l'âme adoucie, l'écoutait, recueillait chacune de ses paroles et se sentait meilleur après chacun de leurs entretiens.

C'était presque une mère, une sœur aînée dont il acceptait l'autorité, la sentant meilleure que lui ; dont il aimait les désirs sachant qu'ils étaient justes et qu'ils étaient bons.

Et à la fin, lorsque déjà Madeleine s'affaiblissait et que son regard phtisique s'allumait de ces lumières qui sont comme les feux follets des cimetières, elle semblait dans les causeries lui dire la vie et le préparer à la séparation qu'elle sentait inévitable. C'étaient comme ses dernières volontés qu'elle dictait à ce pauvre garçon dont l'esprit indécis et fuyant avait aimé son esprit à elle, fait de persévérance et de tendresse.

Madeleine lui avait dit : Lorsque je serai partie, ne m'oublie pas trop et tâche d'être homme, mon grand enfant. Remarie-toi, tu ne peux pas rester seul ; tu ne retrouverais pas ton chemin, ajoutait-elle en souriant douloureusement.

— Jamais, oh ! jamais ! avait-il répondu.

Ces souvenirs flottaient en lui comme des songes. La nuit était complète à présent ; dans le foyer le feu s'éteignait lentement, et il regardait les flammes qui avaient l'air de mourir aussi, comme l'*ancienne*, en jetant des lueurs étranges. Une porte tout à coup s'ouvrit brusquement, un flot de lumière inonda la chambre, et Jeanne éclatant de rire entra suivie d'un domestique qui portait une lampe.

— Ah ! ah ! cette pauvre madame Pratel, figure-toi qu'on lui a joué un tour. Ah ! ah ! elle n'avait invité personne ; un mauvais plaisant ah !

ah ! avait envoyé des invitations à son nom, ah ! ah ! je parie que c'est Cariol ! Tiens ! tu es tout pâle. Cela ne va pas mieux, dis, mon gros ?

— Si, répondit-il très froidement, c'est fini.

— Ah ! Alors nous allons à l'Opéra, Ferrias m'a donné deux balcons.

— Non, je n'ai pas envie...

— Comment non ? mais je ne te demande pas ton avis ; nous allons à l'Opéra. Na !

— Voyons, il est inutile d'insister ; je suis très fatigué, je vais lire un peu et me coucher. Vous direz à Jean de me faire du thé.

*Vous, vous*, mais qu'as-tu ? qu'ai-je fait ? tu es froid, tu me dis vous, tu me regardes.

— Et je ne vous vois pas, continua-t-il lentement, les yeux fixes.

Jeanne recula, épouvantée, puis elle essaya de sourire, et, caline comme une chatte :

— Tu ne m'aimes plus, dis !

— Non, cria-t-il alors d'une voix éclatante. Non, continua-t-il cruellement, les dents serrées, par phrases saccadées ; je vous hais, vous et tout ce qui est à vous, je vous hais, je vous hais ! Allez ! Allez-vous en ! laissez moi, mais laissez moi, que je ne vous voie plus ; .. puis éclatant en sanglots : Je suis fou. Mon Dieu, mon Dieu ! Madeleine ! Madeleine ?

*Il l'avait oubliée, bien oubliée, il en était sûr !*

MAX WALLER.





## OISEAU DE PARADIS



N souriant, la jeune femme  
Sur ses genoux berçait l'enfant.  
— « Dors, ô chère âme de mon âme !  
Ta mère est là qui te défend.

« Tu me gazouilles quelque chose,  
Et j'entends bien ce que tu dis,  
O mon joli bouton de rose !  
O mon oiseau du paradis ! »

Trois jours plus tard la jeune mère  
Etouffait dans sa gorge amère,  
Les sanglots et les cris de deuil,  
Et frappait sa poitrine blanche  
D'où, comme un fruit mûr de la branche,  
Son enfant tombait au cercueil.

Fleur brisée avant d'être éclosé,  
Par le souffle jaloux du nord,  
Pauvre petit bouton de rose  
Dont les parfums sont pour la mort !

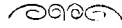
Enfant, ta patrie est bien belle  
Et nos foyers soit bien maudits,  
Pour que si tôt l'azur rappelle,  
Le cher oiseau du paradis !

HÉLÈNE SWARTH.





## L'HYSTÉRIQUE



*Le roman de Camille Lemonnier est un tableau de la vie des Béguinages de notre pays, en même temps qu'une étude de la névrose qui, depuis Sainte-Thérèse jusqu'à Louise Lateau, reste encore dans le domaine du mystère. Sœur Humilité, l'hystérique, a pris pour confesseur le prêtre Orlea. Peu à peu, celui-ci s'enflamme au mysticisme de sa pénitente, et un jour, pendant une des extases qui ôtent à la jeune fille la sensation des choses extérieures, il abuse d'elle.*

*Que nos lecteurs ne voient dans cette œuvre violente, qui pourrait en blesser quelques-uns, qu'une profonde étude, superbement artistique, et non un livre de propagande antireligieuse contre laquelle protesterait le puissant écrivain de sève qui a écrit UN MALE et LES CHARNIERS.*



.....



E coup d'autorité les rendit à eux-mêmes, à leur isolement dans l'odeur d'encens demeurée aux boiseries, au ravissement de leurs deux âmes s'écoutant à travers le silence de Dieu.

Il lui parla du bonheur des fiancés, auquel il compara l'hymen de leurs fois amoureuses, unies, en dehors des sens, loin des chemins de la terre, en une même soif de perfection. Et des mots subtils, des balbutiements sans paroles s'échappaient de ses lèvres, tourbillonnaient en dehors de lui, comme l'émanation immatérielle de son âme embrasée du feu divin, un vol d'harmonies spirituelles, la fumée de ce qu'il nourrissait en lui de séraphique et d'extra-terrestre. A deux alors, ils étaient ravis dans des ascensions de lumière, et l'église, devant eux, se peuplait

de théories balancées, de grands froissements d'ailes blanches. Exalté lui-même outre mesure à ses propres paroles, toute sa croyance élançée au divin mystère, il finissait par s'abîmer, les yeux perdus, la face toute pâle, dans une mort murmurante de son être, une douceur voluptueuse d'évanouissement, n'ayant plus aux lèvres qu'un frémissement vague comme un spasme. Et il l'initiait aux grandes béatitudes, l'enflammait au feu du sacré cœur de Jésus, l'enivrait du parfum des roses mystiques. Ce simple esprit s'affolait alors, croyant monter au tourbillon des adorations dont s'entoure l'Éternel, et le prêtre, noir et velu, lui apparaissait dans une gloire radieuse d'esprit, devenu lui-même comme le reflet visible et la beauté vivante de Dieu, son souffle respirable et incarné. Il grandissait, allait de la terre au ciel, emplissait de sa grâce et de sa lumière le sillon de l'air, suivi d'en bas par son regard dardé du fond de la nuit, comme en une hallucination éveillée, un songe, les yeux grands ouverts sur l'éternité. Les anges dans les flammes animées du ciel, devaient avoir ce visage en feu, ce visage à forme d'âme; et ses élans de vierge amoureuse trompée à des apparences divines, se mêlaient à sa chaleur d'homme perçant sous le Séraphin.

Et son être se fondait à son approche, comme si le Très-Haut lui-même, abaissant la hauteur du ciel, descendait jusqu'à elle. N'était-il pas le Dieu-homme, l'image sensible et la présence incarnée du maître des mondes, et toute autorité, la fin et le commencement de toutes choses, le salut en cette vie et dans l'autre, les éternités du paradis et de l'enfer, ne les cachait-il pas dans sa main, cette main plus lourde que les plus pesants verrous, quand elle fermait sur la créature la porte des espérances, et plus légère que le souffle de l'aube, quand elle l'ouvrait au contraire aux divines recordances? Et c'était bien vrai, ce n'était pas une folle imagination que ce prêtre, ce fils aimé du Seigneur, ce christ en qui le vrai Christ s'incarnait aux heures sacrées de l'office et même après le divin sacrifice, maintenait le parfum et la chaleur de sa chair et de son sang absorbés, cet omnipotent sur lequel flottait un reflet des Trônes et des Dominations, ce n'était pas un songe qu'il s'était abaissé jusqu'à sa misère infime, qu'il se communiquait à son abjection dans la gloire et la lumière du Verbe et qu'elle, le rejeton des Joris, la graine plébéienne, l'ancienne petite garde-malade, poussée à la vie dans un ruisseau, il la prenait à présent par la main et la faisait marcher dans ses voies à sa droite, comme sa sœur et comme sa compagne spirituelle. Il y avait des moments où elle doutait encore : elle ne pouvait accepter un pareil changement à sa condition; toutes ses oppressions anciennes, les ignominies de sa vie ravalée, les déchéances de son état de péché, les

souillures de son intime animalité protestaient contre cette élévation qui la tirait d'elle-même, l'arrachant à sa bassesse originelle. Elle se remémorait le deuil de ses confessions, chuchotées à travers les prosturations de son corps et de son âme, sous le sombre visage irrité qui lui marquait dans les ténèbres du confessionnal le ressentiment de Dieu. Elle se rappelait les flagellantes paroles, tombant de cette bouche chaude de mépris, sur les détresses de sa foi, l'abomination de ses fautes, l'inutilité de ses efforts pour trépasser aux charnelles molleses et ressusciter à la contemplation éternelle. Et pourtant, c'était cela le rêve, c'était cela l'illusion : tout ce passé s'enfonçait si avant dans le lointain de la nuit, paraissait si effacé aux clartés de sa vie nouvelle qu'elle pouvait se demander s'il avait jamais existé réellement. Elle se réveillait d'un cauchemar monstrueux dans une aurore emparadisée, rejallie à ses moëllles, à son sang épuisé, à ses plaies secrètes, en blancheurs, en douces odeurs, en lumières animées qu'elle sentait vraiment palpiter en elle comme une autre vie plus haute confondue à la sienne, comme un être incorporé à son être, dans les voluptés d'un ineffable et bienheureux engendrement.

Une personne neuve, une personne enfant, qui avait l'humanité indécise et les silences extasiés d'une existence encore bercée au giron maternel, s'était, en effet, substituée à l'autre, à celle des opprobres et de la souffrance, tout à fait disparue celle-là, comme un bois pourrissant et mort, sous le reverdissement de la sève et la mystérieuse poussée d'une âme fraîche. Elle ressuscitait à des sensations inédites, à des langueurs coulant en elle d'un flux tiède, à un délicieux énervement de sa volonté abdiquée aux mains de l'homme, vivant en lui, en ce tyran adorable qui l'absorbait, sa vie intérieure, ses rajeunissements d'esprit, son recommencement de tous, sans plus vivre autrement, son souffle matériel et le battement de son cœur abolis dans un apaisement suprême et comme un arrêt de la vie de sa chair. La grâce du prêtre, agissant en elle comme un fluide, l'enveloppait d'une atmosphère dissolvante à travers laquelle, déliée de la matière, elle n'avait plus que la perception d'un état surnaturel de son âme, d'une sorte d'immobile planement dans la bonté de Dieu, à une très grande hauteur. Et la notion des choses peu à peu s'étouffant dans son esprit comme aux mirages de l'hallucination, elle finit par ne plus démêler d'avec l'Eternel son ministre périssable, confondant le créateur et la créature dans les aveugles illusions de sa piété.

Son détachement de tout ce qui n'était pas la faveur du curé Orlea devint même si grand qu'elle ne ressentit que faiblement un événement

qui rompaît ses dernières attaches avec la terre et, en tout autre moment, l'eût sans doute plongée dans l'affliction. Un matin, comme, après les prières prolongées qu'elle commençait avant l'aube et qu'elle continuait jusqu'au réveil de la maison, elle ouvrait la porte de la chambre où se tenait Colette Joris, elle l'aperçut toute raide sur son lit, les deux mains crispées et tordues en arrière au dessus des draps demeurés dans leurs plis, avec le geste de quelqu'un qui aurait trépassé en secouant des barreaux, et une laide grimace de la bouche démesurément béante et glissée à la joue gauche, lui fendait le bas de la face d'un rictus où, diminuée et raccourcie, la langue avait l'air d'un caillou noir. Elle s'arrêta un moment, la main sur la clef de la porte, regardant sans éclater, presque impassible. Les yeux élargis seulement par la surprise, cette petite silhouette rigide, voilée dans le gris du matin, qui était sa mère, frêle comme le mince cadavre d'un enfant parmi l'ampleur du grand lit, avec la maigreur évidée des poignets, la boule ronde du crâne sous la cotonnette collante du serre-tête, et ce mauvais rictus encoléré qui exagérait sa bouche des jours bougons. Puis elle marcha vers le chevet, posa la main sur la peau froide, et voyant que tout était fini, ploya les genoux, en récitant à demi voix la prière des morts. Elle remonta ensuite les draps sur la poitrine découverte, rapprocha de toutes ses forces les mâchoires dans un mouchoir qu'elle noua sur l'occiput et alla prévenir sœur Michilde qui, les pieds nus dans d'énormes chaussures de lisière, une jaquette passée en hâte sur une jupe trop courte, arriva la minute d'après, effarée et larmoyante. Sœur Claire et sœur Brigitte, également averties, pénétrèrent à leur tour dans la chambre, et tandis que celle-ci, après avoir fait une genuflexion rapide devant le lit, se mettait immédiatement à ranger la pièce, avec son brusque affairement habituel, les lèvres remuées d'un bredouillement d'oraisons, l'autre, cédant à l'expansion de sa nature, sous le coup imprévu de cette mort qui allait isoler un peu plus la pauvre Humilité, vint lui prendre les mains, qu'elle mouilla de la chaude pluie de ses larmes. Alors seulement, à cette affection triste qui lui faisait tout à coup connaître la douleur, la fille des Joris s'amollit. Elle revint à sa mère, s'abattit contre le châlit, entrecoupa de quelques sanglots les prières qu'elle avait recommencées. La tête de la vieille Colette, tournée de son côté, avait l'air de l'appeler de ses yeux vides, pareils à des peaux flasques sous l'écartement des paupières; mais elle ne vit pas ce suppliant regard de morte qui semblait mendier la douceur d'un attouchement, et se mettant droit, enfin détendue, résignée à cette disparition comme à toutes les autres épreuves de sa vie, elle alla prendre dans une armoire les draps pour l'ensevelissement.





du tabernacle, sous ses vêtements sanctifiés par le symbole, son vice et son infamie.

La maladie si longtemps irrégulière et désordonnée chez sœur Humilité, était rentrée dans l'ordre des phénomènes périodiques. Dès le mercredi de chaque semaine, des turgescences légères apparaissaient aux mains, aux pieds et au côté, et le jeudi, les ampoules crevant, il en sortait une bruine sanglante qui comme une rosée rouge, ruisselait sur la chair. Puis le vendredi, vers le midi, la crise définitive s'annonçait par des prodromes d'extase ; celle-ci se prolongeait pendant trois heures environ, et tout à coup un cri déchirant de supplication et d'effroi retentissait, et elle tombait la face contre terre, ses deux bras ouverts de chaque côté du corps, dans la posture du Seigneur crucifié. Un dernier stade la montrait ensuite relevée, les mains jointes, suivant de son regard effrayamment dilaté des visions célestes dans l'espace, tout son corps porté sur le bout de la chaise et tendu en avant dans une attitude déséquilibrée, qui paraissait devoir la précipiter à terre. Le miracle, une intervention surnaturelle semblaient seuls pouvoir expliquer les lois de la nature aussi violemment transgressées, et, pour les spectateurs de ces choses extraordinaires, les crédules et tremblantes béguines, il paraissait à présent évident qu'elles s'accomplissaient par la volonté du ciel. Ces esprits apathiques mollissant à toutes les influences, d'une variabilité inquiète, ces esprits de femmes désorientées en qui les stagnations du sang et de l'existence, la privation d'enfants, une virginité bougonne de vieilles filles mettaient quelque chose des secrètes agitations du cloître, oublièrent leurs anciennes préventions et ne virent plus dans leur souffrante compagne qu'un étonnant exemple de sainteté, où paraissait la main divine. Cependant, quelques-unes, plus endurcies, ne pouvaient abdiquer leurs rancunes à l'idée des préférences du prêtre, et chez celles-là, des jalousies, une envie sourde trahissaient le mal d'être délaissées pour cette fille qui remplissait le Béguinage de sa peine et de ses délires.

Orléa, lui, ne gardait plus aucun ménagement. Il régnait en maître dans la maison d'Humilité, en écartait les femmes de son geste redouté, accaparait pour lui seul le cruel spectacle de cette torture. Sa perversité y goûtait des délectations froides, comme une volupté barbare de la sentir souffrir pour lui, qui d'un mot commandait à sa vie de s'arrêter ou de ressusciter. Elle était devenue entre ses mains la proie jalousement couvée, qui n'est point faite pour être partagée, pantelante victime dont ses yeux irrassasiés buvaient avec d'amoureuses blandices les frissons et les mortelles pâleurs. C'était pour lui qu'elle distendait ses pupilles aux lumineuses apparitions, aux éthérées splendeurs, aux gloires du Christ des-

pendant des nues dans une incarnation radieuse, pour lui qu'elle mimait les douleurs et les larmes de la Passion, pour lui qu'elle se sacrifiait, saignante, sa chair transpercée de clous et flagellée de lanières, sur l'invisible Croix. Et comme pour rendre plus complète encore l'immolation et l'égaliser davantage à l'immolation divine, il renouvela sur son agonie l'abomination de sa débauche. Telle était sa folie qu'il croyait monter à l'autel en l'adorant, et ses spasmes, ses râles, ses cris de bête mordue au flanc, s'entrecoupaient d'éjaculations impies, de sacrilèges implorations dans lesquelles il laissait aller la nature et la foi. Les ivresses spirituelles se confondaient ainsi à ses excitations charnelles, à travers les hypocrisies et les duplicités de sa virilité faussée. Comme elle, agonisant d'une mort délicieuse qui le ravissait à la réalité et le jetait frissonnant dans un mensonge de paradis, il croyait sentir sur sa peau des frôlements de grandes ailes blanches, des baisers de bouches angéliques, la caresse molle d'un air énervant et subtil, et le sang qui ruisselait des plaies d'Humilité s'égouttait sur lui en larmes chaudes, comme une pluie de roses mystiques effeuillées des hauteurs du ciel. Ce sang surtout l'attirait, le pénétrait d'une délectation profonde ; et par moments, il réfléchissait aux âcres voluptés de ces lointains Orléa, ses ancêtres, enrôlés dans les milices de l'Inquisition, et qui pareillement à lui, avaient dû s'énamourer de taches rouges, de larges blessures, du spectacle des gorges étalées d'où la sève sourd en jet carminé. Ces soifs malades et sadiques passaient dans ses veines comme l'affolement d'une hérédité mal étouffée, faisant peser sur le rejeton d'une race cruelle le tourment des barbaries accomplies et des crimes inexpiables. Il avait fini par se commander au point de bannir toute hésitation de son âme ; son forfait s'accomplissait dans une sorte de tranquillité assurée ; et n'étant plus inquiété par la peur de l'impunité découverte, il écoutait revenir sans trouble le grand cri qui précédait la scène du Crucifiement, assistait impassible à toutes les phases de cette mort spirituelle, ne quittait plus la chambre qu'après la résolution complète de la crise.

Un vendredi, l'édifice de sa fourbe s'écroula. Comme il la tenait enlacée, il lui sembla tout-à-coup que ce corps privé d'âme s'animait d'un frisson, et ayant levé les yeux, il vit s'élargir dans les pâleurs du visage détendu un effrayant regard, un regard de cadavre ressuscitant, posé droit et tombant sur lui plus lourd que le plomb, où, dans des reproches, une stupeur sans bornes, une ombre douloureuse, le deuil d'un bonheur anéanti et d'un paradis fermé, s'effaçaient les lumières de l'extase. Aussitôt après, elle jeta un cri, de ses mains large ouvertes repoussant le visage presque collé au sien et sur lequel ses paumes saignantes imprimèrent

de rouges étoiles. Le mouvement avait été si prompt qu'il manqua tomber à la renverse, et brusquement il se dressa devant elle, blême, le souffle expiré aux lèvres, écarquillant démesurément les yeux comme devant une apparition. Une goutte de sang s'étant attachée à ses cils, il la voyait à travers un brouillard rouge, comme le tremblement de sa colère et de sa honte à la pensée, soudainement rentrée en lui, qu'il avait été surpris dans sa lâcheté et son ignominie; et le sentiment des choses lui revenant après la première hébétude, une roue lui tournoyait dans le crâne, vertigineusement rapide, dans laquelle ses idées roulaient entraînées; il eut alors la pensée de la frapper, de l'exterminer pour exterminer du même coup la trace de son crime. Cette fois, tout était consommé; le monde entier saurait son ignominie, et, dans un large éclair qui en un instant déchira devant lui l'avenir, il se vit traîné à une barre, exposé aux curiosités de la foule, entre des juges et des gendarmes. Puis le désordre de ses vêtements le remplit de rougeur, et, la voyant immobile, prostrée, gémissante, le visage caché derrière ses mains, il demeura lui-même sans mouvement, le poids lourd de sa faute l'écrasant comme une meule qui lui aurait chû sur les épaules. Un silence terrible s'était fait dans la chambre entre cette victime, courbée, accablée, qui plus que lui semblait être coupable et ce prêtre cherchant dans l'arsenal de ses roueries des mots d'explication et de pardon. Il eut alors de fausses larmes, lui prit les mains qu'il tint serrées dans les siennes, bégaya les tendresses vagues qu'il lui susurrerait au confessionnal. Son aplomb lui revenant à travers ces duperies, il n'implorait plus le pardon, mais l'adulait, lui parlait de sa sainteté, la cajolait avec de béats sourires, des effusions onctueuses et ardentes qui pénétraient dans cette âme molle en maîtrisant effluves; et sa douceur humiliée, son orgueil aboli avaient encore un air de domination.

Maintenant qu'il la sentait reconquise à ses défaillances morales, à cet abandon de son esprit entre ses mains, comme si elle se fût remise à lui du péché où ils étaient tombés tous deux et qui peut-être au fond de sa conscience de simple lui paraissait moins un péché, puisque la sanctification qui accompagne le prêtre en toutes choses s'y était attachée, Orléa ressaisissait son autorité. Presque agenouillé devant elle, il lui disait :

— Je vous ai choisie parmi toutes les autres femmes, Humilité, pour être la bien-aimée de mon âme.... Dieu a permis qu'il me vint sur cette terre une amante, une sœur, pour me soutenir dans ma voie solitaire.... Nos âmes sont pareilles, nous les avons confondues à la source de l'amour éternel; elles se sont mêlées l'une à l'autre à travers le saint Sang

de Jésus.... Et vous êtes semblable à la coupe de mes délices, Humilité; je boirai en vous les voluptés ineffables, et je serai pour vous comme votre frère et votre amant en Jésus, en son cœur sacré, son doux cœur qui est tout amour. C'est Jésus lui-même qui nous embrase, qui fait couler dans nos veines le feu de son ardent amour.... C'est lui qui soupire sur nos lèvres. — C'est lui qui tout-à-l'heure descendait en vous et qui vous a éveillée pour que vous sentiez mieux son ineffable présence.... O la bien-aimée de mon âme, il nous invite, ce doux et grand cœur de Jésus, à renoncer aux apparences trompeuses pour nous fondre ensemble au torrent de son adoration.... Fermez vos yeux terrestres, ces yeux qui ne s'ouvrent qu'à des mensonges et ne peuvent percer les secrètes obscurités de la volonté divine, fermez-les, Humilité, et ne laissez ouverts que les yeux de la Foi, les yeux de votre âme, qui vous aideront à pénétrer les mystérieux desseins d'en haut.... Je suis la porte du ciel, ô ma sœur, je suis celui qui vient, je suis Jésus.... Il a passé dans mon sang, il parle par ma bouche.... Ecoutez-le, la bien-aimée de mon âme, afin que perdus dans un seul et même amour, nous soyions un en deux et qu'une volonté unique préside à l'accomplissement des œuvres de notre salut.

Et tandis qu'il s'épanchait en cette grisante musique des mots, laissant planer sur sa souillure le doute d'une infrangible fatalité, il était lui-même gagné par la foi en ses mensonges et finissait par croire à ses propres supercheries, comme un acteur finit par s'incarner dans les illusions d'un rôle.

Quant à elle, vaincue par le pouvoir irrésistible qui, pareil à un fluide, endormait sa volonté, sa volonté déjà si fléchissante de martyr deux fois suppliciée, elle ne trouva pas la force de résister à cette évocation du cœur de Jésus et, résignée comme elle l'avait toujours été à toutes les épreuves où elle avait reconnu le doigt de la Providence, elle courba la tête, acceptant le renoncement à la chasteté de la même âme tranquille et simple qu'elle avait abdiqué le reste. Puis la crise habituelle suivit son cours, et il eut le courage de la voir se coucher sur sa croix jusqu'au bout.

Elle devint sa maîtresse, une maîtresse en titre, librement choisie et doucement acceptante, et il la posséda comme il voulut. Toute conscience était désormais abolie en lui, il s'oubliait à la désirer pendant l'office. Et il éprouvait une joie scélérate à braver Dieu jusque dans son temple, remplissant la sacristie de sa débauche. Dans les commencements surtout, la nouveauté du plaisir charnel éveilla en lui des sensations qui le bouleversèrent à la fois et le ravirent, comme une volupté sombre d'immolation.

Damné, il l'était, et cette certitude qui autrefois lui eût fait souffrir mille morts, à présent s'offrait à lui presque avec délices. Il y avait des nuits où il se dressait, sentant rôtir sa chair ; il s'enfonçait alors dans la pensée de la perdition, jouissant, comme d'un abominable titillement de stupre, de se débattre aux mains des démons, avec la pointe de leurs fourches enfoncée dans ses flancs. C'était dans toute son exaspération cette même délectation déjà goûtée autrefois de se rebeller contre la tyrannie de la loi, de briser les chaînes de son servage au prix même du salut de son âme, de pouvoir enfin se dire l'égal des autres hommes, dans une parité de libre insoumission. Il ne semblait jamais rassasié de sacrilèges : un jour, il la contraignit à se donner derrière l'autel, dans l'encens du sacrifice encore flottant par l'air, ses mains et ses cheveux tout odorants de la fumée des cassolettes à peine refroidies ; et il eût voulu être foudroyé sur place, avec un long frisson terrifié qui lui coula sous l'échine et lui rendit plus chère la faute commise dans la présence même de Dieu. Mais l'extrême mobilité de son caractère brouillant sans cesse ses idées, les diaboliques joies de la veille se changeaient en grincements de dents le lendemain, et il se désespérait, s'accablait, ouvrait enfin ses yeux desillés à l'horreur de ses crimes. C'était bien lui, le prêtre inflexible et chaste, qui en était venu à cela, à cette infamie d'une espèce de mariage chaque jour consommé, à cette monstruosité d'une sainte créature violée, salie, ravalée, à la faveur de la plus grossière supercherie. Il la fuyait ! se promettant de ne plus la voir, et de nouveau la violence de son désir le ramenait vers elle, sa honte d'un moment oubliée aux soifs de la chair. Alors il s'enorgueillissait presque de sa déchéance, comprenait le coup de folie furieuse de ces papes mariés, de ces cardinaux à femmes, rêvait d'étaler comme eux sa conquête, cette sainte détournée par lui de la voie du paradis et précipitée à sa propre damnation. Et tout haut, dans cette chambre close du presbytère, où il avait mordu ses draps, aiguillonné par l'appétit de l'être féminin, dans cette sévère chambre d'étude, témoin de ses inutiles luttes, il se répétait qu'il avait une femme, lui aussi, trouvant à ce mot des suavités infinies, à travers les ardeurs de sacrifice et le goût d'héroïsme du premier amour. Il aimait à se persuader dans ces moments qu'il était victime d'une de ces passions irrésistibles qui ôtent à l'homme la faculté de raisonner, et, en regard de ce que Humilité lui abandonnait journallement, il mettait sa part de paradis perdue, son salut éternel à jamais compromis, trouvant qu'à ce mutuel renoncement, le plateau de la balance s'inclinait de son côté. C'était là sa justification vis-à-vis de l'humble créature ; elle l'aidait à calmer ses rares scrupules quand par hasard son orgueil s'amollissait à des apitoiements, condescendait au remords de cette pauvre vie traînée à toutes sortes de duperies.



LES rencontres dans la sacristie étant souvent contrariées par des empêchements, le curé prit le parti de congédier la sœur qui faisait les besognes du presbytère et la remplaça par Humilité. C'était mettre le comble aux impudentes bravades d'un commerce demeuré jusque là plus ou moins secret, à la faveur du mystère de l'église. Mais sa passion, devenue exigeante, ne calculait plus, se lançait de parti pris à travers toutes les aventures, préoccupée uniquement d'une chose : l'avoir près de lui, dans son ménage de garçon, presque comme une femme légitime. Cela lui donnait de petits bonheurs las, des quiétudes molles d'existence chez soi, en pantoufles, dans le bel ordre et la symétrie d'un semblant de foyer, avec les satisfactions lourdes, une trivialité éjouie de pot-au-feu. Les offices célébrés, il rentrait chez lui, traînait dans les chambres, sentant sa vie pleine, à côté d'elle qui lui donnait l'irritant plaisir d'une sainteté maniable. Elle continuait à lui céder en toute chose, avec sa bonne volonté de fille du peuple, chez qui les servitudes héréditaires ont mis l'apathie soumise du bétail pacant ; et les lacunes de sa conscience, ouverte seulement du côté de Dieu, la livraient sans défense à toutes les déhonnêtetés de ces froides folies de prêtre. Toute petite, elle avait rêvé l'obscurité des jours passés dans une petite cure près d'un bon curé, s'éveillant alors déjà à l'idée d'un salut plus facile à l'ombre des vertus ecclésiastiques. Maintenant ce rêve se réalisait ; elle pouvait aller et venir dans l'atmosphère du presbytère, cette atmosphère ou flotte un reste de l'encens de l'église, demeuré aux habits et à la personne de l'officiant ; et elle contraignait ses membres frêles à des occupations lourdes, faisant de grosses besognes qui la courbaturaient.

Il avait commencé par protester, peu difficile du côté de la propreté et du soin de son intérieur, et par surcroît, un peu honteux de la voir s'appliquer à des travaux grossiers de mercenaire, au sortir des paradis où ils avaient goûté à deux des ravissements, dans le doux tremblement de ses ailes de séraphins. Et pendant un petit temps il souffrit réellement de la déchéance à laquelle l'avait abaissée son exigeant despotisme. Puis la sensation toute neuve de sa maison renouvelée par une main de femme voltigeant de meuble en meuble, comme une âme amoureuse et jeune, et jetant dans les sévérités curiales une coquetterie de jeunesse, lui donna à lui-même comme l'impression d'un rajeunissement qui l'arrachait à son désordre sale d'homme vieillissant. Il goûta dès lors le prix

des meubles disposés pour le coup-d'œil, l'harmonie des choses assorties, la blancheur des linges qui lui rappelait le goût des jeunes filles pour ce qui a les apparences sans tache de leur virginité. L'autre, cette sœur Apollinaire, n'y mettait ni cette ardeur ni cette intelligence ; et sensible au joli miracle de l'amour qui changeait tout autour de lui, il payait Humilité d'un sourire et la laissait martyriser ses mains à des excès de travail.

Pour elle, une joie surnageait à toutes les lassitudes de son corps surmené : c'est qu'elle vivait dans l'air du prêtre, qui était pour son cœur ignorant l'air même du bon Dieu. Elle avait réalisé son plus ardent désir, ne voyait rien au delà du sacrifice de sa vie résignée à la condition de servante, qui bien plutôt était à ses yeux comme une élévation morale de sa personne. Et ne gardant de son état nouveau que la pensée de cette ambition satisfaite, — servir un curé, — elle oubliait qu'elle le servait jusqu'en ses basses sensualités et que sa qualité de maîtresse, ajoutée à l'autre, lui donnait un peu de l'autorité du prêtre constamment approché. Sa condescendance aux œuvres de la chair lui semblait d'ailleurs le couronnement nécessaire de toutes ses autres soumissions. Sa conscience sourdement éveillée l'eût-elle avertie des supercheries d'Orléa, elle se fût encore courbée sous sa parole qui, dans l'abandon de la chasteté, lui montrait l'immolation indispensable de l'esprit de résistance. Et sa simplicité abigotie ayant traversé sans en être ternie les épreuves de la souillure, elle croyait mériter le ciel en s'immolant sur un lit comme si ce lit eût été une croix, sans ardeur du reste, ses sens morts aux ardillons du plaisir, de toute la machinale complaisance de sa molle anémie. Elle ne tira donc aucune vanité extérieure d'une chute qui eût relevé mainte autre, et loin d'étaler la morgue bourgeoise de ses pareilles, elle laissa paraître au dehors un redoublement de modestie.

A la longue pourtant, l'excitation de la nouveauté cessa d'émoustiller Orléa, et il arriva un moment où il pécha moins par entraînement que par habitude. Son brutal désir ne s'enveloppa plus des poésies du langage mystique, ne monta plus à Humilité à travers la musique d'un Cantique des Cantiques, mais la violenta crûment, avec la saleté froide d'un vice. Elle éprouva pour la première fois alors une défaillance ; une perception vague d'irrémissible faute tourmenta sa pensée ; et elle ressentit comme la secousse intérieure de n'être pour le curé que l'instrument de son libertinage. Sous la bassesse de cette flétrissure, son cœur saigna comme aux plus mauvais jours. Dans le même instant, elle se voyait perdue et sauvée, ne parvenait plus à réunir ses idées, sentait s'en aller son esprit à toutes les mortelles incertitudes qui l'avaient envahie autrefois. Elle



s'accusait alors de n'avoir pas assez fait pour garder la tendresse du prêtre, son amour qui était celui de l'Éternel, et elle inventa des besoins abjectes, s'abandonna presque avec passion à ses débauches, aspirant à l'adorer et à le bénir dans la confusion et l'avilissement de sa personne, elle ne savait quoi que fût un sacrifice permanent, comme à Dieu même. Le sentiment de la vie finit par presque la quitter ; elle s'efforçait de revivre en lui, ne vivait plus, et son cœur s'arrêtait pendant de longs moments.



BIENTOT il ne goûta plus auprès de la misérable créature que l'apaisement monotone de la chair, les bonheurs lourds d'un commerce d'habitude; et un besoin d'émotions le prit, pour réveiller la satiété. Il imagina des perversités d'amours, s'ingénia des artifices de roué, se perdit un peu plus dans des voluptés de perdition. Elle était obligée de s'offrir dans ses robes de messe, le voile en tête, priante et tournée à Jésus, et il lui disait qu'il était en effet le Seigneur, écoutait monter sa prière à lui, comme l'encens et l'odeur de son adoration, tout grisé de cette voix molle, implorante. Et un jour, ils se fustigèrent à grands coups de lanière, l'un et l'autre couturés de plaies, sous une pluie de grosses larmes rouges, tandis que, les yeux hors de tête, il hurlait, s'excitant des mots qu'il ne pensait pas :

— Plus fort!... Le démon est encore en nous... Je le sens...  
... Frapper, Humilité!

Un coup de folie furieuse le poussait à toutes les extravagances et comme liée à lui par des philtres d'amour, toute pudeur abrogée, elle lui obéissait jusque dans les plus déraisonnables. Alors il avait des joies sombres de la sentir se perdre dans son monstrueux délire de mâle inassouvi, de l'enchaîner à sa propre damnation, comme son âme damnée à lui, toute chargée des iniquités commises à deux, de renouveler sur elle les effets des grandes possessions auxquelles s'étaient illustrées Grandier et les autres. Elle était sa bête, sa proie, l'être machinal qu'il tirait aux nerfs, à l'âme, partout, la précipitant, ou la relevant à son gré. Et il jouissait de la posséder dans les moindres fibres de son corps, d'être répandu dans les plus intimes replis de sa volonté, vivant en elle d'une vie qui avait aboli l'autre, comme en une sorte d'ensorcellement. Il y avait longtemps d'ailleurs que les transe de

la perte, la peur de l'enfer, la honte et le deuil de son âme morte au salut avaient cessé de l'agiter. Sa conscience, comme un viscère atrophié par le mal et qui à la longue s'immobilise dans un état morbide sans souffrances, ne le tourmentait plus. Et l'impérissable orgueil reprenant le dessus, en ce néant du reste, il en était venu à se croire indéfectible jusque dans le crime.

Son hypocrisie au dehors avait grandi : il allait la tête haute, dans une attitude savante de concentration, ayant l'air de couvrir sous ses paupières demi-closes de hautes pensées évangéliques. Constamment il reparlait à la supérieure de la sainteté de sœur Humilité, et un jour il alla jusqu'à lui dire que l'œuvre du salut s'avancait, que ses progrès étaient visibles et que le Béguinage serait bientôt le témoin de grands événements. Il mentait à présent par entraînement, après avoir menti par nécessité, et la crédulité du monde l'amusait comme un hommage rendu à sa robe souveraine. Au confessionnal, il proposait Humilité pour modèle, trouvait des paroles enflammées pour vanter sa dévotion et quelquefois contaminait véhémentement celles d'entre les béguines qui, pressées de questions, avouaient qu'elles en avaient douté. Il leur parlait alors de l'esprit d'insoumission qu'elles portaient en elles, et ne leur accordait la rémission de leurs fautes que si elles promettaient de revenir à résipiscence. Ainsi sa tyrannie s'étendait à toutes les femmes qui l'entouraient, et, à force d'autorité et de ruse, les amenait à douter de leurs doutes, sans autre résistance qu'une secrète et toujours grandissante animosité contre cette Humilité qui leur volait leur curé.

Sans se l'être dit, chacune eut la pensée de le reconquérir, ce maître adorable qui les fuyait, et comme le jour de sa fête approchait, elles se mirent, dans le silence accru du Béguinage où, pendant plusieurs jours, les rues demeurèrent désertes, à exécuter de délicats travaux, avec des tendresses infinies. Assises derrière les rideaux bien clos, leurs mains ailées enfilant des perles ou manœuvrant de grandes aiguilles en bois, elles se persuadaient que le curé ne demeurerait pas insensible à l'humble offrande de leur cœur, et elles s'acharnaient dans un labeur sans trêve.

La Saint-Pierre arrivée, Orlea fut surpris de les voir s'empresser toutes à la file au presbytère, avec leurs petits cadeaux qu'elles déposaient sur un coin de la table après l'avoir salué et lui avoir fait leurs souhaits. Bientôt la table se trouva pleine, et les unes lui avaient apporté des housses au crochet pour ses chaises, les autres des broderies de stores ou de jalousies, puis encore des ronds de serviettes à ses initiales, des bobèches et des croix en perles ; et sœur Brigitte lui avait fait une superbe calotte de jais enfilés. Alors, s'apercevant qu'Humilité

l'avait oublié, il ressentit une lourde exaspération contre elle et trois jours durant, la bouda, comme pour un manquement grave à ses devoirs de servante-maîtresse. D'ailleurs, la satiété montait; elle l'habituaît à une telle platitude d'adoration qu'il l'eût voulue à présent redressée, insoumise, avec des révoltes contre son autorité; et sa douleur sempiternelle l'écœurerait comme une mangeaille prolongée de sucreries. Puis, la vulgarité de ce simulacre de ménage le lassait; il avait rêvé un hymne dans les étoiles, par delà les trivialités de la vie, et cela tournait aux bassesses viles d'un collage populacier. Il s'irritait presque à présent d'avoir cédé à cette sotte passion des sens et de la tête, où le cœur n'était pour rien. Maintenant qu'elle lui avait fait connaître la femme, il en avait assez de sa chair, de ses lâchetés d'amour, et vaguement il pensait à d'autres, à cette sœur Claire toute fraîche et grasse, comme un fruit plein de jus. Toute l'aridité de son âme de vieil homme desséché par une virginité trop prolongée, à l'ombre des froids autels, éclatait dans cet endurcissement qui succédait à tant de mensonges.

Il descendit à des tracasseries indignes, lui fit des scènes sans motifs, grondait pour un objet déplacé, et, la résignation placide d'Humilité lui apparaissant alors comme une sorte de reproche inavoué, il l'attaqua par son côté douloureux, l'inquiète foi qui avait été le tourment de toute sa vie. Un besoin de vengeance mauvaise contre cette fille qui ne le quittait pas, lui fit monter aux lèvres des paroles odieuses et suppliciantes: il lui parla de l'enfer qu'ils avaient mérité, l'accusa d'avoir jeté sur lui, l'oïnt du Seigneur, des sortilèges de femme, l'accabla des opprobres dont il était lui-même chargé. Humilité fut épouvantée; des cauchemars hideux hantèrent de nouveau ses nuits, et ne pouvant croire à la duplicité du prêtre, elle s'enfonça dans le remords de sa perversité. C'est à peine si elle osait encore élever vers le ciel des prières qui, sur sa bouche condamnée, lui semblaient des blasphèmes; mais son être se fondait en oraisons intérieures pour détourner d'Orléans les foudres de la colère de Dieu; et du fond des entrailles, elle appelait sur elle seule le châtement. Une éternité de douleur ne lui paraissait pas trop pour expier l'erreur de leur coupable amour, et elle la désirait, cette éternité, comme une volupté, presque comme une délivrance, la délivrance de son esprit souffrant de toutes les souffrances de cet homme damné par sa faute. Son salut à elle ne l'inquiétait plus, devant la certitude des afflictions et des maux qu'elle avait attirés sur lui; et cette désolation sans bornes délecta l'amant cruel mieux que si elle lui avait offert son sang à boire. Quelquefois cependant l'ancien désir remordait sa chair; il lui persuadait alors que c'était pour son bien qu'il s'était complu à faire passer dans ses

moëlle les affres des pensées de perdition, et avec des retours de douceur caressante, lui chuchotait :

— Ne suis-je pas pour vous le Seigneur, chère Humilité? Ne suis-je pas le salut? Prenez confiance en moi qui dois vous acheminer aux voies éternelles.

Elle cédait, un instant reconquise aux grandes espérances; mais ces courts moments d'apaisement étaient suivis de désillusions amères, et comme il l'avait reprise, il la rejetait, l'abandonnant au deuil de son âme toute abêtie et morte dans l'idée de l'irrémission finale.

. . . . .  
. . . . .

CAMILLE LEMONNIER.





# FAUST

(FRAGMENT)

—♦♦—

La nuit. — Une chambre haute, gothique. — Faust à son pupitre. Devant lui le livre de Nostradamus.

## SCÈNE PREMIÈRE

FAUST, seul

**H**ÉLAS ! j'ai tout creusé dans ma fiévreuse ardeur !  
La science déjà n'a plus de profondeur  
Où l'étude n'ait fait descendre ma pensée,  
Et quel but ai-je atteint dans cette œuvre insensée ?  
Me voilà pauvre fou, sage comme au départ.  
Des vains noms de l'orgueil, il est vrai, j'ai ma part,  
On me nommé docteur, maître, un troupeau crédule  
D'écoliers ignorants marchent sous ma férule ;  
Depuis dix ans on vient pour m'entendre et me voir,  
Depuis dix ans je sais qu'on ne peut rien savoir,  
Voilà ce dont mon âme est presque consumée,  
Oui je suis plus savant que la stupide armée  
Des moines et des clercs, des maîtres, des docteurs ;  
Ce qu'ils ont entassé dans leurs livres menteurs

Je le sais, mais je n'ai recueilli que le doute,  
Rien pour montrer à l'homme où le mène sa route,  
Rien pour le consoler et le rendre meilleur.  
Était-ce un pareil lot que le destin railleur  
Réservait à mes durs travaux, à mes souffrances,  
Au sacrifice entier des douces espérances  
Qui chantaient dans mon cœur au printemps de mes jours ?  
La gloire, les plaisirs, les honneurs, les amours  
Tout ce qui peut donner le bonheur sur la terre,  
O travail ! pour vieillir dans ton commerce austère,  
Je l'ai quitté. La vie, un chien vil moyennant  
Ce prix, n'en voudrait pas. C'est pourquoi maintenant  
Mon esprit inquiet demande à la magie.  
Ce que n'ont pu m'apprendre et la théologie,  
Et la jurisprudence, et l'art du médecin.  
Si par elle jamais, pénétrant dans ton sein,  
O nature, et fouillant tes entrailles profondes,  
Je découvrais les lois sur lesquelles tu fondes  
L'organisme éternel de tes secrets trésors ;  
Et n'étais plus contraint, sous de trompeux dehors,  
De suer sang et eau dans mes leçons arides,  
Pour faire en rougissant un trafic de mots vides !

La lune sort des nuages ; ses rayons illuminent les vitraux.

Que ne puis-je te voir pour la dernière fois,  
Lune aux rayons d'argent ! Entre ces murs étroits  
Que de fois tu m'as vu veiller à ce pupitre  
Dans le calme des nuits. Illuminant la vitre  
Ta clarté pâissante alors se répandait  
Sur les livres poudreux où mon œil se perdait.  
Hélas ! si je pouvais là-bas, sur la montagne,  
Errer dans ta rosée, oh ! lointaine campagne,  
Me mêler aux esprits, dans les antres profonds,  
Sur les prés adorants les suivre dans leurs bonds,  
Voir sous ton jour douteux tourbillonner leur danse,  
Et libre enfin de toute angoisse de science,  
Me baigner sain et sauf dans ton brouillard léger !  
— Dois-je dans ce cachot sans trêve me ronger ?

Maudit trou de muraille où le jour ne pénètre  
Qu'en laissant aux vitraux noircis de la fenêtre  
Les rayons les plus chauds, dont ma froide prison  
Jamais ne connaîtra les feux. Mon horizon,  
Le voilà : d'un coup d'œil sans peine on le mesure ;  
Ce sont les murs blanchis de ma triste mesure,  
Ces livres oubliés dévorés par les vers,  
Ces parchemins jaunis que la poudre a couverts.  
Partout autour de moi des papiers et des boîtes,  
Des drogues remplissant les fioles étroites,  
Des instruments usés légués par mes aïeux.  
Voilà mon univers, hélas, voilà mes dieux !  
— Ah ! ne demande plus pourquoi ton cœur se serre,  
Pourquoi le désespoir l'écrase dans sa serre,  
Pourquoi ton sang se fige en des douleurs sans nom,  
Toi qui fermant sur toi ce sombre cabanon,  
Croupis dans la fumée et dans la moisissure.  
Non, ne demande plus d'où te vient ta blessure,  
Toi qui partout ne sens, en étendant les mains,  
Qu'ossements d'animaux et squelettes humains,  
Toi qui ne connais plus les sources de la vie  
Qui jaillissent du sein de la nature amie,  
Et dans ce noir réduit où l'angoisse te mord  
Entasse autour de toi des emblèmes de mort !

.....

EDMOND PICARD.





## PLUIE D'ÉTÉ



**D**EPUIS bien des après-midi, le soleil, flambant en haut de l'horizon, semblait s'élargir à vue d'œil, comme le rond d'une étincelle dans une étoffe. Lourd couvercle, le ciel rabattait le feu sur bêtes et gens, les gens se traînant les pieds brûlés par le sol craquelé, les bêtes, queue basse, léchant assoiffées le sable sec des ruisseaux.

Tout à coup, un nuage crève. Et la pluie tombe, tombe, d'abord goutte à goutte, puis à flots, à torrents, martelant la glèbe durcie avec le bruit d'une chevauchée de bienfaisants faunins. Elle s'étale en nappe, et ses caresses creusent sur la terre des rigoles pareilles aux plis gras d'une chair de femme. Les buissons abattus relèvent en bruissant leurs feuilles lavées, luisantes du vert éclat d'une frondaison féerique. Le vent souffle entre les gouttes qui bondissent ; aux portes des cahutes les rustauds regardent en extase, se laissent mouiller par l'ondée qui s'abat en répandant une odeur amère et douce.

Et sur le ciel déjà bleu les rameaux entr'ouvrent des bourgeons neufs.

\*\*\*

Voilà de longs jours déjà que du marbre pâli et muet de ton visage tant aimé jaillissait, seule réponse à mes tendresses, un regard de princesse offensée. Implacablement dédaigneuse, me tenais-tu rigueur pour un crime que je n'ai pas commis ? Sans un mot je te voyais, et de tous



côtés les glaces de ton boudoir me renvoyaient ironiquement ton image souveraine, accueillir mes supplications en dressant d'une pièce ton corps de statue, sur lequel chatoyaient solennelles les toilettes des grands jours, comme si tu avais voulu mettre autour de toi le rayonnement intimidant des déesses. A mon approche, majestueuse, écartant d'un talon méprisant la traîne de ta robe, tu disparaissais. Et il me semblait, à regarder ta jupe balayer les fleurs rouges du tapis, que c'était sur mon cœur que tu marchais, impassible, comme sur le serpent les Vierges de Murillo...

Était-ce donc la douleur ou le pardon que je vis pleuvoir de tes yeux, lorsque ce matin, soudainement, tu vins à moi les bras ouverts et penchée sur mon épaule, tu éclatas en pleurs ? Douleur ou pardon, qu'importe ? Respirant dans les noires torsades de tes cheveux le parfum de ton amour reconquis, je sentais avec un amer délice ton corps secoué sous ma main par ces longs sanglots, et j'écoutais, sans songer à te relever, leur musique adorablement intime et triste où venait se fondre tout ton être...

Et tes lèvres maintenant disent encore « non » : tes lèvres, perlées de larmes, disent encore « non »... Mais j'entends ton cœur, je l'entends qui chante, caché sous ton sein blanc : « Demain, sur l'arbre de nos amours les baisers vont éclore ! »

MAURICE SULZBERGER.





# SONNETS



## I

### LA CAPITALE



'ÉNORME capitale est un fruit douloureux  
Son écorce effondrée et ses pulpes trop mûres  
Teignent opulemment leurs riches pourritures  
D'or-vert, de violet, et de roux phosphoreux.

Lâchant en jus épais, douceâtre et cancéreux,  
Ses spongieuses chairs fondent sous les morsures,  
Et ses poisons pensifs font germer les luxures  
Et les péchés malsains dans les cerveaux fiévreux.

Tel est son goût exquis, tel son piment bizarre,  
— Gingembre macéré dans un élixir rare, —  
Que j'y plongeai mes dents avec avidité.

J'ai mangé du vertige et bu de la folie.  
Et c'est pourquoi je traîne un corps débilité  
Où ma jeunesse meurt dans ma force abolie.

## II

### LA CONSCIENCE



ES sots t'ont définie, ô conscience : un juge  
Au fond de l'âme assis, dont les yeux rigoureux  
Regardent fixement nos secrets ténébreux  
Et qu'on ne peut tromper par aucun subterfuge.

Que t'importe l'erreur de ces bénêts qu'on gruge ?  
Tu suggères la ruse à l'assassin peureux,  
Tu donnes le courage au gredin vigoureux,  
O toi, des malfaiteurs le plus certain refuge !

Analysant la cause et scrutant les dessous,  
Par tes bonnes raisons les crimes sont absous ;  
Il n'est point de forfait que tu ne justifies.

Et par toi, découvrant maint argument vainqueur,  
Dans les replis du droit et des philosophies,  
Les impurs scélérats trouvent la paix du cœur.

### III

#### LE PÉNITENT



Je suis le pénitent des mauvaises cités.  
Dans les bouges honteux où coulent les rogommes,  
Dans les quartiers lascifs des modernes Sodomes  
Où le meurtre et le viol cachent leurs voluptés,  
Quand j'introduis, le soir, mes regards attristés,  
J'ausculte en frissonnant les monstres que nous sommes ;  
Je sens peser sur moi tous les crimes des hommes,  
Et je pousse des cris vers les cieux irrités.

Semblable en mes clameurs aux prophètes tragiques,  
Je vais, les yeux hagards, par les places publiques,  
Confessant des péchés que je n'ai point commis.

Et le chœur vertueux des pharisiens brame :  
« Soyez béni, mon Dieu, qui n'avez point permis  
Que je fusse pareil à ce poète infâme ! »

IWAN GILKIN.






## DANS LA COUPOLE



A. Joseph Nève.

### I

Madame à sa tour monte  
Mironton, ton ton, ton taine...

OUS m'attendrez à dix heures à la première chambre du tribunal, lui dit, le 16 octobre 1883, jour de la reprise des audiences, en lui mettant sur les bras une serviette en cuir gonflée de dossiers, maître Martineau, son nouveau patron, le plus exact des avoués de Bruxelles.

Et Claude-Hiéronyme-Placide Bernard, le petit clerc blond de soufre, fluet, émacié, le visage en demi-lune éclairé, sous une toison d'agneau, par deux yeux d'un bleu de turquoise mourante exprimant la naïveté sereine des seize ans épanouis au fond d'une province, quitta l'étude et s'en fut d'un pas délibéré à la conquête du Palais de justice.

Lorsqu'il atteignit l'extrémité de la rue de la Régence, ému des proportions de l'édifice qui se dressait devant lui dans sa gloire pacifique, déroulant sous le ciel où chevauchaient des nuées la double colonnade de son péristyle, ses deux pavillons empâtés, le formidable appareil de ses projectures, de ses frontons, de ses corniches, de ses balustres, dominé par les quatre statues géantes qui gardent la coupole, Claude-Hiéronyme demeura longtemps immobile. Le fascinait surtout la Minerve de marbre qui surmonte la baie du frontispice, — blanche évocation destinée à rappeler chaque jour à tous le devoir, et dont il cherchait vainement à pénétrer le mystérieux symbolisme.

Il gravit lentement les degrés du porche, et, timidement, demanda son chemin. « Dans le gros pilier de gauche, lui dit-on, il y a un escalier. C'est par là. »

Sans défiance il monta, s'étonnant de l'obscurité du caracol, rassuré à la pensée qu'on lui avait indiqué la voie la plus courte. Parvenu au sommet de la spirale, il poussa une porte qui s'ouvrait sur l'architrave, vit s'enfoncer devant lui des perspectives blanches de chapiteaux avec leurs gousses ou leurs feuilles d'acanthé, aperçut les amphiptères qui supportent, semblablement à des Atlantes, le fronton principal, contempla les trophées plâtrés au mur, mesura de l'œil les tailleurs gigantesques des colonnes. Plongeant les regards par dessus la balustrade, il découvrit, dans une lumière douce de temple, le va et vient des magistrats, des avocats et des plaideurs qui commençaient à envahir l'édifice.

Assurément on l'avait trompé. Ce ne pouvait être à cette altitude que siégeaient les juges du tribunal. Mais, bah ! une heure le séparait du rendez-vous. Il avait le temps de jouir de son ascension.

Il s'engagea dans un escalier en limaçon et enjamba lestement les pas. Sur le crépi frais des murailles, les ouvriers avaient griffé des noms, des emblèmes, des devises. Claude-Hiéronyme s'amusa à les déchiffrer, riant et flânant, rougissant parfois de leur obscénité. Il ne résista pas à l'envie d'écrire au crayon, sur une belle surface blanche, son nom en toutes lettres : CLAUDE-HIÉRONYME-PLACIDE BERNARD, puis il eut honte de son enfantillage, craignit d'être surpris et reprit sa montée.

La cage était étroitement enserrée dans l'épaisseur de la maçonnerie, comme entre les murs d'une forteresse. A des distances égales s'étagaient des fenêtres étroites ainsi que des meurtrières d'où jaillissaient, sur les marches sombres, des rais de jour. Parfois une porte basse, semblable à celles des casemates, s'entrebâillait sur des perspectives de greniers obscurs, et le petit clerc frissonnait à la vue des emmêlements fantastiques de poutrelles, de fermes en fer et de charpentes.

Au haut de la dernière volée, Claude-Hiéronyme poussa une porte. Il eut le vertige en traversant une passerelle amorcée à l'angle du monstrueux entassement de pierres dans lequel, lentement, il s'élevait. A peine eut-il le temps d'entrevoir, comme une vision farouche, une interminable étendue de toits de zinc aux arrêtes aigües sur lesquels s'épanouissaient des gerbes de paratonnerres ; des gouttières les coupaient à angles droits, pleines d'une eau miroitante qui reflétait les nuées plombées du ciel.

A l'extrémité de la passerelle s'ouvrait une vaste salle, pleine d'un entrecroisement de longerons couleur de rouille, hérissée de barres de

fer, et dans laquelle s'élançait, comme du fond de cale d'un transatlantique, un escalier de fonte, rouge de minium, qui décrivait d'audacieux zigzags.

Claude-Hiéronyme s'y précipita, piétinant les girons, avec la sensation vague d'une ascension qui ne finirait jamais, qui l'entraînait malgré lui dans son orbe giroyante et contre laquelle aucune force humaine ne pourrait résister. Au dehors le vent chantait sa funèbre symphonie, cognant aux vitrages et sifflant dans les joints des carreaux.

Parvenu au trapan, le clerc s'égara dans une succession de salles nues dont la monotonie grise l'exaspéra. Les greniers succédaient aux greniers, blancs et mats comme des linceuls. Par les fenêtres croisillonées, le jour tombait, assoupi, sur les planchers neufs. Dans un angle, une pompe à incendie oubliée réveillait seule de sa note écarlate la tristesse sommeillante. Les quatre gigantesques pilastres qui forment l'ossature du colosse se montraient à nu, dévoilant au promeneur solitaire le secret de leur structure, comme dans la mort apparaît le squelette que dissimulait, pendant la vie, la chair, les muscles et la peau.

Très troublé par le solennel silence de nécropole dans lequel résonnaient ses pas, Claude-Hiéronyme alla, vint, repartit, s'embrouilla dans le dédale des couloirs et des combles, chercha une issue, pesta de n'en pas trouver. Suffoqué par l'atmosphère de prison qui le prenait à la gorge, hébété de solitude, il n'avait plus qu'un désir, sur lequel se concentraient toutes ses aspirations : échapper au cauchemar qui l'obsédait, atteindre le lanternon qu'il avait contemplé, d'en bas, dans son rayonnement d'or, et là respirer, sentir l'air lui caresser la peau, se soustraire enfin au poids du fer et de la pierre qu'il sentait peser lourdement sur ses épaules.


Il vint tourner dans la galerie qui domine, à une hauteur prodigieuse, la salle des Pas-perdus, vit se perdre dans un lointain effrayant la mosaïque de marbres blancs et noirs sur lesquels s'agitait un monde de fourmis. Epouvanté à la vue du gouffre, il se précipita dans un couloir étroit pratiqué sous les arcades en plafonnage qui simulent des voûtes supportant la coupole, enfonça une porte d'un coup de pied, se retrouva dans un labyrinthe de greniers, et finalement s'abandonna à la volute argentée d'un escalier qui s'enroulait à un pilier comme une liane à un tronc d'arbre.

La spirale de fer étreignit l'enfant ainsi que l'eût fait un boa énorme, l'entraîna dans une course vertigineuse et le lança, brisé, dans une galerie circulaire, sorte de cage vitrée exposée aux bourrasques et aux coups de grêle. Au milieu, une ouverture ronde plonge sur un abîme au fond

duquel il aperçut, comme des atômes, des personnages tachant d'à peine perceptibles points noirs une étoile entourée d'une grecque. Par un curieux phénomène d'optique, toutes les lignes placées sur le même plan devant converger, il lui semblait que la salle des Pas-perdus, dont on embrasse de là haut l'ensemble, fût un immense cône renversé dont l'étoile de marbre constituait le sommet.

A travers les vitres secouées par la rafale, Claude-Hiéronyme aperçut les formes monumentales des quatre statues de bronze. Derrière la personification de la *Force*, un escalier hélicoïde saisit le petit clerc, et l'emporta dans les hauteurs. Très pâle, les dents serrées, une perle de sueur roulant avec des larmes sur sa joue, Claude-Hiéronyme sentait les marches se dérober sous ses jambes vacillantes, le Palais tourbillonner, les murailles craquer sous les furieux assauts du vent. Jeté dans la coupole, à la vue de son étrange et fantasque charpente arquée, il se crut dans la carcasse de quelque monstrueux animal. Défaillant, avec la résignation que donne le martyr, il se laissa entraîner sans résistance par l'escalier en colimaçon qui s'enfonça comme une vrille dans le plancher du belvédère et vint choir, expirant, sur la dernière marche.

## II

ORSQU'IL revint à lui, l'incomparable spectacle qui s'offrait à ses yeux éblouis lui donna une telle secousse qu'il poussa un grand cri, ouvrit les vantaux des croisées, et oubliant son émotion et sa fatigue, agita triomphalement son chapeau au-dessus de sa tête.

Sous le vol des nuées blanches fuyant éperdument, comme les fumées qui s'élèvent d'un champ de bataille, sur le ciel tendu de gris sombre, Bruxelles déroulait orgueilleusement son panorama dont l'horizon, mouillé de pluie, se fondait dans des brumes bleues.

C'était un entassement bizarre et confus de toitures revêtues d'ardoises ou de tuiles, une armée de cheminées crachant des spirales noires tordues et bouleversées par le vent ; une forêt de pignons et de lucarnes d'où émergeaient, çà et là, comme de jeunes pousses sur des souches, des clochers, des coupoles, des tours ; un réseau de rues et de ruelles crevassant la masse des briques et des moëllons, de petits bouts de jardin carrelant de vert les coins de sol respectés par la pierre ; des cours qui semblaient aussi profondes que des puits et dans lesquelles

on découvrait, suspendu, le linge des ménages : des draps grands comme des mouchoirs, des chemises taillées sur un patron de poupée. Aux environs immédiats du Palais de Justice, dans le populeux quartier des Minimes, l'œil enfilait des rues boueuses où grouillaient des marmots, fouillait le secret des maisons lézardées et sales, pénétrait insolemment, par dessus un pot de géranium ou une cage d'oiseau dans les intimités pauvres des mansardes, surprenait la misère d'une ouvrière penchée sur sa machine à coudre, d'un vieux ressemellant des bottes à la fenêtre d'un quatrième étage.

Et tout changeait d'angle. Les toits, avec leur floraison étrange de girouettes, de lucarnes, de chevalets de téléphone, de tuyaux de tôle ou de cheminées de briques, apparaissaient, aux yeux émerveillés de Claude-Hiéronyme, comme un monde nouveau, inexploré, gros de mystères. Les monuments saillaient, haussés au dessus de la débâcle des habitations. Les églises semblaient soulevées et flotter sur un océan de toitures, dans lequel les masses rousses du Parc et du Bois de la Cambre formaient des îlots et dont la houle allait battre, au loin, une grève de prairies et de campagnes.

Emu et ravi, le petit clerc chercha à se rendre compte de la topographie de la ville où allait s'écouler sa vie. Il avait devant lui la rue de la Régence, tirée au cordeau, coupant le panorama en deux comme une raie partage une coiffure. Les tramways semblables à des scarabées verts et bruns, filaient sur leurs rails de la place du Palais de Justice, où se découpait un demi cercle de gazon traversé de stries rouges, jusqu'à la statue de Godefroid-de-Bouillon, qui dressait un minuscule drapeau devant la grille du Parc. Par dessus des frondaisons dorées, le Palais législatif élevait son fronton triangulaire et sa colonnade blanche. Au delà, les maisons faubouriennes allaient se noyer dans les plaines de Schaerbeek, d'Evere, de Dieghem et de Saint-Josse-ten-Noode, perdues à l'horizon.

Et tournant lentement vers la droite ses regards, Claude-Hiéronyme reconnut la coupole vert-de-grisée de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, les tours jumelles de l'église de Saint-Joseph, les deux pavillons de l'Exposition nationale, oubliés au fond d'une plaine nue, aux limites extrêmes de la cité.

Plus près, dans l'espace compris entre la rue de la Régence et les boulevards, dont l'indéfinie ligne courbe s'allonge sous des rangées d'arbres, il vit, fastueusement étalés dans leurs jardins, les hôtels seigneuriaux des anciennes aristocraties de la Belgique, des d'Aremberg, des de Beaufort, des de Mérode, rochers sommeillants autour desquels



s'agitent les flots bruyants de l'activité ouvrière. Plus près encore, le jardin du Sacré-Cœur, allongeait son rectangle peuplé de religieuses déambulant à petits pas les allées sablées. Une mélancolie austère planait sur ce quartier isolé où dorment, solennels, les lointains échos du passé.

Et Claude-Hiéronyme songeait à la distance qui sépare cette partie de la ville de celle qui la joint, ce faubourg d'Ixelles remuant et actif, rempart de la petite bourgeoisie, citadelle où se cantonnent les employés, les clercs, les commis, les boutiquiers. Dominé par la flèche aigüe de Saint-Boniface, il se déroulait, dans sa riante toilette de toits rouges, de jardinets, de façades blanches, jusqu'à Etterbeek, où les nouvelles casernes dressaient leur haute stature.

A droite de l'avenue Louise dont la monotone perspective, s'enfonçant jusqu'aux masses profondes du bois de la Cambre et de la forêt de Soignes, sépare les deux faubourgs rivaux, Saint-Gilles déployait son cortège de maisons neuves, — Saint-Gilles, le quartier préféré des gens de robe, des avocats, des magistrats, des avoués. Claude-Hiéronyme distinguait par dessus l'hospice Pachéco et le boulevard de Waterloo une accumulation de toitures symétriquement alignées, comme si l'harmonie du faubourg dût être en rapport avec ceux qui l'habitent. Il vit fumer au loin des cheminées d'usine, arrêta ses regards sur la montagne des Sept-Fils que gravit la chaussée d'Uccle, eut un coup d'œil d'effroi pour la nouvelle prison cellulaire, plantée sur sa colline comme une inexpugnable redoute, s'amusa de la régularité de la cité ouvrière qui, de son poste élevé, lui fit l'effet d'une bergerie modèle. A ses pieds la gendarmerie élevait ses murailles jaunes percées de petites fenêtres, et tout à côté, dans la cour de l'hôpital Saint-Pierre, il vit se promener devant une statue de marbre blanc des malades en camisole rouge. La masse sombre de la porte de Hal, avec sa tour en éteignoir, dominait tout le quartier, apportant dans ce milieu moderne, comme une vision farouche du moyen-âge.

Plus loin s'étendaient les prairies de Forest, coupées de raies noires où glissaient des trains de chemin de fer grands comme des jouets d'enfants. De ce côté la vue s'étendait, merveilleuse, sur la vallée de la Senne. L'église d'Anderlecht, assise au milieu de son village comme une glousse entourée de ses poussins, les hameaux de Cureghem et d'Aa surgissaient du rideau de vapeurs, qui, lentement, se levait sur ce magnifique spectacle.

III



DEU à peu se dispaient les nuées sous le souffle du vent d'ouest. De larges nappes bleues apparaissaient dans le ciel, et tout à coup, au moment où Claude-Hiéronyme se tournait, radieux vers le cœur et le centre de Bruxelles, vers les vieux quartiers qui gravitent autour de l'Hôtel-de-ville, une flèche d'or fit une trouée dans les nuages, tomba sur la statue de Saint-Michel qu'elle alluma d'une étincelle, et petit à petit, gagnant de proche en proche, une gloire lumineuse enveloppa d'une rayonnante et triomphale clarté la partie la plus pittoresque du panorama. Dans la chevauchée des toits de tuiles et des pignons, le soleil accrochait aux lucarnes d'étincelantes paillettes, diamants purs dont l'éclat éblouissait. Il étendait sur les ardoises humides des glacis d'or bruni, éclairait le vermillon d'une toiture, faisait saillir de l'ombre une tour d'église, arrachait un éclair à une arrête de zinc, coulait un ruisseau de feu dans une gouttière, flambait aux vitres, mettait des scintillements d'épée aux fils du télégraphe dont le réseau flottait sur les toits comme dans les campagnes les fils de la vierge.

L'église de la Chapelle, avec son clocher coiffé d'ardoises, flanqué de quatre clochetons, avec ses six pinacles dentelés, se détachait en clair sur la cohue des maisons. La lourde coupole de zinc des Jésuites se soulevait paresseusement à sa gauche. Sainte-Catherine dressait plus loin sa façade blanche. A droite, et tout près, les vieilles toitures de l'hôpital militaire élevaient, rajeunies, leurs angles aigus devant l'église des Minimes, toute réjouie de soleil. Les masses de brique du Palais des Beaux-Arts s'échauffaient de tons d'ocre et de terre-cuite sur lesquels se découpait nettement la silhouette de Notre-Dame des Victoires. Les deux tours massives de S<sup>te</sup>-Gudule, portant le drapeau tricolore, apparaissaient, dans le désordre des clochers, des flèches, des coupoles, comme un vaisseau-amiral fièrement mouillé au milieu d'une flotille. Tout à côté, la colonne du Congrès dressait son minaret. A l'horizon, reculé et s'étendant à perte de vue, par delà l'émeraude des prairies tachées de bouquets d'arbres violacés, Claude-Hiéronyme aperçut, dans une auréole de lumière, les quartiers de la Couronne, Laeken, son Eglise gothique, le dôme du château royal dans son parc, le monument de Léopold I<sup>er</sup>, et au delà encore, Jette-Saint-Pierre, ses campagnes, ses hameaux, déroulant à l'infini une ligne ondulée que coupait une tache bleue : la tour de l'église métropolitaine de Malines.

A mesure que s'éclairaient les splendeurs de ce décor, Claude-Hiéronyme sentait croître son enthousiasme. Il trépigait et battait des mains, comme au théâtre quand dans l'apothéose d'une féerie se lèvent les toiles de fond sur des merveilles de mise en scène savamment graduées. Il savourait, dans la solitude où le hasard l'avait placé, le régal divin qui s'offrait à lui. Les heures s'écoulaient, sans pouvoir l'arracher aux impressions profondes qui naissaient en lui, et qui s'échappaient de ses lèvres en d'admiratifs cris de joie.

Un pas lourd, faisant craquer sous lui les marches de fonte, le tira de son rêve. C'était un ouvrier, ou un surveillant, qui l'apostropha brutalement : « Descendez. Il est défendu de monter dans la coupole. — Défendu ! Et par qui ? — Ordre supérieur. — Et pourquoi, je vous prie ? — Est-ce que je sais, moi. On a peut-être peur qu'il y ait des imbéciles qui se jettent en bas. — Mon ami, quand on a devant soi cette vue là, on ne songe pas à mourir, je vous en réponds. »

Et riant, l'âme dilatée, il embrassa une dernière fois, d'un long regard, doux comme un caresse, la vue sur laquelle le soleil, qui commençait à baisser, jetait des rayons obliques, ferma les yeux, essaya de reconstituer de mémoire la vision, regarda encore, et lentement, le cœur plein de souvenirs, il descendit l'escalier en colimaçon. Quand il se retrouva dans les combles du dôme, il enfila la vis qui mène à la galerie des quatres géantes, s'engagea dans un nouvel escalier, passa par les couloirs de casemate, traversa les infinies successions de greniers, s'engouffra dans les interminables spirales de fer, sourit en voyant son nom qu'il avait, le matin, gravé sur le mur, — que cela lui paraissait loin, déjà ! — arriva à la galerie du pérystile, salua de la main les gryphons, et dégringola en courant les dernières marches.

Quand il atteignit la salle des Pas perdus, elle était vide, et l'ombre du soir commençait à l'envahir. Il se dirigea vers les couloirs latéraux, essaya de pénétrer dans les auditoires qu'il trouva, cette fois, sans peine. Ils étaient fermés. Depuis longtemps les audiences étaient levées.

Il sortit, et longtemps encore contempla la silhouette majestueuse de la coupole qui s'enlevait, estompée et bleuâtre, sur l'irradiante confusion de rose délicat, d'orangé et de vermillon dans laquelle s'enfonçait le soleil couchant. Par les baies vitrées des galeries supérieures, des rayons de pourpre entraient, embrasant la coupole, comme si dans l'intérieur un gigantesque incendie eût soudainement éclaté. Les détails de l'architecture se fondant dans la brume vespérale, le profil seul se découpait avec une admirable pureté sur le ciel de brocart, comme dans les tableaux de l'Ecole byzantine se détachent d'une auréole d'or les personnages bibliques.

Attendri et ne songeant pas à la remontrance qui l'attendait à l'étude, le novice du Palais s'absorba dans sa muette extase, jusqu'à ce que les réverbères de la rue de la Régence, allumés un à un, eussent reculé le colosse dans la nuit.

Et voilà comment Claude-Hiéronyme-Placide Bernard, cinquième clerk d'avoué chez maître Martineau, fit son entrée au Palais de Justice, le 16 octobre 1883.

OCTAVE MAUS.





## IN EXCELSIS



A OCTAVE PIRMEZ.

Le silence dans la clarté immatérielle, l'immobilité dans  
l'éternel repos, serait-ce la fin de toutes choses ?...

O. PIRMEZ. *Lettre.*

### I



ARMI les globes morts, ô Terre voyageuse,  
Tu cherches le repos qu'ils avaient espéré ;  
Au travers de la nuit tu montes, lumineuse,  
Dans l'effrayante paix de l'infini sacré.

La végétation nocturne des étoiles  
Pour toi fleurit au seuil du ciel éblouissant,  
Et, dans l'ombre des soirs, plus belle sous tes voiles,  
Tu cueilles à chaque astre un rayon en passant.

Mais vous, soleils éteints, en vain dans l'agonie  
Vous avez attendu le bonheur du néant ;  
Vous gardez pour errer ce qu'il vous faut de vie :  
Vous êtes prisonniers dans l'Infini béant !

Qu'aviez-vous donc surpris. soleils, mondes funèbres !  
Dans le livre de Dieu qu'il ferme à triple sceau,  
Pour que, vous châtiant de sonder leurs ténèbres,  
Des cieus, votre conquête, il fit votre tombeau !

Ce que vous avez vu, c'est le vide implacable :  
Rien que vos propres feux dans votre ombre n'a lui ;  
Et, ruant vers ce Dieu votre course indomptable,  
Vous êtes morts, brisés, sans arriver à lui !

O Terre, astre béni, monte et vois sur ta route  
Se tordre en leur enfer ces spectres d'univers,  
Et sache au moins par eux, hélas ! ce qu'il en coûte  
De chercher le secret de ces grands cieus déserts !

Captifs de l'Infini dans cette nuit livide,  
En signe de détresse ils secouaient leurs feux ;  
Hagards, ils ont fouillé les entrailles du vide,  
Et n'ont enfin trouvé que la mort dans les cieus !

Ivres de l'air sacré qui passait sur leur face,  
Ils se précipitaient au gouffre, à corps perdu !  
Et, bondissant sans trêve à l'assaut de l'espace,  
Ils appelaient quelqu'un qui n'a pas répondu !

Et maintenant, ô Terre, en l'étendue immense  
Regarde les traîner leur cadavre immortel,  
Eux qui, n'entendant rien dans l'éternel silence,  
Sont morts, — épouvantés d'être seuls dans le ciel ?

Et, tandis que là haut ces univers sans nombre,  
Roulent, tournant à vide en leurs cercles de feu,  
Toi, jetant en avant ton aube à travers l'ombre,  
Tu t'élèves, sereine, emportant l'homme à Dieu !

II



U loin le jour s'efface; — avec ce doux sourire  
De tout ce qui meurt jeune, ô poète, il expire!  
Comme une gaze d'or pend le dernier rayon,  
Et le rouge soleil, qui glisse à l'horizon,  
Sur la face des cieus descend, larme sanglante!...  
Voici qu'avec lenteur la Nuit étincelante,  
S'enchâsse au firmament comme un diamant noir;  
Tu sens descendre en toi la tristesse du soir,  
Et la vague douleur des choses te pénètre!

C'est que le vide immense oppresse aussi ton être,  
Et que cet Infini, ta gloire et ton effroi,  
Diadème trop lourd, homme, pèse sur toi!  
C'est pourquoi, dans la nuit éblouissante et sombre,  
D'autres flambeaux vivants, d'autres astres sans nombre,  
Forçant son noir mystère, ont tenté tour à tour,  
Pâles soleils humains, d'y faire le grand jour.  
Ces soleils, c'étaient vous, voyants, poètes, sages!  
Vous tous qui, dans notre ombre, à travers nos nuages,  
Avez brillé, pareils aux célestes soleils,  
Ces moissonneurs géants chargés de feux vermeils,  
Qui s'en vont vers le Maître, et, de leur front superbe,  
Dans les champs de la nuit laissent traîner leur gerbe!...

O mages, ô Platons, rêveurs audacieux,  
Dont l'extase nocturne, au seuil obscur des cieus,  
Montait avec l'assaut lumineux des étoiles,  
Comme elles, vous cherchiez à déchirer les voiles;  
Comme elles, vous cherchiez, vous appeliez d'en bas,  
Quelqu'un, trop loin de vous, qui ne répondait pas!  
Comme elles, qui, là-haut, au fond des cieus funèbres,  
Criblent de boulets d'or le mur noir des ténèbres.

Ephémères sondeurs du mystère éternel,  
Vous vouliez pour l'atteindre escalader le ciel,  
Et, projetant vers Dieu vos clartés vagabondes.  
Pénétrer jusqu'à lui dans l'au-delà des mondes.  
En vain ! — A votre tour, pareils aux astres morts,  
Après n'avoir des cieux entrevu que les bords,  
Après n'avoir jeté qu'une lueur fugace,  
Comme des pans d'aurore envolés dans l'espace,  
Stériles, consumés par votre propre feu,  
Perdus dans ce ciel noir, que d'en bas l'on croit bleu.  
Vous n'avez su laisser aux profondeurs divines,  
Pauvres soleils éteints, qu'un désert de ruines !

Tel que la Terre, enfin, qui toujours plus avant,  
Parmi les globes morts ascend, astre vivant,  
Soudain vers les hauts cieux, inviolés encore,  
S'élançait un nouvel astre, enveloppé d'aurore :  
Le Christ ! — Autour de lui, vacillantes lueurs,  
S'éteignent aussitôt les antiques penseurs,  
Et, d'un coup de son aube effaçant ces étoiles,  
Jusqu'à Dieu, de la nuit il retrouve les voiles !  
Le voyez-vous qui monte, en sa pleine clarté,  
Avec sa certitude et sa tranquillité,  
Emportant sa lumière, au travers de l'espace,  
Comme un reflet de Dieu visible sur sa face !  
Comme la Terre il monte, il monte, et son soleil  
Inonde tout de vie et de plein jour vermeil ;  
Seul asile de l'homme au sein du vide immense,  
Il le nourrit aussi de sa propre substance,  
Et l'enlève goûter, au centre universel,  
Ce repos dans l'amour, qui s'appelle — le Ciel !

EMILE VAN ARENBERGH.







## LE ROMAN D'UN STAGIAIRE



HOMO HOMINI LUPUS ! (1)



ÉTAIT une vaste salle présentant le plus bizarre aspect. Les murs disparaissaient presque entiers derrière le masque des tentures et des trophées. Des peaux de lion, de tigre, de serpent étaient clouées là, et sur elles se détachaient des défenses d'éléphant, de sanglier, des crocs, des cornes de cerf et de taureau. Plus loin, près d'un panneau tapissé d'armes de toute espèce, de saïes, de lances et de flèches, se balançaient des squelettes d'hommes et d'animaux.

Au fond, des instruments de torture, des engins de destruction, depuis la primitive massue jusqu'à de minuscules ballettes, des canons et des mitrailleuses perfectionnées, le tout en miniature. D'immenses rayons de bibliothèque supportaient des légions de bocaux et de fioles recelant des liquides multicolores, entourés de bataillons de microscopiques paquets soigneusement étiquetés.

---

(1) Extrait du *Roman d'un Stagiaire*, étude qui doit prochainement paraître. Le chapitre que nous publions est la synthèse philosophique de l'œuvre. Le héros — un jeune avocat — aux prises avec les difficultés et les luttes de la vie, rencontre un vieux misanthrope qui lui développe ses théories.

Au centre, une large table recouverte d'objets étranges, disparates, littéralement enfouie sous une montagne de livres, de paperasses, de manuscrits.

La Bible, le Talmud, le Coran, les Védas, Platon, Aristote, Lucrèce Pascal, Rousseau, Voltaire, Proudhon, Stuart Mill, Spencer, Darwin, dans un voisinage étroit cognaient leurs reliures. Et dans les coins de la chambre, des divinités égyptiennes, hindoues, grecques et romaines dressaient leurs bustes fiers et arrogants.

— Un singulier cabinet de travail, pensa Gérard, tandis que le philosophe montrait avec orgueil ses multiples trésors.

— Je suis heureux de vous avoir entraîné jusqu'ici, dit le vieillard : on me traite volontiers d'original et de fou, parce que j'ai des idées différentes de celles professées par la majorité. Je vis à l'écart, au fond de ce faubourg ; tout le monde me fuit, me semble-t-il, sauf les gens qui ont besoin de moi.

Il prononça, ces dernières paroles avec quelque amertume.

— Voyez-vous, jeune homme, continua-t-il, j'ai eu toute mon existence un rêve, un rêve insensé : faire le bonheur de l'humanité. N'est-ce pas que l'on a raison de me traiter d'illuminé, ajouta-t-il, voyant un léger sourire se dessiner sur les lèvres de Maurice.

Personne n'a jamais voulu m'écouter, et je mourrai sans doute incompris.

Ce soir en errant sur les confins de la ville, j'ai eu la chance de vous happer au passage. Je vous connais à peine, mais la première fois que je vous ai rencontré — chez mon ami Tordier, votre patron — je me suis intéressé à vous. Et si je vous disais pourquoi, vous vous fâcheriez peut-être.

Et comme le stagiaire protestait.

Eh bien, dit-il, j'ai appris que vous faisiez vos débuts dans le monde. Je me suis informé de votre passé, de votre situation actuelle.

Vous êtes un novice, voilà ce que j'ai conclu : voilà pourquoi j'espère me rendre encore utile ici-bas, en vous éclairant sur certains points que votre jeunesse et votre inexpérience ont dû laisser dans l'ombre.

Ceux-là que la fortune et l'insouciance ont comblé de leurs bienfaits, ceux-là je les laisse croupir dans leur bien-être et leur égoïste indifférence.

Il s'était enfoncé dans son fauteuil, et indiquant un siège au jeune homme étonné : Voulez-vous m'écouter, dit-il, vous pourrez, je l'espère, tirer quelque profit de mes radotages.

— J'ai beaucoup voyagé, reprit-il, après s'être un instant recueilli, et

j'ai quelque peu retenu. J'ai beaucoup étudié, mais je ne passe point pour un grand savant, malgré cela.

J'héritai, tout à coup, à trente ans d'une fortune considérable, et sentant que je perdais mon temps à tourner — comme les autres — dans l'éternel cercle de la banalité de chaque jour — je résolus de faire le tour du monde, explorant les contrées inconnues, m'aventurant là, où peu d'hommes encore avaient osé pénétrer.

Ce n'était pourtant pas le désir de voir des panoramas nouveaux, des paysages ignorés. Une idée plus grande me tourmentait.

J'ai vécu au milieu des peuplades sauvages, partageant leur misérable existence. J'ai vécu chez les Bosjemen, chez les Lapons, tirant ma course vagabonde du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest.

Il dit et raconta ses lointaines pérégrinations, ses naufrages, les dangers qu'il avait courus, cent fois — les nuits d'angoisses ou seule retentit la voix du capitaine : Tout le monde sur le pont !

Il dit et raconta ses souffrances dans les déserts d'Afrique, les combats contre des caravanes : l'accueil inhospitalier qu'il avait souvent rencontré : mais aussi, il décrivit les sites enchanteurs, les belles journées ensoleillées passées sur l'Océan, quand les mouettes seules viennent effleurer la conque du navire ; les longues promenades à dos d'éléphant, les mœurs des habitants de toutes ces terres — là-bas !

Et tandis qu'il s'étendait sur ces détails minutieux parfois, son visage avait pris une expression tout à la fois narquoise et attristée. Et quittant brusquement le chapitre de ses aventures :

Savez-vous, dit-il, ce que j'ai rapporté de ces excursions ?

Oh ! fit-il, railleur, je ne parle point de ces frivoles mesquineries, qui semblent être pourtant la synthèse de l'histoire de l'humanité ! — et il jeta un regard distrait sur son musée.

Ce que j'ai rapporté de là, soupira-t-il c'est une impression pénible : la conscience de la méchanceté de nos semblables.

— Vous souriez ? Eh bien ! j'achèverai ma pensée : ce n'est pas chez les Esquimaux — pauvres êtres abrutis — ce n'est pas chez les Basutos — peuple de chasseurs nomades — que j'ai rencontré le plus de brutalité, le plus d'immoralité. C'est ici, dans notre vieille Europe, ici, dans tout ce qui nous entoure j'ai découvert la haine la plus accentuée, la haine de l'homme contre l'homme.

Vous voyez ces dépouilles, ces souvenirs de luttes contre les fauves, qu'est-ce cela, à côté des combats journaliers que l'homme doit soutenir non contre ces innocents carnassiers, mais contre la bête la plus mauvaise de la création : l'homme lui-même !

Un philosophe anglais — s'inspirant de Plaute a résumé en trois mots toute ma théorie : *Homo homini lupus!*

*Homo homini lupus!* l'homme n'agit-il pas vis-à-vis de son frère, comme un animal furieux ?

Dès le moment où l'être qui, un jour sera homme, ouvre les yeux à la lumière, dès ce moment la lutte est engagée. Lutte contre la Nature, contre les éléments, lutte contre la Mort surtout qui vous guette déjà à votre berceau, lutte contre les innombrables maladies que la Déesse envoie ici-bas en qualité de sergents recruteurs.

Et si l'homme parvient à surmonter tous les obstacles semés sur sa route, s'il arrive même à triompher de la nature, alors la Société est là qui l'attend ! la Société qui, sous les traits de la nécessité, lui met une pioche à la main et lui dit : Travaille ou meurs de faim. Elle commence alors, la bataille pour la vie, le *struggle for life* ! Ils combattent tous, ces potentats qui tremblent à chaque instant de voir diminuer leur puissance, ils combattent, ces politiciens, ces avocats, ces médecins, ces laboureurs qui piétinent leur champ tandis que le soc de la charrue éventre la terre. Ce comédien qui vous fait tour à tour rire et pleurer, cet acrobate qui risque de venir se briser le crâne à vos pieds, ce poète qui cherche à vous charmer, ce fossoyeur qui creusera votre dernier asile, ce croque-mort qui conduira votre dépouille à l'artisan susnommé ; ils combattent tous, tous pour ne pas crever de misère !

C'est le besoin de gagner de l'argent, c'est la vanité rongant le cœur de chaque individu, qui fait que nous nous précipitons les uns contre les autres — La guerre — pour amuser les rois et accroître leurs domaines ; la concurrence entre les petits, — la concurrence entre tous ceux qui doivent exercer un métier.

La conséquence inévitable, c'est la destruction du faible par le fort, les espèces moindres sont éliminées par les supérieures ; les chétifs sont écrasés par les grands. Telle est la loi fatale. Malheur aux souffreteux ! ils seront toujours les esclaves, les jouets des puissants !

Lorsque vous rencontrez un homme sur votre chemin, si c'est un riche, méfiez vous ! Etant le plus fort, il vous exploitera ! si c'est un pauvre, il vous volera !

C'est ici — je le répète — dans ce vieux monde, que l'homme s'acharne le plus contre son voisin.

De prétendus amis de l'humanité vous diront : Elevez des barricades ! Moi je réponds : Et après ? D'autres clameront : Travaillez ; avec le travail on arrive à tout !

Allons donc ! moi je vous dis : Si vous ne recourez pas à certaines

intrigués, si les circonstances ne vous favorisent point, vous aurez fort peu de chance de réussir. Regardez monter le flot de la médiocrité — Comment ont-ils atteint un degré si élevé ? Est-ce par leur talent ? Ils n'en ont pas. Et des gens qui en ont, eux, restent souvent dans l'ombre.

Hélas ! c'est par des moyens peu avouables que l'on parvient à subsister parfois !

Jeune homme, dit-il, en s'adressant à Maurice, vous possédez le capital si impérieusement réclamé par la société ; vous avez l'instrument du travail — un diplôme ! Et pourtant pouvez vous vivre du produit de vos peines ? N'êtes-vous pas exposé longtemps encore, selon l'originale expression d'un maître du barreau, à coiffer la Sainte-Catherine de la clientèle ? Le pauvre, l'ouvrier est plus heureux que vous ; dès qu'il se met à la besogne, il peut gagner sa vie. Vous, vous passez la plus belle partie de votre existence dans les salles d'étude, et vous vivez trente ans aux dépens d'autrui. Lorsque le labeur commence à rapporter, très souvent vous recevez de la mort un billet d'invitation.

Votre profession — une ingrate ! — ne récompense guère ses efforts. Quelle vie est la vôtre ?

Se lever, travailler, boire, manger, dormir. Et pourquoi ? pour recommencer le lendemain la même chose.

Vous vous mariez, peut-être, et votre femmegaspillera votre argent, dépensant pour un colifichet le prix de plusieurs journées de luttés. Puis, vous l'entendrez se plaindre de la cherté des denrées et du mauvais état de sa toilette,

Vous aurez des enfants ; source perpétuelle de soucis : croup, rougeole, scarlatine, tout le cortège expédié par la bonne Providence. Puis ils grandissent, sont paresseux et passent leur temps à flâner.

Vous, vous blanchissez ; car le cerveau s'use à la fin ; lorsque cent fois, mille fois, vous aurez dû plaider des questions arides, employer des trucs et répondre aux clients impatientes : Faites ceci ; ne faites pas cela.

Et ces mêmes gens qui paieront sans grimacer le sourire d'une femme ou quelque bijou stupide, se plaindront des honoraires élevés de l'avocat, oubliant que c'est une parcelle de son temps, une bribe de son intelligence qu'ils lui achètent.

Vos enfants vous tracassent davantage à mesure que vous vieillissez ; vos rhumatismes arrivent avec leur première barbe ; ensuite, il faut caser tout ce monde-là. Votre femme vous gourmande ; l'or n'afflue plus comme jadis. Vous vous en allez doucement ; la Peau de Chagrin sans cesse diminue.

Peut-être pour charmer vos loisirs — ferez-vous de la politique ! Et vous irez coudoyer, dans les meetings, des gens qui, sous le prétexte de défendre les intérêts de tous, soigneront d'abord les leurs. Dites-moi ce que la politique a rapporté au peuple, et si elle a jamais servi à d'autres qu'aux ambitieux ?

Un beau matin, vient le chant du cygne ; une cause perdue, la dernière — Vous n'avez plus la verve de jadis ; mais vos filles ont soif d'une dot.

Par une belle matinée, un corbillard roule à votre porte ; dans une superbe boîte jaune à clous dorés, avec ou sans croix, — selon les convictions — l'on vous place brutalement, puis quelques amis, beaucoup par décorum, peu par amitié même, viendront jeter une pelletée de terre sur votre cercueil. Une pelletée de terre ! comme s'ils n'avaient passé leur vie à vous couvrir de boue. Dans le cortège, au retour, on prononce le mot clientèle...

Et tout est dit.

Vous trouvez que c'est là un bien sombre tableau. N'est-ce pas la réalité ? Et je ne parle pas des déboires, des malheurs, de toutes ces épées de Damoclès toujours suspendues au-dessus de votre tête ! Je ne parle pas des passions qui nous tuent, des chagrins qui nous minent.

Mon cher, nous approchons je pense, d'une crise effroyable. Cela fait sourire, ces choses-là, je le sais, mais cela n'empêchera pas le cataclysme de se produire. Et savez-vous qui commencera le mouvement ? Non, les riches, naturellement ; ils ont tout intérêt au maintien des iniquités d'aujourd'hui : non, les pauvres, ces deshérités de l'intelligence et du reste — ils sont trop bêtes — mais les hommes comme vous, armés de leur instruction, offrant en vain leurs services à la société, les hommes comme vous, armés de leur haine contre les exploiters, leurs frères !

Cette révolution doit éclater. La voix des revendications sociales gronde au loin, déjà ; ce sont des nations qui protestent contre la misère. On peut faire taire un homme ; on n'impose pas silence à des peuples entiers.

La force armée, fût-elle plus considérable, qu'elle ne saurait, à un moment donné, assurer aux riches la sécurité sur laquelle ils semblent compter.

Je sais ce que vous allez me dire : il est un frein à cette brutalité de l'homme ; la religion est là qui réprime ses légitimes emportements. L'espoir d'une vie meilleure lui fait supporter bien des injustices et bien des souffrances. Ah ! les gouvernements théocratiques savaient ce qu'ils

faisaient. La foi, n'est-ce pas autre chose que la main-mise de quelques-uns sur l'intelligence de tous, afin d'empêcher l'examen d'un dogme dénué de preuve. J'ai étudié la plupart des religions ; j'y ai trouvé beaucoup de promesses pour l'avenir.

J'ai étudié la philosophie dans les nombreux systèmes, je n'ai rencontré que des contradictions et des hypothèses.

Insondable mystère de l'au-delà, qui donc parviendra à déchirer la voile qui vous recouvre ?

Aujourd'hui le Doute — ce ver rongeur — le Doute est tout puissant ; il étale à nos yeux, des volumes, des codes religieux, des élucubrations de penseurs, attirant notre attention sur les points obscurs et ridicules que la raison révoltée se refuse à croire. Mais dans ce fatras parfois incohérent, la Vérité a peine à se frayer passage. Et nous, nous la cherchons, l'implorons, en vain !

Bien plus, chacun invente sa petite religion ; on admet ceci, mais on n'accepte pas cela. Et de jour en jour, les vieux cultes s'en vont, suivant les nombreux dieux créés par les hommes.

Seulement une religion nouvelle qui a ses fanatiques et ses intransigeants s'élève peu à peu : c'est la religion du Néant. Et lorsque la gangrène aura gagné les classes pauvres qui croient encore, elles ! ce jour-là il ne fera pas bon de se promener dans les rues.

Une sorte de scepticisme maladif enveloppe notre mélancolieuse génération.

Les anti-religieux — débarrassés des soucis de la vie future, — une blague, selon eux ! ne s'occupent plus que de leur existence actuelle.

Plus de châtement à redouter ? tant mieux ! jouissons le plus possible des plaisirs de ce monde ! Pour cela, il faut de l'argent, et comme le travail souvent ne suffit pas à le faire acquérir, l'homme se rue sur l'homme ! Et le choc des êtres engendre crimes et misères.

Certes, ce n'est pas la lutte ouverte ; c'est la guerre sourde, aux escarmouches parfois courtoises même. C'est un duel sans trêve dont les bottes secrètes ne sont pas toujours exclues.

Méfiez-vous donc, jeune homme, acheva le vieillard. Soyez sans cesse sur vos gardes ; craignez l'homme, car tout homme est un ennemi intéressé à votre perte ; craignez la femme, car toute femme a des armes dangereuses à sa disposition.

Luttez — puisqu'il le faut ! — Tous vos actes seront commentés, discutés, blâmés, même s'ils sont justes ; mais n'attendez jamais la moindre récompense. Fuyez les flatteurs ; ce sont encore les pires ennemis. Et pour vous guider dans le chemin de la vie, n'oubliez pas la devise

que vous voyez inscrite, là, sur le mur : Homo homini lupus ! C'est la seule vraie ! Peut-être parviendrez-vous à être heureux ici-bas, mais après, après !

Le philosophe se tut ; sa voix avait pris une intonation étrange ; on eût dit un prophète inspiré.

Mais bientôt prenant Maurice par le bras, il lui fit admirer ses riches collections.

Et Gérard de se dire : Décidément cet homme est fou !

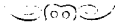
ARTHUR JAMES.







## SONNETS HÉROÏQUES



### I. — PARADIS.

**B**LOUISSANT d'argents, d'ors et de pierreries,  
Mon Paradis s'élève au delà de l'air bleu,  
Dans l'azur promenant son long manteau de feu  
Et mirant dans les Eaux ses flambantes féeries.

Le soleil devient pâle au contact de sa gloire,  
Dans son ciel élargi plane l'Eternité,  
Oiseau dont le plumage a tant de pureté  
Que comparée à lui la neige paraît noire.

Des arômes subtils dans son jour lumineux  
Volent, et se mêlant aux hymnes amoureux,  
Forment un blanc concert d'ivresses diaphanes.

Tandis que dans les fleurs sous de géants platanes,  
Broyant en ses anneaux des pierres de Goa,  
Se roule et se déroule un superbe boa.

### II. — COMBAT.

**T**ROITEMENT drapé dans un manteau de gaze  
Et du bras retenant un antique pavois  
J'ai dépassé du ciel les grands astres en croix  
Sur la croupe divine et fière de Pégase.

Sur l'orfroï somptueux de mon casque de fer  
Un soleil violet jetait son incendie,  
Et l'épée au poignet dans ma rage étourdie  
Je me suis élançé vers le grand Jupiter

Comme un tigre, les yeux allumés et superbes,  
Pégase piaffait sous le fouet clair des gerbes  
De feu qui s'abattaient sur nos corps ruiselants.

Et le torse tendu vers le maître inflexible,  
Je frappai... Quand par l'or de ses regards sanglants  
Transpercé, j'expirai dans un râle terrible.



A ALBERT GIRAUD.

PIERROT ASSASSINÉ (1).



U clair de la lune  
Mon ami Giraud,  
Je veux sans rancune  
Tuer ton Pierrot.

S'il s'endort sur une  
Borne, mon couteau  
Jusqu'à sa peau brune  
Trouera son manteau

Nous recueillerons  
Ses petis os ronds  
Dans de belles gaines,

Et, tels des joyaux,  
Nous les pendrons aux  
Anneaux de nos chaînes.

ÉDOUARD LEVIS.



---

(1) Pour faire suite à *La Petite Chapelle*.



## VILLANELLE

POUR TORCHER CHARLES POTVIN



« Dans l'urne de l'individu »

« Boire la vie universelle. »

CH. POTVIN.

(*Confession du Poète. 1883.*)



VOICI que Charlot a pondu :  
Il boit la vie universelle  
Dans l'urne de l'individu.

Dans son cabinet éperdu,  
Il s'efforce d'aller à selle :  
Voici que Charlot a pondu.

Et maint grand ver est descendu,  
Mince et long comme une ficelle,  
Dans l'urne de l'individu.

Vous, son auditoire assidu,  
Pompiers, grincez de la crécelle :  
Voici que Charlot a pondu.

A verse, à verse répandu,  
Le Beau de toute part ruisselle  
Dans l'urne de l'individu.

Et même, un grand souffle a fendu.  
Dit-on, *in petto*, la vaisselle :  
Voici que Charlot a pondu.

Ce bruit sera-t-il entendu ?  
Viendras-tu te baigner, pucelle,  
Dans l'urne de l'individu ?

O Muse ! éloigne à bras tendu  
Le calice où ton nez chancelle :  
Voici que Charlot a pondu.

Tends-lui donc un feuillet tordu  
De son œuvre, qui se morcelle  
Dans l'urne de l'individu.

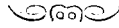
Hélas ! que de papier perdu  
Sous l'Apollon qui l'amoncelle !  
Voici que Charlot a pondu  
Dans l'urne de l'individu.

(Extrait de *Sanford et Merton*).





## SONNETS



à *Paul Goffard*.

### I. APATHIE



Je vis silencieux, l'œil terne et le front pâle,  
Je jette avec ennui tous les vers que j'écris  
Dans mon tiroir — cercueil où s'étouffent mes cris;  
Ma voix a le son rauque et martelé d'un râle;

Mon cœur tout imprégné d'un torpide sommeil  
Ne sent plus sourdre en lui cette sublime envie  
De brandir en plein ciel le glaive de la vie,  
De tremper les beaux vers aux forges du soleil;

La mort — lame pendue au-dessus de mon rêve, —  
M'hallucine : Je souffre et j'attends de mourir  
Dans cette horrible nuit qui jamais ne s'achève;

Je vois autour de moi la nature souffrir  
Et dans le ciel malade et noir de mes pensées,  
J'éparpille le sang de mes ailes blessées!

### II L'APPEL.

Quand tu liras ces vers saignants sous un ciel gris,  
Terne et silencieux, lourd de désespérance,  
Qui pèse comme un plomb sur les toits assombris,  
Auras-tu donc pitié des cœurs pleins de silence ?

Car le bonheur mort-né, dans mes flancs amaigris  
Comme dans une bière est couché, — mort immense  
Qui faisait vaciller tout le ciel de ses cris...  
Auras-tu donc pitié de ces cœurs en démençé?

Oh ! lèvres sans baisers, vous ne répondez rien !  
Et toute la blancheur de mon amour ancien  
A fondu dans tes yeux de vivante statue !...

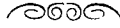
Oh ! puissé-je oublier les maux que j'ai soufferts,  
Effacer de mon cœur ce rire qui me tue  
Dût-il de tout mon sang ne survivre qu'un vers.

GEORGES KHNOFF.





# SOIRS DE CIRQUE



## I

### LOGE D'ARTISTE.

**D**ANS le gris-bleu qui va montant  
D'infinissables cigarettes,  
Poudrée à blanc sous des aigrettes,  
L'artiste rêve en s'éventant.

Elle songe au pays distant  
Qui se peint de couleurs abstraites :  
Des buissons roses de fleurettes  
Sous un ciel vert inconsistant.

Le Japon, c'est ainsi qu'on nomme  
Sur l'affiche de l'hippodrome  
Cette île où sont les cygnes noirs ;

Et ce mirage de patrie  
Calme le spleen des promenoirs  
Et les relents de l'écurie.

## II

### ÉCUYÈRE.

**A**VEC un froissement de tulle  
Elle a traversé le cerceau.  
Sur le sol retombe en morceau  
Du papier blanc qui s'accumule.

Un clown vert se désarticule  
Pour franchir un ruban ponceau.  
Avec un froissement de tulle  
Elle a traversé le cerceau.

Maintenant son cheval recule,  
Caracolant sous un arceau,  
Et leur groupe ridicule  
Tourne en rond dans le grand vaisseau  
Avec un froissement de tulle.

PAUL LAMBER.







## MESSE JAUNE



Ridiculement haute est la nef où s'engouffre  
Le défilé piteux des pierrots affligés.  
Au bout des chandeliers sur l'autel érigés  
Dansent fantasquement des papillons de soufre.

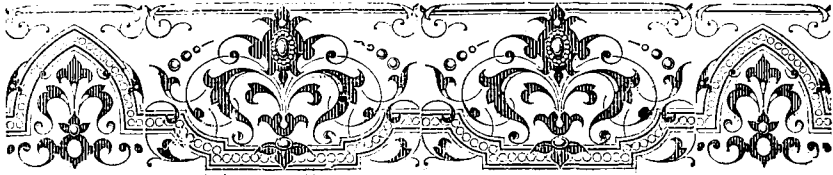
Les cuivres et les ors aux lumières luisants  
Font aux enfarinés des caresses havane,  
Et l'on voit, comme un flot se ruant aux brisants,  
Sans trêve moutonner la sotté caravane.

Colombine en surplis a pris place au lutrin  
Elle toise d'un air de mépris souverain  
Les malheureux pressés d'entendre sa harangue.

L'orgue chante : « Oremus » et voilà tout à coup.  
Au lieu de dire : « Amen ! » Qu'elle répond : « Coucou ! »  
Fait les cornes au peuple et lui tire la langue !

PAUL BERLIER.





## CHRONIQUE LITTÉRAIRE



*L'Amiral*, par EDMOND PICARD. Un vol. Bruxelles, Ferdinand Larcier, fr: 4,00.  
— *Le Deuxième mystère de l'Incarnation*, par LÉON CLADEL. Un vol. Paris, Rouveyre et Blond, fr. 3,50. — *Memoranda* par J. BARBEY D'AUREVILLY. Un vol. Paris, Rouveyre et Blond, fr: 3,50. — *Pyrrha*, par OTHON RIBÈRE. Un vol. Bruxelles, Muquardt, fr : 2,00. — *Aux Ambassadeurs*, par OCTAVE MAUS. Une plaquette, dessin de Charles Hermans, Bruxelles et Paris, chez tous les libraires. (Collection de la Jeune Belgique), fr: 2,00.

### I.

**D**EPUIS longtemps nous attendions cet *Amiral*. (1) L'écrivain qui sent se débat en vain contre l'impérieux besoin de dire sa vie, ses émotions, ses douleurs, son passé; à une heure fatale, les souvenirs reviennent, et nous ne créons guère; les figures que nous mettons dans nos œuvres, c'est nous, c'est toujours nous; il semble que, comme ces victimes auxquelles on arrachait un à un, leurs vœux, notre plume nous doive torturer jusqu'au bout, et faire saigner irrémédiablement les blessures que nous croyions à jamais fermées.

Ainsi M. Picard s'ouvre à nous de livre en livre; l'homme silencieux que nous connaissons dévoile le mystère de son passé, d'où sort, comme un âcre encens, l'amertume de sa jeunesse.

*L'Amiral*, c'est lui, du moins c'est son âme; les cinq années de labeur

---

(1) *L'Amiral* vient de paraître en feuilleton dans *Le National belge*.

passées en mer dans la dure secouée des voyages au long cours, la vue des cruautés de l'existence sociale, la tempête des flots et la tempête du peuple qui souffre et crie, voilà ce livre de révolte et de mépris; ni roman, ni poème : simple confession d'une intelligence hautaine qui se dresse, réclame autour d'elle le silence, et répond à ceux qui piaillent et qui envient, à ceux qui glosent, qui se moquent, qui ricanent, ce mot, qui dans le livre revient comme un lointain appel de clairon :

*J'ai vu ce que vous n'avez pas vu.*

*Tempête!* Tel devrait être l'épigraphe de *l'Amiral*. La scène principale du livre, à laquelle l'auteur arrive par une gradation superbe, et que l'on sent venir comme une grande clameur après de précurseurs grondements, cette scène est une tempête. Les revendications sociales se groupent autour de ce grand spectacle de la mer qui hurle; le peuple hurle aussi — comme elle; les classes s'écrasent, les plus forts triomphent et les plus faibles tombent; la vie est devenue une mêlée où l'on tue, non une alliance où l'on s'aime; et c'est encore la tempête qui tressaute, qui geint, qui brâme et qui sanglotte.

Voilà *l'Amiral*, livre à thèse, mais à thèse avouée, ne *prouvant* que par la vigueur du plaidoyer, par la poignante émotion du style, et remuant en même temps que la fibre d'art, la fibre humaine.

M. Picard a, dans *L'Amiral*, modernisé le style un peu rigide qu'il avait dans *La Forge Rousset*. Sans user de ce qu'on appelle des procédés, il soigne avec plus de sollicitude cette forme subtilisée qui permet à l'écrivain de rendre les nuances sans allonger les phrases.

*L'Amiral* est bien le poème de la mer, non de celle que l'on se figure et que nos yeux paisibles voient, mais la mer humanisée, celle où la vie de l'homme se mêle et se fond, si bien que dans ses descriptions, l'océan est comme une âme qui crie à l'unisson de l'âme rauque des matelots.

Et à la fin du récit, lorsque le conteur s'arrête, étreint par l'émotion du passé qu'il vient de revivre, lorsque à la colère succèdent l'épuisement et la douceur, c'est encore la mer, sa brutale et première amante inoubliée qu'il évoque en une scène d'une pathétique simplicité :

« ... *L'Amiral* se leva et, tournant sur lui-même, souleva un rideau et regarda au dehors. Ce ne fut qu'un coup d'œil. Il saisit le cordon qui faisait glisser les draperies sur leur tringle, et d'un mouvement brusque, comme s'il tirait sur une drisse, il les entr'ouvrit.

« Dans l'encadrement de la baie apparut un spectacle extraordinaire et terrifiant. La nuit était claire, car c'était jour de pleine lune, mais la planète, dont la florescente clarté remplissait l'atmosphère, était masquée par une formidable chevauchée de nuages, dont l'interminable galop dévorait l'espace. On eût dit l'armée des Walkyries, sur leurs coursiers aux ailes d'aigles, se précipitant vers un champ de bataille inconnu, pour y faire, dans le massacre d'une mêlée surhumaine, la récolte des héros.

— « Voilà, dit-il d'une voix altérée, une illustration pour mon récit. La

mort, sinistre pêcheuse, ramènera lourds cette nuit les filets qu'elle jettera sur nos côtes. Il doit faire dur à cette heure dans la Manche. Le monstrueux météore qui passe sur nos têtes comme un dragon fou de colère et d'épouvante, y aura tracé son sillon destructeur. La carte des naufrages sur laquelle l'Amirauté marque d'un point d'encre chaque sinistre et qui, tous les semestres, paraît, avec l'effrayante maculature de sa statistique funèbre, recevra d'un seul coup un terrible appoint. Pauvres gens de mer! .. Pour vous plus que pour les mécaniciens et les aiguilleurs sur les chemins de fer, les couvreurs sur les toits, les mineurs dans les charbonnages, la mort violente est le terme des misères mal payées... Finir par la noyade dans les angoisses d'une lutte prolongée, ... accrochés à un débris sur l'immensité des flots, ... heurtés, renversés, relevés et de nouveau terrassés par les lames, avec des cris inutiles, sans espoir de secours... et seuls! voilà la porte sombre par laquelle vous sortez de la vie. »

On a dit que M Picard écrivant *l'Amiral* songeait à ses amis de la Jeune Belgique dont il apprécie, sinon les œuvres présentes faites de luttes préliminaires plus que de productions durables, l'effort vers un renouveau viril et solide, il voulait prouver que l'«art social» qu'il a défendu contre nous n'est pas un art impossible et anti-artistique; si cela est exact, et s'il est vrai que *l'Amiral* est un exemple à l'appui d'une thèse, nous pourrions toujours répondre que ce qui fait de ce livre un impérissable chef-d'œuvre, ce ne sont point tant les plaidoyers âpres qui s'y mêlent, que la grande émotion des souvenirs remués dans le cimetière d'un factice oublié, que le style austère et large comme la mélodie des vents et de la mer, que le sanglot qui éclate de cette pensée hautaine, et montre, derrière le tribun à la voix rude et mordante, — un cœur ?

\*\*\*



AIME, à côté du nom de M. Edmond Picard, d'inscrire celui de Léon Cladel. Amis, tous deux, ne sont-ils pas les lutteurs d'une même cause, rêvant un idéal qu'ils n'atteindront peut-être pas, mais qu'ils auront l'honneur d'avoir opiniâtement cherché?

*Le Deuxième mystère de l'Incarnation* n'est pas cependant de ces œuvres abruptes auxquelles nous sommes accoutumés Léon Cladel. Après *Le Bouscassier*, *Ombrailles* et *l'Homme de la Croix-aux-Boeufs*, cette œuvre de jeunesse n'est que l'indication de ce que devait être plus tard l'auteur de ces livres-là, faits de pierre et de roc.

« ... une ondée de lumière vive et rose, décrit-il à la fin du volume, baigna l'atmosphère, et dans un bocage ambiant se becquèrent des colombes, chantèrent des rossignols. Il me parut que c'était vraiment un heureux présage, et que peut-être un jour l'artiste et l'homme que je suis possèderaient leur chimère encore si lointaine »

Cela était écrit en 1861, et cette chimère : « Du style en tout et pour tout! » qu'il invoquait plus tard dans la préface de ses incomparables *Va-nus-pieds*, il l'a atteinte aujourd'hui et la tient sous sa main puissante.

Le livre que Léon Cladel réédite est une conception bizarre telle qu'il en pouvait surgir seulement dans la cervelle de ces chevelus qui en 1860 ne rêvaient que choses étranges et terribles, du domaine de l'impossible. Le raffinement de la pensée, l'envolement dans les paradis artificiels, l'horrible à froid faisaient prime. Quelques chefs-d'œuvre, dont *les Fleurs du Mal*, en sortirent.

*Le Deuxième mystère de l'Incarnation* n'est pas un chef-d'œuvre. C'est une haute fantaisie de poète, très curieuse, renfermant de remarquables pages.

Le sujet n'est pas compliqué d'ailleurs. C'est l'histoire de Carolus Omega un numismate enragé, laid comme Quasimodo et contrefait comme lui; avec l'amour des médailles, il a celui de la paternité. Être père; voilà son rêve. Mais quelle femme voudra de cet avorton repoussant? quelle créature s'unira à cette charge vivante?

Et dans sa vie ballottée, cette passion de père le saisit, le ronge; complètement fou il meurt; le docteur Brivax qui a assisté à ses derniers moments, ignore la cause de cette mort soudaine, inattendue, imprévue par lui, l'aliéniste impeccable.

Mais à l'autopsie...

« Regarde! fit Brivax.

« Mes yeux pénétrèrent dans ce corps éventré, déchiré, lisible, Non! Non!  
« Ce que je vis n'est pas croyable, n'est pas vraisemblable, et cependant, c'est  
« la vérité! j'ai vu, j'ai touché; j'ai étudié cette vérité. Énorme, noirâtre,  
« boursoufflé, sanglant, hypertrophié, le cœur de ce martyr ridicule avait la  
« forme d'un fœtus. Bras, jambes, mains, pieds, doigts, torse, tête, front,  
« oreilles, yeux, bouches; toutes les lignes étaient accusées, tous les contours  
« précis. »

Il faut lire cet ouvrage étrange où l'on sent l'influence d'une époque déjà si loin de nous. On y trouvera d'ailleurs de belles pages parmi lesquelles une description très forte de la retraite de Russie. M. Cladel aurait, rien que pour ce chapitre, eu raison de remettre aux mains du public cette œuvre de jeunesse.

\*\*\*



OMME NOUS le disions plus haut à propos de *l'Amiral*, l'écrivain est comme les pénitents qui disent leurs aveux. Les *Memoranda* de Barbey d'Aurevilly ne sont qu'une longue confession; quelques jours passés au pays natal, à Caen, des souvenirs de jeunesse, des choses revues et évocantes, des paysages retrouvés dans la vision du passé, tout cela dit avec une pénétrante émotion, avec des mots délicats, aristocratiques, d'une douceur de demi-jour. Puis des aperçus d'art, quelques appréciations d'œuvres de maître, tels sont ces *Memoranda*, — des notes —, mais captivantes comme tout ce qui nous fait pénétrer dans l'âme des artistes, de ceux-là surtout, les seuls vrais, qui se mettent dans leur œuvre, y pleurent et dans la précieuse chasse du style enferment leurs sentiments.

II



« L'île Atlantide s'enfonçant sous la mer, disparut. » Ainsi dit Platon dans *Timée*, ainsi répéta Othon Ribère en épigraphe de son livre de vers : *Pyrrha* Drôle, *Pyrrha!* Ce poème qui a de vagues ambitions « salammesques », est une petite histoire antique très décousue, que l'on n'essaie pas de comprendre, d'abord parce que c'est inutile, ensuite parce que c'est fatigant.

Tezpi s'est avancé vers le prince : Ephais,  
Dit d'abord le tueur, je t'avais donné l'ordre  
D'arrêter ce marchand qui *cherchait à nous mordre* :  
Depuis, j'ai vu ses nef's combattant pour Saïs,

.....

A vrai dire, moi qui n'ai jamais fait un bon vers de ma vie, j'en ferais, je crois, de pareils — avec des rimes aussi riches :

J'ai rencontré ce bon Saïs  
Qui venait chercher Ephais  
Et passait par chez Ellaïs  
Pour dire bonjour à Thaïs  
Femme belle comme Laïs  
Et nous sommes tous... ébahïs....

de voir un poète se livrer à cette étourdissante fumisterie rythmique.

Enfin ! *Pyrrha* aime Tezpi, et cela est terrible ! Tellement terrible que la ville s'écroule dans les eaux, sauf *Pyrrha* et Tezpi — naturellement.

« *Pyrrha* se sent pousser vers l'ouest pas Tezpi.  
A l'abri du rocher un navire *est tapi*,  
Recouvert, affectant l'aspect d'un œuf énorme ! »

Ce navire *tapi* fait rêver ! et M. Othon Ribère aussi, qui au lieu d'aborder un sujet de poème à la Leconte de Lisle, ferait beaucoup mieux de surveiller ses chevilles et ses cacophonies. Qu'il y ait dans *Pyrrha* quelques bons vers, soit, mais il y en a beaucoup plus de mauvais, et après cet essai qui révèle sinon de l'ignorance littéraire, du moins une remarquable négligence prosodique, nous ne pouvons ni louer ni même encourager M. Othon Ribère. Étant son ami — presque son camarade —, nous n'éprouvons aucune gêne à lui dire qu'à notre sens son livre ne vaut pas les quatre fers d'un critique influent !

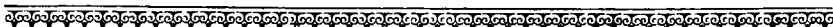
\*\*\*



CTAVE Maus n'est pas seulement connu par la grotesque algarade que lui monta récemment un des plus purs crétins littéraires que la Belgique ait enfantés; nous le connaissions déjà, et par ses remarquables articles de l'*Art Moderne*, et par son livre de voyage à Constantinople où se dessinaient les fortes qualités de style et d'observation qu'il affirme aujourd'hui dans sa plaquette : *Aux Ambassadeurs*. Les deux nouvelles qui composent cet élégant petit volume, la seconde surtout, révèlent non seulement un écrivain, mais un «œil»; ces esquisses sont serrées, bien menées, humaines, prises au plein de notre vie moderne et nous sommes heureux de saluer un vrai jeune, des nôtres, qui dans ces quarante pages s'est révélé comme un fort et comme un sincère. La collection de *La Jeune Belgique* possède là un petit joyau littéraire que les délicats apprécieront.

JACQUES ARNOUX.

N.B. Notre prochaine chronique littéraire sera consacrée aux ouvrages suivants : *Naïs Micoulin*, par Emile Zola (Charpentier). — *Contes mélancoliques*, par Célestin Demblon. — *Psychologie contemporaine*, par Paul Bourget (Lemerre). — *Tristesses et sourires*, par Gustave Droz (Havard). — *Les vacances d'un séminariste*, par Emile Dodillon, (Lemerre). — *Le Boul' Mich'*, par Joseph Caraguel, (Ollendorff). — *L'Idéal*, par P. H., (Verviers). — *La Morale*, par Jules Destrée, (Lebègue). — *Le Tour du Monde (La Belgique)*, par Camille Lemonnier, (Hachette). — *L'Amour fantasque*, par Max Waller, (Boitte), — *Le Baiser*, par Max Waller. (J.B.). —



## CHRONIQUE MUSICALE



ONNAISSEZ-VOUS les Minstrels? Oui? Minstrels, ménestrels... à ce doux nom qui chante s'éveille, en votre imagination, toute l'épopée du moyen âge : les trouvères et troubadours, les chansons de gestes, la table ronde...

Vous n'y êtes pas.

Les Minstrels sont des mécaniques; des poupées hautes de deux pieds qui

siègent, en quart de cercle, sur un théâtre à marionnettes et jouent, soufflent, roulent, raclent, tapent, pivotent, gigotent, gesticulent et hurlent avec toute la *furia*, la *fantasia*, d'une vraie *estudiantina española*. Le clou de leur sérénade est le *grand air* de la *prima*. Sur un point d'orgue de l'orchestre, elle s'avance ; s'évanouit à droite, s'évanouit à gauche dans des flots de tulle blanc, talonne un peu sa traîne, puis, se dresse à la rampe, en tenant d'une main son mouchoir, de l'autre son émotion, qu'elle parsème à travers ses roulades en des attitudes de mannequin pâmé, des poses brusques de ressort qui se casse.

Or, l'autre soir, à l'Eden, Mademoiselle Minstrel, m'est apparue comme l'expression dernière, le type le plus parfait de la chanteuse à roulades réalisée par la mécanique. Divine horlogerie ! Article de Genève ! A toi seul, désormais, me suis-je dit, les beaux soirs glorieux, les *Variations* de Proch, les « som- -bre-e-fo-ret-dé-e-sert-tris... » — Je crois, pardieu ! que cette nuit-là, dans mon rêve d'un bonheur trop hâtif, j'ai vu toutes les demoiselles Minstrel de chair et d'os, grandeur nature, rouler à l'autre bout de la scène avec cet effroyable *crurr !..* d'agonie qui est le *Chant du Cygne* des cantatrices qu'on remonte. Le bruit m'a réveillé à la réalité, bien triste hélas ! Car j'ai retrouvé toutes les Patti graissées pour de nouveaux triomphes. Il s'en faut de beaucoup que ne soit enrayée la fabrication des *Chanteuses légères*. Ce phylloxera de l'interprétation lyrique vivra longtemps encore de l'art macaronique qui l'a fait naître et l'on verra, comme auparavant, ce scandale d'une foule badaude coupant une phrase en dix pour applaudir les trilles qu'y aura mis la *diva*. Oh ! Ces Italiens ! Race décadente de petits hommes et de petites choses en I qui nous a festonné la musique à pirouettes et qui aurait inventé la flûte si Pan n'en avait, avant elle, remué l'âme d'Echo, tout leur art tient, pour moi, dans un trou de sifflet. Je souhaite qu'on leur en joue ; c'est la modernissime flûte et le seul instrument qui convienne encore à leur tempérament.

Je viens de prononcer le terme *interprétation*. Comme dit Emile Zola : Voilà le grand mot lâché ! Il est tout le sujet de cette critique.

Ce qu'il exprime est profond comme l'art lui-même ; aussi, combien peu d'artistes ou qui se prétendent tels, osent s'y mesurer. Combien plus l'ignorent. C'est fatal. Il faut les en excuser ; ils subissent l'influence de leur milieu. Plûtôt que de les blâmer plaignez-les, lorsqu'il vous arrivera de lire aux affiches ces annonces attristantes : *Pour les débuts de M. X : Robert le Diable. Pour les débuts de M. Z. : Lucie de Lamermoor, le Trouvère etc...* ou, lorsque vous verrez, comme naguère, en pleine renaissance musicale où nous sommes, un *Maestro* pas italien du tout venir conduire *en personne* l'exécution de son œuvre et consacrer ainsi par son *éminente* direction *personnelle*, le procédé barbare qui consiste à chanter un *de profundis* sur l'air de *Malborough* ou de *Mandolihata*.

C'est pénible, passons ; aussi bien ces machines-là ne sont-elles pas toute la production contemporaine. Ceux-là même, que la sénilité de leur génie ramène aux vieilles formules, jadis, ont moucheté des portées et rompu des plumes en



faveur de l'art sincère; c'est eux qui ont montré la voie en France, où toute une jeune pléiade s'est levée bien autochtone, quoique inévitablement soumise à l'élan rénovateur parti de Bayreuth. A cette heure, marchent les deux écoles. — pardon, pour ce terme — sympathiques en leur but idéal, mais se distinguant naturellement l'une de l'autre aux caractères respectifs de leurs races qui furent les deux principes du monde moderne; l'une plus à la taille humaine, ayant les défauts de ce tempérament nerveux et fibreux, quelque peu androgyne dont le génie est au cœur; l'autre, moins accessible, surélevée comme elle est au ciel des demi-dieux, mythique, colossale, plus géniale, sans doute, parce qu'elle est toute en son chef, le mort immortel de Wahnfried.

Quant au génie interprétatif, il surgit lentement, aujourd'hui, de cette conception nouvelle dont il est la résultante logique et nécessaire. Du moment où l'art qui pense détrône l'art qui jongle, le chanteur, ou pour mieux dire, le tragédien lyrique devient un créateur aussi. Il collabore à l'œuvre du maître; en l'exprimant il la parachève; dès lors, faut-il qu'un travail d'initiation constante rende homogènes de pensée et de sentiment les deux poètes et ne fassent qu'un être unique, leurs êtres transpénétrés.

Il est, d'après cela, de simple bon sens, que produise tout d'abord des interprètes de la formule nouvelle, la nation qui a été le plus avant dans la détermination de cette formule.

C'est ce qui arrive, et, bien qu'en France, en Belgique... il se soit trouvé des natures assez intelligentes pour accéder à la compréhension d'un art plus vaste, nous n'avons vu nulle autre part que chez les Allemands, cet effacement aussi complet, cette abnégation, ce dévouement tellement absolu de l'interprète au maître. Actuellement s'il fallait matérialiser d'un symbole, l'idéal germanique, je proposerais, comme en étant la plus sublime incarnation, la créatrice dont le nom dominera notre époque, la Walkure Superbe, la Materna.

*C'est bien de constater le mal. Il faudrait, pour mieux faire, en dire les causes et le remède. A quoi sert de démolir si l'on ne rebâtit.* Je pressens ces arguments comme des petits cailloux doctrinaires; tout prêts à m'acculer au pied du mur dont on voudrait barrer l'éternel progrès. Mais bast! le vieux lézardé ne tient plus guère. Rien ne se crée ni ne se détruit. Tout se transforme et nous sommes en fait de choses lyriques, à l'un des points critiques de la spirale. Cette crise, nous ne pouvons que la précipiter, mais nous le pouvons en y aidant par nos moyens artificiels et, notamment par l'enseignement.

Ce que j'ai dit plus haut me dispensera, je l'espère, d'expliquer ce terme. Je ne prétends nullement infuser aux idiots, l'esprit, plus qu'aux bourgeois le sixième sens qui leur manque pour réaliser la burlesque toquade venue parfois à l'un deux de *se faire artiste*; mais, s'il est vrai que ce sens ne s'acquiert pas; s'il est inné, encore faut-il qu'on lui permette de se développer là où on le trouve à l'état latent; que l'on donne aux jeunes gens la conscience de leur instinct. C'est le seul but de la science esthétique laquelle est simplement la philosophie morale de l'art.

Sous ce rapport, nos écoles laissent à désirer beaucoup d'améliorations. Leurs programmes mentionnent à part la technique du chant et des instruments : le solfège, l'harmonie, le contre-point et la fugue, la composition.

A ceci, se borne la théorie. Pas d'esthétique; pas d'histoire cette base de faits indispensable à toute synthèse. Les académies allemandes — toujours — et les académies autrichiennes enseignent, en outre, l'histoire de la musique, du costume, la poétique, la rhétorique et la mythologie, la gymnastique et l'escrime ! Aux Etats-Unis, on y ajoute l'acoustique et même la physiologie, l'anatomie, l'hygiène de la voix et de l'oreille. Sans aller aussi loin, faudra-t-il qu'on se décide bientôt, sous peine de ne former que des virtuoses, à adopter et réaliser ici ce principe d'une instruction raisonnée qui aptifie les élèves à comprendre les sujets abordés, à y mettre une expression personnelle intelligente, au lieu de l'expression traditionnelle que leur lèguent les professeurs.

Dans nos pays de civilisation industrielle, on se préoccupe trop de faire des praticiens; il semble qu'on s'efforce d'appliquer, en nos conservatoires, les règles économiques de la division du travail et de la simplification des tâches. Nos artistes professent, chacun pour son art à soi, des adorations de vieille dévote qui ne reconnaît et ne connaît que son fétiche. Ils se confinent peu à peu dans un culte mesquin où se rétrécit leur esprit, dès lors, inaccessible à la conception supérieure d'une *panesthétique*.

Le conservatoire exécutera cet hiver quelques-unes des plus belles pages de Wagner; quoi de plus conforme à sa mission ? quoi de plus *classique* dans l'acceptation large du terme ? Dès maintenant, n'est-il pas logique qu'il modifie aussi sa méthode, s'il veut, à l'avenir, donner des interprètes sérieux au maître dont l'œuvre est l'expression dernière de l'art contemporain ?

HENRY MAUBEL.

---

## CHRONIQUE ARTISTIQUE



### I

#### L'EXPOSITION MEUNIER AU CERCLE ARTISTIQUE



Le succès de M. Meunier au Cercle est fait pour donner du cœur à tous les vrais artistes : aux tenaces, aux enflammés, aux forts. Jamais peintre n'a moins que lui recherché le suffrage bourgeois, l'admiration banale et méprisable du gros public; jamais homme n'a moins caressé la

sensiblerie, le lieu commun et la bêtise. S'il s'est imposé aujourd'hui, si le triomphe lui vient, ce n'est qu'à force de lutte et d'opiniâtreté. Il a peiné, trimé; il a traversé les jours gris du découragement, mais enfin le voici arrivé, et d'autant plus en évidence, qu'on l'a nié longtemps. C'est l'histoire de tous ceux qui battent de l'art à leur effigie. Il faut l'entendre raconter son existence dure, ses combats têtus, son intransigeance convaincue; alors seulement on comprend son art, tout de sévérité et de caractère: la prise sur le vif des choses, le mouvement — non celui imposé au modèle dans l'atelier — mais le mouvement surpris en plein travail. Meunier ne cherche point ce qu'on est convenu d'appeler de la belle peinture, il attache peu de soin à faire du coloris flamand. Son désir serait, je crois, de réussir une œuvre toute en sourdine — et voyez-le, comme il affectionne la sepia et la grisaille! Ses tableaux eux-mêmes sont très simples de couleur: une seule y domine tranquille et forte. A preuve son chef-d'œuvre: *les Mineurs descendant le soir, au fond d'une fosse*. Et, de même aujourd'hui, rien d'aveuglant, rien de papillotant, rien de clinquant parmi toutes ces études et envois d'Espagne. Tout l'idéal semble consister à fixer, à buriner, à sculpter en quelque sorte la vie. Meunier est avant tout un maître de la ligne.

A ce propos, il y aurait une intéressante opposition à établir entre lui et Verwée. Leur but est identique: rendre la vie; mais Verwée fait vibrer, parler, chanter la pâte; chaque coup de pinceau est un mot; sa peinture raconte le ciel, les prairies, les animaux; chez Meunier au contraire, le dessin a le grand rôle, il fait l'œuvre presque à lui seul.

Aussi l'artiste ne prend-il sur nature que ses croquis. On le voit essayer cinq, dix, vingt fois le même geste, la même pose, la même démarche, la même tournure. A force d'acharnement il est arrivé à tout saisir, même ce qu'il y a de plus fuyant. Après, dans l'atelier, à l'aide de quelques notes, de quelques noirs plaqués sur l'étude il attrape la couleur et le tableau vient lentement, lentement, au prix de mille essais, de mille pochades combinées, fondues, travaillées d'arrache-pied, mais où ne se trouve aucun détail qui ne soit une parcelle de réalité vue, sentie et rendue.

Parmi les œuvres figurant à cette heure, au cercle, la capitale me paraît être *El Flamenco*. A l'exposition parisienne de 1882 Sargent donna *El Galeo*, sujet analogue. L'Américain s'était surtout préoccupé du côté fantastique des danses, il avait vu l'Espagne à travers Goya. Le Belge a peint son œuvre de manière plus personnelle et moins fantaisiste; les types y sont mieux saisis, l'air canaille des chanteuses plus étudié, le racleur de guitare superbe. La réalité est ici souveraine, comme chez les grands Flamands et rien ne paraît magistral et vivant autant que le groupe de gauche — un chef-d'œuvre. Le fond vineux réalise un ton admirable; on dirait du champagne en ébullition. Toute la scène vit — et que dire du grouillement de foule prestigieux, au point que la toile semble douée de mouvement et le flot de monde venir à vous?

En face, la *Fabrique de tabacs de Séville*, analysé dans la revue d'octobre à l'occasion de l'exposition de Gand.

Puis le *Combat de coqs*. Grandes qualités. Mais défauts dans l'harmonie des couleurs ; ci et là du criard, du dur, du sec. Je ne sais quoi de déplaisant qui fait songer aux dévoyés en art de Dusseldorf et de Munich.

Néanmoins superbes types : le jeune torrero, debout à droite ; le vieux à casquette, nez contre la cage, cigarette aux lèvres ; la tête bouclée et noire renversée à l'avant-plan pour laquelle semble avoir posé Dario de Regoyos. Puis les hommes du fond, si furieusement intéressés à la lutte et répandant leurs perplexités par grands gestes larges.

*La procession de Nuit* éveille l'idée de cette Espagne inquisitoriale, sanglante, macabre, imprimant du pittoresque à l'horreur et au fanatisme même. Le calvaire est tragique et semble grésiller et flamber dans le deuil nocturne, comme jadis les autodafés. Il y a là toute une résurrection du passé, tout un côté funèbre évoqué fantastiquement, toute une fin de drame romantique, encombrée de cagoules, de frocs et d'appareils de mort, comme Hugo la comprenait et la rendait.

Peut-être les costumes excessifs des pénitents atténuent-ils l'effet en mêlant à la scène, des notes quelque peu comiques. Quant au surplus elle est bien comprise, elle saisit, et les tons lumineux sont rendus à miracle.

Les autres esquisses exposées : *Torrero tuant le taureau* ; *Entrée de la troupe dans le cirque* ; *Cave où l'on dépèce les chevaux éventrés*, ne sont que des ébauches pleines d'allure et des documents, d'où, espérons-le, sortiront des tableaux.

*Les mendiants*, eux, sont d'un caractère et d'un enlevé presque aussi puissant que *El Flamenco*. Ils sont chose artistique superbe, faisant songer aux sépias des vieux maîtres et pouvant marcher de pair avec elles.

J'ai fait ce compte rendu d'enthousiasme, empoigné par cet épanouissement de talent étalé aux murs comme les superbes espaliers des Flandres chargés de fruits d'or. Désormais voici la réputation de Meunier hors de querelle ; il passe au rang de nos premiers artistes ; son nom devient lumineux comme toute chose que l'admiration colore et que la gloire un jour traversera. Avec Verwée, de Braekeleer, les deux Stevens, il forme phalange et fait l'orgueil de nous tous, artistes modernes assoiffés de grand art.



## II

### ENVOIS DE ROME

Enfin, voici le premier envoi de Rome que je vois sans répulsion ! M. De Jans mérite qu'on l'embrasse — non pour la veste à manches rouges qui tient le milieu du tableau par exemple, — mais pour le sujet choisi, mais pour la modernité de l'exécution, mais pour le caractère vrai qu'il a donné à la scène,

mais pour sa couleur, un peu parisienne peut-être, mais en un mot pour son effort à faire vivant.

Le groupe des ouvriers accotés au mur est excellent ; le fond manque d'harmonie et la partie gauche d'arrangement.

Somme toute, bon envoi. M. De Jans mord jusqu'au sang les tétons pâles des muses académiques. Qu'il leur donne un bon coup de dent encore — mais après qu'il s'en aille têter ailleurs.

Quant à M. Cogghe, je n'ai pas le courage de lui dire tout le mal que je pense de son tableau. Une page ne suffirait pas et vraiment ce serait du temps et de l'espace perdus.

— 413 —

### III

#### EXPOSITION DE M. KARL VON PILOTY

Quel nom ! Quels poids dans ce mot ! Et la peinture est lourde, gauche, barbare autant que lui. « Von Piloty » est là comme une enseigne, comme la transposition dans le son de la pesanteur dans la couleur.

Le sujet est paraît-il évangélique. Le prospectus porte :

La parabole des *Vierges folles et sages* a inspiré le maître à nous donner une heure dramatique saisissante et hors ligné. — « Il y avait cinq Vierges sages et cinq folles. Les folles en prenant leurs lampes n'avaient point pris d'huile avec elles. Les sages en avaient pris. Comme l'époux tardait à venir, elles s'endormirent toutes. A minuit, se fit entendre un cri : « Voici l'époux ! » — Les folles Vierges dirent alors aux sages : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. » Les sages répondirent : « Nous ne pouvons, de peur que nous n'en ayons pas assez pour nous-mêmes. L'époux vint et les Vierges sages entrent avec lui dans la salle de noce, puis la porte se ferma. Aux folles il en refusait l'entrée et répondait : « Je ne vous connais point ! »

D'honneur ! on ne se douterait pas que ces dix femmes là soient des femmes bibliques. L'une pourrait servir d'illustration au *Wacht am Rhein*, l'autre est calquée sur la statue récemment élevée à la Germania, une troisième a l'air assez canaille pour rappeler une caricature patriotique du « Kladderradatsch ». Il y a dans le tableau entier des ressouvenirs de Makart, de Koller, de Kaulbach, de tout ce que la pédantesque Allemagne compte d'académisme dans son art. Il pourrait prendre date vers 1840. Il est vieux, laid de couleur, ennuyeux de dessin. On regrette la toile blanche, d'excellente qualité, j'en suis sûr. Au besoin, à moins qu'un musée ne l'achète, elle pourrait servir à recouvrir des toits de verre, pendant les chaleurs trop fortes de l'été.

EMILE VERHAEREN.

IV

L'EXPOSITION DES ARTS INCOHÉRENTS

Ces Incohérents sont moins des rieurs que des siffleurs. — Sus aux pions!... Hou... Hou.. à l'Institut !

Tous les noctambules de la fumisterie du Paris pittoresque que le baron Haussmann, cette pioche, a bien voulu laisser debout, sont descendus en bataillon serré; — ils ont passé les ponts, quitté les hauteurs montmartraises, déserté le Chat Noir, et s'en sont venus, leurs charges sous le bras, prendre la galerie Vivienne et s'y installer.

On signale beaucoup de déménagements dans le quartier; des familles entières émigrent; les quelques bourgeois courageux qui bravent l'invasion envoient leurs filles en province. La femme de chambre met des rubans frais à son bonnet.

L'exposition des Arts Incohérents, c'est la revanche de gavroches gantés sur le triennial, ce qui ne gêne que M. Gérôme et pas du tout Jules Dupré — ce grand maître !

C'est du calembour fixé, de la blague accrochée, du j'm'en-foutisme peint, toute la clownerie de l'art de l'asphalte en goguette. Les femmes s'en mêlent. C'est drôle.

Et l'on vient, et l'on paie, le Tout-Paris se bouge et les pauvres seront contents, — c'est à leur profit cette parade — côté sérieux. Il y a déjà longtemps, Béranger a dit que les pauvres récoltaient toujours

Moins à la porte de l'église  
Qu'à la porte du cabaret.

Cette exposition c'est le cabaret : on y rit, on y braille, on y gueule — à coups de pinceaux.

Je reviens à M. Gérôme, un peintre non incohérent, et qui fait du nu poli, très poli, ...tri-poli. (Ça n'est rien, ouvrez un peu le catalogue des Incohérents !) Or, une énormité étant à dire, — il y a des choses fatales... et heureuses, — M. Gérôme a bien voulu se charger de la chose, et il a laissé tomber ces mots : « C'est un attentat à l'Art ! »

L'ossature de feu Henry Monnier, en a sursauté.

Ces hommes sérieux sont les sauveurs du rire, soignons-les. Rassurez-vous, gens de poids et officiers d'académie; à côté des bouffonneries de Sapeck, il y a des dessins authentiques du roi des Belges et de Louis-Philippe, — ah ! — Allais (Alphonse — pas XII) né à Honfleur de parents français, mais honnêtes ? élève de l'école anormale inférieure, expose une *Première communion*

*de jeunes filles chlorotiques par un temps de neige*; au bas ces mots : « (Acquis par l'Etat — L'Etat c'est moi). » C'est une toile blanche, encadrée. — Tout est dans ce goût : M. Banès, élève des Folies-Bergères a peint une femme nue, vue de dos, « *Léda et le Signe* »; sur la fesse, une grosse verrue en relief, et à poils ! A vendre de 5 à 50.000 francs.

Il y a là Emile Cohl, (élève des poules et des lapins en chambre) avec son *Saint-Entoile et son torchon* ; — il y a Coquelin Cadet ; son ami Bertol-Graivil qui a très finement ridiculisé Corso franchissant les Alpes pour venir pourfendre Rochefort qui lui envoie son pied dans le derrière. — Voici Paul Billaud, Caran d'Ache ; — *Une tête de veau à l'huile, une !* par M. Courchéde fiacre, dit Comte Vinaigrier de la Persillière, né Ophite de Gaz au Crézot de fontaine de parents mineurs, demeure où il pleut. (ouf !) — M. Dillaye (on ne les dit pas), un critique d'art du *Journal des Artistes*, a peint une vraie tempête dans un crâne itou. — Le poète Léon Duvauchel envoie un mauvais dessin et, derrière, un bon sonnet. — De M. Bianchini (qui fait de la peinture malgré la défense des médecins aliénistes) *Le Rêve*, parodie d'une toile de Puvis de Chavannes — très amusant ; cadre en bouchon, (pas neufs !)

Le meilleur calembour est de M<sup>me</sup> Valtesse : *Lézards cohérents*, bon dessin, très vrai, heureux lézards !! Si le sexe auquel nous devons l'auteur avait pu prêter au jeu de mot, quel régal mes frères ! — Maurice Rollinat envoie son portrait à l'encre de chine par lui-même, pas chargé, beau dessin — en note : « poète arrivé malgré ses amis ».

M. de Sta qui a si bien illustré la *Chanson du Colonel* (Léon Vanier éditeur) — ceci est une réclame pour Vanier qui est un ami — de Sta, dis-je, expose un *Drame à quatre mains ou le 14 juillet*, on ne voit que deux mains de concierge qui tendent un billet à ordre *vrai* à deux autres mains de locataire qui répondent par un porte-monnaie vide et déchiré, *vrai* aussi. Les Incohérents ont collé, fourré, attaché, suspendu des horreurs dans leurs tableaux. M. Zed-Nem dans sa *Réalité* à chaussé de sabots paillés et vrais, deux sales jambes de gardeuse de vaches sur lesquelles bat une loque de jupon aussi vrai que le chou de M. Paul Lheureux d'où Dumas fils costumé en sage-femme extrait une poupée en carton.

« *Porc militaire* », un cochon casqué, à la queue en trompette, une montre vraie ; en note : les Allemands sont priés de la laisser. Cette œuvre remarquable est de M. Jules Raynaud, élève son chapeau devant les dames. Né de petites causes qui ont produit de grands effets (consulter son tailleur rue André del Sarte).

Si je vous affirmais qu'au milieu de tout cela se fauillent de très jolies choses ; dessins de Pille ; *Homère en joueur d'orgue* ; dessins ravissants de Mespès pour le *Dîner des harengs* ; dessins à la plume de Rose Maury ; dessins rétrospectifs de Mérimée, de Moreau-le-Jeune, .. etc. — De Gandara, une grande toile, non encadrée, avec les portraits-charges des grands hommes du Chat-Noir : Goudeau, Salis, Rivière, Jouy, Mortas. — Voici des envois de Gali-

paux, le monologiste, de Gayda l'auteur de l'*Eternel féminin*, un vrai poète. — Et de charmants dessins à la plume de Henry Gray, des parisiennes; une fouille un crâne, cadres en vieux gants, éventails, toilettes, mules, que sais-je ? toute la défroque galante d'une *horizontale*.

La drôle de *Vénus de mille os* ! — C'est une statuette de Sarah Bernhardt dont le torse est fait de petits os de poulet. — Portrait de M<sup>lle</sup> J. A. par Lemoine, deux mollets croisés dans des bas rouges, comme ciel de jambes un bas de jupon blanc ; assez échauffant tableau proprement peint. — Un beau Daumier, dessin prêté par M. Eudel.

L'envoi de M. de Marthold, l'auteur des *Contes sur la branche*, est d'un homme d'esprit ; — il est intitulé « Carton d'un vitrage laïque pour un hôtel de la rue Sainte-Beuve, Rome, 1880 ». — Je le reproduis :

## LE RÊVE DU COCHON.

I

L'heureux cochon flânait, cherchant quem devoret :



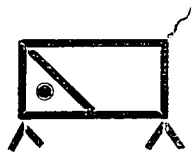
II

Un bruit soudain l'émeut ; lui de flairer le vent :



III

Sentant qu'on le poursuit, il retourne la tête :





IV

Un couteau luit dans l'air ; il devine, il s'enfuit :



V

Mais le sort est le sort et la bête a vu Dieu :



Dites ce que vous voudrez, c'est très joli, comme idée, et comme composition ! Je connais M. de Marthold et sais qu'il adore les primitifs. Il le prouve !

Non, l'Exposition des Arts Incohérents n'est pas plus un attentat à l'Art qu'une petite fugue de marquise s'encanaillant à la Courtille n'était un attentat aux mœurs. — C'est un sabbat de drôleries plus gouailleuses que méchantes, mais où il y a parfois le grain de sel. Tous ces glodoches de l'art sont bons enfants et n'ont pas de venin dans la dent. Ils s'amuse et nous amusent.

Peut-être bien par exemple que parmi ces sècheurs de bocks et ces trouisseurs de cottes, il y a de la graine à hommes graves de l'avenir, et que même certains d'entre eux feront une piteuse mine le jour où, dans 20 ou 30 ans, leur polisson de fils ayant mis la main sur un vieux catalogue des Arts Incohérents, le leur campera sous les yeux. — Fête du monsieur ! — Ce ne sera pas alors un *Nez fuit de neige* comme celui de Georges Charlet, (n° 67 du catalogue) mais un rude effet de nez !

Avis à mon ami Bertol-Graivil pour le jour où il sera ministre — et à Vivien, pour le jour où il sera président d'un tribunal de province. — Certains cependant mourront fumistes, et continueront jusqu'en leur âge le plus mûr à demander gravement aux gentes marchandes de journaux des kiosques :

« Avez-vous le *Chat-Noir* ? »

HIPPOLYTE DEVILLERS.





## MEMENTO



*Charité*. — *Sensation d'été*. — Monologues et récits, par D. Mon et Martial Ténéo. — *Nos maîtresses*, par Fils. (Liège). — *Le Roman d'une nuit*. — *Lettres à José*, par Octave Pirmez. — *La Revue libérale*. — *Gil Blas*. — Les Vingt. — *Paris-illustré*. — *A propos*, par Charles Raymond. (Paris Rouveyre et Blond). — *Ecrin du Bibliophile*, (id.) — *Le Darwinisme*, par Paul Combes (Bibl. Gilon). — *La Renaissance*. — *La Vie qui brûle*, par Albert Samanos (Paris, Rouveyre et Blond). — *Le Guide du bon jeune homme à Paris*, par Clément Monterel (id.) — *L'Art de se faire aimer par son mari*, par Théo-Critt (id.) — *Les Folies amoureuses*, par Catulle Mendès (id.) — Le prix quinquennal. — Conférence de M. Gustave Rouiller. — Varia.



### I

**C**HARITÉ a enfin paru ! et l'on pardonne volontiers le temps que ce journal remarquable a pris pour sa conception, devant l'œuvre d'art qui en est sortie. Que tous nos lecteurs consacrent une pièce de quarante sous à l'achat de cet album qui laisse loin derrière lui *Paris-Murcie*. Nous ne citerons pas les charmantes choses qui se groupent dans ce recueil, pour en laisser toute la surprise à nos abonnés. Disons seulement que M. Louis Hymans, ni M. Charles Potvin, ni M. Casteleyn n'y ont collaboré. Ce seul détail est un premier garant du soin qui a été mis au triage des auteurs.

Les souscriptions peuvent être adressées à M. Rozez, éditeur, 81, rue de la Madeleine ou à M. Larcier, l'imprimeur habile et vraiment artiste qui a exécuté *Charité* (10, rue des Minimes).

Nous trouvons dans *le Prisme* (1) une intéressante publication nantaise, signée Jean Rameau, l'étrange poésie suivante que nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux. Elle est intitulée : *Sensation d'été*.

Des seins, des seins, encor des seins, partout des seins !  
Des seins ronds, des seins lourds, d'énormes seins de femme  
Pendus au haut des corps comme de gros raisins  
Dont la pulpe charnue et savoureuse affame.

Des seins ! à l'infini, des seins ! des seins mouyants,  
Un grand moutonnement de seins drus qui m'effare,  
Un océan de seins dont les flots énervants  
Se brisent sur mon torse ainsi que sur un phare,

Des seins ! oh ! je ne vois que des seins, que des seins !  
J'en vois partout, j'en sens partout, j'en prends, j'en tâte,  
Tout en est : les gazons en semblent des coussins,  
Et l'air blond que je bois en semble être une pâte.

Et j'en ai plein mon cou, mes narines, mes yeux ;  
Et tout ce que j'entends de chansons sans pareilles  
Me vient, non des oiseaux qui chantent dans les cieux,  
Mais de deux seins rosés entrant dans mes oreilles.

Je marche dans des seins; quand le soleil paraît  
Je crois voir ruisseler sur moi des seins en tranches,  
Et je suis comme un arbre immense qui verrait  
S'ouvrir au lieu des fleurs de grands seins sur ses branches.

Tout est seins, il en passe, en l'azur, en l'air chaud,  
On en trouve des bouts dans les fleurs purpurines,  
Et tous ces mamelons nuageux sont, là-haut,  
De grands seins déformés, ô dieux, sous vos poitrines.

Tout est seins, le soleil est un sein enflammé,  
La terre est un sein rond aplati sur ses pôles,  
Et cette bonne vie où je roule, pâmé,  
Doit être un sein géant fondant sur mes épaules,

---

(1) *Le Prisme*, revue mensuelle littéraire et artistique. 3 fr. par an. Nantes, 6 Rue de la Tour-d'Auvergne.

Vivent les seins ! les seins sont seuls divins, seuls grands !  
Bouches, fronts, lèvres, yeux, tout ment, tout est infâme !  
A bas, terre ! à bas, ciel ! à bas, globes errants !  
Les seuls globes aimés ce sont les seins de femmes !

Tenez, enfermez-moi quelque part, au verrou,  
Loin des fleurs, loin des bois, loin des monts, loin des plaines,  
Sans pain, sans eau, sans rien, pourvu que dans mon trou,  
On me laisse deux seins à presser à mains pleines,

Oh tenez ! prenez-moi, prenez-moi, je vous dis,  
Tout ce que vous voudrez, les biens, la vie et l'âme !  
Mettez-moi dans l'enfer ; j'aurai le paradis  
S'il me reste deux seins pour mes lèvres de flamme.

Oh ! tenez, prenez-moi, prenez, en vérité.  
Ma part de gloire, oh ! oui ! ma part de gloire même !  
Pourvu que mon front las dorme l'éternité  
Entre les seins bénis d'une femme qui m'aime !

\*\*\*

Au moment où les salons se rouvrent, où l'on s'apprête aux petits succès de boudoir, où les jeunes coquelins se disposent à monologuer sous le feu des lustres, il n'est pas inutile de signaler les récits qui viennent de paraître chez les éditeurs Jouve et Ghio. Ce sont : de D. MON, *Un Réveillon* que nous avons déjà signalé à cette place même ; *Gais récits*, *Conte sans queue ni tête*, *Histoire extravagante mais vraie* ; une saynète folâtre à deux personnages : *Le professeur de déclamation* et enfin *Le songe d'Erik* un poème dramatique d'une large allure, plein de beaux vers, et dont l'apostrophe finale est remarquable :

« .... Et ce soir, et demain,  
« Et toujours et toujours !... ce qui veille et châtie,  
« La pensée, en son front, vengeresse blottie,  
« Juge dont nul ne peut éviter le courroux,  
« Viendra ployer cet homme et le mettre à genoux. »

De MARTIAL TENEO, un poète vigoureux, une suite de récits très sombres intitulés *Poèmes cruels* et contenant *La Nuitée infâme* que nous avons eu le bonheur d'entendre déclamer merveilleusement par l'auteur à l'une des dernières séances des Écrivains Français, *Une pitié divine*, *Funérailles d'un Dieu*, *Mirka*, *Un crime d'honneur*, tous morceaux très dramatiques que l'on dira dans bien des cercles, cet hiver.

\*\*\*

Sous ce titre : *Nos maîtresses*, un pseudonisant M. Fils publie à Liège une conférence donnée par lui dans quelque cercle intime, soirée de garçons, de célibataires et d'étudiants. C'est roide, très roide, mais aussi très spirituel et de cette bonne verve liégeoise toute ronde en même temps que très fine. Cette conférence, presque un monologue — et bonne marque — ne veut prouver ni l'utilité des impôts sur le « Champagne » — au contraire ! — ni la nécessité de l'instruction par la méthode X, Y ou Z.

Il conclut : vivent les femmes ! et la conclusion nous paraissant superbe, nous applaudissons M. Fils qui, avec des idées aussi... brûlantes, ne peut tarder à devenir père !

\*\*\*

Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le directeur de la *Jeune Belgique*,

« J'ai lu avec infiniment de plaisir, dans le numéro du 1<sup>er</sup> octobre de votre Revue, la préface du *Roman d'une Nuit* que M. Catulle Mendès va publier l'hiver prochain.

« Tout ce qui concerne l'histoire du Parnasse contemporain est digne de nous intéresser, et les quelques pages que M. Mendès consacre à la mémoire du pauvre Glatigny le sont doublement, à cause de la sympathie qu'éveille le nom du poète-bohème.

« En rouvrant le tiroir aux souvenirs, je vois qu'à côté de la *Revue fantaisiste*, M. Mendès avait fondé un autre recueil, non moins jeune, non moins parnassien, sous le nom de : *La République des Lettres*. La première livraison, du 20 décembre 1875, contient un article de M. Henry Laujol intitulé : *La Légende du Parnasse contemporain*. La 1<sup>re</sup> partie en est tout entière consacrée à Albert Glatigny. Il est curieux de constater jusqu'à quel point M. Mendès s'est rencontré avec M. Laujol, et pour le fond et pour la forme, ce qui s'explique sans doute par la communauté d'idées et de sentiments qui devait exister entre ces messieurs, M. Mendès étant le rédacteur en chef et M. Henry Laujol le secrétaire de la rédaction de la *République des Lettres*.

« Votre goût bien connu pour les curiosités bibliographiques et littéraires m'a décidé à vous signaler l'article de M. Laujol. La préface inédite de M. Mendès gagne à ce rapprochement une saveur toute spéciale de nouveauté.

« Agrérez, Monsieur le directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

« LISETTE. »

\*\*\*

Le *Journal des Beau-Arts* (n° 20) annonce la publication prochaine d'une 5<sup>e</sup> édition des *Jours de solitude* d'Octave Pirmez.

En conformité de la volonté exprimée par Octave Pirmez, il sera publié, dans le courant de l'hiver prochain, un livre inédit contenant sa correspondance avec un de ses amis. Ce volume d'environ 500 pages est intitulé : *Lettres à José*. (M. de Coppin.) Il sera imprimé dans le format in-16, semblable aux autres ouvrages de l'auteur.

\*\*\*


*Revue Libérale*. — Sommaire du numéro du 1<sup>er</sup> novembre 1883. — Albert Le Roy. *Le Théâtre d'Alexandre Dumas père*. — H. Nérine. *Hertha*. — De Tréverret. *Don Carlos, fils de Philippe II, au théâtre*. — Ernest Mercier. *Les Indigènes de l'Algérie*. — Leur situation dans le passé et dans le présent. — A. De Montferrier. *Au Couvent*. — V. Schœlcher, sénateur. *Les Graveurs Sichem*. — Gustave Goëpp *L'Exposition nationale des Beaux-Arts en 1883*. — Henri Valentino. *Théâtres et Concerts*. — Georges Graux, député. *Courrier Politique*. — Dr A. Desprez, professeur à la Faculté de Médecine. — *Correspondance*. — *Des Signes de la mort par le Dr Bouchut*. — *Mode*. — *Revue Financière*. — *Bibliographie*.

\*\*\*

*Gil Blas* annonce, après la publication de *La joie de vivre* d'Emile Zola, celle de *Chérie* par Edmond de Goncourt.



## II

ous avons annoncé dernièrement la formation — dans le but d'organiser des expositions annuelles — d'un groupe de peintres et de sculpteurs composé de vingt artistes qui tous se sont voués à un art indépendant, dégagé de toute attache officielle, et dont les noms ont déjà fait leur trouée dans le public.

Ce groupe est aujourd'hui définitivement constitué, et les nombreuses marques de sympathie qu'il a recueillies de toutes parts lui donnent le droit d'espérer que dès sa première exposition, qui s'ouvrira le 1<sup>er</sup> février, il prendra à Bruxelles la place qu'il mérite d'occuper.

Les Vingt, par ordre alphabétique, ce sont : MM. A. Chainaye, sculpteur ; F. Charlet, peintre ; J. Delvin, peintre ; Paul Dubois, sculpteur ; James Ensor, peintre ; Willy Finch, peintre ; Charles Goethals, peintre ; Fernand Khnopff, peintre ; Jef Lambeaux, sculpteur ; P. Pantazis, Dario de Regoyos, Willy Schlobach, F. Simons, G. Vanaise, Théo Van Rysselberghe, G. Van Strydonck, Piet Verhaert, Th. Verstraete, G. Vogels et R. Wytzman, peintres.

Comme on le voit, le groupe renferme des artistes habitant Bruxelles, Anvers, Gand et Liège. Il représente donc en réalité toute la Belgique artistique nouvelle, et sera pour les arts plastiques le centre du magnifique mouvement en avant qui, dans tout les domaines de l'Art, emporte notre pays.

Les *Vingt* ont choisi leur secrétaire, qui est l'un des nôtres, M. Octavè Maus.

Il n'y aura dans cette association d'un nouveau genre ni commission administrative, ni président. Trois membres désignés chaque année pour le terme d'un an, seront chargés de prendre les mesures nécessaires à l'installation de l'exposition, à la réception des œuvres d'art, etc. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, le placement se fera individuellement par les membres du groupe, qui disposeront chacun d'un panneau, tiré au sort.

Chaque année aussi, l'assemblée générale des Vingt décidera quels sont, parmi les artistes belges et étrangers, ceux qui seront invités à prendre part à l'exposition. Elle a, cette année, choisi huit artistes belges et quatorze étrangers parmi ceux qui sont plus particulièrement sympathiques à l'initiative que prend l'association. Comme les noms varieront chaque année, elle pourra, pour ses prochaines expositions, inviter les artistes dont elle aurait souhaité le concours dès cette année, mais qu'elle a été obligée de réserver, le nombre de ses invitations devant être nécessairement limité.

Voici la liste des artistes qui seront invités à concourir à la première exposition: *Belgique*: MM. Alfred Stevens, Félicien Rops, Xaxier Mellery, A. Heymans, Jan Stobbaerts, peintres; P. De Vigne, Ch. Van der Stappen et Th. Vinçotte, sculpteurs. *France*: MM. Gervex, peintre; Roty, graveur en médailles; Injalbert, Mercié et Rodin, sculpteurs. *Allemagne*: M. Leibl, peintre. *Hollande*: MM. Israëls père, Mauve et Jacob Maris, peintres. *Italie*: M. Gemito, sculpteur. *Norvège*: M. Bergh, peintre. *Angleterre*: M. William Stott, peintre. *Amérique*: MM. Whistler et William Chase, peintres.

Avec de tels éléments, l'exposition des Vingt promet d'être la grande attraction de cet hiver.

\*\*\*

Le *Paris illustré* vient de faire paraître son septième numéro consacré au Tonkin.

Il contient une excellente et impartiale étude des affaires françaises dans l'extrême Orient par M. Jules Gros, secrétaire de la Société de Géographie commerciale, huit pages de dessins en couleurs et une foule d'illustrations en noir. Tous les dessins, batailles, cortèges, scènes de mœurs, types, costumes, vues, paysages, etc., ont été exécutés d'après des photographies et des croquis communiqués par des officiers de marine et des explorateurs.

*Paris illustré au Tonkin* est en vente au prix de 1 franc, chez Rozez, libraire à Bruxelles, chez tous les marchands de journaux et dans tous les kiosques.

\*\*\*

Les éditeurs Ed. Rouveyre et G. Blond viennent de publier *L'A-propos* en un acte, en vers, de M. Charles Raymond, qui a été représenté le 1<sup>er</sup> novembre, dans la matinée solennelle donnée au théâtre de la Gaîté en l'honneur d'Alexandre Dumas. Cette élégante plaquette est accompagnée de dessins représentant la statue du maître, par Gustave Doré, un portrait de Dumas jeune, et deux pages de son écriture en fac-simile.

\*\*\*

Sous ce titre : *Écrin du Bibliophile*, les éditeurs Ed. Rouveyre et G. Blond ont entrepris une série de publications d'un goût et d'une exécution exquis.

Trois ouvrages ont déjà paru dans cette charmante collection, ce sont : *Les Après-Soupers*, *Trois dizains de Contes Gaulois*, *Les bijoux des Neuf Sœurs*.

Ces volumes, qui ne seront pas réimprimés, sont enrichis d'une couverture or et couleurs, d'une eau-forte frontispice et de nombreux dessins dus au crayon de Henriot, L. Natur et Cortazzo.

La collection publiée par les mêmes éditeurs, sous le titre de *Contes Gaillards et Nouvelles Parisiennes* et dont le douzième et dernier volume vient de paraître, est destinée à devenir la bibliothèque de chevet de nos mondaines. L.-V. Meunier, Th. Massiac, René Maizeroy, A. Silvestre, Flirt, Carolus Brio, Jeanne-Thilda, W. O'Cantun, y ont collaboré comme auteurs; et, A. Ferdinandus, L. Natur, Courboin, Rochegrosse, Marius Perret, Jeannot, Japhet, R.-V. Meunier, Elzingre, Henriot, comme artistes dessinateurs. Cette collection de douze élégants volumes deviendra bientôt une rareté littéraire et artistique.

\*\*\*

*Le Darwinisme*, par Paul Combes (Bibliothèque Gilon). Sujet actuel et palpitant dont il serait impardonnable pour un homme instruit, de n'avoir pas quelques notions. Disons tout d'abord qu'il faut louer l'auteur d'avoir voulu initier le public à ces graves questions. Malheureusement il s'en faut que son entreprise soit à l'abri de tout reproche. Passons rapidement en vue son œuvre : un premier chapitre sur la *théorie de l'Évolution* nous perd dans une dissertation très rabattue (voir Haeckel, *Création naturelle*) sur la *conception théléologique* et la *conception mécanique*. Exposé absolument incompréhensible de celle-ci ; on nous parle *d'atomes de mouvement !* de leur *intégration* et *désintégration !* un vrai charabia qui n'a rien de scientifique. — Chap. II. *Évolution cosmique*, exposé très nébuleux de l'*hypothèse nébulaire de Laplace*. Ch. III. *Évolution terrestre, apparition des premiers organismes*. En dépit des faits qui s'accroissent, l'auteur en est encore à prôner la *génération sponta-*




née, sous prétexte que « la théorie mécanique de l'évolution exige qu'on l'admette comme ayant lieu ! » — Les chapitres IV et V sont intéressants comme historique de la question. — Enfin les chapitres suivants passent en revue, les principes fondamentaux du transformisme : adaptation, lutte pour l'existence, sélection naturelle, etc. L'auteur est partisan de la descendance simienne. — Nous disions qu'il y a des reproches à lui faire : pourquoi dogmatiser, comme un homme qui a son siège fait d'avance, au lieu de discuter avec le calme et l'impartialité de la science, une hypothèse qui compte des arguments favorables, mais qui soulève aussi des objections ? Passer celles-ci sous silence nous semble le fait d'un auteur peu... consciencieux... et pas fort ! ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur du transformisme, mais nous ne voyons pas aborder par l'auteur les difficultés tirées de la stérilité rapide des hybrides, du nombre insuffisant des types intermédiaires fossiles, de la fixité des espèces depuis des milliers d'années, des traits si remarquables d'intelligence chez certains animaux etc. ; enfin M. Combes ne dit rien de l'opposition que font en particulier à la descendance simienne des hommes comme Virchow et d'autres. Il y avait pourtant là matière à une controverse intéressante que les lecteurs de M. Combes ne soupçonneront même pas.

En un mot, ce livre est incomplet, et à notre avis mal présenté. Nous en sommes bien fâchés, mais il est à recommencer !

\*\*\*

On nous prie d'annoncer l'apparition d'un nouveau journal mensuel : *La Renaissance* (8 fr. par an. Bureau, 56, rue Joseph Claes. Directeur : Paul Aubigny. Secrétaire de la rédaction : J. Bér). Nous souhaitons bonne chance à cette revue, comme à toutes celles qui nous aideront dans la tâche souvent rude que nous avons entreprise.

### III

ous venons de lire *La Vie qui brûle*, d'Albert Samanos, qui vient de paraître chez Ed. Rouveyre et G. Blond, et nous avouons que c'est là une œuvre saine, terriblement émouvante, et, ce qui ne gâte rien, remarquablement littéraire. Comme le cœur féminin y est ouillé, analysé dans ses moindres coins, et quel analyste implacable que l'auteur ! On sent en parcourant ces pages lugubres et sombres, que l'écrivain a connu certaines souffrances humaines, et qu'au fond de son cœur il y a un singulier mélange de mépris, de pitié et d'amour pour la femme.

\*\*\*

*Le Guide du bon jeune homme à Paris* par Clément Monterel, vient de paraître chez les mêmes éditeurs.

Ce volume, plein d'humour et d'esprit, conduit un jeune provincial dans tous les mondes où l'on s'amuse. Nous pouvons prédire à cet ouvrage d'une fantaisie étincelante et d'une verve intarissable, un des plus grands succès de l'année. Henriot (Pif du *Charivari*) a semé dans ce volume plus de cent des-sins pleins de charme et d'originalité.

\*\*\*

Il vient de paraître, encore chez les mêmes éditeurs, un ravissant volume qui mérite en tous points l'attention des délicats, des amoureux, des jeunes femmes et surtout des maris. — *L'art de se faire aimer par son mari*, tel est le titre de cet ouvrage, où *Théo Critt*, l'auteur si connu, a mis toute la verve et toute la délicatesse de sentiments qui se trouve aujourd'hui si rarement dans ce que l'on écrit.

Madame la Vicomtesse De Renneville a écrit une spirituelle préface et les éditeurs ont mis dans cette publication de luxe qui distingue tous les volumes qui sortent de leur librairie, renommée à juste titre.

*L'Art de se faire aimer par son mari* est donc un succès certain que nous enregistrons avec plaisir.

\*\*\*

Si vous n'avez pas encore lu *Les Folies Amoureuses* qui viennent de paraître toujours chez les éditeurs Ed. Rouveyre et G. Blond, hâtez vous de le faire. Aucun talent n'est plus souple et plus divers que celui de Catulle Mendès. Héroïque et grandiose dans les *Mères ennemies*, mystique et lyrique dans l'admirable poème d'*Hespérus* subtile et cruelle à l'excès dans le *Roi vierge* et dans les *Monstres parisiens*, son inspiration a su se faire délicate, tendre, simple, pour nous donner les merveilleux petits contes, — de purs chefs-d'œuvre de grâce et d'intérêt, — qui composent son nouvel ouvrage.

Lisez *Les Folies Amoureuses* !

\*\*\*

Le rapport sur le Prix quinquennal a paru au commencement de ce mois. Nous reviendrons prochainement sur ce chef-d'œuvre.

\*\*\*

M. Gustave Rouiller, de Charleroi, a donné le dimanche 2 décembre, à la Société des conférences de l'École industrielle, une conférence sur *Charles de Coster*. Il a retracé la vie et l'œuvre de notre grand écrivain, et les quelques fragments d'*Ulenspiegel* qu'il a lus, ont été très applaudis. Il faut féliciter M. Rouiller de sa courageuse propagande littéraire et de sa remarquable éloquence.

\*\*\*

*La Commune*, journal libérale du canton de Saint-Josse-ten-Noode, publie eu ce moment un roman d'Hermann Pergamini : *La Fortune de Mira Tavernier*.

\*\*\*

*Nanah Sahib*, le drame de Jean Richepin, ne sera représenté, à la Porte-Saint-Martin, qu'au commencement de janvier.

\*\*\*

La Comédie-Française répète activement *Semlis*, l'œuvre de M. Jean Aicard. La pièce sera en état vers la fin du mois et passera dans la première quinzaine de janvier.

Sitôt après on se mettra à l'étude de la pièce de M. Pailleron qui, elle, ne sera représentée que vers la fin de la saison.

\*\*\*

Camille Lemonnier vient de donner coup sur coup dans le *Tour du monde* trois livraisons de son étude pittoresque sur la Belgique. Les livraisons comprennent La Flandre orientale et sont illustrées de remarquables dessins de Heins, X. Mellery, Claus, Khnopff, Lynen, C. Meunier, Chapis, Seeldrayers, H. Clerget, Catenacci, Barclay. Nous reviendrons sur cette œuvre excellente.

\*\*\*

Le Ministre de l'intérieur ayant donné au *Cercle des XX* la disposition, pendant un mois, les locaux du Palais des Beaux-Arts, l'ouverture de la première exposition annuelle de la nouvelle association d'artistes est officiellement fixée au 1<sup>er</sup> février prochain. Les invitations ont été adressées aux peintres belges et étrangers choisis par le Cercle pour participer à cette exposition. Les adhésions déjà parvenues au Secrétariat font espérer une brillante réussite.

\*\*\*

Nous sommes forcés de remettre à notre prochain numéro notre *Chronique théâtrale* qui sera faite avec un grand soin et formera dans notre revue, au bout de l'année, un résumé très complet du mouvement théâtral.

NEMO.



17. *Alfred B. Bruxelles.* Qu'il est doux d'être au monde et quel bien  
 Tu le disais ce *soir* par un beau *jour* d'été :  
 Tu le disais, ami, dans un site enchanté,  
 Sur le plus vert coteau de la forêt chérie.

Examinez s. v. p. monsieur, ces quatre premiers vers de votre sonnet, et jugez. Bien à vous.

18. Sonnet busatoire trouvé sur un mur, dans un coin d'université, avec cette paradoxale signature : *Fortunatus Blocator* :

Louvain 1882

O vous qui n'êtes pas fichus  
 De payer vos propriétaires,  
 Et vous, aveugles et bossus,  
 Qui trouvez vos douleurs amères ;  
 Culs de jatte, manchots, perclus,  
 Gendres atteints de belles-mères,  
 Et vous aussi, maris cocus,  
 Puisez mes conseils salutaires :  
 Oublier tous vos maux affreux  
 Est le seul moyen d'être heureux.  
 Croyez moi (je suis honnête homme)

Pour en être désinfectés  
 Vous avez besoin d'un bon somme :  
 Venez au Cours d'Antiquités !

19. Notre n° 2 (20 janvier) contiendra des articles de MM. Jules Destrée, Jules Gilson, Maurice Guillemot, etc., etc.

# GIL BLAS

JOURNAL QUOTIDIEN

16, BOULEVARD DES CAPUCINES 16, PARIS.

PUBLIE

## LA JOIE DE VIVRE

par EMILE ZOLA.

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 fr.

En vente partout.

DÉGUSTEZ A LA  
 TAVERNE ROYALE  
 (Galerie du Roi)

la

Liqueur Jeune Belgique  
 tonique et apéritive.

*Pour paraître prochainement*  
 CONTES DE MINUIT

par

EMILE VERHAEREN

dessin de

THÉO VAN RYSSELBERGHE

prix : 2.00.

### *Cravate Jeune Belgique*

DERNIER GENRE

CHEZ

GENTINNE-BILLEN

A BRUXELLES

35, Place de Brouckère.

Lingerie. — Article blancs. — Bonneterie. — Spécialité de chemises sur mesure.

### *Cigare Jeune Belgique*

EXQUISITO

CHEZ

Marie XOLIN

A BRUXELLES

30A, Avenue de la toison d'Or.

Ce cigare au détail se vend 10 centimes et ne le cède en rien aux meilleurs Havane.

## A TOUS NOS ABONNÉS,

A l'appel de propagande que nous avons fait pendant les six derniers mois, beaucoup de voix ont répondu. Une centaine d'abonnés nous ont été faits ainsi par quelques amis zélés, et nous tenons à les remercier publiquement de leur dévouement à la cause des Lettres belges.

Notre revue, dont le succès croît chaque jour, est devenue l'organe du bon combat littéraire en Belgique. Parfois violente & brutale, elle ne cesse de brandir le drapeau moderne dont elle s'est fait une arme contre les royautés caduques. Il faut que nos principes se répandent davantage encore, qu'une propagande active s'établisse, qu'une ligue se forme. Cette ligue nous en avons arrêté définitivement les conditions; ceux de nos abonnés qui désirent en faire partie sont priés de demander à nos bureaux DIX, QUINZE ou VINGT cartes d'abonnement, qui leur seront envoyées portant un numéro d'ordre qui nous en indiquera le dépositaire.

1° Lorsque DIX cartes seront revenues aux bureaux, revêtues de noms d'abonnés nouveaux, le dépositaire recevra son abonnement gratis *pendant un an*.

2° Lorsque QUINZE cartes seront revenues, le dépositaire recevra son abonnement gratis *à perpétuité* et son nom sera inscrit à la liste des *membres fondateurs* de la *Jeune Belgique*, qui paraîtra à la fin de chaque année.

3° Lorsque VINGT cartes seront revenues, le dépositaire recevra 1° *son abonnement gratis à perpétuité*; 2° une *carte* lui donnant accès libre aux fêtes, (conférences, etc.) que nous donnerons dans l'avenir, 3° *toutes les publications* (plaquettes, etc.) que publiera la *Jeune Belgique*. Il sera nommé de même MEMBRE FONDATEUR.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

### AUX AMBASSADEURS

*Nouvelles*  
PAR OCTAVE MAUS

Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de  
CH. HERMANS.

Tirée à 300 exemplaires.

Prix : fr. 2.00.

### LE BAISER

*Nouvelles*  
PAR MAX WALLER

Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de  
FERNAND KNOPFF.

Tirée à 300 exemplaires.

Prix : fr. 2.00.

### LA JEUNE BELGIQUE

*Tomc deuxième*

Un fort volume in-8° d'environ 500 pages.

Prix : 5 francs.

### L'ART MODERNE

Paraissant le dimanche

Abonnement : Belgique, fr. 10.00.

Union postale, fr. 13.00.

Administration :

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE.

SENSATIONS . . . . .	MAURICE SULZBERGER.
HIVER ( <i>Sonnet</i> ) . . . . .	EMILE VAN ARENBERGH.
AU PAYS WALLON . . . . .	JULES DESTRÉE.
SONNET D'AUTOMNE . . . . .	JULES GILSON.
LE « ZUT » DE BLANCHETTE. . . . .	CARL MAUBRAY.
LA SECONDE A L' <i>Office de Publicité</i> . . . . .	TÊTE DE MORT.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE. . . . .	{ JACQUES ARNOUX.
	{ EMILE VERHAEREN.
CHRONIQUE ARTISTIQUE. I Exposition de l' <i>Essor</i>	{ EMILE VERHAEREN.
— II Exposition de <i>M. Cassiers</i>	
— III Exposition de <i>M. Cluysenaar</i>	
— IV L'Atelier <i>Van Alphen</i>	
CHRONIQUE MUSICALE. . . . .	{ HENRY MAUBEL.
MEMENTO MUSICAL. . . . .	
CHRONIQUE THÉÂTRALE . . . . .	
MEMENTO . . . . .	NEMO.



BRUXELLES  
74. AVENUE DE LA TOISON D'OR

1884

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Etranger : 7 fr. par an.

---

Notre boîte aux lettres est remise au numéro prochain.

—

Notre numéro 3 contiendra tout le premier acte de *Faust* traduit par M. EDMOND PICARD.

Il contiendra en outre une étude que l'encombrement des matières à dû nous faire reculer de trois mois. Elle est intitulée *La critique nihiliste* et a pour auteur M. F. Nautet.

—

Nous pouvons annoncer comme prochaine la suite des *Etudes d'Esthétique* de notre collaborateur Albert Giraud, ainsi que des *Nouvelles pour les Jeunes filles* de M. Max Waller.

—

Prochainement aussi de nouveaux *Dialogues des morts* et des études satiriques : *Nos Grimauds*.

—

On nous annonce comme prochainel'apparition du *Pierrot lunaire* d'Albert Giraud, chez Alphonse Lemerre.

—

Le volume à paraître de Georges Rodenbach s'intitulera, non *les Salons*, mais *L'Hiver Mondain*.

—

M. Max Waller prépare un roman nouveau, dont la *Valse allemande*, que nous avons donnée l'an dernier, est un fragment.



# SENSATIONS



## I.

### UNE MAITRESSE

**Q**UOI bien, messieurs, grogna le surveillant en dardant son œil de bouledogue sur deux rhétoriciens du dernier banc, un petit roux à figure blanche, cravaté de vert, et un long mince à moustache de joli-cœur, qui n'avaient cessé de bavarder depuis le commencement de l'étude, — puisque cette conversation vous amuse si fort, vous la continuerez pendant que les autres iront en récréation.

On sortit.

— Alors, reprit le rousseau en levant le nez après que le dernier élève eut refermé la porte, — alors, c'est vrai que tu as une maîtresse ?

— Parbleu, si je te le dis !

— Et... les parents ?

— D'où sors-tu, mon cher ? C'est une vraie maîtresse, une femme mariée.

Les yeux du petit s'arrondirent comme des pièces de cent sous. Il se mit à ravager avec l'ongle la tablette du pupitre, sans souffler mot, cherchant dans sa cervelle enflammée de curiosité des phrases adroites qui questionneraient sans avoir l'air d'y toucher.

— Veux-tu venir à ma chambrette ? je te montrerai.

Ils s'échappèrent, grimpèrent l'escalier l'un derrière l'autre, trois marches à la fois, se gardant d'appuyer le pied trop fort, de peur de faire crier le bois. Le rousseau suivait, avalant sa respiration et retenant le bruit de ses lourds souliers de provincial.

— Nous y sommes.



Par la fenêtre ouverte sur la cour entrant, dans une poussière de soleil, le tapage clair de la récréation.

— Gare au pion, dit le grand en allumant une cigarette; s'il nous pince, *collés* pour huit jours.

Le novice se blottit dans un coin, loin de la fenêtre. L'autre se fit tout petit, s'accroupit avec précaution devant l'armoire.

— Voilà le musée aux reliques.

Il ouvrit lentement le tiroir, dans l'ombre duquel le campagnard vit rougeoyer la soie d'étuis chamarrés de perles, des œillets (emblèmes de l'Amour, lui expliqua son condisciple) se détacher en relief sur une paire de pantoufles neuves, et à côté, en piles, des mouchoirs fins écussonnés d'initiales.

— Brodés à la barbe de *l'autre*, exprès pour moi!... Maintenant, je vais te la présenter, la déesse. Tu vas juger si je t'en ai trop parlé.

Le Don Juan tira d'une enveloppe une photographie sur laquelle il mit les lèvres : « C'est notre habitude : j'ai dû lui promettre ça. Elle fait de même, là-bas.

— Laisse voir.

C'était une blonde boulotte, courte et large, en robe de soirée, le nez légèrement épaté, la bouche souriant un peu de travers; et comme un pigeon dans son jabot, elle se rengorgeait dans ses appas, bombant jusqu'au bord du cadre.

— Une belle femme! dit le petit.

— Je crois bien qu'elle est belle!... Tu devrais la voir assise dans la boutique — le mari est pâtissier, toujours à ses fours, tu comprends. — C'est elle (*lui* ne saurait pas) qui tous les matins arrange l'étalage, et avec un art! Les gâteaux, les liqueurs, alignés sur les rayons de marbre, on ne se figure pas : de vrais tableaux. Et quand je pense aux petits pâtés qu'elle me confectionne pendant les vacances... avec quoi elle pétrit ça, je n'en sais rien, mais c'est d'un poétique!.. Ah, elle est charmante, dans ce joli magasin blanc, entourée de bocaux de pralines, de pyramides de fondants, de sachets mystérieux coquettement ficelés, de toutes ces friandises alléchantes... On dirait seulement une friandise plus grande que les autres...

— Meilleure, aussi! ajouta le petit, honteux de n'avoir rien dit encore qui lui donnât l'air de s'y connaître.

— Et comme elle écrit! Veux-tu que je te lise de ses lettres?... Cet idiot de directeur me disait l'autre jour : « De qui donc recevez-vous ces enveloppes constellées de fautes d'orthographe? » Il est vrai qu'elle fait quelques fautes; mais ce n'est que sur l'adresse, parole d'honneur. D'ailleurs, n'en faisons-nous jamais, nous autres?

Il choisit au hasard parmi les lettres. Elles étaient sur papier rose, et presque toutes commençaient ainsi : *Ange adoré, je rêve de toi...* De son coin, le provincial humait le parfum musqué qui s'en exhalait, suivait de l'œil l'écriture fine et penchée, une écriture qu'il n'avait vue que dans les cahiers des fillettes à l'école de son village.

Mais il n'écoutait plus. *Ange adoré, je rêve de toi...* Il pensait à cela. Une féminine atmosphère de sollicitudes inconnues, plus maternelles que celles d'une mère, se levait autour de lui. Un être dont les rêves seraient pour vous !... Et ses songeries s'envolaient... Ces femmes qu'il n'avait jamais regardées, il voyait tout d'un coup combien elles étaient belles : leur chair souple, fondante, lui apparaissait, imprégnée, non pas de fleurs, comme disent les poètes, mais de tendresses : rien qu'un geste de leur nuque, qu'une ondulation de cheveux fins autour d'une oreille, donnait, il le sentait maintenant, la sensation d'une caresse, d'un baiser reçu de leurs lèvres. Elles contenaient tant de choses, ces phrases qui sortaient du papier rose comme d'une boîte à musique, qu'il s'attardait à chacune, ne voulant pas les oublier avant d'avoir imaginé toutes les délices qu'elles cachaient ; et, les yeux vides, de la lecture qui continuait, il entendait encore quelques mots épars, des mots magiques qui vaguement compris le portaient comme d'un coup d'aile, plus avant dans le bleu des paradis...

— Voici mieux encore. Pèse-moi ça.

C'était une grande tresse noire, les deux bouts rassemblés par une faveur de soie.

— On dirait une couronne, remarqua le petit.

Il la prit en main, hésitant. « Et quel poids ! »

Comme il admirait les lourds cheveux artistement entrelacés, le cordonnet se dénoua ; dans sa main la robuste natte se détendit avec un saut de ressort cassé ; et à la sentir s'allonger et frétiller sous ses doigts, il lui sembla manier il ne savait quoi de vivant.

La cloche sonna.

— Vite, tout de côté.

Le marmouset restait dans son coin, très rouge.

A la fin, suppliant du regard :

— Dis, donne-m'en une mèche !

Sautant de joie, il dégringola les marches de l'escalier, sur lequel il faisait résonner ses talons ferrés, au risque de se faire découvrir, et punir durement, punir pour *elle*, avec la sottise déjà de l'amoureux, ... car il l'était, amoureux, — et amoureux fou !

MAURICE SULZBERGER.



## HIVER



**P**AQUERETTES de gel et fougères de givre,  
Le blanc printemps d'hiver fleurit sur les carreaux,  
Et, du haut des pignons, la gargouille et la guivre  
Filent, en grimaçant, des baves de cristaux.

Semblables aux trous noirs des balles dans la cible,  
Les freux, par vols épars, criblent un ciel d'étain ;  
Et la neige, pareille au silence visible,  
Tombe sur chaque bruit, qu'aussitôt elle éteint.

Puis, quand le soir s'ajoute à la paix mortuaire,  
Là-bas, sous le brouillard, comme sous un suaire,  
Les formes peu à peu vont se désagrégant.

Et le soleil, alors, qui de l'horizon tombe,  
Semble, pâle et fané, la couronne d'argent  
Qu'une invisible main pose sur une tombe.

EMILE VAN ARENBERGH.



## AU PAYS WALLON



### TIRAGE AU SORT

**L**ES Vertiaux avaient eu une certaine aisance. Jadis, chacun apportait un peu au ménage : le père, bon ouvrier, gagnait de forts salaires ; Denise, dès qu'elle avait été grande, s'en était allée coudre au dehors, à la journée ; Gustave, au sortir de l'école, et à cause de sa belle écriture, était bientôt entré dans une admi-

nistration ; tandis que la mère, en leur absence, tenait un petit cabaret où il ne venait guère du monde que les jours de fête. Un instant ils avaient espéré se payer ce luxe de bourgeois : un remplaçant pour leur fils, — mais un jour, le père après une longue maladie qui l'avait désaccoutumé du travail, s'était mis à boire et à fainéanter et depuis, tout avait mal tourné. L'estaminet avait fait de mauvaises affaires, car Vertiaux passait maintenant de longues journées à son comptoir, buvant son fonds, et amenant sans cesse de nouveaux amis pour leur payer des « tournées » et courir ensuite avec eux faire scandale au village. Denise, à cause de la mauvaise conduite de son père, avait perdu quelques-unes de ses meilleures « pratiques » ; des gens posés qui craignaient de voir entrer chez eux, avec leur couturière, les inconvenances populacières ; enfin la mère se faisait vieille. Toute la communauté vivait sur les maigres appointements de Gustave et l'on tremblait qu'ils ne vissent à manquer. Gustave Vertiaux venait d'avoir 19 ans ; il était grand, solide, puissamment musclé, avec une pâleur élégante due à son bureau ; il ne pouvait espérer l'exemption si le sort lui était contraire. La mère prise d'un regain de piété, était retournée à l'église, longtemps négligée, pour y faire des neuvaines et brûler des cierges aux Saints du Paradis et à la Vierge Marie ; Gustave avait même dû communier et pendant trois semaines, on lui avait donné, de toutes parts, les meilleurs conseils pour forcer la chance à se montrer favorable. — Le grand jour arriva.

Un jour triste, brumeux, froid. Une petite pluie fine tombait, enveloppant la nature d'un brouillard. Les arbres sans feuillage, frissonnaient au souffle de la bise et entrechoquaient, avec un désagréable bruit de bois sec, leurs branches dénudées. Au loin, dans les horizons mornes, sans verdure, se dressaient sous le ciel gris les cheminées fumantes des grands ateliers noirs. Des nuages sombres, chassés par le vent, roulaient au-dessus des campagnes leurs masses menaçantes. Une atmosphère trouble, sale, noyait les contours vagues des choses.

Par les chemins détrempés, les conscrits, avec leurs parents, leurs amis, vaguaient par troupes. Aux sons monotones d'un tambour battant aux champs, des cortèges se formaient et parcouraient en brailant le village, de cabaret en cabaret. Déjà, la veille, quelques-uns s'étaient promenés ainsi à travers la commune, s'arrêtant à toutes les portes, qui entr'ouvertes, projetaient, avec une acre odeur d'alcool et de tabac, un rayon lumineux sur la boue noirâtre des pavés. Ceux-là étaient maintenant haves, éreintés, la voix cassée, le « sarrau » déchiré, et Gustave, en les voyant, se sentit une satisfaction égoïste de ne pas les avoir accom-

pagnés. — Avec les autres, depuis le matin, il marchait sous la pluie, sans but, anxieux de l'acte qu'il allait poser, un peu troublé par les « chopes » qu'il devait vider à chaque instant. Son père était avec lui ; et le vieux, égayé par ce commencement de soûlerie, lui avait donné le bras et l'excitait à boire et à chanter : Il fallait faire comme les autres : noyer les idées tristes — il aurait un bon numéro, d'ailleurs... Derrière une guenille aux trois couleurs, qui pendait tristement, souillée de boue, ils erraient au hasard des routes. A chaque cabaret, la bande s'arrêtait un instant pour se masser devant la porte ; puis, drapeau en tête, un à un, se poussant par les mains posées aux épaules, ils entraient et défilaient lentement dans l'étroite salle, en marquant d'un piétinement sourd la mesure de leurs chants ; puis, les verres séchés, la bande bruyante s'éloignait vers un autre débit, mettant une rumeur de fête dans l'immense tristesse de la campagne.

Sur la place, devant la maison communale où devait avoir lieu le tirage au sort, quelques groupes stationnaient, discutant les chances, commentant les renseignements. Des marchands de fleurs artificielles achevaient leur étalage, très préoccupés de bien exposer, tout en les préservant de la pluie, leurs énormes bouquets blancs et rouges ornés de longues et flottantes banderolles de papier, ou bien leurs funèbres touffes de roses noires, ou bien encore les grands numéros qu'on s'attache à la casquette. — Peu à peu croissait l'animation ; à chaque instant les rues latérales déversaient des bandes déguenillées, ivres, sales, qui s'étourdisaient dans des rondes sauvages, autour du drapeau et des tambours. Certains étaient affreusement pâles, les yeux sans regard, les vêtements déchirés ; et trébuchaient en dansant, tombaient sur le terrain gluant, puis se relevant salis, boueux et tête nue, sans sentir la glaciale pluie, continuaient en forcenés leurs gambades inconscientes. On n'attendait plus que ceux de Varfonciennes, le village voisin, qui devait participer au même tirage au sort. Brusquement un grondement sourd de tambours lointains s'éleva, s'accrut, et la clameur incessante et monotone

Saudards tra la la

se perçut vague d'abord, puis plus distincte, grandie, formidable, puissante de cette force du chant des foules et, sur la place les rondes répétèrent :

Saudards tra la la.

Et quand les Varfonciennes enfin arrivèrent, il y eut une accolade

générale et une immense acclamation partie de toutes les voix, gronda la fin de la chanson :

Ce n'est pas la barbe  
Qui fait les bons soldats !

D'autres encore se braillaient à la fois : de vieilles chansons remontant aux siècles passés, ou aux époques troublées du premier Empire et invariablement conservées par les traditions orales, malgré toutes les révolutions politiques ; mais ce refrain dominait surtout, résonnant comme une menace sourde et berçant le piétinement ininterrompu de la multitude :

Saudards tra la la  
Ce n'est pas la barbe  
Qui fait les bons soldats !

Gustave était épuisé. Le cerveau obscurci par la bière et le genièvre, il n'avait plus qu'une demie conscience de lui-même. Un seul instinct survivait en lui : l'imitation. Il vit les portes de la maison communale s'ouvrir, ses compagnons y entrer en s'écrasant, il les suivit. Avec eux il gravit un escalier au haut duquel la voix brève et dure du commissaire de police au képi galonné d'argent, commandait : « Otez votre casquette ! » Intimidé, il obéit et entra dans une grande salle où peu à peu se massèrent tous les conscrits. Au fond sur une estrade des « messieurs » s'agitaient autour d'un tapis vert. Après que l'un d'eux eut prononcé quelques mots, peu compris, un autre, celui du milieu, fit tourner une petite boîte longue, carrée, comme un petit cercueil, toute remplie de numéros, avec une pétarade de légers chocs qui rappela à Gustave le moulin dans lequel sa mère grillait le café. Puis séparément, ils furent tous appelés. Alors ce qui restait en eux d'intelligence parut se réveiller. Des conversations s'engagèrent. Par instants la voix cassante du commissaire de police s'élevait :

— « Silence ! » —

Tous suivaient avec une attention inquiète les résultats du tirage ; et sans aucune arrière-pensée égoïste, se réjouissaient des bons et s'affligeaient des mauvais, comme si chaque numéro sortant fut sorti pour chacun ; sauf une fois, le « maieur » qu'on disait avoir la « bonne main », tirait pour un jeune étudiant de Liège qui n'avait pas voulu se déranger, se commettre avec toute cette plèbe ; il amena le nombre le plus inférieur, le « bidet » ; alors un rire courut, rire égoïste et joyeux d'ou

vriers qui raillent des bourgeois. — On appela : « Gustave Vertiaux ! »

— Présent.

Encore ému du tressaillement que lui avait causé l'appel brusque de son nom, il se dirigea vers l'urne et y plongea la main. Alors, par une grande concentration d'esprit, il essaya de se rappeler les recommandations qu'on lui serinait depuis quinze jours, fouilla au milieu des petits morceaux de bois, hésita, oppressé, en tenant plusieurs dans la main sans pouvoir se décider pour cet inconnu ; puis sur l'ordre impatienté du monsieur qui lui faisait face, il perdit la tête, saisit un numéro au hasard et le déroula.

— 63 ! —

Il eut un éblouissement, comme un effondrement intérieur : c'était un mauvais. Machinalement il retraversa la salle, où les autres le regardèrent passer avec des regards d'apitoyement, descendit l'escalier et le papier fatal toujours en main, d'une voix brisée qui pleurait, avec un sourire navrant, il annonça à la foule massée à la porte et contenue par deux gendarmes :

— 63 ! Foutu ! J'sus d'dans !

Puis il fut saisi, enlevé, porté au-dessus des têtes qui houlèrent comme des vagues, jusque près de son père, complètement ivre à cette heure, qui lui dit sans tristesse :

— Bah ! ce n'est rien. Viens boire une pinte ?

Et ill'entraîna, avec d'autres. Alors la promenade piétinante dans la pluie et dans la boue, recommença. Sur la route, on rencontrait des groupes de curieux, des femmes qui s'informaient des nouvelles et les commentaient avec de grandes exclamations. Jusqu'au dernier moment Denise et sa mère avaient espéré ; quand elles apprirent que Gustave était « tcheu » (tombé), ce fut pour elles un coup terrible. L'angoisse de l'attente se résolvait en une certitude affreuse. La mère Vertiaux s'affaissa sur une chaise, en se lamentant, au milieu des doléances des voisines et Denise se sauva dans sa chambre pour pleurer à son aise.

Tout à coup un grand vacarme se fit sur le chemin, se rapprocha et pénétra dans le petit estaminet, qu'il secoua comme une tempête. C'était Gustave et son père avec une dizaine de camarades. A peine le malheureux reconnut-il sa sœur et sa mère ; hébété, saoul, il chantonnait machinalement, d'une voix coupée de hoquets, un des refrains du jour ; tandis que le père Vertiaux, l'œil brillant, le geste menaçant vociférait des injures contre sa femme, parce que la pauvre vieille, encore toute tremblante et que Denise devait aider, n'allait pas assez vite pour remplir les « chopes ». Puis après plusieurs « tournées », la

bande tapageuse se rassembla pour partir et Denise et sa mère restèrent seules.

La mère abrutée par la douleur et par les colères du mari, s'était écroulée dans un coin, sur une chaise, le corps soulevé de rauques et convulsifs sanglots; Denise, les yeux séchés, l'air grave, rarimée par le sentiment de sa responsabilité, rêvait aux moyens de faire vivre le ménage qui maintenant ne pouvait plus compter que sur elle. Un grand silence planait sur la maison. — Au dehors on entendait des pas qui s'éloignaient et, mêlés aux sifflements lugubres du vent, des lambeaux de chansons joyeuses, adoucies par la distance, mouillées par la pluie, et qui semblaient une grande voix mugissante et plaintive, d'une irrémédiable tristesse!

Marcinelle, Novembre 1885.

JULES DESTRIÉE.



## SONNET D'AUTOMNE



N avant les coupés, les tramways, les voitures,  
On a déjà rentré les monops découverts ;  
Adieu les doux combats dans les bocages verts ;  
Pour les amants à l'œil, quelles déconfitures !...

Car Boitsfort est désert, ses routes sont obscures  
Le fourré n'entend plus les amoureux concerts...  
Viens, ma belle, partons, va mettre tes fourrures ;  
Les théâtres, les bals, sont désormais ouverts.

Bah ! ne nous plaignons pas, notre vie est si belle!  
Crions « Vive l'hiver » car nous aimons qu'il gèle,  
C'est alors seulement qu'on jouit des baisers.

Dans ta chambre riante où s'allonge un lit rose,  
Ne songeons qu'à l'amour, chassons les froids pensers ;  
Est-on plus sérieux avec un front morose ?

JULES GILSON.





## LE « ZUT » DE BLANCHETTE



LE farceur de soleil d'avril,  
Nombriil,  
Met dans le bleu du ciel immense  
Sa panse.

Un frisson drôle court dans l'air  
Plus clair ;  
Pigeon chatouille sa mignonne  
Pigeonne,  
Pinson fait rire dans les bois  
Sa voix.  
C'est temps scabreux pour jeunes filles  
Gentilles  
Et pour maris vieux et perclus  
Cocus.  
Mais c'est pour nous autres bohèmes,  
— Problèmes.  
Des bourgeois — le temps des baisers  
Aisés.  
Le grand ciel et la cochonnette  
Herbette  
Vont servir à l'amour sans frein  
D'écrin.  
Et c'est pourquoi j'ai dit à Blanche  
Dimanche :  
« J'ai découvert là-bas, bien loin,  
« Un coin  
« A l'abri de toute insolite  
« Visite  
« Où je t'apprendrai chaque jour  
L'amour. »

Et Blanchette m'a — toute... chose  
Et rose —  
Dans un sifflement de contr'ut,  
Dit « Zut ! »

CARL MAUBRAY.



## LA SECONDE A L'OFFICE DE PUBLICITÉ



**N**ous le disions un jour, il y a deux sortes de critiques, la critique propre et la critique malpropre. *L'Office de Publicité* cultive la dernière avec un rare toupet.

Une première fois déjà nous avons signalé une lettre écrite par les rédacteurs de cet intéressant dépotoir — à eux-mêmes. Le cas se représente. Voici, ce que nous lisons dans *l'Office de Publicité* du dimanche 2 décembre :

« Correspondance.

A M. M. . . . . r

« Croyez bien, monsieur, que nous sommes désolés de ne pouvoir pas  
« rendre compte de votre livre. A son sujet, nous aurions justement beaucoup  
« à vous dire, ou plutôt à vous redire. Par exemple, nous vous eussions  
« signalé le danger où vous courez inconsidérément, par une espèce de bra-  
« vade d'adolescent, et nous vous eussions crié bien fort : Prenez garde.  
« Quand elle n'est pas faisandée, votre littérature flaire abominablement le  
« patchouli, et si elle ne prend plus l'allure canaille des mauvais lieux, c'est  
« pour adopter le langage mignard et désossé du boudoir d'une moderne  
« Cathos. Elle parle trop avec la bouche en cœur — telle quelle, elle nous  
« produit l'effet de quelque tricoteuse de Robespierre qui se serait déguisée en  
« muscadine. Hier, vous sacriez comme le *Père Duchêne*, vous et les vôtres,  
« et parce qu'aujourd'hui vous n'avez que des voyelles sur les lèvres, vous  
« vous croyez Boufflers. Pardon, vous n'êtes pas *Régence*, vous êtes *Directoire*.  
« Ce n'est plus la même chose. Il ne suffit pas, pour qu'on vous proclame  
« talon rouge, que vous pirouettiez avec une grâce affectée. Ce serait tomber  
« dans une grossière erreur que de vous l'imaginer. Oui, quelques flatteurs

« pourront vous l'assurer, quelques ignorants le croire ; mais ne vous y trom-  
« pez pas, s'il est une palette difficile à manier, c'est assurément celle qui  
« porte des couleurs tendres et gaies ; et vous avez la main encore lourde de la  
« grosse besogne de la veille ! Tout cela, nous aurions voulu vous l'adresser  
« directement, parlant à votre personne. Par bonheur nous ne sommes  
« plus les innocents de jadis, et nous savons ce qu'il en coûte de dire sa  
« pensée sur quelqu'un, même avec courtoisie, même s'il vous en a prié.  
« Nous sommes donc fermement décidés à ne plus tomber dans le piège que  
« l'on pourrait nous tendre ; nous ne voulons pas être obligés, de par la loi,  
« d'insérer en réponse un article double de celui que nous aurions publié.  
« C'est là le seul motif qui nous fait refuser d'agréer votre insidieuse propo-  
« sition.

« Cependant, comme l'occasion nous tente, si vous vous engagez, par écrit,  
« à ne pas aller jusqu'au bout de votre droit, c'est-à-dire, si vous consentez à  
« ne pas nous répondre plus de cinquante lignes, eh bien, en bons enfants que  
« nous sommes, nous vous accorderons la critique que vous sollicitez avec  
« tant d'instance et, pourquoi ne pas l'ajouter ? avec tant d'humilité.

« Et nous aurons quelque mérite à le faire. Avouez-le. Car nous n'ignorons  
« pas avec quelle désinvolture vous nous traitez dans vos petits cénacles, et  
« cela en même temps que vous mettez en branle toutes les influences, petites  
« et grandes, qui peuvent agir sur nous. Auprès de vos amis, vous affectez du  
« dédain pour nos jugements ; et auprès des nôtres vous capitulez, vous reniez  
« vos dieux ; vous brûlez ici ce que vous adorez là-bas ; et nous la connaissons  
« aussi cette poignée de main de solliciteur que vous tendez si cordialement.

« Mais nous avons assez de bon sens pour ne pas nous fâcher de toutes ces  
« petites faiblesses, et pour en rire.

« Ce n'est pas à dire, cependant, que nous soyons prêts à faire votre jeu ;  
« et nous ne le ferons pas dans votre intérêt même. Vous avez besoin d'être  
« maintenus dans une certaine modestie. Vous n'avez que trop de propension  
« déjà à prendre certains airs supérieurs qui vous rendent ridicules. — Vous  
« voyez que nous sommes animés d'une véritable charité chrétienne envers  
« vous, puisque nous voulons vous éviter les sourires ironiques que votre  
« suffisance ne manquerait pas de provoquer. — C'est au sort des Coquelin  
« aîné et jeune que nous voudrions vous soustraire. Vous connaissez, sans  
« doute, la querelle qu'ils ont en ce moment avec M. Sarcey.

« M. Sarcey a cru devoir leur adresser quelques observations, avec sa  
« bonne grâce habituelle. Mais ils ont mal pris la chose, et voyez donc quel  
« dédain ils affectent pour lui ! Ma foi, oui, ils lui parlent de très haut ; l'on  
« sent qu'ils se retiennent, pour ne pas lui crier : Que nous veut donc ce cuistre ?  
« Et de quoi s'avise-t-il ! Avons-nous des leçons à recevoir de lui ? Tout au  
« plus lui reconnaissons-nous le droit de nous prodiguer ses éloges et de nous  
« encenser. — Voilà bien où la vanité surexcitée mène certains gens, qui  
« parce qu'on les a traités en enfants gâtés, vous prennent ensuite des façons

« à vous faire pouffer de rire. Passe encore pour les Coquelin. C'est leur  
« métier de faire rire le public, et tout au moins l'un d'eux y est excellent.

« Mais à vous, cela vous plairait-il donc que l'on vous jetât des pommes  
« cuites ? Laissez donc alors ces airs rogues et hautains à d'autres ; laissez le  
« cabotinage aux cabotins, et ne gâchez point par une présomption intempestive  
« un avenir qui, si vous travaillez, peut être beau. D'ailleurs, le vrai talent  
« est affable et avenant, sachez-le ; et nous en parlons en connaissance de  
« cause, attendu que toutes les fois qu'il nous est arrivé de parler de quelque  
« écrivain de mérite, nous en avons reçu mieux que de simples remercie-  
« ments. Tâchez de vous modeler sur eux ; vous y gagnerez tout au moins  
« de n'être pas exposé aux ironies. »

GIBRAC.

\*\*\*

« Eh bien, ces jeunes Belgique ! les voilà donc ! Ils éreintent un journal et  
quand ils ont publié un livre ils se prosternent et imploront un bout d'article ! »

Voilà ce que disent ceux qui lisent *l'Office*. L'article de M. Gibrac visait  
M. Max Waller, c'était évident pour tout le monde, et rien n'est redoutable  
comme ce tout le monde.

M. Waller se rendit à *l'Office de Publicité*. Le mot d'ordre étant donné, tous  
les employés ignoraient l'adresse de l'individu.

— Mais M. Gibrac vient ici ?

— Oui, Monsieur, entre dix heures et midi.

— Il est dix heures et demie, donc...

— M. Gibrac est en conversation avec M. Lebègue.

— J'attendrai.

— Oh ! inutile, Monsieur, ils « en ont » pour très longtemps.

— Ah ! Bonjour.

Max Waller écrivit alors la lettre suivante :

Monsieur,

« Vous avez publié dans le dernier numéro de *l'Office* un article-correspon-  
dance qui, pour le public, ne peut être adressé qu'à moi. Comme il n'est pas  
possible qu'il ait été dans vos intentions de me désigner — étant donné que  
jamais je n'ai envoyé un seul de mes écrits à *l'Office de Publicité*, je suppose  
que vous insérerez volontiers dans votre prochain numéro l'entrefilet ci-joint  
qui témoignera de votre bonne foi et me disculpera d'une accusation si peu  
vraisemblable et que toute ma conduite passée réprouve. Cet incident sera  
clos en trois lignes, j'espère, et quoique je n'aie pas légalement droit à  
une réponse, je compte sur votre galanterie pour réparer le tort — inconscient  
sans doute — que vous m'avez fait. Agréez, etc.

MAX WALLER. »

Était jointe la note suivante :

« Dans notre dernier numéro (2 décembre), nous avons publié sous la rubrique :

*Correspondance*, une lettre adressée à *M. M.....r*. Quelques personnes ayant cru reconnaître sous ces initiales le nom de M. Max Waller, nous nous empressons de déclarer que nous n'avons absolument pas eu l'intention de le désigner et que cet article ne s'adresse aucunement à lui.

GIBRAC. »

Le dimanche suivant, la note ne paraissait pas dans *l'Office de Publicité*, il fallait s'y attendre. Elle était remplacée par ceci :

### CORRESPONDANCE.

« Plusieurs personnes ont cru se reconnaître dans la correspondance publiée dans le numéro de dimanche dernier, et nous ont écrit pour nous demander de déclarer que nous n'avons pas voulu les désigner. Il nous serait assez difficile de satisfaire à tous ces désirs, on le comprendra, et nous devons nous en tenir à conseiller à chacun de nos correspondants de ne point se reconnaître dans notre portrait — et d'y reconnaître son voisin. »

G.

\*\*\*

Toutes les pièces du dossier étant étalées, nos lecteurs apprécieront.

Renseignements pris, le procédé nous étonne peu. M. Gibrac est, nous a-t-on dit, un réfugié français — pourquoi ??? — et, qui plus est, pédicure, ce qui est plus drôle. Nous voulons bien, *nous*, lui tailler cette réclame qui lui fournira peut-être quelques nouveaux cors, durillons, et œils de perdrix à extirper.

Mais nous ne nous commettrons plus avec ce monde-là. *L'Office* a la spécialité des heureuses recrues. Une « dame » qui se cache sous un tas de pseudonymes bretons pour signer des ouvrages pornographiques se partage avec M. Gibrac (pédicure) les dernières pages du journal.

On nous assure que MM. Hymans et Lebègue sont de très honnêtes gens ; nous voulons bien le croire. Mais, qu'ils l'avouent, ils sont en bonne compagnie !

L'affaire est jugée. Que toute cette jolie rédaction accumule ses procédés de mauvaise guerre et ses immondices littéraires, qu'elle éjacule sa haine en paroles fielleuses et malpropres, qu'elle nous morde au talon et déchire nos bas de culottes, nous la laisserons en paix. On n'empêche pas les chiens de se satisfaire. Amen.





## CHRONIQUE LITTÉRAIRE



- I. *Les Vacances d'un séminariste* par EMILE DODILLON, 1 vol. Paris. Lemerre, 3.50. — *Naïs Micoulin* par EMILE ZOLA. 1 vol. Paris, Charpentier, 3.50. — *Contes mélancoliques* par CÉLESTIN DEMBLON, 1 vol. Liège, 2.00. — *Contes guillerets* par CARL MAUBRAY, 1 vol. Bruxelles. Brancart, 4.00. — II. *Bruxelles rigole...* par HENRI NIZET. Un vol. Bruxelles. Kistemaeckers, 3.50. — III. *La Belgique*, par Camille Lemonnier (*Le Tour du monde*). Paris, Hachette.

### I

**N**ous ne savons plus lire : dans cette existence moderne qui de jour en jour semble se restreindre aux choses utiles, courtes, brûlées en une minute, il faut, pour nous attacher, des œuvres d'un art très raffiné, très quintessencié que notre esprit impatient puisse juger d'une volée.

Et lorsque, par hasard, un ouvrage de longue haleine se présente, quelle vaillance ne faut-il pas pour le lire jusqu'au bout, s'il n'est un chef-d'œuvre.

Ce courage, nous avons vainement essayé de l'avoir en présence du pavé — non, du volume de 552 pages que vient de publier l'auteur du *Forgeron de Montglas*, M. Emile Dodillon, sous ce titre *Les Vacances d'un séminariste*. Œuvre campagnarde sentant bon la terre, mais longue comme une généalogie, où la tête se perd littéralement dans un fouillis de personnages mal groupés, sans l'ombre d'unité, et que l'on oublie l'un après l'autre. Après les 100 premières pages, le lecteur doit se rappeler *Firin, Mauclerc, Vendescul, Jérôme, Le Pousseux, Julien Larguier, Sophie, Miraut, Magloire, Joachim, Aurélie, Benoist, Nono-Pépé, l'Hussard, Catherine, Théodore, la Mougnotte*, et une foule d'autres qui grouillent dans un paysage de Brie bien décrit de main d'artiste. Ecourtée et mieux mise au point, l'œuvre de M. Dodillon eût été digne d'un succès. Aujourd'hui nous ne pouvons qu'encourager vivement M. Dodillon à conserver son style remarquable — mais à le mieux employer.

\*\*\*

*Naïs Micoulin*, dont nos lecteurs se souviennent certainement, vient de paraître en volume suivie de plusieurs autres nouvelles écrites il y a très longtemps par le puissant écrivain de *La Curée*. Ce sont bien des œuvres de jeunesse, encore dépourvues des procédés descriptifs qu'Emile Zola devait plus tard prodiguer au point de les rendre aussi insupportables et poncifs que les sont les ballades nocturnes du premier romantisme. Ici la puissance d'Emile

Zola ne se montre pas encore. A vrai dire, *Naïs Micoulin* signé d'un autre nom n'eût pas eu le succès d'office que l'on fait à ce recueil. Seules les deux nouvelles qui ouvrent le volume méritaient les honneurs de la réimpression, la première par cette belle flambée de soleil du midi qui demeure à travers les pages jusqu'au mot final, la deuxième par la figure remarquablement bossée de ce Nantas, première esquisse sans doute du Rougon de plus tard.

\*\*\*

M. Célestin Demblon n'est pas un inconnu de la *Jeune Belgique*. Tempérament délicat et esprit inquiet, il remplit depuis quelques temps les journaux de ses déboires politiques, et nous sommes heureux de le voir abandonner un peu cette galère aux rames bien lourdes pour se livrer à la littérature. Non que ses *Contes mélancoliques* soient un chef-d'œuvre, mais ce livre est plein de choses dolentes et apaisées qui charment et qui attachent. La forme est peu moderne ; M. Demblon est de la vieille école et ne se gêne guère pour donner à ses phrases la tournure poncive de Jules Sandeau. D'aucuns de ses contes — je citerai *La vieille Morte* — ont pourtant une grande saveur très nationale, qui font des *Contes mélancoliques* un livre à conserver sinon à relire, un recueil qui dénote un écrivain dont nous sommes heureux d'accueillir l'avènement.

\*\*\*

J'arrive, dans cette chronique que l'abondance des livres nouveaux rend trop sommaire, aux *Contes guillerets* de notre joyeux ami Carl Maubray. Celui-là n'est pas un mélancolique. Il connaît son Silvestre et a, dans sa compagnie et dans celle du vieux Rabelais, sucé l'amour des histoires hautes en couleur, grasses et burlesques. Il a compris qu'en notre temps d'embêtement perpétuel, il fallait une forte dose de poivre pour nous allécher et de drôleries pour nous faire rire. On criera peut-être au scandale et à la bienséance violée. As pas pur ! Maubray ! Les *Contes guillerets* sont guillerets bien écrits et nous n'avons pas à demander plus. Nous ne résistons pas à l'envie d'en transcrire, un, quitte à nous faire conspuer par les pudibondes populations. Le voici :

#### PRÉDICTION LUNAIRE

« Ceux qui ont la funeste habitude de s'occuper des astres se souviennent, sans aucun doute, de certain débat scientifique au sujet duquel la *Gazette de Brenpoli* fit un terrible et légitime vacarme.

Le vulgaire, toutefois, me sera vraisemblablement reconnaissant si je lui fourre le nez dans cette ténébreuse affaire. Aussi, me souciant des savants et de leur haine comme d'une demi-douzaine de guignes, je fais présent à la postérité du récit édifiant que voici.

Il y avait déjà bien longtemps que les bêtes ne parlaient plus, lorsque M. Josephus Van Groosbedene éprouva le besoin de se rendre célèbre.

Josephus Van Groosbedene, fils légitime de Franciscus Van Groosbedene, avait hérité de celui-ci — avec une verrue sur le nez — la charge de directeur

à l'observatoire royal de Poperinghe. Or, pour être plus jeune, Josephus était infiniment plus idiot que son père, ce qui paraîtra inadmissible à ceux qui ont connu ce dernier. Mais, ce qui révolte entre toutes choses, c'est que ce gorille flamand s'était matrimonialement empaté certain jour de la plus jolie fille du pays. On narrait même une foule de vilaines choses à propos de la première nuit de noces; mais comme je ne suis pas de ceux qui racontent des malpropretés pour le plaisir de les dire, je me refuse à noircir de ces détestables cancans la réputation de l'astronome.

Donc, M<sup>me</sup> Van Groosbedene versait depuis un an déjà des larmes brûlantes qui sourbaient le frais carmin de ses joues, lorsqu'un soir Josephus, avec un sourire tapissé d'infâmes chicots, annonça à brûle-pourpoint :

— Thérèse, nous recevons du monde.

Thérèse Van Groosbedene pensa se trouver mal et dut se tenir des deux mains à la table pour ne pas sauter au cou de son mari.

— Cela vous surprend? C'est pourtant vrai. Le savant Strompedli de la faculté de Brenpoli a combattu énergiquement ma thèse sur le parfum lunaire. J'ai soutenu avec fermeté que ce satellite devait dégager une forte odeur d'éther. Il a nié avec une ironie déplacée. J'ai prétendu que la lune n'est point habitée et que les montagnes que l'on pense y voir sont l'effet d'une illusion d'optique. Il s'est appuyé sur Xénophane et m'a abreuvé de sarcasmes. Or, aujourd'hui, ma science a aplani les difficultés; demain le triomphe couronnera mes efforts!

Et, avec un geste solennel qu'on eût volontiers attribué à une crampe dans le bras, Josephus montra à sa moitié une façon d'énorme tuyau double, posé verticalement le long de la maison.

— Vous ne saisissez pas? continua-t-il, heureux de n'être point compris. Ces gigantesques cylindres, Thérèse, vont me donner gain de cause. Le plus large est un instrument d'une force prodigieuse rendant appréciables à quatre-vingt-dix mille lieues les sensations olfactives. L'autre est un télescope d'une puissance extraordinaire... Demain, les sommités de la science arriveront ici; à vous de les bien recevoir.

— Combien de chambres faudra-t-il préparer? demanda Thérèse avec une joie qui imprimait à sa gorge appétissante de brusques mouvements de flux et de reflux.

— Voyons, fit Josephus qui calcula comme il suit: Lentillard, une; Lachoz de Lunas, deux; Van Lerpubboon, trois; Strompedli et son fils, quatre. Quatre chambres, Thérèse.

— Cinq chambres, pensa Thérèse qui reprit sur-le-champ: Ces messieurs sont-ils tous des savants?

— Tous, sauf Raphaël Strompedli, un simple avocat qui voyage pour son agrément.

— Allons, tant mieux, pensa encore Thérèse qui approuvait Raphaël dans le plus profond de son cœur.

Il y eut grand remue-ménage, le lendemain, au logis des Van Groosbedene.



Thérèse se multipliait avec frénésie pour faire bon accueil aux voyageurs. Aussi, les quatre savants aux têtes uniformément chauves furent-ils positivement ravis de cette réception. Mais point ne furent-ils autant ravis que le cinquième étranger qui, ayant des cheveux pour eux tous, n'avait d'yeux que pour M<sup>me</sup> Van Groosbedene.

Le repas fut charmant. Josephus rayonnait et sa femme ayant, je ne sais où, retrouvé ses couleurs d'antan, feignit de croire pendant tout le dîner que Raphaël eût pris son joli peton pour un pied de table.

Le jeune Strompedli était dans les nues, bien haut, défiant tous les télescopes; pour se donner une contenance, il avalait sans distinction ni prudence les mets et les vins que sa délicieuse voisine lui servait profusément. Hélas! le pauvre jeune homme avait compté sans son estomac! Tout à coup, avec une grimace horrible, il s'enfuit au galop.

En trois bonds il se trouva dans sa chambre, — la plus jolie de la villa.

Fiévreusement il ouvrit la mignonne armoire d'acajou et, saisissant l'urne des petites circonstances,... il en exagéra le rôle. Ce fut une horrible tempête!

Puis, lorsque l'orage se fut apaisé, l'infortuné, d'une main inquiète se fouilla les vêtements... Rien! pas le moindre bout de vélin... Que faire? Ah! sapristi, là, sur le marbre, un billet rose engageant et sauveur... Raphaël s'en saisit... Mais, pourquoi diable ce papier rose se prélassait-il si providentiellement à portée de sa main: Étrange! dit-il en le déployant... O! sacrebleu! ajouta-t-il après avoir lu la surprenante épître qui suit:

« Mon mari me rend très malheureuse; aussi, je vous aime déjà. Quoi que vous puissiez penser de moi, je me rendrai ce soir dans votre chambre, pen-  
« dant les expériences astronomiques, et, si vous êtes susceptible de pitié,  
« Van Groosbedene sera cocu. »

Sacrebleu! répéta Raphaël avec un sincère dégoût, et il se servit du poulet.

Cependant, les traces si évidentes de son intempérance le gênaient considérablement; aussi se mit-il en devoir de faire disparaître le corps du délit. Il ne tarda pas à apercevoir, par la fenêtre ouverte, deux conduits fort disposés à garder le plus profond secret: le billet tomba dans l'un, le reste dans l'autre et l'avocat se glissa, boudeur, sous les couvertures.

Alors il se mit à enrager de tout son cœur en pensant à M<sup>me</sup> Van Groosbedene et, après avoir beaucoup enragé, il chercha le moyen d'excuser cette mignonne Thérèse qu'il trouvait bien malheureuse: mon Dieu, elle ne connaissait peut-être pas la portée de ses termes... cocu... c'était raide... mais enfin... pauvre petite!.. l'amour lui mettait malicieusement des malpropretés sous la plume...

La porte cria et, toute blanche, dans un costume d'une légèreté irrésistible, la jeune femme s'arrêta, prise d'une crainte folle, le sein palpitant. En ce moment, la brise pénétrant dans la chambre dévoila aux yeux éblouis de Raphaël des reliefs et des cavités d'une splendeur... Le moyen de résister à une femme habillée en courant d'air.

Il ne résista pas.

Un immense éclat de rire partit du belvédère. Van Leerpuboön venait de tomber à la renverse en hurlant un « pouah ! » formidable, tandis que le savant Strompedli, dans une lune étrangement rose et montagneuse lisait cette amère prédiction :

« Van Groosbedene sera cocu ! »

## II.



orci, croyons-nous, le premier livre qui ait été écrit sur ce Bruxelles ignoré qui boule entre l'Eden-Théâtre et le bas de la ville. M. Nizet a tenté de rendre la physionomie de la colonie étrangère, hétéroclite, de ce groupe de roumains, de grecs, de polonais dont les revenus sont aussi mystérieux que l'origine. La bande de rastaquouères qu'il fait mouvoir dans la lumière éclatante de l'Eden est remarquablement campée, elle vit, s'agite, sous la plume solide d'un auteur jeune qui, à son début dans le roman, possède déjà les vraies qualités du dramaturge de la vie.

*Bruxelles rigole...* n'est cependant pas complet et M. Nizet semble n'avoir pas fouillé très profondément la réalité. De l'Eden il semble ignorer le pèlerinage habituel des noctambules, la descente chez Marugg, puis à Tortoni, et enfin le rendez-vous des exotiques véreux à ce fameux tripot de la petite rue des Bouchers où la police fit récemment une razzia qui fit changer la maison de propriétaire. Il a passé trop rapidement sur le billard des *Milles Colonnes*, oublié l'absinthe légendaire de *Sesino*, les haltes dernières au *Café de Paris*, chez *Happel*, au *Grand-Comptoir*, chez *He ton*, au *British* (j'ai l'air de faire une réclame !) La vie nocturne ne lui est pas connue sans doute et cela fait dans *Bruxelles rigole...* un vide regrettable. De plus, et ce reproche est plus sérieux encore, le roman se passe à l'Eden mais non à Bruxelles; *il ne sent pas le belge*; les exotiques y sont toujours entre eux, mais aucune silhouette « indigène » ne vient rappeler que nous sommes en une ville déterminée qu'il eût fallu dépeindre plus sérieusement dans ses mœurs et dans son aspect. Enfin M. Nizet qui est, croyons-nous, un adepte fervent du naturalisme, en a adopté le langage et les poncifs :

« Sur la commode, un peigne de femme mord à belles dents un paquet de cigarettes; près d'un mouchoir sali dont *les relents finés de vétiver* luttent contre la fumée de cigares qui *bleuit l'atmosphère d'une buée douce...* »

« Son œil *strié de veinules* sanglantes s'écarquille au *ramentevoir* de l'odyssée... »

« des familiarités *impermises...*

« elle n'avait *emplotté* rien qui fut vendable....

Pourquoi pas *souvenir* pour *ramentevoir*, *interdites* pour *impermises* et *acheté* pour *emplotté*.

Une des manies de ce chimérique naturalisme consiste à mettre des néolo.

gismes à la place de mots usuels absolument synonymes, M. Nizet y donne en plein et tout son roman est écrit dans cette langue factice, difficile à lire, encombrée de tous les procédés vieux jeu dont *Ludine* est la dernière charge et semblait devoir démontrer péremptoirement l'absurdité.


Après ces reproches que nous faisons ouvertement et sincèrement à M. Nizet, disons que malgré tout, son livre est vraiment bon. D'aucunes pages, celles entre autres de la mort lente du grec Milostaki, sont de solide observation et d'excellente littérature; son Jugbanovitch est une trouvaille très heureuse, et ce type, dont on voit la silhouette, rend remarquablement le rastaquouère, le vrai. J'en dirai autant de la bonne binette de Jadouillet. Nous nous abstenons de parler de la préface de *Bruxelles rigole...* M. Nizet la regrettera quelque jour. Au demeurant, *Bruxelles rigole...* sera discuté et éreinté; peu importe! c'est un livre de jeune, qui mérite un sérieux succès.

\*\*\*

Nous n'en dirons pas autant du *Boul' Mich* de M. Joseph Caraguel. A notre sens, il est dangereux après Goncourt, Vallès, Flaubert, de décrire la jeunesse des écoles et des ateliers de Paris répandue sur les asphaltes de ce houleux boulevard Saint-Michel où tous nous avons bocké peu ou prou. M. Caraguel connaît son trottoir et le décrit assez bien, mais c'est encore cette langue dont le moule est vicilli après avoir servi dix ans à peine. Le *Boul' Mich* restera peut-être comme document pour servir à l'histoire future. L'auteur doit se contenter de cette mince espérance.

JACQUES ARNOUX.

### III

 qui fait la valeur de ces vraies et vivantes descriptions, études et peintures de pays flamand, c'est la maîtresse façon dont le sujet est traité par un styliste de fière école. Camille Lemonnier est de forte et grande race en art, il a une plume d'excellent métal, une plume souple, forte, trempée de bonne encre et victorieuse toujours dans ses luttes compliquées contre les rébellions du verbe. Les simples relations de voyage qu'il publie, à cet instant, dans le *Tour du monde* de Charton, sont des spécimens de langue parfaite, et tels morceaux, soit la transposition en littérature de *L'agneau mystique* des Van Eyck, soit la prise sur le vif d'un réveil de petite ville, soit encore une visite aux béguinages gantois, tiennent rang parmi les meilleures pages qu'il ait écrites.

Voici la magnifique page consacrée au triptyque de St-Bavon :

« Dans une des chapelles se voit, en effet, du maître flamand à qui fut attribuée l'invention de la peinture à l'huile, cette admirable *Adoration de l'agneau*, devant laquelle l'esprit prend vaguement la posture de contemplation imaginée par le peintre lui-même pour les personnages de sa grande scène symbolique. A peine les volets du triptyque ont-ils tourné sur leurs gonds, comme les seuils d'or d'un paradis, qu'une lumière plus subtile que celle du

« jour naturel caresse les yeux, jaillie toute vive de la blancheur d'innocence  
« de l'agneau et du rayonnement des adorations qui l'entourent, ainsi qu'une  
« grâce ruisselée des fontaines d'un divin amour. En même temps, l'oreille,  
« affinée au contact des surexcitations de la vue, par cette loi qui répercute la  
« vibration d'un sens à travers tous les autres dans une sorte de plénitude de  
« sensibilité, perçoit des musiques séraphiques et lointaines, accords d'une  
« infinie douceur faits des soupirs de toute une foule priante et, du fond des  
« gouffres de l'extase, aspirant à la félicité des communions spirituelles. Au-  
« cune toile au monde, je pense, ne donne la commotion de ce chef-d'œuvre  
« amoureux où les fleurs, tombées sur les gazons comme de la poussière  
« d'étoiles, sont elles-mêmes pareilles à de la candeur qui aimerait, où un  
« vent de mystique tendresse fait onduler les longs plis des tuniques blanches  
« et tourbillonner l'encens des cassolettes dans les frissons de l'air, où la cou-  
« leur, étincelante comme des gemmes liquéfiées et toute chauffée des rayons  
« partout visibles d'un soleil qui ne l'est pas, semble tomber des urnes larges  
« ouvertes du ciel en une pluie de tranquilles scintillations. L'agneau, debout  
« sur l'autel, tourne une face presque humaine, animée d'un grand œil doux,  
« vers les innombrables théories d'âmes et de vertus confondues dans ces ma-  
« gnificences d'apothéoses ; à l'avant-plan de droite, les apôtres, les confes-  
« seurs et les martyrs, avec leurs rudes visages bruns, hâlés par la prédication  
« au désert, labourés par les tortures du supplice, mais tous transformés par  
« la sublimité de la foi ; à gauche, les patriarches et les prophètes dans une  
« majesté d'attitudes et de visages où, par l'effet de la révélation, se lit la con-  
« stante approche du Très-Haut ; puis, s'avançant du pas des processions,  
« parmi un envollement de blancheurs et une clarté lactescente qui donne aux  
« corps comme l'ondoisement des purs esprits, les onze mille vierges et mar-  
« tyres balançant des palmes et des lis ; et enfin, tout reluisants d'or et de  
« pierreries dans l'éclat de leurs chasubles et de leurs dalmatiques, et sembla-  
« bles à un long fleuve de pourpre et de lumière coulant à travers un paysage,  
« le groupe des saints évêques et des chefs d'ordres monastiques.

« Au loin, dans la reculée du ciel, les tours de Munster, de Maesyck et de  
« Maestricht, dressées sur la même ligne que le Dôme de Cologne, ressem-  
« blent à des porte-cierges géants où l'artiste aurait rêvé d'allumer le feu de ses  
« filiales tendresses pour des lieux auxquels fut mêlée son existence. »

\*\*\*

Contrairement aux écrivassiers officiels, le souci de notre maître a été de se garer de tout étalage d'histoire banale et d'archéologie courante. Il est ménager dès qu'il s'agit de nomenclatures, de dates à donner à propos des moindres détails, de discussions à conduire à l'endroit de vétilles, de pointes d'aiguilles et de têtes d'épingles. D'un travail tel que le sien, un narrateur académique eût fait un square bien aligné, avec des petits sentiers propres, des plantes symétriquement plantées, coupées, arrangées, des parterres de monotone floraison, avec un petit jet d'eau au centre pour amuser les grands

enfants, ses lecteurs. Lemonnier lui, a taillé un parc en pleine forêt. Il a pris l'histoire artistique sociale et politique de notre Flandre, telle qu'elle est, épique, touffue; il y a mis l'ordre à coups de hache sans lui rien ôter de sa force ni de sa beauté rude et, voilà que son œuvre reste large, toute en caractère, frissonnante de la vie héroïque, du passé énorme, de la légende superbe, de l'évocation grandiose des communes flamandes.

Puis il est descendu dans les réalités, dans l'existence actuelle de nos villes, il les a observées dans leur aller et venir, dans leurs marchés, leurs rues, leurs places publiques, leurs églises, leurs hôtels de ville; il les a surprises se réveillant le matin dans les brumes, se couchant le soir avec leurs réverbères pour veilleuses; il a pénétré leurs coutumes si trempées encore dans le passé, si marquées du baptême reçu au moyen-âge, quand elles naissaient. Les mœurs des flamands d'aujourd'hui sont là notées point par point; la vie circule dans ces simples notes d'un passant jusqu'au point d'en faire ci et là des morceaux de roman. Ce ne sont pas des coins de pays, aperçus à travers les vasistas d'un wagon ou d'une patache, ni des courses à perdre haleine à travers champs; on remarque au contraire que l'écrivain a vécu en pays belge, que son observation se concentre depuis longtemps sur notre peuple, que c'est lui qui, jeune encore, fit les *Contes flamands et wallons*, les *Gras et les Maigres* et plus tard ce chef d'œuvre : *Le Mort*, avant de publier dans le *Tour du monde* son étude sur *la Belgique*. Et voilà pourquoi cette étude est plus attachante, plus vraie, plus profonde, plus creusée que n'importe quelle autre du recueil de M. Char-ton où bien souvent les écrivains ne sont que des passants en pays étranger, des collectionneurs de notes prises sur un calepin, entre deux trains express, des reporters voyageant au hasard et livrés au caprice des guides et des ciceroni hableurs.

Quand M. Lemonnier publia, voici deux ans, sa magnifique description d'Anvers, quelques roquets de plume aboyèrent à ses talons. On mena grand vacarme autour de ses déploiements de prose violente. A l'heure actuelle on se tait. Se serait-on corrigé comme de bons petits écoliers auxquels on aurait mis le bonnet d'âne et qui auraient tenu « à ne plus recommencer » ?

Quoi qu'il en soit, pour tous ceux qui lisent « *Bruxelles à travers les âges*, dédié au prince Baudouin et porté aux nues par tout ce que l'académisme compte en Belgique de cariatides officielles, de souteneurs de renommées littéraires fausses et ineptes, le nouveau travail de Camille Lemonnier apparaîtra comme une fresque Renaissance de grand maître à coté d'une grisaille pâle d'un d'Ottevaere ou d'un Picqué.

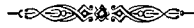
EMILE VERHAEREN.

N. B. — Vient de paraître un questionnaire de *Morale* dont l'auteur M. Jules Destrée nous pardonnera de ne pas parler, eu égard à son caractère politique. Notre prochaine chronique sera consacrée aux ouvrages suivants : *La Peinture flamande* par A. J. Wauters (Quantin). — *Baudemont* par Jacques

Lozère (E. Giraud). — *La Tombola* par Ch. Potvin (Liège). — *Contes de Minuit* par Émile Verhaeren (Collection de la *Jeune Belgique*). — *Kerkadec, garde-barrière* par Léon Cladel, (Deville et Vigneron).



## CHRONIQUE ARTISTIQUE



### I.

#### L'EXPOSITION DE L'ESSOR.



Tr d'abord un mot de l'installation.

Triste, à vrai dire. Ni les abominables plats de cuivre, ni les fougères chlorotiques, ni les palmiers minuscules, ni les plantes ci et là dans les jardinières n'effaceront cette impression pénible. Cela sue la hâte, la précipitation, l'aménagement bâclé, à la rapin, au débotté. Et que dire du lambris qui court autour de la salle, lambris horrible tuant de sa couleur canaille les tableaux derrière lesquels il apparaît et plaquant du rouge lie-de-vin tout à côté des ciels, des verdure et des terrains où les peintres mettent toutes les finesses et les délicatesses de leur art.

Cela dit, avouons que l'*Essor* est en progrès et qu'il donne tort à ceux qui le proclamâient fini, détraqué, moribond.

Et en effet « les Vingt » faisant bande à part, on ne pouvait s'attendre à aussi convenable exposition. On croyait même qu'aucune œuvre n'aurait violemment attiré l'admiration. C'était juger mal. La société a fait une recrue d'excellente souche : M. Toorop ; voici M. Marcette qui envoie deux toiles superbes, et M. Frédéric qui tient la rampe avec des œuvres de très bon choix.

M. Toorop est javanais et l'on s'en aperçoit. Il a une manière tout à lui d'entendre l'Art ; il se rapproche beaucoup des artistes orientaux. Son *Enterrement* est d'une science et d'un faire entièrement japonais : le fond est détaché d'un écran ; les personnages semblent venus exprès des contrées lointaines pour poser devant lui. L'un avec sa longue barbe paraît un prêtre assyrien ; le jeune homme arrivé de Bornéo, et la jeune fille assise d'Yeddo. A cet égard l'œuvre prête flanc à large critique, mais la couleur en est si amusante, si agréablement fantaisiste qu'on n'a cure de chicaner l'artiste. Les mêmes qualités exotiques se découvrent dans : *L'ouvrier chez lui*.

Pourtant que M. Toorop prenne garde. Sous prétexte de faire joli, il voit faux, gravement. Il lui serait impossible, je crois, de justifier les tons de feu du poêle ;

impossible qu'il ait vu des noirs aussi accusés à côté de rouges aussi vifs. Ces plaquages de tons crus aboutissent au drapeau tricolore, au découpage d'emblèmes, aux filets de papier multicolore dont on revêt les charcuteries.

Dans sa grande toile, l'artiste est préoccupé de Millet et d'Israël. Il s'y rencontre une magistrale impression de vie ; que c'est presque du grand art, cela est sobre, vigoureux, excellent.

Bien que les vues d'Anvers de M. Marcette rappellent les De Braekeleer, elles renferment de telles harmonies de couleurs, qu'elles se placent splendidement en vedette parmi toutes les œuvres exposées. La gamme des rouges dans la *Montagne d'or* est merveilleuse. On ne fait de telles trouvailles que sur ces superbes palettes flamandes, où les plus fiers maîtres ont ébouriffé leurs pinceaux. Un coloriste de première marque se révèle en M. Marcette et qui plus est, un poète, séduit par les intimes et tranquilles impressions mélancoliques des coins de ville, qui fait songer au hollandais parisiennant. J.K. Huysmans, le chanteur de ruelles, culs-de-sac et faubourgs, ou à Coppée le nostalgique rêveur des banlieues de Montmartre et de Ménilmontant.

Les marines de M. Marcette séduisent moins : la *Rade d'Anvers* est lourdement traitée, *Marée basse* est moucheté, cotonneux, effiloqué, le *Calme, le soir* sort à peine d'une honnête moyenne.

Reste M. Frédéric. La toile qui me paraît la plus réussie n'est ni le *Triptyque*, ni ses *Femmes à loques*, mais bien celle le *Berger*. Il est tout poésie, ce petit tableau, poésie fine, profonde, mélancolique et pénétrante comme le brouillard de la prairie représentée. On ne se lasse pas à le voir et à le revoir et c'est l'œuvre qui attire le plus chez les Essoriens, bien que le sujet en soit rebattu.

Certes l'artiste a de graves défauts. Ses noirs donnent à ses œuvres un côté déplaisant et faux ; il voit cotonneux et veule, il manque de justesse dans la disposition des plans, sa facture est uniforme, nullement variée suivant les objets qu'elle traite.

Pourtant, malgré tous ces vices, voulus peut-être, M. Frédéric possède un talent, qu'il cultive étrangement et qui grandit de même. J'admire énormément sa volonté, son désir de ne rien sacrifier au goût bourgeois et surtout ce don de poésie qui lui fait découvrir et peindre des fonds de tableaux presque aussi captivants que ceux des gothiques. Son *Semur* a grande allure ; mais qui diable dirait que c'est le même peintre qui a fait la *Vache* et *Dans la prairie* ?

La *Triste veillée* de M. Dierickx est d'un juste effet lumineux. *Les Trois amis* sont de la peinture sincère et étudiée. Le *Portrait* respire de noirs superbes. Quel dommage que les cadres distraient si grossièrement l'attention !

M. Bellis s'embourgeoise de plus en plus et M. Herbo ne sort pas de ses tant chères et mauvaises habitudes. On se lasse de rééditer au sujet de ces deux artistes les mêmes critiques. Lors de son exposition du Cercle, M. Herbo semblait aller à Canossa comme un simple M. De Bismarck. C'était malheureusement un faux départ.

Khnopff fait école. Voici M. Lemmen qui peint plus dur et plus sec.

M. Laboulaye peint le fait divers. *L'Abandonnée* n'émeut pas, malgré l'attroupe-ment que l'accident provoque, malgré l'enfant qui pleure, malgré l'ouvrier qui la soutient, malgré la belle dame qui la regarde, malgré M. Crocq. La *Sorcière*, rappelle la mégère de Portaels. *Sylvia* et *Violetta* ne sont guère plus tentantes.

C'est de la peinture sous la jambe que celle de M<sup>lle</sup> Meunier. Le couteau et les doigts, les frottis et le blairautage s'y trahissent à chaque instant. Le truc connu, on abat pareille besogne tant que l'on veut. Les badauds s'émerveillent, d'autres qui connaissent les œuvres de début de l'artiste regrettent le gaspillage de ses réelles qualités.

Le *Blessé* de M. Van de Vyver est de la peinture d'enseigne, de tréteau, de barraque, Un jour M. Van de Vyver a couché bas un manequin à nombril allumé, dans un tir à trois sous. La jeune patronne s'est précipitée vers le malheureux, s'est mis à genoux, à pleuré peut-être, et M. Van de Vyver a noté la scène, comme digne d'être reproduite en grandeur nature. M. de Lalaing n'a-t-il point peint des *Blessés* lui aussi ?

MM. Duyck, Evrard, Hoyoux, Crespin, Clarys, Mayné, Van Damme, Van Gelder Van Leemputten, piétinent sur place comme certains chevaux de ce dernier.

M. Halkett recule. Je me souviens encore de sa *Candiserie*. C'était de vrai et serré travail. Aujourd'hui rien, pis que rien. Le *Portrait de jeune fille* (robe horriblement rose où détonne la tâche d'un vase horriblement bleu) est scandaleusement mauvais. Croirait-on que ce même M. Halkett a été à l'école des Watteau et des Terburg et qu'il a fait de leurs œuvres de très attachantes et fidèles copies ?

Les paysages de M. Hamesse semblent traités sur zinc.

M. Hoeterickx a le coup de pinceau très crâne. Certes le peintre masque imparfaitement l'aquarelliste, mais qu'importe ! *Coup de vent* et *le Soir* sont deux morceaux exquis. Le fond de *Porte de Schaerbeek* est malheureusement en sucre fondant.

Et maintenant courage ! Que l'émulation la plus acharnée règne entre l'Essor et les Vingt. De la lutte des groupes jaillissent les chefs-d'œuvre.

## II

### EXPOSITION DE M. CASSIERS AU CERCLE ARTISTIQUE



M. Cassiers croit avoir trouvé sa voie, il se trompe ; c'est peu probable d'ailleurs. Il y a en lui des préoccupations tantôt du très magistral maître hollandais Mesdag, tantôt du très délicat et charmant fantaisiste belge Stacquet.

Mais ce qui donne confiance dès aujourd'hui dans l'avenir du jeune artiste, c'est sa science, la possession jusqu'au bout des doigts de son métier, son achar-



nement et sa ferveur au travail, sa vue artistique et choisie des choses, son entente des couleurs et sa sûreté de touche.

Il voit la nature sous bon angle, il détermine du premier coup le charme, l'attrait et le pittoresque des objets; ce qu'il y a de plus reproduisible et de tangible pour l'œil et la main d'un vrai peintre il le devine, il l'attrape, il l'ébauche, il l'achève en quelques nets et infaillibles coups de pinceau. Il a l'âme aimantée par la mélancolie des sites marins; il comprend les pâleurs nostalgiques de leurs vagues et de leurs ciels; il peint l'aridité jaune de leurs grèves, la silhouette épique de leurs dunes. Dans certaines études se relève de la grandeur; le drame hurlant des mers et des rivages, il le traite à larges coups de brosse. Malheureusement c'est alors aussi que le grand Mesdag l'inspire le plus despotiquement.


J'attire l'attention sur l'aquarelle où des profils de pêcheurs apparaissent gagnant leur navire, portant des provisions, s'appêtant au voyage du pas lourd et bovin des gueux de mer. Elle me paraît la mieux réussie.

Les paysages de M. Cassiers sont moins bien venus. On sait qu'il est moins à leurs mystérieuses attirances, qu'il les pratique moins et que ses meilleurs amis sont les flots et les sables.

EMILE VERHAEREN.

### III.

#### EXPOSITION DE M. CLUYSENAAR.

A saison des expositions s'ouvre, et déjà, ainsi que résonnent les premiers accords préluant à un concert, des ateliers privés convient le public à des exhibitions intimes, précédant la grande mêlée.

C'est d'abord M. Cluysenaar, le consciencieux et intelligent artiste dont nous avons déjà fait l'éloge. Il a fait en Espagne un assez long séjour, s'attachant surtout à Séville, dont le captivaient les aspects pittoresques. Il en a rapporté des études, des tableaux et des croquis.

La coloration de M. Cluysenaar n'a pas l'éclat fulgurant que donne au pays le soleil andalou. Il a vu la contrée sous un aspect plus sobre et n'a pas ressenti non plus la farouche impression que M. Constantin Meunier, qui se trouvait en Espagne à la même époque, a fait passer dans ses œuvres. Ses études sont intéressantes; elles n'émeuvent pas, et l'on sent un peu l'artiste dépeysé, cherchant à s'assimiler une contrée dont il ne pénètre pas la nature intime.


M. Cluysenaar complète son exposition par un portrait en pied de M. Frère-Orban, assez ressemblant, mais raide dans la pose, mal établi et peint lourdement; par deux portraits de jeunes filles, dont nous n'aimons guère la coloration crayeuse et l'attitude cherchée.

Ce qu'il y a de mieux dans l'exposition intime de M. Cluysenaar, et ici nous

sommes heureux de lui décerner un éloge sans aucune restriction, c'est sa charmante série d'aquarelles, qui révèlent toutes une justesse de coup d'œil, un sentiment et une habileté d'exécution remarquables.

IV.

L'ATELIER VAN ALPHEN.

EST à examiner les travaux de ses élèves que M. Van Alphen, dont nous avons également eu l'occasion de parler dans ces colonnes, avait, la semaine dernière, convié la critique. On sait combien l'excellent professeur apporte, dans la direction de l'atelier qu'il a créé, de conscience, d'intelligente initiative, d'activité et de soin. Il est très aimé de tout le petit monde qui suit ou qui a suivi ses leçons, et tous s'efforcent, à la fin de chaque année, de prouver, par l'exposition de quelques-uns de leurs croquis, de leurs albums, de leurs tableaux, la supériorité de la méthode que leur fait suivre leur maître. Il y a déjà, dans l'atelier Van Alphen, quelques tempéraments d'artistes, bien marqués qui ne tarderont pas à prendre leur vol, et que le professeur, par une entente de l'éducation artistique qu'on ne saurait assez louer, se garde bien de comprimer en les astreignant à suivre une voix unique, à se soumettre à telle ou telle règle adoptée par l'enseignement académique. Chacun se développe librement selon ses dons naturels, et le professeur se borne à diriger l'élève dans le chemin qu'il choisit, à rectifier ses idées, à lui enseigner le moyen le plus rapide d'exprimer ce qu'il a en lui. L'atelier Van Alphen n'est pas une serre chaude destinée à abriter quelques fleurs qui seraient incapables de supporter le grand air. C'est la pépinière où les plants deviennent robustes et sains, croissent au soleil et s'emplissent de sève vivifiante.

A. M.

---

## CHRONIQUE MUSICALE



### LE MOUVEMENT NATIONAL.

« ... Et maintenant que la propagande continue. La lutte commence seulement, la vraie lutte à coups de plume, par les articles, par les conférences, par la scène ! Nos batteries sont prêtes et nous suivrons fièrement et sans hésitation le mot de défi que nous avons pris pour devise : NE CRAINS ! »

Notre rédaction terminait ainsi, il y a deux mois, son manifeste de fin d'année..

Quand une armée a pris de telles allures, c'est qu'elle est l'avant-garde ouvrière d'un corps d'action sérieux; c'est qu'elle a l'instinct d'une bataille nécessaire et d'une victoire certaine; c'est qu'elle porte le drapeau, non-seulement d'une coterie, d'une chapelle, mais d'une race nouvelle. Son champ s'élargit; fut-elle essentiellement littéraire, il devient impossible qu'elle n'enveloppe dans son entraînement les arts parallèles, car elle est, avant tout, révolutionnaire de la vie intellectuelle et c'est pour cette vie qu'elle lutte à outrance pour cette vie spirituelle et glorieuse qui se continue au delà des tombes.

Ainsi notre *Jeune*..... avec ses airs de balafre, partie en éclaireur de cette race anti-bourgeoise que cinquante années de bourgeoisie paisible ont fécondée, a pris pour mission de claironner l'appel, d'éveiller les morts même, à l'œuvre du combat. Manieurs de plume, de pinceau, d'ébauchoir, manieurs d'archet, manieurs d'orchestre, aucun bras n'est de trop, aucune tête, et nous les appelons toutes qui vont le nez en l'air, au ciel de leur idéal, l'œil fixe à l'étoile ambulante, nous guidant à l'avenir comme jadis, les trois mages, au Messie.

Les peintres groupés à l'*Essor* puis aux *Vingt* nous ont tendu la main. Seul, le mouvement musical n'a pas trouvé son ère *Jeune Belgique* et s'attarde. Il faut que ses éléments non agrégés s'unissent; c'est le moyen de *faire balle* et trouver l'opinion publique.

*Mouvement musical.* — L'expression n'est guère juste pour une chose qui se meut si peu. Il était négatif, il y a quelques années; il est latent, aujourd'hui. Ses atomes cherchent à s'accrocher, se combiner, monter au jour; il sourd, gronde, bouillonne, éclate de ci, de là, comme un feu d'artifice humide et retombe sous une couche d'économie politique, le meilleur extincteur de tels coups de lyrisme absolument déplacés dans notre bon pays de sagesse. Mais, le meilleur extincteur n'est pas inamovible. Un jour arrive où l'art enjambe le bimétallisme et l'industrie locomotive, et je suis tenté d'espérer que nous y voilà presque.

Depuis qu'on parle en Belgique de musique belge, bien des plumes, — souvent mouches du coche, récriminant pour ne rien faire — ont reproché au gouvernement, à la presse, aux directeurs de théâtres, au public, leur apathie en ces matières. *L'art est dans le marasme* — comme le commerce. — J'entends cela depuis ma naissance. L'histoire est vieille, elle a du bon. Je laisse à d'autres le soin de la rééditer périodiquement. Il est vrai que les moyens matériels de développement n'abondent pas. Il y a de plus, l'inévitable opposition des vieux aux jeunes, des académiques aux impressionnistes, de ce qui est en haut à ce qui monte. On repousse les reproches: — Mais comment; nous n'empêchons pas les jeunes, nous leur faisons de la place, nous leur ouvrons les portes toutes larges! — Seulement, il y a une manière de dire aux gens: — Donnez-vous donc la peine d'entrer — puis de barrer le passage en se couchant au travers...

Tout ceci est de détail. Il y a pour expliquer ce vide d'un demi siècle un amas d'autres causes physiologiques, indépendantes des hommes. La renaissance actuelle, en laquelle j'ai foi, est l'avènement d'une couche nouvelle. C'est une peau neuve à notre société, un sixième sens à ce qui n'en avait que cinq. Toutes les insurrections ne donnent pas des Marseillaises. Il fallait à notre petite Belgique calée au soleil, le temps de s'asseoir et de voir clair. Maintenant elle peut faire des chefs-d'œuvre. A-t-elle des ouvriers ? Elle a un maître reconnu : Peter Benoît. Elle a les Huberti, les Blockx, les Mathieu, les Van den Eeden, les Waelput, les Radoux, et bien d'autres, dont chacun, malheureusement, s'isole et travaille en son ombre, peut-être un peu las et désespérant, à la fin, d'une cause qui semblait perdue. C'est qu'ils n'ont déjà plus l'entrain primesautier qui fait les émeutes, et ce n'est pas tout seul qu'on prend une barricade.

Certaines sociétés humaines, et la plupart passent leur temps à renverser la nature. Il y a cela d'étrange, à remarquer dans l'activité civilisée, que, lorsqu'il faudrait s'unir, on se dissémine. Quand il faudrait une levée en masse, on part un à un, pour ne se joindre qu'en haut à condition qu'on y arrive ; et l'on y arrive pas vite. Alors, comme on est vieux, comme on est chauve, on couronne de lauriers ses calvities, et l'on fait de l'obstructionnisme académique. Heureusement, nos artistes, nos artistes ont trop de crinière encore pour accomplir cette évolution conique dont le tracé figure un éteignoir ayant à sa pointe, un président d'Institut. Mais ne vaudrait-il pas mieux fonder d'accord l'édifice, et s'éparpiller au faite ? Ce serait suivant l'ordre et la ligne de toute genèse. Les bourgeons, les fleurs, les feuilles, l'eau, les flammes, la fumée, un bouquet, une gerbe, tout ce qui monte en masse, s'épanouit ; le germe se tasse, s'absorbe à la base ; c'est une *propulsion* vigoureuse qui se fait : Cela croît, grandit, s'élève lentement, la face au ciel libre en pleine lumière, et s'anatomise, s'allège, se subtilise dans l'invisible et l'infini. C'est une apothéose.

Tandis que là, c'est la *traction* d'un corps en sac qui baisse la tête comme un pendu, arrive au jour comme un seau sort d'un puits ; au lieu de l'air glorieux d'un vainqueur à l'assaut, il a la mine piteuse d'un noyé qu'on sauve. — Retenez ceci : dans toute secousse sociale, dans toute révolution vraie, libérale, généreuse, héroïque, l'effort était une poussée et s'est produit en bas. En bas, ce sont les jeunes qui poussent, en haut, les vieux qui tirent ; nous avons tout à gagner au premier cas.

Le seul essai — que je sache — d'une association des musiciens belges, fut celui des CONCERTS NATIONAUX. L'initiative en appartenait à Guillaume Meynne, un vieux, mais un vieux bien jeune encore, qui avait gardé dans une carcasse souffreteuse, le cœur de ses vingt ans. Je me souviens de lui, dont quelques-uns parlaient avec un sourire qui dit : « C'était peu de chose. » Ils ont tort. C'était un esprit très compréhensif, très pénétrant ; beaucoup trop large pour se parquer dans les mesquineries de sa génération. Il aimait les jeunes et les encourageait sachant qu'après lui, qu'après eux, d'autres vien-

draient qui feraient plus et mieux, et le désirant, car il aimait l'art pour l'art. Son génie philosophique nous eût laissé, je me figure, à côté d'œuvres lyriques, des travaux précieux d'analyse musicale, sans le mal incurable qui le prit de bonne heure et lui cassa l'avenir. Avant de s'en aller tout à fait de la vie, et craignant de n'y laisser qu'un souvenir d'estime et des regrets d'amis, il voulut tâcher de donner aux autres ce qu'il n'avait pas eu; et, comme s'il pressentait l'heure tant attendue d'une *sortie*, enfin décisive et fructueuse, ce fut lui, de tous le plus infirme, qui hasarda le premier coup. Dès que le projet fût en voie de réalisation, il s'activa, se multiplia, se fit l'âme de cette institution à laquelle il dévoua réellement dix ans de sa vie, voulant même, à ce prix, pousser à bout de ses débuts pénibles, l'œuvre qu'il avait entreprise. Je me le réimagine, aux répétitions des concerts, dans le froid de cette jolie salle coquette, toute rouge et blanche, de la Philharmonie défunte. Les plus vigoureux, gelés, transis par les journées d'hiver, y jouaient le chapeau sur la tête, le collet remonté, le foulard au cou. A Meyne n'importaient l'intempérie ni la fatigue; clopin-clopan, se soutenant à peine, appuyé sur une canne, il y arrivait le premier, toujours, ayant pour tous ce même regard et ce même sourire bons.

Dans cette salle, j'ai vu, pour la première fois, munis du bâton de chef, ces êtres extraordinaires qui passent leur vie à moucheter de mystérieux signes, des portées, et que, pendant longtemps, je m'étais représentés comme une espèce fabuleuse de demi-dieux. Cette figuration naïve au reste, est un peu celle que s'en fait la foule, qui est, considérée dans sa collectivité, un enfant ignorant et de compréhension étroite. Elle ne put jamais s'habituer à voir à l'entresol de son ciel lyrique ces sous-divinités compatriotes qu'on appelait *Monsieur*, qui avaient un nez en pleine figure et s'habillaient comme elle. On vint au concert national par faveur, par genre protecteur et philanthropique; on en sortait en riant de parti-pris.

J'ai parlé tantôt d'*association*. C'est inexact; l'effort, encore une fois, ne venait pas des jeunes assemblés. Il n'y avait qu'un comité de quelques-uns, graves, pacifiques, pas casseurs de vitres, du tout. Meyne très timide et modeste, d'autres très jaloux et envieux, d'autres très arriérés, parmi lesquels Stéveniers, ce type de vieux soldat de 1830, donne assez bien le ton du noyau. Mais ces quelques-uns, sans tapage, faisaient chose téméraire en appelant au feu de rampe un beau soir, ces compositeurs belges, dissimulés comme des malfaiteurs dans les coins ombreux du pays, pour leur offrir, gratis, un orchestre et un public.

Au bout de trois années, les concerts nationaux cessèrent d'exister. Meyne vit leur chute; c'est ce qui l'acheva. Il y a trois mois qu'il est mort. Personne ne s'est souvenu de ce qu'il avait fait pour en honorer suprêmement son cercueil.

Pourtant, l'élan donné, le mouvement se continuait doucement, sans drapeau ni manifeste, aux *Concerts populaires*. Il fut soutenu par l'*Art Moderne*,

le premier organe qui ait osé bouleverser de sa critique carrée et solide, les poncifs et les silences conspirateurs du reportage quotidien. Le public commence à savoir qu'il y a quelque part en Belgique des faiseurs d'opéras et de symphonies ; il consent à lire de temps en temps leurs noms au programme et les apprend lettre à lettre comme un bébé qui épelle. Il ne les siffle pas, parce qu'un public belge ne siffle jamais, fait semblant de les écouter, en parle un peu — et sans rire. Il ne faut pas lui en demander davantage.

Un seul d'entre eux, qui les domine, a vu son nom admis parmi les étrangers ; c'est Benoit, l'extatique Flamand dont le cerveau noyé dans des flots montants d'harmonieuse polyphonie, fait y surgir, du sommet de son emphase orchestrale, des sentences fatidiques, des appels de jugement dernier. On ne dit plus de lui : *Monsieur Benoit*, mais : *Pcter Benoit*. C'est la moitié de la célébrité. Les ovations chaleureuses méritées dont il vient d'être l'objet hors chez nous ; ses triomphes en France et en Allemagne ont encore haussé d'un cran sa renommée ici, où l'on a exécuté en août dernier, son *Guillaume-le-Taciturne* au *Wauw-Hall* et, tout dernièrement, aux *Artistes Musiciens, Charlotte-Corday*. Il est un singulier tempérament complexe de vigueur et de langueur de sang et de nerfs, tempérament tout Germain, du Nord, du bas pays voisin des mers ; Germain Batave, ayant d'eux la ligne sculpturale et l'ampleur massive des plans gras ; amollissant sa rudesse teutonne à la douce impression bleue mystique des rêveuses étendues de l'océan.

Hors son talent génial, son attitude de chef flamand a beaucoup contribué à son succès — je ne dis pas à sa gloire — je dis succès, réussite positive, immédiate, qu'on palpe étant vivant ; la gloire peut venir *post mortem* ; et n'en vaut pas moins. Le mal est, que la plupart des jeunes s'y sont trompés ; admirateurs enthousiastes subjugués par sa maîtrise, ils se sont faits ses disciples, ses féaux, absolument, presque aveuglément. Comme ils étaient des talents les plus actifs, et à quelques uns près, les seuls sur qui l'art musical comptât, ils firent croire, — le croyant eux-mêmes — qu'il n'y a point de musique belge possible, en dehors de la musique flamande.

C'est une question d'appréciation ; la leur me paraît fautive, étant donné, en fait, que leur phalange musicale, comme la nôtre, littéraire se compose des individualités les plus dissemblables, et, cela s'explique. La Belgique est à cheval sur deux races : elle est batarde de sang germain et gaulois panaché par toutes les dominations du passé. La nationalité n'est ici qu'une question de frontières. Notre renaissance est celle d'un peuple libre qui veut s'émanciper intellectuellement et fournir sa part de lumière au mouvement humain ; la montrer comme le fruit simple d'une race homogène et sympathique, et y aider dans ce sens, c'est contrecarrer l'expansion naturelle de ses forces et la faire avorter.

Au reste, il en est de même universellement. Il y a un art et des tempéraments divers qui y concourent. Vouloir les classer par écoles, c'est amoindrir l'art qu'on fractionne. Sans doute, ceux d'une même souche ont des affinités. Mais

après tant de siècles et dans l'état de cosmopolitisme où nous sommes, nous marchons à la fusion, de plus en plus, des éléments ethnographiques autrefois distincts. Comme la couleur locale des mœurs et des costumes, peu à peu, s'efface, ainsi doit disparaître tout à fait de ces natures, le fond d'entière qui les démarquait des *barbares*. Une race parfois encore, s'incarne pleinement dans un homme, les autres font mieux de suivre leur penchant sans s'inquiéter de savoir à quelle couleur ramener leur sang, qu'ils s'unissent. Qu'ils s'unissent dans le but supérieur de faire triompher leur personnalité au profit de l'esthétique contemporaine.

Si le mouvement flamand pouvait leur être un point de repère, et s'il aboutissait à une trouée au grand jour des hommes de talent qui l'animent, il aurait bien mérité de l'art.

HENRY MAUBEL.



## MEMENTO MUSICAL



**D**ès cette année nous développons la partie musicologique de notre revue. *La Jeune Belgique*, dorénavant, publiera régulièrement une chronique musicale et un memento des nouvelles intéressant l'art contemporain. Nous soutiendrons surtout le mouvement national, et jeune.

Nos principaux compositeurs veulent bien nous prêter leur appui et nous tenir au courant de leurs travaux.

Nous annoncerons et analyserons toutes les œuvres qui nous seront communiquées.

Les *Concerts populaires* annoncent leur première matinée pour le 13 janvier. Après les exécutions données l'hiver dernier de la *Symphonie funèbre* d'Huberti et du *Hoyoux* de Mathieu, on annonce pour cette saison un nouveau poème de Raway : *les Adieux* et une suite au *Hoyoux* : *La Frehyr*. La série des concerts se terminera par une audition d'œuvres wagnériennes.

Gustave Huberti, l'un des champions les plus actifs du mouvement flamand a deux œuvres sur le métier.

La première, *Bloemardinne* est empruntée au moyen-âge de notre histoire, donnée sur laquelle *Hiel* a composé un poème symbolique d'une très large al-

lure ; la partition est presque achevée ; l'auteur en a choisi des interprètes qui seront M<sup>me</sup> Biemans d'Anvers et M. Blauwaert.

La seconde œuvre, qui est une sorte de petit oratorio, a pour titre *Tanchelijn* ; elle est également de Hiel pour le livret.

On annonce encore de ce côté l'œuvre d'un autre flamand : Wambach ; titre : *Yolan*.

Quant à Benoit, après ses succès bruyants en France et en Allemagne, les exécutions du *Lucifer* et le festival d'Angers, il prend rang peu à peu, en même temps que Berlioz et Wagner, aux programmes des Concerts Padeloup, Colonne, Lamoureux. L'*Oorlog* sera prochainement édité chez Breitkopf et Haertel.

*Sigurd* a passé le 7 à la Monnaie. Nous y consacrerons notre prochaine chronique.

*Manon* passera prochainement à l'Opéra-Comique de Paris, puis à Bruxelles.

*Richard III* de Salvayre a obtenu un succès discuté à St-Pétersbourg. A l'Opéra de Paris, doit passer l'*Egmont* du même auteur. On annonce de Saint-Saëns, un nouvel ouvrage : *le Roi Arthur*.

C'est le 20 Janvier que passera au théâtre royal d'Anvers le *Pedro de Zalaméa*, de Benjamin Godard.

On annonce la fondation à Paris, sous la présidence d'Ernest Reyer, d'une union internationale des compositeurs qui a pour but de créer en six auditions annuelles, une exposition de la musique contemporaine. Ces auditions auront lieu, pour cette année, en avril, mai et juin. Les œuvres belges y exécutées seront la *Rubens-Cantate* de Benoit et *Daphnis et Chloé*, un poème de Fernand Leborne.

Le 6 Janvier *l'Essor*, avec ses excellents musiciens Kefer, Lermينياux, Agniez, Van der Goten, Jacob et Danneels, a donné une séance des plus intéressantes et consacrée toute entière à l'exécution des œuvres de Mendelssohn. On a très remarqué surtout l'adagio (*Nachtstück*) de la sonate en *ré majeur* (op. 58) pour piano et violoncelle. Toutes nos félicitations à nos amis les Es-soriens.

Nous venons de recevoir la seconde série des *ballades de Goëthe* que M. Mathieu traduit dans une langue musicale fort élevée. Toute cette musique a une grande allure, très originale et très mélodique, se rapprochant beaucoup de la première manière de Wagner. Lorsque M. Mathieu se sera complètement débarrassé de cette forte empreinte, dont il peut se passer aujourd'hui, lorsqu'il aura su dégager sa personnalité, très intéressante et vaillante, nous saluerons en lui, un des maîtres de la composition moderne. Nous signalerons tout particulièrement dans ce recueil la *Ballade du Roi des Aulnes* : une merveille de sentiment et de couleur.

H. M.



---

## CHRONIQUE THÉÂTRALE

DU 5 DÉCEMBRE AU 5 JANVIER.

*Le but de cette chronique, dont les appréciations seront très brèves, est de fixer, comme le font pour la France MM. Noël et Stoullig, dans leurs "Annales du théâtre et de la musique," le bilan du mouvement théâtral en Belgique. Nous ne nous arrêterons donc qu'aux cinq théâtres importants, et aux premières représentations intéressantes qui y auront été données, nous bornant pour les autres à un simple résumé chronologique.*

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE. — 5 Déc. : — *Giralda*, op. com. en 3 actes ; musique de Adam, paroles de Scribe. *Les Sorrentines*.

L'interprétation de *Giralda* laisse beaucoup à désirer. M<sup>lle</sup> Arnaud y est plus que médiocre. M<sup>lle</sup> Legault et l'excellent comique M. Chappuis y sont seuls intéressants.

6 Déc. : Les *Huguenots*, gr. op. en 5 actes, musique de Meyerbeer, paroles de Scribe.

Après l'éclatant début de M<sup>me</sup> Caron dans *Faust*, son grand triomphe dans les *Huguenots* n'a étonné personne. Comme le dit *l'Art Moderne*, M<sup>me</sup> Caron réalise le type tant prisé, tant recherché par Wagner, de la chanteuse qui joue, qui ne s'absorbe pas dans l'unique sensation de son gosier fonctionnant, vibrant, trilliant, vocalisant, mais se souvient qu'elle a une âme pour sentir, et un corps pour traduire cette âme. Elle remplirait triomphalement, croyons-nous, les rôles d'Elsa, d'Elisabeth, de Sieglinde. Ne le présentait-on pas l'an dernier quand elle a chanté Yseult aux Concerts populaires? Singulièrement servie par sa grande taille souple, majestueuse sans solennité conventionnelle, ayant des levées et des lentes retombées de bras d'une dignité de prêtresse, la physionomie apte à toutes les transformations, surtout à celles de la douleur, de la crainte, de l'horreur ou du désespoir, elle semble posséder des ressources indéfinies. Même dans les trois chutes dont est émaillé son rôle de Valentine, elle a su sortir des mouvements réglés comme au ballet, et trouver des formules imprévues.

Ces qualités sont de premier ordre. Des spectateurs moins coiffés que nous ne le sommes du côté musical, y sont toujours très sensibles en admettent difficilement l'absence. C'est sur elles qu'est fondée la popularité inépuisable de M<sup>me</sup> Krauss : en vain la voix s'use-t-elle ; la flamme dramatique subsiste et le public, ému encore, admire et applaudit. C'est parce que M<sup>lle</sup> Duvivier ne les possédait pas et a cru pouvoir s'en remettre, pour son succès, uniquement

à sa belle voix, dans ce même rôle de Valentine, qu'elle a échoué à l'Opéra. Car si certaines œuvres du vieux répertoire s'accommodent de l'insuffisance dramatique, elle devient intolérable quand la passion est la dominante de la pièce.

M<sup>lle</sup> Legault, ravissante dans son costume de page, joue et chante admirablement le rôle d'Urbain.

M<sup>lle</sup> Hamaeckers a toujours cette voix et cette diction admirables de fraîcheur et de pureté... sur le déclin.

M. Gresse, qui débutait le 18 Décembre 1875 au Grand-Opéra de Paris, dans le rôle de Saint-Bris, qui ne lui réussit pas, n'a guère été plus heureux dans celui de Marcel. Il vise trop aux effets de sonorité et ne s'inquiète pas assez de la couleur et du relief d'ensemble à donner à son personnage.

M. Massart a fait des progrès énormes, et comme chanteur et comme comédien, mais il est bien pâle dans le duo du 4<sup>e</sup> acte.

M. Devriès joue élégamment le rôle de Nevers, mais son organe désagréable le sert bien malheureusement.

7 Déc. : *L'Eclair*, op. com. en 3 actes, musique d'Halévy. — et *Coppélia* (1<sup>er</sup> acte), ballet en 2 actes, musique de Léo Delibes. Ce ravissant premier acte de *Coppélia*, très-bien dansé, a eu un sérieux succès. M. Jehin y est remarquable dans la direction de l'orchestre qui a détaillé très finement ce bijou musical.

9 Déc. : *Les Huguenots*.

10 Déc. : *Le Barbier de Séville*, op. com. en 3 actes, musique de Rossini.

L'interprétation, dans l'ensemble, est assez bonne ; il y avait même très longtemps qu'on n'avait entendu *Le Barbier* chanté aussi proprement. M<sup>lle</sup> Arnaud y apporte ses excentricités américaines qui paraissent plaire beaucoup au public des petites places, mais qui sont trop antipathiques à l'art pour qu'on s'y laisse prendre. Du reste M<sup>lle</sup> Arnaud n'a absolument pas le moindre sens musical ; sa place est au café-concert. MM. Rodier et Soula-croix se démènent lourdement et ne sont point à leur aise dans ce gargarisme continu et soporifique. M. Gresse exagère comme toujours certains côtés futiles de son personnage et néglige totalement le caractère à lui donner.

12 Déc. : *La Poupée de Nuremberg*, op. com. de A. Adam, et *L'Eclair*.

13 Déc. : *Les Huguenots*.

14 Déc. : *Si j'étais Roi*, op. en 3 actes, musique de A. Adam.

16 Déc. : *Méphistophélès*, op. en 5 actes et 9 tabl., poème et musique de Arrigo Boïto.

La reprise de cet opéra était attendue avec curiosité ; elle n'a pas été fort heureuse. La première surprise passée, on s'est aperçu combien cette œuvre était creuse, ne devant son semblant d'originalité qu'à une orchestration très fouillée et très intéressante. M. Jourdain y est toujours franchement mauvais. Tout à fait vulgaire dans l'acte du jardin, il ne se relève un peu que dans l'Épilogue. M. Gresse est remarquable dans sa création de Méphisto ; c'est un rôle qui convient à sa voix et à son jeu.

17 Déc. : *Le Pardon de Ploërmel*, op. com., musique de Meyerbeer. M<sup>lle</sup> Arnaud chante presque convenablement le rôle de Dinorah et surtout la valse : Ombre légère..... Le reste de l'interprétation, a droit aux éloges.

19 Déc. : *Le Maître de Chapelle* et *Les Dragons de Villars* op. com. de Maillart.

20 Déc. : *Les Huguenots*.

21 Déc. : *L'Eclair* et *Le Maître de Chapelle*.

23 Déc. : *La Fête du Village voisin* et *la Dame Blanche* op. com. de Boieldieu.

24 Déc. : *La Fille du Régiment*, op. com. musique de Donizetti, et *Le Maître de Chapelle*.

25 Déc. : *Carmen*, op. com. en 4 actes, musique de G. Bizet. M<sup>lle</sup> Deschamps est médiocre dans *Carmen* et cela se conçoit. Elle n'a ni la grâce, ni la hardiesse nécessaires, et ses grands gestes télégraphiques, toujours les mêmes, produisent un effet déplorable. Elle chante avec goût, mais manque totalement de cette allure souple et presque canaille qu'exige ce rôle si remarquablement humanisé par M<sup>me</sup> Galli-Marié. Le reste de l'interprétation, si nous en exceptons M<sup>lle</sup> Legault et M. Soulacroix, est fort inférieur.

28 Déc. : *Le Pardon de Ploërmel*.

30 Déc. : *Le Maître de Chapelle*, *La Fille du Régiment* et *Les Noces de Jeannette*.

Depuis le 20, une indisposition de M. Gresse et les répétitions du *Sigurd* font qu'on ne joue plus que l'opéra comique. Aussi la troupe paraît-elle fatiguée, pas autant d'ailleurs que le public, dont l'annonce de la première de l'opéra de Reyer pour le 7 janvier calme l'impatience.

1<sup>er</sup> Janv. 1884 : *Le Barbier de Séville*.

4 Janv. : *La Dame Blanche*.

— THÉÂTRE DU PARC — du 5 au 15 déc. : *Onze jours de siège* — *Prête-moi ta Femme*.

15 Déc. : 1<sup>re</sup> repr. de *L'Ainé*, pièce inédite en 4 actes de Paul Delair : La pièce de M. Delair (connu par l'insuccès de *Garin* en 1880) ne tient que six fois l'affiche, sauvée du four éclatant par l'interprétation remarquable de MM. Coquelin, Coquelin cadet, Garnier, MM<sup>es</sup> Brindeau et Favart, tous comédiens de Théâtre-Français. Mélodrame bourré des ficelles du vieux jeu avec le trémolo en moins ; scène d'ivresse, scène de jeu, portrait de l'ainé, (croix de ma mère), scène de malédiction (imprécations de Camille), le tout mal agencé, mal écrit et digne de « ces bons petits belges ».

*L'Ainé* ou *l'Ange blanc et l'Ange noir*, tel devrait être le titre de ce mélo... pardon ! de cette comédie en quatre actes, dont la synthèse se trouve dans une phrase dite sur un ton prophétique au premier acte : « La vie trompe souvent, mais la mort tient ses promesses ! »

Michel Lefort vient de mourir *intestat*. Il laisse seul sur terre et sans res-

sources une orpheline, Iveline, qu'il a recueillie autrefois toute jeune, et qui est presque la fiancée de Georges Rémond, jeune premier. Le seul héritier de Michel est son frère Vivien, un bohème, buveur et joueur, que la nouvelle de son héritage inespéré va cueillir en Amérique. Il revient accompagné de son *alter ego* Chavagnac, — l'ange noir ! — bandit comme lui et décidé à profiter des miettes du million tombé du ciel. Robert Macaire et Bertrand ; c'est neuf.

Ils arrivent, avec leurs mines et leurs costumes d'arsouilles, demandent les clefs, s'installent et mettent à la porte l'orpheline et son institutrice Jeanne, qui s'en vont sur l'heure en les maudissant. Le premier acte se ferme sur la malédiction d'Iveline ; Vivien-Coquelin est foudroyé par ces paroles vengeresses. Maudit ! il est maudit ! et lui qui ne croit plus à rien, qui se moque et ricane, qui a volé et tué dans le cours de sa carrière infâme, lui le sceptique, le misérable, le brigand, est littéralement pétrifié par la malédiction et fond en larmes. C'est d'un vraisemblable stupéfiant.

Au deuxième acte, nous sommes chez Iveline, le jour de sa fête. Vivien, décidément « revenu à de meilleurs sentiments, » a envoyé à l'orpheline tous ses meubles, et aujourd'hui, pour mettre un comble à ses bienfaits, il lui envoie le portrait de Michel, l'aîné le bienfaiteur. Georges Rémond, inquiet par ces munificences, fait à Iveline une scène de jalousie. Elle, sereine, lui laisse entendre qu'elle l'aime. Entre, à ce moment, Vivien avec Chavagnac. Ce dernier prend le bras de Georges et le prie de lui jouer sa symphonie (Georges est compositeur). Pendant que Georges s'exécute dans une salle voisine, Vivien, devenu correct, corrigé, nouvel homme, honnête, parfait, reste seul avec Iveline et lui fait ses premiers et brûlants aveux d'amour. Elle se trouble, balbutie... et demande huit jours de réflexion. A ce moment, Chavagnac rentre avec Georges, qu'il accable d'onomatopées admiratives. « Superbe ! Génial ! Du Beethoven ! Mon grand poème est fait, je l'écrirai sous cette foudroyante impression. — Son poème ! dit Vivien en riant ; rien n'en est écrit, depuis quinze ans qu'il m'en parle. Je le connais, le voilà ! » Et il prend dans la poche du poète alcoolisé un jeu de carte.

Pendant ce temps, Iveline prépare le thé. Les deux amis se rapprochent instinctivement d'une table ; Chavagnac coupe. Dix louis ! Tenus ! Mais la main de l'ange blanc enlève le jeu de cartes des mains de l'ange noir. Elle enlève aussi le flacon d'eau-de-vie que les joueurs ont à moitié vidé. La fin de cet acte, fort peu importante, se compose surtout d'une longue tirade de Coquelin-Vivien, disant à Iveline qu'il y a en lui deux hommes, l'ancien et le nouveau, l'ancien plongé dans toutes les fanges, le nouveau régénéré par elle. De plus en plus neuf.

Huit jours d'attente et de perplexité, dans la compagnie odieuse de l'ange noir, de ce Chavagnac, qui veut empêcher le mariage qui le mettra sur le pavé, et qui s'attache à éveiller des doutes dans l'espoir de Vivien, à faire revivre le vieil homme, le buveur, le joueur. Il réussit, et au troisième acte, Vivien entre en scène, chez Iveline, devant elle, ivre, la bouche pâteuse, l'œil hagard,

les jambes chancelantes. Georges le regarde avec dégoût. Vivien le voit, sa jalousie s'exaspère, il s'élance dans une fureur d'ivrogne. Iveline le retient de sa douce main d'ange. Il tombe ivre-mort dans un fauteuil. Lorsqu'il se réveille, grâce aux sels qu'Iveline lui a fait respirer, aux parfums dont elle a oint son front, il lui dit que c'est pour elle, par désespoir qu'il s'est enivré, qu'il l'aime éperdument, mais qu'il se sent indigne d'elle, toujours prêt aux rechutes, et que la mort seule peut mettre un terme à ses tourments. Elle, touchée, lui répond par de douces paroles : « Voulez-vous que je sois votre femme ? » Et à part, dans une exaltation : « L'autre, l'ainé, m'a donné une âme : mon devoir est de sauver celle-ci ! » — La toile, sentant que c'est ce qu'elle a de mieux à faire, tombe.

Quatre ans se sont écoulés. Georges, qui a obtenu le prix de Rome, est parti pour l'Italie. A son retour à Paris, il retrouve un homme heureux, absolument guéri, honnête, sérieux : Vivien Lefort, et une femme écrasée sous le poids de son sacrifice, ayant eu la force de donner à son mari une apparence d'amour mais dont l'extravagante abnégation n'a pu obtenir pour récompense l'oubli de sa profonde passion pour le fiancé de sa jeunesse. La seule vue de Georges a fait fondre toute l'énergie dont elle s'était armée pour la lutte. Elle résistera, elle mourra plutôt que de succomber. Mais Georges, fou d'amour et de colère, pénètre chez elle, la nuit. Il lui reproche sa trahison, il l'enlace : si elle l'abandonne, il deviendra le bandit et le débauché qu'a été Vivien. La gouvernante, Jeanne, survient — à temps — pour séparer les amoureux, mais le mari, prévenu par Chavagnac (le bon petit ami !), s'est dissimulé derrière une portière, où il a tout entendu. Il est de trop sur la terre, et la délicatesse l'oblige, cela va sans dire, à céder la place à Georges. Quelques gouttes de laudanum mettront fin à sa situation. C'est ce qu'il explique fort tranquillement à Jeanne, qui essaie vainement de le détourner de ce projet. Assis dans un fauteuil, à la main son petit flacon, dans l'attitude du docteur Faust au moment où, dans l'opéra de M. Gounod, il chante : « Salut, ô mon dernier matin ! » il meurt doucement, et la gouvernante éteint la lampe, ce qui veut dire que la pièce est finie.

22 Déc. : 1<sup>re</sup> repr. de *Ma Camarade*, com. en 5 actes de H. Meilhac et Ph. Gilles (tient l'affiche jusqu'au 5 Janv. *A continuer*).

Une de ces pièces qu'on a déjà vues on ne sait où, Les trois premiers actes très drôles, les deux derniers allongés et ennuyeux. Au lendemain du mariage, deux jeunes époux se séparent à l'amiable. De Boistulbé fait une moue bête en embrassant ; cela suffit à dégoûter de lui Adrienne. « Nous serons désormais camarades », lui dit-elle. De Boistulbé accepte, mais se rattrape chez des... amies. Adrienne l'apprend et renonce à la camaraderie pour rendre à son infidèle ses... droits. Grâce à la pétillante et délicate M<sup>me</sup> Sigall ainsi qu'à M. Huguenet qui a enfin trouvé la vraie et bonne verve de la comédie, *Ma Camarade* a du succès.

— THÉÂTRE DES GALERIES. — Du 5 au 12 Déc. : *Boccace*.

12 Déc. : 1<sup>re</sup> repr. de *Le Prémptif*, op. bouffé en 3 actes, musique de M. Louis Gregh, paroles de MM. Hennequin et Valabrègue (du 12 au 18 Décembre). Barbotin XXXVI roi de Cocassie, a une fille, Sophie, qui doit épouser l'héritier présumptif du trône. Or, il y a deux héritiers, Agénor et Ludovic, nés le même jour, à la même heure, ensemble. On tire le trône au sort et c'est Ludovic, l'aimé de Sophie, qui est favorisé.

Sur cette amusante donnée, M. Gregh, l'auteur du *Lycée de jeunes filles*, a écrit une petite musique drôlette mais pigée un peu à droite et à gauche, sans originalité aucune. Bonne interprétation par MM. Deschamps, Pottier et Lureau. M<sup>lle</sup> Blanche Miroir insuffisante.

18 Déc. : *La Rose de Saint-Flour* (opérette connue d'Offenbach) et *Le Prémptif* (du 18 au 24 Déc.).

24 Déc. : 1<sup>re</sup> repr. de *L'Oiseau bleu*, com. en 1 acte de M. Maurice Debrun (Maurice Hennequin, fils). Un début de jeune et un succès. Le sujet plein de situations amusantes, est simple : c'est l'histoire d'un homme cherchant l'idéal rêvé, l'oiseau bleu, et croyant l'avoir trouvé enfin dans la gracieuse personne d'une femme mariée. Il s'aperçoit vite que l'idéal n'est qu'un soleil décevant (voir Rodenbach, *Jeune Bely*. t. II, p. 412). Acte passablement mal joué, abstraction faite de M. Lureau et M<sup>me</sup> Aciana.

Du 24 au 28 Déc. : *La Rose de Saint-Flour*, *L'Oiseau bleu*, *Le Prémptif*.

Du 28 Déc. au 5 Janv. : *L'Oiseau bleu*, *Le Prémptif*.

5 Janv., Reprise de *Bébé*, com. en 3 actes de Alfred Hennequin et Emile de Najac. — *Le Prémptif*.

— THÉÂTRE MOLIERE. — Du 5 au 8 Déc. : *Le Père de Martial*.

Du 8 au 15 Déc. — *Dora*. La très passionnante comédie de Sardou, celle de toutes qui met le mieux en lumière, à côté des ficelles dont il se sert avec une sereine impudeur, ses qualités d'écrivain dramatique, habile à nouer une intrigue et à la mener jusqu'à son cinquième acte, a trouvé au théâtre Molière une interprétation, sinon parfaite, du moins très satisfaisante et de nature à faire comprendre et apprécier l'ouvrage. MM. Laty et Pierre Manin, dans les rôles de Mauriac et de Favrolles, ont tous deux du naturel, de l'entrain, un bon débit. Avec un peu plus de chaleur et de tendresse dans les scènes d'amour, le premier serait tout à fait bien. Le second a un jeu bon enfant, une physionomie mobile, un peu railleuse, une excellente tenue en scène, qui en feront assurément, d'ici à peu de temps, une personnalité remarquée. La façon toute personnelle dont il avait compris le personnage de l'Américain Clarkson, dans *l'Etrangère*, au début de la saison, nous avait donné du jeune premier rôle une favorable opinion, que les événements justifient. Du côté des femmes, M<sup>me</sup> Clarence, une fort jolie blonde, mérite une mention. Elle a, dans le rôle difficile de Dora, quelques moments remarquables, notamment au 4<sup>e</sup> acte, quand elle refuse de se justifier du soupçon que son mari dirige contre elle. Elle a accentué avec beaucoup d'énergie cette scène, — la plus dramatique et la mieux venue, à notre sens, de la pièce de M. Sardou.

On trouve dans *Dora* plusieurs des idées qui devaient quelques années plus tard s'épanouir dans *Fédora*, l'expression la plus complète de l'art complexe du dramaturge. Les correspondances secrètes de ces bachelettes de la politique, les intrigues mystérieuses, ayant pour cadre un milieu international bizarre, forment la trame de *Dora* comme celle de *Fédora*. A divers titres donc, cette reprise présentait de l'intérêt. (*L'Art Moderne*.)

Du 15 ou 21 Déc. : *Une Corneille qui abat des noix*. (Barrière et Lambert) et *Les Yeux du Cœur* (Emile Abraham).

Du 22 au 29 Déc. : — *Croque-Poule* et *Les Sceptiques*.

Du 19 Déc. au 4 Janv. : — *Comme celles sont toutes*. — *Le Piano de Berthe*. — *La Poudre aux yeux*.

Le 5 janv. : — *Pendant le bal*.

— THÉÂTRE DES FANTAISIES PARISIENNES (ALCAZAR ROYAL). — Après un sombrage total dans le genre café-concert, l'Alcazar se relève tout-à-coup le 20 Déc. par une brillante reprise de *Fatinitza*, la charmante opérette de Suppé.

On a fait à chaque artiste un entrée presque triomphale. Pour la plupart, n'était-ce pas un retour d'enfant prodigue, ramenant la joie et la paix dans la maison? Mario Widmer, redevenu ténor d'opérette, réapparaissant aux avant-postes russes sous sa pelisse et sa toque de loutre étoilées de flocons de neige, Géraizer, incarnant comme jadis, Tchitchatcheff-le-Bourru, qui scande ses jurons de coups de fouet et poursuit de ses amoureuses ardeurs l'introuvable Fatinitza; Castelain, reprenant son emploi de gardien du harem avec son prodigieux grimage et son irrésistible verve comique; M<sup>lle</sup> Lacourrière, retrouvant sous l'élégant uniforme de Vladimir ses précédents succès, quelle fortune inespérée! La joie était si grande, du parquet au paradis, qu'on eût volontiers enjambé l'orchestre pour aller serrer la main à toutes ces anciennes et chères connaissances. Quand le rideau s'est levé, au deuxième acte, sur un décor neuf, fort joliment brossé, et s'ouvrant sur une perspective dans laquelle s'élançait un jet d'eau naturel, la foule à trépiné d'enthousiasme. Elle a été indulgente pour les rôles secondaires et pour les chœurs et a, finalement, rappelé tout le monde, après avoir, comme jadis, bissé le fameux trio du troisième acte, cette joyeuse envolée de sonneries de clairon qui a fait le tour du monde.



## MEMENTO

— H O H —

- I. Statistique de 1883. — *Poèmes ironiques* par Emile Goudeau, 1 vol. Paris. Ollendorf, 3.50. — *La faute de Madame Bucières* par Georges Pradel, 1 vol. Paris. Ollendorf. 3.50. — *Paris illustré* — Bal de l'Académie — Ferdinand

Génissieu — Conférence de M. Bourson. — Bibliothèque Gilon. — Encore Octave Pirmez; droit de réponse. — Clément.

I



os lecteurs verront avec intérêt le tableau suivant des ouvrages publiés pendant l'année 1883 par les écrivains de la *Jeune Belgique* (1).

- Janvier : HÉLÈNE SWARTH : *Les Printanières*, poésies.  
Février : EDMOND PICARD : *Grelots progressistes*, histoire politique.  
EMILE VERHAEREN : *Les Flamandes*, poésies.  
Mars : LUCIEN SOLVAY : *La Critique et les critiques*, étude.  
ALBERT GIRAUD : *Le Scribe*, nouvelles.  
Avril : GEORGES EEKHOUD : *Kees Doorik*, roman.  
Mai : THÉODORE HANNON : *Au pays de Manneken-pis*, poésies.  
Juin : THÉODORE HANNON : *Le candélabre*, opérette.  
Juillet : MAX WALLER : *La vie bête*, nouvelle.  
Novembre : EDMOND PICARD : *L'Amiral*, scènes de la vie judiciaire.  
Décembre : OCTAVE MAUS : *Aux Ambassadeurs*, nouvelles.  
MAX WALLER : *Le Baiser*, nouvelles.  
MAX WALLER : *L'Amour fantasque*, nouvelles.

\*\*\*

Paraissent à la librairie P. OLLENDORFF, les *Poèmes ironiques*, d'EMILE GOUDEAU. L'auteur s'est attaché, dans une série de tableaux largement et vigoureusement brossés, à peindre la vie moderne, les fièvres et les joies, les rictus et les sourires de Paris. Les *Lamentations de la Lumière*, la *Bible de Méphisto*, la *Revanche des Bêtes*, en de vers nerveusement écrits, donnent bien ce que l'auteur promet par sa préface, qui porte ce titre significatif : *Paris-Paradoxe*. Cette préface, en prose, donne le plan et l'essence d'un grandiose poème, où l'on verrait la multitude des Parisiens cacher perpétuellement, sous un ironique sourire et sous un gouailleur sarcasme, la profonde amertume de la *Lutte pour la vie*, plus dure en cette grand'ville, qu'en aucune autre au monde.

\*\*\*

*La Faute de Madame Bucières*, par GEORGES PRADEL, vient de paraître chez PAUL OLLENDORFF.

C'est une étude consciencieusement fouillée, écrite avec un soin extrême, reposant sur une donnée originale et absolument neuve.

Peut-être le lecteur reconnaîtra-t il, dans ce roman, si réel et si vécu, une personnalité célèbre et regrettée qui vient de disparaître dans des circonstances terribles.

---

(1) Tous ceux qui ont écrit au moins un article dans notre revue.



Au surplus, *La faute de Madame Bucières*, n'a pas besoin de cet élément de curiosité pour être bientôt dans toutes les mains.

\*\*\*

Le Numéro 8 du *Paris Illustré* vient de paraître sous le titre : ETRENNES.

Voilà un titre bien justifié par le numéro que nous avons sous les yeux.

Cette livraison du *Paris Illustré* contient, en effet, de superbes Etrennes offertes par le journal à ses lecteurs : deux magnifiques dessins à la plume, le premier de Roybet, le maître puissant à la fois et gracieux, qui peint si bien les élégances du XVI<sup>e</sup> siècle ; le second d'Emile Bayard, l'illustrateur fécond et spirituel dont nos lecteurs ont déjà pu apprécier l'immense talent et qui s'est cette fois surpassé pour eux. Elle renferme, en outre, une intéressante revue des beaux Livres de fin d'année, des Contes de Noël, et des dessins tirés en couleur, et signés de : Aranda, Chelmonski, Courboin, Deroy, Grasset, A. Marie, Myrbach, Scott, etc.

Ajoutons que ce numéro, comme tous ceux du *Paris Illustré*, est tiré par des ouvriers français, sur du papier français, avec de l'encre française, au moyen de machines françaises, et qu'il est une victorieuse réfutation des accusations d'impuissance lancées contre la typographie française au profit de publications imprimées à l'étranger. 1 fr. le numéro.

*En vente* : chez Rozez, libraire-éditeur, 81, rue de la Madeleine et chez tous les libraires et dans tous les kiosques.

\*\*\*

Le samedi 29 Décembre a eu lieu au Théâtre Lyrique le bal annuel de nos amis les jeunes de l'Académie de peinture, ayant à leur tête le sympathique artiste, M. Vanpeteghem. La salle, placardée de pochades anti-académiques, étaient pleine de godaillieurs en verve, et Jeunes Belgique et jeunes peintres ont soigneusement mis au vestiaire, avec leur pardessus, le sérieux et l'ennui du nouvel an qui s'avancait avec ses scies de visites et de palinodies, pour chahuter et rire et blaguer. Félicitations à notre ami Vanpeteghem.

\*\*\*

Le 21 Décembre dernier est mort à Sainte-Menehould, Ferdinand Génissieu, un écrivain de beaucoup de mérite et peu connu — naturellement. Son principal ouvrage *En prenant le thé*, qui rappelle les fines esquisses de Gustave Droz était précédé d'une préface de Paul Lacroix dans laquelle celui-ci rendant hommage à notre compatriote, disait : « Un pareil livre est de ceux qui ne se montrent que bien rarement dans le pandémonium de notre littérature parisienne. »

Souhaitons que l'on publie une nouvelle édition de ce livre devenu rare, et qu'un renouveau de succès fleurisse sur la tombe d'un de nos écrivains.

\*\*\*

Le vendredi 21 Décembre, M. Bourson, le doyen de la presse belge, a donné au *Cercle artistique et littéraire* une conférence charmante sur La Fontaine. Avec son fin esprit un peu bonhomme qui le fait ressembler au fabuliste

qu'il évoquait, M. Bourson a rajeuni le thème qu'il avait choisi et rendu avec une spirituelle verve quelques-unes de ces fables que nous savons tous par cœur comme les vieux airs berceurs des premières années. Cette causerie donnée presque en famille, vu les innombrables sympathies que M. Bourson a réunies autour de lui, n'était pas déplacée entre celle d'Armand Sylvestre et celle un peu déplaisante de M<sup>me</sup> Henri Gréville.

\*\*\*

Viennent de paraître dans l'interminable et Danaïdesque bibliothèque Gilon une nouvelle: *La Lutte pour l'existence* d'un auteur russe A. C. Kourbsky traduite par un anonyme, et une intéressante étude de M. R. Serrure sur *La Monnaie en Belgique*.

## II



Voici la note que nous trouvons dans le dernier numéro du *Journal des Beaux Arts* :

« A propos des lettres d'Octave Pirmez publiées dans la *Jeune Belgique*, contre la volonté du défunt et le désir de la famille, la rédaction produit cette remarque qui constitue un injurieux soupçon : «...Ces lettres seraient vraisemblablement restées inédites, la publication de la correspondance de Pirmez ayant été confiée à des amis timorés qui n'hésiteront pas à supprimer des dossiers les lettres compromettantes pour le combat rétrograde et bourgeois qu'ils livrent.»

*La Jeune Belgique* se trompe. En ce qui nous concerne, lorsque nous aurons publié les extraits de la correspondance, nous déposerons les originaux (500 lettres environ) chez un notaire où la rédaction de la *Jeune Belgique* pourra, s'il lui plaît, en prendre connaissance. Elle s'assurera ainsi que, dans le cas où nous aurions supprimé des lettres compromettantes, ce n'est pas elle qui devrait s'en plaindre.

AD. SIRET.

Nous n'entrons pas dans cette querelle. L'affaire est claire pour nous. M. Siret est-il chargé par le défunt de publier toutes ses lettres ? Si oui, pourquoi ne s'est-il pas adressé à MM. Giraud, Picard, Lemonnier, Waller qui en possèdent plusieurs ? Si non, nous avons eu raison de les publier, nous, ne fût-ce que pour compléter le volume que M. Siret prépare. Le désir de la famille nous est indifférent comme une vieille savate et la volonté d'Octave Pirmez nous semble trop commodément interprétée. Si après l'apparition du volume, il reste des lettres inédites et que nous parvenions à nous les procurer, NOUS LES PUBLIERONS, nous moquant fort de l'avis de M. Siret qui, entre parenthèses, pourrait bien se presser un peu. Ajoutons que notre ami Emile Van Arenbergh n'a rien à faire en ceci ; aucune des lettres qu'il possède n'a été publiée par nous et il tient à ne pas s'en dessaisir. Et maintenant zut, flûte ! Qu'on nous laisse la paix !

Voici la lettre que nous recevons à ce propos et qui, nous semble-t-il, ne change rien à ce que nous disons ci-dessus. Cette question reste toujours la même : publiera-t-on toutes les lettres ? Sinon, pourquoi nous reprocher de combler les lacunes ?

Bruxelles, 1<sup>er</sup> janvier 1884.

A Monsieur le Directeur de la *Jeune Belgique*,

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je lis dans la *Jeune Belgique* du 20 Décembre :

« Presque tous les écrivains de la *Jeune Belgique* possèdent une certaine quantité de lettres que leur adressa Octave Pirmez à propos de leurs articles ou de leurs livres. Ces lettres seraient vraisemblablement restées inédites, la publication de la correspondance de Pirmez, ayant été confiée à des amis timorés qui n'hésiteront pas à supprimer des dossiers les lettres compromettantes pour le combat rétrograde et bourgeois qu'ils livrent. »

Ayant été chargé de publier des (1) lettres d'Octave Pirmez, je tiens, en ce qui me concerne à protester contre cette remarque au moins étrange. Je ne livre aucun combat et je n'aurais aucun motif, le cas échéant, pour ne pas publier les lettres adressées par Octave Pirmez aux écrivains de la *Jeune Belgique*. Seulement, je ne suis pas chargé de ce soin. Ma mission, toute différente, est d'ailleurs parfaitement indiquée à la page 123 de la *Jeune Belgique* du 20 Décembre dans un article relatif à la correspondance d'Octave Pirmez.

Si l'auteur de la note veut bien le relire, il se convaincra de l'inanité de son observation.

Vous me seriez bien agréable, Monsieur le Directeur, en insérant cette lettre dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer l'assurance de ma considération distinguée.

J. DE COPPIN.

\*\*\*

Nous lisons dans le journal du sieur Clément Lyon (des bassins de Charleroi, du Centre, de la Basse-Sambre) l'aimable articulet suivant :

« *Le musée Wiertz*. — La succession de Henri Conscience était restée ouverte et, pendant quelque temps, on avait pensé qu'il ne serait pas pourvu au remplacement de Conscience, en tant que conservateur du musée Wiertz.

« On en a décidé autrement, et le successeur vient d'être nommé. C'est M. Charles Potvin, membre de l'Académie de Belgique, né à Mons, l'estimable poète qui a l'honneur d'être sans cesse outragé par des gamins mal élevés de la *Jeune Belgique*. (!) »

M. Clément Lyon n'a pas encore digéré les triolets épithalamesques d'Edmond Picard. Il sent toujours dans sa... Basse-Sambre les coups de pied reçus, et ça l'embête.

Allons, tant mieux !

\*\*\*

A la suite d'une lettre qui leur a été adressée par un mauvais plaisant, un grand nombre de journaux ont annoncé la mort de LUTÈCE, journal littéraire et politique. Cette nouvelle est absolument dénuée de fondement. Loin de songer à disparaître, LUTÈCE est au contraire en pleine prospérité. Et le bruit fait autour de cette prétendue disparition prouve uniquement que LUTÈCE a su conquérir une place enviée dans la presse parisienne.

NEMO.

---

Il est écrit *des*, non *les* ; c'est plus qu'une nuance et presque un aveu.

*En vente chez tous les libraires :*

CARL MAUBRAY

CONTES GUILLERETS

(eau-forte de LÉON KIBEAUNARDY)

Un vol. de luxe édité

par

AUG. BRANCART.

PRIX : 4 Fr.

MAX WALLER

L'AMOUR FANTASQUE

Un petit vol., édition populaire,

édité par

A. BOITTE.

PRIX : 0,50 centimes.

GIL BLAS

JOURNAL QUOTIDIEN

16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS.

PUBLIE

CHÉRIE

par EDMOND DE GONCOURT

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 fr.

En vente partout.

DÉGUSTEZ A LA  
TAVERNE ROYALE  
(Galerie du Roi)

la

Liqueur Jeune Belgique

tonique et apéritive.

*Pour paraître prochainement*  
CONTES DE MINUIT

par

EMILE VERHAEREN

dessin de

THÉO VAN RYSSELBERGHE

prix : 2.00.

*Cravate Jeune Belgique*

DERNIER GENRE

CHEZ

GENTINNE-BILLEN

A BRUXELLES

35, Place de Brouckère.

Lingerie. — Article blancs. — Bonneterie. — Spécialité de chemises sur mesur.

*Cigare Jeune Belgique*

EXQUISITO

CHEZ

Marie XOLIN

A BRUXELLES.

30A, Avenue de la toison d'Or.

Ce cigare au détail se vend 10 centimes et ne le cède en rien aux meilleurs Havane.

## A TOUS NOS ABONNES,

A l'appel de propagande que nous avons fait pendant les six derniers mois, beaucoup de voix ont répondu. Une centaine d'abonnés nous ont été faits ainsi par quelques amis zélés, et nous tenons à les remercier publiquement de leur dévouement à la cause des Lettres belges.

Notre revue, dont le succès croît chaque jour, est devenue l'organe du bon combat littéraire en Belgique. Parfois violente & brutale, elle ne cesse de brandir le drapeau moderne dont elle s'est fait une arme contre les royautés caduques. Il faut que nos principes se répandent davantage encore, qu'une propagande active s'établisse, qu'une ligue se forme. Cette ligue, nous en avons arrêté définitivement les conditions; ceux de nos abonnés qui désirent en faire partie sont priés de demander à nos bureaux DIX, QUINZE ou VINGT cartes d'abonnement, qui leur seront envoyées portant un numéro d'ordre qui nous en indiquera le dépositaire.

1° Lorsque DIX cartes seront revenues aux bureaux, revêtues de noms d'abonnés nouveaux, le dépositaire recevra son abonnement gratis *pendant un an*.

2° Lorsque QUINZE cartes seront revenues, le dépositaire recevra son abonnement gratis à *perpétuité* et son nom sera inscrit à la liste des *membres fondateurs* de la *Jeune Belgique*, qui paraîtra à la fin de chaque année.

3° Lorsque VINGT cartes seront revenues, le dépositaire recevra 1° son abonnement gratis à *perpétuité*, 2° une *carte* lui donnant accès libre aux fêtes, (conférences, etc.) que nous donnerons dans l'avenir, 3° *toutes les publications* (plaquettes, etc.) que publiera la *Jeune Belgique*. Il sera nommé de même MEMBRE FONDATEUR.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

### AUX AMBASSADEURS

*Nouvelles*

PAR OCTAVE MAUS

Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de  
CH. HERMANS.

Tirée à 200 exemplaires

Prix : fr. 2.00.

### LE BAISER

*Nouvelles*

PAR MAX WALLER

Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de  
FERNAND KNOPFF.

Tirée à 300 exemplaires.

Prix : fr. 2.00.

### LA JEUNE BELGIQUE

*Tome deuxième*

Un fort volume in-8° d'environ 500 pages.

Prix : 5 francs.

### L'ART MODERNE

Paraissant le dimanche

Abonnement : Belgique, fr. 10.00. —  
Union postale, fr. 13.00.

Administration :  
26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA

# JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE.

LE NIHILISME LITTÉRAIRE. . . . .	F. NAUTET.
STROPHES BLONDES . . . . .	GEORGES RODENBACH.
NOUVELLES POUR LES JEUNES FILLES . . . . .	} MAX WALLER.
II <i>Rêve d'automne</i> . . . . .	
III <i>Ferrias</i> . . . . .	
ABSORPTION . . . . .	ALBERT GIRAUD.
TRISTIA. . . . .	MAURICE GUILLEMOT.
INVOCATION AU SOLEIL. . . . .	EDOUARD LEVIS.
CHRONIQUE ARTISTIQUE <i>I Exposition des XX</i> . . . . .	} EMILE VERHAEREN.
—    II — <i>de M. Stacquet.</i>	
—    III — <i>de M. Roelofs.</i>	
MEMENTO MUSICAL . . . . .	NIEMAND.
MEMENTO . . . . .	NEMO.



BRUXELLES

BUREAUX:

74, AVENUE DE LA TOISON D'OR

BRUXELLES

J. FINK

1, PASSAGE DE LA MONNAIE. 1.

PARIS

L. FINK

73, RUE ST.-JACQUES, 73.

1884

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Etranger : 7 fr. par an.

---

Notre chronique littéraire, ainsi que le *Faust* de M. Edmond Picard, sont remis au prochain numéro.

---

## BOITE AUX LETTRES.

20. *P. H.* Votre *Tante Gertrude* m'a l'air d'un tout premier essai. Quel style lâché, Seigneur! Je vous envoie mon petit doigt sous bande si vous avez mis plus de dix minutes à ces dix pages, et quoique « le temps ne fasse rien à l'affaire » c'est un peu... peu.

21. *Erratum.* Dans le sonnet qui se trouve au n° 18 de notre dernière boîte aux lettres, au lieu de *finisez*, lire : *suvez*.

22. *J. F. Bruxelles.* Reçu vos essais, cher monsieur, mais ininsérables! Pas corrects-pieds de trop : Exemple : « Et je vous envoie tout d'un bond. » Il y en a d'autres. Au revoir, n'est-ce pas ?

23. *Aug. V. Namur.* Bon, le sonnet : *Élévation*. Passera prochainement.

24. *Van Pet.* Votre *Lafin* fourmille de fautes, confrère; est-ce que vous vous fitez d nous, Scrogneieu ! Suis pas un croûte, m'illusionne! Votre *Enterrement* vaut mieux mais il faudra rudement b.oquer pour moderniser cela !

25. *Eug. Raynaud.* Charmant ruisseau qui sous l'ombrage,  
Doucement épanches tes flots,  
J'aime ton vert et frais feuillage  
Et le murmure de tes eaux.

Ton eau transparente et limpide  
Sur une couche de gazon,  
S'enfuir dans sa course rapide  
Gazouillant au fond du vallon.

Mais on écrivait ainsi du temps de Gilbert et de Malfiâtre, cher collaborateur; ça se trouve à foison dans l'Almanach des dames pour 1814, ou dans les balançoires de Désaugiers. Si nous publions cette douce Berquinade au complet, nos lecteurs nous jetteraient des pommes cuites ! Surtout ne vous rebutez pas, vos vers sont corrects, mais lisez les modernes.

26. *Un récidiviste.* Ne récidivez plus, confrère.

27. *Raymond N.* Mauvaise qualité, tout cela; châtiez, châtiez le style, sans qu'on s'en aperçoive, et pas de broussailles inutiles.

27. Sonnet iguanoïdentesque trouvé gravé dans le bois d'un banc du cabinet de lecture de l'Université de Liège.

Chut ! les voilà, silence. Et puis chacun se lève  
Et tandis qu'en marchant ses cils tombent, peureux,  
Sur ses grands yeux de jais aux flamboiments de glaive  
Deux cents yeux ont dardé, tels des brasiers, leurs feux.

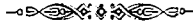
Dans sa chaire il est là comme un arbre sans sève,  
Philosophe blasé, pédagogue ennuyeux.  
Mais qui sait ce qu'il dit ! Est-ce à cela qu'on rêve  
Quand un soleil d'amour triomphe dans les cieux ?

Que veux-tu nous prouver, ô notre assommant maître ?  
Qu'il est une âme en nous et que l'âme doit être.  
Ah ! faut-il pour si peu tant faire aller tes bras !

Au lieu de me charger d'arguments la cervelle,  
Dis-moi de regarder cette femme si belle,  
De sentir s'il se peut que l'âme ne soit pas !



## LE NIHILISME LITTÉRAIRE



**P**AUL Bourget, le fin poète des *Aveux*, vient de faire tout récemment un superbe début dans la critique par un volume d'*Essais de Psychologie Contemporaine*. Et vraiment ce volume ou plutôt ce critique nous manquait. Depuis les pages vigoureuses et malheureusement trop exclusives de M. Zola, auquel on pourrait reprocher « l'horrible manie de la certitude », nous en étions réduits, en fait de critiques, aux analyses sèches de M. Brunetière dont l'esprit consciencieux mais attardé ne correspond que rarement à notre conception plus large et plus tolérante des libertés artistiques. Chez M. Bourget rien de semblable. La phrase suivante que j'extraits de son volume est comme sa profession de foi : « Nous avons tant multiplié  
« les point de vue, si habilement raffiné les interprétations, si patiemment  
« recherché la genèse, partant la légitimité, de toutes les doctrines, que  
« nous en sommes arrivés à penser qu'une âme de vérité se dissimule  
« dans les hypothèses les plus contradictoires. » Ajoutez à cette largeur compréhensive l'étrange saveur d'un esprit inquiet sans être craintif, profondément désenchanté sans être morose, sceptique sans raillerie, et dites si de telles dispositions ne sont pas communes à l'élite pensante actuelle.

Le doute est donc la note dominante de ces *Essais*, et ce doute nous nous y sommes tous livrés aux heures découragées qui suivent les examens impartiaux et profonds. Ainsi que le dit très bien M. Bourget : « Nous n'avons plus, comme les gens du XVII<sup>e</sup> siècle, un *Credo* général,



régulateur de toutes les consciences et principe de tous les actes, mais nous avons perdu aussi cette force de négation qui fut le *Credo* à rebours du XVIII<sup>e</sup> siècle. » Aussi, c'est parce qu'il reflète si parfaitement nos états d'âme et qu'il pose impitoyablement devant notre pensée le redoutable point d'interrogation de nos fins, que le livre de M. Bourget nous est cher. Malgré l'amertume du fond, on éprouve je ne sais quel délice à s'abîmer dans ce flot abondant d'idées neuves, hardies, élevées, toujours exprimées avec une rare élégance de forme et toujours mûries. Le savant, très discret, et d'une érudition qui sait paraître modeste, est ici doublé d'un poète qui n'abdique pas ses droits en pénétrant sur le terrain ardu de la science. A côté d'analyses serrées, écrites avec la solidité de style qui convient, il ébauche d'adorables descriptions qui, loin de nuire à sa dialectique, la renforcent, l'éclairent, et, dirais-je bien, la font vivre.

Cependant ce n'est pas une pensée littéraire qui a inspiré ce volume. Entre tous les titres auxquels il eût pu prétendre sans conteste, M. Bourget a choisi celui de psychologue. A mon sens, il est tout autant un philosophe avorté, ou tout au moins mal servi par des circonstances qui l'on fait naître alors que les sujets qu'il affectionne particulièrement et pour l'étude desquels il semble très heureusement doué, avaient trouvé déjà leurs écrivains. De par ce fait, il n'est donc pas, à proprement parler, le reflet immédiat d'un milieu, ni l'interprète inconscient de désirs encore vagues et inexprimés. Son rôle est de seconde main et quoique les idées qui abondent dans son livre lui soient incontestablement propres, on sent néanmoins, au-dessus d'elles, l'influence des maîtres de qui il a appris à penser. Cette influence, chacune des pages en porte l'empreinte. Il a tout à la fois la religiosité de Renan, la hardiesse de Stendhal, l'acuité de Baudelaire et la ferme logique de Taine. Pour analyser les facultés de ses initiateurs il se sert du même esprit qui les a inspirés, en sorte que la communion est si intime entre l'analyste et son sujet que l'on pourrait croire que c'est M. Taine, M. Renan, qui établissent eux-mêmes leur psychologie et surajoutent çà et là de la lumière aux parties trop peu saillantes de leurs œuvres. — Cette précieuse et rare faculté de compréhension fait de M. Bourget le guide le plus sûr et le critique le plus pénétrant que nous ayons jamais eu.

Néanmoins, et malgré l'évidence de cette sujétion, l'élève aboutit à des conclusions tout personnelles. « Le choix d'un sujet, nous dit-il, peut être considéré comme l'indication d'une sensibilité ». On ne devine pourtant pas de quelle nature seront ses articles, en lisant, en tête du volume, l'énumération des chapitres respectivement consacrés à Baude-

laire, Renan, Flaubert, Taine et Stendhal. Ces écrivains sont comme les bijoux d'une couronne — la couronne de la supériorité intellectuelle moderne. Mais le fil qui les unit n'est guère perceptible. Si bien qu'on les ait étudiés et compris, on ne saisit pas immédiatement la correspondance et nous sommes certainement quelques-uns qui n'eussent pas songé à apparenter aussi intimement des esprits si divers. M. Bourget rassemble le faisceau avec une rare dextérité, en faisant d'emblée entrevoir la raison supérieure à laquelle il obéit. On s'aperçoit bientôt que ces études psychologiques sont un prétexte. Elles semblent planer au-dessus de toute doctrine quand, au contraire, elles concourent à en établir une et des plus redoutables, rigoureusement soutenue d'ailleurs. De ce qu'il a lu, de ce que les écrivains, ses maîtres, lui ont enseigné, le jeune essayiste conclut avec insistance à un irrémédiable avortement de la civilisation, à la banqueroute de la nature — « banqueroute qui promet de devenir la foi sinistre du XX<sup>e</sup> siècle. » Plus de foi, plus d'espérance, plus de confiance dans les ressources du génie humain pour équilibrer un monde vacillant. Bien que « l'humanité vive d'affirmation et mourrait de l'incertitude », l'ensemble des expériences nous pousse à dépasser cette incertitude même pour aboutir à la négation formelle. Tout le prouve : la nature se joue de nos efforts. Au moment d'atteindre le faite, dont nous n'approchons d'ailleurs qu'épuisés, une rafale survient qui nous secoue comme des pygmées, et renverse, comme de simples châteaux de cartes, le travail patiemment échafaudé par les siècles. Et pour arriver à cette démonstration, M. Bourget n'a qu'à prendre comme exemples lui-même et tous ceux qui ont atteint le degré suprême de civilisation. Ils n'ont acquis leur large développement du sens intellectuel qu'au détriment d'autres sens pourtant indispensables à la vie. « L'abondance des sensations fines et l'exquisité des sentiments en ont fait des virtuoses stérilisés mais raffinés. » Dans le domaine moral : « l'inutilité finale des efforts apparaissant, aucun but ne tente plus l'âme dégoûtée », et « la légitimité de beaucoup de points de vue contradictoires empêchant de prendre position pour le combat », il en résulte l'anarchie, l'arrêt de tout mouvement et de toute conviction. C'est, en effet, une vérité qui s'infiltré dans nos consciences comme malgré nous que la criminalité elle-même a ses excuses et qu'il y a une sorte de barbarie à sévir contre des victimes non responsables de ce que la nature les a faites. — Au point de vue physique : « n'ayant pas mesuré la capacité de cette machine humaine que nous surchargeons de connaissances », il s'ensuit un déséquilibre qui produit un état voisin de la maladie. L'une et l'autre cause ont pour effets : d'abord cet état exquis qu'on appelle le

dilettantisme, ensuite l'inaction volontaire. Ceux qui ont vécu au milieu de cette jeunesse parisienne si intelligente mais si énervée qu'elle en arrive à l'impuissance, ne récuseront pas M. Bourget. On y rencontre par centaines de ces êtres trop compréhensifs qui sont dégoûtés de tout, qui se renferment dans un dédain voulu de l'action, et cela si profondément qu'ils feraient fi du conseil que leur donne le jeune essayiste » de se guérir de leurs rêves en les exprimant. » Et la chose s'explique: pour qui consent à se livrer, sans réagir, aux rêves malsains d'une société immatérialisée, les joies les plus saines, les plus vitales, celles de la famille par exemple, sont des joies vulgaires, des joies bourgeoises. Pour qui croit à l'avortement certain de tous nos efforts, les travaux comme celui de M. Bourget lui-même sont des travaux inutiles, des travaux de dupes. M. Bourget, il est vrai, invoquera cette excuse qu'il donne un corps à une doctrine jusqu'alors effleurée par quelques philosophes pessimistes et non encore absolument affirmée. Mais une fois la propagande faite, le nihilisme répandu, les convictions solidement établies, il ne nous restera d'autre parti, pour échapper à « cette vie qui nous humilie à tous le cœur » que celui d'aller nous endormir sur la tombe où seront ensevelis tous nos espoirs. — Tel est, en raccourci, le souriant tableau qu'on trace de nos destinées.

Qu'un esprit incontestablement maladif comme l'auteur des *Fleurs du mal*, ou excessif comme Flaubert, l'approuve entièrement, nous le voulons bien. Et encore, en ce qui concerne Flaubert, l'hypothèse demeure-t-elle fort douteuse, puisque, contrairement à Baudelaire, son nihilisme était inconscient ou tout au moins provoqué par des souffrances physiques tout personnelles. Il n'a pas, que je sache, donné son avis sur cette troublante question, et les nihilistes littéraires ne le rangent dans leur camp que sur des indications très contestables. En effet, loin de vouloir étendre la doctrine de l'avortement à l'humanité toute entière, ce qui d'ailleurs serait injuste, l'auteur de *Salammbô* ne semble viser que certaines éducations. Cette Emma Bovary, avec quelle insistance il le démontre! est surtout la victime d'une de ces éducations maladroites et incomplètes. Non seulement on la pénètre d'une conception fautive de la vie, mais encore on lui inculque des goûts que les exigences de sa situation médiocre ne lui permettront jamais de satisfaire. Passe pour les goûts, nul n'est autorisé à prêcher le bonheur par la médiocrité et la fille du fermier Rouault, d'une organisation naturellement délicate, pouvait prétendre, comme toute autre, à une culture distinguée. Le grand point qu'on néglige c'est d'imprégner en même temps l'esprit de notions si exactes que les erreurs de sentiments, si élevés qu'ils soient, deviennent

impossibles. Emma Bovary pouvait être une créature supérieure, affinée, sans qu'elle courût grand risque. Il ne lui manquait réellement que la connaissance de la vie, car, ayant conscience de sa supériorité, elle n'eût pas consenti à devenir la femme de cet honnête et obscur Bovary qui devient la cause bien involontaire de toutes ses fautes.

Et Frédéric ? Ce fait seul qu'« il trouve le bonheur *mérité par l'excellence de son âme* bien lent à venir » n'est il pas l'indice d'une naïveté monstrueuse qui, elle aussi, a sa source dans l'éducation. Comment un pareil homme, aussi ignorant des injustices du sort et des aveugles réussites, ferait-il sa trouée au milieu des ambitions machiavéliques et des froids calculs ? Et l'on voudrait qu'une nature si mal façonnée pour la lutte servît de type et que de son avortement nous concluions à l'avortement général ! Car bien qu'il veuille s'en défendre, M. Bourget aboutit en maints endroits à cette conclusion excessive. Sans doute nous retrouverons quelque chose de nous-mêmes dans ce Frédéric si intimement observé. Il est comme le miroir où nous pouvons lire nos faiblesses, nos incertitudes, nos candeurs et nos spontanités généreuses. Mais cette image pénible et désolante est la plus haute leçon dont nous puissions nous inspirer : elle nous dit de subordonner notre cœur à notre raison, quittes à pleurer sur les rigueurs d'un tel sacrifice. Hélas ! nous le savons depuis longtemps que « nos souffrances proviennent de ce que nous nous façonnons par avance une idée sur les sentiments que nous éprouverons. » Nous savons aussi qu'il est impossible de « pétrir la réalité au gré de ses désirs. » L'humanité en a fait son deuil depuis des siècles et dans cette déception de tous les jours il n'y a pas matière à suicide.

D'ailleurs Flaubert, comme Stendhal, aimait l'action et, pour qui l'aime et s'y passionne, le spectacle si mouvementé de la vie est suffisant pour expliquer le plaisir de vivre, partant de vouloir améliorer, dans la mesure possible, les conditions d'existence. Il n'avait pas la superbe indifférence d'un Leconte de Lisle, si dédaigneux de notre avenir, si peu confiant dans nos ressources qu'il ne descendrait jamais jusque des créatures banales comme l'héroïne du *Cœur simple*, ou grotesques comme Homais. Le majestueux poète plane dans ces sphères idéalisées d'où l'humanité apparaît exagérément amoindrie, et nous comprendrions qu'un esprit à ce point détaché des choses terrestres, se sentît si vivement blessé par les contacts vulgaires qu'il aspirât au solennel Néant. Flaubert, lui, était trop intéressé, trop captivé par le spectacle des sottises et le jeu bizarre des événements pour ne pas trouver dans cet intérêt de vifs sujets de jouissance. Il n'aimait pas l'homme, mais il s'y intéressait, ce qui est encore une sorte

d'affection. Il est injuste de dire qu'il s'est réfugié dans la phrase parfaite pour se soustraire aux tristesses humaines, quand, au contraire, il semble s'y être complu. Et il est bon d'ajouter, en ce temps où l'on s'oublie jusqu'à insinuer, à propos de Musset, que le caractère humain d'une œuvre est inconciliable avec la pureté artistique, que Flaubert a su être tout à la fois un homme en communion avec les plus infimes de ses semblables et un grand artiste, parmi les plus grands.

## II

Pour appuyer la doctrine pessimiste qui termine, comme une sourde plainte, chacune de ses études, M. Bourget sera-t-il plus heureux avec M. Taine et M. Renan? Il est bien visible que, guidé par un sentiment tout intime, il n'a voulu retenir des œuvres de nos grands philosophes modernes que les pensées d'amertume qui en troublent çà et là l'évidente sérénité. La petitesse des moyens de ceux-là mêmes qui se rallient aux vues scientifiques de M. Renan ou de M. Taine, non moins que les injustices des adversaires, devaient tout naturellement inspirer à ces esprits supérieurs de ces réflexions découragées qui ne sont pas des paroles de désespoir. Certes, chez M. Renan, on ne trouve pas de ces affirmations catégoriques qui nous plaisent parce qu'elles dissipent nos doutes et cela d'autant mieux que la source autorisée d'où elles émanent paraît devoir nous épargner tout contrôle. Quand M. Renan s'aventure trop loin dans une affirmation, sa conscience imprime tout aussitôt à sa raison une sorte de mouvement de recul. Il est trop savant pour n'être pas réservé en ses convictions et trop pénétré de la complexité des choses pour croire à l'infailibilité de son jugement. Sa pensée, grave et légère tout à la fois, comme un bourdonnement d'abeille, butine d'un horizon à l'autre; parfois elle se désabuse au fond d'amers calices, mais le plus souvent elle revient de ses excursions intellectuelles avec une sorte d'allégresse communicative qui réjouit l'âme. Le philosophe onctueux qui a écrit la *Vie de Jésus* n'a-t-il pas eu naguère le rarissime privilège de confesser que sa vie avait été exempte de toute peine, qu'il avait été heureux, heureux sans restrictions! M. Bourget prête néanmoins au charmant écrivain une constante préoccupation morale, le souci de nos destinées. Si, de son enquête, M. Renan était revenu découragé, s'il se fût senti blessé dans ses plus vives affections intellectuelles, si ses plus chers espoirs avaient été déçus, lui serait-il possible de faire l'aveu d'un bonheur si profondément ressenti? Non!... à moins d'insinuer que cette félicité, pour s'assouvir, s'est médiocrement contentée des satisfactions du succès et de l'autorité conquise. M. Bourget,

tout le premier, dans son religieux respect pour le Maître, combattrait cette ravalante insinuation.

L'impression de son œuvre, prise d'ensemble, n'est donc nullement attristante. Les socialistes les plus illusionnés n'ont pas donné de l'avenir d'image plus souriante — et plus vraisemblable — que M. Renan. Faut-il rappeler à M. Bourget le parallèle de l'auteur des *Questions contemporaines*, entre la fiction poétique du ciel et la donnée positive de la science ? Qu'elle rassure au moins les poètes : loin de réduire le domaine de la poésie, dit-il quelque part, la science l'a infiniment agrandi. Et, au point de vue social, tout en étant aussi éloigné des utopies socialistes que des entêtements doctrinaires, le subtil philosophe n'a-t-il pas écrit que nos temps apparaîtraient un jour comme de la pure barbarie ? C'est donc qu'il entretient la croyance en un monde supérieur — et meilleur. Sans doute, il appréhende une prochaine invasion de barbares qui obscurciront pendant un certain temps, comme aux premiers siècles de notre ère, la civilisation. Mais ce mot de barbares prend sous sa plume un sens tout spécial. Il n'implique pas l'idée d'une série de désastres comparables à ceux qui marquèrent la décadence romaine. Les racines de notre société sont autrement profondes, son action sera autrement fertile. Pourtant, si la théorie du Dr Jacoby contre les aristocraties est vraie, nous pouvons nous attendre au spectacle très affligeant d'une décomposition lente des fruits les plus savoureux de notre société. Mais ces effets sont la raison même de la vie. Comme les années, les civilisations ont leurs saisons. Viennent le mélancolique automne avec ses douces tristesses, mars avec ses rafales et ses tempêtes, le printemps radieux d'une société neuve leur succédera. Et d'autres automnes succéderont à d'autres printemps. A certaines époques, les civilisations, comme la nature, se dépouillent, non pour mourir, mais pour se refaire. Et qui oserait dire qu'à chaque renouveau, la terre, toujours plus profondément labourée et ensemencée, ne porte pas des fruits plus abondants. N'aurions-nous donc rien conquis depuis tant de siècles de patientes luttes !

Que M. Bourget veuille bien m'en croire, nous traversons un automne. Le ciel est tout obscurci de menaçantes giboulées. Tout est si gris que nous en sommes malades, nous avons des névroses et de déplorables faiblesses. Et cela dure, dure depuis si longtemps que notre foi s'en est allée sous la fébrile action de nos impatiences. Paix aux désespérés : les fleurs délicates frissonnent et s'affolent sous la tourmente. Seulement n'imputons pas à la science moderne, à cette science si sage et si mesurée, des conclusions qu'elle n'approuve pas. Savourons l'incomparable

intensité des pages endolories de Baudelaire, mais n'établissons pas de doctrines sur d'aussi étranges exceptions, et reconnaissons enfin dans nos malaises des causes morales et physiques qu'il n'est pas difficile de déterminer.

Tout d'abord, il faut constater notre manque absolu d'hygiène sociale. « Nous n'avons pas, dit M. Bourget, mesuré les capacités de cette machine humaine que nous surchargeons de connaissances. » Il serait plus juste de dire que nous ne l'avons pas préparée à les recevoir. S'il est bien admis que les deux générations de 1820 et 1850 n'ont reçu aucune éducation corporelle, pourquoi s'étonner si nos tempéraments sont aujourd'hui déséquilibrés, si nous restons à ce point indifférents au charme ambiant des choses naturelles qu'il nous faille des excitations factices pour procurer à notre organisme les émotions dont il a besoin ? A vrai dire, ce n'est pas le contenu qui nous détraque, c'est surtout l'insuffisance du contenant. Et nos tristesses sont bien plus la résultante de la pauvreté de notre sang que de la dure réalité.

Voyez Paris. La sombre désespérance ne pouvait naître que dans cette atmosphère surchauffée et malsaine. Dans ce tourbillon fou, dans ce perpétuel frottement, les plus solides intelligences s'émiettent. Elles se bigarrent adorablement, il est vrai, de mille nuances qui y radient. Mais aussi elles s'y usent, et un jour, si l'on ne peut y remédier, tous ces corps trop frêles se pulvériseront en impalpable poussière. En province, où la vie matérielle est plus large, sans qu'on y rencontre moins d'intelligence, les névroses sont inconnues et le pessimisme aigu ne compte guère d'adeptes. M. Bourget invoquera les travaux de quelques philosophes allemands, conçus dans le sain recueillement de la solitude. Mais ils ne nous effrayent pas. Nous sommes les premiers rejetons d'une puissante famille scientifique sur qui l'intoxication du romantisme n'a eu que peu de prise. Le pessimisme n'est redoutable que pour ceux dont les rêves furent disproportionnés. La vie, telle que nous la concevons, nous l'acceptons, malgré le cortège de ses misères et parce que ces misères mêmes, nous en sommes convaincus, servent de repoussoir et donnent toute leur valeur aux quelques biens dont nous jouissons. Que si M. Bourget voyait dans cette résignation toute positive le signe d'une..... comment dire — d'une certaine épaisseur de nature, nous répondrions immodestement qu'il s'abuse, que nos sens, si nous les consultons, accusent une vive sensibilité et que nous ne sommes pas plus indifférents aux morbides productions des décadents qu'aux tranquilles inspirations des robustes génies. Nous désirerions même que notre organisme acquît une telle sensibilité que nos nerfs contribuassent comme notre pensée à la

récréation de tout notre être. Mais nous voulons que les uns s'équilibrent sur l'autre. Après une excitation baudelairienne, nous nous plairons à demander à M. Renan qu'il nous communique quelque chose de sa noble sérénité. Car il est le type le plus parfait de ce rare équilibre de l'idée et de la sensation qui lui permet de tout comprendre et de tout aimer et que M. Bourget nomme le dilettantisme. Il est vrai que ce dilettantisme inquiète le jeune essayiste autant que tout le reste, toujours pour cette raison du trop-plein intellectuel. Nous y avons répondu en démontrant combien nous avons méprisé certaines lois. Avertie du péril auquel elle allait aveuglément aboutir, la société, qui porte en elle, comme dans chaque individu séparément, l'instinct de la vie, saura trouver le remède nécessaire plutôt que de consentir à son anéantissement. On s'en occupe du reste; nos nouveaux systèmes d'éducation, si imparfaits encore, dénotent cette préoccupation.

D'ailleurs, dans ce nihilisme, il n'y a pas que des causes physiques. A-t-on remarqué cette singulière et inexplicable loi qui pousse toutes les écoles d'art ou de philosophie à exagérer jusqu'au point le plus extrême la forme ou la doctrine innovée? Voyez la suite de M. Zola et les étranges élèves de M. de Goncourt, tous gens à qui manque l'inspiratrice féconde des talents vraiment personnels, l'Inconscience, et qui pensent dépasser les limites d'une honnête médiocrité en s'attribuant les procédés d'autrui, — lesquels procédés, ajoutons-le, n'ont généralement de valeur que pour autant qu'ils demeurent rares et comme l'expression particulière d'un tempérament. Aussi, de même qu'il y a des petits Goncourt poussifs, s'épuisant à se boursouder jusqu'à ce qu'ils en soient écarlates, de même (que M. Bourget me pardonne de semblables promiscuités), le sage et fécond scepticisme de nos philosophes modernes compte-t-il de trop zélés disciples. Quoi! c'est parce que M. Taine ne nous apporte pas une solution nette et sûre du problème social qu'il faut abandonner toute lutte! Et de ses sages hésitations il faut conclure à l'inutilité de tous les efforts. Que M. Taine n'a-t-il hésité davantage! Il ne se serait pas contenté, ainsi que cela lui est arrivé parfois, de bâtir une doctrine sur la foi de dix faits très probants, alors qu'il existe dix preuves contraires, non moins excellentes, pour la détruire. Il n'en a pas moins trouvé un magistral procédé d'enquête, de même que M. Renan, par l'élevée modération de ses vues, a presque atteint l'idéal de sagesse qui pénétrera sans doute un jour les partis politiques eux-mêmes, aujourd'hui livrés aux médiocres.

Enfin, une des causes encore du nihilisme littéraire, la moins apparente mais peut-être la plus certaine, trouve sa source dans un respecta-



ble orgueil. Quelques rares artistes souffrent de n'être pas suffisamment distingués du vulgaire. Ils rêvent une sorte de cour aristocratique où on les mette à part et d'où leur supériorité apparaîtrait éclatante. Et, en apparence, quel plus sûr moyen d'atteindre cette distinction, sinon d'aller camper dans l'Au-delà, de se rallier à des doctrines assurément originales et de rompre ainsi tout commerce avec le trivial humain? Examinez intimement la riche et glorieuse pléiade des poètes parnassiens et vous constaterez ce dédain du naturel et du terrestre. Probablement sans qu'ils se l'avouent, il leur en coûte de voir les plus riches intelligences de ce temps se préoccuper de philosophie, de morale, d'éducation, quand la seule puissance de leur merveilleux outil artistique leur assurait la gloire. Ils voudraient leur faire avouer que dans cette lutte tout est déboire, désenchantement et duperies. Leur approbation serait la consécration des idées séparatistes qui leur sont chères et le groupe aristocratique s'enrichirait, se consoliderait par l'adhésion d'adeptes de cette envergure,

Qu'ils y rêvent! Ceux qui connaissent la séduction de la mode, le prestige de la chose rare, uniquement parce qu'elle est rare, ne s'étonneront pas de cette recherche de l'extraordinaire, de ce détachement qui engendre le nihilisme intellectuel d'abord, ensuite l'impuissance. Au fond, l'attrait du nihilisme réside surtout dans ce fait qu'il est une religion nouvelle, ne comptant que fort peu d'initiés. Hélas! les choses qui n'ont d'autre valeur que leur rareté lassent, car elles se répandent et perdent alors la seule raison qui les rend précieuses. Parfois l'original lui-même s'en trouve discrédité. — Et puis il y a une loi des réactions. Qui y croit éprouvera quelque jouissance à résister à ces engouements.

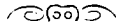
D'autant plus que, philosophiquement, les superbes lamentations nihilistes sont inutiles, si admirablement mises en musique qu'elles soient, et que la seule action d'une propagande, surtout en ce sens, peut inspirer des doutes sur la sincérité des convictions ou tout au moins sur leur solidité. Car le propre du vrai dédain, du détachement absolu, du profond désespoir, enfin de la misanthropie arrivée à l'état aigu n'est-ce pas le silence?

F. NAUTET.





## STROPHES BLONDES



*A Paul Bourget.*

I



! ma très blonde, tes cheveux  
Sont si blonds que tu réalises  
La douceur conforme à mes vœux  
Qu'ont les madones des églises.

Ils sont d'un fin, d'un moelleux tel  
Qu'on croirait, quand on les desserre,  
Voir la chevelure au pastel  
D'un ancien portrait mis sous verre.

O ma très blonde, je suis fou  
De ta blondeur insaisissable  
Où se détache un clair bijou  
Comme une ancre d'or sur du sable.

Elle a son histoire d'amour,  
Ta riche toison merveilleuse,  
Mais il faudrait un troubadour  
Pour la chanter sous ta veilleuse,

Musicien aux doigts nerveux  
Pinçant, par caprice bizarre,  
Le rêve blond de tes cheveux  
Comme des cordes de guitare !

II

O ma très blonde, à dix-sept ans  
Captive d'un couvent morose,  
Quand tes grands yeux inquiétants  
Étaient cernés par la chlorose,

Ta blondeur de miel éclairait  
Ta robe noire d'uniforme  
Où ta poitrine se cambrait  
Dans un commencement de forme.

Tu prenais gaîment tes ébats  
Sous les arbres des cours cloîtrées  
Où l'horloge, comme un compas,  
Ouvrait ses aiguilles dorées.

Dans le silence du dortoir  
Et des alcôves endormies,  
Tu lisais lentement, le soir,  
Les billets doux de tes amies,

De ces ardentes qui t'aimaient  
Avec de chauds baisers précoces  
Et qui déjà ne s'endormaient  
Qu'en songeant au jour de leurs noces.

Mais aucuns doigts n'avaient encor,  
Aucuns doigts experts en caresses,  
Dénoué tes longs cheveux d'or  
Et fait un voile de tes tresses.

Tu les partageais en bandeaux  
Avec l'exquise enjolivure  
De nattes longues sur le dos ;  
C'était ta première coiffure,

Simple et chaste autour de ton front,  
Nimbant tes pâleurs lymphatiques,  
Une coiffure comme en ont  
Les vierges des missels gothiques!...

III

Quand tu fréquentas les salons  
Les bals, les fêtes, les soirées  
Où les femmes ont des gants longs  
Et de longues traînées moirées,

Métamorphosée à l'instant  
Tu quittas, hardie et fêtée,  
La robe à corsage montant  
Pour la robe décolletée.

Et dans l'air du bal accablant  
Qu'une odeur de musc féminise,  
Tu passais comme un rêve blanc  
Devant les glaces de Venise ;

Et les valse des violons  
Faisant leur musique câline,  
Te berçaient dans leurs tourbillons  
Comme un berceau de mousseline !

Tandis qu'un vieux coureur de bal,  
Un vieux donneur de sérénade,  
Te parlait de son idéal  
Et de son pauvre cœur nomade,

T'offrant l'hommage instantané,  
Séduit par ta fauve crinière,  
D'un amour plus vite fané  
Que la fleur de sa boutonnière !

Alors, te voyant chaque soir  
Avec des toilettes fleuries,  
Près des galants en habit noir,  
Il te vint des coquetteries ;

Et tu coupas un beau matin,  
Un matin triste de l'automne,  
Ta chevelure de satin  
Tes bandeaux lisses demadone.

En peignoir, devant la psyché  
De la chambre où tu te pomponnes,  
Tu les coupas, le corps penché,  
En un tas de mèches friponnes.

Et ces frisures sur ton front  
Evoquaient les grâces jumelles  
Des barbes d'épis tout en rond  
Avec les bleuets des prunelles !

IV.

Puis tu m'aimas ! ce fut l'instant  
Du premier trouble triste et vague,  
Des doigts pressés en prétextant  
D'admirer un châton de bague.

Alors je te fis un sonnet,  
Toi, tu me fis des confidences,  
Et chaque soir, sur ton carnet,  
Tu m'inscrivais pour plusieurs danses.

L'été dernier, dans un grand parc  
Devant le ciel couchant rougeâtre,  
Sous les bosquets courbés en arc  
Où s'aimaient des Amours de plâtre,

Tu m'as donné — j'en rêve encor  
Et je vois que toi, tu tressailles ! —  
Une boucle de cheveux d'or  
Comme un anneau de fiançailles !

V.

O ma très blonde, si tu veux  
Qu'à tout jamais je t'appartiens,  
Il suffit d'un de tes cheveux  
Pour nouer ma vie à la tienne.

Si tu veux, madrigalisons !  
Pour fêter ta blondeur que j'aime,  
Je n'ai pris des comparaisons  
Qu'aux choses blondes du ciel même :

Quand je te vois en peignoir bleu  
Comme une miss, frêle et rosée,  
Tes mèches ressemblent un peu  
A de la lumière frisée.

Quand je les prends dès ton réveil  
J'ai cette croyance factice  
Que c'est un rayon de soleil  
Qu'au rouet de mes doigts je tisse.

O ma très blonde, écoute encor  
Cette bizarre et tendre idée :  
C'est qu'une étoile, cocon d'or,  
Pour ton chignon s'est dévidée.

Puis il suffit que ta toison  
Sur tes épaules, tu la mettes,  
Pour m'évoquer à l'horizon  
Les rayons peignés des comètes.

Dans ton alcôve échevelons  
Tes cheveux d'or pâle et fluide,  
Car plus ils sont soyeux et longs  
Plus s'accroît mon amour morbide.

Et quand sur leur fond d'un blond roux  
Qui s'élargit en auréole  
Et s'enroule en brillants froufrous,  
Sourit ta tête pâle et folle,

O ma très blonde, alors je crois  
Par une nuit mélancolique  
Voir un halo dans les cieus froids  
Autour d'une Lune phtisique ! —

Georges RODENBACH.

---

## NOUVELLES POUR LES JEUNES FILLES

### II

#### RÊVE D'AUTOMNE



VIENS, Jeanne ! les nénuphars dorment dans l'ombre ; il ne faut point troubler le rêve des feuilles mortes. Ne vois-tu pas qu'elles regardent, de leurs yeux qui miroitent, la Lune souriante et triste comme une fiancée à l'agonie. Les branches des arbres reçoivent, pensifs, le baiser pâle de ses rayons, et sa lumière descend avec lenteur comme la blanche mélancolie du ciel. Ne remuons point les brouillards qui s'épandent, et n'agitions point leur marche dolente à travers l'horizon. Ils voguent ainsi que des voiles de madone pour cacher la nudité frissonnante des bois. Viens ! les étoiles se sont cachées. N'entends-tu pas la nuit qui sanglote et dans le lointain les bruits qui s'apaisent. Les plaintes de la forêt sont mystérieuses et l'homme ne les doit pas surprendre ; viens ! les âmes sont descendues, errantes dans les chemins assombris... ; elles nous regardent par les yeux phosphorescents des feuilles ; ô Jeanne ! elles attendent que nos pas s'éteignent et que nos voix s'endorment, pour venir, sur l'étang qui songe, baigner dans le brouillard leur forme inviolée. La valse des ombres commence au chant des roseaux ; les fées sortent du lit vert des sources et sous les grands hêtres les sylvains s'étirent. Viens, l'âme de la nuit prélude, les choses frémissent, les concerts étouffés s'accordent, et la Lune, la céleste Blanche, la grande Païenne tend ses cornes de lumière ; viens par le sentier noir où les branches soupirent, elle éclairera notre marche et nous chantera dans un chœur de rayons, la ballade lumineuse des nuits d'automne !

### III

#### FERRIAS.



SANS rien dire, distraitement, Ferrias écoutait cette conversation qui durait depuis plus d'une heure. Absorbé et comme replié sur lui-même dans une pose détendue, il semblait être loin, bien loin des choses extérieures, et son regard se fixait, vague, sur un objet invisible : une pensée.

— Ohé Ferrias ! cria Chastel, l'artiste exquis dont le dernier tableau avait fait le nom presque illustre, tu as avalé ta belle-mère ?

Ferrias se redressa brusquement ainsi qu'un homme frappé d'un coup :

— Non, Chastel, je... je songeais !

— Et à quoi ?

— Indiscret !

— Va toujours.

— Je songeais à vous qui semblez avoir des besoins de gloire, de succès, d'admiration et qui n'aboutirez, en somme, qu'au même résultat que les autres hommes : la mort et l'oubli.

— Ouais, fit Marius, voilà Ferrias qui va disserter comme Pic de la Mirandole. Hallo ! vas-y gaîment ! tu me fais rire !

— Ne te gêne pas... Oui, continua-t-il, ce bonheur que vous croyez tenir...

— Assez ! fit Chastel.

— Non, laisse-le aller, il est absolument inondant !

— Je me rappelais, poursuivit imperturbablement Ferrias, un spectacle, très banal peut-être, auquel j'ai assisté. C'était à la campagne, où je vais souvent lorsque ma vieille brave cousine veut bien m'inviter. Ce jour-là, le village festoyait. Kermesse, carrousel, etc., vous connaissez cela. Le soir, entre les arbres de la place, on dansait au son du violon.

— Estelle et Némorin, Daphnis et Chloé, Paul et Virginie, trou la la ! fit Chastel.

— ... au plus beau de l'animation de la fête, alors que déjà des couples se séparaient, cherchant l'ombre pour s'y donner de chauds baisers campagnards, la musique cessa; les cris se turent; au loin, d'un village voisin, arrivait, plaintive et désolée comme un appel mourant, la mélodie frissonnante d'un glas. Par delà les bois et les plaines la sonnerie lugubre venait expirer dans les feuilles, et la mort semblait râler dans cette monotone harmonie qui s'approchait et s'éloignait portée sur des brises contraires.

Alors les couples se séparèrent, en silence, et, dans le soir, la cloche lointaine pleurait toujours, agonisante.

Et j'ai songé, mes amis, que nos joies sont comme ces fêtes de village. Folles et débordantes, elles s'arrêtent lorsque sonne le glas des déceptions et des désespoirs.

— .. mais nous sommes heureux tout de même, dit Chastel, continuant la phrase, parce qu'une minute est pour nous une heure et que l'artiste n'a besoin ni de bonheur, ni de désespoir, ni de mort, il a besoin d'Art — et il l'a en lui.





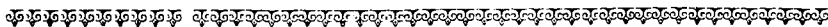
Je ne discerne plus ni le bien ni le mal ;  
Dans le puits de ton œil j'ai noyé ma science,  
Et j'ai récupéré la prime inconscience  
Et la divinité de l'antique Animal.

Et j'abdique l'Idée ainsi qu'une couronne  
Dont les cercles massifs inclinent au tombeau  
Les rouges souverains de l'empire du Beau,  
Que le poids de leur chef précipite du trône.

Sauve-moi, dans tes bras, de mon rêve assassin !  
Bouche de volupté, poitrine de silence,  
Urne de nonchaloir, oreiller d'indolence ;  
Je veux m'anéantir dans la nuit de ton sein !

Car je savoure en toi, puissante créature,  
Dont le béant amour est une absorption,  
Un suave avant-goût de ma dispersion  
Dans le cadavre en fleur de l'immense Nature !

ALBERT GIRAUD.



## TRISTIA



ELLE est là, toujours attentive, toujours prête, la triste et implacable mort, et dans cet éternel recommencement banal qu'est la vie, elle est la cruelle pourvoyeuse des douleurs et des désespoirs, l'injuste cause des amères tristesses endeueillantes, des chagrins attendus et d'autant plus terribles. Cette ombre vision que les peintres composent d'un squelette décharné et menaçant, je l'ai eue dans la chambre de la malade agonisante ; l'épouvantable silhouette de la Camarde altérée de sang je l'ai devinée, au-dessus de ce lit de souffrances, suspendue sur cette tête amaigrie et blanche de l'aïeule paralysée, planant sur ce corps que le néant a déjà fait presque sien, et ses orbites

vides pleines de nuit ont épouvané mon regard tandis que, pieusement penché près de la malade, je cherchais à saisir les quelques mots indistincts qu'elle me murmurait à voix basse.

C'était le soir : à travers les carreaux de la fenêtre, j'apercevais les mille lumières scintillantes de Paris plongé dans l'ardente surexcitation des plaisirs et de la vie à outrance, et, de la ville en liesse une rumeur sourde montait monotonement bruissante que coupait à larges intervalles la respiration lente de la pauvre étendue immobile : dans la chambre calme une lampe brûlait, dont la lumière, diffuse par l'éloignement, enveloppait de clarté douce le visage fatigué de l'aïeule glissant des oreillers et à peine animé par instants d'un rictus convulsif, écho presque imperceptible des souffrances internes ; sur une table, auprès, les médicaments alignés disaient tous les soins donnés, toute la sollicitude empressée des enfants à soulager leur vieille mère au seuil de la tombe ; pendant du plafond, dans une immobilité morne, tombait le bâton, auquel, aux primes heures de son alitement, la malade se suspendait, secours aujourd'hui inutile les mains gourdes se refusant à le saisir, tout le corps affaissé et écrasé dans la torpeur des suprêmes instants, ne pouvant plus se remuer.

Inattentif aux éclats de voix arrivant de la pièce voisine, oublieux du reste du monde, j'étais là près de ce lit, la main serrée par les doigts osseux de la malade, son souffle sur ma joue, l'oreille tendue aux muettes articulations de ses lèvres ; le cœur angoissé par des souvenirs cruelles, je repensais à ma mère, à la mienne veillée ainsi, et devant mes yeux obscurcis par les larmes prêtes à couler, les deux visages se confondaient saintement n'en faisant plus qu'un, comme une même affection naissant de la même mort, et l'envie me prenait de me pencher davantage sur ce lit de souffrances pour y embrasser en un élan de respectueux attendrissement cette autre mère à peine connue et pourtant aimée, — et l'épouvantable silhouette de la Camarde altérée de sang, je la devinais planant....

\* \* \*

Qu'est-ce que c'est donc que cette horrible nécessité d'un anéantissement inévitable, que cette disparition de toutes les affections, pourquoi faut-il toujours refermer ses bras dans le vide quand on cherche à étreindre contre son cœur les êtres longtemps chéris ? Aux réalités présentes s'ajoutent alors les appréhensions funèbres, — et la femme adorée dont les cheveux blonds vous caressent et vous troublent, dont les yeux bleus se mirent dans vos yeux, dont l'âme vit et palpite à

l'unisson de la vôtre, dont la chair vous ensorcelle et vous grise, dont l'amour vous transporte, la mort aussi vous la prendra ! aujourd'hui, ce soir, demain peut-être, quand ? on ne sait ; ce baiser de tout à l'heure est peut-être le baiser suprême, ce regard est peut-être le dernier des profondes et mystérieuses prunelles d'azur que le destin va clore ! Aussi le jeune homme mélancolique se sent tenaillé par une torture intime à cette pensée de deuil, lui, le pauvre orphelin dont le faisceau de famille s'est rompu peu à peu, lui dont les parents reposent là-bas sur la colline, lui qui n'a plus maintenant pour raison de vivre que l'idéale figure d'une adorée aux longues tresses d'or, d'une femme qui ne lui est rien et qui cependant est tout pour lui, la continuelle contemplation de ses jours et de ses nuits, l'absorbante possession de son existence entière, il a peur de la mort alors, il frissonne devant l'avenir, et les croyances effacées par la raison reparaissent, il se plaît à supposer un être supérieur qu'il peut fléchir ; défaillant, accablé, il tombe à genoux, il supplie « ne me la ravis pas, ô Dieu, laisse-la moi ! » il parle d'elle comme il a parlé de sa mère, son cœur tressaillant d'un amour aussi immense ; il croit alors à quelque étrange puissant du monde, à quelque souverain céleste accessible à nos pleurs et à nos cris, à nos gémissements et à nos plaintes, et il s'adresse à lui, audacieux, confiant, lui demandant l'Amour, lui demandant le Bonheur !

\* \* \*

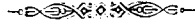
Des yeux qui se ferment, un souffle qui s'échappe, des doigts qui se détendent, des chairs qui pâlisent et s'affaissent, et puis... rien, plus rien : un corps inerte dans une boîte que l'on ferme, un trou qu'on creuse en terre et que l'on remplit, une croix qu'on plante sur un tertre, des fleurs qui se fanent sur une tombe, — et le vide, l'irremplaçable, vide... « ne me la ravis pas, ô Dieu, laisse-la moi ! » et l'enfant blonde ignore pourquoi les baisers sont si fiévreux, les étreintes si passionnées de l'orphelin qui songe et pleure, c'est que là-haut son esprit affolé de souvenirs et d'effrois lui montre planant sur leurs têtes la triste et implacable mort, toujours là, toujours attentive, toujours prête...

MAURICE GUILLEMOT.





## INVOCATION AU SOLEIL



ASTRE des jours heureux, flambeau de tous les mondes,  
Œil ironique et fier, au regard éternel,  
Par ta prunelle d'or fais choir sur mon autel  
Toutes les voluptés de tes flammes profondes.

Ouvre mon large cœur à tes flots capiteux,  
De mon cerveau brûlant par tes hautaines fièvres,  
Fais, ô Dieu des splendeurs, descendre sur mes lèvres  
Les rythmes inspirés par tes cils lumineux.

Allume en mon esprit de géants incendies,  
En consumant mon corps, surélève, vermeil,  
Un vaste jet de flamme à ton orbe pareil,  
O maître éblouissant des hauteurs engourdis !

Que mon sang empourpré se cabre à tes clartés,  
Que la sève du mâle exaspérant mon être  
Embrase ma pensée et fasse disparaître  
La trace des langueurs et des obscurités.

Pour boire avidement ta superbe lumière,  
Je veux de mes deux yeux fixer ton cercle d'or,  
Et je veux pour mes vers posséder le trésor  
Que tu portes, soleil, dans ta rouge crinière.

Et si je ne le puis, ô trop glorieux roi,  
Si mon âme restreinte est pour toi par trop vile,  
Laisse-moi pénétrer en ton âme fertile,  
Astre des jours heureux, soleil, engloutis-moi !

EDOUARD LEVIS. 1




# CHRONIQUE ARTISTIQUE

## I

### EXPOSITION DES XX

Périclès Pantazis. — Guillaume Vogels. — James Ensor. — Willy Finch.  
— Dario de Regoyos. — Théo Van Rysselberghe. — Frantz Charlet. —  
Rodolphe Wijtsman. — Willy Shlobach. — Frantz Simons. — Piet Ver-  
haert. — Théodore Verstraete. — Guillaume Vanaise. — Jean Delvin. —  
Charles Goethals. — Guillaume Van Strydonck. — Fernand Khnopff.

---

E sont les *selectes* des jeunes.

Quand diminueront comme des clartés solaires les renommées des Stevens, des Verwée, des Meunier, dans le soir inévitable de l'âge, ceux-ci seront les forts du jour, les porteurs de l'art d'alors, les maîtres belges — et dès aujourd'hui, grâce à leur brillante exposition, on peut se les représenter larges d'épaules, solides de torse, nerveux de main, pour soutenir le grand fardeau. Ils sont là, beaux vainqueurs, étalant leur travail, le déployant en espalier superbe au ras des murs. Leurs œuvres témoignent que l'audace conquérante les guide, que le neuf à découvrir les sollicite, que la ténacité dans l'effort les fortifie, que l'Idéal moderne tout en nerfs les attire, que les nouvelles voies où s'engage la peinture est leur voie, que le nouveau but est leur but. Ils subissent presque tous l'influence des génies de notre temps, influence inévitable qui les trempe dans le vrai milieu du progrès. Ils ne sont nullement des imitateurs, ils ne font que travailler comme tout artiste non rétrograde travaille aujourd'hui, respirant l'atmosphère de son époque, en dehors de laquelle il y aurait folie de vouloir trouver de l'air. Et tels conservent-ils leurs originalités, chacun la sienne, tranchantes entre elles, avec des contours et des angles spéciaux; des faces et des coins disparates. Absurdité de dire, comme je l'ai entendu dernièrement, qu'ils sont des sous-Manet: phrases bêtes, moisies d'ignorance ou puantes de mauvaise foi.

Dès qu'un rénovateur surgit, il est fatal qu'il change les conditions d'élaboration de l'art; qu'il déplace la vision des choses et les éclaire d'un jour insoupçonné. Il brutalise de sa poigne puissante la beauté d'antan, la cingle à coups de foudre prise on ne sait où; il la déshonore, la flétrit, la chasse dans le « sein » de l'académie, chez les vieux, chez les tremblants des doigts et du cerveau, chez les usés et les clopinants. Et longtemps elle reste là, assise

sur un soubassement néo-grec, plâtrant un reste de charmes comme on panse des plaies.

Voilà l'œuvre des révolutionnaires, — mais aucun d'eux ne va au delà, aucun n'empêche des tempéraments différents du sien de s'affirmer, aucun n'absorbe les foules. Ils ne font que les pousser en des chemins nouveaux, où chacun peut creuser son ornière, où chacun peut tracer son sentier et le marquer nerveusement à son talon.

L'influence des Van der Weyden a-t-elle tué l'individualité de Memling, la royauté de Rubens? A-t-elle rayonné au point d'éteindre Van Dyck, Jordaens, Crayer? La maîtrise de Rembrandt a-t-elle annihilé Schalken? Celle de Courbet, Dubois? Et, à quelques échelons inférieurs de hiérarchie, David a-t-il biffé Gros, Gérard, Navez?

Aujourd'hui les mêmes phénomènes se produisent, ils auront mêmes résultats. Les maîtres modernes sont venus, éteignant les chandelles charbonneuses, pour leur substituer les clartés du grand jour, et nos jeunes marchent dans cette lumière nouvelle; ils y marchent à grands pas.

Au surplus, à quoi bon ce plaidoyer, au lendemain du grand succès remporté par les XX? Dès qu'on entrait chez eux, il n'y avait qu'un cri, qu'une unanimité d'éloges et d'admiration. C'était vrai: depuis longtemps on n'avait à Bruxelles inauguré exhibition d'art plus choisie, plus sérieuse, plus remplie d'œuvres grandes, et fortes, et superbes. Les salons triennaux, où les perles sont mêlées aux ordures et les belles viandes aux charognes, descendaient, s'effondraient dans le chaos des banalités et des ficelles réglementaires. La solennité prud'hommeque, qui règne à leur ouverture, augmentait encore l'impression pitoyable que les comparaisons faisaient naître; on se souvenait de ces grandes salles toutes tapissées de productions telles quelles, neutres, nulles, où rien ne flambait d'une aurore neuve, tandis qu'ici, des deux côtés, faisant la haie, sonnaient des fanfares de couleurs riches, éclataient des tocs prestigieux, se levaient des toiles avec la gloire des fortes œuvres le long d'elles. On ne se tenait pas de proclamer qu'il fallait remonter loin pour rencontrer pareille fête, et pareille surprise, et pareille victoire. On aurait voulu que toute la procession emperruquée des académiques défilât à point nommé pour l'accabler, sous cette levée d'enthousiasme, qui sortait de partout, qui débordait de tous les groupes d'artistes, qui surgissait de ce public captivé et empoigné, de ce flot de visiteurs, si froids d'ordinaire, mais secoués, à cette heure-là, par l'impression forte et nette, reçue subitement, à bout portant.

Deux salles bien garnies — toutes œuvres à la rampe — composent toute l'exposition. L'aménagement est simple. On aurait pu, me semble-t-il, repeindre les lambris horribles dans leur toilette lie-de-vin. Le temps a fait défaut.

Entrons.

Et d'abord, allons droit à lui, n'est-ce pas, à celui à qui tous nous avons songé en pénétrant dans la salle, à PÉRICLÈS PANTAZIS qui vient d'avoir sa vie volée en pleine force, en plein talent.

La fréquence tragique de ces fins prématurées devient si grande, que la pitié qu'elle inspire se banalise. Et pourtant, à voir tant de réelles œuvres signées du nom de ce mort, et surtout à se rappeler ses toiles d'antan, ses portraits modelés aussi solidement que ceux de Courbet, ses natures mortes où la truculence des tons et des couleurs jutait pour ainsi dire à travers, il vous jaillit forcément des mots de révolte. Pantazis a succombé dans toute l'efflorescence du tempérament, cassé, comme un être quelconque, par la mort, seul, loin de tous, dans la débîne, dans la maladie, dans la nuit approchante de *l'au delà* ! Fins lugubres : l'atelier se vide, les murs se dénudent, la gêne devient pauvreté. Ce n'est pas mourir, c'est crever.

Aux XX, quelques toiles de mérite inégal composent son exposition. Parmi toutes brille la *Bouillabaisse*, d'une facture et d'un ton fermes et riches. Le coup de pinceau est prodigieux de sûreté et la tonalité d'une distinction et d'une réalité parfaites. *L'Effet de lumière* rappelle les plus audacieuses esquisses du peintre. Et ce qui charme et étonne plus encore, c'est la *Drève du Caporal*. La structure des arbres, leur teinte, leur physionomie, tout est saisi. Le vert des feuillages vit d'une vie extraordinaire. Il y a illusion entière dans ce coin de nature fière et hautaine, remplie de majesté aristocratique et de silence sylvestre que trouble à peine la traversée d'un véhicule.

On a eu l'excellente idée de joindre aux œuvres précédemment exposées deux portraits déjà anciens, je crois. Ils sont — surtout la tête du vieillard — d'un relief et d'une intimité saisissants. Ils élèvent à haut rang Périclès Pantazis et le vengent de ceux qui prétendent qu'il ne savait ni dessiner ni pousser une œuvre.

— VOGELS est un maître. Il a tous les dons, il grandit et se fortifie dans un art d'une autorité définitive ; il a sa patte et sa griffe. Je ne sache rien de plus remarquable que la silhouette qu'il donne aux choses, notamment dans le *Lever de Lune* et *l'Effet de pluie*. Certes faut-il prendre ces œuvres par ensemble, par larges lignes, les voir de haut. Glisser à leur endroit dans la minutie et le détail, ne sied guère, et la recherche de la petite bête, toujours facile, l'est surtout ici.

La pénétrance de ces œuvres réside avant tout dans le mystère dont le peintre enveloppe ses sujets ; sa manière de voir se complique de grandiose et de tragique ; on éprouve, devant *L'Impasse des Quatre Livres*, et devant les deux toiles citées plus haut, l'envahissement intime des mélancolies vespérales, et je ne connais que la grand Dupré qui la donne à si large dose.

Inutile après cela d'insister sur l'exécution, qui est parfaite, sur la délicatesse et la valeur des colorations qui sont des fêtes pour l'œil, sur la solidité et la construction des plans, qui témoignent d'une science sûre et complète. Cela devient accessoire pour un homme de telle force.

— Si JAMES ENSOR équilibrait comme Vogels, il serait le plus stupéfiant impressionniste qui soit. Sa couleur est prestigieuse, et je ne juge rien de supérieur sur ce point à ses *Chinoiseries*, sa *Coloriste* et sa



*Femme en détresse*. Certes il s'y rencontre des maladresses gigantesques : peu d'objets tiennent sur pied, la vaisselle semble dégringoler de la table; le lit où la dame est couchée paraît céder sous le poids. Mais qu'importe ! En face des maîtresses — qualités que ces toiles arborent, ces défauts disparaissent et il ne reste debout que la belle et si artistique personnalité d'Ensor, toujours grandissante et qui ne s'arrêtera qu'à la maîtrise. Alors on finira bien, même les bourgeois, par la subir et par l'acclamer; et seront oubliés depuis longtemps les lazzis dont on l'égratigne et les soi-disant bons mots dont on épingle les *Musques* et les *Pochards*. Ces deux dernières œuvres ne sont d'ailleurs que le résultat de l'entière sincérité du peintre — j'allais dire de sa naïveté. Car, comme tous les grands, il semble aveuglé quelquefois dans le choix de ses sujets, il est si en dehors de l'atmosphère empuantie du public qu'il ne sait pas au juste où ses audaces doivent s'arrêter. Au surplus, ce ne sont que glorieuses méprises, méprises de convaincu à tous crins.

Son *Lampiste* me paraît la plus sérieuse œuvre qu'il ait produite jusqu'aujourd'hui. Le dessin en est irréprochable, la facture de belle force. Quant au ton, il est merveilleux. Les noirs en sont superbes et les reflets de cuivre justement attrapés. Cela sent le pétrole; cela est dans l'air, cela est enveloppé, cela plonge dans un bain de réalité entière; c'est pénétrant, subjuguant, supérieurement interprété et senti. Cela est chef-d'œuvre ou peu s'en faut.

— FINCH est moins bien représenté que son ami. Il serait inopportun de le juger d'après le présent envoi.

Pourtant, tout comme Ensor, il témoigne d'une vigoureuse audace et lui aussi luttera loin de tout compromis abêtissant et vil, contre la « vacherie » artistique. Les *snobs* lui lanceront des pierres. Eh bien ! Tant mieux !

J'admire beaucoup son *Soleil d'Octobre* traité en bonne lumière apâlée et fanée qui enveloppe les choses de caresses tristes. L'impression est juste et forte.

Les autres tableaux intéressent à titres divers, et partout en découvrent de grands soucis de sincérité et de vie.

— DARIO DE REGOYOS. Avec lui je me mets carrément à l'aise. Il sait combien j'ai fière estime de son talent et combien sa nature me paraît traversée et bourrée d'art. Il a un fond superbe — mais !

Paresseux ? il l'est, en bon Espagnol qui se respecte; ignorant, il l'est aussi. L'acquis, chose que tant de jeunes parmi nos peintres ont en trop — lui ne l'a pas, il en est pauvre jusqu'à tréfond. Il se contente d'un art sommaire au possible, il ne dessine pas, il ne creuse pas, il ne pioche pas. Quatre coups de pinceau — et son tableau lui paraît à point. Sa *Récolte du maïs* semble fait avec des allumettes, sans soin aucun, sous la jambe. Quant à sa *Scène de cabaret*, quoi qu'il ait fait pour la rendre grotesque, un crâne caractère artistique y transparait. Elle nous dit où Regoyos est capable d'atteindre. Il y a là des types superbes, croqués avec une patte et une intuition de grand artiste. Regoyos

devrait se résoudre à ne travailler, pendant une année, que le morceau, et à serrer de très près son travail. Il lui faudrait un recommencement d'études, une discipline rude et constante. Il est trop riche de tempérament pour n'aboutir qu'à des œuvres en deux temps et trois mouvements.

— THÉO VAN RYSELBERGHE est le chef du petit clan de peintres établis à Knocke, et dont Regoyos, Wytzman, Charlet et Schlobach font partie.

En été, ils se réunissent, menant la vie de plein air, piochant d'arrache-pied, et c'est de Knocke que sont datés leurs plus belles toiles.

*Le Soir* et *En West-Flandre* ont été exposés à Gand; nous en avons parlé. Il est dommage que les tableaux envoyés par Van Rysselberghe actuellement au Maroc ne soient pas arrivés à temps. Parmi les jeunes, il est certes le plus beau peintre, et sa palette doit s'irradier, là-bas, de soleil et de lumière.

— FRANTZ CHARLET, également à Tanger, n'a exposé qu'une seule œuvre inédite : *Le Portrait*. L'autre, *l'Enterrement qui passe*, a été loué dans notre compte rendu du dernier salon triennal. Le portrait ne plaît que médiocrement : il est d'une tonalité trop sèche, trop commune; l'ensemble manque de goût, d'arrangement. Verhas nous a accoutumé à une peinture enfantine, toute de grâce facile, bibeloteuse, agaçante, sans caractère. Charlet n'y aboutit pas encore, mais il est peut-être sur la route qui y conduit. Pour Dieu ! qu'il s'arrête. Au surplus, son splendide *Enterrement qui passe* est là pour dissiper une crainte exagérée et hâtive.

— RODOPLHE WYTSMAN, lui, vogue en plein progrès. *Les Fleurs*, une toile d'une grande lumière et d'une sérieuse exécution. Le sol est solide, l'air vibrant, les plans bien établis, et, par dessus tout, l'âme du pays West-flamand flotte dans cette atmosphère, habite ce paysage, vivifie ces dunes, ce ciel, ces arbres, ces herbes, ces floraisons. Qui connaît le pays y retrouve toutes les impressions reçues là-bas, au roulant air de la côte, dans les journées claires d'été. La *Mare* est légèrement mou. Quant à *La Ferme*, sans offrir les mêmes qualités que les *Fleurs*, on peut la ranger néanmoins parmi les bonnes toiles du peintre, allumées à la façade de son œuvre et jetant fier éclat.

— WILLY SHLOBACH, le plus jeune des « Knockiens », est le plus triomphant d'eux tous à cette heure. Son exposition est en effet un succès net et incontesté. De ses cinq tableaux les *Bracomiers* émergent comme chose superbe. Leur silhouette est saisie de bonne main, la ligne de la dune et le fond marin leur donnent une grandeur et un relief presque grandiose. Ils sont dans l'air, construits avec un dessin irréprochable, solides, campés et carrés en pleine vie, inoubliables pour qui les a examinés, fût-ce entre deux coups de chapeau. Ils tiennent de l'œuvre grande, je dirais volontiers définitive.

La *Barque* et la *Route abandonnée* sont du *déjà vu*. Elles ont figuré au catalogue, à Gand. *L'Effet de lune* a de larges et puissantes parties, mais l'ensemble, surtout le ciel est un tantinet romantique, et le terrain manque de solidité. La tonalité, par contre, ne laisse rien à souhaiter.

Au résumé, Willy Shlobach se révèle comme un grand paysagiste d'avenir,

solide de principes, habile de brosse et de faire, vigoureux et harmonieux de coloris.

Anvers est pauvrement représenté.

— SIMONS s'attarde à la peinture d'antan, avec ses luisants et ses pâtes noires, sa facture molle, ses tons morts. Son grand tableau laisse froid. Son *Coin du feu*, tout en terre glaise, agace l'œil de sa tache sale de lumière, plaquée au centre. *Réverie* a des apparences photographiques et pourrait illustrer une romance.

— VERHAERT voisine avec les peintres allemands, il fait bon ménage avec Bokelman. avec de Fregger, et je gage qu'il ne déteste pas Lieberman, même quand ce dernier fait médiocre comme dans le *Tisserand* et le *Concert de Munich*.

Sa *Cour de cabaret flamand* a été analysée ici. Ses *Joueurs de quilles* reluisent d'une couleur juteuse et commune. *Retour de voyage* et *Joueurs de quilles* sont passables, mais toute cette peinture contrarie, ennue, s'attarde dans la répétition et la redite; elle n'ouvre pas sur l'avenir, elle manque de largeur, elle est à côté des nouvelles tendances et des modernes audaces. Le talent de M. Verhaert se raccornit à traiter ces brimborions de sujets. Qu'il revienne à sa franchise et à sa vigueur d'antan qui l'ont poussé à faire sa *Marchande de poisson* du musée d'Anvers où sa brosse, toute emportée, brûlait la toile de tons éclatants et superbes.

— VERSTRAETE est surtout poète. Son talent se plaît dans une évocation de clair de lune, drapé d'atmosphère brouillardeuse et bleuâtre et de prairie mélancolique et silencieuse, pleine de tristesse vespérale, où passe, rentrant à l'étable, la procession blanche des bœufs solennels. Peu de variété dans le sujet et dans la peinture qui parfois faiblit jusqu'à la décoloration, ou s'égare jusqu'à rappeler les couchants de jour des chromolithographies.

L'œuvre la meilleure me semble être celle qui occupe le centre. Les personnages qui étoffent le paysage sont sincèrement et austèrement traités. Il fallait de l'audace pour se risquer dans l'entreprise d'un tel avant-plan, forcément ingrat et de sérieuse difficulté avec ses têtards moussus dans le terrain chocolat.

Les autres toiles font rêver d'idylle; elles sont d'un romantisme doux et vague où les acteurs sont paysan et paysanne, vacher et vachère, mais il leur manque précisément cette rusticité vraie, sortant toute vive de terre, comme une plante grasse des labours gras, et qui n'a rien de commun avec la sentimentalité paul-et-virginienne que les amoureux de Verstraete effeuillent ensemble, du bout des lèvres, comme on effeuille des marguerites du bout des doigts. L'artiste manque essentiellement de caractère et de force pour empoigner les scènes flamandes.

— VANAISE, qui touche Verstraete du coude, étale trois tableaux dont deux ont figuré à Gand et ont été analysés dans notre numéro d'octobre. La *Bacchante*, travail consciencieux, mais est-ce bien de la chair? n'est-ce pas

de la terre cuite ? Au reste, le dessin y est parfait, rigide, serré. Vanaise possède son métier, travaille d'arrache-pied, réussira — mais l'œuvre décisive n'est point encore sortie entière. Heureusement, *St-Liévin en Flandre* la fait presager.

— DELVIN, autre Gantois, était plus heureux au dernier Salon. Son *Sportsman* avait crâne allure et grande distinction.

Le *Pêcheur de crevettes*, actuellement exposé aux XX, est d'un aspect trop décoratif; les proportions énormes de la toile nuisent au sujet. Le ciel a de belles parties, mais dans la marine il y a je ne sais quoi de factice qui déplaît et détourne de la grande impression qu'on devrait ressentir.

Je préfère l'étude : *La Campine* ; il s'y rencontre de la solidité, de beaux tons trouvés et sûrs, de prestes coups de brosse accusant une main décidée et franche.

— GOETHAELS est préoccupé des misères et des pauvretés. Il veut être tout sentiment; il tente, à la suite de Degroux, de nous intéresser aux souffrants et aux écrasés de la vie. C'est, au vrai, un noble but, mais plus noble serait, j'ose croire, le but unique de bien peindre et de faire de l'art, simplement. Pour les plus difficiles, j'incline qu'ils s'en contenteraient. D'ailleurs à trop vouloir apitoyer on risque d'accoucher du *Viatique*, toile médiocre et tranchons net, mauvaise.

*A la porte d'un maître de pauvres* me paraît, par contre, une très sérieuse et très intéressante page. La scène est d'un groupement et d'une étude parfaites; elle émeut réellement, elle n'a rien que de vrai et de senti. Peut-être le faire est-il un tantinet sec, la couleur légèrement monotone, la tonalité dure. Goethaels y témoigne néanmoins d'un très notable progrès.

La *De.telière* est ratée. Quand au *Portrait*, je laisse à des voix plus autorisées que la mienne (!) d'en publier les louanges.

— VAN STRYDONCK est des forts; il a une personnalité déjà adulte. Il voit bien et exécute avec sûreté. Ses deux portraits, surtout celui de la vieille dame, est d'une belle vie et d'un beau modelé. L'autre pêche par quelques détails. Les mains, par exemple, sont d'un style gauche et pâteux.

Les *Choux* et le *Potager* sont des toiles de première marque. Les fonds exquis, la couleur solide et de grande distinction. Les légumes surtout apparaissent avec des tons riches et appliqués de main de grand artiste.

— KHNOFF. C'est de lui qu'on conserve la plus hantante idée, en quittant le salon des XX. Il se révèle le plus solidement taillé pour porter haut son œuvre, pour la tenir au-dessus de toute banalité, pour la pousser le plus loin dans les chemins nouveaux. Son art est tout de volonté, il s'étale solennel, hiératique, traversé par une influence gothique des vieux et suprêmes maîtres. Il en sort du recueillement et de la grandeur, une conviction entière, une ténacité acharnée, une science et une inspiration marchant de pair, à pas égaux, vers les sommets. Khnopff est le plus penseur, le plus analyseur, le plus fouilleur des XX. Le temps est loin où on lui jetait en gaminant sa *Crise* à la tête. C'était jeu de gens spirituels.

J'ai déjà apprécié son *Garde qui attend*; ses *Portraits*, surtout celui de *l'Enfant*, sont conduits et achevés avec la minutie profonde qu'il met en tout ce qu'il fait.

Mais passons au superbe fusain qui fait le centre de son exposition.

*D'après Flaubert*, malgré les piailllements qu'il suscite, est une page de première importance.

Certes, elle rappelle les conceptions de Gustave Moreau. Mais après ?

Après ? Elle n'en reste pas moins une des plus saisissantes œuvres que je connaisse, elle est d'un art suprême, elle inquiète, elle donne une impression insecouable comme une vision biblique, comme un drame sacré, comme une orestie grecque. Il faut avoir lu le Gautier du *Roman de la momie*, le Hugo de la *Légende des siècles* et surtout le Flaubert de *La Tentation de St. Antoine*, de *Hérodiade* et de *Salammbo*, pour apprécier à quel échelon de poésie épique l'artiste, grâce à cette page, est monté.

Quoi d'étonnant après cela, que l'on ne comprenne point ! A peine connaît-on Gautier; Hugo et Flaubert de nom.

*D'après Flaubert* est l'évocation de tout un Orient hiératique et grandiose. L'apparition dorée et comme habillée de soleil, fait rêver aux reines et aux déesses hindoues, à toute la gloire des fulgurances humaines et divines qui traversent les légendes, expliquent les mythes et règnent dans les mystères religieux.

Le visionnaire lui, hirsute, sauvage, rigide d'horreur sacrée, est là comme le symbole de l'humanité tournée vers l'inconnu. Ce corps émacié, cette tête superbe, ce torse, cette chevelure et ces yeux concentrent en eux toutes les inquiétudes, toutes les austérités, toutes les souffrances, tous les doutes, toutes les tentations de la chair martyrisée par l'invisible, par le songe, par les terreurs, par les affres de l'âme et de l'esprit. L'œuvre est du grand art et mériterait une bordée de louanges au lieu des haussements d'épaules qu'elle soulève sous les gros paletots fourrés des visiteurs ébaubis

EMILE VERHAEREN.

N. B. Le second article sur les XX, qui paraîtra dans notre prochain numéro, sera consacré aux trois sculpteurs ACHILLE CHAINAYE, PAUL DUBOIS, et JEF LAMBEAUX, ainsi qu'aux œuvres des artistes étrangers qu'on a eu l'heureuse idée d'inviter à l'exposition. Notre critique d'art s'abstiendra d'y parler, comme l'ont fait deux journaux importants de notre très consciencieuse presse, de l'œuvre de M. Thomas Vinçotte qui ne figure... qu'au catalogue !

J. B.

## II

### EXPOSITION DE M. STACQUET

AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.



Stacquet grandit son art.

On connaît sa manière ancienne : page presque blanche piquée ci et là de notes vives, de taches rouges et bleues. C'était charmant. Les

sujets, une barque sur une plage, une maison fraîche à volets verts, au bord d'une route, une mare bordée de saules avec un petit bonhomme à la gouache.

Aujourd'hui ce n'est plus cela du tout et, disons-le, heureusement.

Sans suivre les Hollandais, les Mauve, Maris, Mesdag, qui poussent l'aquarelle jusqu'au tableau, ni se mésallier aux Italiens qui en font de la tapisserie, où le soin de l'exécution aboutit à la mièvrerie, à l'affadissement, au travail à la loupe, M. Stacquet, grâce à un incontestable progrès de facture et de coloris, se carre dans le vrai domaine de l'art qu'il cultive, et conquiert là une réelle maîtrise.

Telles d'œuvres : *Bateaux de pêche alignés le long d'une estacade ; Boulevard du Nord vu d'un deuxième étage ; Moulin dominant un champ de blé fauché*, me semblent très remarquablement et très solidement réussis.

Autrefois, l'artiste faisait un tout d'un rien ; ce qu'on appelle en littérature bâtir une pièce sur une tête d'épingle. Pour les goûts aisément satisfaits, ce pouvait être un idéal, mais pour ceux qui désirent un beau corps sous la robe, de la vraie farine de seigle dans le pain, et non pas de la viande creuse, M. Stacquet n'était pas précisément le meilleur aquarelliste qui fût.

Mais tout change, et l'artiste est en voie de le devenir... en Belgique.

### III

#### EXPOSITION ROELOFS

AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Le talent du vieux peintre Roelofs est encore là, qui s'affirme ferme et vigoureux comme aux jours de jeunesse, avec sa crudité un peu entière, sa brutalité un peu outrée. Pourtant qu'importe !

Quand l'âge affadit tant de natures artistiques et qu'il émascule même des peintres non encore cinquantenaires, on ne peut se tenir de longuement applaudir à ces œuvres mâles, riches, superbes. Il y a là des ciels — où court toute une débandade de nuages cabrés — dignes de Boulanger : des mares d'une eau profonde qu'on ne pourrait mieux traiter ; des vaches construites en belle couleur et avec une sûreté et une solidité de main prestigieuses.

La plupart des toiles exposées sont des études. Tant mieux. Pour un vrai artiste, l'étude intéresse plus que le tableau. Et surtout elle est bonne et réjouissante à voir, quand ce sont des qualités de facture qu'on recherche — et c'est le cas chez tous ces Hollandais, maître-ès-poigne s'il en fût.

EMILE VERHAEREN.



## MEMENTO MUSICAL



Le 13 janvier. — 1<sup>er</sup> concert populaire. Entre la *Symphonie* de Meyerbeer (*Struensée*) et la *Virtuosité* d'Andriek, (un Slave médiocre) — Raway, nous présentait sa nouvelle œuvre. Nous y étions allé, les oreilles nous tintinnabulant encore du grand succès des *Scènes indoues*; les *Adieux* ont mis une impression de glace sur notre enthousiasme naïvement préconçu. *Adieux, désespoir, r. tour.* j'avoue sincèrement n'avoir pas suffisamment compris à l'indication de ces trois idées vagues, le sujet de cette musique très abstraite et métaphysique. On y sent une manière originale, volontaire mais énergique; une couleur spéciale, un peu sombre, un peu dure, une patte serrée nerveuse qui n'est pas d'un élève.

\*\*\*

Le 17. — A Louvain, le premier concert de l'école de musique dirigé par Emile Mathieu avec le concours de M<sup>lle</sup> Antonia Kufférath, de MM. Alexandre Cornélis, François et Van Leuw et du cercle choral des anciennes élèves de l'école. Nous regrettons d'en avoir été informé trop tard pour y assister.

\*\*\*

Le 31. — A la salle Marugg, Heuschling a réuni nombreuse chambrée et foule de menottes prêtes à claquer pour lui, auquel sont venus en si peu de temps la vogue et le succès. C'est qu'il possède cet organe sympathique du *baryton* développé au plein médium de la voix humaine et dont s'émettent des sons chauds et vibrants. A ces auditions intimes, son talent moderniste le conduit de préférence aux aquarelles mélodiques des Bizet, Delibes, Massenet... Ces brimborions charmants flattent le public ainsi qu'une caresse, quand on y met le ton juste et l'émotion sincère d'Heuschling; mais ses cordes sonnantes font craquer le cadre de la petite poésie. Sa voix ample le porte à de plus amples sujets où elle puisse se développer plus librement. C'est, pour ainsi dire, une voix scénique qui devrait se tailler au théâtre une superbe carrière.

A lui, s'étaient joints avec M. Massagé comme accompagnateur, M<sup>lle</sup> Verheyden et M. Jehin-Prume. Le violoniste a joué quelques compositions, parfois un peu vieillottes, avec cette expression de phrase et de style qui charment.

M<sup>lle</sup> Verheyden, drapée, gantée, panachée de bleu, ce soir-là plus gracieuse que toujours, devrait, au contraire d'Heuschling, aborder la mélodie et susurrer de sa petite bouche en cœur de tourterelle, les poëmuscles français. On ne

pardonne pas à un aussi joli minois de dégringoler dans la mécanique à rou-lades et de vocaliser de l'italien, quand il pourrait chanter du français, tout simplement, tout gentiment comme il est.

\*\*\*

Le même soir avait lieu à Anvers la première de *Pédro de Zalamea* de Godard dont on a dit qu'il était depuis *Carmen* le plus délicieux opéra-comique français que fût. Comme l'a dit l'*Art Moderne*, « ce nouveau venu, dont quelques compositions de petite envergure avaient fait pressentir les mérites, vient d'affirmer un véritable tempérament de symphoniste. Si l'instinct de la scène n'est pas encore entièrement développé chez le très jeune compositeur, si certaines parties de son œuvre semblent plutôt faites en vue d'une audition dans une salle de concerts que pour être enchâssées dans un drame lyrique, si, en un mot, l'optique du théâtre n'est pas définitivement acquise, en revanche, la partition, depuis l'introduction jusqu'à la chute du rideau sur le quatrième acte, est merveilleusement conduite, d'une irréprochable distinction de lignes, d'une finesse d'instrumentation qui en rend, pour des oreilles délicates, l'audition des plus intéressantes, même dans les conditions imparfaites où elle a été interprétée par le théâtre d'Anvers.

Ce que j'aime dans Benjamin Godard, c'est qu'il ne cherche jamais à sortir de sa nature, à emprunter à autrui des effets incompatibles avec le génie de sa race. Sa partition est française, bien française, dans sa coupe, dans l'allure primesautière et pimpante de ses morceaux, dans ses phrases mélodiques, dans son essence. »

\*\*\*

A Anvers. — On espère Rubinstein pour diriger l'exécution de l'oratorio *La tour de Babel*; il a officieusement accepté. C'est une question de réalisation matérielle.

\*\*\*

L'*Association des artistes musiciens* fondée sous le patronage de Gounod, projette un concert Gounod; puis un 2<sup>e</sup> où l'on exécuterait la *Symphonie funèbre* d'Huberti et le *Concerto de flûte* de Benoit.

\*\*\*

Sous ce titre : *Tablettes du musicien*, la maison Schott frères vient de publier un petit annuaire qui s'adresse à la fois aux musiciens de profession et aux amateurs de musique. Il contient un calendrier-éphémérides donnant pour chaque jour de l'année les *événements artistiques* qui y correspondent, date de naissance ou jour mortuaire des artistes célèbres, première représentation d'ouvrages de maîtres; *Intéressant répertoire* où chacun peut aisément puiser des renseignements utiles. Ce *calendrier-éphémérides* est suivi de notes et *renseignements sur les institutions musicales* du pays et de l'étranger avec un grand nombre d'*adresses de musiciens en Belgique, en France et en Allemagne*. Enfin, il contient le *nécrologe musical* de l'année, une notice biographique sur Wagner et sa famille, et un *petit dictionnaire des locutions étrangères* les plus usitées en musique. Cette compilation (un joli volume de 250 pages, d'un

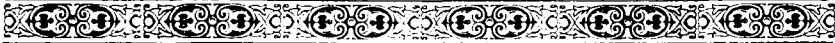


format commode, ornée d'un bon portrait de Wagner, remplit une lacune dans la série des annuaires spéciaux. (Prix : 2 fr. 25).

\*\*\*

Nos lecteurs comprendront que nous ne parlions pas de *Sigurd* ; ce n'est plus une nouveauté et en faire une étude aujourd'hui serait de l'ennuyeux réchauffé.

NIEMAND.



## MEMENTO

SIRET-GERVAIS-BUDGÉTIVORE. — *Contes de Minuit* par ÉMILE VERHAEREN (collection de la *Jeune Belgique*). Dessin de THÉO VAN RYSSSELBERGHE. Une plaquette. Bruxelles J. FINK, éditeur, 1 fr. 50. — Droit de réponse. — Conférence de Georges Rodenbach. — Nécrologie. — Georges Khnopff. — *Bruxelles rigole !..* — Buste Conscience — *Greta Friedmann*. — *La joie de vivre*, par Emile Zola. — *Noël héroïque*, par Martial Ténéo. — Théâtre. — Gaffe blonde. — Conférence de M. Edmond Picard aux XX. — Conférences suivantes.

« AIMABLE vieillard,



« Permettez moi ce vocable, cher Directeur, dont vous a si justement gratifié M. l'avocat Picard que vous empêchez, paraît-il, de dormir. Oui, permettez-moi ce vocable qui grâce à ce farouche intransigeant politique, artistique et littéraire, va devenir l'étiquette de votre personnalité sur la fin d'une longue, laborieuse et utile carrière..... »

Ainsi débute, dans le *Journal des Beaux-Arts*, l'article sur l'exposition de l'*Essor* adressé sous forme de lettre à M. SIRET par M. PIERRE GERVAIS.

Nos lecteurs trouveront peut-être piquant d'apprendre, après avoir dégusté ce petit éloge de début, que c'est M. Siret lui-même qui se l'adresse, par l'auto-plume de son pseudonyme Gervais. Oh ! aimable vieillard ! que voilà de petitesse pour un grand académicien, deux fois subsidié !

Car *La Jeune Belgique* n'a pas encore raconté l'amusante polémique de l'*Art Moderne* avec le *Journal des Beaux-Arts*. C'est instructif et amusant.

Donc, l'*Art Moderne*, un beau matin, se permet de demander à M. Siret si son journal est budgétivore et, si oui, de quel droit.

« Non, nous ne sommes pas subsidiés par le gouvernement, répond M. Siret. Mais il ajoute : 1° Le gouvernement souscrit à un certain nombre d'exemplaires. 2° Il nous donne 1600 francs pour encourager nos concours !!!

Donc vous émargez ? et nous demandons pourquoi au ministre que cela

regarde ? Cela ennuie M. Siret. Que nous fassions une petite interpellation par la voix d'un de nos amis, et le *Journal des Beaux-Arts* se voit les vivres coupées. Nous la ferons, cher monsieur, nous la ferons, ne fût-ce que pour supprimer ces concours de gravures médiocres que vous lancez chaque année dans le monde des gobards à qui vous faites avaler des pochades pour des œuvres d'art. Cela vous rendra peut-être plus prudent, aimable vieillard, et plus modeste, aimable vieillard.

\*\*\*



La *Jeune Belgique* vient de lancer la troisième plaquette de sa collection : *Contes de Minuit*, par notre ami et rédacteur Emile Verhaeren. Les amateurs de virtuosités littéraires y trouveront une profonde délectation. Le poète des *Flamandes*, en effet, y fait parler la matière avec une étonnante vigueur. Le réveil des choses inertes évoquées, les rondes nocturnes, les fantasmagories trouvent sous sa plume un relief bizarre et évocatif, dont le *Noël blanc*, — un des trois contes et le meilleur — nous semble être le plus parfait effort. Ce *Noël blanc* est bien blanc, et, par une rouerie de peintre, M. Verhaeren a complété la blancheur de sa toile par la tache noire qu'il y met d'un coup de pinceau habile. Ce n'est que de la virtuosité, rien de plus, comme un essai descriptif nouveau, qui plaira surtout à ceux qui voient, qui ont l'œil, et saisissent la valeur des tons. Ils y trouveront aussi un Verhaeren inconnu, dans ce *Noël blanc* surtout, où, abandonnant le rouge vif de ses truandailles, il semble vouloir reposer sa vue sur la pureté moelleuse d'une neige immaculée. Le jeune peintre, un des XX, M. Théo Van Rysselberghe, a illustré le volume d'un remarquable dessin, très fini et très vigoureux en même temps, qui fait de l'œuvrette de notre ami une plaquette des plus artistiques que tous les bibliophiles se disputeront.

\*\*\*

Nous avons reçu récemment la visite de M. Gibrac qui nous a prié de démentir ce que nous avons dit dans notre article « La seconde à l'Office de Publicité » : à savoir qu'il est réfugié français. Renseignements pris, nous avons, paraît-il, commis une erreur que nous nous empressons de rectifier, M. Gibrac, d'ailleurs, nous ayant donné sa parole que l'article violemment attaqué par nous n'était pas dirigé contre M. Max Waller, mais contre une autre personne qu'il ne nous a pas nommée mais qui s'y est reconnue, l'affaire est jugée ; satisfaction est donnée de part et d'autre.

Cela fait, voici la lettre — droit de réponse — que M. Camille Gibrac a cru devoir nous adresser après sa visite. Cette lettre était inutile :

Bruxelles, le 22 janvier 1884.

« A M. Max Waller, directeur de la *Jeune Belgique*.

MONSIEUR,

Toute réflexion faite, je préfère user du droit de réponse, que vous m'avez reconnu.

Néanmoins, ma réponse sera courte ; elle sera courtoise aussi, quoique le procédé de polémique employé par vous contre moi soit de nature à rendre toutes représailles légitimes.

Donc, je ne suis pas un réfugié, — ni même un pédicure. Vous l'avez reconnu très suffisamment, attendu que vous avez jugé superflue la preuve de ma parfaite honorabilité que j'offrais de produire (1)

Là-dessus le débat est clos, et je pourrais finir ma lettre ici.

Je veux cependant vous donner un conseil :

Dorénavant, n'accueillez plus si facilement ces bruits équivoques et perfides que certains adversaires, plus criminels cent fois qu'un vulgaire assassin, lancent contre des hommes qui n'ont eu peut-être d'autre tort que de n'avoir pas consenti à faire acte de vasselage devant eux.

En vous priant d'insérer cette réponse à la place où a paru l'attaque, je vous assure de toute ma considération.

CAMILLE GIBRAC. »

\*\*\*

Tous les journaux, qui semblent revenir pour les jeunes Belgique à plus de sympathie et d'intérêt, ayant rendu compte de la conférence donnée le 15 janvier au « Cercle artistique et littéraire » par notre ami et confrère Georges Rodenbach, nous n'en parlerons que pour mémoire.

Le poète des mièvreries modernes y a lu de nombreuses pièces de son prochain volume, *l'Hiver mondain*, parmi lesquelles les adorables *Strophes blondes* que nous publions aujourd'hui. Il y a, de plus, et avec une rare énergie, revendiqué le droit des jeunes au succès et à l'estime de notre pays. Cette conférence est une victoire sérieuse pour la *Jeune Belgique*. La glace d'indifférence est rompue, et qui sait, le jour n'est peut-être pas loin du renouveau et du succès. Nous ne parlons pas de *L'Echo du Parlement*, l'ancien organe de feu L. H., qui a vidé sa poche à fiel sur M. Rodenbach avec un entrain remarquable. Il s'est senti mordu par certains mots de notre confrère et il aboie. C'est trop naturel.

\*\*\*

Notre collaborateur, M. F. Nautet, vient d'avoir la douleur de perdre son père, M. G. Nautet-Hans, mort à Verviers, le 21 janvier dernier, dans sa 82<sup>e</sup> année.

M. G. Nautet, membre de l'Institut archéologique liégeois, appartient aux Lettres par un ouvrage en 3 volumes, aujourd'hui très rare et très recherché, de *Notices historiques sur le pays de Liège*. Il laisse inédit un *Recueil de souvenirs* se rattachant à l'histoire de la ville de Verviers.

M. Nautet a joué autrefois un rôle politique assez important. Il déclina à plusieurs reprises des offres pressantes de candidature. C'était un modeste qui fut bientôt dégoûté des vaines agitations politiques et leur préféra les calmes jouissances de l'étude.

---

(1) Mais que ne nous avons recherchée après réflexion.

\*\*\*

Notre collaborateur et ami Georges Khnopff prépare pour l'hiver prochain quatre volumes, dont un seul de prose, qui paraîtront simultanément. Voici quels en sont les titres : 1. LES RÊVES, poésies. 2. LA VIE, (I *Sérénité*. II *Spleen*. III *Désolation*. IV *Suicide*) poésies. 3. L'IMPASSIBILITÉ DOULOUREUSE DES CHÔSES, poésies. 4. NOUVELLES IRONIQUES.

\*\*\*

Plusieurs étudiants Roumains ont cru voir dans le roman de M. Nizet *Bruxelles rigole!*.. des attaques personnelles. Nous nous empressons de constater qu'il n'en est rien. M. Nizet est trop artiste pour avoir songé à faire de son livre une œuvre de scandale; ses types il les a recréés et mis à la forme de son réel talent et personne n'a le droit ni le prétexte de se reconnaître dans *Bruxelles rigole!*...


\*\*\*

L'éditeur Arthur Boitte vient de mettre en vente un buste en plâtre de Henri Conscience, dû à un intelligent sculpteur, et que nous recommandons aux maisons d'éducation. Peu artistique, surtout lorsqu'on se rappelle l'œuvre admirable de Jef Lambeaux, mais très ressemblant au dire de la famille de notre vénéré romancier flamand défunt, ce buste, d'un prix modique, mérite d'être répandu, ne fût-ce que pour rappeler le souvenir—qui sera un exemple rare — d'un écrivain belge acclamé de son vivant par ses concitoyens, dans son propre pays.

\*\*\*

M. Max Waller, le directeur de notre revue, prépare en ce moment un roman de longue haleine intitulé définitivement : *Greta Friedmann*. Nous en donnerons quelques extraits avant son apparition.

\*\*\*

 *Quel Blas* vient d'achever la publication de *la Joie de vivre*, qui formera le onzième volume de la série des Rougon-Macquart. C'a été une désillusion. Sauf quelques rares chapitres bien venus, cette œuvre tout-à-fait décousue, est absolument inférieure. Exagérant la forme sobre mais puissante qui lui a si bien réussi dans *Pot-Bouille* et le *Bonheur des Dames*, M. Zola en est arrivé à confondre simplicité avec banalité et à écrire dans un style incolore, sans imprévu et sans accent. Quel mauvais souffle a donc passé sur la fournaise de Médan pour qu'elle nous paraisse à ce point éteinte?

Question de forme à part, il n'est pas difficile de déterminer les causes qui font de *la Joie de vivre* l'œuvre la plus médiocre d'Emile Zola. On lui a tant reproché son manque d'observation psychologique qu'il a voulu donner un démenti à ses juges. Tout d'abord il a lu Schopenhauer et il en a retenu surtout la théorie sur l'Amour et celle sur le Néant. La première, il l'a parfaitement comprise parce qu'elle est entièrement basée sur l'influence physiologique dont M. Zola possède si intimement le sens. Aussi triomphe-t-il dans les courtes scènes, chastes d'ailleurs, où il analyse l'éveil des désirs dans l'âme de son hé-

roïne. Quant à la seconde, la plus développée, elle est absolument ratée. Ce n'était vraiment pas la peine de nous donner un pareil pendant au de *Werther* Goethe. Ce Lazare Chanteau qui redoute la mort autant qu'il déteste la vie, ne vit pas, n'existe pas, ou tout au moins forme une de ces exceptions qui ne prouvent rien tant elles sont exceptions... Artistiquement, le type n'a plus de valeur ; les choses exceptionnelles ne sont attrayantes qu'à cette condition d'être pittoresques. Tout ce qui est étrange ne vaut pas par soi-même, il faut savoir choisir les cas vraiment curieux. Même au point de vue scientifique, je doute fort que le cerveau déséquilibré de Lazare offre quelque intérêt. Encore y avait-il dans cette lutte entre l'instinct naturel qui pousse la bête à vivre et les rancœurs de l'âme qui lui conseillent de mourir le sujet d'une superbe analyse que M. Zola n'a pas faite.

Pauline Quenu sert d'opposition à la figure peu humaine de Lazare. Autant celui-ci défaille à la moindre secousse, se désespère, se rebute devant le moindre obstacle, autant Pauline est courageuse. Elle trouve la joie de vivre dans l'abnégation, le dévouement et le devoir. Tout lui rate à cette pauvre et belle fille dont on abîme le cœur autant que la bourse. Et elle demeure souriante, bonne, dévouée, inaltérablement, parce qu'elle trouve dans sa petite tête raisonnable remède à tout.

Il y a toute une philosophie dans ce personnage dont certains côtés sont bien traités. Mais je veux croire que M. Zola n'a pas songé à lui faire prouver quelque chose. L'exemple de Pauline demeure fort aléatoire, car elle a des rêves bien médiocres, cette brave fille, et les désespérés ne trouveront pas dans l'imitation de ses vertus un peu banales cette joie de vivre qui leur manque. M. Zola avait autrement défendu sa thèse avec Octave Mouret quand il le montre puissant dans l'action et l'activité le charme de l'existence. En somme, c'est encore le mouvement le grand remède. Se griser de tapage est une façon adroite de ne pas entendre son cœur se plaindre et d'échapper à soi-même.

N'importe, n'est-il pas intéressant de voir celui qu'on a appelé l'ours de Médan s'abuser dans des rêves de charité, prêcher les saintes consolations du sacrifice et redire la douce maxime du Christ : Aimez-vous les uns les autres ? Par ces soucis d'apaisement, de pacification, de fraternité, cette figure un peu rude s'éclaire d'un rayon tendre qui la rend plus sympathique. Sous ce révolutionnaire on trouve un pacificateur qui, s'il a des armes pour blesser, voudrait aussi trouver des baumes pour guérir. A bien l'examiner, sa misanthropie est plus apparente que réelle. Ses haines sont pour les forts. Il a l'amour des faibles, ce qui n'est pas d'un vulgaire, et il l'a bien prouvé par Gervaise, par Denise, par Josserand et tant d'autres figures qu'il a peintes en s'apitoyant sur elles avec une émotion vive quoique dénuée de toute sentimentalité.

Il est bien regrettable que, cette fois, l'artiste ait été inférieur à lui-même. M. Zola tendrait, paraît-il, à s'équilibrer, ce à quoi nous perdriions peut-être. On a beau dire, l'auteur de *Pot-Bouille* n'est qu'un talent ordinaire, si nous comprenons par ce mot la perfectibilité s'accusant, la mesure, la justesse, le

fini du travail. Par le côté fougueux, excessif, disproportionné de son tempérament, il est génie et il est à souhaiter qu'il le reste en continuant ses puissantes études sociales et physiologiques, de préférence aux notations de l'âme qui exigent un toucher plus délicat et une moins grande curiosité du monde extérieur. C'est à cette curiosité que M. Zola doit le meilleur de sa fortune. Toutes ses facultés se sont développées par elle. Pour comprendre l'âme et la décrire, il faut un absorbant commerce intérieur auquel il ne semble pas s'être livré jusqu'à présent. Et d'ailleurs, l'étendue du domaine psychologique est telle que toute l'activité d'un esprit, uniquement porté vers ce point, ne suffit pas toujours pour saisir les innombrables nuances et les lueurs fugitives des vérités non tangibles. Il n'est donc pas étonnant que M. Zola, physiologiste remarquable, se soit montré médiocre psychologue. On ne court pas facilement deux pareils lièvres à la fois.

\*\*\*

Signalons un nouveau poème dramatique, un peu *gaga*, de M. Martial Ténéo. Nous mettons en garde le sympathique poète contre la tendance qu'il a de ramasser de vieilles larmes qui ont beaucoup servi. De plus — et ceci est une chicane de pion —, Noël a toujours été masculin, ce qui nous fait trouver un peu bizarre le titre du poème de M. Ténéo : *La Noël héroïque*.

\*\*\*

Après un essai de Chronique théâtrale que nos lecteurs ont peu goûté, et ayant constaté qu'une telle chronique prenait trop de place dans nos étroites pages, nous avons philosophiquement renoncé à cette nouvelle rubrique malencontreuse.

\*\*\*

Voici le quatrain que nous venons de recevoir sur carte-correspondance, dédié : *A l'auteur des abracadabrantes « Sensations » publiées dans le dernier numéro de la Jeune Belgique :*

Indiscret, j'implore l'adresse  
De la boulotte aux *blonds* cheveux  
Que tu vis, ô mon ténébreux,  
Donner en gage de tendresse  
Une très *noire* et lourde tresse.

Que notre ami Sulzberger, auteur de cette distraction, se voile la face et sur l'édition définitive de ses exquises et très littéraires *Sensations* qui, nous l'espérons, paraîtront un jour en volume, la répare d'un coup de plume. Quant à M. Albert Grésil qui nous envoie ce billet de caramel, et que nous n'avons pas l'honneur de connaître comme écrivain, nous nous contenterons de lui faire remarquer que lorsque dans les œuvres d'art on cherche la petite bête, on s'expose à passer pour... la grande !

\*\*\*

Un public d'élite, composé de quelques jolies femmes, de littérateurs, de musiciens; de sculpteurs et de peintres et légèrement acidulé par quelques

chroniqueurs de la petite presse, assistait samedi à la conférence donnée au *Cercle des XX* par M. Edmond Picard.

Le conférencier a largement esquissé l'histoire de la peinture en Belgique depuis le commencement de ce siècle.

Notre renouveau pictural commence à l'exil de David, ce peintre à la fois classique et réaliste dont Navez et Wappers reçurent des leçons très différentes. L'art académique de Navez procède de *l'Enlèvement des Sabines*, l'art plus moderne de Wappers s'inspire de *Marat*.

Avant la révolution de 1830, l'art classique absorbe seul la protection officielle. Puis Wappers et son école l'emportent à peu près jusqu'en 1848.

Alors, isolément, presque sans se connaître, après ces peintres dont l'œuvre n'a plus guère qu'un intérêt historique, méconnus, persécutés, traités de fous par les derniers romantiques, surgissent ces artistes de race : Dubois, De Groux, Boulenger. L'art de plus en plus s'attaque aux réalités contemporaines et loin de rester la vision obscure des siècles abolis, devient le miroir splendide de la vie moderne.

C'est à eux que se rattache le mouvement des XX.

Fondé en dehors de toute aide officielle, malgré l'hostilité des derniers vétérans de l'art académique, la hargne et les gouailleries de certains journaux, l'impuissante jalousie de quelques peintres dont le seul grief contre les XX est qu'ils ne sont pas les XXI, le nouveau cercle affirme sa vitalité par une efflorescence soudaine de toiles hardies et originales.

M. Picard met en relief le danger pour les artistes de viser à l'indépendance, et la vie béate des barbouilleurs qui se confinent dans des traditions d'école, et à qui en récompense de leur médiocrité, font ruisseler sur leurs têtes les rosées bienfaisantes du budget. A ce propos le conférencier paraphrase avec une ironie à l'emporte-pièce la fable de La Fontaine : *Le Loup et le Chien*.

En terminant, l'orateur prédit aux XX une victoire définitive, s'ils conservent et développent leur originalité savoureuse, s'ils attaquent vaillamment non seulement le décor contemporain mais aussi l'âme contemporaine, et s'ils en arrivent à cette facilité de technique qui permet aux grands peintres de traduire leur émotion d'art sans même surveiller leur main.

Cette conférence à la fois familière et pathétique, débitée avec la voix haute et vibrante qu'avait M. Picard au banquet Lemonnier, a été très applaudie.

L'attitude de certains journalistes, au moment où M. Picard traitait notre critique d'art de *reportage*, de *débinage* et de *bavardage*, était superlativement drôlatique.

Chacun d'eux regardait son voisin!

\*\*\*

Cette conférence sera suivie le samedi 17 d'une conférence de M. Georges Rodenbach : titre : *Les Jeunes Belgique*, et le samedi 24 d'une causerie d'Albert Giraud sur *La petite presse en Belgique*. Il y aura des hurlements !

NEMO.

*En vente chez tous les libraires :*

---

COLLECTION DE LA JEUNE BELGIQUE.

# CONTES DE MINUIT

PAR

EMILE VERHAEREN.

Une plaquette artistique ornée d'une eau-forte

DE

THÉO VAN RYSSELBERGHE.

J. FINK, ÉDITEUR.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

---

## GIL BLAS

JOURNAL QUOTIDIEN

16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS.

PUBLIE

## CHÉRIE

par EDMOND DE GONCOURT

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 fr.

En vente partout.

---

*LA VIE BÊTE* par MAX WALLER. Un vol. . . . . 4.00.

*LE BAISER* par MAX WALLER. Un vol. . . . . 1.50.

*L'AMOUR FANTASQUE* par MAX WALLER. Un vol. . . . . 0.50.

---

*POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT*

CHEZ

HENRY KISTEMAECKERS :

## L'HIVER MONDAIN

POÉSIES DE

GEORGES RODENBACH

avec un frontispice et trois dessins de

JAN VAN BEERS.

Prix : 5 francs.



## A TOUS NOS ABONNES,

---

Notre revue, dont le succès croît chaque jour, est devenue l'organe du bon combat littéraire en Belgique. Parfois violente & brutale, elle ne cesse de brandir le drapeau moderne dont elle s'est fait une arme contre les royautés caduques. Il faut que nos principes se répandent davantage encore, qu'une propagande active s'établisse, qu'une ligue se forme. Cette ligue, nous en avons arrêté définitivement les conditions ; ceux de nos abonnés qui désirent en faire partie sont priés de demander à nos bureaux DIX, QUINZE ou VINGT cartes d'abonnement, qui leur seront envoyées portant un numéro d'ordre qui nous en indiquera le dépositaire.

1° Lorsque DIX cartes seront revenues aux bureaux, revêtues de noms d'abonnés nouveaux, le dépositaire recevra son abonnement gratis *pendant un an*.

2° Lorsque QUINZE cartes seront revenues, le dépositaire recevra son abonnement gratis à *perpétuité* et son nom sera inscrit à la liste des *membres fondateurs* de la *Jeune Belgique*, qui paraîtra à la fin de chaque année.

3° Lorsque VINGT cartes seront revenues, le dépositaire recevra 1° son *abonnement gratis à perpétuité*, 2° une *carte* lui donnant accès libre aux fêtes, (conférences, etc.) que nous pourrions donner dans l'avenir, 3° *toutes les publications* (plaquettes, etc.) que publiera la *Jeune Belgique*. Il sera nommé de même MEMBRE FONDATEUR.

---

EN PRÉPARATION :

# GRETA FRIEDMANN

ROMAN CONTEMPORAIN

PAR

MAX WALLER

Un volume de 200 pages.

LA  
JEUNE BELGIQUE

DIRECTEUR : MAX WALLER.

SOMMAIRE.

LE CARNAVAL . . . . .	CAMILLE LEMONNIER.
JARDIN D'HIVER. . . . .	GEORGES RODENBACH.
LA PETITE VEUVE. . . . .	BLONDS-BELGIQUE.
SOIRS DE CIRQUE . . . . .	PAUL LAMBER.
NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE . . . . .	MARIUS RÉTY.
SONNETS . . . . .	GEORGES KHNOFF.
CATULLE MENDES . . . . .	F. NAUTET.
ÉLÉVATION . . . . .	AUG. VIERSET.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE . . . . .	) EMILE VERHAEREN.
CHRONIQUE ARTISTIQUE . . . . .	
MEMENTO MUSICAL . . . . .	H. N.
MEMENTO . . . . .	NEMO.



BRUXELLES

BUREAUX :

74, AVENUE DE LA TOISON D OR

BRUXELLES

J. FINK

1, PASSAGE DE LA MONNAIE, 1.

PARIS

L. FINK

73, RUE ST-JACQUES, 73.

1884

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Etranger : 7 fr. par an.

---

## BOITE AUX LETTRES.

28 Mlle Eug. D. à *Liège* — MM. Frantz Heirdam, à *Bruxelles* — Eug. Raynaud à *Paris* — Emile G. à *Izier* — Jules C. à *Ostende*.

Mademoiselle, Messieurs, Vous avez tous les mêmes défauts et les mêmes qualités ; poètes vous l'êtes par la pensée, par la mélancolie, par le charme, — versificateurs — faiseurs de vers — vous ne l'êtes pas et vous pouvez le devenir. Aucun de vous n'a lu et vous avez eu tort. Il ne suffit pas, de notre temps, de connaître *le Lac* de Lamartine ou le *Souvenir* de Musset.

Nous avons pleuré naguère à la caresse de cette enveloppante mélodie des premiers romantiques, inaltérablement belle et sereine. Mais nous avons aussi fortifié nos plumes en les trempant dans le bronze des vers plus mâles et plus modernes. Hugo, Leconte de Lisle, Gautier, Banville, Baudelaire, ont été les sources où nous avons bu tous. Faites de même et vous sourirez en relisant les strophes que vous adressez à la *Jeune Belgique* souvent trop hospitalière à vos primes gourmes ; vous jetterez au panier ces vers :

Coulez sur eux, ô flots, et pleurez en silence !  
Mais songez que là-haut les attend l'espérance.  
Ensevelissez-les dans vos voiles d'argent  
Et dérobez-les bien aux regards du passant (E. D.)

ou ceux-ci :

Ton *candide* visage ainsi qu'un blanc camée  
Couvert des diamants d'une fraîche rosée  
Etait si séduisant, si naturel, si pur,  
Que tu me paraissais *flottillant dans l'azur* (F. H.)

ou ceux-ci encore :

Radieuse Aurora, ton sourire, c'est l'aube,  
L'aube qui change l'ombre en vivantes couleurs;  
Ton zéphyr, le frisson d'un des plis de ta robe  
Qui porte jusqu'aux cieux le parfum de tes fleurs (E. G.)  
Qu'il fait bon de s'asseoir sous les feuillages sombres  
Des bois,  
Ou du zéphyr frémit sous les tièdes ombres  
La voix ! (E. R.)

Nous nous comprenons, n'est-ce pas ? donc bloquez et bloquez ferme, secouez les *séphirs* et l'*azur*, oubliez la *lyre* qui est devenue un orgue de barbarie ; et la *Jeune Belgique* qui ne cesse jamais de chercher dans le tas des médiocrités, les bons et les forts, vous accueillera dans son escadrille et vous tendra la main.

29. P. M. Bon, *l'Insensé*, passera prochainement.

30. Louis Pr. *L'Amour s'éveille* nous arrive à l'instant. Paraît bon, sera lu et examiné soigneusement.

31. Paul B. Peuh ! il est trop tard pour parler encor d'elle ! *Nana* a trop roulé dans la critique pour que nous la ramassions encore. Votre étude a un intérêt contingent ; elle nous servira. Merci.

32. *Corbeau*. Votre réclamation, fort juste peut-être, n'est pas de notre compétence. Adressez-vous aux journaux quotidiens et s'il y a un scandale dans l'établissement dont vous parlez, ils ne manqueront pas de le dévoiler.



## LE CARNAVAL



**L**E carnaval est enterré. Pierrot s'est débarbouillé la face ; Arlequin a jeté sa batte dans l'ombre et Colombine a pendu sa défroque au clou. Hier, le fossøyeur sombre a fait un paquet de toutes ces joies, de toutes ces ivresses, et les a cachées dans les plis de son manteau.

Le carnaval est devenu une chose stupide. On ne le comprend plus. Il y a cependant encore des gens qui vous disent, entre bonjour et bonsoir : « J'ai fait le carnaval. »

Nous ne sommes pas de ces esprits froids qui dans la rose cherchent la chenille, et qui ne regardent le soleil que pour y voir des taches. Dieu merci ! nous aimons la gaieté, mais nous la voulons franche et entière, s'épanouissant à pleins bords et s'élançant, les ailes déployées. Nous détestons les demi-folies.

Le carnaval était un joyeux polisson qui flamboyait d'esprit et qui folâtrait, la batte à la main, dans un ameutement de vanités piquées et de bêtises démasquées. C'était l'intrigue, leste et étincelante, qui faisait clignoter, à travers les échancrures du masque, les mystères et les réticences du demi-mot. Comme elle s'élançait, couverte de paillons et fulgurante de verve, à la chasse des aventures bouffonnes et des sinistres drôlatiques ! Comme elle égratignait en passant, et comme à propos elle allongeait sa griffe emmitoufflée de caresses, arrachant les faux noms et les perruques, accrochant des ridicules et les tartuferies ! Rien ne l'arrêtait : Elle franchissait les obstacles, elle bousculait le code pénal. C'était la jeunesse, la gaieté, la folie. Elle était éperdue d'inconnu, effarée d'enivrement ; elle avait des ailes. Derrière son masque elle rutilait

de toutes les joies : elle riait de toute sa gorge et ses joues s'enflaient dans l'expansion d'un rire énorme. Elle riait de tout, de ce qui était grand et de ce qui était petit, de ce qui était beau et de ce qui était laid. Gibbosités, tortuosités, difformités, elle sabrait à travers pour sabrer ensuite dans l'idéal et la plastique. Elle allait ainsi, ardente, enthousiaste, bourrée de scepticisme, éparpillant, au hasard du jeté, sa verve et ses rires, et dominant, de toute la hauteur de sa bouffonne majesté, la foule qui se fendait, ravie et effrayée. C'était l'éclair. Où elle passait, il se faisait un large sillon qu'emplissait l'odeur sulfureuse de ses foudres. Elle donnait le vertige ; elle éblouissait. Violente et emportée, elle se faisait parfois douce et mielleuse ; elle caquettait avec des sourires et papillonnait avec toutes sortes d'épanouissements charmants. Les fleurs et les perles tombaient de sa lèvre, et l'on sentait se dégager de ses charmes galants des saveurs et des parfums à tourner la tête.

Voilà le carnaval. Qu'en avez-vous fait ? Un affreux mannequin qui promène une ivresse grognonne et bête dans les maculatures du cabaret et qui, gorgé de vin, repu de viandes, s'en va, titubant, la gorge cinglée de hoquets. Il râle ; il se tord ; il se saouïle ; il hurle des inepties ; il grommelle des grossièretés ; il est sordide et il infecte. Je veux le carnaval gris ; le vôtre est ivre. Je le veux amusant : le vôtre est lugubre. Je le veux avec les lazzis goguenards et la verve moqueuse : le vôtre est composé de jurons. Je le veux enfin avec des ailes : le vôtre rampe sous la table d'un cabaret.

Vous vous ennuyez et, dans le pli de vos rires, il y a une perspective de bâillement. A la troisième bouteille, vous regardez l'heure ; à la quatrième, votre œil clignote et vous voyez se dessiner, au travers des fumées du champagne, les formes arrondies du traversin. A la cinquième, vous prenez votre chapeau et, sans attendre la sixième, vous vous coiffez du diadème de Morphée.

Si vous avez le courage de résister aux séductions du lit, vous vous accoudez au bord d'une table ; vous regardez votre voisin dans le blanc des yeux. Sa paupière clignote ; sa bouche ébauche des ovales ennuyés. Il est titillé par le sommeil ; vous faites comme lui. Cependant la bouteille est vide. Garçon ! à la cave. Et vous buvez. Vous n'étiez pas malin en vidant le premier verre ; l'abrutissement vous monte au cerveau à mesure que les bouteilles venues se vident en vous. On était bête ; on devient stupide. La raison pivote en vous et l'on voit osciller, sur une base instable, votre corps plein au ventre, vide à la tête. Il arrive un moment où le plancher exerce sur vous une fascination étrange que vous subissez dans une sorte d'extase. Le dessous de la table vous

semble une retraite moelleuse. C'est une hallucination de buveur, lourde, fiévreuse, rampante, débraillée, rauque, pendant laquelle le vin vous remonte à la bouche sans qu'aucune vision hatchitique vous transporte dans les extases voluptueuses du septième ciel. Cela dure jusqu'au moment où vous roulez par terre, masse informe qui grimace et se tord avec des ronflements avinés.

O le divin amusement et le beau carnaval que l'on passe dans cette récréante position ! La douce joie de s'étendre sur un plancher raboteux avec le poids de dix bouteilles sur la conscience !

Vous appelez cela le carnaval. C'est la saturnale immonde et grossière. Allons ! Peuplez-moi votre ivresse de femmes ; mettez-les nues jusqu'à la ceinture ; donnez-leur à boire jusqu'à ce que, saoules et lascives, elle dénouent elles-mêmes leurs chevelures. Aspirez les parfums de leurs chairs en sueur, et buvez, avec des baisers, la goutte de vin qui tremble au bord de leur lèvre. Que l'orgie soit complète et qu'elle se déchaîne, ardente et enflammée, autour de la statue reconstruite du Priape antique.

Qu'est-ce que vos bals ?

Dans une salle huileuse, enfumée, et dont les murailles disloquées sont rajeunies par des plâtrages ternes, l'on voit s'élancer des couples furibonds. On crie, on hurle, on jure, on se bouscule, on se bat. On a l'air de s'amuser quand, au fond, on s'ennuie horriblement. Tous les visages mentent, tous les yeux louchent. Cette gaieté est mensonge, cette folie est fausseté. On ne rit pas, on glapit ; le rire a des fêlures. Et cependant on se trémousse, on trépigne, on se tortille. Les danses sont échevelées ; les postures passent par toutes les contorsions du déhanchement ; les yeux lancent des flammes ; les chevelures se dénouent. la gaze glisse le long des épaules ; les gorges se découvrent ; les pâmoisons circulent au bras des femmes ; l'air est embrasé du feu des haleines, Et, sur toutes ces hypocrisies, sur tous ces rayonnements factices, un orchestre sourd éparpille ses notes époumonées, beuglant, croassant, glapissant, rugissant et tonnait avec un sang-froid olympien. L'heure avance et le champagne pétille plus abondant : c'est une lave qui allume les ivresses sur son passage. Le danseur étreint, dans un enlacement plus étroit, sa danseuse, et la danseuse, ivre et furieuse, redouble d'attitudes provocantes et de contorsions lascives. Tous ces couples semblent piqués de la tarentule ; c'est un tourbillon qui marche dans le délire.

Les femmes sont d'horribles créatures, fardées de brique, enluménées comme des fresques, vermoulues, ridées, édentées, — vieux sanctuaires dont le temps a fait des ruines avant d'en faire de la poussière. — Leurs

joues sont crevassées et leurs lèvres usées à force d'embrassements. Sous le velours et la soie, elles cachent des maigreurs de squelette et des lividités de cadavre. Leurs gorges pendent flétries ; leurs épaules sont osseuses et effritées. Ces femmes n'ont plus de chairs et dans leurs yeux ternes on voit l'épuisement de la vie.

Voilà vos maîtresses, voilà votre carnaval.

Vous ne connaissez plus l'intrigue. Vous vous affublez d'oripeaux ; vous ajustez à votre corps des guenilles frangées de crotte. Il vous faut des mascarades sordides pêchées dans la fange et auxquelles la canaille bat des mains. Vous aimez à évoquer, dans la trivialité ordurière de vos accoutrements, les horreurs des halles. Votre art consiste à choisir les loques les plus effilées et les lambeaux les plus déchiquetés. Vous vous pavanez dans la graisse et dans l'huile. Vous croyez être grotesques, vous êtes grossiers. Et puis, où donc est la verve ? Où donc est l'esprit ? Où donc est le caractère ? Vous vous promenez, immuables, impassibles ; le masque ne remue pas sur votre visage, et vous n'animez pas ses rides et ses verrues aux folies des lazzis. Vous saluez par-ci par-là quelque tête connue dans la foule ; vous regardez aux fenêtres ; vous haussez la tête ; vous lorgnez les femmes. De cette façon vous croyez être goguenard et bouffon. Si vous desserrez les dents, c'est pour moduler quelque piaulement ou simuler les hurlements d'un fauve quelconque. Le soir, vous rentrez chez vous ; vous vous débarbouillez le front, et vous vous frottez les mains.

Le Titi ne querelle plus. — Le Débardeur est glacial. — Pierrot a dévoré toute sa farine. — Arlequin a pris du ventre.

CAMILLE LEMONNIER.

---

## JARDIN D'HIVER



LE soir, lorsque la lune épand ses frissons bleus  
Et que des peaux de tigre et des tapis moelleux  
Assourdissent les pas dans la chambre de verre,  
Un grand jet d'eau sanglotte au milieu de la serre  
Comme s'il se plaignait élégiaquement  
De retomber toujours dans le bassin dormant,  
Et de ne pas pouvoir, pour calmer sa rancune,  
Porter son baiser froid aux lèvres de la lune.

Georges RODENBACH.



# LA PETITE VEUVE



SAYNÈTE.



## PERSONNAGES :

JEANNE ARVÈRE, veuve, 25 ans. — MARCEL CHANTREUIL, 55 ans. — MARIETTE. —  
Un boudoir moderne, très élégant — étagères — poufs — tableaux — pendule de Saxe —  
terre-cuite de Clodion — à gauche la cheminée ; plus loin un piano — bureau élégant à  
droite — porte au fond.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE ARVÈRE. — MARIETTE.

*(Jeanne assise devant un petit bureau, fouille dans les tiroirs.  
Elle sonne).*

MARIETTE *(elle entre par la porte du fond).*

Madame a sonné ?

JEANNE.

Mariette, je ne suis pas là, — pour personne.

MARIETTE

Pas même pour M. Chantreuil ?

JEANNE *(vivement).*

Surtout pour lui.

MARIETTE *(à part).*

Alors, je l'introduirai dans le salon bleu.

## SCÈNE II.

JEANNE *(seule, assise devant le bureau).*

JEANNE.

Allons ! Marcel se marie !... C'est fini... deux mots seulement : *(elle lit)* « Restons bons amis, je viendrai vous faire mes adieux ce soir. » Ses



adieux! et il croira que tout est fini, et qu'on se déchire ainsi l'un de l'autre. Folle que j'étais! Mais qu'y peut-on? jeune, veuve, rêveuse, on laisse son âme s'ouvrir, et puis. . . (*tragiquement*) C'est horrible! Mais il n'en sait rien, il ne peut rien savoir.. je ne lui ai rien dit!...

Et c'est comme cela que maintenant il écrit à une autre ce qu'il devrait n'écrire qu'à moi! Ses lettres, elles sont là, toutes, dans leur enveloppe... (*elle se lève, quitte le bureau et s'assied devant le foyer*). Comme c'était bon, le commencement de notre amour; en décembre, après un bal, j'étais à cette place même, devant ce foyer, lorsqu'il est entré pour me rapporter le gant que j'avais perdu. Il s'est assis là, très pâle, la voix tremblante; on y entendait son cœur battre de l'aile comme un oiseau qui va s'envoler. Il me suppliait de le lui laisser, ce gant; oui, je me souviens, cela revit, cela palpite, cela pleure; il me semble que ma vie s'est arrêtée là et qu'il n'y a rien d'autre au monde que ce souvenir de douceur et de mélancolie. Et le lendemain, il m'envoyait des vers, de la musique... Oh! cette musique!

(*Elle a ouvert le piano dont elle s'est approchée tout en parlant, et chante :*)

Le papillon inconsistant  
Saupoudré d'or et d'étincelles,  
Qu'on croit voir fondre à chaque instant,  
N'est que le rêve de deux ailes.

L'amour qui sait subtiliser  
Les plus chastes, les farouches  
Dans l'enivrement du baiser,  
N'est que le rêve de deux bouches.

### SCÈNE III.

JEANNE ARVÈRE. — MARIETTE.

MARIETTE.

Madame, Monsieur Chantreuil demande à être reçu.

JEANNE.

Ah!

MARIETTE.

Je lui ai dit que Madame n'était pas là; il m'a répondu d'aller voir si j'en étais certaine.

JEANNE (*à part*).

Le fat! (*Elle s'approche de la cheminée*). Que vient-il faire? Il est

donc bien sûr de lui... Et cependant., (*d'une voix sourde*) il faut que je le reprenne.

Faites entrer M. Chantreuil.

SCÈNE IV.

*Marcel Chantreuil entre, le visage très grave ; il salue profondément.*

CHANTREUIL. — JEANNE ARVÈRE.

CHANTREUIL

Madame...

JEANNE (*vivement*).

Pourquoi m'appelles-tu madame ?

CHANTREUIL.

Mais... je ne sais pas... je croyais...

JEANNE (*railleuse*).

Quoi ?

CHANTREUIL.

Vous n'avez pas reçu ma lettre ?

JEANNE.

Si ! tu te maries, je le sais... Que veux-tu que cela me fasse, Marcel ? Ce n'est pas une raison pour être froid comme un jour d'hiver...

CHANTREUIL (*souriant*).

De dégel alors ?...

JEANNE.

A la bonne heure ! Restons bons camarades. Ta femme est-elle jolie ?

CHANTREUIL.

Mais oui...

JEANNE.

Spirituelle ?

CHANTREUIL.

Quand on vous a connue...

JEANNE (*l'interrompant*).

Ah ! des compliments. Au fait, c'est juste, on met des fleurs sur les tombes ! Et elle est riche ?

CHANTREUIL.

Oui.

JEANNE.

C'est clair ! je n'aurais pas dû le demander. Vous êtes tous les mêmes. A vingt ans, vous lisez Mürger; c'est le cœur et la chaumière; vous n'épouserez jamais que la femme aimée. Vous faites de grandes professions de foi. Vous êtes les progressistes de l'amour, revendiquant le suffrage universel des femmes. Toutes, les plus humbles, les plus pauvres, sont admises à déposer leurs billets doux dans l'urne de vos cœurs ! Mais, à trente ans, vous devenez les doctrinaires amoureux ; vous n'admettez plus que les femmes censitaires, — celles qui pourront vous payer un très gros cens, — de quoi, un beau matin, vous faire nommer sénateurs !

CHANTREUIL.

Que voulez-vous, Jeanne ? Il est si dangereux d'être tout simplement intelligent ou spirituel !.. et puis, ce n'est pas sérieux ! Les bons mots ? On n'a le droit de les promener qu'en équipage.

JEANNE.

Donc, tu veux te faire prendre comme une pilule... que ta femme doit dorer !... C'est pour cela que tu te maries !

CHANTREUIL.

Peut-être... et pour autre chose. D'abord, cette jeune fille m'aime. Je me suis laissé aller...

JEANNE (*sur le même ton*).

... à la sympathie...

CHANTREUIL.

C'est une forme de l'amour.

JEANNE.

De l'amour-propre.

CHANTREUIL.

Ne riez pas Jeanne, c'est ainsi. Nous sommes souvent très bons.

JEANNE.

Oh !

CHANTREUIL.

Mais nous ferions tout pour qu'on ne s'en doutât pas. C'est si bien

porté d'être sceptique. Et puis si facile. Cela donne un air mondain, artiste, comme un parfum de bohème élégante.

JEANNE.

C'est ça. Vous jouez aux petits-fils de Don Juan.

CHANTREUIL.

Mais non, pas du tout. Nous voudrions plutôt tailler son manteau en robe de chambre. C'est le rêve de notre jeunesse et c'est ce qui nous rend mélancoliques.

JEANNE.

La mélancolie, oui : le dandysme du cœur. Vous la portez comme un pardessus mastic.

CHANTREUIL.

Allons donc ! -- Nous avons tous en nous un bourgeois qui dort. Il sommeille, devant un bon feu. Il a une jeune femme qui l'aime, qui l'admire...

JEANNE.

Oh ! ceci est la grande affaire.

CHANTREUIL.

Qu'il aime aussi, lui, mais doucement, le cœur reposé, pour longtemps, pour toujours !

JEANNE.

Folie !

CHANTREUIL.

Eh non ! qu'est-ce que toujours sinon la minute où l'on croit à l'éternité des choses ? Toujours, c'est la perpétuité de l'amour dans l'enfant.

JEANNE (*douloureusement*).

Oui.

CHANTREUIL.

Un petit enfant qui rit, qui jase comme un oiseau, qu'on aide à marcher... et qui vous le rend plus tard !...

JEANNE (*brusquement*).

Tais-toi ! tais-toi, Marcel, je t'en supplie !

CHANTREUIL.

Qu'as-tu ?

JEANNE (*froidement*).

Rien. Mariez-vous Qu'est-ce que cela peut me faire ? Moi je suis heureuse, veuve, la petite veuve, on m'appelle ainsi dans votre monde. Que me manque-t-il ? Le veuvage, c'est le bâton de maréchal de la femme !

Mais à propos, c'est... pour faire de la théorie que vous êtes venu ?

CHANTREUIL.

Mais oui. Je suis stagiaire du mariage, — un stage que j'ai commencé chez vous... Et précisément je vous rapportais mes diplômes.

JEANNE

Ah ! nos lettres, je comprends ! En rendre, c'est une façon polie de redemander les siennes. Quand on a fini son bail, on reprend ses meubles. Elles sont là, vos lettres, Monsieur Chantreuil, j'ai eu tort de les garder.

CHANTREUIL.

Pourquoi ?

JEANNE.

Et vous avez eu tort de les écrire.

CHANTREUIL.

Mais elles étaient sincères, Madame.

JEANNE.

Oh ! oui ! Et vous avez cru en mourir !

CHANTREUIL.

En vivre.

JEANNE.

C'est plus juste. Il n'y a en amour que des malades imaginaires. (*Elle va vers le bureau*). Les voilà vos lettres, mon cher, trente-deux. Ce n'est pas trop mal écrit, un certain style, de la passion, du feu... de Bengale ! Ah ! ça ! mais pourquoi ne riez-vous pas ? c'est très drôle, ce que nous faisons ; vous ne répondez pas, et l'on dirait que vous êtes mal à l'aise...

CHANTREUIL.

Mais, Madame, j'avoue que cet entretien...

JEANNE.

Eh bien quoi ? Cet entretien ? Regrettez-vous que je sois de bonne humeur ; votre amour-propre souhaite-t-il que je pleure, que je vous appelle ingrat, perfide, comme dans Racine ? (*Elle éparpille quelques lettres*). Tiens ! voici la lettre que vous m'avez écrite il y a deux mois. (*Elle lit*) : « Jeanne-bien aimée, je ne pourrai te voir demain, ma pauvre mère est indisposée et je dois aller au château. Je t'aime. Marcel. »

Traduction libre : « Madame, je n'irai pas vous voir demain ; ma mère se porte très bien, mais je dois aller faire la cour à ma fiancée. Je ne vous aime plus guère. Bonsoir ! Marcel. »

CHANTREUIL.

Vous êtes dure, Jeanne.

JEANNE (*hautaine*).

Vous ai-je permis de m'appeler Jeanne ?

CHANTREUIL.

Mais, ici même, tout à l'heure...

JEANNE.

Soit ! Et vous me trouvez dure ?

CHANTREUIL.

Pourquoi me rappeler ces lettres, et les relire, et les commenter. Parce que les fleurs sont mortes, en ont-elles été moins parfumées ? On ne relit pas les lettres d'amour... on se souvient de les avoir lues ! (*gaiement*). Savez-vous bien, Madame, que vos plaisanteries sont presque des reproches ?

JEANNE (*avec pitié*).

Oh ! pauvre ami !

CHANTREUIL (*gaiement*).

Cela veut dire : pauvre sot ! à moi de traduire !

JEANNE (*paraisseusement*).

Mais non...

CHANTREUIL

(*Il se rapproche de Jeanne qui lui tourne à demi le dos*).

Enfin, si je vous disais que je vous aime encore, moi ?

JEANNE.

Une rechute alors ?

CHANTREUIL.

Que je ne me marierai pas, si vous voulez...

JEANNE (*hautaine*).

Vous seriez un fou, mon cher. Ou vous auriez voulu éprouver mon affection en lui donnant une fausse alerte et je vous dirais que c'est un jeu qu'une femme ne peut comprendre, ou l'histoire de vos fiançailles est vraie... et que deviendraient ma confiance et ma foi ? Vous ne savez donc pas, vous autres, ce que nous avons en nous de colères, lorsque nous voyons vos amours qui volent devant les nôtres qui demeurent ! Vous croyez avoir droit à un orgueil immense, sous prétexte que vous avez de l'esprit qui vous rend sots et de la force qui vous rend lâches ?

CHANTREUIL (*plaisantant*).

Pas toujours !

JEANNE (*brusquement*).

Tiens, laisse-moi ! Va-t-en avec tes phrases et tes lettres !

(*Chantreuil s'avance vers le secrétaire ; elle le regarde faire, puis soudain bondit, et, lui arrachant les lettres :*)

Non ! tu ne les auras pas, tes lettres ! Je ne veux plus ! Elles ne sont pas à toi. C'est ton papier, c'est ton écriture, c'est ton encre, c'est ton style, c'est ton âme, soit ! Mais il y a, à moi, là-dessus, les larmes qui les ont mouillées et déteintes, la trace de mes doigts qui les ont froissées, l'odeur de mes cheveux qui ont dormi sur elles. Regarde ! elles sont là, toutes ! je ne te les donne pas : Prends-les. si tu oses ! ou plutôt vole-les, vole-les, et va-t'en !...

CHANTREUIL.

Vous me chassez, Madame ?

JEANNE (*sourdement*).

Non... je vous dis de partir.

CHANTREUIL (*avec passion*).

Parce que vous savez que je reviendrai.

JEANNE.

Non, adieu !

CHANTREUIL.

Au revoir !

SCÈNE V.

JEANNE (*seule*).

JEANNE.

Parti ! (*d'une voix saccadée*). Bah ! Qu'est-ce que cela me fait ! Je ne l'aimais plus, non, je ne l'aimais plus ! Tant pis ! C'est fini. J'en avais assez ; se cacher comme un coupable... — Je m'en irai ! je voyagerai, (*elle ouvre le piano brusquement et, d'une voix nerveuse chante :*)

Le papillon inconsistant  
Saupoudré d'or et d'étincelles  
Qu'on croit voir fondre à chaque instant  
N'est que le rêve de deux ailes...

(*réveuse*) J'ai eu tort de me fâcher, on ne doit pas se quitter ainsi lorsqu'on s'est tant aimés... il ne reviendra plus... tout est brisé... la messe du cœur est dite... et l'autre, il n'y tient même pas... (*jouant machinalement le thème de la romance, d'un doigt, très lentement.*) Il me semble que je l'aurais compris, moi, et cette vie intime qu'il rêve, je la rêve et je la vois... les soirs d'hiver un salon tranquille... nous causons doucement... nous jouons du Chopin en sourdine .. pour ne pas éveiller l'enfant qui dort dans un fauteuil... (*un silence, puis très tristement*) :

L'amour qui sait subtiliser  
Les plus chastes, les plus farouches  
Dans l'enivrement du baiser,  
N'est que le rêve de deux bouches.

(*Chantreuil entre sans bruit pendant qu'elle chante*).

SCÈNE VI.

JEANNE, CHANTREUIL

CHANTREUIL.

Oh cette romance... comme elle pleure ! comme elle ressuscite le passé !... Jeanne !



JEANNE (*les yeux fixes, comme hallucinée*).

Ah! c'est toi, Marcel, je sentais que tu revenais, que tu étais là!... (*vivement*) mais, au fait pourquoi reviens-tu?

CHANTREUIL.

Le sais-je? Demande-moi pourquoi je suis parti. Je m'en suis allé machinalement; j'ai marché, j'ai couru, j'ai crié dans le noir, dans la nuit; et soudain je me suis retrouvé devant ta porte, parce que cela devait être, parce que tous les chemins me ramènent à toi, parce qu'il ne se peut pas que nous nous quittions ainsi! nous nous sommes tant aimés! parce que je t'aime encore!.. toujours! j'étais mauvais... j'étais bête, j'étais fou d'en désirer une autre.. mais je la hais, celle-là... je ne la veux pas, je ne l'ai jamais voulue!..

JEANNE.

Comment veux-tu que je te croie encore?

CHANTREUIL.

Si! tu me crois! c'est tantôt que tu ne me croyais pas, quand je parlais d'adieux! Est-ce qu'on délie les âmes? Jeanne, tu es ma seule.. ton rêve c'est mon rêve, ta vie sera ma vie... une vie intime. .

JEANNE (*comme extasiée*).

Oui! ce sera doux, doux!.. un salon tranquille... on jouera du Chopin, en sourdine, pour ne pas éveiller l'enfant, notre enfant. . car je ne t'ai pas dit, il viendra... je n'avais pas voulu te le dire!

BLONDS-BELGIQUE





## SOIRS DE CIRQUE



(suite).

### III

#### VIOLON SOLO



SE disloquant en maillot rose,  
Un nègre étreint un violon;  
Il fait crier sous son talon  
La chanterelle aigre et morose.

Jambes en l'air, le virtuose  
Se tient raide comme un jalon.  
Se disloquant en maillot rose  
Un nègre étreint un violon.

La sérénade se transpose  
Sous l'archet blanc du négrillon. —  
— Dans des clartés d'apothéose  
Le musicien semble un grillon  
Se disloquant en maillot rose.

### IV

#### HAUTE ÉCOLE.



MINCE et svelte en son amazone,  
Une écuyère entre à cheval,  
Sur un galop de carnaval  
Qu'un sifflet criard assaisonne.

Sous la jupe qui l'emprisonne  
L'éperon pointe son métal.  
L'étalon noir heurte, brutal,  
Le bourrelet blanc qui résonne.

Exaspéré par son licol  
Il scande le pas espagnol  
Berçant son allure cabrée,

---

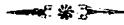
(Voir l'Almanach de la *Jeune Belgique*.)

Puis d'un élan, comme l'éclair  
Sort, franchissant le mur d'entrée,  
L'amazone, cravache en l'air !

PAUL LAMBER.



## NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE



### II

#### L'AUTOMNE



AVEC les dernières feuilles jaunes s'en vont les bruyants refrains de l'été. Les portes vert-sombre du cimetière du village s'ouvrent en criant pour laisser passer les convois de phtisiques. Un souffle froid balaiela route, faisant s'entrechoquer les branches nues, avec un bruit sec d'ossements froissés. Dans les champs désolés, quelque paysan travaille, ployé, en chantant, d'une voix mélancolique comme la plainte du vent, une ritournelle monotone. Le brouillard, humide et pénétrant tombe en fine rosée, ruisselant sur l'écorce brune des troncs, et dégouttant des branches. Les étangs et les mares se rident et se moient de cercles, au milieu desquels canotent de rares insectes aquatiques. Le ruisseau, tari par les feux de juillet, ne roucoule plus son ariette; et son lit rocailleux où les feuilles sèches se sont amoncelées, a pour hôtes silencieux l'orvet et la couleuvre.

Et là-bas, au milieu même du chemin, le casseur de pierres élève et abaisse automatiquement sa masse de fer au long manche, qui tombe sur les cailloux en résonnant d'un son mat, semblable à celui que produirait un corps lourd en s'enfonçant dans la terre détrempée.

C'est l'automne, époque mièvre de l'année...

\*\*\*

« Du haut en bas ! » crient au loin les *hirondelles d'hiver*, noires de suie, portant sur leurs échines maigres, le hérisson et la raclette, entourés d'anneaux de corde. Et les messagers de Noël passent, traînant la jambe, galériens que la misère, rivant à leur pied le boulet, force à cheminer dans l'ornière.

Et le voyageur grelottant pense, en courant pour s'échauffer, à ces poètes gothiques qui, pour un *lai*, recevaient l'hospitalité.

Pourtant, sur le parcours, des gens passent, qui rient ; ces gens-là ne souffrent donc point de l'automne ? Non. L'automne est une saison nouvelle qui vient varier leurs plaisirs. Ce matin, avec le jour, ils se sont levés, bourgeois alertes quoique pansus ; et, vêtus chaudement, après un large déjeuner, ils ont gagné le bois. Ils aiment ce paysage embrumé ; cela leur rappelle les chefs-d'œuvre de l'école poitrinaire, ils pensent à Léon Gozlan et à Octave Feuillet ; et ils jouissent de leur rêverie, ne sachant même pas que les écrivains maladifs se tuent ou se sont tués pour les distraire.

A l'horizon il y a des cheminées qui fument. Vite, rentrez, c'est l'heure du repas.

Laissez, ne regardez même pas le voyageur que la faim appelle aux soupiraux de l'officine ; car peut-être verriez-vous, de cette poche où s'agite une main osseuse, sortir le manche d'un couteau...

\*\*\*

L'automne est dur aux pauvres gens : la brume, le froid, la pluie, la faim...

\*\*\*

C'est alors qu'il faut gagner la grand'route, vêtu du costume de l'été, avec le chapeau de paille et les souliers de toile. C'est alors qu'il faut marcher, transi, les mains dans les poches vides, les coudes collés aux hanches saillantes ; glacé au souffle de l'air qui, perçant la mince étoffe du vêtement, court sur la peau comme un frisson, en vous donnant la chair de poule. C'est alors qu'il faut sursauter et tressaillir, comme un homme qui va commettre une mauvaise action, au coup de fusil du chasseur égaré ; qu'il faut se coller aux vitres des laboureurs et des bourgeois derrière lesquelles brillent les flammes de l'âtre, et se dire : « Il fait bon, là-dedans ! »

MARIUS RÉTY.





## SONNETS

*A Arthur James.*



A lande grise étend sa masse sépulcrale ;  
Et, triste à la clarté douce du jour tombant,  
Un christ tord vers le ciel son ventre se bombant  
Dans l'exaltation frénétique du râle.

Il passe dans le vent des terreurs inconnues ;  
Et, masquant le soleil qui baisse ses yeux d'or,  
Des corbeaux effarés ouvrent leur large essor  
Dans un croassement sinistre vers les nues.

Ses bras exténués s'affaissent sur la croix ;  
Le grand ciel maladif, où des nuages froids  
Rêvent, versant leur deuil sur les choses muettes,

N'a plus qu'un soupir vague exhalé dans la nuit ;  
Et les flaques d'eau morte en leurs torpeurs secrètes  
Profilent ce vieux christ qui se pâme d'ennui.



SOIR (LA VIE : *Sérénité*).

*A Georges Rodenbach.*

Une barre de feu tout au bord des cieux blancs  
Frémit : — la mer sonore a calmé sa colère ;  
Seul, rayant la clarté de son vol circulaire,  
Passe un roucoulement plaintif de goëlands ;

Les flots demeurent sourds aux sanglots du soleil  
Dont l'orbe d'or s'éteint dans la sanglante écume,  
Les flots exténués murmurent dans la brume  
Vers les oiseaux de neige au plumage vermeil ;

Les lointains effleurés par des visions blanches  
Ont la douceur d'enfants assoupis dans leurs langes ;  
Et la sérénité luit dans le firmament.

Et, tandis que le chant des étoiles s'élançe,  
J'entends Dieu chuchoter mystérieusement  
Un doux aveu d'amour à l'âme du silence.



## CATULLE MENDÈS



### LE PARNASSE



ME souviens d'avoir un jour entendu, dans un de ces petits cercles littéraires qui pullulent à Paris, la très humoristique conférence d'un jeune poète qui s'attachait à démontrer quelles inéluctables affinités existent entre le nom d'une personne et sa destinée. On ne s'appelle pas indifféremment Théodore ou Auguste ; des prénoms tels qu'Isidore ou Arthur, s'ils ne sont pas corrigés par le nom patronymique, entraînent fatalement une certaine déchéance. Et les exceptions ne font que confirmer la règle.

Quelle paradoxale que soit cette abracadabrante doctrine, il se produit incontestablement de piquantes coïncidences et Catulle Mendès en fournira une des plus heureuses preuves. Si l'on veut bien oublier le sens latin de son prénom, on trouve dans la finale de Catulle, je ne sais quoi d'aérien et de léger, de même que Mendès est tout vibrant d'élégance amoureuse. Ici le nom c'est bien l'homme. Ce poète délicat et féminin ne pouvait s'appeler Lacordaire. Tout le monde sait, du reste, que ce nom de Catulle Mendès n'est pas absolument d'accord avec l'inscription au registre de l'état-civil. Mais en ceci encore, en modifiant son nom pour l'adoucir, l'auteur d'*Hesperus* trahit l'idéal qui le domine et auquel il obéit tout entier : celui de séduire, de caresser, de baigner son public dans des flots de tendresse, de l'envelopper d'une atmosphère toute de parfums. Ceux qui ont eu le plaisir de l'approcher lui connaissent des virilités, une aisance, un abandon qu'il se gardera bien de montrer à la foule. S'il est gracieux, c'est moins par naturel que par attitude, sa grâce n'étant pas de celles qui s'ignorent. Quand il parle publiquement, sa voix cherche des harmonies — et les trouve. Quand il écrit, il surveille méticuleusement la toilette de ses phrases et rejettera toute parure dont l'éclat ne concourrait pas au but qu'il poursuit : — plaire. Son œuvre est ainsi comme un bouquet de fleurs pâles, aux parfums troublants, et dont les tons, choisis parmi les plus tendres, forment une harmonie parfaite où rien n'éclate, où rien ne blesse, où rien non plus n'étonne. Car,

Mendès, laissant d'autres créer l'intérêt par l'émotion, l'imprévu, la hardiesse, l'étrangeté ou la crudité obtient, lui, son succès par le charme.

Son originalité consiste donc, quant à la forme, dans l'art avec lequel il sait revêtir une idée et la rendre séduisante. Quant au fond, il a établi une sorte de psychologie de l'amour, incomplète sans doute, mais si caractéristique qu'elle vaut qu'on s'y arrête. Elle nous entraîne bien loin de la théorie scientifique de l'amour si bien définie par Schopenhauer. D'après Mendès, ces appels physiques qui, sans raison apparente, sans causes tangibles jettent une amante affinée, délicate, rêveuse dans les bras d'un valet grossier, ignorant des fascinations savantes et des subtils détours, ne comptent pas. Le « coup de foudre » qui établit sans apprêt une correspondance sympathique entre deux êtres ne semble mériter à son sens aucun crédit. Pas davantage, la nature humaine n'obéit, dans les choses de l'amour, à de mystérieuses lois qui n'ont d'autre but, en provoquant les unions sexuelles, que la reproduction de l'espèce. Mendès est trop raffiné, trop civilisé pour s'attarder à ces vérités biologiques si évidentes qu'elles soient. Mais il s'en écarte sans commettre d'hérésie, car la théorie des savants qui réduit tout aux intentions matérielles est aussi incomplète que la sienne. Il faut les réunir pour obtenir une donnée exacte. Ne reste-t-il pas, en effet, à déterminer ce que les provocations naturelles, qu'explique si logiquement Schopenhauer, peuvent conserver d'influence sur certains tempéraments si désorganisés, si raffinés, si en dehors de toute animalité qu'ils vivent d'on ne sait quelle vie artificielle? La grande dame qui s'oublie chez son palefrenier demeure, elle, dans la nature. Malgré l'empire des convenances et les pudeurs nées d'une éducation sévère, elle subit l'irrésistible force qui veut sa chute. Mais il est d'autres femmes, de sang moins riche, d'imagination plus délicate, de sens plus raffinés qui résistent aux volontés physiologiques. L'aimant n'agissant plus sur leur organisme délabré, l'artifice devient nécessaire. A celles-là donc, fruits d'une civilisation avancée, les évocations paradisiaques, les patientes carresses, les fascinations lentes, l'encens, les parfums, tous les piments, tous les aiguillons sans lesquels leur chair appauvrie ignorerait les délices dont les robustes jouissent naturellement. Catulle Mendès — et qui mieux qu'un poète pouvait remplir cette mission — s'est fait le mentor et l'éducateur de tous ceux qui veulent initier ces âmes rebelles et les introduire dans un paradis qui aurait pu leur demeurer fermé. Voyez les conseils qu'il donne aux amants dans ses fines causeries de *Gil-Blas*. Ne rien laisser au naturel, à la passion, à la brutale nature, tel est le résumé de sa méthode. Pour aboutir à vos fins, dira-t-il, soyez retors et composé, — avec grâce. Faites-vous une huma-

nité supérieure, trompez en souriant, mentez avec feu, calculez vos moindres séductions. Si l'âge, ou l'abus, vous a rendu sceptique, si vous êtes désillusionné sur la réelle valeur des jouissances et que vous vouliez néanmoins boire la rosée amoureuse de quelque âme virginale, mettez-vous à son diapason. Soyez ingénu, empruntez tous les charmes naïfs des cœurs printaniers car sans « le divin mensonge » il n'est point de conquête durable. — Ainsi faisait don Juan, ainsi parlent maints livres clandestins très en vogue à la fin du siècle dernier et dont Catulle Mendès semble parfois s'inspirer. — Jusqu'ici, cependant, rien d'absolument original, si ce n'est cette forme pure, tendre, capiteuse qui lui appartient en propre. Où il se distingue et se modernise, c'est lorsqu'il s'attache à retenir la minute si courte du plaisir. Car il s'agit de jouer la nature qui, poursuivant ses fins égoïstes, retire par un artifice admirable tout charme à la jouissance dès que son but utilitaire est atteint. Chaque assouvissement, s'il produit physiquement une certaine détente, entraîne immédiatement à sa suite le vide et la désillusion. L'objet aimé, naguère entrevu à travers un prisme, perd soudain ses plus vifs attraits et l'âme est désolée de trouver des limites à l'Infini. C'est alors que Mendès vous arme de savantes astuces pour lutter contre le désenchantement. Il dira à l'amant quelles attitudes il doit prendre pour retenir l'illusion et ne rien perdre de ses avantages.

Il mettra l'amante en garde contre une foule de petites négligences en apparence futiles mais qui en réalité suffiraient à rompre l'harmonie si elle n'y veillait. C'est une agrafe, une jarretière, un ruban, une préoccupation matérielle capables de dissiper soudainement le charme. Et il semble réaliser ainsi de telles conquêtes sur la nature qu'on se demande — presque sérieusement — si, cette science s'étendant, l'homme n'arriverait pas à prolonger à son gré des félicités jusqu'alors fugitives.

J'ignore d'ailleurs si ces conseils sont d'une application pratique. Mais tout cela est charmant de finesse et très certainement fort peu immoral. Fleur perverse de décadence disent les uns, sensualité fardée gémissent les autres. Nous pensons, nous, que cette littérature exquise, toute parfumée de distinction, épure le goût et qu'en cherchant à purifier l'amour des humaines souillures, son rôle est de ceux qu'on peut estimer.

Au surplus, ce n'est là qu'une note de son talent, la note dominante peut-être. Je ne crois pas que le temps soit venu de faire de Mendès une étude définitive. Il ne me paraît pas encore avoir atteint ce point culminant de maturité où l'écrivain se répète. Chaque page qu'il ajoute à son œuvre trahit de nouvelles et jeunes efflorescences. Et du reste, s'il y a matière pour rédiger une étude sur le dramaturge et le romancier tou-



jours imbus des traditions romantiques, que dire de ces idylles adorables qui rangent Mendès tout à côté du radieux et poétique écrivain qui vient d'écrire ou plutôt de mélodier *Riquet à la houe*? N'est-il pas plus sage d'épargner à ces imaginations exquises le contrôle indiscret de la pesante critique et se taire religieusement pour mieux admirer?

## II

Etant donné un esprit à ce point assoiffé de pures et délicates jouissances, il ne faut pas s'étonner si, en ses jeunes années, il a tenté d'établir une doctrine littéraire, dite des parnassiens, et professant le désintéressement des luttes sociales et l'impassibilité devant les douleurs humaines. Catulle Mendès est venu nous dire en Belgique l'histoire anecdotique de ce petit cénacle, mais en devenant historien il est demeuré poète — et poète fantaisiste. Il s'est bien gardé de nous dire les exagérations, les partis pris, les erreurs qui valurent aux parnassiens le sourire indulgent des éclectiques et le sot dédain des médiocres, confondant l'exagération des jeunes disciples avec leur talent pourtant hors pair. Est-il d'ailleurs un rêve plus humain que celui d'une sorte de paradis terrestre où, toute lutte cessant, l'homme ne connaîtrait d'autres récréations que les paisibles jouissances d'un art sans drame, où l'œil s'ouvrirait sur de tranquilles spectacles, où l'oreille s'enivrerait de la rime d'or des poètes chantant uniquement la Beauté et l'Amour? Qui ne voudrait dire avec Banville :

Faisons des vers, et non des livres !  
Et de rosée et de fleurs ivres  
Couchons-nous dans le vert gazon.

Hélas ! nos temps n'y sont guère propices. La lutte pour l'existence, les rigueurs de nos climats, le choc des intérêts contraires ne permettent pas à l'homme les douceurs du lit de mousse où il voudrait suivre son rêve dans une douce paresse animale. Il s'y ennuerait d'ailleurs et redemanderait bientôt au mouvement sa variété et son imprévu. Une sourde inquiétude mine les esprits. Une soif de savoir, de pénétrer l'inconnu nous altère, et c'est ainsi que se justifie l'assemblage dans le concert humain des lamentations du souffrant, des chants du poète et de la parole lumineuse du savant. Chacun obéit à sa sensibilité particulière et toutes les sensibilités sont légitimes dès qu'elles se traduisent avec art. Le Parnasse ne voulut voir que son idéal propre. Dans les ardeurs

du début il demeura fermé aux idéals qui se différencient du sien ; cela peut être par ignorance, à coup sûr par exubérance de foi. Aujourd'hui qu'on s'efforce de tout comprendre dans la seule fin de multiplier ses jouissances, les théories exclusives sont discréditées. Catulle Mendès l'a si bien compris qu'il a réduit l'intransigeante doctrine du Parnasse à cette simple formule : que l'inspiration ne suffit pas, que la forme lui est nécessaire. Ce qui revient à dire que le diamant à l'état brut n'a qu'une valeur relative. Encore est-ce une valeur. Musset demeure ainsi, en dépit du Parnasse, d'un prix considérable. Il se peut que les sentiments se modifiant avec les conditions sociales, il perde un jour une partie de ses attraits, Mais sa muse, pour avoir des négligences d'allures, n'en restera pas moins l'une des muses les plus pénétrantes, car rarement l'âme humaine vibra avec autant d'intensité. Pour que Musset fût parfait, il lui manquait donc le souci de la forme. Personne certainement n'applaudira ses incorrections. Et voilà comment nous sommes tous d'accord avec la doctrine du Parnasse. Une tendance nous pousse aujourd'hui à mettre le talent pondéré, attentif, parfait au-dessus du génie, qui pousse à l'aventure, jaillit comme d'une source, et, peut-être, ne s'élève si haut que grâce à son dédain de la minutie. Cela est dans notre sang, dans notre goût : c'est la mode. Nous voulons une littérature râtissée, ordonnée comme un jardin anglais. Le Nôtre triomphe et non sans raison. Car ce n'est pas que la forêt sauvage, embroussaillée, répugne à nos élégances ; que, seuls, les ifs coquettement taillés nous séduisent, que le buisson débraillé nous offusque. Non ! Nos salutaires répugnances ont d'autres causes et il est assez curieux de constater qu'aucun parnassien ne les ait signalées, pas même M. Mendès. C'est à croire que le Parnasse a agi en parfaite inconscience.

Il n'était pas possible, en effet, qu'en notre siècle, un groupe ne se levât pas pour honorer la forme d'un culte exclusif. On a voulu expliquer le rôle du Parnasse comme une sorte de réaction contre les pasticheurs de Musset et de Lamartine qui, ayant mis à la mode les attitudes penchées, et quelles attitudes ! dégénérèrent en pleurnichards et se prétendirent les interprètes émus des plus purs sentiments, hormis, bien entendu, celui de la pureté littéraire. C'est une raison, non la seule. Des nécessités plus impérieuses exigeaient que pour un temps toutes les préoccupations se rejetassent sur la forme. Que pouvait la belle et pure langue des classiques pour exprimer les nuances et les subtilités dans le monde desquelles il nous était réservé de pénétrer ? Le dix-huitième siècle ne fit que jeter, dans son esprit général, les grandes lignes du tableau humain auquel nous travaillons toujours. Il dressa le plan, régla la composition

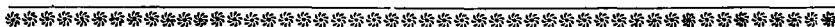
et indiqua les perspectives avec une rigoureuse justesse. Il nous était dévolu, à nous, d'y mettre les reflets et les ombres. Mais comment arriver à exprimer le vague et l'insaisissable sinon par un travail préparatoire ? A chaque époque une forme correspond qui en est l'image. La nôtre fine, nerveuse, sensitive, réclamait une notation particulière. Se figure-t-on le gâchis littéraire qu'eussent créé d'inhabiles écrivains voulant rendre ce que le milieu, l'atmosphère ambiante leur inspiraient. Ne leur fallait-il pas acquérir la dextérité nécessaire, se familiariser avec l'inconnu, dompter la phrase, pénétrer les choses et chercher jusqu'au fond de leur âme le secret de leur nom ? Sans la vigoureuse impulsion du Parnasse nous en serions peut-être encore à balbutier. Aussi lui devons-nous ce respect de la beauté littéraire qui caractérise notre génération. Quand même, et ce n'est pas le cas, son œuvre ne serait que simple exercice de virtuose, les lettres lui devraient encore de la reconnaissance pour le zèle attentif, le soin jaloux qu'il apporta — après Victor Hugo d'ailleurs — à assouplir la langue, à lui donner la vibration, le coloris, le parfum sans lesquels tout un monde de sensation demeurait inexprimé. C'est tout cela que Mendès eût dû nous dire. Il a préféré nous conter l'histoire anecdotique du Parnasse. C'était moins instructif, mais infiniment plus attrayant.

D'autant plus attrayant que les jeunes littérateurs présents à la conférence n'ont pas manqué d'établir des rapprochements entre l'accueil que reçut le Parnasse à ses débuts et l'accueil que l'on fait actuellement à la jeunesse littéraire qui lutte en Belgique pour conquérir sa place au soleil. L'embryon fut le même. Mendès fonda la *Revue fantaisiste* où vinrent se grouper tous les jeunes poètes sans renommée et sans crédit. A leurs essais valeureux, nul écho ne répondit d'abord. La presse demeura indifférente, puis se montra franchement hostile. Le Parnasse, méprisé des uns, méconnu des autres, eut ses Hymans tout comme les Jeune-Belgique. Mais de ces jugements-là il n'avait cure et se sentait suffisamment encouragé par l'approbation peu tapageuse de quelques esprits d'élite. Le succès vint lentement. Mais quels jours de misères il fallut traverser ! Aujourd'hui que leur amer souvenir est adouci par une réussite brillante, Mendès semble se féliciter de les avoir connus. Entendons-nous. La misère ne nuit pas au talent, certes. Elle crée une solitude où l'esprit se recueille ; l'âme comprimée se sensibilise, l'œil devient plus lucide. Mais si on compte les survivants, qui dira le nombre des morts ! Si la rivière livrait ses secrets, peut-être saurait-on combien de génies étranglés par la souffrance n'ont pu arriver à la lumière. Il y a des générations qui sont plus favorisées les unes que les autres, certains

moments sont plus propices, des occasions favorables d'association se produisent qui ne se rencontrent pas tous les jours. D'ailleurs des talents ne manquant ni de profondeur ni de sensibilité n'ont pas eu besoin pour se mûrir de connaître ce temps d'épreuves. Ce qui demeure vrai c'est que, toute question matérielle écartée, il n'est pas mauvais que les débuts soient pénibles. Les réussites trop faciles amènent le relâchement ; la curiosité s'émousse ; l'amour-propre, satisfait, se suffit d'un idéal moins élevé et ce n'est que tardivement qu'on s'aperçoit, à moins d'être un sot, de quels misérables et mesquins succès on s'est contenté.

Que l'exemple du Parnasse excite donc les ardeurs des Jeune-Belgique et grandisse leur dédain. S'il faut dix ans de travail, d'études, d'obscurité, qu'importe ! Leur idéal plane haut dans le ciel de l'art. Les assises sont solides, le noyau riche et varié, les plumes acérées, et devant l'avenir qui s'ouvre tout large ils disent : Ne crains !

F. NAUTET.



## ELEVATION



**P**AR delà les hauteurs dont la féerique gloire  
Exalte la splendeur des rêves abolis,  
Par delà les jardins aux cascades de moire  
Où les Vierges du Ciel baignent leurs pieds polis,

O chère ! pour dresser ton autel de victoire  
J'ai taillé des degrés d'azur, jonchés de lis,  
Et mis un tel soleil à la voûte d'ivoire  
Qu'il efface l'éclat des astres appâlis :

Tes yeux brillent d'amour, ô ma mystique reine !  
Ton corps, en étalant sa majesté sereine  
Resplendit de lumière en ce divin décor !

Et pour glorifier sa grâce parfumée,  
Mes désirs épurés s'élèvent en fumée,  
— Comme un pieux encens vers un ostensor d'or !

AUGUSTE VIERSET.



## CHRONIQUE LITTÉRAIRE



*Ni chair ni poisson*, par Camille Lemonnier. Un vol. Bruxelles. Brancart. 3.50.  
— *La peinture flamande*, par A.-J. Wauters. Un vol. Paris. Quantin. 4.00.  
— *Ma jeunesse*, par J. Michelet. Un vol. Paris. Hachette. 3. 50. — *Lettres de Flaubert à Georges Sand*. Un vol. Paris. Charpentier. 3.50.

### I

Choses d'antan, écrites pendant les années de formation, inspirées à travers les lectures et les succès d'alors, teintées d'humour et de satire, apparentées à Droz et Dickens — mais après tout, choses charmantes, bibelots taillés avec soin, nouvelles écrites de bonne encre, sujets coupés dans la bonne étoffe, étoffe pompadour ou directoire, contes fleuris formant ci et là phrases en rinceaux et métaphores en bouquets.

Le recueil est dédié à Georges Eekhoud, ami de Lemonnier et auteur de *Kees Doorik*, beau livre construit abruptement à chaux et à sable, en plein site, en plein polder flamands. L'épître dédicatoire témoigne de la solide amitié qui lie les deux auteurs, si bien faits pour se comprendre et s'aimer, dégagés aujourd'hui de toute influence et marchant de pied ferme, chacun dans son chemin.

La nouvelle qui ouvre le volume et donne son titre au livre me paraît la mieux conçue et la plus personnelle.

Elle est toute vive, elle marche presto, dans une langue légère, nette, alerte, elle trotte et arrive à bon but sans fatigue et toute fringante encore. Au cours du conte sont peints des personnages poudrés, en habit de soie, en culotte, en souliers à boucles, charmants bonshommes d'ancien régime, avec leurs manies, leurs travers, leurs tics, leurs malices, leurs intrigues, leurs sourires et leurs jalousies. Tout un petit monde de cour, esquissé à brosse joyeuse, d'esprit, de verve, sans dégringoler dans la charge ni l'opérette.

Le sujet ? Une naissance d'enfant royal, attendu impatientement, décidant d'une succession au trône d'après son sexe. Enfin la duchesse accouche — et tandis que tout le monde, princes, comtes, marquis, médecins, diplomates, valets, laquais, peuple sont haletants — le tant désiré mioche arrive à l'état neutre, « *ni chair ni poisson*. »

*Le costume d'Adam*, autre nouvelle légèrement ... déculottée, est charmante d'entrain. Elle nous convainc que, novice encore, Lemonnier avait le talent de

trousser le conte, quasi en maître. Impossible de narrer mieux, de façon plus concise, plus mouvementée, plus diable au corps. Cela plaît si infiniment bien que Droz y semble avoir mis ci et là son maquillage.

*La tache noire, Les maris de M<sup>lle</sup> Nounouche, Chapoteau assassin, le Colis 2775.* achèvent de donner bonne tenue au volume qui trouve sa place à côté de ceux des conteurs amusants et fins.

## II

M. A. J. Wauters est un critique consciencieux, honnête, mais timide. Il a vu tous les tableaux, dit-il, dont il parle, il a fait des tours et des détours en Europe ; il connaît sa Pinacothèque et son Louvre, salle par salle, galerie par galerie ; il sait les peintres de chaque époque, les groupes d'artistes autour des maîtres, les bataillons autour des drapeaux. Il est érudit. Rubens, en quelle année est-il né ? Et Van Dyck ? Et Teniers ? Il vous répondra, net, roide comme balle. Van Eyck, Memling, Gossaert, Van Orley, quand moururent-ils ? Aussitôt les dates fleurissent ses lèvres, il parle d'abondance, à moins qu'il n'y ait controverse.

M. A. J. Wauters a dévoré les documents officiels par montagnes. Naissances, mariages, décès d'une part, décès, mariages, naissances de l'autre ont défilé devant lui, écharpes autour du ventre, bicorne sur la tête, sur deux rangs. Il s'est enquis de l'époque précise où tel tableau a été fait et n'a eu garde d'oublier le jour où il a été parachevé. S'il a péri, soit par le fer, soit par le feu, M. A. J. Wauters l'a noté d'une main émue mais implacable.

Son livre apparaît donc comme une biographie des peintres belges et puisque les chefs-d'œuvre vivent aussi, comme une biographie de leurs tableaux.

Cela suffit-il ?

Lorsqu'on lit *Cinquante ans de liberté*, ce patriotique ouvrage où Camille Lemonnier a fait l'histoire de notre art contemporain depuis 1830 jusqu'en 1880, on ne pardonne pas à M. A. J. Wauters d'être resté rivé à la notice, à « l'esquisse d'un plan » à « la mise en place des noms et des œuvres » à un résumé de travaux de ses prédécesseurs. » On exige plus. On est en droit de lui demander de faire pour la vieille école flamande ce que son confrère en art a fait pour la moderne. On exige d'autres bras que les siens pour étreindre ce travail, d'autres poumons que les siens pour chanter les Rubens, les Van Dyck et les Teniers, une autre main, une autre plume, une autre âme que les siennes pour écrire dans une « bibliothèque d'enseignement des Beaux-Arts » française, l'histoire de notre grandeur et de notre gloire nationales.

Mais hélas, M. A. J. Wauters est timide, et timide à tel point que dès qu'il s'agit de porter un jugement ou de fixer une classification, c'est à autrui qu'il a recours. Dans son introduction il saisit à deux poings, la main de M. Taine pour faire la division de son sujet, dans ses appréciations sur des peintres tels que Rubens, celle d'Eugène Fromentin. A chaque feuillet on trouve des notes

et de remarques indiquant de quels puits il tire sa science, de quel mine il extrait son or, son argent ou son cuivre; et, tant il y a que la *peinture flamande* semble le fruit d'une lecture attentive faite par un jeune homme qui veut s'instruire et faire profiter de ses connaissances en les classant et en les résumant pour des bourgeois ou des professeurs d'académies de province.

En somme dans ce livre il n'y a rien de personnel, de grand, de fort, rien qui soit à la hauteur du sujet traité, qui saute à travers le médiocre, qui fasse miroir pour refléter les époques de Rubens, les ducs et les duchesses de Van Dyck, les kermesses de Teniers, les bouges de Craesbeke et les colosses de Jordaens. Le style est plat : il a l'amble d'un style de journaliste; la pensée rase la terre, comme un poulet quand il s'efforce de voler; la critique est nulle, elle ne marche que lorsqu'elle chausse les bottes ou les sabots des autres.

M. A.-J. Wauters dit dans sa préface en parlant de lui : « L'auteur de ce petit livre.... » — ce qui prouve qu'on se juge mieux soi-même qu'autrui.

### III

Grâce aux soins de sa veuve, les *Mémoires* si impatiemment attendus de Jules Michelet viennent de paraître. Le livre est intitulé ; *Ma jeunesse*, et ce n'est, je crois, qu'une première partie.

Celui qui de tous les historiens français marqua le plus profondément à son coin les annales et le passé de son pays, a laissé un peu de son cœur à chaque événement, à chaque question, à chaque fait. Il apparaît dès son enfance comme impressionnable à l'excès, avec une nature de femme, facile aux larmes et molle aux rêveries. Il aime la solitude, la mélancolie. S'il ne pleure pas Jean-Jacques à la vue d'une pervenche éclore, toujours est-il que le moindre incident triste le bouleverse et lui mouille cils et joues. Dès cet âge, l'âme des choses le tente. Lui, qui devait connaître et aimer plus tard la *mer*, la *montagne*, l'*oiseau*, l'*insecte*, les aimer comme des semblables, comme des frères ou des sœurs ou des mères, et leur prêter par conséquent une vie grandiose, personnelle, épique, il écoute, ausculte, et comprend déjà l'inanimé, et d'emblée lui prête le sentiment. Il le doue de haine ou de tendresse, de bonté ou de cruauté. Une fenêtre à guillotine manque de lui tomber sur la tête et aussitôt il y voit un ennemi, un être malfaisant ; il ne la regarde plus qu'avec peur et défiance. Au reste toute son enfance est morne. Typographe dans l'imprimerie de son père, il passe les jours dans une cave, sans air, plié sur le travail. Aucune joie. La France est vidée d'hommes et de richesses par Napoléon. Le régime impérial apparaît « comme un immense désert gris que jamais ne dore le soleil. » Bientôt, la défaite de Russie sévisant, la presse qui n'avait été jusqu'à cette époque que liée est bâillonnée ; le nombre des imprimeurs parisiens réduit à soixante ; les familles ruinées, la misère partout.

Au lycée, persécutions ; et, grâce à un tempérament à la Jean-Jacques,

misanthropie, hypocondrie, dégoût de vivre. Ce tempérament se développant, il est logique que moins sa sensibilité native trouvera parmi les hommes à qui se donner, plus elle se tournera vers la nature. Pourtant un ami survient : Poinso. Celui-ci traverse toute *ma jeunesse* : bon, tendre, moins nerveux, moins ardent, versé dans les sciences, herborisant, discutant, amenant Michelet à l'étude des faits, développant en lui ses goûts naturalistes, mettant à côté des siennes des tendances contraires, résultat d'une éducation différente. Michelet au cours de ses Mémoires se complait dans l'analyse de son caractère, fouille son âme pour l'opposer à l'âme de son ami. Il en résulte des découvertes physiologiques faites en historien du cœur de l'homme, par le futur historien du cœur des peuples. L'enfance fuyant, après les vingt ans, le livre qui forme et détermine la vocation de Michelet c'est le livre de Vico. Dès lors, les études historiques vont le tenter et le savant et l'écrivain entrent en scène. *Ma jeunesse* nous conduit jusqu'à ce début.

#### IV

Les *Lettres de Flaubert à Georges Sand* marquent un important événement littéraire et jettent un nouveau jour sur la grande et déjà sculpturale personnalité du poète de Salammbô. Flaubert et Sand se trouvent aux antipodes dans notre art moderne. L'homme, styliste impeccable, observateur à la loupe, microscopiste, tout en volonté et en patience ; la femme d'une sensibilité diverse, compatissante aux misères et aux doutes humains, créant son œuvre à travers l'imagination et le rêve, écrivant d'abondance, phrases fluantes. Aucun accord possible entre eux. Et pourtant s'estimant, se pénétrant, s'admirant, s'aimant.

A tel point de vue, cette longue correspondance est d'un attrait tout spécial et prouve combien une solide amitié est possible entre gens d'opinion opposée, pourvu qu'ils soient gens d'esprit. Au vrai, il s'agit d'homme et de femme, ce qui atténue, j'imagine, la difficulté.

Les idées littéraires de Flaubert apparaissent ici, en plein jour. Son esprit est planté de quelques dogmes, auxquels il croit, les yeux fermés. S'il les discute avec celle qu'il nomme son *cher maître*, c'est pour les affirmer contre vents et marée, sans jamais en découdre, quelles que soient les raisons qu'elle leur oppose. Ces dogmes, les voici :

Impersonnalité dans le livre ; l'auteur ne doit transparaître à travers ses phrases, jamais. L'objectivité de l'étude sera entière ; l'élément subjectif réduit à néant. Le lecteur ne devinera point les sympathies, les antipathies, les idées, les sentiments, les impressions du romancier.

Equation entre la pensée et la phrase, à moins que le rythme ne le commande autrement. Car le rythme c'est la suprême loi, le rythme de la prose française, plus subtil à saisir que celui des vers, plus varié, plus raffiné, plus délicat. Les mots se marieront et s'harmoniseront comme les couleurs, chacun gardant sa physionomie, son accent, sa valeur ; chacun moulant l'idée



comme un maillot le corps humain ; chacun vivant d'une vie à soi, comme une cellule de l'organisme, qui fait vivre l'ensemble et vit de l'ensemble.

L'art pour l'art. On n'écrit pas pour la foule, mais pour quelques-uns. Ceux-ci satisfaits, le livre est bon ; il fera son chemin ; attaqué, contesté, nié, il s'imposera, comme toutes vérités assaillies passagèrement.

Le ton des lettres, moitié doux, moitié brusque, est d'une originalité savoureuse, d'un normand dégrossi par Paris, d'un « metteur de pieds dans le plat » bon enfant un tantinet rude, jurant moustache en croc et bravache. Elles touchent à tout sujet : au théâtre, à la philosophie, à la politique, mais principalement — cela va de soi — à la littérature, pour laquelle seule Flaubert avait cerveau et cœur, yeux et mains, poumons et nerfs, colère et bonté, haine et amour, mélancolie et orgueil. Car tel est l'homme : il avait la religion de l'art, il était planté sur les marches de l'autel, comme un de ces prêtres guerriers qui défendent leur Dieu à coups de crucifix, et, comme ceux-ci meurent, lui aussi, pour ses dogmes, il serait mort.

EMILE VERHAEREN.



## CHRONIQUE ARTISTIQUE



### I

#### EXPOSITION DES XX.

*(Second article).*

Jef Lambeaux. — Achille Chainaye. — Paul Dubois. — Whistler. — Sargent. — Chase. — Stott. — Gervex. — Lieberman. — Mauve. — Maris. — Israëls. — Bergh. — Heymans. — Rops. — Stobbaerts. — Rodin. — Injalbert. — Roty.

**M**ON précédent compte rendu a paru très lyrique et très hyperbolique. Il m'est revenu que ce ton d'enthousiasme avait ébaubi bien des gens de plume, de crayon et de pinceau. On trouve indécent de louer chaudement les jeunes, de dire carrément son avis en face de leurs toiles, de les proclamer grands et forts, d'emblée, sans les y préparer par le stage de l'éloge discret, banal, conventionnel. Au surplus peut-on être un grand peintre à vingt-cinq ans ? Peut-on faire des chefs-d'œuvre à moins d'avoir à la boutonnière

« le ruban » ? Ne faut-il être au moins chevalier et avoir eu les signes précursseurs d'un rhumatisme ?

Au vrai, peu m'en chaud. Il est grotesque, ce me semble, d'attendre qu'un artiste soit vieux pour le louer sans réticence, qu'il soit mort pour crier qu'il est grand et trouver chefs-d'œuvre, précisément ses toiles de jeunesse. C'est de l'incurable bêtise humaine que jaillit ce procédé; aussi assiste-t-on tous les jours à de honteuses et dégradantes palinodies de critique, à des changements à vue d'appréciation publique autour d'un peintre. Manet vivant est un gâcheur, Manet mort devient génie.

Il est opportun de faire pareilles remarques avant d'analyser l'œuvre si capitale de *Lambeaux*. Ses lutteurs les font naître, fatalement. L'artiste, pour jeune qu'il soit, arbore un talent d'une nature si hautaine, si bellement caractéristique et complète, qu'on peut s'attendre à le voir un jour rangé parmi les plus grands.

Un mouvement et une vie extraordinaires, d'une audace et d'une nouveauté fougueuses, se joignent dans ces œuvres à la trouvaille de lignes grandioses, épiques.

Le lutteur vaincu, le corps tordu, les reins craquants, la jambe dans le vide, est d'un dessin supérieur; le vainqueur, le pied mordant le sol, le genou d'une musculature héroïque étonne par son grand style. Le groupe entier s'agit et se débat dans une rage, une colère, une haine empreintes sur les visages en cinq coups de ciseau, avec des précisions et des sûretés de main infaillibles.

*Chainaye* se montre moins emporté, moins viril que son ami, il tâche de glisser dans son art plus de sentiment. Il émane de l'apitoiement de ses six envois. *Typha* et surtout la *Muette* impressionnent et attendrissent. L'archer, encore qu'il soit campé avec grâce, manque de caractère et de ce quelque chose de crâne, de « plume au vent » qu'on trouve dans les œuvres réussies en ce genre.

*Dubois* témoigne d'un talent distingué et joli. Ses deux bustes doivent charmer ses modèles; le faire en est délicat, l'allure fine; cela plait.

Passons aux Invités; d'abord aux peintres et parmi eux à *Whistler*. Il séduit principalement, lui, le peintre des symphonies parfaites, l'impeccable brosseur, qui manie le pinceau, comme Velasquez, presque avec la même autorité, la même infaillibilité. Que cet art soit faux, que cette lumière soit arrangée; soit. Nous admettons volontiers ces superbes non-réalités, convaincus que l'artiste ne doit point s'asservir à reproduire adéquatement ce qu'il voit, mais avant tout le tirer à travers son cerveau et le colorer comme il sent et imagine.

La fillette avec ses airs de reine est surtout attirante. Elle est d'une grandesse exquise, on devine en elle l'enfant de race, venu d'ancêtres aussi fiers que ceux que les maîtres espagnols campaient, la main sur l'épée, la tête hautaine, le pourpoint relevé d'un geste bravache. On dirait qu'ils sont faits pour elle, ces vers d'Hugo :

Un jour elle sera duchesse de Brabant,  
Elle gouvernera la Flandre ou la Sardaigne.  
Elle est l'infante, elle a sept ans ; elle dédaigne,  
Car les enfants des rois sont ainsi.

Le portrait de la dame en noir a mêmes qualités de touche et d'harmonie. C'est la perfection réalisée, ou peu s'en faut. Rien d'apprêté, de tapageur, de théâtral ; dans la pose rien de forcé, rien qui indique une allure donnée au modèle pour la circonstance. Distinction suprême et naturelle ; il faut être grand peintre pour la traduire ainsi.

Tout autre est l'envoi de *Sargent*. Son homme en rouge, en rouge groseille sur fond lie de vin, doit faire venir l'eau ou plutôt le sirop à la bouche de M. Herbo. Cela est criard, cela sent le convenu, cela semble compris à travers Carolus Duran. Peu de sincérité, de vérité. Quelque crânerie certes, mais au résumé manque de dessous ; tout est chic et parisianisme,

*Chase* paraît autrement vrai et vivant. Son rouge à lui est discret, calme, en sourdine. Son œuvre exquise de grâce et de finesse. Taille, poitrine et tête sont modelés à miracle. Et combien d'art et quel dessin et quelle naïveté dans l'ensemble ; comme cette enfant pense, et songe, et s'abandonne et se repose là toute belle et toute blonde ! Elle aurait pu inspirer à Musset « A quoi rêvent les jeunes filles. »

Aussi bien tout le groupe anglo-américain fait merveille. *Stott* à son tour étale une toile étonnante, personnelle, de belle valeur. A première vue, on dirait de la tapisserie, mais cette impression s'efface bientôt à l'examen de la facture prestigieuse et de la couleur si appropriée au sujet. La scène avec ses nus superbes fait songer à quelque pastorale antique du temps de Longus ; les verts et les bleus des ramures et de l'étang y versent leur paix humide, l'air y circule tamisé à travers une fraîcheur tendre, la maison blanche de la rive se reflète dans l'eau comme en miroir grandissant. L'art de *Stott* préoccupe certains de nos vingtistes au point de nuire à leur originalité. Attention.

Voici *Gervex*. Il expose *Job*. Très solide peinture, mais malheureusement entachée d'académisme. Depuis — car *Job* est une œuvre de jeunesse — le peintre s'est dégagé de toute attache avec les conventions ; il a fait du moderne à outrance ; il marche dans les routes tracées en forêt vierge, par Manet.

Pardon, mais l'Allemand *Lieberman* ne devait point figurer au catalogue. Sa peinture fait tache horrible, elle semble comme une grimace de vieux parmi les sourires jeunes, elle pend au mur comme une antiquaille qui détonne au milieu des tableaux audacieux des XX.

Le *Café-concert* à Munich demeure commun, trivial, criard de couleur. Tous les personnages semblent contournés d'un fil blanc : on dirait qu'une araignée a tissé sa toile par dessus.

Le *Tisserand* s'étale plus médiocre encore. Le métier n'est qu'un vélocipède, ancien régime, tel qu'il a dû sortir à l'état de projet d'une cervelle teutonne.

Tout cela fâche, agace, ennuie. Munich et Düsseldorf sont les capitales des Béoties artistiques d'Europe.

Les Hollandais *Mauve* et *Maris*, surtout ce dernier, plongent en pleine modernité et en pleine vérité.

*Les Travailleurs de la mer* sont coulés en patte grasse et belle comme la terre poldérienne; le groupe, chevaux et hommes, tient admirablement, et bien que les tons crus ne soient pas épargnés, l'ensemble est d'harmonie parfaite.

*Après la pluie* travaillé à la diable, dégage belle impression. Le site est très hollandais; il présente un calme et une tristesse profonds; l'humidité suinte à travers, la rivière qui tranche le paysage charrie des reflets et des teintes attrapés de main sûre. Mais que diable! pourquoi cette tache de couleur bleue canaille dans le ciel? Qu'elle soit juste, je l'admets, mais qu'elle ne nuise au tableau, je le conteste.

*Israëls* est resté en deçà de sa réputation. Le *Repas* est d'une qualité ordinaire. Cela n'est ni superbe, ni mauvais et pour tout dire, l'œuvre si médiocre de M. Simons *Au coin du feu* ne s'en trouve point écrasée. On dirait que le *Repas* a inspiré *Au coin du feu*. Quelle que soit notre admiration pour le maître de La Haye, nous craignons que sa manie humanitaire, son démocratisme artistique ne lui nuise en mainte occasion. Faire du sentiment, c'est parfait; mais bien peindre vaut mieux. On ne court pas deux lièvres à la fois et une œuvre d'art ne doit point viser à apitoyer, mais à enthousiasmer.

*Bergh* n'était point connu à Bruxelles, que je sache. Y perdrons-nous? Son portrait fait croire que non. Il est honnête, habile, de bonne pointe. Distingué? — Nullement. De belle tonalité? — Encore moins. Frais, coquet, léger? — Au contraire. La lourdeur suédoise ne s'est point allégée au contact de la grâce parisienne. Un pastel demande des qualités toutes opposées à celles que semble posséder l'artiste.

Les invités belges qui ont fait des envois aux XX sont: *Heymans*, *Rops*, *Stobbaerts*. Du dernier et de sa *Charrette de foin* j'ai parlé dans le numéro d'octobre.

Le *Heymans* n'est guère de premier titre. Il sonne creux et vide. *L'engraissement des prairies de la Campine* fait peu d'honneur au maître. Car maître, il l'est et de première force, et si incontestablement qu'il serait difficile de trouver même en France, un paysagiste qui le valût. Le plus profondément de tous il creuse, il établit, il plante son œuvre; ses sites sont merveilleux d'air, de silhouette et de perspective; point par point, centimètre par centimètre, il élabore et construit son terrain et ses ciels; sa brosse et son couteau lui sont instruments glorieux, il les connaît et les manie comme les suprêmes artistes, et tout en lui se fait d'originalité pure.

*Rops*, dans sa *Tentation de St. Antoine* touche au grand art. Cet étrange tempérament, mi-littéraire mi-artistique, hanté par le surnaturel macabre, funèbre, démoniaque, ce dilettante d'érotisme, ce gourmet du vice, poussant la polissonnerie jusqu'au génie, ne pouvait se soustraire à la hantise d'un tel

sujet. Fatalement il le traiterait, mais à la moderne, en y infusant notre raillerie et notre scepticisme. Saint Antoine, compris en toute naïveté par les artistes du moyen âge, apparaît ici comme un Faust épouvanté, terrifié, affolé. Tous les accessoires, monstres, nains, fœtus, gnomes et farfadets sont supprimés, plus de sorcières, de manches à balai, de squelettes à tête de cheval jouant de la flûte par le trou des yeux, ni ventres de squales ouverts, boyaux coulants. Le drame éternel de la tentation résumé, concentré, quintessencié : la femme s'étalant sur la croix à la place du Christ — voilà pour l'amour ; un porc mettant ses pattes sur les livres saints — voilà pour la science. Et l'action gagne en fermeté et en impression.

Quant à l'exécution, toutes les qualités — nervosité, précision, sûreté, mouvement — de Rops y sont répandues à mains pleines.

La sculpture française, la plus belle et la plus grande qui soit actuellement, est représentée aux XX par *Roty, Injalbert, Rodin*.

*Rodin* a envoyé un chef-d'œuvre : le buste d'Hugo. Jamais le masque du poète n'a été sculpté avec telle vigueur, tel emportement, telle inspiration. Le lyrique des chants du crépuscule, et surtout le satyrique des *Châtiments* et l'épique de la *Légende des siècles* percent au travers, presque sauvagement. Les traits accusés violemment, s'accroissent en grandeur et en force, les chairs vivent, le front se lève grandiose. Cela témoigne d'une inspiration et d'une science étonnantes, car dans tout cet emportement de travail, il n'est pas un trait de ciseau qui soit gauche ou tremblé.

Plus douce, plus modérée, plus calme est l'œuvre d'*Injalbert*. Le *Philippo Lippi*, avec sa figure d'enfant de chœur naïf, charme et retient comme une œuvre d'exquise mélodie et l'on rêve, arrêté devant, à quelque cérémonie d'église, pendant le mois de la Vierge, en mai. Cette terre-cuite, exquisement teintée, a toute une grâce italienne qui fait songer aux primitifs de là-bas.

*Roty* élève la gravure très haut. Ses médailles ont fier style — légèrement académique pourtant. Mais de quelle distinction, de quelle correction, de quel charme elles font montre. Elles inspirent artistiquement l'horreur des pièces de cent sous — ce qui est excellent pour les sculpteurs et les peintres et pour les défenseurs de la morale qui doivent à ce point de vue, les trouver belles sans restriction.

Et maintenant, à l'an prochain — et au travail !

EMILE VERHAEREN.



## II

### DROIT DE RÉPONSE

*A Monsieur Emile Verhaeren,  
Critique d'art à « la Jeune Belgique »  
Brasschaet, près d'Anvers, ce 21 février 1884.*

MONSIEUR,

Quoiqu'il ne soit pas dans mes habitudes de m'occuper des attaques de la critique, je dois avouer que je trouve votre dernier article sur l'Exposition

des XX, dans « *La Jeune Belgique* », d'une injustice qui me révolte et me force à parler. Votre parti pris pour la défense de vos *Amis*, ainsi que vos attaques contre ceux qui n'ont pas le mérite d'en être, me semble peu en rapport avec un article intitulé « La lutte pour l'Art » qui a paru dans « *Le National Belge* » du dimanche 17 février, signé de votre nom, et donnant un compte rendu de la conférence de M. G. Rodenbach, dans la salle des XX. Cet article, je répète, contredisant ainsi qu'il le fait, vos principes déclarés dans la « *Jeune Belgique* », me rappelle, que moi aussi, dont votre critique accuse la peinture de « rappeler les couchants de jour des chromolithographies »... (quoique la toile en question représente *Une Matinée!*) que moi aussi dis-je. je suis de cette union forte et saine des « jeunes qui se dresse la tête haute en face des hostilités. » — Moi aussi, je suis de cette chapelle, ou plutôt de cette grande église, qui se réunit pour combattre les faux principes, pour lutter pour le Vrai et le Beau.

Anvers, que vous signalez avec mépris, comme étant pauvrement représenté dans le combat qu'ont livré les XX, n'est pas si arriéré que vous le prétendez sur le chemin de l'Art. — Mais je ne prétends relever que vos propos à *mon* adresse, et, si dix années de travail sincère devant la Nature, que tous me connaissent, si les études sévères, la lutte que je soutiens journellement pour arriver vers l'interprétation des merveilleuses beautés de nos pays flamands, ne méritent pas d'éloge, ce que moi tout premier j'admets, sachant que ce que je fais n'est tout simplement que le *devoir* de chaque artiste, je prétends toutefois, vous demander à vous, Monsieur, qui parlez si sommairement d'un Art dont la difficulté est incompréhensible, qui flétrissez d'un trait de plume une carrière, je vous demanderai simplement, connaissez-vous donc si bien cette coloration de nos pays dont vous parlez si légèrement? — Avez-vous jamais le matin, lorsque le givre couvre encore le terrain, avant que le jour ait percé les nuages, — êtes-vous jamais sorti par les prairies? Avez-vous attendu avec impatience se lever les premières lueurs de l'aube? Connaissiez-vous ces tremblements de toute la nature palpitante aux premiers rayons du soleil? — Connaissiez-vous cette hymne suprême de la Nature entière, l'avez-vous étudiée? — Et le soir! — Vous êtes-vous jamais attardé dans nos larges bruyères qui semblent s'étendre jusque dans l'infini? Avez-vous jamais vu se lever les brumes du soir, tandis que le soleil se laissait aller, fatigué, derrière l'horizon? — Avez-vous entendu ces chants mélodieux du crépuscule : le cri des vachers; le beuglement des bestiaux rentrant à leur étable, — puis le silence imposant qui doucement enveloppe toute la nature et le calme immense où tout s'endort? Connaissiez-vous la première étoile qui perce le ciel, la nappe de lune qui, voilée et tendre plane sur la terre endormie? — Avez-vous étudié tout cela, Monsieur? Avez-vous, comme moi et d'autres de mes confrères, qui ont voué leur existence et leur culte à interpréter ces gloires de la nature, — rôdé, seul, et l'âme pénétrée de votre impuissance devant ces scènes qui restent inaperçues de tant de gens parce qu'ils *croient* les connaître? Sinon, j'ai l'honneur de vous le dire. Monsieur, tout écrivain que

vous êtes, tout critique que vous croyez être, vous n'avez pas le droit de parler de choses que vous ne connaissez point ; — si en littérateur, il ne vous a jamais semblé nécessaire d'étudier les merveilleux et étonnants effets de couleur de nos landes flamandes, vous ne pouvez dicter aux peintres, surtout à l'un d'eux qui en a fait une étude spéciale, comment il faut les représenter.

Somme toute, pour terminer, je ne citerai que la devise de nos Jeunes : « Ne crains » — et je soutiens que quiconque a travaillé ainsi que je le fais et que j'espère le faire toujours, *sincèrement* et *uniquement* devant la Nature, sans arrière-pensée, sans convention ni parti pris, ne saurait manquer, tôt ou tard à friser la vérité, et peut fièrement s'écrier « Ne crains » aux attaques d'une critique irréfléchie.

THÉODORE VERSTRAETE,  
des XX.

Cette lettre comme les tableaux de M. Verstraete, émane d'un poète un peu froissé — bien plus que d'un peintre. Elle confirme la critique que j'avais faite de ses envois et me donne raison d'une manière assez piquante.

Au revoir, cher Monsieur Verstraete.



## MEMENTO MUSICAL

— 6710 —

Les directeurs de la Monnaie ont poussé dernièrement au feu de leur rampe, un jeune Belge ; Philippe Flon, un fort en contre-point, nous est tombé là avec toutes ses inexpériences de débutant. Son opérinette, pas faite de chic, n'a rien de cette bijouterie, de cette perfection minutieuse qui limite d'emblée un petit talent. C'est un gros morceau de matière brute, mal agencée, mal équilibrée, mais par là même naturelle, sincère, jeune.

On en a dit du bien et du mal ; du mal surtout.

Aussi le public, à la seconde, avait pris le mot d'ordre : il a essayé de siffler.

J'avais donc raison de le dire, il y a trois mois ; la vieille histoire des vieux préjugés n'est pas encore finie, en matière de musique.

Les flamands seuls, tassés sous un drapeau, font leur trouée ; pour les autres : — pas flamand ? pas Belge, mon ami — Bâtard ! — au panier. Un coup de talon, un coup de balai, c'est vite fait.

Venant des doctrinaires, grands ou petits officiels, cela ne m'eût pas

onné, mais de ceux-là qui, en principe, combattent pour nos idées, et sont nos aînés dans la lutte pour l'art, c'est inexplicable.

Le public belge, sans doute n'a pas assez de sifflets pour ses compatriotes ; faut-il qu'on aille encore doubler la masse en sifflant avec elle ?

*Aux Artistes* (3<sup>e</sup> concert). On s'est écrasé, il y a eu des pirouettes, des tournolements, des cris de femmes en marmelade, des gens déshabillés, des chemises tout entières perdues dans la cohue et dont on a retrouvé des pans à Molenbeek, comme naguère des archives de la Chambre — tout cela pour Albani. Le triomphe de cette école italienne, qui n'a pas même inventé les bannières Nadar.

Massenet a dirigé la première exécution des *Scènes Alsaciennes* où se retrouvent toutes les nostalgies du poète des « Souvenirs, » et cette superbe page symphonique du *Sommeil de la Vierge*, une des plus personnelles qu'il ait jamais écrites. Il nous revient aujourd'hui voletant après *Manon*, l'incorrigible, qui court les capitales. Je ne dirai pas si la pièce « a réussi » — l'avis du public à peu de poids. Il est de fait que dix têtes intelligentes quand elles en font une seule, la font stupide.

En dépit de son système mélodramatique, *Manon* retombe dans le petit opéra-comique ; les acharnés de nationalité, y trouveront-ils leur compte de musiquette ; ce que j'y retrouve beaucoup moins, dans son entièreté, c'est la personnalité du maître des premières œuvres mystiques.

M<sup>lle</sup> Berthe Marx est venue compléter la série des d'Albert et Siloti ; encore un long canard celui-ci, un long canard qui nous vient de l'Escaut, sans avoir, de d'Albert, les mérites acrobatiques. M. Siloti ne fait pas même le poirier ; d'Albert, au moins, s'il lui faut de volumineux accords, les plaque du... *siège* ; l'effet y est et c'est plus poli parce qu'on ne tourne pas le dos au public.

J'en demande pardon à M<sup>lle</sup> Marx, mais, de par ses émules, l'impôt sur les pianos devient une question de salubrité publique.

Le Conservatoire prépare une manifestation clandestine à feu son premier chef dont l'ombre aura cent ans, le 25 mars prochain. Une loi spéciale accorde à M. Gevaert, chef du pouvoir exécutif au pays symphonique, le droit de requérir la force armée. Les abords du palais Conservatoire seront gardés par la gendarmerie à cheval qui portera, au kolback, le ruban rose d'ordonnance. Les portes et fenêtres seront calfeutrées pendant la cérémonie et la circulation interdite dans les rues avoisinantes.

M. Gevaert et sa famille auront accès à cette petite fête qui est destinée à populariser la mémoire de Fétis.

Un jeune violoniste qui laisse les boyaux de chat pour de très jolies cordes vocales a donné un concert à la salle Marugg. Je lui demande pardon d'avoir oublié son nom. Je compte bien rattrapper, au vol, son état civil et ne manquerai pas de constater son identité à une nouvelle rencontre que j'espère prochaine.

H. M.





## MEMENTO



*La Jeune Belgique* ne se mêlera pas pour le moment aux violentes polémiques qui sévissent depuis quelque temps. Albert Giraud dans *la Réforme* et Théodore Hannon dans *la Chronique* se sont fort inutilement dit des contre-douleurs qui n'ont pas plus intéressé le public que la polémique Picard-Lagye ou Valentin Potvin. De parti pris, nous donnons raison à nos hommes, *parce que ce sont nos hommes*, mais le public est juge et chacun est responsable de ce qu'il signe. L'exposition des XX et les conférences qui y ont été données sont déjà loin et restent comme une deuxième période des jours de bataille. La lutte continuera encore et toujours. Qu'ils aient eu tort ou raison dans leurs mots, dans leurs attaques, dans leurs partis pris, MM. Edmond Picard, Georges Rodenbach, Albert Giraud et Catulle Mendès ont suivi comme ils la comprenaient notre devise *Ne Crains* ; ils ont eu raison envers et contre tous, mais par leur conscience et par leur sincérité.

\*\*\*

Le dernier numéro de *Paris-Illustré*, la superbe publication de A. G. Dumas, est consacré entièrement au CARNAVAL. En voici le sommaire.

GRAVURES. — Carnaval, aquarelle de Kämmerer. — Variations sur le Carnaval, illustrations de E. Courboin. — Le Bœuf gras dans l'antiquité; le Bœuf Apis, dessin de E. Grasset. — Une Soirée rue de Turbigo, illustrations de E. Courboin. — Le Carnaval il y a vingt ans ; le Bœuf gras, aquarelle de Adrien Marie. — Le Bœuf gras, illustrations de Ferdinandus. — Le Carnaval au moyen âge; la Fête des Fous, dessin de E. Grasset. — Le Mercredi des Cendres, dessin de Myrbach. — Masques, aquarelle de Giralton.

TEXTE. — Variations sur le Carnaval, par Ch. Monselet. — Une Soirée rue de Turbigo, par Ernest d'Hervilly. — Le Bœuf gras. — Où est la Vérité, sonnet de Ernest d'Hervilly

\*\*\*

Sous le titre *Vieille histoire*, M. Oscar Cerf publie un récit, vieux en effet comme donnée, mais auquel il a su infuser une intense émotion. C'est l'étude cruelle d'une séduction et d'un abandon, récit de tous les jours et de tous les temps. Nous félicitons notre confrère-ès-jeunesse de cette jolie plaquette qui montre en lui un moderne épris de réalité et soucieux de forme.

\*\*\*

Chez OLLENDORFF, viennent de paraître .

La comédie en un acte de MAURICE DESVALIÈRES : *Une Matinée de Contrat*, qui est représentée en ce moment sur le Théâtre-Français.

*Le Costume de Pierrot* (histoire vraie), monologue dramatique en vers, par ALPHONSE SCHELER, dit par madame SARAH BERNHARDT.

*Pincé !* saynète par EMILE MENDEL

\*\*\*

Jamais titre ne fut mieux approprié à un livre que celui de : *Pour lire en Wagon*, que porte le piquant et étrange volume d'Auguste Cordier, paru chez l'éditeur P. Ollendorff.

On ne se mettra plus en route sans cet agréable compagnon, et on le retrouvera encore avec plaisir au coin de son feu.

\*\*\*

Viennent de paraître dans la Bibliothèque Gilon :

1. Une étude de M. L. de Sagher sur *Les Musiciens liégeois* (Grétry, Gresnick, J. N. Hamal). L'auteur, un des plus brillants officiers supérieurs de notre armée, y raconte d'une façon attachante la vie de Grétry, de Gresnick et de Hamal. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est de n'avoir pas suffisamment approfondi l'art simple de l'auteur de *Richard* dans ses origines musicologiques, mais les volumes de M. Gilon seront toujours trop sommaires pour permettre des études vraiment complètes.

2. Une étude de M. Jules Carlier sur *Richard Cobden*.

3. Une sorte de nouvelle autobiographique : *Mon fils!* traduite de l'italien de Salvatore Farina, par M. Ferdinand Gravrard. C'est un fragment de tétralogie que l'auteur pourrait appeler *L'histoire d'un homme* et qui comportera quatre volumes intitulés :

1. *Avant sa naissance. — Les trois Nourrices.*

2. *Courage et en avant! — L'Intermezzo. — Mon fils étudié.*

3. *La page noire. — Mon fils devient amoureux.*

4. *Le Mari de Laurina. — Grand'père.*

Nous reviendrons sur l'œuvre dans son ensemble lorsque les deux derniers volumes auront paru.

4. *Le merveilleux dans la nature* par Léon Dormoy.

5. *Tournesol* par M<sup>re</sup> Poradowska-Gachet.

\*\*\*

On a rattaché avec raison le séduisant Daudet à Dickens dans *Jack et le Petit*

*Chose* ; la lecture de *Nicolas Nickleby* et d'*Oliver Twist*, en même temps que sa jeunesse tourmentée et malade, devaient le pousser à cette étude de vie triste se débattant dans un continuel besoin d'aimer comprimé par la dureté des autres.

Avec *Tartarin de Tarascon* et surtout les *Lettres de mon moulin*, Daudet se montre sous un autre jour. Le soleil de Provence et celui d'Algérie, où le romancier alla « calfater ses poumons délabrés », fit éclore ces deux œuvres, sœurs des *Contes* à Ninon de *Miette et Noré* de *Mireïô* ; Daudet s'y montre vrai méridional, avec ses hableries en même temps que sa sensibilité parfois enfantine ; les deux œuvres sont d'ailleurs connues, et si nous les rappelons à l'attention, c'est pour signaler surtout la superbe édition nouvelle, précédée d'une histoire du livre qui intéressera tous les lettrés, en les aidant à pénétrer la nature complexe d'un de nos plus exquis conteurs.

NEMO.



*En vente chez tous les libraires :*

---

COLLECTION DE LA JEUNE BELGIQUE :

# CONTES DE MINUIT

PAR

EMILE VERHAEREN.

Une plaquette artistique ornée d'une eau-forte

DE

THÉO VAN RYSSELBERGHE.

J. FINK, ÉDITEUR.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

---

# GIL BLAS

JOURNAL QUOTIDIEN

16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS.

PUBLIE

# C H É R I E

par EDMOND DE GONCOURT

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 fr.

En vente partout.

---

*LA VIE BÊTE* par MAX WALLER. Un vol. . . . . 4.00.

*LE BAISER* par MAX WALLER. Un vol. . . . . 1.50.

*L'AMOUR FANTASQUE* par MAX WALLER. Un vol. . . 0.50.

---

*POUR PARAITRE PROCHAINEMENT*

CHEZ

HENRY KISTEMAECKERS :

# L'HIVER MONDAIN

POÉSIES DE

GEORGES RODENBACH

avec un frontispice et trois dessins de

JAN VAN BEERS.

Prix : 5 francs.

## A TOUS NOS ABONNES,

---

Notre revue, dont le succès croît chaque jour, est devenue l'organe du bon combat littéraire en Belgique. Parfois violente & brutale, elle ne cesse de brandir le drapeau moderne dont elle s'est fait une arme contre les royautés caduques. Il faut que nos principes se répandent davantage encore, qu'une propagande active s'établisse, qu'une ligue se forme. Cette ligue, nous en avons arrêté définitivement les conditions ; ceux de nos abonnés qui désirent en faire partie sont priés de demander à nos bureaux DIX, QUINZE ou VINGT cartes d'abonnement, qui leur seront envoyées portant un numéro d'ordre qui nous en indiquera le dépositaire.

1° Lorsque DIX cartes seront revenues aux bureaux, revêtues de noms d'abonnés nouveaux, le dépositaire recevra son abonnement gratis *pendant un an*.

2° Lorsque QUINZE cartes seront revenues, le dépositaire recevra son abonnement gratis à *perpétuité* et son nom sera inscrit à la liste des *membres fondateurs de la Jeune Belgique*, qui paraîtra à la fin de chaque année.

3° Lorsque VINGT cartes seront revenues, le dépositaire recevra 1° son *abonnement* gratis à *perpétuité*, 2° une *carte* lui donnant accès libre aux fêtes, (conférences, etc.) que nous pourrions donner dans l'avenir, 3° *toutes les publications* (plaquettes, etc.) que publiera *la Jeune Belgique*. Il sera nommé de même MEMBRE FONDATEUR.

---

EN PRÉPARATION :

# GRETA FRIEDMANN

ROMAN CONTEMPORAIN

PAR

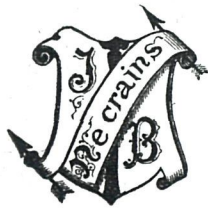
MAX WALLER

Un volume de 200 pages.

# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE :

L'HIVER MONDAIN . . . . .	MAX WALLER.
SONNETS . . . . .	GEORGES RODENBACH.
LE CŒUR DE TONY WANDEL . . . . .	GEORGES EEKHOUD.
SONNETS . . . . .	ALBERT GIRAUD.
CROQUIS FUNÈBRES . . . . .	HENRY MAUBEL.
LE LÉVRIER . . . . .	IWAN GILKIN.
INTIMITÉS . . . . .	MAURICE GUILLEMOT.
CHINOISERIES . . . . .	GEORGES KHNOFFE.
NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE . . . . .	MARIUS RÉTY.
APPELS D'HIVER . . . . .	ÉDOUARD LEVIS.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE . . . . .	JEAN-BERNARD.
CHRONIQUE MUSICALE . . . . .	HENRY MAUBEL.
MEMENTO MUSICAL . . . . .	H. M.
MEMENTO . . . . .	NEMO.



BRUXELLES

BUREAUX :

74, AVENUE DE LA TOISON D'OR, 74

BRUXELLES

J. FINK

I, PASSAGE DE LA MONNAIE, I

PARIS

L. FINK

73, RUE SAINT-JACQUES, 73

1884

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Étranger : 7 fr. par an.

---

Notre ami Émile Verhaeren étant absent, nous sommes forcés de remettre toute critique d'art au prochain numéro.

---

## BOITE AUX LETTRES

33. *Paul Berg...* à Gand. — Blonds-Belgique vous remercie de la musique charmante que vous avez faite pour les couplets de *la Petite Veuve*. Si jamais un salon pas trop bégueule joue la saynète, vous participerez au four !... ou au succès.

34. *Saïd-Bruyère*. — *L'idéal* est égaré. Nous le recherchons, et il passera dans le prochain. C'est clair, ça. N'avez-vous pas de brouillon? Vôtre.

35. *O. B.* Trop complainte, cher confrère; regardez le triste effet que cela fait, imprimé :

### *CROIRE, AIMER, SOUFFRIR!*

Croire est un mot, une chimère  
Que l'âme au cœur donne en passant ;  
C'est un rayon plus qu'éphémère  
Qui luit et meurt tout en naissant.

Aimer n'est rien qu'une folie,  
Un rêve creux qui très souvent  
Se courbe à la mélancolie ;  
Comme un roseau battu du vent.

Souffrir, voilà, sans espérance  
Ce qu'ici-bas fait notre bien ;  
Chaque jour donne à la souffrance  
Croyance, Amour, qui ne sont rien !

O. B.....

36. *Aug. V. Namur*. Du calme! Chacun son tour.

37. *Un septuor de fervents à tous crins*. — Tout de même c'est un peu... drôle, mais les vers, vous savez! Et puis le difficile n'est pas de faire une omelette avec des œufs, mais d'en faire sans. C'est le cas! Cordialement.

38. Un journal bien informé a trouvé que *la Jeune Belgique* était en discorde et que rien n'allait plus. Regarde le numéro d'aujourd'hui, f... bête!



## L'HIVER MONDAIN



A GEORGES RODENBACH.

Mon cher camarade,

Il y a bien longtemps déjà, à l'époque où je m'occupais de littérature en amateur, lisant tout ce qui tombait sous ma main d'étudiant paresseux, je vis ton nom inscrit en tête d'un petit volume mince, fluet, maigrichon, timide, qui semblait tout confus d'entrer si grêle dans le monde. C'était *Le Foyer et les Champs*, une macédoine de médiocres vers — disons mauvais — où tu chantaient la foule des désespoirs que tu n'avais pas eus et des larmes que tu n'avais pas pleurées. C'était un livricule de bon jeune homme très sage, qui avait gardé de Lamartine et de Musset juste assez pour ne pas être original. Pour moi, qui n'ai jamais de ma vie fait un bon vers, je n'étais pas loin, en ce temps-là, de trouver très majestueuses les strophes ébouriffantes qui closent le volume : *Les Amours de Roland, légende du Rhin* ! Ne me rappelaient-elles pas cette Allemagne où j'avais trouvé les plus chaudes et les plus intenses impressions ?

Aujourd'hui tu dois bien sourire en relisant tout cela ; sourire et non rougir ; après avoir fait de mauvais vers tu devais plus tard en faire de bons, au contraire de certains cuistres prétentieux qui après avoir perpétré d'infâmes rimes, ne sont jamais arrivés qu'à en pondre de pires !

Tu partis pour Paris, sous prétexte d'y faire du droit, mais je crois bien que, durant tout ton séjour là-bas, tu ne sus que d'une façon fort vague la situation du Palais. Ta robe servit peut-être de domino en carnaval, si tant est que tu eusses eu la naïveté de t'en faire faire une.



Tu dois te souvenir avec regret de cette année-là, mon cher Georges ; tu arrivais, petit provincial, de notre Belgique où la littérature alors se cachait comme une coupable, où florissait la cantate — non lue mais primée, — où s'empilaient dans les greniers ministériels les volumes gros comme le ventre de leurs auteurs et comme eux décrépits.

De ce milieu bête tu tombas dans la cohue parisienne à une heure superbe pour la Littérature. Les Parnassiens avec, à leur tête, le poète de bronze Leconte de Lisle, le poète de dentelle Catulle Mendès, le poète de sucre d'orge François Coppée — régnaient. Les draconiennes règles prosodiques, formulées par Théodore de Banville, étaient articles de foi, et la langue, dans cette renaissance, s'affinait, se châtaïait, devenait lumineuse, dans une aurore de rimes riches et de strophes impeccables. Victor Hugo trônait toujours, dans la majesté de son grand âge et de son génie ; Baudelaire, avec *Les Fleurs du mal*, avait dans la jeunesse jeté la semence maladive d'un art admirable qui devait troubler toutes les cervelles et déconcerter toutes les conventions esthétiques.

Les Hydropathes, une escadrille nouvelle, s'étaient constitués. Dans les brasseries, on lisait des vers, les siens et ceux des autres ; on se grisait de bocks et de poésie, tantôt sur la table et tantôt dessous ! Le Quartier-Latin t'accueillit comme un frère ; tu laissas alors croître tes cheveux, plus fins que du tabac turc, tu arboras une cravate qui, dans son ampleur, faisait songer à un grand corbeau, ailes déployées sur ta poitrine, cédant à ce besoin peut-être puéril que nous avons tous d'étonner les passants des rues ; puis, sous l'œil de Coppée, ton maître, de cette écriture que tu lui volas inconsciemment, toi aussi tu alignas les syllabes sonores et fis se baiser les rimes jumelles.

De ce frottement, de cette vie nouvelle, amusante, folle, cahotée à tous les plaisirs et jetée à toutes les " vadrouilles ", sortirent *Les Tristesses*

Je me suis dit, en commençant cette lettre, que je te débiterais en face du public tout ce que je pense de toi, mon frère ; nous devons donner à la Presse — qui ne nous hait pas tant qu'a bien voulu le dire notre ami Giraud — l'exemple de l'impartialité. Je ne m'arrêterai donc pas dans ma poursuite de chacun de tes pas dans l'art.

Je n'aime pas tes *Tristesses*. Elles m'irritent et me blessent. Elles ne sont pas vraies, elles sont factices. Tu te mettais des ognons — de jacinthe, si cela peut te faire plaisir — dans les yeux et tu pleurais sans savoir pourquoi des désillusions chimériques, toi le plus naïf et le plus croyant ! Au lieu d'être jeune et viril, tu ramassais les vieux sanglots de

Malfilâtre, ce pleurnichard imbécile, et tes vers sonnèrent faux comme les siens.

Oui, elles m'irritent tes *Tristesses*, car tu ne les a pas éprouvées ; ton cœur

« Qui n'a plus ses élans et sa chaleur première »

ton cœur te disait des mensonges auxquels tu croyais, grand enfant ! et tu te prétendais désespéré entre deux bocks et mort à la vie après un souper fin. Tes larmes, tu les versais en fumant une cigarette, et tes désespoirs venaient à heure fixe — lorsque tu avais le temps. Histoire de lâcher les écluses !

Une fois ou deux seulement, dans *Les Absentes*, dans *Le Coffret*, tu fus triste. Le souvenir mélancolique des deux anges blonds, tes sœurs, parties comme deux colombes dans le mystère de la mort et des nues, remonta dans ton âme, et tu pleuras cette fois dans des vers bien frappés où ta main ne faiblit pas. Ce n'étaient point les sanglots d'une douleur récente, mais la douleur pensive d'un regret. La tristesse, lointaine déjà, s'était changée en une harmonieuse mélodie, et tes strophes chantèrent comme chantait en toi-même la voix affaiblie et reculée des absentes.

A ton retour de Paris, ta vie changea. Le gouffre morne de la province t'engloutit ; on te reprocha tes vers, comme on rit de ta cravate ; le dédain succéda à l'encouragement des amitiés parisiennes. Tu sus résister à l'étouffoir. Tu passas les étés au bord de la mer, vaguement épris déjà d'un idéal d'art nouveau. Toi qui mets la femme à toutes les sauces — piquantes d'ailleurs ! — tu suivis en marivaudant les robes claires et les parasols japonais des jolies baigneuses ; tu t'efféminas au contact des mains effilées, des gants mousquetaires, des Jersey couleur crème et des majestueux Gainsborough de « ces dames ». Alors, voyant les jeunes filles et les cocottes, tu oubliais de regarder la mer. Elle ne fut pour toi qu'un décor « joli » ; tu n'aperçus que ses teintes fanées que tu comparais à des traînes de robes ou à des chevelures d'anglaises !

Dès lors, ton chemin fut tracé. Les choses mondaines t'inspirèrent une poésie bien moderne, inexplorée, neuve, et tu écrivis presque d'un trait, en un hiver, *La Mer élégante*.

Je ne sais, mon cher Georges, si tu as lu le livre que Jules Barbey d'Aureville a consacré à la mémoire de Brummel, le roi des dandys. Tu y aurais trouvé la philosophie de l'élégance, et quelque chose de plus encore. C'est une étude dont les linéaments sont insaisissables, et lorsqu'on a fermé le livre, on a *senti* ce quelque chose, qui est le dandysme.

A mon sens, il n'y a pas deux élégances. Les grandes dames de Véronèse et les mondaines d'Alfred Stevens, — celles-ci avec une pointe de cocotterie, — ont le même signe de race. Dans leur sens infaillible de la toilette, elles ont compris que les grandes lignes simples, la courbe inviolée des formes constituent l'art de s'habiller ; elles ont rejeté les bijoux, les nœuds, les falbalas, trouvant injurieux ces artifices.

Mais les petites filles de province, mais les jeunes mamans économes, les anglaises des plages, ont un diminutif d'élégance petite, un peu naïve et d'un mauvais goût touchant. Elles viennent de quitter la pension où leur coquetterie sanglotait dans la robe d'uniforme, et rentrées au foyer, vite ! elles se font percer les oreilles — première erreur ! — elles se rivent au poignet trois ou quatre bracelets en *toc*, au cou un collier souvent compliqué d'une broche. Ce sont elles qui vont au bal en fiacre, qui replissent chaque hiver les *volants* de leur robe en *tarlatane*, qui ont peur de manquer de danseurs et qui se laissent embrasser sur la bouche dans un coin de boudoir. Fi donc ! que voilà de mauvais ton !

Elles font du crochet et jouent des lieder. Elles rêvent de Faust et de Roméo ; elles ont des gantstrès longs — à dix boutons — qui coûtent très cher et qu'elles mettent le dimanche. Elles portent des robes roses. Elles mangent goulument plusieurs douzaines d'huîtres (d'Ostende) le jour où leur petit mari les conduit au cabaret.

C'est d'un popote ! Madame de X\*\*\* en aurait des nausées et la petite baronne de Z\*\*\* en ferait une maladie !

Ecoute-moi bien.

La femme du monde, la vraie, ne fait ni crochet ni dentelle ; elle ne fait rien.

Elle trouve Faust et Roméo d'un goût déplorable ; l'un de s'être donné tant de peine pour une petite bourgeoise très sottre ; l'autre d'être monté chez une femme par le balcon, au risque de déranger l'ordonnance de sa toilette.

Elle est très musicienne, mais ne joue jamais ni lied, ni menuet, ni rien, et personne ne peut se vanter de l'avoir entendue.

Elle ne lit pas le livre qui a paru ce matin ; elle l'a lu.

Elle joue au lawn-tennis, en été, non à Ostende mais dans le jardin de sa villa, à Trouville.

Elle a horreur de l'Italie qu'elle *a vue*, raffole de l'Ecosse et de la Norwège qu'elle verra.

Elle n'a jamais aimé.....

Tu le vois, mon cher compagnon, ta *Mer élégante*, comme ton *Hiver mondain* d'ailleurs, sont bien loin de tout cela, et j'en suis heureux pour toi. Inconsciemment ou non, tu as chanté dans tes livres la femme de notre monde, la femme qui sera nôtre, et à qui nous ne pourrons — pauvres gâcheurs de style ! — offrir ni calèche ni rivière, mais que nous aimerons sans qu'elle rougisse de notre tendresse.

Tu as aussi décrit, de ta plume d'ivoire trempée dans du parfum, l'élégante un peu bourgeoise, pas très riche, et bonne enfant. Tu as jeté hors cadre l'*impassibilité* — ce premier terme de l'équation mondaine — et tu as bien fait. Tes petites femmes dans leurs toilettes claires ont la sensibilité que tu as toi-même ; tes poupées poudrerezisées, et fagotées et pomponnées n'ont pas peur de vivre et de palpiter. Toutes « adorablement mièvres » mais elles sont femmes aussi et parlent d'une voix douce et chantent d'une voix tendre ; elles aiment, elles souffrent, elles sont toi ! Tout cela est bien rêvé et bien dit dans ton œuvre.

Un beau jour, la province te révolte ; on ne s'enterre pas ainsi lorsque les autres, groupés, combattent dans cette *Jeune Belgique*, notre œuvre commune. Tu n'hésites pas longtemps. Il n'est pas trop tard. La place ne manque pas au Palais de Justice pour... attendre les clients futurs ; une malle, bien ! mes livres, ma robe vierge et ma toque immaculée, c'est cela ! mon flacon de white-rose, trois porte-plumes, les *Cinq codes* et les *Baisers* de Dorat, la farde des lettres chères où dorment les boucles de *leurs* cheveux, et en avant !

Le soir même tu noctambulais avec nous aux Galeries Saint-Hubert, et, attablés tard dans la nuit, nous écoutions, enveloppés dans la fumée de nos cigares, les *Teintes fanées* et les *Fêtes galantes*. Tu étais sauvé. Dès lors ton volume fut fait, mon cher Georges ; les vers et les strophes se déroulèrent comme une banderolle lachée dans l'espace, et tu nous lus tour à tour les *Strophes Blondes*, ton *Idylle de Sophia*, toute cette légende sentimentale où la mièvrerie s'épand en couplets de dentelle et en rimes de moire !

Il est bien la continuation de la *Mer élégante*, ton nouveau livre, *l'Hiver mondain*, mais, comme elle, il est moins mondain qu'il n'en a l'air. Ah ! mon pauvre ami, nous serons toujours les mêmes, vois-tu ! des indiscrets et des bavards ! Pour le public, qui souvent se moque ou ne comprend pas, nous nous ouvrons le cœur, et chacun de nos livres en est une parcelle que nous livrons aux bêtes. Pour toi, plus que pour tout autre, cette fatalité de confession transparait dans ton œuvre. Tu

mets des rubans à tes mélancolies et tu revêts ta tristesse d'une robe Pompadour ; tes regrets se blottissent dans de fines dentelles, et ta peine intérieure se parfume de honey-dew !

Mais c'est encore la mélancolie, c'est toujours la tristesse, ce sont éternellement les regrets de la chose attendue et qui ne se montre pas. C'est la peine inéluctable des amours espérées et des amours enfuies :

« On aime l'effacement doux  
Des mâts, sur la mer, et des voiles,  
*Et si l'on s'attache aux étoiles*  
*C'est qu'elles sont si loin de nous ! »*

Il y a dans l'*Hiver mondain* deux notes bien distinctes : celle, pensive et intime, du *Pèlerinage d'amour* — selon moi la meilleure pièce du volume — et celle, mignarde et affêtée, des *Fêtes galantes*. Tu les développeras toutes deux quelque jour.

Tu reliras, charmé, les contes de Boufflers, de Crébillon, de Caylus et du marquis de Voisenon, le *Neveu de Rameau*, un des plus beaux livres qui soient, et *Manon Lescaut* et Restif, de la Bretonne ; tu t'arrêteras au Louvre, devant les œuvres, les œuvrines et les œuvrettes de Watteau, Latour, Boucher, Greuze, Fragonard, Cochin, Lancret, Eisen, Moreau ; tu écouteras, jouées au clavecin, les grêles musiques de Cimarose et de Rameau ; enveloppé d'une atmosphère parfumée de poudre à la maréchale, rappelé en arrière vers l'époque raffinée de Pompadour et Dubarry, tu noteras dans de petits vers mignons, sucrés, aimablement scandaleux, la mélodie que doivent chuchotter la nuit sur leurs consoles en bois de roses, du fond de leur âme de biscuit tendre, les pasteurs et les bergères de Saxe !

Tu diras aussi, de cette voix lente qu'on a devant les tombes, les mélancolies de nos existences d'artistes. Tu diras nos dégoûts de la vie dans les Lettres, où souvent nos espoirs s'éteignent et nos courages fléchissent. Tu diras surtout nos désirs de calme et de sérénité, notre besoin de repos dans le travail, bercés par des tendresses nouvelles et des joies apaisées. Tu chanteras la vie lente et douce, la vie familiale, les gâtés faciles, les riens qui font l'homme heureux au moment où, crevé de dégoûts, lassé de plaisirs, gorgé d'inquiétudes et fatigué d'avoir mal et bêtement vécu, il n'a plus qu'un désir : Commencer à vivre !

MAX WALLER.



## SONNETS (1)

### SOIR D'IDÉAL

A Léon Cladel.



Où je voudrais pouvoir vivre comme les forts,  
De la foi dans mon Art me faisant une armure,  
Loin du monde, attendant que mon œuvre fût mûre,  
Et lui soufflant mon âme en d'incessants efforts.

Dans ma chambre, le bruit de la verdure morte  
Par la fenêtre ouverte arriverait vers moi,  
Si doux qu'il semblerait pour mon cœur en émoi  
Le froufrou d'une robe au seuil noir de ma porte.

Car maintenant je songe, après les maux soufferts :  
Le meilleur c'est encor de trouver un beau vers  
Comme un diamant noir dans les flancs de son âme.

Je me dis que l'Orgueil console de la Femme,  
Cependant que ma lampe, en ce calme profond,  
A formé comme un grand clair de lune au plafond!...



### FEMME EN DEUIL

A Georges Eekhoud.

Très pâle, malade et ses deux yeux creusés  
Comme des trous de nuit où se meurt une étoile,  
En grand deuil, et cachant sa langueur sous un voile,  
Elle allait dans la neige avec des airs brisés.

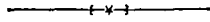
Et la voyant passer je me disais : mon âme  
Est en grand deuil aussi dans le blanc de l'hiver,  
Mais afin d'oublier tous deux le mal souffert  
Il suffisait d'avoir l'amour de cette femme.

---

(1) Nous extrayons ces quatre sonnets du nouveau volume de M. GEORGES RODENBACH *L'Hiver Mondain*, 1 vol. Bruxelles. Henry Kistemaeckers. 2 dessins de Jan Van Beers. 5.00.

Car rien qu'à nous presser les mains quelques moments,  
Nous ferions une joie avec nos deux tourments !  
Et tandis que je songe, elle est loin disparue.

Dans le balancement mélancolique et las  
De sa robe, on croirait, tout au bout de la rue,  
Entendre agoniser sa marche comme un glas.



### SOIR FAMILIAL

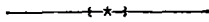
A ma chère sœur Marie.

Les soirs d'hiver, la sœur fait un peu de musique  
Et l'on se ressouvient des adorables jours  
De l'enfance, où la chère avait des jupons courts  
Elle qui joue et chante un lied mélancolique.

Le père écoute, un livre en main, dans un fauteuil ;  
La mère, en entendant dehors tousser la bise,  
S'approche du foyer où la braise agonise,  
Et le chat les regarde en ouvrant son grand œil.

O soir familial ! on songe avec reproche  
Qu'on les aime trop peu, que quand ils seront morts,  
Les bons parents vieilliss — on aura des remords.

On se dit que l'hiver de deuil peut-être est proche  
Où, triste, on n'aura plus que sa sœur seulement,  
Qui chantera toujours le même air allemand.



### DU MOZART

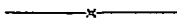
Hier, dans ton peignoir de soie et de malines,  
Sur la terrasse en fleur du parc seigneurial,  
Il te vint ce charmant caprice vespéral  
D'agacer ma guitare avec tes mains câlines.

Les yeux vers le couchant, tu chantais au hasard  
Des vers presque oubliés, d'indistinctes paroles  
Où des papillons fous mouraient sur des corolles,  
Et le rythme était doux comme un air de Mozart !

Tout au loin, les corbeaux, en de longs vols funèbres,  
Sur leurs ailes semblaient apporter des ténèbres,  
Mais un blanc clair de lune alanguissait le soir.

Tu laissas l'instrument, par un désir bizarre,  
Et tu m'improvisas très longtemps, dans le soir,  
En prenant les rayons de lune pour guitare !

GEORGES RODENBACH.



## LE CŒUR DE TONY WANDEL

### I.



I j'en crois les chroniques saturniennes publiées après la disparition de notre planète, c'est vers l'an 2250 que la science atteignit son apogée chez les hommes. On tenait l'antidote contre le virus de la rage et les microbes du choléra, les recherches opiniâtres des physiologistes aboutissaient ; l'anthropologie nouvelle distançait vertigineusement les découvertes antérieures ; dans des manières de phalanstères placés sous l'invocation de l'initiateur Charles Darwin, les spécialistes activaient la sélection de la race humaine, — lorsqu'un savant, peu renommé encore, dégagea victorieusement un des X les plus formidables de l'équation universelle.

C'était un chirurgien des Flandres, le docteur Van Kipekap, hardi et persévérant comme tous ceux de son pays. Sans cesse interrogeant sur leurs causes les phénomènes de la vie, il crut longtemps possible, avec Christophe Wren et Denis, de substituer, chez l'homme décrépité,



à un sang vicié celui d'un enfant ou d'un adolescent. Il reprit en les étendant les expériences commencées par Brown Séquard aux siècles révolus ; notamment il parcourait les pays où la peine de mort existait encore pour opérer sur les suppliciés. Les essais de ses prédécesseurs portaient sur des chiens, des lapins, tout au plus sur un bras humain fraîchement amputé : il fut le premier qui rendit à la vie des têtes d'hommes décapités.

Une de ces résurrections compta dans sa carrière d'anatomiste : Se trouvant au Japon et apprenant la décollation imminente d'un soldat rebelle il obtint de se livrer sur la dépouille, après l'œuvre du bourreau, à ses manipulations favorites. Comme d'habitude il attendit que la tête enlevée eut perdu, peu à peu, la sensibilité, et lorsque les paupières furent fermées, les yeux ternes, les narines immobiles, il fit entrer, par une pompe, du sang rouge et clair privé de sa matière coagulante, dans les artères du cerveau. Alors tous les seigneurs invités virent, graduellement, cette tête, inanimée auparavant, revenir à la vie, se rouvrir les paupières, s'enfler la narine, le teint exsangue se raviver, les yeux s'illuminer. L'injection continuant, la bouche grimaça, les dents crissèrent, les regards roulèrent douloureux, des larmes perlèrent. Puis, quelqu'un ayant appelé l'assassin de son nom, les prunelles allèrent lentement du côté d'où venait l'appel et la voix effroyablement faible du condamné demanda : « Que me voulez-vous ? » En ce moment une panique s'empara de l'assistance haletante et pétrifiée ; tous gagnèrent les portes ; l'aide de l'expérimentateur même abandonna la partie. Ils culbutèrent l'appareil, la pompe, les récipients et jusqu'à la tête qui roula, bondissante et hurlante, sur le parquet cherchant à happer les jambes des fuyards empêtrés dans leurs harnachements de gala.

Après cette scène, le docteur demeura trois mois sans poursuivre ses explorations.

Il les reprit, les étendit, cuirassant ses nerfs à l'épreuve de toute surprise, mais elles ne parvenaient plus à le satisfaire. Les phénomènes de résurrection ne duraient qu'aussi longtemps qu'on continuait d'introduire le sang au moyen du procédé artificiel et mécanique.

Il essaya de rappeler à la vie des individus morts de maladie et rencontra des obstacles plus considérables encore. Souvent le fluide nouveau conduit dans le cadavre ne suffisait plus pour le galvaniser. Le docteur attribua cet échec à l'usure ou à la contamination des organes. Il importait que la chair coulante, le suc régénérateur trouvât

des canaux et des réservoirs dignes de lui. Le problème reviendrait à renouveler les parties essentielles du corps. Mais lesquelles? Les remplacer toutes eût été chimérique.

Van Kipekap n'hésita plus longtemps. L'impulsion donnée au sang partant du cœur c'est à ce viscère que s'arrêta le docteur. Une considération plus sérieuse encore dictait son choix. Comme Aristote et Ficinus, il plaçait l'âme dans le cœur à l'encontre de Platon et de Descartes qui la logeaient dans le cerveau. Le cœur représentait non seulement à ses yeux l'origine et le moteur de la circulation, mais bien le principe et la source même de la vie. Par la substitution d'un cœur sain à un cœur épuisé il rajeunirait les vieillards, guérirait les malades, réaliserait cette fabuleuse fontaine de Jouvence que ses prédécesseurs et lui-même attendaient de la simple transfusion du sang. Dans cette foi il se remit à ses exercices de vivisection afin de s'entretenir la main, d'acquérir l'habileté et la promptitude indispensables. L'extraction du cœur comportait d'abord une large incision pratiquée dans la poitrine, près de la sixième vraie côte; ensuite une première section pour séparer les veines caves supérieure et inférieure de l'oreillette droite, un second coup de scalpel pour détacher le cœur de l'artère pulmonaire, un troisième pour disjoindre les veines pulmonaires et l'oreillette gauche, enfin un dernier tour de main pour trancher l'artère aorte. Si l'on songe qu'il fallait pratiquer cette extraction sur deux individus, fixer le cœur sain à la place de l'organe contaminé, raccorder par des ligatures les tronçons de veines et d'artères aux embranchements correspondants dans la poitrine de l'individu à calfater, recoudre le péricarde et les chairs du thorax, on comprendra les dépèchements innombrables auxquels se livra Van Kipekap, dans le mystère et la retraite, sur toutes les bêtes de la création, avant d'expérimenter sur ses semblables. Enfin il crut son « entrainement » suffisant et n'attendit plus que l'occasion d'affronter l'épreuve décisive. Elle se présenta :

A l'hôpital de N., sur l'Escaut, où le docteur Van Kipekap avait sa clinique, il avisa un jour deux voisins de lit, un vieux grabataire et un jeune blessé. Tous deux agonisaient, avec cette différence que le premier succombait à la maladie, à la sénilité et que l'autre, bâti pour vivre de longs jours, périssait accidentellement. Le novateur tenait sa démonstration. Ayant convoqué solennellement les plus illustres des docteurs, ses internes, et les grands de Flandre, il chloroforma les deux patients, exécuta point par point le petit programme répété si souvent sur d'innocents chiens de rue et de sympathiques lapins, parvint effec-

tivement à substituer le viscère bien vivant et intact de l'adulte à la patraque détériorée du septuagénaire. Le blessé expirait, tandis qu'après un sommeil réparateur l'invalide se réveillait, complètement transfiguré, gaillard, dispos, rajeuni de quarante ans. Des confrères de Van Kipekap les uns crièrent au miracle, à l'exception ; les autres à la supercherie, au compérage. Tous le mirent au défi de renouveler cette mirifique expérience. Van Kipekap ne demandait pas mieux, il réussit derechef ; il opéra itérativement avec la même facilité. Alors les envieux s'inclinèrent. En attendant, la nouvelle de ce prodige se répandait, fulgurante et retentissante, aux quatre coins du monde. L'humanité entière exalta ce Flamand qui la dotait d'une presque immortalité. A la vérité la trouvaille n'intéressait que les gens assez fortunés pour se payer ce regain de jeunesse. Ceux-là changeraient de cœur comme de pelure et de maîtresse. Par l'introduction d'un cœur nouveau dans l'économie les autres rouages de l'horloge humaine se radoubaient.

Il devint fort difficile de se procurer les viscères de rechange, car il ne se trouvait pas tous les jours, à point nommé, un maraud bien constitué que le sort livrât à une mort tragique, et qui, déclaré perdu, consentit à se séparer de son cœur irréprochable au profit du millionnaire hypothéqué par la vieillesse et les excès. En temps normal on ne s'approvisionnait de cet estimable article que dans la catégorie des héros de faits-divers : les maçons qui dégringolent des échafaudages, les houilleurs surpris par une déflagration de mofette, les voyageurs broyés dans un coup de tampon, les mêmes écrasés par une voiture, les victimes des escarpes et aussi les mêmes escarpes à l'heure de l'expiation. Le cœur représentait l'article de luxe par excellence, le monopole des Crésus. Les prix montaient en raison de la jeunesse et de la vigueur du sujet. La spéculation s'en mêla ; le cœur humain fut coté à la Bourse comme toutes autres valeurs. Malgré les sommes inouïes auxquelles revenait cet engin, l'offre restait invariablement en dessous de la demande.

La guerre seule provoquait une baisse. C'était l'unique occasion de raccommodage offerte aux marmiteux des classes moyennes. Aussi, assistait-on alors au plus extraordinaire des spectacles. Cacochymes et incurables se faisaient charrier à la suite des corps d'armée, haletant après les lendemains de boucheries, attendant leur longévité de la suppression violente de milliers de valides et de crânes. Sur les échiquiers sanglants des hommes noirs cravatés de blanc, les chirurgiens et les notaires de ces messieurs, trimbalés dans des litières, se penchaient armés de leurs

trousses et de leurs écritaires au-dessus des jeunes recrues et des conscrits blessés à mort. A ceux de ces blonds éphèbes qui râlaient déjà, les vampires ne demandaient même plus le consentement signé ou prononcé devant témoins. Le chirurgien se passait du ministère de l'homme de loi et trouait et charcutait en toute diligence le soldat expirant. Ils allaient ainsi, d'un corps à l'autre, préludant aux mutilations des grolles et des vautours.

Fatalement des abus se produisirent et la justice s'arma de lois nouvelles. En temps de paix maint industriel sans vergogne ne recula pas devant le crime pour s'approprier le trésor que la politique tardait à lui livrer. Les assassins suppléèrent les conquérants. Les tribunaux instruisirent d'abominables affaires de rapt et de tueries d'enfants.

Ainsi, la découverte du docteur Van Kipekap ne profita qu'à l'infime minorité des humains et aggrava le sort du peuple en exposant sa robustesse et son sang même aux convoitises féroces des grands. Et l'ilotisme subsista sous des formes aussi variées que dans le passé : graines de bagne, larve d'hôpital, gibier de potence, chair à canon, chair à plaisir, chair à scalpel.

## II

En ces temps-là le D<sup>r</sup> Van Kipekap de V... sur l'Escaut avait pour concitoyen un pauvre diable de paveur nommé Tony Wandel. C'était une âme simple et chrétienne dans un corps digne des siècles homériques. Uni à une blonde pauvre, son équivalent par la résignation et belle à l'égal des légendaires bourgeoises d'Anvers et de Bruges, père de trois petiots joufflus comme des aquilons rubéniens, il peinait ferme durant les six jours, sa hie ou sa maillote retombant en cadence, sans cesse, sur les cadettes à paver. Il ne connaissait d'autres chômages que ceux de commande ; il aurait cru voler les quatre candides créatures composant son paradis sur terre en distrayant seulement, au profit de l'ivresse, un quart d'heure du jour ouvrable et un sou de son salaire. Tony Wandel n'éprouvait ni envie, ni rancœur en comparant son sort à celui des patriciens de N... Il prenait le temps comme Dieu l'envoyait, s'estimant sans rival tant qu'il pourrait nourrir, loger et vêtir les siens. Les dimanches d'été et aux fêtes, après vêpres, l'humble maisonnée se promenait amoureusement le long du fleuve. Ils humaient les brises salines, les fragrances des foins fauchés en contrebas des digues, et aussi les odeurs iodées des varechs et la fleur avifiante des goudrons,

Leurs yeux suivaient le vol d'une voile blanche sur la nappe verdâtre des flots ou la tirebouchonnante fumée d'un paquebot. Moins contemplatifs, les enfants dévalaient des talus, cueillaient des brassées de fleurs gourmandes, tandis que des bestiaux vautrés et des chevaux farouches les saluaient d'un hennissement ou d'une lamentation. Vers le soir, après la marche bienfaisante, ils se blottissaient sous la tonnelle d'un cabaret de barrière, tenu en vibration par l'orgue et la danse, et se partageaient une *waterzooi*, cette bouillabaisse des Flandres, et des tartines au fromage blanc relevé d'ail, le tout accompagné d'une délectable *nitzet*, la bière des bières. Ils rentraient à la nuit fermée, sympathiquement taciturnes, les parents portant sur leurs bras les deux derniers nés.

Ainsi ils labouraient leur vie, coulaient des semaines grises et monotones comme un ciel d'averses que les dimanches traversaient d'arc-en-ciel. Mais cette humble félicité de paria s'éclipsa. Un jour la ménagère attendit plus longtemps que d'habitude le paveur à l'heure de la soupe. Inquiète elle courut au chantier. Elle y apprit des camarades d'équipe de son homme, que celui-ci, secourable à son ordinaire, en donnant un coup de main pour dégager un camion, avait été renversé au moment où le cheval, fouaillé par le conducteur impatient, tirait du collier et réussissait à ébranler le lourd véhicule dont une roue passa sur les jambes du paveur. Elle trouverait le blessé à l'hôpital et, ajoutèrent les compagnons en hochant la tête, peut-être — avec deux membres de moins.

(*A suivre*).

GEORGE EEKHOUD.



## SONNETS ÉNIGMATIQUES

### SENTIMENTALISME



AMAIIS je n'ai pu croire aux larmes des artistes,  
Quand ils pleurent la Femme et le goût des baisers :  
Aux douceurs du mensonge ils se sont abusés ;  
Les plus sentimentaux sont les plus égoïstes.

Si parfois leurs esprits, comme les parodistes,  
S'éprennent du paillon qui les a déguisés,  
C'est afin de mirer leurs traits adonisés  
Dans les miroirs de l'âme, hypocrites et tristes.

Et quand je vous entends, ô violons maudits!  
Communiquer la soif des mauvais Paradis  
A la race crédule et simple qui vous aime,

Je refrène un désir de briser l'instrument,  
Et de crier soudain : « Détournez-vous, il ment :  
Ce n'est qu'un Amati qui s'écoute lui-même. »

---

### LES NOCES DE CANA

En ces temps abolis ou l'Ephèbe attristé,  
L'élu de Magdeleine et des femmes bibliques,  
A travers la splendeur des soirs évangéliques,  
Trainait comme un manteau sa vaste charité,

Distribuant à tous sa riche humanité,  
Parfois il s'asseyait aux noces faméliques,  
Et leur épanchait l'eau des fontaines publiques  
Changée en un vin pur rempli d'éternité.

Ainsi dans vos repas, petits rimeurs avarés,  
Pâles buveurs d'eau claire, ennemis des vins rares,  
Où dans sa robe rouge habite un dieu vermeil,

Je vous présenterai de ma main despotique  
Une liqueur si fière en sa pourpre mystique,  
Que vous semblerez boire un coucher de soleil!

---

### INQUISITION

J'interroge votre âme, ô vous tous, fiers esprits !  
Des batailles de l'Art généreuse milice,  
Vous qui portez en vous votre propre supplice,  
Et qui, sauf de vos pairs, végétez incompris.

Et sur l'un d'entre vous si je m'étais mépris,  
Si l'un de vous osait brocanter le calice,  
Pour s'entendre acclamer par la foule complice,  
Il me révélerait les charmes du mépris.

Avec une infernale et douce patience,  
Je le suivrais partout comme une conscience,  
Pour l'asperger du sang héroïque des dieux.

Et toujours, au milieu de son arithmétique,  
Il sentirait braqué sur sa face hérétique,  
Le rire dédaigneux et calme de mes yeux !



### LE SPHINX

Les hommes ont raison: pour eux je suis fermé,  
Et pour eux rien d'humain ne pleure en ma pensée;  
Ma peine est au silence éternel fiancée:  
Ils ne connaîtront pas les êtres que j'aimai.

Et quand j'avoûrais tout, quand j'aurais diffamé  
Le mystère où ma vie altière est dépensée,  
Quand je dévoilerais ma chimère offensée,  
Leurs yeux s'aveugleraient à son vol enflammé.

Eloignez-vous de moi: je suis plein de vertiges:  
Mon rêve est un abîme où tournent les prestiges,  
Où la lune blanchit des ossements rongés.

Je suis un des derniers de la race divine,  
Et, comme les grands Sphinx dans l'énigme allongés  
Mon âme engloutira celui qui la devine!

ALBERT GIRAUD.





## CROQUIS FUNÈBRES

X

### FIANÇAILLES

**D**ES nuées de patineurs, les courroies en sautoir, l'acier battant les reins, s'abattaient sur le bois, par troupes, comme des hordes à l'assaut, taillaient dans la forêt sèche, leur route, à travers les petits chemins, s'espaçaient, se disloquaient, s'effilaient au rétrécissement des sentiers; quatre, trois, deux de front se hâtaient à petits pas serrés, tout rentrés en eux-mêmes, les mains dans les poches, le collet remonté, le nez violacé, les yeux larmoyants et sans rien dire, une buée d'haleine devant leur bouche entr'ouverte; puis, un seul, à la pointe, les distançait à courir, avec, sur ses talons, le reste de la bande qui semait des traînants. Derrière le treillis noir des massifs, dans la neige des grandes allées, des équipages voilés de sueur blanche semblaient piétiner de l'ouate, rouler dans de la mousse.

Au débouché des chemins, éclatait le paysage aveuglant du lac, noir sur blanc, giroyant comme un immense moulin d'ombre et de lumière avec un grincement de meule intense où fusait par boutades le glissement de soie d'un trait vertigineux. — Une fourmilière, une mêlée de corps, un grouillement d'où partaient des cris, des chants, des rires, des appels, du bruit, des bouffées de joie, une expansion de vie suractivée par le plein air vivace qui fouette au sang libre la sensation de sa liberté. L'île au pied gelé, fagottée d'arbres secs comme une vieille boudant à l'hiver, avait l'air lugubre de regarder cela, dans le jour bleu froid d'un ciel pur et d'un soleil pâle, levé comme une hostie jaune dans le brouillard du matin.

Une jeune fille blonde et un jeune homme arrivaient au bord du lac; ils précédaient un groupe plus nombreux. L'un contre l'autre, ils s'arrêtèrent, les yeux grands ouverts, un peu saisis par cette poussière de clarté soulevée jusqu'à eux dans un murmure.

— C'est joli, là-bas, dit-elle, en montrant à droite où le soleil brisait



en lumière stridente une gerbe de rayons qui rejaillissaient de la glace en tronçons de feu.

Ils s'interrogeaient en souriant.

Il lui dit : Veux-tu ?

Elle répondit par un *Oui* très long.

Elle s'était assise. A genoux devant elle, il lui bouclait un patin. Ils étaient seuls, dans une déchirure de la terre, derrière un buisson mort.

— Sais-tu qu'il est mignon, ce petit pied ?

L'accent convaincu dont il parlait la fit sourire, mais elle redevint sérieuse et faisant une moue de dédain :

— Monsieur Léo, je n'aime pas les compliments.

— Oh ! ma petite Laurette !...

— Chut !

— J'ai envie de t'embrasser !

— Veux-tu bien !

— Faut-il le dire plus haut ? Je vais monter aux arbres pour crier de là que je t'adore !

— Allons bavard, est-ce tout ?

— Encore deux boucles.

— Dieu ! les hommes, quels lambins !

— Et quand ce sera fini, nous recommencerons, ajouta Léo, très sérieusement. On est bien ici !

— Oh ! Oh ! vois donc ce gros qui cherche son équilibre à tâtons !

— Ma petite Laure, si tu bouges comme cela...

— Boum ! ça y est, les quatre fers en l'air ; mais regarde-le donc !

Des éclats de rire partaient de la glace...

— Je le vois, dit Léo, sans se retourner.

— Alors, viens le ramasser ; c'est fait, n'est-ce pas ? Mais tiens-moi bien ici, parce qu'il y a du roulis.

Un patineur fendait la masse d'un train d'éclair : Laure et Léo filant, d'une envolée, droit sur lui, faisaient le tour de l'île, buvaient de l'air à plein souffle, et revenaient déjà grisés de cette première gorgée de large.

Ils repartaient alors, plus mollement, plus longuement, allant au hasard, en travers, en oblique, en zigzag, en spirale, au plaisir de manger, d'absorber de l'espace ; s'amusaient à retracer deux grands L enlacés dans une pointe de glace, qui mordait, à l'écart, une baie dans la berge, et, vers le soir surtout, s'abandonnaient à tourner, à pirouetter, valser, à bercer leur amour, l'un à l'autre penchés, un souffle froid dans leurs

yeux mi-clos, riant de tous et d'eux-mêmes pour le bonheur de rire, ils remontaient, battus, fatigués, haletants, le teint vif. Laure avait les joues fraîches, les yeux brillants; ses cheveux fins voletaient en cendre blonde au vent. Elle soufflait dans ses doigts raidis.

— Hou ! que ça pince !

— Donne ! Et Léo cachait dans ses mains les menottes endolories, les réchauffait d'une longue étreinte.

Le soleil tombait, estompait de gris le ciel, les hauts arbres, le bois.

— As-tu bon maintenant ?

— Oui.

— Alors, viens vite..., il est tard, disait Léo.

— Laure ! Laure ! criait-on.

— Oh ! mère, encore, un tour, le dernier !

Laure, bien sûre qu'on ne la rattraperait pas, avait jeté ça de loin, d'un son de voix perdu dans la pénombre où ils entraient; la mère, qui s'était avancée, ne distingua plus rien d'eux; leurs silhouettes effacées dans le monde s'étaient envolées, d'un trait, sans un regard en arrière, ayant dans le dos ce petit frisson des échappés qui sentent la poursuite, et devant, la tentation du vide, de l'isolement, de la nuit.

— Plus vite ! criait Laure, plus vite ! et Léo la tenait étroitement, emporté lui-même à cette course folle qui tournait au vertige, au délire, à la rage d'envelopper dans l'exaltation de vigueur du dernier coup de patin, tout ce qu'ils pouvaient avoir d'air, de liberté...

Du brouillard descendait dans la ramée, bouchait, au loin, les grandes routes; les sentiers devenaient obscurs.

De l'ombre et du froid, de plus en plus, s'abaissaient, enveloppaient les têtes, les épaules, les torses, brouillaient les visages de cette foule trouée, déchirée, éparpillée peu à peu, dont la couleur, le bruit, le mouvement s'apaisaient sous la nuit. Des couples passaient encore, serrés, grelottants, qui parlaient à mi-voix dans l'allentissement de leur allure, en poursuivant une étincelle mourante, aux lames de leurs patins, sur la glace plus blanche — et la procession noire d'une file ininterrompue remontait par les pelouses, s'enfonçait dans le bois...

Mais un mouvement singulier là-bas, quelque chose d'étrange se passa; le défilé cessait, il y eut un arrêt, puis un reflux; un repeuplement du lac par cette foule qui se mit à rouler, dégringoler, confluer, de partout vers l'île — des gens couraient, sans voir autour d'eux, avec le regard fixe qui se concentre au point d'une catastrophe. Un homme, à leur rencontre, leur cria : — « La glace brisée; il y en a trois dedans ! »

La nuit s'étalait brusquement à la terre.

Dans le temps d'un regard à tout ce qui s'éteignait, elle devint profonde — une belle nuit, calme, épanouie, au clair de lune, sur ce qui repose. Le bois endormi sous une traînée laiteuse épandue du ciel bleu d'argent. Le lac, comme un champ de neige, désert et reculant, à l'infini, ses rives...

Dans cette diaphane, immatérielle pâleur d'un sommeil de rêve, une tache — un coin de veille et de besogne louche — l'échancrure sinistre de la baie de Laure et Léo, effondrée sous eux. — Un baquet flottant — trois hommes silencieux penchés par-dessus bord — leurs bras maniant des perches — le choc sourd des gaffes — un bruit d'eau remuée.... Autour, le noir impénétrable de profondeurs liquides où trempent des torchons de flammes rouges, parmi des débris de glaçons. Un groupe se tasse à distance. On y distingue des visages livides teintés de lueurs pourpres, élancées des falots, et dont la clarté va mourir dans le bleuté des futaies...

Quelques paroles basses, lentes, sans geste, des sons de voix mornes effleurent les ténèbres...

Enfin, vers neuf heures, une poussée de la cohue qui s'ouvre, se débande, se rue à la poursuite d'un objet qu'on ne voit pas...

Une civière traverse le bois; ses porteurs vont vite, comme s'ils portaient quelque chose de honteux.

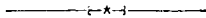
. . . . .  
Il neige. Le ciel est blanc, la terre est blanche. Un char empanaché, tout un cortège en deuil écrasent une flaque noire au milieu de cette blancheur.

Dans la chambre ardente où des cierges jaunes versent un demi-jour, Laure et Léo reposent, sous un même drap noir qui rase le sol et sous un amoncellement de fleurs. Une foule pressée emplit la maison.

Tous les visages sont graves, tristes. On chuchote, un murmure se répand, puis un silence... où l'on n'entend que des craquements de cercueils, des sanglots étouffés...

Le char s'ébranle, on le suit. Dans cette torpeur qui pèse sur toutes choses, les heurts d'un bourdon funèbre tombent...

Le cortège avance, lentement....



LE JOUR DES MORTS

Un corps de vierge svelte, élancé d'un seul jet, suivant l'envolée superbe de la ligne antique. — Une ligne ferme, recte à force de souplesse, dont les points roulent et s'équilibrent en courbes si parfaites, qu'ils semblent onduler comme des atomes fluides, pour maintenir à la stature des formes leur harmonie.

Espagnole, de nom — un nom plein voyellé, doucement sonore, dont la sonorité se rythme à la retombée molle des syllabes — elle porte de cette race d'aristocrates la grâce et la fierté hautaines, les chaudes effluves et le sang violent, sous la délicate nervure des fleurs blanches du Nord.

C'était, naguère, une enfant, *une petite*, dont les petons légers jouaient au sol, en des sautilllements de gamine. Déjà sa jolie tête avait des redressements mâles, des révoltes qui faisaient bondir, cingler l'air et battre les épaules, ses crins noirs en torsades ; alors, reposée, calme, mélancolique, elle contemplait, à pic, sous le ciel bleu, les maisons blanches injectées de soleil, elle penchait son visage, y amenait sa chevelure soyeuse, s'en câlinait le cou comme d'un duvet d'oiseau, écoutait, au dehors, quelque orgue d'Italiens dérouler en lumineux harpèges la volupté qu'elle devinait en elle et, le suivant des yeux, dans le diminuendo des lointains pâlisants où la campagne commence, contre les tertres jaunes échevelés de verdure, elle regardait, au poing de l'homme, la manivelle tourner, tourner en vain, comme tournerait, sans parler, la langue d'un muet.

Le deuil qui drapé son corps de jeune fille le rend grave, presque rigide. Son crêpe amassé, d'une main, sur la tempe, au long de l'épaule répandu, encadre des tons mats dont tout le sang flambe aux yeux. — Et ce sont des yeux noirs, dilatés, énormes, qui mangent le visage comme deux taches d'orbites, deux braises, deux glaçons ardents, ouvrant à fleur du masque l'âme de cette nature : coup de passion du Midi dans l'enveloppe dure et froide d'une septentrionale ; des yeux intenses où fulgure, à travers les cils, au moindre battement de paupières un entrechoc d'éclairs comme un glissement de feu, au pivotement d'une lame d'acier dans la lumière et dont le lancement blesse, dont le jet foudroie, dont le rayonnement insoutenable, ainsi que l'éblouissement d'une fournaise à blanc, mord, entame, aveugle.

Elle prie, et son regard de croyante aux lumières éternelles, cherche, au ciel, un soleil qui brûle pour les morts.

XII

PARC AUX MORTS

Il est très tôt — désert le parc aux morts. Pas un bruit, pas un souffle. Un peu de soleil pâle, aux tombes, monte, doux et clair comme par un lever de printemps, et l'on croirait entendre, dans un murmure d'éveil, des oisillons chanter. Mais les arbres sont secs ; leurs brindilles noires entrelacées filigraient le ciel comme des mailles. Un trot d'enfants sur la terre dure — des paroles dites au loin, un entremêlement de voix, puis, parmi les monuments, plus proche, une jambe, un chapeau, des bouts de vêtements qui s'arrêtent, hésitent, passent, reviennent encore...

— Max par ici ! Pas si vite, les enfants !

C'est une voix de femme. Le trot cesse ; apparaissent trois bambins de front, le nez rouge, les mains emmitoufflées.

En avant, la fillette grave ainsi qu'une personne à qui l'on doit le respect porte religieusement, comme une tarte, un paquet ficelé. Elle inspecte tout un rang de tombes au mur, retourne aux premières, balance entre deux d'elles, s'approche, lit...

— Mère, c'est ici, dis ?

— Oui, ma Jane.

*Ici* est, au bout d'un petit chemin bordé de fleurettes, une maisonnette de terre, à moyenne taille d'homme et large pour deux.

Un autel catholique est au fond qu'embuisonne un assaut désordonné de plantes chaudes : l'inextricable fouillis d'une mignonne forêt vierge ; et, se balancent aux émanations de cette flore équatoriale des étalages cliquotants d'horribles disques plats, de ces galettes de faïence pâle ou noire, imprimées d'une dédicace qui font ressembler la maisonnette tombale à quelque échoppe de plaques funéraires dans une exposition horticole en miniature.

— Mère, c'est là qu'il est ton frère ? exclame Max, comme il est petit !

Jane a ouvert la porte dont glisse une carte d'adresse enrainée dans l'encadrement du verre : *J. B. César, jardinier horticulteur*. Elle déballe sa couronne, et comme *une grande*, sa jeune initiative met de l'ordre à la tombe, arrange, remarque, prévoit, propose même à sa mère. On dirait d'elles un ménage de propriétaires dans l'intimité du jardinage, causant des travaux d'hiver sur leur coin de terre pour rire, en pleine terre de campagne,

— D'abord, faire nettoyer les anges de plâtre. Voir chez Marie quelques verdure nouvelles pour remplacer celles-ci qui jaunissent. On les a mal soignées — surtout, ne pas oublier de demander des boutures à l'oncle Jean — ici, des chrysanthèmes, n'est-ce pas?

— Mère, si l'on époussetait le velours du prie-Dieu?

— Attends, j'ai la petite brosse.

— Mère, mère!

— Max laisse-nous. As-tu la ficelle, Jane?

— Mère, regarde-moi. Mère, mère, mère! vocifère Max; à cheval, les jambes ballant sur les bras d'une croix dont la tête lui vient au menton, il fouaille d'une branche d'arbuste effeuillée la pierre et, simulant les secousses à retombée molle d'un galop, pousse, à tout souffle de ses petits poumons, des *hue! hue!*...

HENRY MAUBEL.



## LE LÉVRIER

*A Georges Picard.*



LE lévrier d'Écosse aux poils fauves, très longs,  
Accompagne au jardin matinal sa maîtresse.  
Sous le frisson léger du doigt qui le caresse,  
Des rêves de baisers pleurent dans ses yeux blonds.

Le soir, sur les tapis orgueilleux des salons,  
Allongeant sa pensive et hautaine paresse,  
Sous les pieds de sa reine il pâme de tendresse  
Et râle de plaisir en léchant ses talons.

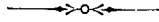
Et, le regard peuplé de captives pensées,  
Dans l'horreur d'un silence invincible enfoncées,  
Il se meurt lentement du secret de son mal.

Ainsi, dans leurs amours étranges, les poètes  
Épris d'un impossible et sublime idéal  
Expirent, le cœur plein de paroles muettes.

IWAN GILKIN.



## INTIMITÉS



LENTEMENT, sans trop conscience du chemin suivi, la conversation intime murmurée à l'oreille égarant nos pas, nous arrivâmes par le bord de l'eau jusqu'à la terrasse des Tuileries; bien que l'air vif qui ridait la surface de la Seine et les branches dépouillées des arbres déchiétant le ciel de leurs squelettes maigres annonçassent l'hiver, le soleil dardait des rayons brûlants sous la chaleur desquels nous nous pelotonnions, frileux, elle tendrement appuyée à mon bras et se serrant contre moi; des nuages d'une jolie teinte orangée couraient vite à l'horizon clair au-dessus des tourelles du Trocadéro aperçues dans l'éloignement, et la masse des toits de Paris flambait étincelante dans la limpidité de l'atmosphère; sur les rebords de pierre du quai, des oiseaux voletaient heureux, mettant dans le calme de cette heure matinale leurs fusées brusques et leurs petits airs moqueurs de pierrots parisiens.

La terrasse des Tuileries était presque déserte, et dans la perspective de l'allée, tout là-bas, au bout, du côté de la place de la Concorde, apparaissait, silhouetté massivement, un lion de pierre sur son socle; nous nous assimes sur un banc à peine sec où, la rosée de la nuit se voyait encore, et là, tous deux, à côté l'un de l'autre, les mains unies, les souffles confondus, nous sommes restés longtemps, seuls propriétaires de ce coin de jardin surplombant les quais où passaient en beuglant les tramways de Saint-Cloud; à travers les pilastres qui couronnent le mur de la terrasse, nous apercevions les gens de l'impériale, des petits employés venant de loin et lisant leur journal d'un sou. Derrière nous, le jardin s'étendait avec ses massifs d'arbres tâchés çà et là par la blancheur des statues ou les animaux de bronze de Barye aux saillies desquels le soleil accrochait des étincelles lumineuse à travers les branches : sur le bassin dont la nappe sourcillait aux caresses du zéphir matinal, des cygnes voguaient calmes et superbes, les ondulations de leur col aux courbes gracieuses apportant une animation de vie ambiante dans cette tranquillité et dans cette solitude; quelques voitures passaient dans la rue des Tuileries qu'on devinait aux éclairs de leurs roues et au remuement de leurs attelages, et puis, tout-

à fait de l'autre côté, par delà toute la largeur du jardin, la rue de Rivoli, bruissait tumultueuse, déjà pleine de circulation.

Dans la douce tiédeur de ce repos au soleil sur ce banc isolé, nous laissions notre pensée errer au pays des songes, et nous rêvions loin du monde, d'une maisonnette enfouie sous la verdure, au fond d'un bois, où nous serions bien seuls à deux, toujours l'un avec l'autre, d'un réduit tout intime où nous serions cachés sans le vouloir, où le poète aimant pourrait murmurer sans crainte ses cantiques et ses strophes à la charmante adorée; cette apparition lumineuse d'un avenir désiré mais irréalisable faisait perler des larmes aux cils de la mignonne lorsque, retombant dans la pénible réalité des choses existantes, son esprit envisageait sagement ce voyage à travers l'impossible que nous faisons de concert, et des craintes la hantaient de l'avenir incertain où, comme deux passereaux audacieux et téméraires, nous nous envolions à l'aventure.

Les petites aiguilles dorées de sa montre avaient couru si vite qu'il nous fallut quitter notre banc et partir; pour allonger encore le temps d'être ensemble, nous fîmes lentement toute la longueur de la terrasse, et même, vous le vous rappelez-vous, miss Bébé? au bout, près de l'Orangerie, nous vîmes, assis contre le piédestal d'une statue de Cérès, un jeune homme qui lisait, si absorbé que nos pas criant sur le sable ne purent le distraire et qu'il ne leva pas la tête pour nous regarder passer; tu crus alors que le livre était d'un poète, quelque Musset accoutumé qui dort sous le chevet et qu'on emporte à la promenade, et tu fis une délicieuse moue vexée quand je t'eus montré que c'était, hélas! un almanach comique — en prose!

La place de la Concorde était très animée quand nous la traversâmes pour gagner les Champs-Élysées, et les équipages circulant qui ébloussaient ta robe au passage scintillaient au soleil plus élevé maintenant dans le ciel, et de nombreux piétons se croisaient sur l'asphalte se rendant à leurs occupations diverses, la vie parisienne tout à l'heure pas encore éveillée s'accroissait et s'enfiévrant; et de peur d'être vus par tout ce monde, d'être reconnus par un passant, nous primes à l'entrée des Champs-Élysées un " *sapin* " qui stationnait, d'apparence minable; le cocher, vieux et empaqueté de manteaux, nous ouvrit de ses doigts gourds la portière de son véhicule, et quand je lui eus jeté l'adresse d'un journal où tu me lis parfois, il se hissa sur son siège d'où il claqua la pauvre haridelle qui devait nous traîner.

Amoureux qui se dérobent aux regards, nous baissâmes les stores de



chaque côté à moitié des carreaux, et tandis que se cahotait péniblement sur l'inégal pavé des rues notre carrosse de louage, nous nous mangeâmes de baisers dans une longue et passionnée étreinte...

MAURICE GUILLEMOT.



## CHINOISERIES

### I



UR un fond vert de mer auréolé d'argent,  
Un soleil de rubis apparaît, émergeant  
Entre des saules gris et des cerisiers roses ;  
Des touffes de lilas bleuâtres et de roses  
Parfument les chemins vaguement assoupis ;  
Et, la simarre au vent, passe entre les épis  
Dessinés, un par un, en traits d'or sur la laque,  
Une chinoise. Au loin, un drapeau pourpre claque  
Tout en haut d'une tour de cristal miroitant.  
Les yeux pleins de soleil, la jeune fille attend  
Que l'aube, s'éveillant au ciel, resplendissante,  
Vienne effleurer son front d'une main caressante,  
Pour offrir à l'aimé dans un baiser d'amour  
Toute la floraison de rêves que le jour  
Fait chanter dans le bleu limpide de l'aurore.  
Entre des bords fleuris, le sillage sonore  
Des jonques, lentement, lentement, sur les eaux  
Recourbe avec douceur les pointes des roseaux ;  
Un long vol de flamants ondoie sur les feuillées ;  
Les flèches du soleil dans les herbes mouillées  
Scintillent... Et voici l'aimé, sonnante du cor,  
Qui s'avance, drapé dans un grand manteau d'or  
Tout enneigé d'hermine et lourd de pierreries,  
Pour baiser la blancheur de ses lèvres fleuries.



II

*Sonnet pour A. G.*

Du haut d'un éléphant chamarré d'or, la reine,  
La simarre entr'ouverte à la courbe des reins,  
Entend l'écho répondre au choc des tambourins,  
Et son bras fatigué laisse pendre la rêne.

Les vagues bleu d'azur s'éteignent sur l'arène  
Où se découpe en noir l'ombre des tamarins;  
Avec des ronflements sourds, des monstres marins  
Projetent vers le ciel un jet d'eau qui s'égrène.

Et, la chair en sueur, les courtisanes nues  
Voient le soleil de flamme éclater sous les nues,  
Et voudraient se rouler avec lui dans la mer;

Mais, étendue au fond de sa tour ajourée,  
La reine les regarde et son sourire amer  
Suit l'ondulation de la danse sacrée.

GEORGES KHNOFF.



## NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE

— — — — —  
III

RABELAIS



LE le rencontrai sous bois, non loin de la fontaine Marie, assis au pied d'un chêne. Aux environs, dans les feuilles jaunissantes, quelques linots voltigeaient et caquetaient du côté de la ferme; dans une éclaircie des branches, un coin de ciel apparaissait, tout d'azur et de soleil ouvrant un cercle de lumière sur le terrain sablonneux de la forêt; et par intervalles, le coucou nous jetait ses deux notes monotones que l'écho recevait et nous renvoyait avec des demi-tons tristes et mélancoliques.

A mon aspect, le joyeux curé se leva.

Il se faisait vieux, le bonhomme; sa grosse face rougeâtre; son nez aplati; ses oreilles déformées; ses yeux fins et profonds; sa bouche élargie par les convulsions du rire; son menton à plis de soufflet, eussent pu le faire prendre pour un satyre déguisé. Mais le maître ès-pitance m'était trop bien connu pour que je m'y trompasse.

Tranquillement, le vieillard me prit le bras; et nous allâmes, cheminant au milieu du treillis de végétation hirsute, jusqu'au bord de la Seine.

Là, le bon curé se laissa conduire, un peu étonné de voir les changements survenus dans sa paroisse depuis le moyen âge. Enfin, au bout d'un quart d'heure, avisant de l'autre côté du fleuve un de ces rians bouchons comme on n'en trouve qu'à Suresne, nous prîmes l'aviron et traversâmes le courant; puis nous nous blottîmes le long d'une treille neuve, ayant, entre nous, deux planches de canot brisé pour nous servir de table.

La plantureuse matrone du lieu nous apporta le pot de grès plein de produit du crû. Alors, versant lui-même, le gai compère fit pétiller le petit *griquet*, couleur eau-de-javelle, qui devait nous mettre en belle humeur.

Et moi, choquant les verres, je portai le toast à haute voix, criant seul sous la tonnelle :

A ta santé, vieux Rabelais !

\* \* \*

En face de nous, Meudon, boiseux et brumeux, reposait, calme, de ce calme des heures chaudes. A nos pieds, la Seine coulait, presque limpide, à peine ridée par les coups d'épervier du pêcheur de friture.

Plus loin, une épaisse ligne de forêt allait, suivant le fleuve, et se perdant dans sa courbe vers les hauteurs de Bellevue. Sur le feuillage une légère brume planait, estompant les cîmes des arbres, et fondant avec le ciel leurs dentelures capricieuses. Plus loin encore, au-dessus des bois, un moulin au repos détachait en noir sur le bleu de l'horizon la croix de ses quatre ailes vermoulues.

Quand nous eûmes bu d'un trait le premier verre, le vieux curé prit la parole :

— Proscrit de cette terre qui m'a porté, je suis aujourd'hui comme un être qui vient à la vie, ignorant encore les idées et les coutumes du siècle. J'aime à m'instruire entre deux verres. Voudrais-tu, mon fils, m'initier aux usages de ton époque ?

— Volontiers, mon maître, répondis-je.

Nous vivons dans un siècle qui te condamne. La vieille gaité gauloise est bannie de chez nous comme étant trop bruyante. La grivoiserie de tes homériques histoires est taxée de pornographie ; et les hilarantes ripailles de Pantagruel sont baptisées : festins d'ivrognes.

Quant aux sauteriers champêtres de tes bergères, elles sont regardées comme immorales ; et les quadrilles échevelés de Mabilles les ont fait tomber en désuétude. Toi-même, Rabelais, es honni et vilipendé par nos contemporains. De notre temps les curés ne font plus danser les bergères à la fête de Meudon ; ils préfèrent...

— Bah ! interrompit le compère, tu te gausses de moi, mon fils ! Les joyeux conteurs ne trouvent-ils plus d'encre dans leur écritoire, ni de vins dans leurs celliers ! N'existent-ils donc plus, les amis de la bonne gaité ?

— Ne parlons pas des absents ! répondis-je ; vidons plutôt ce cruchon, que l'air finirait par tarir.

Et remplissant les verres, nous trinquâmes bruyamment :

— A ta santé, vieux Rabelais !

\* \* \*

Quand nous eûmes entamé le second pot, le bonhomme reprit :

— Tu disais donc, mon fils, que par suite du temps et des changements survenus dans le caractère des hommes, mes éclats de rire avaient été trouvés sonnante faux ; et mes paroles trop redondantes pour être dites à haute voix ?

Hélas ! tes contemporains ne m'ont point compris !

— Pardon, cher maître ! ils t'ont compris ; mais, blasés et sensuels, ils ont fouillé et tréqué ton œuvre ; ils ont pris sur le vif les tons crus de tes peintures énergiques ; ils ont fait ressortir tes coups de plume grivois, et les ont rendus lascifs ; ils ont fait croire qu'ils devinaient ta pensée intime, et lorsque, dans un tableau vrai, tu montrais le cœur en éveil, ils ont fait voir la chair en rut...

— Mais ces hommes sont donc bien méchants ? dit amèrement le bon curé.

— Ces hommes ont intérêt à te nuire pour s'élever. Ta grosse gloire bonne femme les gêne. Et, lierres qui grimpent aux vieilles arches, ils se hissent sur ton nom pour être mieux vus, quittes à faire ensuite crouler ta renommée sous le poids de leur impudence !

— Buvons ! dit le curé.

Et je hélai la matrone, qui nous servit un autre pot.

— A ta santé, vieux Rabelais !

\* \* \*

— Buwons ! répéta le compère.

Et je le regardais embrasser entre ses lèvres charnues le bord du verre qui cliquetait sur les dents jaunes du bonhomme.

Au-dessus de Meudon, le soleil apparaissait comme un disque roux entre les nuages plombés. Sur le fleuve, quelques jeunes gens remontaient le courant en barquette, chantant un refrain de canotiers que rythmait le bruit des rames. Le pêcheur avait étendu son filet sur une haie d'échalas, et s'occupait, dans l'officine du bouchon, au recensement de sa friture. Tandis que la matrone, alanguie par les ardeurs de juin, balançait doucement sa taille ronde, en frappant une cadence de polka sur le bord du comptoir d'étain.

Alors, le curé se leva et courut prendre le bras de la tavernière; puis il la conduisit auprès de moi et me dit, en glissant ma main autour du corsage de la jolie femme :

— A toi la belle fille, mon fils !

Et, pris lui-même d'une jovialité débordante, il se mit à pirouetter sur ses talons, faisant claquer ses doigts, en chantonnant sur un air gothique :

Trémoussez-vous, jeunes garçons,  
Et fillettes  
Gentillettes...

\* \* \*

Quand nous rentrâmes sous bois, la nuit était venue, toute étoilée entre les feuilles; des feux s'étaient allumés au bord de l'eau; et les insectes nocturnes crépitaient dans les taillis, autour de nous.

Soudain, auprès de la fontaine où je l'avais rencontré, mon compagnon disparut dans l'ombre, entre les arbres. Je l'appelai : il ne me répondit point.

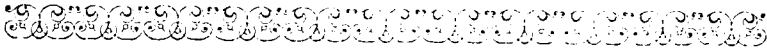
Mais j'entendis au loin sa voix qui fredonnait encore:

Le front ceint de pâquerettes,  
Les pimpantes bergerettes  
Courent, blanches, et proprettes  
A la fête de Meudon...

\* \* \*

Depuis, je n'ai plus revu Rabelais.

MARIUS RÉTY.



# APPELS D'HIVER

*A M<sup>lle</sup> Marie B...*

## I



Où donc sont-ils passés ces jours illuminés,  
Où tes yeux allumés d'étoiles d'espérances  
Transportaient dans mes yeux leurs désirs déchaînés  
Et jetaient dans mon cœur leurs caresses immenses?  
Où donc est le Printemps, le grand voluptueux,  
Qui baisa de sa bouche enfiévrée et troublante  
Nos deux fronts rapprochés?

UNE VOIX DANS L'INFINI

Le Printemps somptueux  
Plein de sève et d'amour, dort, près de son amante.

## II

Où donc est l'Astre heureux, où donc es-tu, Soleil?  
Toi! mon maître et mon Roi, Toi! ma lumière sainte!  
Viens, que je cherche encor sur ton masque vermeil  
Du fragile passé la flamboyante empreinte.  
Où donc es-tu, Soleil? Réponds, où donc es-tu,  
Que j'embrase mes yeux à ta pourpre éclatante?  
Réponds, réponds, réponds!

LA VOIX

Le Soleil revêtu  
D'or, tisse près des dieux sa crinière sanglante.

## III

Et toi, chère adorée, idole au casque blond!  
Déesse irrésistible, irrésistible femme,  
Par où donc erres-tu, dans quel tombeau profond  
A jamais portes-tu les soupirs de mon âme?  
Pourquoi donc châtier la faiblesse d'un cœur  
Qui te suit, dans les nuits à ton ombre mourante  
Attaché par des fers?

LA VOIX

L'attente et la Douleur  
Sont les forges du Ciel où le bonheur s'enfante.

EDOUARD LEVIS.



## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### URBAINS ET RURAUX (1)

**L'**APPARITION d'un nouvel ouvrage de Léon Cladel, le styliste puissant, est un véritable événement pour les gourmets et les délicats ; aussi le volume que va publier M. Ollendorff mérite d'attirer l'attention des lecteurs de ce journal, et je suis fier de consacrer une chronique littéraire à un livre que je viens de lire en épreuves et qui m'a fortement remué.

Mais, pour être franc, je dois déclarer au début que je suis de ceux qui admirent les œuvres de Léon Cladel, et qui aiment chez cet écrivain remarquable même ses défauts, quelquefois voulus, qui donnent la fièvre aux lecteurs dont le tempérament a été débilité par l'absorption à forte dose de ces productions à l'opoponax, au benjoin où de ces grossières montépinaades au poivre de Cayenne, qu'on fabrique surtout pour l'exportation, pour les pays chauds de l'Amérique.

Le livre d'aujourd'hui est certainement un des meilleurs qu'ait produit l'auteur des *Va-nu-pieds* ; il est digne en tout de figurer entre *Le Bouscassié* et *l'Homme de la Croix-aux-bœufs*, que l'éditeur Lemerre va publier sous peu dans cette célèbre collection blanche, qui est comme la Légion d'Honneur des œuvres solides consacrées par le succès, par la vogue, par la réussite auprès du gros public comme auprès des lettrés.

*Urbains et ruraux*, tel est le titre du nouveau volume que les brocheuses sont en train de plier, et qui se compose de nouvelles, sortes d'eaux-fortes à la plume, retraçant des scènes sanglantes, reproduisant des héros de haute vaillance tombés sur les barricades, ignorés, perdus, ensevelis en quelque sorte dans la fumée des luttes de la Semaine sanglante.

Nous retrouvons là le Cladel plein de jeunesse, de vigueur et d'éclat, que nous connaissons par les pages qui ont fait sa réputation. C'est toujours le même système indiquant le travail d'un artiste convaincu qui fouille la langue, met les expressions en relief, ravive les incidentes, élague les adjectifs, construit une phrase avec la patience d'un ciseleur, la trempe, la pointille, et dont l'œuvre scintille avec un chatouement de pierres précieuses, disposées par une main qui sait son métier jusques dans les détails les plus infimes ; les points et les virgules eux-mêmes ne sont placés qu'à bon escient ; tout, jusqu'aux alinéas coulés avec méthode, dénotent l'ouvrier qui manie la plume comme le sculpteur son marteau ou son burin.

Voilà pour la forme.

---

(1) M. Jean Bernard, le jeune avocat déjà célèbre au barreau de Paris, qui a fait la préface de *Pierre Patient*, a bien voulu écrire pour *la Jeune Belgique* le compte-rendu de la nouvelle œuvre encore inédite : *Urbains et ruraux*.

Quant au fond, c'est l'homme de cœur qui se livre tout entier avec ses élans, ses rages, ses enthousiasmes humanitaires, ses haines pour les dominateurs, ses amours souvent irraisonnés pour les petits, les faibles, les humbles, les vaincus, ceux qu'on méprise, qu'on outrage et qu'on écrase. C'est l'écrivain populaire qui aime le plébéien, le connaît, le décrit et l'exalte.

M. Léon Cladel n'est pas de cette école qui tourne tout à l'ordure, qui fouille dans la bave pour y trouver des cadavres afin de les décrire en expliquant la mort par l'hystérie, l'alcoolisme ou les maladies héréditaires. Non. Il n'est pas comme ces écrivains qui, s'affublant de la perruque des queues rouges, montent sur les tréteaux des systèmes en débitant des réclames, des boniments, des prétendues données scientifiques et médicales, au son de la grosse caisse et du zim, boum, boum. Il n'a pas su ou n'a pas voulu grouper autour de lui de bons petits jeunes gens, chargés de lui composer une garde d'honneur, une escouade de thuriféraires et qui, lorsque le pontife a terminé la parade, jouent, pour leur propre compte, sur de plus petites clarinettes, les mêmes airs, en jetant à la foule la petite phrase traditionnelle : « Ne nous oubliez pas, mesdames et messieurs, c'est pour nos petits bénéfices, et nos volumes ne se vendent pas au coin du quai. »

Ces moyens sont inconnus de l'auteur de la *Fête votive* ; il écrit une œuvre avec toute sa conscience d'artiste ; puis, sans avoir la prétention de régénérer le goût et de révolutionner l'art, il la publie en disant aux lecteurs : Voilà, jugez ! Et il se trouve que le livre est un chef d'œuvre.

M. Léon Cladel ne fait pas ce métier peu propre de prendre les vierges plébéiennes, et les éphèbes du prolétariat, de violer les unes dès les premiers chapitres, de salir les autres, de les rouler dans la boue des ruisseaux ou des trottoirs et les montrant à la foule, de lui crier avec des airs inspirés : Voilà le peuple !

Non, mais choisissant les types de la plèbe dont il est, qu'il connaît, qu'il aime et qu'il admire, il nous décrit leurs bonheurs, leurs joies, leurs affres, leurs misères ; il chante leurs vertus, leurs souffrances et leurs douleurs ; il les suit pas à pas, nous les montrant dans les combats journaliers : luttés contre la faim, luttés contre l'amour, et quand la bête humaine, qui croupit au fond de tout homme, trébuche et tombe, il nous cache ses défaillances en jetant un rayon de gaieté dans les yeux de ses urbains et un rayon de bonheur dans l'âme de ses ruraux, qu'il fait vivre, là sous nos yeux, souffler au travail, panteler à la peine, puis mourir... quelquefois sur la barricade éventrée en criant, après des batailles homériques dans les rues : Vive la Sociale !

Telle est encore une fois, dans son nouveau livre, le système adopté par Léon Cladel. — Au fait, est-ce bien un système et ne sommes-nous pas, au contraire, en présence d'un tempérament qui se livre au public avec toute la sincérité d'une foi ardente dans les héros qu'il célèbre. Pour ma part, je le croirais volontiers.

Quoi qu'il en soit, *Urbains et ruraux* sont les récits des épopées de héros



inconnus, morts durant cette fatidique semaine où la France, saisie par une névrose étrange titubait entre ces deux sentiments : l'amour de la liberté poussé jusqu'à l'incendie ; l'amour de la légalité poussé jusqu'à l'assassinat. Ces héros, M. Léon Cladel nous les montre dans le rayonnement de leur fin dernière, mourant en martyrs, vaincus, mais non désespérés et emportant dans la tranchée, où la chaux vive va les recouvrir et les consumer, l'âpre contentement de tomber vengés.

Ces nouvelles, je viens de les lire tout d'un trait, avec la fièvre aux tempes et l'émotion qui m'a serré le cœur ; je ne vous les raconte pas, à quoi bon ? Est-ce qu'une photographie d'une aiguière sortie autrefois des mains de Cellini, vous donnerait une idée de l'œuvre du célèbre Florentin ?

Des livres comme ceux-là ne s'analysent pas ; on les lit, on les admire et on les signale à ceux qui aiment les belles œuvres.

JEAN-BERNARD.



## CHRONIQUE MUSICALE

DE SCHELDE (1)

**D**E cette colossale et tranquille poussée qui gonfle d'un invisible remous les fleuves, il coule... De la fraîcheur s'exhale à ses bords ; le jour agonise, tout penche au sommeil. Les vibrations harmoniques s'éteignent. De longues traînées de voix, des filées de sons comme des rayons mourants s'inclinent, et, derrière la flambée froide des eaux, tonne d'un rythme lourd, la tombée du soleil. Sous l'aphonie crépusculaire, un chant lointain s'immobilise aux rives... tandis que des couples errants descendent par les berges aux appels méphistophéliques du *Vaarman* : « *Hoi hi, ôh! komt varen* » — qu'ils aillent voguer, qu'ils aillent aimer et s'absorber d'un long baiser dans cette nature mi-close, d'où la vie, doucement, s'effuse dans la nuit... La barque file... La nuit est pleine... Alors, parmi ces formes vagues qui reculent à leurs côtés, sous un glissement de lune, semble ressusciter, comme l'âme de ces bords, l'ombre du peuple antique. Dans un cauchemar de mort qui s'attache à l'amour, l'Escut recrache dans le sang des *goedendags*, le fantôme géant de ses luttes communales, *Zannekin*, *Van Artevelde*, les tribuns, les héros, Guillaume d'Orange et les Gueux, et tout le seizième siècle en fièvre de martyre. Le chant des Gueux s'indique, transpa-

---

(1) Oratorio historique de Benoît et Hiel, exécuté à Louvain le 3 avril, sous la direction d'Emile Mathieu.

rant, se dessine, éclate!... Et ce n'est plus un, ce ne sont plus dix, ni mille, ni dix mille, c'est toute la terre de Flandre, l'héroïque féconde dont un frapement de piques, ferait surgir des armées, qui ramasse son souffle et clame d'une seule voix, à la face du ciel libre, l'hymne de liberté!

Telle est la conception géniale que, l'autre soir, à Louvain, deux cent têtes musicales sous un solide bâton d'interprète nous ont très puissamment rendue, malgré leur travail technique imparfait, dans des circonstances matérielles précaires. Mais, si leur œuvre ne fut qu'une ébauche, ce fut une de ces ébauches superbes, quintessences de chef-d'œuvre, où se trouve rejetée, d'une seule touche, dans un pétris de couleurs, la pensée, ainsi que, toute en palpitations, sous un coup de lumière vive, elle a surgi du cerveau de l'auteur.

De telles œuvres ne s'analysent pas ; et celle ci est peut-être la plus vivante du maître. Pourquoi, sans chercher, une affabulation qui ressort des choses, ne point leur laisser l'intensité d'une impression? Faudra-t-il y retrouver toujours cette agaçante figure de l'esprit sceptique pour lacérer à coups de froid acier la chair, et grimacer, sans cesse, le commentaire de l'homme en marge de la nature?!

HENRY MAUBEL.



## MEMENTO MUSICAL



**L**ES gens qui ne savent pas lire ont vu dans mon articulet forcément trop restreint, consacré dernièrement au « *Fanache blanc* », un blâme plutôt qu'un éloge (1). Je les prie de voir, sous les mots, les idées. J'ai dit que l'œuvre, mal agencée, mal équilibrée est un morceau de matière brute, naturelle, sincère ; je le répète. L'œuvre parfaite d'un jeune ne peut être que d'un vieux jeune et d'un talent mort-né. La forme importe peu ; le savoir-faire, les trucs, sont à tout le monde ; mais ce fonds de tempérament, cette base, où se caleront un style, une personnalité, c'est ce que tout le monde n'a pas, et ce que Flon, l'un des premiers, au théâtre belge, nous a donné. C'est, je pense, le plus véritable éloge qu'on fasse d'un débutant auquel on montre ainsi l'avenir large ouvert ; c'est ce que j'ai voulu faire entendre, en reprochant à quelques-uns de ne l'avoir pas dit avant moi.

\* \* \*

*Les Concerts populaires* nous ont ramené un peu de musique vraie, après avoir fait la part grosse au public chien-savant. Ondricek, d'Albert, d'Albert surtout,

---

(1) Entendu au Cercle artistique.

accroupi sur son clavier et battant l'air de ses coudes, et dont les poings abattus du cintre enfoncent un accord comme on replonge un crâne qui se noie !... d'Albert pourra revenir, au grand trépignement de la foule, chercher sa gloire dans le lustre ; ce n'est pas moi qui irai la lui décrocher.

Parmi tous ces Messieurs de *l'instrument seul*, les créateurs demeurent admirables, les interprètes qui laissent sous le bruit et le mouvement, le son et l'expression. Parmi eux, Popper, quand il phrase du Schumann, et Sarasate, un vrai slave alanguï par le soleil d'Espagne. Son jeu, félin, tout de charme et de souplesse, est coloriste, si l'on entend par là l'intelligence infinie des nuances et de l'accent et le sens des plus imperceptibles vibrations de la lumière sonore ; malgré des concessions à l'acrobatisme, il conserve, sous l'échevellement noir de son masque épaté, trop de pensée, pour être de ces singes de l'art qu'on nomme *virtuoses*.

Je sais bien que le public applaudit le virtuose dans l'artiste, comme le singe dans l'homme, mais ceci est affaire de vieille sympathie qui n'a rien d'esthétique.

Au troisième concert, qui était, à part Blockx, entièrement français, à côté de deux fragments de Berlioz, venait se placer une œuvre nouvelle — pour nous — de Saint-Saëns : *le Déluge*. C'est un véritable *oratorio* dans la manière ancienne, ayant, en plus, toutes les ressources modernes, puissamment instrumentées dans la deuxième partie. Cette symphonie terrifiante d'accent, hausse de plusieurs crans sur son bloc, la femme à trompette qui va, criant de par le monde, que l'auteur de la *danse Macabre* n'est qu'un misérable dramaturge, mais la plus rude patte symphoniste de France.

*Le Déluge* a été interprété par Heuschling de sa voix ample, largement stylée ; par Mlle Soubre et M. Goffoel, deux organes aux sons bien posés, à la diction très pure. Quant à la voix prétendument grave de Mlle de St-Moulin, c'est une grosse voix de gorge, mal donnée par une jeune fille qui pose au Jupiter tonnant.

\* \* \*

Jan Blockx s'est enrôlé sous le drapeau flamand. Soit ; il n'avait pas besoin de cette étiquette au front pour se faire reconnaître entre les plus forts. Son *Kermisdag* est un tryptique : I. *l'Aube*, une description délicate, finement nuancée, mais trop retenue, froide. II. *à l'Église* : scène mystique, des trois la plus entière, très fouillée dans un sens absolument psychologique, métaphysique même. Les demi-teintes se renforcent seulement, s'accroissent jusqu'aux tons pleins, dans la troisième partie : *Kermesse*, mais ici encore, rien de débordant ni d'empâté. C'est la plus mouvementée, la plus « tape à l'oreille » par les combinaisons de timbres et l'intercalation de thèmes populaires, non la plus originale.

Blockx, à ne considérer que cette œuvre, présente un tempérament incomplètement dégagé, une plume qui n'a qu'imparfaitement trouvé son moule, mais

qui, par son dessin serré, son allure ramassée, réserve d'autant plus de vigueur en elle, pour le coup droit et sûr, qu'elle portera bientôt au cœur d'un avenir glorieux.

\* \* \*

Je n'ai dit qu'un mot de *Manon* et au hasard de l'impression première. Cette impression n'a pas varié. L'œuvre, en son ensemble, paraît inférieure d'inspiration, d'unité, de personnalité, mais, par contraste, en cet ensemble inégal, ressortent d'autant plus violemment et signées d'un coup de griffe superbe, certaines scènes : le premier acte depuis l'entrée de Desgrieux, le tableau du parloir à St-Sulpice et le cinquième acte. C'est par ici que l'ouvrage est intéressant à étudier dans son système nouveau, dont l'anti-massénisme s'est peu intelligemment moqué. Le procédé *sensationniste* de l'orchestration continue est simplement la théorie des milieux. Les personnages s'humanisent en se rattachant à la nature ambiante, tandis qu'ils n'étaient dans l'ancien opéra italien que des pantins qu'un tour de ritournelle, comme un trait de corde, faisait mouvoir.

La musique de Massenet est avant tout sincère et personnelle, bien que cette personnalité instinctive, atténuée par l'effort d'une idée fixe vers une technique nouvelle, ne soit pas aussi nettement affirmée cette fois. Il y a des redites, souvent ; jamais de plagiat. L'émotion en est d'autant plus intime qu'elle se dégage plus mollement, s'insinue par impression lente, et berce, enveloppe, enserre, étreint alors, dans un excès de passion nerveuse qu'on nomme de l'hystérie. Comme si Wagner à ce compte-là, et même Benoit n'étaient aussi des hystériques.

Comme le roman, tout le poème reste, à vrai dire, dans une succession de scènes entre Manon et Desgrieux. Mais il y a dans cette trame, si mince qu'elle soit, un développement dramatique tissé tout d'un fil, qui atteint sa tension extrême au duo du parloir. Ceci est, dans le cadre de l'opéra français, du chef-d'œuvre de drame lyrique et il appartenait à Massenet d'y atteindre, lui, le plus Français, et dont la plume souple, dans les poèmes — *les Erynnies*, *l'Eve*, *la Vierge* — avait su creuser un dessin d'une expression si pénétrante, en moulant le plus puissamment le rythme mélodique à la déclamation.

Il y a donc dans cette partition, tout au moins une indication pour qui cherche à grande ardeur une formule française — non gauloise — et, sans qu'il soit question d'évolution ni de révolution, *Manon* pourrait avoir une plus haute portée que ne pensent ceux qui ne voient pas au-delà de leurs partis-pris.

\* \* \*

Il existe à Bruxelles une *Société de Musique* gardée par un concierge du gouvernement, et vouée, semble-t-il, au ramassement des gloires qui ont beaucoup servi. Elle se réveille une fois l'an, à la pousse des feuilles, en brandissant quelque œuvre empaillée de l'air bonhomme de ces antiquaires de comédie qui prennent un tisonnier pour un glaive romain. Je crois que si cette société ne se décide à sortir de son trou de taupe pour voir qu'il fait plein jour, elle pour-

rait bien de Gounod en Verdi et de *Requiem* en *Requiem*, finir par chanter le sien — bientôt.

Ce n'est pas pour une telle fin qu'on bataillait jadis, aux temps épiques de la scission.

\* \* \*

*A Mons et à Louvain.* — L'abondance de matières nous limite pour aujourd'hui à une simple mention du concert très moderniste de Mons et de celui du *Cercle choral* de Louvain.

H. M.



## MEMENTO

*Date.* — *Les Progressistes et Frère-Orban.* — *Rimes de Joie.* — *Missel de l'Amour sentimental.* — *Le Crépuscule des dieux.* — Catulle Mendès. — Gustave De Jonghe. *Le bon Dieu.* — *La Revue provinciale.* — *Le Mouvement géographique.* — *Maurice Ledroit.* — *La Gitane.* — *Kerkadec.*

Notre ami et maître Camille Lemonnier nous prie, pour sa pudeur de père, de constater que *Le Carnaval* publié dans notre dernier numéro a été mis au monde en 1862, ce qui légitime son aspect un peu..... jeunet.

\* \* \*

*Les Progressistes et Frère-Orban*, par M. JEAN FONTAINE. I vol. Liège, F. d'Heur. 1.00.

Nous regrettons de ne pouvoir rendre compte de l'ouvrage de M. Jean Fontaine. L'auteur nous excusera, sachant que les œuvres politiques ne sont pas de la compétence de *la Jeune Belgique*.

\* \* \*

*Rimes de joie*, par THÉODORE HANNON. Eau-forte par un artiste en renom. I vol. Bruxelles, Henry Kistemaeckers. 3.50.

Nous n'avons autre chose à faire qu'à signaler l'apparition de ce volume, réédition d'une œuvre dont nous avons dit naguère tout le bien que nous en pensions. L'édition définitive, dépouillée des quatre dessins de Rops qui ornent celle de Daucé, est évidemment moins belle que celle-ci,

mais Théo Hannon a tenu à répandre son livre dans le grand public et il a eu raison. Peut-être certaines pièces nouvelles sont-elles disparates, mais les premières n'ont pas changé et restent de la poésie bien moderne et bien forte.

\* \* \*

*Missel de l'Amour sentimental*, par M. GEORGES BARRAL. I vol. Paris. Marpon et Flammarion. 5.00. Un pendant à *l'Amour expérimental* du docteur Guyot; le livre de l'épouse comme celui-là est le livre de l'époux. Philosophie calme et sereine. Apologie de la vie du foyer et préceptes de saine morale. Bon livre, bon écrivain et bonne édition.

\* \* \*

*Le Crépuscule des Dieux*, par M. ELÉMIR BOURGÈS. I vol. Paris, Giraud; Bruxelles, Rozez 3.50. Ce roman, très étudié, où M. Bourges nous dépeint la décadence et l'agonie d'une race royale, que tout le monde reconnaîtra, donne par moments l'impression des *Douze Césars* de Suétone, et de *l'Histoire d'Auguste*. Le drame qui commence en 1866, pendant la guerre Austro-Prussienne, se clôt dix ans après,

à Bayreuth, le jour où l'on y joue, pour la première fois, le *Crépuscule des Dieux* de Wagner. Ce roman poignant, passionné, est appelé, croyons-nous, à un grand succès.

\* \* \*

Il est bon de détruire les légendes. Dans son article sur Catulle Mendès, notre collaborateur F. Nautet s'était fait l'écho d'un bruit d'ailleurs fort accrédité et mettant en doute la légitimité du nom du charmant écrivain du *Gil-Blas*. Catulle Mendès lui écrit à ce sujet, tout en adressant par la même occasion ses salutations amicales à ses camarades de la *Jeune Belgique* :

» Où diantre avez-vous pris, mon cher « confrère, que je ne m'appelais pas tout à « fait Catulle Mendès, que j'avais quelque « peu modifié mon prénom ou mon nom? « C'est une légende absolument chimérique, « et si j'avais publié les premiers vagis- « sements de mon berceau, ils seraient « signés du même double nom, romain et « portugais, dont j'ai signé *Philoméla*. »

Dont acte.

\* \* \*

Nous recevons la lettre suivante :

Bruxelles, le 6 avril 1884.

MONSIEUR,

Vous connaissez l'affreux malheur qui vient de frapper le peintre Gustave De Jonghe. Le malheureux artiste, atteint d'une congestion cérébrale, attend dans une maison de santé le moment suprême, laissant sans ressources une jeune femme et deux enfants.

Pour venir en aide à cette grande infortune, une commission s'est constituée immédiatement, puissamment secondée par des comités correspondants organisés dans toutes les grandes villes du pays et à Paris même, où le pauvre artiste, fauché en pleine carrière et en plein talent, ne comptait que des amis.

Nous voulons, à l'exemple des artistes français, toujours prêts à se prêter secours, faire une vente d'objets d'art au bénéfice de la famille du peintre. Cette idée à rencontré partout une sympathie profonde. Vous en pourrez juger par la liste des adhésions spontanément envoyées au bureau, avant même que les comités eussent commencé leurs démarches. Elles sont venues du pays même, comme de l'étranger, tellement est puissante la loi de charité et de solidarité, à laquelle, plus que

nulle autre, est fidèle la grande famille artistique.

Ce n'est pas en Belgique, où toutes les catastrophes étrangères ont rencontré notre appui, que nous pourrions faillir à porter secours à un compatriote qui a contribué par son talent à soutenir à l'étranger notre réputation artistique. Aussi croyon-nous pouvoir compter sur un mouvement général. Oui, c'est avec confiance que nous faisons appel à votre noblesse d'âme et que nous osons vous répondre du succès.

Seulement le temps presse. La vente restant fixée au 15 mai, c'est avant le 1<sup>er</sup> du même mois que toutes les œuvres devraient être remises ou envoyées à l'adresse des comités respectifs des différentes villes, ou à celle de M. LOUIS LAMPE, expert des Musées royaux de Belgique, 82, *rue Traversière*, (Saint-Josse-Ten-Noode-Bruxelles).

Afin d'éviter les frais inutiles, qui grèveraient d'autant notre œuvre, nous ferons connaître par voie de la presse les expéditeurs qui, à Anvers, à Gand, à Liège et à Paris, seront chargés de nous expédier en bloc les dons offerts par les groupes étrangers à Bruxelles. Nos comités locaux se chargeront, d'ailleurs, de veiller à ces détails pratiques et nous nous en remettons pleinement à leur dévouement.

Certains de rencontrer auprès de vous un accueil généreux, nous vous prions d'agréer avec l'expression de notre gratitude anticipée, l'assurance de notre haute considération.

Les Présidents d'honneur,  
VERVOORT, L. GALLAIT, L. ROBBE.

Le Président,

ERNEST SLINGENEYER.

Les Secrétaires,  
THÉODORE HANNON,  
GUSTAVE LAGYE.

*La Jeune Belgique* s'associe de tout cœur à cette œuvre de touchante et fraternelle bienfaisance.

\* \* \*

Une des fantaisies les plus spirituelles et les plus comiques que COQUELIN aîné ait dites dans les derniers temps, est bien certainement *Le bon Dieu*, de GRENET-DANCOURT; — attendu et demandé depuis longtemps, ce monologue vient de paraître chez PAUL OLLENDORFF.

\* \* \*

Une nouvelle revue littéraire [française

*la Revue provinciale*, organe mensuel de la Renaissance littéraire artistique du Midi et du Nord français, vient de paraître, dirigée par MM. Auguste Fourès et Jean Lombard. Au contraire de la plupart des publications que nous envoie la province française, celle-ci n'annonce pas de concours.

Nos bons souhaits donc à la nouvelle venue.

\* \* \*

Autre nouvelle revue, belge et bi-mensuelle celle-ci, qui est dirigée par M. A. J. Wauters et a pour titre *le Mouvement Géographique* (6.00 par an). Le mouvement géographique? De la politique alors!

\* \* \*

*Maurice Ledroit* par M<sup>me</sup> Deros (Violette).

Un livre sans valeur, impossible à lire au delà de la 1<sup>re</sup> phrase de la 1<sup>re</sup> page. Peut être mis entre les mains des jeunes filles atteintes de gâtisme précoce. C'est là tout le bien que nous en pouvons dire! et notre indulgence va loin! Au panier s. v. p.

\* \* \*

*La Gitane*, par D. MON. 1 vol. Paris-Souve, 3.50.

Je ne comprends pas très bien par quel courant d'idées M. D. Mon a été amené à écrire *la Gitane*; l'auteur est une dame, charmante comme toutes les dames dont on parle, et naïve aussi sans doute. *Le Passant* de François Coppée doit l'avoir hantée, non moins que les moyen-âgeries du gros Dumas père. Il en est sorti une sorte de poème en prose, racontant dans une langue archaïque les amours contrariées d'un jeune chanteur de route Ary et d'une bohémienne Manoune, tous deux beaux comme le soleil. Cela est absolument primitif comme donnée, mais il serait injuste de ne pas dire que l'auteur a su rajeunir son sujet, notamment dans les scènes de la nature qu'elle comprend et qu'elle rend avec une vibrante émotion. *La Gitane* vaut d'être lue par les amateurs de bergeries.

\* \* \*

*Kerkadec, garde-barrière*; 1 vol. par M. Léon Cladel; Delille et Vigneron éditeurs.

Ceci est un livre de bonté.

M. Léon Cladel décrit la misère d'un déshérité, avec beaucoup de force et de douceur. Ce n'est point un appel à la révolte, c'est un plaidoyer fort émouvant en faveur du malheur immérité.

M. Léon Cladel a étudié avec une profonde sympathie la vie de ces très humbles serviteurs des compagnies de chemins de fer.

Les descriptions dont ce livre est parsemé sont, en général, d'une réalité saisissante.

Voici, par exemple, une peinture de grand hiver :

«Huit jours durant, la neige tomba, lourde, opaque, sans trêve ni merci. Vingt couches surperposées s'amoncelaient ici, s'arrondissaient en boules, là se quarrant en cubes, plus loin s'élançant en colonnes? Et ces amas innombrables durcirent, se pétrifièrent. Toute la végétation était couverte de givre; une pluie menue, immédiatement convertie en verglas, rendant la marche presque impossible, on voyageait en traîneau, de même que les peuplades des régions hyperboréennes; si les piétons étaient chaussés de feutre, les chevaux avaient les fers blindés de paille, et l'embâcle de la Seine charmait les Russes de séjour à Paris, qui songeaient à celui que leur offre en décembre et janvier la Néva.

« Devenues impraticables, les routes étaient aussi désertes que la campagne qu'elles sillonnaient et dont on les distinguait à peine, surtout dans la banlieue; et les communications interceptées presque partout ne demeuraient libres entre la capitale et les communes suburbaines qu'au prix d'une lutte acharnée contre les éléments et de sacrifices excessifs. Soir et matin, à chaque instant, une armée de mercenaires, la pioche ou la pelle en main, échelonnée au long des lignes ferrées, sapait, balayait, désobstruait le terrain, où nombre d'entre eux, frappés de congestion cérébrale, se renversaient comme des soldats à l'assaut et ne se relevaient plus. »

Ce volume est orné de dessins de MM. Poirson et Willette. NEMO.



## A TOUS NOS ABONNÉS

A l'appel de propagande que nous avons fait pendant les six derniers mois, beaucoup de voix ont répondu. Deux cents abonnés nous ont été faits ainsi par quelques amis zélés, et nous tenons à les remercier publiquement de leur dévouement à la cause des Lettres belges.

Notre revue, dont le succès croît chaque jour, est devenue l'organe du bon combat littéraire en Belgique. Parfois violente & brutale, elle ne cesse de brandir le drapeau moderne dont elle s'est une arme contre les royautés caduques. Il faut que nos principes se répandent davantage encore, qu'une propagande active s'établisse, qu'un parti se forme. Cette ligue, nous en avons arrêté définitivement les conditions; ceux de nos abonnés qui désirent en faire partie sont priés de demander à nos bureaux DIX, QUINZE ou VINGT cartes d'abonnement, qui leur seront envoyées portant un numéro d'ordre qui nous en indiquera le dépositaire.

1° Lorsque DIX cartes seront revenues aux bureaux, revêtues de noms d'abonnés nouveaux, le dépositaire recevra son abonnement *gratis pendant un an*.

2° Lorsque QUINZE cartes seront revenues, le dépositaire recevra son abonnement *gratis à perpétuité* et son nom sera inscrit à la liste des *membres fondateurs de la Jeune Belgique*, qui paraîtra à la fin de chaque année.

3° Lorsque VINGT cartes seront revenues, le dépositaire recevra 1° son *abonnement gratis à perpétuité*, 2° une *carte* lui donnant accès libre aux fêtes (conférences, etc.), que nous donnerons dans l'avenir, 3° *toutes les publications* (plaquettes, etc.) que publiera la *Jeune Belgique*. Il sera nommé de même *MEMBRE FONDATEUR*.

---

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

---

### AUX AMBASSADEURS

PAR OCTAVE MAUS

Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de CH. HERMANS.

Prix : fr. 1.50.

### LE BAISER

PAR MAX WALLER

Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de FERNAND KHNOFF.

Prix : fr. 1.50.

### CONTES DE MINUIT

PAR ÉMILE VERHAEREN

Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de THÉO VAN RYSSSELBERGHE.

Prix : fr. 1.50.

### L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

Abonnement : Belgique, fr. 10.00.  
Union postale, fr. 13.00.

Administration :

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.



**INSTITUTION INTERNATIONALE**  
**POUR L'ÉDUCATION DES JEUNES GENS**  
**établie en 1850**

à  
**BONN** (PRUSSE RHÉNANE)  
(31, Weberstrasse, 31)

sous la direction

de

**Laurent MORSBACH,**

Docteur en philosophie et gradué en langues anciennes et modernes par  
l'Université de Bonn.

---

**PROGRAMME DES COURS :**

LANGUES MODERNES (Allemand, Anglais, Espagnol, Français).

LANGUES CLASSIQUES (Latin et Grec).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Algèbre, Géométrie).

SCIENCES COMMERCIALES.

---

**Observations Générales**

Le nombre d'élèves est limité à une vingtaine — ne sont admis que des internes.

Le pensionnat est situé dans le premier quartier de la ville.

Bonn, ville d'université, est connue pour la salubrité de sa situation et ses beaux environs.

---

**CONDITIONS**

Le prix de la Pension est : 1200 marcs (1500 francs) par an.

Ce prix comprend la pension, l'instruction et le blanchissage.

L'année scolaire commence le premier octobre.

---

**GIL BLAS**

Journal Quotidien

**PARIS, 16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS**

PUBLIE

**MONSIEUR LE BANQUIER**

par CHARLES MAYRET

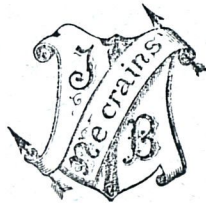
Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 francs

*EN VENTE PARTOUT*

# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE :

L'ÉVOLUTION NATURALISTE . . . . .	FRANCIS NAUTET.
POSSESSION . . . . .	ALBERT GIRAUD.
LE CŒUR DE TONY WANDEL ( <i>suite</i> ) . . . . .	GEORGES EEKHOUD.
LE MAUVAIS JARDINIER . . . . .	IWAN GILKIN.
TRAINS DE PLAISIR . . . . .	PAUL WODON.
SUBTILITÉ. . . . .	GEORGES KHNOFF.
IDÉAL . . . . .	SAID.
VIEUX PAPIERS. . . . .	JACQUES ARNOUX.
CHRONIQUE ARTISTIQUE : SALON DE PARIS.	EMILE VERHAEREN.
MEMENTO MUSICAL . . . . .	H. M.
MEMENTO . . . . .	NEMO.



BRUXELLES

BUREAUX :

74, AVENUE DE LA TOISON D'OR, 74

BRUXELLES

J. FINK

I, PASSAGE DE LA MONNAIE, I

PARIS

L. FINK

107, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1884

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Étranger : 7 fr. par an.

---

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication de

**GRETA FRIEDMANN**

PAR

**MAX WALLER**

Cette nouvelle, simple étude de nostalgie féminine, prendra place dans nos six prochains numéros et sera donc achevée pour la fin de l'année et du tome III de notre revue.

---

## BOITE AUX LETTRES

39. *Un très jeune, Jos. T..., Gaud.* — Non, ces esquisses ne nous font pas sentir ce que vous sentez, ô fumiste!

40. *Em. L..., Liège.* — Que M. Emile Zola et M. Rollinat aient gracieusement accepté la dédicace de vos vers, mon cher confrère, il ne résulte qu'une chose, c'est qu'ils sont polis et comprennent le désir de l'autographe, très légitime et naturel chez les débutants. C'est de la courtoisie, ces lettres, c'est rarement de la sincérité; n'y croyez guère. Votre première pièce est très imparfaite; beaucoup de mots y sont amenés pour la rime, comme ce « multiple Bélisaire » que vous ne sauriez expliquer. Vous faites rimer *mâle* et *mâle*, c'est trop commode, salons et *gonfalons*, chevilles. Dans la deuxième pièce, remarquez qu'il est vraiment piteux de faire rimer *sournoisement* et *horriblement*; tous les adverbess pourraient aller alors!

1. Un corps qui remiroite avec bruit de ferrailles (!!!)
2. Il est affreusement armé de deux grands bras (!!!)

etc., etc. Jamais, au grand jamais, voyez-vous, on ne me fera croire que Zola et même Rollinat aient trouvé cela beau! — A l'œuvre!

41. *Anonyme. Au bal masqué*, fantaisie zoliste, passera prochainement.

42. *Georges H... Pleine mer* est un sonnet inégal; *horizon* rime mal à *vagabond*. Trop d'enjambements. Alignés, ces vers seraient de la prose.

43. *Martial T...* Il y a erreur pour la quittance, pardon. Autre chose : Je vous ai dit que *la Jeune Belgique*, qui a son titre pour quelque chose, accueille difficilement les œuvres françaises, trouvant chez elle de quoi s'alimenter. Est-ce dire que vous êtes inférieur? Ne lisez donc pas entre les lignes.

44. *M. Albert Sav...* Paris. Ayez la bonté de prêter votre collection de *la Jeune Belgique* à M. Charles Buet qui désire l'examiner. A vous.

---

**ERRATUM** : A l'avant dernière ligne de l'article **Train de plaisir** : les mots **mal équarri** ont été transposés; ils doivent venir après le mot **échafaudage** un peu plus haut.



## L'ÉVOLUTION NATURALISTE

M. ÉMILE ZOLA



IL existe quelque part de très jeunes littérateurs qui n'ont pas lu encore les douze ou quinze volumes de biographies, d'études critiques, de souvenirs ayant trait au mouvement naturaliste, on peut leur conseiller la lecture de l'œuvre extraordinairement laborieuse que M. Louis Desprez vient d'écrire sur ce sujet. Ils n'y trouveront pas de ces aperçus personnels qui constituent l'originalité du critique; la minutie y tient souvent la place de la subtilité, les citations nombreuses y masquent à peine la pauvreté du raisonnement et tout ce qu'il y a à dire de cet ouvrage au souffle un peu court, c'est qu'il offre le mince avantage d'une compilation fort intéressante de tous les écrits publiés sur la matière. Si j'ajoute que la forme est soignée, sans être saillante, j'aurai établi l'actif de M. Desprez.

A son passif nous mettrons ce défaut capital que son œuvre ne justifie nullement son titre. Ce n'est pas en calquant de soigneuses études sur les polémiques de M. Emile Zola qu'on trace le tableau historial d'une époque littéraire. En pareil sujet l'analyse attentive du détail importe peu, surtout quand cette analyse, à quelques nuances près, n'est qu'une excellente répétition. La vue d'ensemble qu'il y aurait fallu manque totalement, car nous ne considérerons pas comme telle des affirmations gratuites de la valeur de celle-ci : « L'évolution naturaliste écrase ce qui ne veut pas se ranger. »

Pas davantage nous n'accorderons de crédit à M. Desprez s'écriant presque sur un mode de triomphe : « La France s'américanise, les lettres s'américaniseront. » Et, quel que soit l'envahissement de la démocratie, nous ne croyons pas qu'il devine juste quand il entrevoit comme prochain l'avènement d'un art « débarrassé de la phraséologie

romantique, aux complications pittoresques trop savantes pour l'imagination populaire. » Enfin, à ce regret timidement formulé : « Que les plus grands génies, les plus démocratiques par l'idée, n'écrivent que pour une élite, » nous répondrons : Qu'importe ? Même en épousant la cause des humbles, on ne peut voir dans le fait d'une aristocratie littéraire une atteinte à leurs intérêts. Si tout en haut les goûts sont de qualité rare, la langue raffinée et d'une intelligibilité accessible aux seuls lettrés, une filière s'établit qui relie les extrémités ; le rayon jaillissant des sommets projette sa lumière jusque tout en bas, où elle arrive diminuée sans doute, mais proportionnellement à l'intensité, à l'éclat du foyer. Supprimez ce foyer, vous aurez la nuit. Les moyens et les médiocres, livrés à eux-mêmes, dégingoleront au plus profond des trivialités. Tel fut, d'ailleurs, un instant l'état de la France, au lendemain des triomphes révolutionnaires. Tout un monde spirituel et poli, si largement aristocratisé que le valet, la soubrette et jusqu'au soldat y avaient galante tournure, disparut quand le souffle brutal de la Révolution éteignit soudain le lustre rayonnant de Versailles. Les lois de la proportion demeurent infaillibles et, sûrement, du maintien du maître dépendra la tenue du valet.

En ceci, du reste, l'erreur de M. Desprez est double. Le but inconscient de toute démocratie est d'atteindre à l'aristocratie. Le socialiste, qui par intelligence, et, disons-le, par supériorité sur ceux de ses pairs qui se résignent, n'accepte pas la médiocrité de sa position, vise, par delà les théories humanitaires dont il s'abuse, sa part des splendeurs. Comme toute autre société humaine, la démocratie tend à s'élever. Mais pour s'élever il faut une attraction ; il est légitime, dès lors, qu'une aristocratie subsiste qui lui serve de phare, même si ce phare doit toujours n'éclairer pour elle que les rives inabordables de la Chimère et de l'Illusion.

Où M. Desprez se trompe encore c'est quand il s'appuie sur Emile Zola pour préconiser « la langue démocratique du xx<sup>e</sup> siècle. » M. Zola nous a bien parlé d'une langue scientifique sobre, nette, précise et, eu égard aux intentions accusées par quelques-unes de ses œuvres, il se montrait rigoureusement logique ; mais il s'est abstenu, je pense, de mêler la démocratie à l'art et de vouloir imposer au civilisé le barbare pour régulateur. — Au surplus ce n'est pas le moment de sonder plus à fond ce terrain. Le sujet qui nous occupe c'est l'évolution naturaliste et nous exprimerons encore une fois le regret que M. Desprez ait oublié de nous en tracer l'historique.

Tout d'abord y a-t-il une évolution naturaliste? La question est plus légitime qu'on ne pense. Si c'est dans le sens des théories de M. Emile Zola qu'on la pose, la réponse doit être négative, malgré l'influence énorme qu'il a exercée sur la jeunesse de notre temps. Au sens historique l'évolution est évidente et ses causes en sont toutes sociales. On sait de quelle main sûre Alfred de Musset a analysé dans le chapitre I<sup>er</sup> de *La Confession d'un enfant du siècle* les causes des grandes fièvres romantiques. « Une génération ardente, pâle, nerveuse, conçue entre deux batailles... et qui avait rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des pyramides » devait naturellement façonner l'art à la grandeur de ses imaginations. De là le génial échevellement romantique, l'outrance des impressions, le déséquilibre dans les idées et ce grossissement de toutes choses qui caractérise l'œuvre de Hugo.

Par contre, la génération qui suivit accusa toutes les lassitudes qui succèdent aux emportements trop violents. « Tout ce qui avait été n'était plus » — et manquait; l'avenir ne se dessinait pas encore et l'on conçut des doutes sur toutes les promesses dont on l'embellissait à *priori*.

Douter, c'est penser. Du doute naquit le véritable esprit moderne : l'esprit critique, et la littérature évolua en ce sens d'une façon si générale qu'on pourrait la qualifier très justement d'analytique, de préférence au vocable fort impropre de naturaliste. En effet, si l'on en excepte quelques fantaisistes tels que Banville et Mendès, la majorité des littérateurs contemporains, Baudelaire autant que Goncourt et Jules Barbey d'Aurevilly autant que Flaubert, sont, avec leurs vues propres, des analystes. La désignation est suffisamment large pour sous-entendre les psychologues et les physiologistes. L'âme ou le corps, l'esprit ou la bête, n'importe, le travail se trouve être absolument critique. A ce point de vue l'évolution est radicale et M. Zola n'y est pour rien. — Je me trompe intentionnellement, il y est pour beaucoup.

Au début de sa carrière un moment vint, moment d'hésitation et de doute, où le futur auteur des *Rougon*, cherchant sa voie, se trouva en présence de deux portes : l'une s'ouvrant sur le sanctuaire de l'Art, l'autre sur celui de la Science. Peut-être se trompa-t-il, mais c'est à la seconde porte qu'il frappa. — Claude Bernard et le docteur Lucas furent ses initiateurs. Il reçut d'eux une instruction moyenne, très moyenne, mais suffisante pour le tirer de l'Inconscience où il sommeil-

lait. — Cet enseignement lui fut très nuisible. Il s'en pénétra si vivement qu'il se violenta pour élaborer une œuvre conçue d'après les données scientifiques modernes. Ce fut une erreur dont nous bénéficions.

Ne fallait-il pas en effet qu'un écrivain de talent fit cette tentative de marier l'art et la science, et y avortât, pour que nous soyons aujourd'hui fixés sur la stérilité d'une semblable union? Que la science se serve des procédés de l'art, que l'art de son côté s'inspire de la science, rien de plus logique. Mais nous savons par M. Taine et M. Renan, par Flaubert et Sully-Prudhomme dans quelle stricte mesure cet alliage est possible.

Emile Zola ne s'en rendit pas compte exactement. Fort ambitieux, et nullement découragé par la médiocrité de ses premières œuvres, il était bien décidé à faire sa trouée n'importe où et à planter quelque part son drapeau, si haut qu'il attirât l'attention. Un terrain s'offre à lui, le terrain scientifique, où s'exerçaient alors d'illustres normaliens. Il s'y engagea, d'autant plus convaincu qu'il crut voir dans la pathologie de *M<sup>me</sup> Bovary* un encouragement aux vagues tendances qui le sollicitaient. Tout, d'ailleurs, à cette époque, le poussait dans cette voie. Le Romantisme à son apogée attendait la réaction qu'il devait subir tôt ou tard; le Parnasse, sans crédit, jetait ses gourmes en pleine bohème; aucune œuvre, sinon puissante du moins originale, ne saillait en ces années de joies basses qui marquèrent la fin du second empire. En revanche la science faisait un pas prodigieux en avant. L'école positiviste devenue légion détrônait la caduque métaphysique. Et naturellement l'attention générale se porta sur les novateurs qui, s'attaquant aux plus redoutables problèmes, décrivirent l'influence des milieux et établirent les lois de l'hérédité.

Le champ entièrement nouveau, était superbe. A première vue que de ressources artistiques n'offrait-il pas! L'art, germant dans ce terreau vierge, allait se solidifier et, comme le héros mythologique, puiser de nouvelles forces en embrassant la Terre..... Et M. Zola se mit à l'œuvre en négligeant de méditer sur cette vérité éternelle que si le démonstratif est le propre de la science, c'est le privilège de l'art et sa seule mission d'exprimer l'intangible. C'est-à-dire que son rôle consiste, non à établir des lois ou à en rechercher les causes, mais à en décrire les effets.

Néanmoins, toute une jeunesse, naturellement crédule, acclama M. Zola comme un évangéliste. Née en des temps médiocres, elle n'avait pas —

et ne pouvait avoir — l'imagination suffisamment enflammée pour aborder le grand lyrisme romantique. Exception faite de quelques cas d'atavisme, ceux-là seuls qui n'étaient pas sincères tentèrent d'escalader le ciel de Hugo. Et l'on vit ainsi des culs-de-jatte enfourcher des Pégases poussifs. — Les autres, d'une parfaite ignorance d'ailleurs, prirent à la lettre la parole ardente du polémiste. Et si sincèrement ! Quand on est jeune, on se donne au premier venu, toute une chaleur d'âme contenue cherche à s'épandre, à la première séduction on succombe et tel à dix-huit ans qui par générosité de cœur embrasse les idées socialistes, trouvera, la maturité venue, d'excellentes raisons, non moins généreuses, pour se rallier au conservatisme.

M. Zola prêchait de si belles choses et avec une telle assurance, une telle ardeur, un tel entrain qu'on ne songeait guère à contrôler ses assertions. Il combattait, au nom de la Vérité sainte, toutes les hypocrisies et toutes les erreurs ; il ridiculisait avec une verve de gavroche les plus sublimes mensonges du romantisme, des héros il fit des fantoches et sa polémique était d'une allure si vive que cette allure, seule, suffisait pour vaincre, car au mouvement l'extrême jeunesse ne résiste pas.

Hélas, ce triomphe eut de rapides déclin. Avec l'âge les passions se calment, se dépravent et s'affinent. Tandis que les tempéraments trop entiers s'enracinent en plein fanatisme pour ne s'en arracher jamais, les intelligents s'éclectisent, les blasés se raccrochent à toutes les sensations pour s'y pâmer, les studieux pénètrent tous les mondes, une sensibilité plus vive vous livre à la merci des courants contraires et, de rigoriste qu'on était, l'on devient dilettante. Dès lors, pour satisfaire des appétits larges, impérieux, démesurés, l'idéal scientifique de M. Zola paraît trop restreint. La Vérité demeure belle, sans doute, mais l'imagination crée des mirages si consolants, le mensonge a de si tentants coins d'oublis, ses griseries sont si douces, ses magies si fécondes en ressources, que l'âme meurtrie aime à s'y réfugier comme en un temple de Salut.

## II

C'est en tout honneur cependant que M. Zola perd la partie qu'il a si vaillamment engagée. Sa vaste conception des *Rougon-Macquart* laisse deviner de quelle puissante envergure eussent été ses œuvres s'il s'était davantage méfié de la méthode. — Tracer jusque dans ses moindres lignes le plan d'un ouvrage qu'il faudra vingt ans pour achever, c'est



confondre le rôle de l'historien avec celui du romancier, c'est fermer la porte à l'imprévu et s'interdire toute improvisation, c'est emprisonner son esprit et se soustraire aux fécondes influences qui naissent des événements, de la lente transfiguration du milieu et des transformations sociales. Je sais que M. Zola a eu le soin de bâtir son plan d'une façon assez large pour laisser une place à l'imprévu, mais voyez ce que cette précaution a de puéril. Sauf dans quelques rares épisodes, il emprunte ses matériaux à l'actualité et ce sont des faits modernes et les mœurs de la République qu'interroge l'historien pour écrire son « Histoire sociale et naturelle d'une famille *sous le second Empire!* » — On m'épargnera les preuves ; le lecteur le moins attentif peut relever dans les œuvres de M. Zola une quantité considérable d'anachronismes criards. Ces énormités du reste lui sont familières. Nous lirons prochainement une œuvre, toujours datée de l'Empire, où M. Zola décrira les grèves minières. Il s'est rendu tout exprès dans le bassin du Nord, pour y étudier les récents troubles. De sorte que les agitateurs politiques d'avant 1870, qu'il mettra en scène, seront copiés sur les agitateurs de 1884, bien qu'ils soient sensiblement différents. Ce sont les troubles de la Ricamarie qu'il eût fallu étudier.

Historiquement, les ouvrages de M. Zola n'auront donc aucune valeur ; du reste, c'est surtout au côté scientifique qu'il a voulu s'attacher et, sur ce point, la déroute est aussi complète. L'auteur a échafaudé son plan de façon à établir la grande loi de l'hérédité. Voyons-le à l'œuvre.

Tout d'abord, on peut objecter que pour établir l'autorité d'une telle loi, il faudrait faciliter le contrôle en prenant des types célèbres, choisir dans l'histoire telle famille connue par ses crimes ou ses vertus et nous dire par quels mélanges contraires, par quelles influences de milieux, cette famille se corrompt, s'appauvrit, se déprave ou s'héroïse. C'eût été un excès d'exactitude dont l'utilité n'est pas démontrée. Nous savons que les personnages de M. Zola sont imaginés par M. Zola, qu'il les fait agir à sa guise, mais nous savons aussi que le romancier n'a voulu que nous donner l'éveil et pénétrer notre esprit d'une vérité redoutable. Il n'était donc pas nécessaire que son histoire fût vraie ; on ne pouvait exiger que la vraisemblance, et rien n'est plus vraisemblable dans ses grandes lignes physiologiques, rien n'est plus ingénieusement combiné, plus largement compris que la sombre généalogie des *Rougon-Macquart*.

Une folle est à la base. Deux générateurs, tous deux sains et robustes, fécondant ses flancs malades, procréeront des êtres qui, toute leur vie,

souffriront et feront souffrir leur descendance de la névrose maternelle. L'un de ces générateurs, bien titré du nom sec et dur de Rougon, est une sorte de paysan astucieux, intéressé, rapace. Il engendrera des types avides comme lui, puisant toute leur force dans le calcul patient, et la lignée comptera ainsi des ministres, des financiers et des savants, — mais des ministres déséquilibrés et des financiers d'aventures qui ne feront que des demi-réussites, car dans leur sang mâle des germes de décomposition sont entrés.

L'autre générateur, s'appelant du nom canaille de Macquart, a tous les instincts opposés. Celui-ci n'a aucune ambition, il est dénué de tout esprit de suite et n'obéit qu'à sa fantaisie ; sa nature, où il y a de l'artiste, est indépendante et sauvage et sa profession est contrebandier. De son commerce avec la folle naîtront forcément des types profondément détraqués ; il seront, ou artiste comme Claude Lantier, ou criminel comme Étienne Lantier, ou ivrogne comme Gervaise. Leur caractéristique évidente sera l'irrégularité, le dédain du pratique, sauf pour quelques sujets de la seconde génération chez qui l'influence originelle du père est totalement combattue par le sang tranquille d'une mère saine et de nerfs paisibles.

Plus tard, par une alliance consanguine, les Macquart se fusionnent avec les Rougon et forment la branche bifurquée des Mouret, où les appétits sont calmes, les instincts bourgeois, les crises sinon profondes, du moins sans éclat. Les violences naturelles des Rougon et des Macquart se sont usées en se contrariant mutuellement et les tempéraments s'adoucissent d'autant plus que Mouret, le facteur principal qui intervient dans le mélange, est de nature absolument anodine. — Hélas, dans ce terrain mou l'hérédité exercera très facilement ses ravages, puisqu'il n'y existe aucun élément solide pour lui résister. L'atavisme y fleurira à son aise et l'influence originelle, l'influence de la folle, pèsera sur presque tous les sujets.

L'abbé Mouret sera hystérique, sa sœur Désirée frappée d'imbécilité, et la petite héroïne d'*Une page d'amour* aura des nerfs si sensibles, si délicats, qu'elle sera endolorie par le moindre contact, torturée par les plus futiles contrariétés, enfin, si vivement impressionnable qu'elle en mourra.

Maintenant, si l'on fouille plus avant dans cette conception, on verra se présenter tous les cas : atavisme et innéité, mélanges et soudures, le tout rigoureusement déduit, de parfaite vraisemblance et de très puissante logique. Seulement, je m'empresse de le dire, tout cela n'existe

qu'à l'état d'intention. Ce plan superbe n'a pas été réalisé et, artistiquement, ne pouvait l'être. Le lecteur le plus perspicace ne saisira la pensée primordiale de l'auteur que s'il se donne la peine de consulter avec la plus minutieuse attention l'arbre généalogique que M. Zola a crû devoir placer en tête d' « *Une page d'amour*. » Pourrait-on dire, par exemple, par quels liens Octave Mouret, pour ne citer que celui-là, par quels liens l'Octave Mouret, oseur, fortuné et galant de *Pot-Bouille* et du *Bonheur des dames*, appartient à la tragique famille des Rougon? Son père meurt fou, à Plassans, dans un incendie d'ailleurs admirablement décrit; sa mère a des crises d'hystérie religieuse. N'importe, vous ne trouverez chez lui aucune trace d'hérédité. Rien n'est mieux équilibré que ce tempérament, rien n'est plus heureux que ce caractère où l'âme française, faite de légèreté et de grâce, en même temps que de raison et de logique, trouve un très exact reflet. M. Zola a subi là une influence immédiate. Une figure s'est présentée à lui et il l'a crayonnée telle qu'elle, sans se demander si elle ne déparerait pas l'ensemble de sa galerie et sans se soucier de la profonde dissemblance morale que Mouret présenterait avec les père et mère, les frère et sœur qu'il lui attribue. Sans doute, il peut objecter qu'il y a là un cas frappant d'innéité. Mais l'innéité elle-même a des causes qu'il eût été intéressant de connaître. Toute la valeur scientifique de l'œuvre résidait précisément dans ces sortes d'analyses — qu'il n'a pas faites.

On trouvera, d'ailleurs, d'excellentes raisons pour l'en féliciter. — L'historien qui, en commençant son travail, n'aurait pas rassemblé ses matériaux et travaillerait sans plan et sans méthode serait assurément un historien médiocre. Tout au contraire le travail de l'artiste emprunte son mérite à la spontanéité. L'air ambiant, l'observation immédiate, l'influence directe des choses lui inspireront ses pages les plus vibrantes. Il faut noter l'impression dans toute sa fraîcheur et la traduire vivement, sous peine de la voir perdre peu à peu sa vigueur et son charme.

C'est ce que n'a pas compris M. Zola. Le souvenir de Balzac qui a pu faire de ses œuvres un tout, en les reliant sous le titre général de « la Comédie humaine, » le hantait. Mais Balzac a rédigé son étiquette d'après le produit, quand celui-ci a été achevé et après lui avoir laissé prendre la physionomie que la souveraine et féconde Inconscience devait lui imprimer. Tandis que M. Zola... Oh! M. Zola a été infiniment plus adroit, mais d'une adresse naïve. Il a façonné l'étiquette d'abord et le produit ensuite. Ce qui constituait un commencement par la fin.

Pourtant, qu'on ne se montre pas trop sévère. Si M. Zola n'a pas eu

suffisamment confiance dans le développement naturel de ses facultés, et partant s'il leur a nui en leur imposant, pour une durée hors de proportion, une voie d'où elles ne peuvent dévier, c'est à la critique qu'on doit s'en prendre. Les esprits trop cultivés sont mis en garde contre toute spontanéité, les yeux se corrompent en regardant trop de modèles, la Raison conquérante empêche les effluves de jaillir et, si l'on n'y remédie, ces temps heureux disparaîtront où l'artiste se livrait tout entier, âme, cœur et pensée, et devait à la sainte Ignorance l'imprévu, l'originalité et jusque la puissance de son talent. Aussi la critique, qui peut être d'un charme et d'un intérêt très vifs pour le dilettante, est-elle nuisible à l'artiste — à l'artiste créateur et producteur, s'entend.

Je sais qu'il est difficile de lui résister; bien comprise, elle aide considérablement les travailleurs impatients, en ce sens qu'elle fait entrevoir la pente sur laquelle glisseront les esprits sous la pression des événements et des circonstances. L'auteur de *Pot-Bouille* a parfaitement compris que les découvertes de la physiologie auraient leur répercussion dans les lettres. Mais Flaubert qui, lui, n'y a pas songé un instant, a conçu *Madame Bovary* en parfaite harmonie avec les tendances de l'époque. C'est que Flaubert a observé et subi, contrairement à Emile Zola qui a appris et déduit. Il va de soi qu'avec des prétentions beaucoup moins scientifiques l'œuvre du premier est infiniment supérieure à l'œuvre du second. Elle satisfait l'artiste par sa sincérité et le savant y trouvera avec joie une confirmation de ses théories les plus chères, et une confirmation indépendante, ce qui en fait tout le prix. Emma Bovary sera pour lui la preuve vivante et agissante des lois qu'il détermine; l'artiste appuie sa thèse mais sans la subir et sauvegarde ainsi l'honneur de l'art en ne le faisant pas le vassal de la science.

Dans un seul ouvrage, M. Zola réalise, sans s'en douter et sans que le mobile scientifique y paraisse, cette condition imposée à toute œuvre d'art d'être de son temps et de noter les choses et les êtres sous le jour nouveau sous lequel ils doivent être vus. Cet ouvrage c'est *La Faute de l'abbé Mouret*, celui précisément où il est le moins question de la névrose des Rougon, de l'hérédité et du milieu. Nul souci de l'expérimental n'apparaît dans ce poème où l'écrivain, dans un heureux moment d'abandon, laisse couler toute la sève poétique originale qui fermente en lui.

Cette luxuriante description du Paradou demeure sa création la plus puissante et la plus personnelle. Maints livres de M. Zola font penser à Balzac; celui-ci a sa physionomie et sa couleur particulières et, quelque

soit le nombre de beautés qu'il a dispersées çà et là en des pages le plus souvent étouffées par des préoccupations anti-esthétiques, *La Faute de l'abbé Mouret* est son œuvre maîtresse, son œuvre sincère par excellence. — Et notez qu'il y poursuit, dans les conditions artistiques voulues, son rêve scientifique. Dans le Paradou, fleurs et plantes vivent selon les principes de la plus rigoureuse physiologie. Quelle image plus parfaite et plus intense des luttes humaines que ce coin de terre où la vie et la mort, l'amour et la haine combattent sans trêve ! Toutes les exubérances naturelles de M. Zola y éclatent en descriptions colorées, en symphonies triomphales ; et, pour la première fois, nous avons vu, par la rétine d'or d'un poète, la figuration idéalisée de la consciente matière.

(*La fin au prochain numéro.*)

F. NAUTET



## POSSESSION



POUR la première fois je l'avais possédée :  
Voluptueusement j'inclinai sur son cœur  
Mon front appesanti par le poids du bonheur,  
Et la chambre semblait de silence inondée.

Je ne désirais plus me frayer dans sa chair  
Un chemin furieux vers l'azur de son âme,  
Et je sentais du corps assouvi de la femme  
Le goût de l'infini monter comme une mer.

Et, mon rêve alliant dans un accord superbe  
Les gloires de l'amour aux sèves de l'été,  
Par la fenêtre ouverte, où dansait la clarté,  
J'admirais le soleil qui se roulait dans l'herbe.

L'espace immense et bon, plein d'abeilles, d'oiseaux,  
Chatoyait de parfums, de chants et de lumières ;  
Le matin souriait en de blondes poussières ;  
Des vibrations d'orgue animaient les roseaux.

Partout, dans l'air profond, se poursuivaient des flammes,  
Incendiant la cime incertaine des bois ;  
Les arbres, sous le vent, semblables à des rois,  
Agitaient leurs rameaux comme des oriflammes.

Une ivresse émanait du ciel religieux,  
Où, comme une magique et rougeoyante amphore,  
Lentement se vidait le gouffre de l'aurore,  
Versant à l'horizon des vins prestigieux.

L'irradiation d'une autre était suivie :  
— Océan écarlate où se noyait mon œil ! —  
L'éternité du monde affirmait son orgueil  
Par ces explosions splendides de la vie !

Et, tout à coup, devant cette sérénité  
Qui coulait à longs flots de la vaste nature,  
Assouvi sur ton corps, ô forte créature,  
Qui creusais l'oreiller sous ta plasticité ;

Devant la royauté de ta blanche attitude,  
Que fardait un reflet de l'orient vermeil ;  
Devant le souffle égal de ton puissant sommeil,  
Qui soulevait ta gorge en sa béatitude ;

A travers cet amour qui venait de leurrer  
Mon cœur d'une éphémère et joyeuse démençce,  
Je sentis m'envahir une tristesse immense,  
Un besoin maladif et très doux de pleurer.

Et je vis du grand ciel s'évanouir la gloire,  
La forêt se rouiller sur l'horizon souffrant,  
Et le soleil lugubre épancher en mourant  
À la terre assombrie une lumière noire.

ALBERT GIRAUD.





## LE CŒUR DE TONY WANDEL

(Suite) (1).

A Edmond Picard.

**A**YANT entendu la triste antienne, Némie se hâta de voler à la recherche de son homme. On avait exagéré. L'amputation des jambes du paveur ne serait pas nécessaire, mais le pauvre diable resterait perclus toute sa vie et ne pourrait se mouvoir sans béquilles.

Il guérit, mais à quoi bon? Plus de travail les six jours, plus de promenade le septième. Peu à peu, ils mangèrent leurs économies, vendirent les plus coquettes de leurs nippes; à un moment, ils étaient obérés, la taille du boulanger se couvrait d'innombrables encoches; puis les privations attaquèrent la florissante complexion de la femme et des enfants; alors il ne resta d'autre ressource au paralytique que l'aumône. Tous les jours, laissant le malade à la garde des petits, le béquillard entreprenait son douloureux et humiliant pèlerinage. Lui, dont les bras musclés auraient encore pu soulever si allègrement le pic ou la mailloche, en était réduit à tendre la main, au risque de passer, confondu avec les truands et les gueux, pour un imposteur. Une fois, qu'adossé au porche d'une église il se mâchait le cœur et, songeant à ses pauvres anges, se disait que pour l'amour d'eux il s'ouvrirait les veines et les nourrirait de son sang, Tony fut accosté par un petit homme dans la force de l'âge, au teint reposé, aux lèvres fines, à l'œil vairon, le visage encadré dans des côtelettes poivre et sel, l'air malin, bedonnant, vêtu de noir, décoré et portant lunettes. D'une voix métallique et saccadée, ce personnage fit passer une sorte d'interrogatoire au jeune invalide. Le confiant Tony s'ouvrit volontiers de ses peines à l'étranger; quoique le garçon fût assez prolix en narrant son aventure et qu'une blésité chronique allongeât encore ce lamentable récit, l'inconnu prêtait une oreille complaisante à cette plainte et, par un hochement de tête approbateur, engageait le paveur à continuer. Le mystérieux interlocuteur n'était autre que l'illustrissime docteur Van Kipekap. En écoutant le gars, le chirurgien dévisageait minutieusement sa nouvelle connaissance; ses yeux inquisiteurs semblaient vouloir pénétrer sous les téguments pour analyser le sang et les humeurs. Le mendiant se taisant, le docteur reprit ses questions :

---

(1) Voir la livraison précédente.

— Et, en dehors de ce petit malheur..., pardon de cette catastrophe, qui vous prive de l'usage de vos flûteaux... dites, cher ami — passez-moi cette familiarité car votre mine m'agrée infiniment — fites-vous déjà une maladie grave ?

— Je ne connaissais mon lit que pour l'amour ou le sommeil, avant que cette calamité m'eût appris ses autres fonctions...

A présent même, je me porte trop bien pour un être inutile, ajouta avec un profond soupir le bénin garçon ; j'en veux à mon estomac qui réclame impérieusement une nourriture que mes bras ne gagneront plus...

— Vraiment, vous éprouvez de la faim ? Adorable jeune homme!... Providentielle rencontre ! Montrez-moi la langue ? Je voudrais en manger... Me permettrez-vous de vous tâter le pouls?... Excellent. Et d'approcher mon oreille de votre poitrine ? Là, parfait ! Un cœur à battre cent ans sans dévier d'une pulsation. Soixante-quinze battements par minute ; le chiffre normal...

Il les avait comptés sur son chronomètre. Le naïf Tony se prêtait à cette auscultation avec toute sa déférence originelle.

Le docteur paraissait de plus en plus enthousiaste et expansif ; il se frottait les mains, son visage s'émerillonnait, il prononçait avec volubilité des paroles sans signification pour le paveur.

— Merveilleuse constitution !... Coffre solide !... Irréprochable eucrasie ! Vingt-trois ans, donc en dehors de l'âge climatérique ! Pas de bile... Sang généreux, ni trop épais, ni trop fluide !... Voilà qui ferait notre affaire ! Il n'y a que ces las d'aller, mal nourris et mal couverts pour réunir un concours semblable de vertus physiologiques !

Brusquement, il interpella le cul-de-jatte :

— Ainsi, garçon, si je saisis la moralité de votre intéressante histoire, nous ne tenons plus grandement à cette diablesse de vie et nous la quitterions volontairement, à condition que notre entrée dans le royaume des taupes profitât à notre veuve et à nos orphelins ?

— Hélas, Monsieur, c'est bien là mon idée. Malemort vaut mieux que maître !

— Eh bien, camarade, si je vous prenais au mot et vous demandais l'abandon d'un reste de jours désastreux contre une fortune garantie à ceux que vous laisserez après vous.

— J'accepterais ! répondit résolument le *soukelaire* ; à condition que vous me montriez une porte chrétienne pour sortir de la vie... Le suicide entraîne la damnation...



— Mais un sacrifice comme celui que vous consommeriez pour sauver votre famille ne s'appelle plus un suicide ! dit le rusé docteur en se rappelant la casuistique.

— Vous croyez, Monsieur ? Au fait, un personnage de votre importance discerne mieux le juste de l'injuste que nous autres, simples ouailles. Dites-moi ce qu'il faut faire ; je suis votre homme...

— A la bonne heure : Voilà un crâne ! J'avais raison d'incliner pour vous et votre caractère ne dément point votre physionomie. La main, tope-là ! Votre veuve gagnera cinq cents mille florins avant le coucher du soleil ou je veux y perdre mon nom.

— Ma veuve !... Cinq cents mille florins ! répéta le mendiant et une angoisse lui poigna le cœur, mais une espérance le lui dilata aussitôt.

— Ah ! nous menons rondement les affaires, mon jeune ami. Marché mis à la main, marché conclu... C'est aujourd'hui même qu'il faudra vous défaire... Mais avant que je vous expose cette transaction par le menu et la façon dont nous tiendrons réciproquement nos engagements, veuillez m'accompagner en un endroit plus favorable à la confabulation... ; surtout que nous épient des badauds bien intrigués par le colloque d'un dépenaillé comme vous avec le célèbre docteur Van Kipekap... Vous comprenez, il nous faut garder les dehors...

Justement ils se trouvaient à proximité d'une taverne à la mode. Van Kipekap entraîna sa placide capture dans un salon à l'abri des indiscrets et tous deux s'attablèrent devant une collation réconfortante et un délicieux flacon de vin de liqueur qui mettait dans leur verre comme un spinelle liquéfié. Alors ce fut au docteur de raconter.

### III.

Le grand homme, fidèle à sa patrie et bourgeois endurci de T. sur l'Escaut, comptait aussi parmi ses concitoyens son principal client le richissime banquier Trekkenpluk, un sexagénaire moribond, qui voulait à tout prix retrouver une santé et une jeunesse nouvelles afin de jouir des biens fabuleux dont le trépas menaçait de le séparer. Depuis plusieurs années il quêtait un maroufle de bonne volonté qui lui vendit un cœur solide, garanti sans défaut par les médécins. Malheureusement la fatalité reculait le moment de cette acquisition. Les suicides diminuaient et les suicidés trop adroits au gré du banquier se tuaient sur le coup et se frappaient au cœur même,

ne voulant pas que le précieux viscère profitât aux survivants. Lorsqu'à la nouvelle qu'un paupérien s'était branché, Van Kipekap, toujours d'aguets, dépêchait vers le galetas ses plus fidèles limiers, ceux-ci arrivaient trop tard et le pendu qu'ils détachaient complètement refroidi avait déjà dansé la bourrée suprême. Les assassins achevaient trop consciencieusement leurs victimes et dépistaient malicieusement les pourvoyeurs de l'échafaud. Jusqu'aux blessés transportés à l'hôpital qui s'avisèrent de trépasser sans prévenir le financier animé des sentiments les plus larges à leur égard. En parcourant dans le journal le nécrologe de ces physiciens ingénus, de couvreurs et de plâtriers qui vérifiaient à leurs dépens les lois de la pesanteur et de la chute des corps, le malade ressentait cette rancœur des capitalistes qui, consultant la liste des numéros sortis au tirage, s'aperçoivent qu'au chiffre des unités près, un de leurs lots décrochait la prime.

Maussade il abordait la lecture des " accidents, méfaits, sinistres : "

*Rue Morgue, ce matin, un jeune (ici, il dressait l'oreille) manoeuvre, natif de la campagne (la campagne! De la robustesse, de la sève, alors! Le liseur s'affriolait), âgé de dix-huit ans, (le meilleur âge pour se rendre utile au vieillard millionnaire en opérant sa crevaille) se trouvant exceptionnellement en état d'ivresse (digne alcool, secourable ivresse!) est tombé à travers les solives d'un second étage. (Le banquier se ranimait). Grièvement blessé à la tempe gauche (ah! ah!), ce malheureux a été transporté dans une maison voisine (je te tiens, rustique adolescent, à moi ta santé pataude!), au n° 7, où notre éminent praticien, le docteur Van Kipekap, se trouvant à proximité du théâtre de l'accident (a-t-il du flair ce cher docteur!) est accouru charitablement pour prodiguer au jeune prolétaire les secours gratuits de son art. (Hé! hé! farceur de Van Kipekap! On sait ce que valent tes secours dans l'espèce!) Malheureusement (hein? Qu'est-ce à dire?) l'illustre physiologiste ne pu que constater le décès (Au secours! A moi... j'étouffe) de l'imprudent goujat!*

La feuille échappait des mains du banquier écumant, épileptique, poussant des cris de chat en folie.

— *L'imprudent goujat!* répétait-il. Vraiment ces gazetiers abusent de l'euphémisme. C'est le voleur, la canaille, le ravisseur, qu'il eût fallu imprimer. Dix-huit ans! Malheur! Et ce Kipekap accourant pour constater le décès! Encore un aigle celui-là! Qu'attendre d'une société où de pareilles monstruosité se passent... Voilà le troisième cœur de maraud perdu pour moi!

Pour comble de guignon, aucune menace de guerre ou de révolution ne couvrait l'horizon politique. Les rois ne se jalousaient plus, les peuples semblaient définitivement domptés ; socialistes, fénians, nihilistes chômaient depuis un temps immémorial. Les diplomates se faisaient risette et l'épée des capitaines prussiens se rouillait avec les pointes de compas des stratégestes. La France renonçait à civiliser ses voisins et à faire leur bonheur malgré eux. Elle n'entreprenait même pas la moindre occision d'entraînement chez les Cochinchinois ou chez les Kroumirs.

Et le vieux Trekkenpluk baissait comme la flamme d'une lampe sans huile ; il risquait de défiler la parade devant Pierrot la Mort ainsi que le plus infime gagne-denier. Epouvanté à l'idée d'un dénouement dont les pronostics s'accumulaient effroyablement, il se cramponnait désespérément à l'existence.

Ses héritiers, des cousins à un degré éloigné, s'impatronisaient chez lui pour s'abattre sur ses dépouilles dès qu'il trépasserait. Ses larbins n'attendaient pas qu'il eût rendu l'âme pour le voler : un coulage fantastique régnait dans la demeure du mauvais riche ; la valetaille faisait un dégât effrayant de vins et de viandes. Ses compagnons de débauche, des épicuriens aussi égoïstes et aussi durs que lui, se gardaient bien de venir troubler la quiétude et l'insouciance animales de leurs derniers jours au spectacle écœurant de ce jouisseur qui s'en allait.

#### IV

Pendant que le docteur racontait ces faits à son interlocuteur, Tony ébloui répétait en *à part* ce chiffre fantastique : « Cinq cent mille florins ! » dont les syllabes sonnaient comme un cliquetis de pièces d'or. L'importance de la somme offerte vainquait ses hésitations. Il se représentait l'avenir opulent des siens, sa femme logée dans un palais aussi grand que le Beffroi ; elle et les mioches vêtus de soie et de dentelles, couchant dans la couette, la table mise pour une cocagne éternelle, une kermesse à boudins qui ne finirait qu'au jugement dernier ; il les voyait trinquer du broc rempli de délectable *uilsot* et boire, attendre, au salut, sinon à la santé, de leur pauvre père.

Le docteur arracha l'évangélique garçon à sa rêverie panachée de regret et de consolation et, comme s'il en pénétrait la nature, il porta un toast aux futurs orphelins et à la prochaine veuve.

— Et maintenant, jeune homme, si vous le voulez, nous nous rendrons chez mon client le notable banquier Van Trekkenpluk, en ce moment le plus riche homme de Flandre, mais aussi le plus pitoyable.

— Marchons ! dit simplement le paveur.

Le coupé du docteur stationnait près du parvis de l'église où les deux hommes s'étaient rencontrés. Van Kipekap y fit monter l'éclopé et s'assit à côté de lui, puis il jeta au cocher le nom du Crésus flamand. La voiture arrêta devant une porte à mascarons prétentieux, celle de l'hôtel Van Trekkenpluk. Un heiduque leur ouvrit et les conduisit par des vestibules et des corridors immenses comme des nefs de cathédrale, des escaliers de marbre oplite, des enfilades de salons tendus de gobelins, meublés de cabinets de laque, de dressoirs d'argent orfèvro chargé de porcelaine caraque ; des tapis de Perse étouffaient le bruit des pas du docteur et des béquilles du cul-de-jatte. De palier en palier, ils rencontraient des valets glabres et renfrognés, le houssoir sous le bras, avec qui l'heiduque échangeait des clins d'œil épouvantés. C'était la présence insolite de ce gueux qui les inquiétait. Mais le docteur Van Kipekap était une puissance ; on tremblait devant son habileté, et, quoique les parents du banquier connussent ses projets sur le moribond, nul n'aurait osé encourir la rancune d'un homme aussi prodigieux et fermer la porte à quelqu'un de sa compagnie.

Après une longue promenade, Tony et son introducteur pénétrèrent dans la chambre à coucher du vieillard. Ils le trouvèrent étendu dans une chaise longue, enveloppé de fourrures, respirant péniblement, et présentant, avec sa peau jaune collée sur les os, l'expression vitreuse de ses yeux, l'inertie de ses membres, le rictus amer contractant ses lèvres violettes, l'aspect d'une momie vivante. En usant de force ménagements, le docteur mit Trekkenpluk au courant de l'emploi de sa matinée et lui présenta sa nouvelle et précieuse connaissance.

— Une occasion qui ne se retrouvera plus ! chuchota-t-il en se penchant sur le moribond. Cinq cent mille florins pour lui, autant pour moi. C'est marché donné !

Le malade paraissait se ranimer à cette suprême chance de salut ; une flamme avivait son œil cave et il inspectait Tony des pieds à la tête, avec une expression de convoitise si féroce, si safre, que le paveur faillit s'enfuir.

— Dites, docteur, glissa-t-il tout bas à l'oreille de son ami, il semble bien endiablé après ma vie, votre client ! Un vilain moineau, sauf respect...

— Mais un magnifique payeur, par contre...

— Vous avez raison, docteur.

Et il se résigna.

On ne perdit pas de temps. Deux formules de contrats sur papier timbré, depuis longtemps préparées, furent remplies par les deux parties ; Tony signa d'une croix comme les chevaliers du moyen âge. Puis Kipekap munit le patient d'un chèque d'un demi-million, à toucher par la prochaine veuve Wandel le jour même à la Banque Trekkenpluk.

— Pourrais-je remettre moi-même ce billet doux à ma chère âme ? demanda l'honnête gars avec son confiant sourire.

— Vous avez entendu nos conventions, mon camarade ; vous ne verrez plus votre femme...

— *Och God!* Mourir sans embrasser une dernière fois mes irrésistibles capons !... Mais je me sou mets ; pour sûr leur vue m'enlèverait toute résolution !... Dites, docteur, vous remettrez l'héritage à ma femme ?

— Volontiers. Avant ce soir le trésor sera chez vous...

— Merci, le meilleur des docteurs ; je suis confus du tracas que je vous donne...

— Pas du tout, mon garçon, objecta le chirurgien peu impressionnable de sa nature et de sa profession, mais un peu démonté devant tant de mansuétude et de candeur. — Et maintenant en route, car l'honorable M. Van Trekkenpluk me semble au plus bas aujourd'hui, et nous ne jabotons que depuis trop longtemps...

Sur l'ordre de Kipekap les domestique, avec infiniment de précautions, enlevèrent sur une civière le vieux banquier, qui ne cessait de piailler et de geindre et le déposèrent plus emmitoufflé que jamais au fond du carosse attelé dans la cour d'honneur. L'opérateur et le « sujet » s'installèrent, le dos tourné au cocher.

— Où allons-nous docteur ? demanda le jeune homme, comme deux vigoureux carrossiers ébranlaient la voiture.

— Dam ! mon excellent ami, à la recherche d'un endroit paisible, un peu isolé, à l'abri de toute surprise importune, où nous puissions expédier proprement nos petites affaires...

Et riant d'un bon rire encourageant il tapa familièrement sur l'épaule carrée de Tony. Pelotonné devant eux, le vieux Trekkenpluk râlait, la face convulsée. En le regardant, le docteur gagnait peur et consultait sa montre ; ou bien il collait le nez aux glaces des portières, pour se rendre compte du chemin parcouru. Une élégante trousse et une pharmacie portative avaient été transbordées du coupé du chirurgien dans le carrosse du banquier. Kipekap fit prendre au moribond une forte portion dormitive dont l'effet fut foudroyant.

Il ne se réveillera plus ou bien il se réveillera rajeuni ! dit le savant avec une certaine solennité.

— Dans notre métier, on appelait repiquer l'action de remplacer les cadettes usées des routes par des pierres neuves. La route devenait mauvaise pour le vieux monsieur ; c'est à un repiquage que nous allons procéder, pas vrai docteur ?

Et Tony fredonna ce refrain des anciens labeurs :

*Dame, dame, franc paveur,  
Creuse et nivelle la route.  
Lorsque sonne l'Angelus  
A la tour lointaine,  
Ton outil retombant avec une plainte  
Argentine et vibrante  
Dit amen à la prière...*

Entretiens les chevaux brûlaient l'espace. Après une heure de cette traite échevelée ils atteignirent la lisière d'une forêt de hêtres. On fit halte, et le docteur invita Tony Wandel à descendre et à le suivre. Ils quittèrent aussitôt la chaussée et s'engagèrent dans les fourrés. Tony portait la redoutable trousse à peu près comme Jésus avait traîné la croix. Après une centaine de pas, Van Kipekap retint son compagnon par le bras :

— Que vous semble, ami Tony ? L'emplacement vous convient-il ? Un poète incompris n'en choisirait pas d'autre pour exhaler un suprême sonnet objurgatoire... Ah ! ah !

L'endroit représentait une sorte de clairière. Au milieu d'un pré, enclavé dans les futaies compactes trônait, isolé, un hêtre magnifique. A son pied la terre s'exhaussait. Le noble marmenteau projetait à plusieurs mètres alentour une grande ombre sur l'herbe ; car l'ardent soleil d'août ne parvenait pas à traverser de ses flèches les frondaisons séculaires.

Tony ne répondit pas à l'interrogatoire du docteur. Il comprenait que le moment approchait de dire son *in manus*. Ici ou ailleurs, peu lui importait. Le nez en l'air, Van Kipekap avisa une mère branche à deux mètres du sol, et presque parallèle à celui-ci.

— Hé ! clama l'aimable savant, voici qui ferait un adorable gibet ?

— Comme vous voudrez, *Mijnheer* ! soupira le gars, résigné, mais quand même légèrement mélancolique.

Songez donc, il n'avait pas encore l'âge de consistance ; et ce soleil ardent, radieux, ces oiseaux s'ébattant dans les feuilles au-dessus d'eux,

et ce coin de ciel d'un immuable bleu, lui rappelaient les heureuses parties d'antan, le long de l'Escaut. Il soupira longuement et dans sa poitrine, ce grand cœur qu'il allait abandonner se serrait et se détendait convulsivement.

Cependant le docteur, fort de l'aquiescement du stoïque garçon, enfonça dans le tronc de l'arbre une demi douzaine de clous, qui devaient servir de montants au suicidé, pour atteindre la maîtresse branche. Puis il tira de sa poche une élégante cordelette de chanvre et de soie, mince comme un lacet mais d'une solidité éprouvée, et la tendit avec son sourire le plus engageant à son compagnon.

— Lorsque vous serez prêt, cher ami, je suis à vos ordres...

— Docteur, prononça le gars, pâlisant mais résolu, puis-je vous demander une faveur encore?...

— Parlez, mon brave, mais dépêchons ; car vous savez qu'on m'attend...

— Vous direz à Nêlie combien je les adore, que c'est pour l'amour d'eux que je pars et que je n'ai pas voulu les voir... Vous leur donnerez de sages conseils aussi, n'est-ce pas docteur?... Car cette fortune inopinée les affolerait...

— Reposez vous sur moi.. Je prends à tâche votre famille.. Est-ce tout?

— Dieu vous récompensera, docteur !... Permettez moi de vous embrasser...

— Volontiers... Car vous êtes le gaillard le plus déterminé que j'aie rencontré !... Pas de récriminations et de pleurnicheries, j'aime ça ! Nous y sommes, hein ?... Pour votre facilité et la mienne, vous feriez bien de vous débarrasser de votre sarreau.

Tony, toujours déferant, se mit en manches de chemise.

Le placide garçon jeta ses béquilles, non sans les considérer avec une certaine émotion, puis, soutenu par le docteur, il parvint à se hisser jusqu'à la branche, sur laquelle il se tint à califourchon. Van Kipekap avait préparé le nœud, un nœud coulant irréprochable, à rendre jaloux un bourreau anglais. Tony fixa la corde à la branche et se la glissa autour du cou.

— Docteur ? balbutia-il en cet instant.

— Qu'y a-t-il encore ? fit l'autre avec une certaine impatience, car le moribond laissé dans la voiture le préoccupait bien plus que cette excellente pâte d'ilote.

— Docteur, que Dieu vous bénisse, et que mon cœur profite au vieux monsieur...

— Amen !

— Attention ! Une... deux... trois...

Il ne compta pas jusqu'à quatre ; ses doigts s'ouvrirent ; il perdit l'équilibre, pivota autour de son siège, ses jambes lâchèrent prise et il tomba, retenu à quatre pieds au dessus du sol par la corde brusquement tendue sous le poids. La corde, plutôt les os craquèrent. Le pauvre hère tricotait atrocement ; et ses jambes mêmes, les cataleptiques, se réveillaient pour cette gigue suprême.

— L'excellent *soukelaire* ! murmura devant cette scène pénible, le dur-à-cuire. Abrégeons au moins son agonie et occupons-nous de l'autre.

Son scalpel entre les dents, il prit avec l'agilité de l'écureuil le chemin que venait de suivre le paveur ; il rejoignit le patient, l'opéra en un rien de temps et, muni du précieux viscère, il rejoignit en courant le banquier, endormi dans la voiture. Là, il consommait l'œuvre prodigieuse déjà si souvent accomplie avec succès. La voiture reprenait à fond de train le chemin de l'hôtel. Penché sur le corps de l'opéré, s'affalant dans les coussins, flasque comme une défroque, Van Kipekap présentait constamment une spatule d'argent à ses lèvres flétries. Après quelques minutes d'une anxiété terrible, le docteur lança un formidable hurrah : la lame polie se ternissait : *Trekkenpluk* respirait.

(*A suivre*).

GEORGE EERHOUD.



## LE MAUVAIS JARDINIER

**D**ANS les jardins d'hiver, des fleuristes bizarres  
Sèment furtivement des végétaux haineux,  
Dont les tiges bientôt grouillent comme les nœuds  
Des serpents assoupis aux bords boueux des mares.

Leurs redoutables fleurs, magnifiques et rares,  
Où coulent de très lourds parfums vertigineux,  
Ouvrent avec orgueil leurs vases vénéneux.  
La mort s'épanouit dans leurs splendeurs barbares.

Leurs somptueux bouquets détruisent la santé.  
Et c'est pour en avoir trop aimé la beauté  
Qu'on voit dans les palais languir les blanches reines.



Et moi, je vous ressemble, ô jardiniers pervers !  
Dans les cerveaux hâtifs où j'ai jeté mes graines,  
Je regarde fleurir les poisons de mes vers.

IWAN GILKIN.



## TRAIN DE PLAISIR



LA nuit règne. Une nuit de printemps, un peu froide, mais calme, sereine, dans la limpidité de laquelle l'odeur de sève monte, s'étend.

Vers la gare de la petite ville d'habitude silencieuse à cette heure, un long cordon brun se déroule, tranchant sur la route blanche.

Des enfants, des femmes, des ouvriers, des gens bien.

Le peuple, d'ailleurs, en majorité, chargé de vivres, le panier au bras par les fissures duquel baille un goulot de bouteille, la croûte dorée d'une miche.

De la procession noire, des éclats de rire, des gâités saillent... La cloche de départ a sonné... L'anneau se resserre, se condense, le long défilé se replie au guichet, s'entasse, défile devant le treillis vert, se précipite sur le quai... Le vacillement du gaz, sur les visages altérés par la veille, contractés par l'attente, plaque des lueurs indécises, bizarres.

Mal réveillé, le chef va, d'un groupe à l'autre, serrant des mains, échangeant des mots bêtes, parlant du plaisir à venir, de cette fête, pour laquelle, de tout le département, le monde afflue.

Enfin, le train est en gare — mais comble déjà, bondé des foules prises en chemin, à chaque halte... Dans les wagons, entassés, les voyageurs chantent, crient, rient... Ils saluent la gare de mille lazzis, se rencognent pour faire place aux nouveaux venus.

C'est une confraternité patiente, universelle, résultant de l'attente du plaisir promis. Rien n'humanise ainsi les masses — solidarité de la révolte, solidarité du plaisir. L'entassement s'est fait... La cloche sonne encore... Le train part...

La petite ville a repris son sommeil... çà et là, de loin, de bien loin, comme une étoile tombée, tranche la tremblante clarté d'une lampe oubliée, garde patiente du foyer, sur le bleu sombre de la nuit.

Le train file. Il éclabousse de sa vapeur la campagne endormie... Au bruit des chansons lourdes des voyageurs, les oiseaux nichés dans les sorbiers qui bordent la route ferrée, troublés par l'œil sanglant de la machine, par l'éclair rougeâtre des feux, un instant, se réveillent et trillent.

On passe par l'épaisseur d'un bois... Les branches, moites de rosée, — et déjà l'aube, laiteuse, filtre sous la verdure — frôlent les voitures... Une jeune femme, attirée par ce frémissement de soie, vient de faire tomber une glace...

A pleine main, tentée, elle arrache une branchée humide... C'est un signal... De toutes les issues, des mains saillent, cassent les branches, pillent le feuillage...

Ce sont des rires aigus, des rythmes nouveaux, improvisés, qui vont mourir dans la profondeur du bois sombre. — ...Enfin, l'on arrive... c'est la préfecture... Dans l'aube, on la voit s'étendre, la grande ville ; sur les toits tombe d'aplomb la lumière crue du matin... D'ailleurs vivante d'une animation de fièvre et de fête...

Des voitures on descend, précipités, hatés, se demandant s'il est temps encore ?

— Ce n'est pas commencé ?...

— Oh ! mais non, une grande demi-heure à attendre !

Un hurrah !

Et de courir ! Et le long anneau de se dérouler de nouveau, agitant les branchées de mai, convergeant vers un but unique, plus joyeux, plus excité, allumé par l'approche du plaisir promis, maintenant tangible.

Un détour encore, puis un grand cri de joie, des bravos.

Par la rue étroite, dégorgeant sa houle comme un ruisseau son flot sale, sur la grande place de la ville, la foule tout entière est arrivée au terme, aussitôt comprimée par une barrière de fer qui garde les avenues de trois côtés : l'armée, atone, impassible, fusil au pied...

Mais il n'importe... On est donc au but, on verra. Et les voyageurs maintenant plus tassés, plus massés encore que tantôt dans un incroyable amalgame de sexe, de rang et d'âge se montrent se haussant, se bousculant pour mieux voir derrière le mur impassible des troupes, avec des éclats de joie, on ne sait quel échafaudage dressé là-bas vers le centre.

Découpant sa maigre, anguleuse silhouette dans la lumière crue du matin, une sorte d'estrade banale, grossière sur la nudité de laquelle tranche, correctement vêtu de noir, un homme pâle, digne, ennuyé, masque quelconque officiel mal équarri :

Cet homme, l'exécuteur, cette estrade, l'échafaud.

PAUL WODON.

## SUBTILITÉ

*Pour Octave Maus.*



LES cygnes blanc de rêve et les roses flamants  
Lustraient au clair soleil leur éclatant plumage;  
Les bengalis berçaient d'un cristallin ramage  
Sur les vagues d'azur d'énormes caïmans ;

Les boas lamés d'or broyaient les hautes herbes  
Sous la détorsion de leurs anneaux vitreux,  
Et la forêt sonore et les sables ocreux  
Criaient au glissement des reptiles superbes.

A travers le désert torride des pampas,  
Au soleil déclinant, — les babines sanglantes,  
Et poitrails en chaleur et gorges pantelantes, —  
Les fauves par troupeaux s'avançaient à grands pas ;

Leurs rauques hurlements par sinistres rafales  
Soufflaient ; — naseaux au vent, — ils humaient dans la nuit  
Les brumes de silence et les vapeurs d'ennui  
Qui pesaient sur le front des ondes triomphales.

Et, pâle, tu passais — entre tes doigts royaux  
Le vertige torpide et la fraîcheur lascive  
D'un neigeux éventail, mystiquement pensive,  
Ta tête se courbant sous le poids des joyaux, —

O reine ! Autour de toi les blanches théories  
Des ramiers roucoulaient d'amour, et dans le soir  
Un suave parfum de prière et d'espoir  
Vaguement s'exhalait de tes lèvres fleuries...

Chère ! te souvient-il du fleuve éblouissant ?  
Te souvient-il encor de ces heures lointaines  
Où les baisers riaient sur tes lèvres hautaines  
Quand la nuit affinaït ton profil flavescent ?

Et, lorsqu'à tes genoux j'implore tes caresses,  
Peut-être un jour, ayant pitié, tu daigneras  
Me donner ton sourire et me tendre les bras  
En songeant aux douceurs des anciennes ivresses ?

GEORGES KHNOFF.



## IDÉAL

*A Mademoiselle Zizi D....*



**D**LUS fragile que le cristal le plus fragile. Plus capricieux que la verte demoiselle qui se mire dans le ruisseau.

Plus passager qu'une belle nuit d'été. Voilà l'idéal que l'homme poursuit et que jamais il n'atteint.

Je n'affirme pas que certaines gens ici-bas ne l'aient ou tout au moins ne croient l'avoir trouvé ; tout dépend des milieux.

Ainsi le commis-voyageur est à l'apogée de son bonheur et croit avoir mis enfin le grappin sur l'idéal tant cherché, lorsque, par n'importe quel moyen chimique, son gilet a une teinte plus voyante que le vermillon le plus sanglant, son gibus une hauteur à laquelle jusqu'alors aucun de ses collègues n'avait visé, et que, par une longue série de réclames habiles et de trucs inédits, il a fait passer son article à la hauteur d'un principe.

Le parvenu orgueilleux est sûr de son idéal, lorsqu'il a réussi à singer convenablement Monsieur le Baron, lorsqu'il a un habit comme celui de M. le Baron, un carrosse comme M. le Baron, des chiens de la même robe que ceux de M. le Baron, lorsqu'il a pris, enfin, tous les défauts de M. le Baron, sans cependant avoir hérité d'aucune de ses qualités.

Croyez-vous que l'épicier ne soit pas bien près de son idéal, lorsqu'il vend sa marchandise dans des sachets à *son* adresse, lorsqu'il porte bonnet grec et joue tranquillement sa partie, chaque soir. Je suis persuadé que c'est le plus heureux des... épiciers.

De même les cochers de fiacre, lorsqu'après des années de courses pour compte du patron, ils deviennent maîtres d'une haridelle pousive et d'un véhicule impossible qui, sous le *pseudonyme* de voiture de ville, transporte les honnêtes citadins.

Les élégants, lorsque leur taille grossière est devenue, par des artifices aussi nombreux que nuisibles, fine comme celle d'une femme.

La vieille fille, lorsqu'elle a trouvé à cinquante ans, un jeune fripon qui lui conte sornettes et qui vise ses écus, bien plus que sa main sèche et ratatinée.

Le maître d'école de village, pedant et ignorant, mais caractère d'or au fond, lorsque M. le Bourgmestre lui permet de puiser à sa tabatière et que M. le Curé parle de lui du haut de la chaire vermoulue.

Je ne parle pas du boucher lorsqu'il a su assommer un bœuf d'un premier coup de marteau; du cordonnier, lorsqu'il a réussi de faire entrer un pied de trente centimètres dans une botte de 25; de l'écrivain famélique et sans valeur, lorsque son livre a été acheté par un richard plus bête que lui; de la jeune et prétentieuse bourgeoise, lorsque, par un parfum pénétrant et nauséabond, telle coiffure agaçante, telles manières coquettes et longuement étudiées, elle a su plaire aux décavés ou aux mauvais plaisants que son papa, riche à millions, et sa maman, respectable tour en chair et en os, reçoivent dans leur salon.

Et il en est ainsi de tant d'autres encore. Et cependant, partout où moi je l'ai pourchassé, partout où, croyant enfin l'arrêter dans sa fuite, je me suis aventuré, la réalité creuse devant moi son gouffre.

Je voyais alors mon étoile, mon idéal pâlir subitement et s'évanouir dans les brumes du lointain. Mais jamais je ne me décourageai, et chaque fois, animé d'un nouvel espoir, je reprenais, infatigable, ma course, jusqu'au moment où, près de toucher au but, j'étais jeté plus profondément que jamais dans l'affreux positif!

Je ne comprends pas comment il se fait que ces chutes successives n'ont pas mis fin depuis longtemps à mes folles illusions.

Mais la vie doit sembler bien vive et bien longue sans cet appât qu'une main invisible fait continuellement miroiter devant nos yeux, le fait change de place et d'aspect.

D'aucuns disent : L'idéal n'existe pas pour les hommes. Bien fous ceux qui recherchent la pierre philosophale, bien plus insensés encore les chasseurs d'idéal.

Mais qui donc me révélera, si l'idéal n'est qu'une fiction, d'où nous vient la brillante image que nous nous en faisons ?

Qui expliquera la recherche instinctive d'une vie pleine de bonheurs ignorés qui occupe l'homme dès qu'il atteint l'adolescence ?

Pour que l'on se fasse une idée de quelque chose, il faut bien que cette chose existe, ait existé, ou doive encore se manifester ?

Elle est si belle, ma vision, et il me semble l'avoir vue de si près.

Vêtue d'une longue robe blanche aux parements roses, la tête couronnée d'un cercle d'argent pur, elle marche en semant après elle des fleurs aux nuances étranges.

Ses cheveux sont blonds, ses yeux bleus et les lys s'inclinent sur leurs tiges devant son visage d'une radieuse pâleur.

Les fleurs que sa main distraite épargille sont les images de toutes les félicités, de toutes les extases...

Je m'élançai, je vole vers elle... Elle s'arrête... Je cours encore... Elle me sourit vaguement...

Ému et tremblant, j'avance la main...

Puis, plus rien, tout semble disparaître sous terre et je me trouve seul.

En vain je cherche à me rappeler les traits de ma Fantaisie. Je me sens impuissant et j'attends.

Un jour de printemps j'errais à travers champs.

Les feuilles bourgeonnaient le long des rameaux, les premiers lilas élevaient leurs fraîches grappes entre le feuillage d'un vert pâle.

De vieux chênes aux troncs vénérables semblaient, sous la douce influence de la saison nouvelle, faire un dernier effort pour verdier encore et portaient çà et là, sur leur rude écorce, quelques tendres pousses aux tiges frêles et transparentes qui entrelaçaient le patriarche gigantesque et lui faisaient un rempart de leur jeunesse.

Involontairement mes pas me guidèrent vers cet asile favori et, frissonnant de bonheur, j'entrai sous la voûte immense que tressaient, enlacés et tordus par des crispations puissantes, les rudes branchages des chênes.

Le bois était sombre. Seule, une large clairière à l'herbe longue et courbée, était inondée de lumière et dans les rayons éblouissants, on y voyait tournoyer la poussière dorée des atomes.

Peu à peu, quelque chose de bizarre s'opéra en moi. La clairière s'allongea à perte de vue, un nuage rose couvrit les arbres et bien loin, plus loin que la fin de la terre, je vis passer, souriante et lumineuse, l'ombre toujours fugitive, la blonde vision de mes rêves...

« Hue donc, vieux tétu, en avant ! »

Un bœuf étique traversait le sentier en mugissant pitoyablement, flanqué d'un rustre, à la face bête, aux vêtements crottés et sentant l'écurie et qui fumait comme une cheminée dans une vieille pipe en terre.

Un soir d'hiver j'étais assis sur un escabeau, près de l'âtre.

Un bon feu de tourbe brûlait en crépitant sur les chenets.

Au dehors il faisait noir et froid. J'entendais le vent rager dans la forêt et ébranler les murs d'argile de la maison. La nuit était tombée depuis longtemps.

La tête dans les mains, je regardais fixement les minces colonnes de fumée qui s'échappaient en sifflant de la tourbe et j'écoutais les bruits vagues de la plaine.

De temps en temps, une feuille sèche ou une tige de bruyère arrachée par le vent, venait fouetter les fenêtres et me faisait tressauter d'effroi.

J'étais seul à la campagne ; mes hôtes, pauvres paysans, s'étaient couchés comme d'habitude avec le soleil, et j'étais sûr que nul ne viendrait me troubler.

Tout à coup, le silence se fit. Le vent, comme arrêté par une main toute puissante, cessa sa furie et la bruyère son murmure.

Je me sentis alors bien seul et je me laissai aller à mes rêveries habituelles, dont le sujet, toujours le même, luisait chaque jour à mes yeux sous des faces nouvelles, comme le cristal qui se balance devant la lumière.

Je ne pensais ni à l'avenir, ni au passé, ni au présent, mais mes idées me portaient au-delà de tout cela, dans les pays bizarres du rêve, dans les régions où, sur un trône de pourpre ensoleillée, je plaçais mon idéal.

Tout en m'abîmant dans ces délicieux oublis de tout ce qui existe, je regardais un coin de l'âtre où gisait une bûche en cendres que le feu venait encore lèche de temps en temps.

A l'endroit où se consumait cette bûche, se concentrait tout ce que je voyais dans les horizons que je me créais.

J'étais au plus beau de mon échafaudage idéal et un vertige de bonheur me saisissait déjà...

Miaou ! Miaou !

Je crois avoir oublié de vous dire qu'un beau chat noir vivait sous le même toit que moi.

Je vous le présente maintenant miaulant langoureusement, frottant la queue au mur et piétinant la cendre, objet de mes regards et lieu où se faisaient les faits et gestes imaginaires de mes marionnettes mystiques.

Je vous le présente ce chat, avec ses yeux énormes et verts qui me regardaient avec une ironie suprême.

Oh ! comme je l'aurais étranglé, si, plus preste que moi, il ne s'était réfugié sous la caisse de l'horloge antique, arrêtée depuis le jour où l'aïeul mourut.

On me dira que je suis cruel.

Mais vous ne vous êtes donc jamais bercés de ces rêves mille fois plus extravagants que la toilette d'une coquette et les folles visées d'un ambitieux, et que la solitude, le silence font éclore.

Et dire qu'une bête à cornes et un matou aux flancs caves s'associèrent pour souffler sur mon jeu de capucins, qui aurait peut-être fini par tomber de lui-même, mais que, dans le moment, je croyais ferme et solide comme la colonne Trajan ou le colosse de Rhodes.

Oh! ce bœuf! oh! ce chat!

Dieu sait cependant, combien de fois l'on n'a pas troublé leurs méditations, leurs élans, qui, pour ne pas avoir la portée des nôtres, n'en faisaient pas moins leurs délices.

Pauvres bêtes!

Plus tard, mon idéal se transforma et les rêves d'enfant qui me frappèrent si vivement naguère, firent place aux demi-réalités de la jeunesse.

*Un idéal* est toujours le but de ma vie; mais combien ne diffère-t-il pas de celui qui, hier encore, toujours fugitif, s'évanouissait à mes yeux, comme la transparente fumée bleue qui le soir, sort de l'humble cheminée du laboureur et se dissipe sans laisser de traces.

Un idéal réel, (sans antithèse), luit dans mon avenir, comme une belle étoile dans le ciel noir, et loin de se dérober à moi, semble m'attendre et me tend la main en signe d'espérance.

SAÏD.



## VIEUX PAPIERS



TOUS ceux qui, s'occupant de Lettres, ont aussi la faiblesse de politiquer, se souviennent de la séance de la Chambre du 21 février dernier, où fut discuté le budget de l'Intérieur, et notamment celui des Lettres et des Sciences.

On y disait ceci :

Chapitre XIV. *Lettres et Sciences.*

M. WOESTE critique les augmentations des dépenses depuis 1878. Dans l'état actuel du trésor, *il est désirable que le gouvernement restreigne les subsides qu'il accorde aux publications littéraires, généralement médiocres, car, si elles étaient bonnes, elles n'en auraient pas besoin.*

M. BOUVIER. — Ce sont les Chroniques de Froissart qui coûtent énormément cher.

M. ROLIN-JAEQUEMYS, ministre de l'intérieur. — *Je reconnais que nous avons été un peu loin dans les encouragements à la littérature.* — J'ai proposé une réduction de 20,000 francs. Mais il ne faut pas exagérer. Il y a les ouvrages en cours de publication que nous ne pouvons interrompre.

M. WOESTE revient sur ses précédentes observations et insiste particulièrement sur l'inutilité d'accorder des subsides aux ouvrages médiocres que l'on répand ensuite dans les bibliothèques populaires, où personne ne va les lire.

M. COOMANS. — Pas même le ministre.



M. D'ANDRIMONT. — Les bibliothèques populaires sont très fréquentées.

M. WOESTE. — Ce n'est pas cela que je veux dire.

M. OLIN, ministre des travaux publics. — Citez ces ouvrages.

M. WOESTE. — Je ne tiens pas à citer des noms propres.

M. JOTTRAND, rapporteur. — On pourrait supprimer le crédit destiné à la publication des anciens monuments de la littérature flamande et des anciens écrivains du pays et dont on ne fait pas constamment usage.

Depuis 1872, on n'a plus publié aucune de ses monuments ; ils sont probablement tous découverts.

L'inoubliable édition de Froissart, publiée par un académicien, a coûté au pays 90,536 fr. 15 c., et elle ne lui a jamais attiré que du ridicule (Exclamations à droite). Jamais on n'en a vendu un volume, si ce n'est chez l'épicier. Elle a coûté presque autant que les émoluments des membres de l'enquête scolaire. (Rires).

Depuis lors, une nouvelle publication a été faite par le même académicien ; ce sont les poésies de Gilles Limuisis. Ces poésies ont, paraît-il, une grande valeur historique et un caractère assez léger. Cette publication en deux volumes, qui a coûté plus de 6,000 francs, est criblée de fautes !

M. VAN WAMBEKE. — Cela en fait le mérite. (Rires).

M. JOTTRAND. — Le glossaire qui suit l'ouvrage contient les erreurs les plus singulières, par exemple, des mots que le premier enfant du pays wallon aurait expliqués, traduits tout à rebours ; je crois qu'il faut prendre des mesures pour empêcher le retour de pareils abus.

M. THONISSEN. — La Chambre agirait imprudemment en accueillant les attaques de M. Jottrand. Celui contre lequel elles sont dirigées n'est pas présent ; attendez au moins sa défense. Si l'on a critiqué les publications en question, je les ai entendues aussi louer.

M. ROLIN-JAEQUEMINS, ministre de l'intérieur. — La Chambre n'a pas à se prononcer sur le mérite des ouvrages publiés par l'Académie : mais elle peut discuter la dépense.

Quant à la publication des anciens monuments littéraires, je demande à la Chambre de laisser au gouvernement la faculté d'agir suivant les circonstances, ignorant s'il n'y pas eu des engagements pris pour des ouvrages commencés.

L'augmentation proposée par M. Jottrand et l'amendement de M. Woeste ne sont pas adoptés.

Le chiffre du gouvernement est adopté.

On sait à quoi aboutit ce genre de discussion. Les ministres répondent ou bien qu'ils examineront la question, ce qu'ils auraient dû faire depuis longtemps pour ne pas s'exposer à dire d'âneries, ou bien qu'il faut laisser le gouvernement juge de faire « ce qu'il jugera convenable. »

Là-dessus la discussion est close et... la suite au prochain budget.

Quoique nous ne soyons pas payés pour faire des piédestaux à des politiciens de n'importe quelle couleur nous sommes d'avis que M. Woeste a formulé en quelques mots la condamnation du protectorat des Lettres :

*Il est désirable que le gouvernement restreigne les subsides qu'il accorde aux publications littéraires, généralement médiocres, car, si elles étaient bonnes, elles n'en auraient pas besoin.*

Voici la liste des publications françaises, dites académiques :

*Chastelain*, par M. le baron Kervyn, 8 vol. in-8°. — *Froissart* : 1<sup>er</sup> livre par le même, 2 vol. in-8°. — *Œuvres*, par le même, avec *Poésies et Glossaire*, par M. A. Scheler; 29 vol. in-8°. — *Jehan le Bel*, par M. Polain; 2 vol. in-8°. — *Jean et Baudouin de Condé*, par M. A. Scheler; 3 vol. in-8°. — *Li ars d'amour*, par M. Petit; 2 vol. in-8°. — *Cléomadès*, d'Adenez li Rois, par M. A. Van Hasselt, 2 vol. in-8°. — *Watriquet de Couvin*, par M. A. Scheler; in-8°. — *Commines*, par M. le baron Kervyn, 3 vol. — *Les enfances Ogier; Berte aus grans piés; et Bueve de Commarchis*, d'Adenez li Rois; *Les Trouvères belges du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle; Li Bastars de Buillon*, par M. A. Scheler; 1 vol. in-8°. — *Récits d'un Bourgeois de Valenciennes (XIV<sup>e</sup> s.)*, par M. le baron Kervyn, 1 vol. in-8°. — *Ghillebert de Lannoy*, par M. Potvin. — *Li Muisis*, par M. le baron Kervyn, 2 vol. — *Jean Lemaire (des Belges)*, par M. Stecher, 2 vol. — *Li Regret Guillaume*, par M. Scheler.

On a vu plus haut que le *Froissart* a coûté 90,536 francs et le *Li Muisis* 6,000. Ce dernier ouvrage étant en deux volumes, mettons comme minimum que chaque volume coûte 3,000 francs.

Additionnant les volumes, nous en trouvons 29 à 3,000 francs, ce qui fait, avec l'inénarrable *Froissart* : 177,535 francs. Un rien.

Mais les avez-vous vus, ces ouvrages? Comment sont-ils? Un éditeur les a-t-il lancés dans le public comme le font pour leurs admirables réimpressions de bibliophiles les Conquet, les Lemonnyer, les Lemerre, les Quantin, les Jouaust, les Kistemaeckers, les Glady? Combien coûtent-ils? Sont-ils en vente chez les libraires? Je ne les ai jamais vus. Quoiqu'il soit cuisiné par M. Kervyn, je lirais bien *Chastelain*. Le *Cléomadès*, annoté par le grand Van Hasselt, doit renfermer des pages admirables que j'ignore. Pour les jeunes écrivains belges, nourris de Rabelais et de Villon, il doit y avoir une sève plus belge et plus conforme à leurs natures à puiser dans Marnix, dans Jehan le Bel. Vous faites des éditions nationales, populaires, à 1 franc, à 60 centimes, à 3 fr. 50 même, ou, pour les délicats, les amateurs de belles impressions, des volumes elzévir à caux-fortes bellement mordues. Je voudrais voir cela! Vos livres académiques, en fait-on seulement un service de presse? en trouve-t-on quelque part l'annonce ou le compte rendu? Admettons un instant qu'on ait eu raison de subsidier ces publications. Nous prétendons qu'au moins nous avons le droit de les voir et qu'on ne doit pas les publier sous le manteau à l'égal des livres pornographiques de la maison Linarez Hermanos ou de la veuve Girouard.

JACQUES ARNOUX.



## CHRONIQUE ARTISTIQUE

### LE SALON DE PARIS



A nouvelle voie où l'art français s'engage définitivement, à la suite, d'un côté, de Puvis de Chavannes pour la peinture légendaire, de l'autre sur les pas de Manet pour la peinture de genre, se délimite et se dessine à chaque Salon davantage. Bien que les sujets académiques foisonnent et que des Andromèdes en cire, gardées par un dragon en papier et délivrées par un Persée en crustacé s'étaient par ci, par là, à droite, à gauche; toujours est-il — et ceci est consolant — que tous les jeunes, tous les apporteurs de neuf, tous les futurs maîtres, avancent, le dos tourné aux conventions officielles, à la peinture vide, flasque, ennuyeuse, solennelle et vont droit aux buts nouveaux. Et le public lui-même non seulement fait profession d'horreur pour les très loin attardés, pour les immobiles depuis cinquante ans, pour les trainards après Ingers et Flandrin, mais commence à tourner également en ridicule les sucreries de Cabanel, les pommaderies de Bouguereau, les images de Lévy et les chromos d'Hébert.

Le renouvellement général s'accroît, le goût ancien ploie et tombe et ceux qu'on bafouait vivants deviennent les dieux à condition — simple formalité — de mourir. Et déjà les deux maîtres cités plus haut ont à leur tour fait des maîtres : Cazin et Bastien Lepage. Le premier, peintre austère et presque religieux, l'autre, poète rustique, terrien, paysan, étudiant et fouillant le caractère de Jacques Bonhomme, aussi profondément que lui-même remue et tripote le terreau gras des labours printaniers.

Cela dit, je vous épargne tous autres préliminaires et ne me lamenterai pas même sur le nombre et la grandeur des toiles — Pélions sur Ossas — exposées. La recette est de dire : talent énorme, habilité extrême, adresse infinie, mais pas une œuvre hors de pair, pas un chef-d'œuvre, pas une œuvre de génie. Pourtant qui ne se sent devant un très grand maître, à voir les *Muses* de Puvis de Chavannes ? La composition est entendue à merveille. La vision des temps helléniques avec leur poésie douce et légendaire s'y révèle toute. Teintes effacées, dessin pur, plastique primitive, archaïsme délicieux donnent illusion et émotion entières. Cela revêt un effacement lointain, comme une chose vue à travers des brumes; la Grèce, mère des arts, où murmuraient les sources inspiratrices au long des bois sacrés, où les divinités nues marchaient sur les montagnes et se reposaient sous de fluettes et marmoréennes arcades, y apparaît, s'y fait tangible, se dresse en toute vérité, réalité et splendeur sur la toile; on la sent vivre de sa belle vie glorieuse et immortelle; le peintre l'a devinée, imaginée, fixée, remuée, et rien n'existe avec une telle intensité pour la mémoire, que de pareilles créations d'art. Puvis de Chavannes apparaît le plus grand des Français dans la présente exposition; il est de la race des énormes et

des épiques, seulement il se rapproche de Virgile plutôt que d'Homère, et la douceur chez lui tient la place de la force.

Après l'envoi de Puvis de Chavannes, voici celui de M. Cormon, *La Chasse à l'ours*, scène de l'âge de la pierre polie. Superbe, le groupe de gauche. Ce sont bien des hommes à peine sortis de l'animalité, des géants abatteurs d'ours et de lions, féroces et grandioses. A droite se carrent des femmes puissantes, mères sauvages d'enfants courant nus. Toute l'action hirsute et farouche est saisie et fièrement comprise : les chasseurs jettent leur butin à terre devant le père de leur tribu. Les gestes sont lourds et beaux, le décor rude.

Je n'aurai qu'une remarque à faire : la couleur s'étale brunâtre et trop uniforme ; elle déplaît.

A signaler encore, *l'Été* de M. Collin, art tout de fraîcheur et de grâce, avec une belle pointe de modernité. *L'Été* fait face à *la Jeunesse de Bacchus*, de M. Bouguereau. L'avantage est tout entier à M. Collin. Ses baigneuses, encore qu'elles soient polies, lustrées, rosement charnues, n'ont en rien les tons de cire et d'ivoire académiques. Même remarque à écrire à l'endroit des immenses toiles de Duez et de Surau, *le Miracle des Roses* et *les Lions de Salammbô*. Ces deux œuvres, n'ont rien à démêler avec les routines, surtout la première. Elle pourrait servir de pendant au triptyque de Saint-Cuthbert, du Luxembourg. M. Duez est un bel artiste consciencieux, peignant serré et solide, mais la vraie majesté épique lui manque et bien qu'il intitule son envoi *Miracle des Roses*, le côté légendaire de la scène ne transparait pas. C'est trop arrangé, et pas assez grand.

Cet examen des tableaux à dimensions colossales terminé, voici le portrait, le paysage et la nature morte qui entrent en ligne de critique, et ce sont là, choses merveilleuses à examiner au présent salon. C'est par elles qu'il brille surtout, qu'il conquiert sa supériorité sur celui de l'an dernier, qu'il se dresse avec tout un trophée de chefs d'œuvre derrière lui. Quel portrait admirable que celui de Stevens par Gervex ! Moderne, vivant, parlant, beau de ton et de dessin, fait comme les maîtres seuls peuvent le faire, le fouiller, le fixer, il se campe non loin de cette autre merveille : le portrait d'*homme assis* par Delalaing. Puis arrivent aussi parfaits ceux de Whistler, dont l'un, la fillette en vert, a été exposé au XX.

Reste *Le Vieillard*, œuvre récente, de superbe intimité, de facture étonnante, autoritaire, impeccable, infaillible et donnant au modèle je ne sais quelle grandesse à la Velasquez. Puis encore les œuvres de Chaplin, l'habilleur des grâces mondaines, celui qui caresse de son pinceau les plus belles chairs de Paris, puis un portrait par Benjamin Constant, un peu sombre et artificiel, mais très hantant, puis — une très étonnante merveille — celui de Magnard par Besnard, peintre « manetien » avec le dessin net et serré en plus, enfin le si énigmatique, si japonais, si blafard, si étonnant et curieux tableau de Sargent, dont on rit et qui pourtant me paraît, non pas une gageure, mais l'œuvre la plus délicieusement factice, malade et mondaine qui soit.

(A suivre).

EMILE VERHAEREN.



## MEMENTO MUSICAL

**N**otant, aujourd'hui, les dernières palpitations de cette campagne, nous tenons à rappeler ce que nous disions du mouvement national, il y a quatre mois. Ce mouvement se développe et s'accroît de plus en plus, l'énergie reprend nos hommes, les œuvres se multiplient, de nouvelles têtes se lèvent; il est temps d'ouvrir des débouchés à cette efflorescence qui pourrait s'atrophier, faute de soleil : Nous demandons la résurrection des *Concerts Nationaux*.

\* \* \*

La musique que M. Steveniers a écrite pour le ballet couronné à la Monnaie, — couronné en tombant — est... comme si elle n'était pas. Mon estime envers l'homme, m'arrache cette sincérité à l'artiste. Il est regrettable qu'on lui ait sacrifié la jolie fantaisie de Berlier, réduite à une passionnette bête.

\* \* \*

La reprise de *Joconde* à montré comme nos troupes remontent mieux au niveau de ces œuvrettes-là, et prouvé par l'absurde — une fois de plus — que toute l'interprétation moderne est à faire ici (1). Pourtant, l'évolution prend à la gorge la vieille école, dont M<sup>me</sup> Hamaeckers est une des dernières ruines et comme le symbole incarné de la génération nouvelle, a surgi la physionomie de M<sup>me</sup> Caron. Nous aurions voulu lui consacrer un article spécial, étudiant la figuration lyrique des personnages de Marguerite, Valentine, Brunehilde, Salomé, qu'elle a réellement créés.

Elle a remué, dominé de sa personnalité géniale, toute cette campagne; y a importé un mode nouveau, le seul mode de l'interprétation lyrique, et dont nos « chanteurs d'opéra » ne semblaient pas se douter; sa venue va hâter la mise à la scène des œuvres Wagnériennes. Attendons à l'hiver prochain, sa création des *Maîtres Chanteurs*.

Il est déplorable qu'elle n'ait pas pu interpréter des fragments de ce rôle d'Eva, à la dernière matinée des *Populaires* en même temps que la Scène du *liebestod* de *Tristan* qui a été complètement ratée par M<sup>me</sup> Van Ryswijck, insuffisante. Seuls, nos amis Van Dyck et Heuschling se sont maintenus au ton de l'ensemble très satisfaisant.

Il faut tenir compte à l'orchestre du petit nombre de répétitions et des conditions matérielles défavorables.

---

(1) Voir notre chronique musicale de décembre 1883.

\* \* \*

A la Grande Harmonie, toute audition de ce genre devient impossible, c'est un chaos. A la Monnaie, il faudrait remédier à l'acoustique, sortir l'orchestre de son sac de toiles, rabattre les prétentions de cette pompe aspirante de la ventilation, qui nous vole la moitié de la sonorité.

Joseph Dupont et ses hommes ont fait en cinq concerts une besogne notable; grâce à eux le Wagnérisme est calé ici comme à Paris. Souhaitons maintenant un développement de leur programme et la part faite plus large aux nationaux.

\* \* \*

*L'Association des artistes musiciens* qui représentait assez bien l'ancien régime virtuo... tic, avec son public spécial du « pas de chapeau et des gants clairs » s'emballa au mouvement moderniste aussi : Massenet, Godart, Benoit. Après l'Albani, M<sup>me</sup> Caron. Puis M. Auguste Deppe, un Belge, dont l'*Ouverture dramatique* a été exécutée au *Waux-Hall* l'été dernier : œuvre chaude vraiment jeune, toute pleine d'émotion dramatique et d'élan enthousiastes, vigoureusement orchestrés. L'auteur trouvera et donnera sa note plus personnelle dans ce genre, quand il sera dépêtré des influences wagnériennes qui, aujourd'hui, obsèdent tous les débutants à l'orchestre.

Une timide mélodie de Jehin dite par Delaquerrière, nous a rappelé un *Scherzo symphonique* du même, exécuté au *Concert National*; je suis peut-être indiscret, mais je voudrais bien savoir si ce *Scherzo* là n'a pas fait de petits.

\* \* \*

*Concert de M<sup>lle</sup> Nora Bergh.* — Une des meilleures élèves de Brassin; elle en a le jeu large et puissant, sans que la tradition du maître ait entamé sa personnalité. L'art, très sincère, est bien féminin et repose des excentricités mécaniques trop à la mode. Grand succès de style pour les trios de Rubinstein et de Schumann, très sûrement joués par MM. Cornelis et Jacobs, et pour les morceaux de Chopin. M<sup>lle</sup> Lemaire a fait applaudir sa belle voix et sa diction correcte.

\* \* \*

*Concert Job.* — Ovation intime et fleurie à l'estimable professeur Chiaromonte. Nous nous y associons de bon cœur. Si après cela tous les compositeurs belges ne se font pas naturaliser Siciliens, ce ne sont que des grincheux.

\* \* \*

Nous n'avons pas pu assister à l'exécution du poème de Wambach : *Yolande*. On nous écrit d'Anvers : Œuvre jeune et riante, pleine de verve sans prétention à philosophie, mais superficielle. Un peu trop *musique d'opéra* plaquée sur une donnée creuse,

H. M.



## MEMENTO

*Les Kermesses.* — Priorité. — *Les Boudoirs de verre.* — *Belle-maman!* — *Au pays de Gretchen.* — *Un Héros de notre temps.* — *Madame X.* — *La Perle du hameau.* — *L'Atlantide.* — Un ennemi. — *La Femme d'Henri Vanneau.* — *La Mainmorte illégale.* — *La Démocratie et le Régime parlementaire.* — *Nouvelles lettres d'Italie.* — *Les Colonies néerlandaises.* — *Flor de gâtisme.* — *La Revue provinciale.* — *Au Caveau.* — Un mot. — *A Lutèce.* — Au docteur.

C'est le mois prochain que paraîtra, chez l'éditeur Kistemaeckers : *Les Kermesses*, de notre ami et jeune Belgique Georges Eckhoud. Nos lecteurs ont pu juger de la valeur de l'œuvre par *la Belle-lettre*. L'édition en sera digne, illustrée de compositions superbes du peintre anversois Van Cuyck.

\* \* \*

M. Émile Zola est, dit-on, allé à Anzin pour recueillir des éléments destinés à son prochain volume, dont la scène se passera dans les mines. Constatons que bien avant l'auteur de *la Curée*, M. Camille Lemonnier a annoncé un volume sur le même sujet. Il en a pris tous les documents lors de son séjour dans le Borinage, *il y a plus de trois ans.*

\* \* \*

*Les Boudoirs de verre*, par Catulle Mendès. 1 vol., Paris, Ollendorff, 3 fr. 50.

On a lu par fragments, dans *Gil-Blas*, ce *Sac de bonbons*, devenu *Boudoirs de verre*. Mendès a créé là tout un genre que lui seul est capable d'effleurer. Littérature adorablement pervertie, élégamment canaille et d'une subtilité mordante inouïe. Jo et Lo, ces deux Parisiennes inséparables dans leur vice exquis, sont bien à Mendès, et personne ne les a connues avant lui. Que les jeunes filles baissent les yeux, nous ne résistons pas au désir de détacher une perle de cet écrin moderne en cristal de roche. C'est intitulé *Conciliabule* :

« Jo et Lo, et leur amie Zo, parlent » entre elles, très sérieusement, avec la » mine réfléchie que pourraient avoir trois » petits ouistitis, sénateurs de la république

» des singes, qui, assis sur leurs queues et » les pattes sous le menton, agiteraient les » plus graves questions pour le bien de » l'Etat.

» Et, en effet, la question est grave!

» Il s'agit de décider quel serait pour » une jeune femme le plus sage parti à » prendre, si un inconnu, d'ailleurs bien » fait de sa personne, entrerait tout à coup » dans le cabinet de toilette, au moment » où elle a laissé tomber le dernier des » plus intimes voiles.

» — Moi, dit Jo, qui se pique parfois » d'une pudeur farouche, je n'hésiterais » pas le moins du monde! Je m'envelop- » perais le plus vite possible d'un pei- » gnoir, d'un jupon, d'un tapis, n'importe! » Puis, fièrement, d'un geste digne, — » pareille à une impératrice offensée, — » je montrerais la porte à l'impudent » intrus!

» Moi, dit Lo, qui, pour rien au monde, » ne voudrait paraître moins terriblement » vertueuse que son amie, je n'hésiterais » pas davantage! Ce que tu viens de dire, » je le ferais. Seulement, avant que l'in- » connu s'éloignât, je lui jetterais à la tête » ma boîte de veloutine ou mon lavabo de » Bohême, pour lui apprendre à respecter » le plus doux et le plus sacré des mystères.

» Zo n'avait pas encore parlé.

» — Et toi? dit Jo.

» — Et toi? dit Lo.

» — Moi, dit Zo, j'hésiterais, au con- » traire; certainement, j'hésiterais!

» — Et puis?

» — Et puis?

» — Et puis, je m'en tiendrais là. Car » enfin, pendant l'hésitation, il se passerait » évidemment des choses qui m'éviteraient » la peine de prendre un parti quel- » conque! »

\* \* \*

*Belle-maman!* par Lucien Solvay (des-

sins de Fernand Khnopff). 1 volume, Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 4 fr.

Une pochade rabelaisienne lestement troussée et rappelant Silvestre. M. Lucien Solvay, avec sa dernière pièce et son dernier livre, aborde un genre auquel nous ne nous attendions pas, après ses récits de voyage et ses études d'art. De plus, il n'a pas craint de placer la scène de sa charge en plein Bruxelles, lui donnant ainsi une saveur très spéciale.

Le volume est orné de croquis charmants de notre ami Fernand Khnopff.

\* \* \*  
*Au pays de Gretchen*, par Henry Amic. 1 vol., Paris, Calmann Lévy, 3 fr. 50.

Jamais un Français ne sera capable de parler avec bon sens de ce pays-là ! Victor Tissot a inventé une Allemagne de fantaisie, M. Amic continue la tradition : « Elle s'appelle Gretchen. J'ai ce nom-là en horreur. Marguerite, c'est charmant ; Gretchen, c'est affreux. »

Quand on a le nom de Gretchen en horreur, on ne doit pas aller en Allemagne, et moins encore en parler ; on n'aboutirait qu'à faire des fautes d'allemand et des fautes de vérité.

Le livre de M. Amic est très bien écrit et très mal pensé.

\* \* \*  
*Un héros de notre temps*, par Lermontoff (traduit du russe par A. de Villamarie). 1 volume, Paris, E. Giraud ; Bruxelles, V<sup>e</sup> Rozez, 3 fr. 50.

Ce volume contient cinq nouvelles célèbres de Lermontoff, et son fameux poème : *le Démon*, dont Rubinstein a tiré un opéra. On sait la fin tragique de Lermontoff, tué en duel à 26 ans. Il est, avec Gogol, Pouchkine et Tourgueneff, l'écrivain le plus populaire et le plus renommé en Russie. La traduction que nous en donne M. A. de Villamarie, très fidèle, très littéraire, et à laquelle sont joints le portrait et la biographie de l'auteur, est appelée à vulgariser en France les écrits de ce grand poète.

\* \* \*  
*Madame X...*, par Albert Pinard. 1 vol.,

Paris, E. Giraud ; Bruxelles, V<sup>e</sup> Rozez, 3 fr. 50.

Roman à péripéties que l'on a lu dans *le Réveil*. Étude de femme assez fouillée. A lire en wagon.

\* \* \*  
*La Perle du hameau*, par M<sup>me</sup> Courtmans (traduit du néerlandais par J. Elseni et F. Gueury-Dambois). 1 vol., Bibl. Gilion, 60 cent.

Conte flamand, genre Greyson, bien traduit, peu intéressant ; n'insistons pas.

\* \* \*  
*L'Atlantide*, poème traduit du catalan de Mossen Zacinto Verdaguer, par Albert Savine. 1 vol., Paris, L. Cerf, 4 fr.

Le poète Verdaguer est célèbre en Catalogne. Né en 1845, à Folgarotas, petit village voisin de Vich, il fit ses études religieuses au séminaire et, mêlant la théologie aux beaux vers, conquit, à l'âge de vingt ans, des palmes aux jeux floraux. Mais, confiné dans ses montagnes, sans même avoir vu la mer, il rêva de chanter les grands phénomènes de la nature. « Les anciennes chroniques d'Espagne et de Catalogne, dit-il, dont j'aimais à feuilleter particulièrement les premières pages, m'avaient rempli l'imagination de ces faits qui, vu leur âge reculé et l'épaisseur des ténèbres accumulées sur eux par les siècles, sont négligés et comme oubliés par l'histoire. »

Un livre ascétique de Nieremberg lui inspira *l'Atlantide*. Embarqué comme aumônier à bord du paquebot la *Ciudad Condad*, Verdaguer termina en mer son œuvre.

*L'Atlantide*, remarquablement traduit par M. Savine, est un poème épique dans toute l'acception du mot ; un entassement de descriptions élargies, homériques, une allure grande, qui font que l'on dirait lire une œuvre écrite il y a deux siècles et remise en lumière par un érudit. Au demeurant, livre de valeur et de curiosité.

\* \* \*  
Un vilain petit monsieur que nous avons naguère chassé de *la Jeune Belgique*, comme incapable et comme mauvais soldat,



a donné récemment à Namur une conférence sur « Camille Lemonnier et la Jeune Belgique. »

Une heure d'éreintement systématique et bête de tout et de tous, à commencer par Lemonnier, qui « n'a ni originalité ni vérité, dont le texte est boursofflé, éreintant, sonnant creux. » Le jeune homme en question est belge; s'il avait du mal à dire de ses compatriotes, se taire était propre; mais le coup de pied reçu quelque part l'a rendu hargneux, le jeune homme! Charitablement, cependant, nous l'avertissons que nos cartons ont encore de lui assez de documents pour le couvrir de ridicule lorsqu'il nous plaira, que nous n'entendons pas qu'il parle des jeunes en public et que nous le crèverons comme un parasite venimeux le jour où il recommencera. A bon entendeur...

Ajoutons que nous comptons à Namur trop d'amis pour que le susdit parlotier ait été bien venu à baver sur nous; le four a été complet.

*La femme d'Henri Vanneau*, par Edouard Rod. 1 vol., Paris, Plon, 3 fr. 50.

« Henri Vanneau, peintre, épouse une petite provinciale qui le trompe et le rend très malheureux. Il en meurt. »

En deux lignes, tel est le sujet que Daudet avait si bien effleuré dans *les Femmes d'artiste* et que M. Edouard Rod développe dans son nouveau livre. Le style de M. Rod s'est affermi et posé; il est peu artiste. Certaines pages cependant ont une valeur réelle, celle entre autres de l'agonie de Vanneau, traitée en demi-teinte et bien « cauchemaranante. » Au résumé, nous ne trouvons pas qu'il y ait progrès sur *La chûte de miss Topsy*, et le nouveau livre est moins original.

La librairie Muquardt nous envoie une suite de volumes qui sortent absolument de notre compétence et que nous ne pouvons que signaler, ce sont :

*Historique de la mainmorte illégale en Belgique*, par M. Albert Michel; *La Démocratie et le régime parlementaire*, par un ami de la Jeune Belgique et un pro-

gressiste littéraire, M. Adolphe Prins, professeur à notre Université libre; enfin, *La France par rapport à l'Allemagne*, sans nom d'auteur, ce qui est absolument inutile d'ailleurs; il y a des transparences aimables; s'il avait signé, Ramollet, l'aurait f...tu d'dans, scrongnieugnien! et alors, tendez bien ce que j'vous parle!

*Nouvelles lettres d'Italie*, par Emile de Laveleye. 1 vol., Paris, Germer-Baillièrre; Bruxelles, C. Muquardt, 3 fr.

M. de Laveleye nous embête, na! C'est un réactionnaire en économie politique comme en littérature, un monsieur qui, avec une certaine science, a eu le talent de se faire gober, et qui ne le mérite pas; un pilier d'académie et un ennemi des jeunes. Ses *Lettres d'Italie* sont piètrement écrites. Houste!

*Aperçu politique et économique sur les colonies néerlandaises aux Indes orientales*, par M. Joseph Jooris. 1 volume, Amsterdam, Feikema et C<sup>o</sup>; Bruxelles, C. Muquardt, 2 fr. (Le produit de la vente de cet ouvrage est consacré aux victimes de l'éruption de Krakatau.)

L'ouvrage de M. Jooris vaut que l'on s'y arrête. Il donne, dans une langue très nette, l'histoire des colonies néerlandaises depuis le jour où la Compagnie des Indes planta son drapeau aux Moluques jusqu'à celui où la Néerlande régna en suzeraine sur l'archipel malais. Œuvre patriotique et sérieuse qui aura du succès; depuis la visite des Boers en Hollande et en Belgique, la question des colonies, des installations maritimes, de l'extension de l'échange commercial a le don de passionner le public belge. Le livre de M. Jooris arrive à propos.

*Flor de gâtisme*. — Nous lisons dans la *Chronique* l'ânerie suivante, signée : *Une vieille Belgique* (la signature au moins est spirituelle).

#### PRIMAVERA

D'où vient, alors qu'avril d'un tapis de verdure  
A recouvert les prés, que, dans un saint transport,  
Tout fête le réveil brillant de la nature,  
D'où vient que je m'embête à mort

Dans ma flâneuse rêverie,  
En cotoyant le clair ruisseau,  
D'où vient que j'ai l'âme attendrie  
Et que je pleure comme un veau ?

Le temps est superbe...  
Des grillons dans l'herbe.  
J'entends le concert...  
Mais à quoi me sert  
Leur douce musique,  
Echo fantastique  
D'un monde inconnu,  
Monde qu'à l'œil nu  
Jamais philosophe  
Dans son ample étoffe  
Ne contempera,  
N'approfondira ?

Pour chasser loin de moi l'ennui sombre et farou-  
C'est vainement que ma main touche [che,  
Au piano vibrant du rire d'Offenbach.  
Réfléchissons... O ciel ! de mon humeur morose  
Je crois enfin tenir la cause :  
J'ai lu « l'Hiver mondain » de monsieur Rodenbach.

De là vient, lorsqu'avril d'un tapis de verdure  
A recouvert les prés, que, dans un saint transport,  
Tout fête le réveil brillant de la nature,  
De là vient, j'en suis sûr, que je m'embête à mort.

A rapprocher de cet aimable morceau :

« Mon cher poète,

» Votre livre *l'Hiver mondain* est tout  
à fait exquis, délicat, raffiné et de la mo-  
dernité la plus séduisante. Je l'ai souvent  
lu avec un charme infini.

Vous voulez être réaliste ? à votre aise ;  
mais ce qu'il y a de plus certain, c'est que  
vous êtes un poète. Les mots en *iste* disent  
tout ce qu'on veut ; le difficile est d'avoir  
comme vous le don qui leur est bien anté-  
rieur : la toute-puissante grâce !

A vous très cordialement.

THÉODORE DE BANVILLE.

Sommaire de la *Revue provinciale* du  
15 avril 1884 : Chauvinisme, ARTHUR  
MEYRARGUES. — Urbains et Ruraux :  
*Don Peyré*, LÉON CLADEL. — Un mot  
sur les poètes contemporains aux Pays-Bas,  
HÉLÈNE SWARTH. — Félibres grands et  
petits : *Paul Gausson*, GABRIEL BIGORRY.  
— Poésies, Paysage, CAMILLE MACAIGNE.  
— Le Cœur mort, THÉODORE JEAN. —  
Pro patria, JUSTINIEN BÉRAUD. — Le  
Naturisme dans les démocraties, JEAN  
LOMBARD. — Les Grands lyonnais : *Pierre  
Dupont*, PAUL CASSARD. — Lettre du

Paraguay, L.-X. DE RICARD. — Au bord  
du Lez, LYDIE DE RICARD. — Une poi-  
gnée de sobriquets de l'Agenais, ELIE  
FOURÈS. — Poésies : *Rondels*, CH. RA-  
TIER. — Conte persan, GASTON JOUR-  
DANNE. — Soir d'été, YVAN RAYS. —  
Les Amis de Rabelais : *François Audiger*,  
AUGUSTE FOURÈS. — Poésies : Les Rêves  
morts, ROZAIRE.

\* \* \*

A la séance du 22 avril du *Caveau* ver-  
viétois, M. Grün, dans une de ses critiques,  
s'est plaint de ce que M. Camille Lemon-  
nier, membre d'honneur du *Caveau*, n'ait  
pas même daigné citer ce Cercle dans une  
étude récente de notre mouvement littéraire.

En même temps que nous lisons ce  
reproche dans *la Feuille du Dimanche*,  
nous recevons le cinquième volume de  
l'Annuaire du *Caveau*. Hâtons-nous de le  
dire, Lemonnier a eu tort en effet. Le  
*Caveau* est en grand progrès. C'est bour-  
geois si vous voulez, mais aussi d'une sin-  
cérité rare et d'une forme souvent fort  
bonne. Au reste, nous consacrerons pro-  
chainement un troisième article au *Caveau*  
verviétois (voir *la Jeune Belgique*, t. II,  
pp. 229 et 311).

\* \* \*

Barbey d'Aurevilly dînait avec Jules  
Vallès.

— Voyez-vous, dit ce dernier, il faudrait  
au moins deux cent mille têtes pour épurer  
la société.

— Moi, monsieur, répartit Barbey en se  
rejetant en arrière et sur ce ton déclama-  
toire qu'on lui connaît, celle de Sarcey me  
suffit !

\* \* \*

Un petit journal français, *Lutèce*, organe  
d'un groupe de vrais jeunes, a, par trois  
fois, reproché à M. Rodenbach d'avoir —  
inconsciemment, dit-il — pris pour titre  
d'une de ses poésies : *les Fêtes galantes*,  
qui est celui d'un volume de vers de Paul  
Verlaine ; à M. Guillemot — un de nos  
collabos DE PARIS — d'avoir pris pour  
titre de sa nouvelle : *Intimité*, qui appar-  
tient à Coppée, et là-dessus notre confrère  
nous juge très ignorants de littérature et

très béotiens. *Lutèce* est le titre d'un livre d'Henri Heine, cher chroniqueur. Paille et poutre, gare!

Que *Lutèce* se souvienne que nous avons publié *Nâis Micoulin* avant qu'elle en commît l'existence, la préface du *Roman d'une nuit* six mois avant l'apparition du livre; que nous avons lu la *Kyrielle de chiens* en manuscrit, et de même *Urbains et Ruraux*; que Rodenbach a fait partie un an des *Ilydropathes* et qu'il y a quelque chance pour qu'il ait entendu parler de Verlaine; *Lutèce* se dira alors que Bruxelles n'est pas Madagascar ni Souakim et que nous sommes un peu au courant des choses littéraires. *La Réforme*, de Bruxelles, a publié, avant tous les journaux français, la préface de *Chérie*.

*Lutèce* a cru bon de commencer son article par le fatal : *Pour une fois, savez-vous?* Cela ne pouvait pas manquer, mais c'est égal, comme nouveauté! Pour renseignements sur la Belgique, s'adresser à Cladel ou à Mendès, nos récents hôtes.

L'incident est clos, n'est-ce pas?

\* \* \*

Je lis dans le *Journal des Gens de lettres* :

« Ainsi que nous le prévoyions en annonçant sommairement dans notre dernier numéro la mort de M<sup>mo</sup> Antoine Clesse, c'est par milliers qu'ont afflué en cette triste circonstance les témoignages de la sympathie qu'a su se concilier depuis longtemps le premier de nos chansonniers nationaux.

» L'un de ces témoignages a sa place marquée dans nos colonnes. Le voici :

« Ce 13 avril 1884.

» Mon cher monsieur Clesse,

» J'apprends par les journaux le grand malheur qui vous atteint. Au moment où vous souffrez, je pense bien particulièrement à vous.

» Vous m'avez, de tous temps, donné des preuves de vos sentiments patriotiques; et c'est d'un cœur sincèrement affligé que je prends part à votre douleur et vous souhaite la force de traverser une si cruelle épreuve.

» Votre affectionné,  
» LÉOPOLD. »

» Se mêler d'avoir du cœur et ne pas s'en cacher est peut-être un peu bien « bourgeois » pour une Majesté et les derniers fidèles de la tradition des rois demi-dieux doivent gémir devant cette simplicité si noblement humaine.

» Laissez-les se lamenter, Sire!... Ces lignes émues, Henri IV et François I<sup>er</sup> les eussent signées, ces lignes sont d'un grand roi!... Elles prouvent plus à coup sûr que l'institution de tous les prix du monde.

» Un de nos lecteurs, toujours à l'occasion du deuil de notre vieil ami, nous adresse les vers qu'on va lire et qui semblent impliquer chez leur auteur la même conviction que chez Carmen Sylva, lorsqu'elle écrivait cette pensée par nous reproduite dans l'étude que nous avons consacrée à cette autre Majesté si chair et os, esprit et cœur : « Ceux qui prétendent que » la douleur chantée est presque guérie, » ou ne sont pas poètes ou n'ont pas souffert. C'est comme si l'on disait que celui » qui crie dans la torture, ou pendant une » opération, ne souffre pas. »

Suivent de mauvais vers....

Eh bien! non, là! confrère Valentin, nous aurons beau fraterniser avec vous, vous trouver un excellent homme et un très estimable et franc écrivain, mais ça, voyez-vous, moi, Max le blond, qui vous écris, je déclare que c'est incommensurablement idiot!

Le premier de nos chansonniers nationaux! Mais où est le second, voyons? Il ne faut pas nous la faire à la Clesse, n'est-ce pas? Ni à la Cobourg! C'est énorme, voyez-vous, d'aller s'épater d'une lettre banale écrite par une majesté « si chair et os » (encore une bien bonne!) et de comparer Léopold à Henri IV et à François I<sup>er</sup>!

Laissez donc le bonhomme Clesse à ses armes et à ses carabines (seules choses qui, chez lui, rappellent.... Flaubert), laissez-le dans sa petite gloirette cantonale et inoffensive, mais ne parlons plus de tout ça, n'est-ce pas? (M. W.)

NEMO.

## A TOUS NOS ABONNÉS

A l'appel de propagande que nous avons fait pendant les six derniers mois, beaucoup de voix ont répondu. Deux cents abonnés nous ont été faits ainsi par quelques amis zélés, et nous tenons à les remercier publiquement de leur dévouement à la cause des Lettres belges.

Notre revue, dont le succès croît chaque jour, est devenue l'organe du bon combat littéraire en Belgique. Parfois violente & brutale, elle ne cesse de brandir le drapeau moderne dont elle s'est une arme contre les royautés caduques. Il faut que nos principes se répandent davantage encore, qu'une propagande active s'établisse, qu'une ligue se forme. Cette ligue, nous en avons arrêté définitivement les conditions; ceux de nos abonnés qui désirent en faire partie sont priés de demander à nos bureaux DIX, QUINZE ou VINGT cartes d'abonnement, qui leur seront envoyées portant un numéro d'ordre qui nous en indiquera le dépositaire.

1° Lorsque DIX cartes seront revenues aux bureaux, revêtues de noms d'abonnés nouveaux, le dépositaire recevra son abonnement *gratis pendant un an*.

2° Lorsque QUINZE cartes seront revenues, le dépositaire recevra son abonnement *gratis à perpétuité* et son nom sera inscrit à la liste des *membres fondateurs* de la *Jeune Belgique*, qui paraîtra à la fin de chaque année.

3° Lorsque VINGT cartes seront revenues, le dépositaire recevra 1° son *abonnement gratis à perpétuité*, 2° une *carte* lui donnant accès libre aux fêtes (conférences, etc.), que nous donnerons dans l'avenir, 3° *toutes les publications* (plaquettes, etc.) que publiera la *Jeune Belgique*. Il sera nommé de même MEMBRE FONDATEUR.

---

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

---

### AUX AMBASSADEURS

PAR OCTAVE MAUS

Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de CH. HERMANS.

Prix : fr 1.50.

### LE BAISER

PAR MAX WALLER

Une plaquette de luxe ornée d'un dessin de FERNAND KHNOFF.

Prix : fr. 1.50.

---

## GIL BLAS

Journal Quotidien

PARIS, 16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS

Publie Monsieur le Banquier, par CHARLES MAYRET.

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 francs

EN VENTE PARTOUT

**INSTITUTION INTERNATIONALE**  
POUR L'ÉDUCATION DES JEUNES GENS  
**établie en 1850**

à **BONN** (PRUSSE RHÉNANE)

(31, Weberstrasse, 31)

sous la direction de

**Laurent MORSBACH,**

Docteur en philosophie et gradué en langues anciennes et modernes par  
l'Université de Bonn.

---

**PROGRAMME DES COURS :**

LANGUES MODERNES (Allemand, Anglais, Espagnol, Français).  
LANGUES CLASSIQUES (Latin et Grec),  
HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.  
MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Algèbre, Géométrie).  
SCIENCES COMMERCIALES.

---

**Observations Générales**

Le nombre d'élèves est limité à une vingtaine. — Ne sont admis que des internes.

Le pensionnat est situé dans le premier quartier de la ville.

Bonn, ville d'université, est connue pour la salubrité de sa situation et ses beaux environs.

---

**CONDITIONS**

Le prix de la Pension est : 1200 marcs (1500 francs) par an.  
Ce prix comprend la pension, l'instruction et le blanchissage.  
L'année scolaire commence le premier octobre.

---

---

**HUMANITÉS COMPLÈTES**

*à domicile (en trois années)*

**PRÉPARATION AUX EXAMENS**

de

**PHILOSOPHIE & LETTRES**

Cours et Répétitions particulières de latin, philosophie, littérature, etc.

---

*NOMBREUX SUCCÈS OBTENUS AUX EXAMENS*

(18 passés avec grand succès sur 20 élèves présentés aux examens de 1883-84)

---

**EXAMEN de SECRÉTAIRE DE LÉGATION**

Cours et leçons particulières d'anglais et d'italien.

Conversation, Grammaire, Traduction, Rédaction, Littérature.

S'adresser à R. BENHAM, professeur, 170, rue Jourdan (Forte Louise).

---

Bruxelles. — Imprimerie ED. MAHEU, 18, rue des Sables.

# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE :

PIERROT LUNAIRE . . . . .	MM. MAX WALLER.
SONNETS . . . . .	IWAN GILKIS.
L'ÉVOLUTION NATURALISTE ( <i>fin</i> ) . . . . .	FRANÇOIS NAUTET.
INVOCATION A LA LUMIÈRE . . . . .	EDOUARD LEVIS.
AU NOMMÉ WAGENER . . . . .	MAX WALLER.
CHINOISERIES . . . . .	GEORGES KHNOFF.
A L'OFFICE DE PUBLICITÉ . . . . .	
LE CŒUR DE TONY WANDEL ( <i>suite</i> ) . . . . .	GEORGES EEKHOUD.
DIALOGUES DES MORTS . . . . .	TÊTE-DE-MORT.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE : NERTO . . . . .	ALBERT SAVINE.



BRUXELLES

BUREAUX :

74, AVENUE DE LA TOISON D'OR, 74

BRUXELLES

J. FINK

I, PASSAGE DE LA MONNAIE, I

PARIS

L. FINK

107, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1884

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

PRIX D'ABONNEMENT :

Belgique : 5 francs par an. — Étranger : 7 fr. par an.

---

---

## KERMESSES

de notre ami GEORGES EEKHOUD, vient de paraître.

Nous consacrerons les pages d'honneur de notre prochain numéro à cette œuvre vigoureuse, qui donne la note définitive d'un grand et fier artiste.

---

---

### BOITE AUX LETTRES

45. Nous sommes forcés de remettre la publication de *Greta Friedmann*. Nous n'avons à dessein donné que 32 pages au présent numéro, afin d'en donner 48 au suivant et de pouvoir publier un chapitre complet du roman de M. Max Waller.

46. A ceux à qui nous avons prêté des livres :

Manquent à l'appel : *Le deuxième Mystère de l'incarnation*, de Léon Cadet. — *Les Aveux*, de Paul Bourget. — *Les Contes cruels*, de Villiers de l'Isle-Adam. — *Contes grotesques*, d'Edgar Poe. — *Charles Demailly*, de Goncourt. — *Entre nous*, de Gustave Droz. — *L'Homme de la Croix aux bœufs*, de Cladel. — *Les Ridicules du Temps*, de Barbey d'Aurevilly. — *Les Félibres*. — *La Tentation de saint Antoine*, de Busch. — Nous implorons une promptre restitution.

47. Nous remettons à un prochain numéro toute réponse aux correspondances que nous avons reçues de nos amis.

---

---

A partir du 15 juillet, les bureaux de LA JEUNE BELGIQUE seront transférés de l'avenue de la Toison d'Or, 74, à la RUE BOSQUET, 84.

---

---



## PIERROT LUNAIRE <sup>(1)</sup>

*A Albert Giraud.*

**P**ETITE chapelle vit encore, ami, et, docile enfant de chœur, je me prépare à verser sur la braise ardente de mon encensoir les grains de myrrhe destinés à titiller de leur bleue fumée, comme eût dit le Scribe, tes larges narines de Pierrot.

Car tu es Pierrot, camarade, Pierrot multiple dont la face pâle se convulse de grimaces rageuses où s'apaise et s'adoucit comme une large tache de lait; Pierrot malade, préoccupé d'une kyrielle d'idées biscornues et stupeffarantes, Pierrot artiste posé sur le coin de mur de la Pensée, dans une pose dandy, la tête éclairée par la Lune; Pierrot matamore, endiablé à la bataille et giffant de ses longues manches flottantes les cuistres de son époque; Pierrot triste, gai, heureux, désespéré, mauvais; en l'air, à plat ventre, sur le flanc, sur une jambe, dans un équilibre absurde, les bras au ciel, suppliant, le nez dans l'azur d'un décor shakspearien et les yeux dans l'azur des nues, à droite, à gauche, au milieu de rien du tout qui n'a pas le sens commun et qui se nomme la Chimère... et c'est une pétarade, une avalanche, un tutti sonore de bourrades, de taloches, de chiquenaudes, de pieds de nez, de pichenettes, de zuts, de navets, de nèfles, de flans, de flûtes et de oustes, — le Grand, Immortel et Royal Jem'enfoutisme!

C'était bête à la fin, dis, mon vieux, de s'occuper d'une masse de choses qui existent et qu'on voit, les sottes! Je crois, vrai Dieu! que nous commençons à avoir du bon sens! Très sérieusement, ça ne pou-

---

(1) *Pierrot Lunaire*, rondels bergamasques, par Albert Giraud. — 1 vol. Paris, Lemerre, fr. 3-50.



vait pas durer. Qu'est-ce que ça peut bien nous fiche, les hommes, ces idiots qui marchent tous avec deux jambes et parlent raisonnablement ? Avec ça que c'est bien difficile ! Ah flûte ! turlututu lanlaire ! Je m'en fustige gracieusement la paupière, et, fatigué de regarder l'horizon comme tout le monde, je me tire des pieds et vais me jucher le pif entre deux étoiles pour voir si tu n'y es pas...

Et tu y es, farceur !

Or ça, posons les pattes sur la rayonnante croupe de Vénus, calons-nous dans la brillante aisselle de Saturne, et, pour ne pas nous enrhummer, couvrons-nous bien de la peau lumineuse et douillette de la Grande-Ourse.

Es-tu bien ? Ecarte donc ce nuage... Tiens ! une étoile qui file ! C'est une attention, elle veut nous rappeler les caissiers du petit pays là en bas, tout en bas...

Fff ! ah ! J'ai des envie de vivre, de gaudir, de cascader, de danser le pas de six sur les œufs mollets de la vie, de sauter, comme Paillasse sans doute, mais comme aussi Colombine la Svelte, ta " confrère " es-comédie italienne, de pousser, ainsi qu'un King-Charles de cocotte, de petits jappements de joie, de tourner des rondes énormes, de rire et de rire — tant et si fort au milieu du silence des éthers, que des tas de gens mal tournés et bancroches d'esprit se figureront entendre dans la nuit les gémissements effroyables d'un martyr qu'on écorche vif et qui, sur le fond blanc de la clarté lunaire, apparaît comme une grande et tragique tache rouge...

Tout cela n'est pas très clair — c'est toi !

\* \* \*

Oui, dans notre temps bête où l'on s'échine à triturer les âmes pour en faire suinter et jaillir une réalité méprisable, où l'on nous réduit, pluminifs inexténués, à dire la vérité, quand c'est si bon mentir ! où les mêmes bonshommes redisent les mêmes billevesées depuis Job-le-Mal-propre jusqu'à Sarcey-le-Repoussant, c'est exquis de caresser tendrement les plumes soyeuses de l'Impossible, de bondir comme le clown de Banville par delà les fronts de la foule, et d'appliquer, sans cure des Joseph Prudhomme de la presse grande, moyenne ou petite, ce droit à la Fantaisie lyrique que tu réclames pour tien, toi, Albert Giraud, poète de *Pierrot Lunaire*, mon vieux camarade que j'ai par cent fois envoyé à tous les cent mille diables, détesté, honni, conspué, vilipendé, et que j'aime quand même, canaille !

Bone Deus ! Maria Virgo, Corne de bœuf ! C'est inaltérablement suave, après ces élections où la politique nous vole, comme une fille, le meilleur et le plus précieux de nos minutes, après ces potins de critique où des écrivards crottés nous épluchent de leurs pattes sales, après tous les petits combats et toutes les grandes joûtes dans lesquels, malgré tout, nous perdons un peu de nos plumes — elles repoussent heureusement ! — après tout ce qui n'est point la béate dégustation du Beau, c'est une joie de se promener avec ton chimérique Pierrot dans les chemins nappés d'un laiteux clair de lune, seul avec l'amant rêveur de la divine Blanche et vêtu comme elle de lumière et de neige !

Tu ne l'as pas créé, ton Pierrot, pas plus que tu ne t'es créé toi-même ; par une sèche nuit d'hiver, tu as passé les manches de sa veste flottante, et, fier, tu t'en es allé vers l'Inconnu, vers les régions du Rêve où tout s'éclaire et se translucide, où le Rire moderne gémit comme une corde qui se brise, où la peine devient douleur et la douleur supplice, où les choses se *sentent* si cruellement que l'on souffre d'elles...

Tu as passé la barrière incandescente du Possible et, la tête en feu sous ton masque livide, tu t'es enfui d'un coup d'aile crier dans les espaces infinis, le cœur saignant, les yeux morts.....

Fantaisie ! qu'importe le mot ! La Fantaisie n'est que l'hypocrisie de la Réalité, et dans tes rondels, il y a plus de nous-mêmes que dans les récits des conteurs, monographes, documentards, et humanophiles, ces historiens qui font des phrases comme on fait de faux billets de banque.

O joie ! Lire des vers qui tintent comme des cordes de cythare, se baigner dans des visions flottantes où la Forme hautaine et superbe rit à la Pensée cruelle et profonde !

Ceux qui ne verront dans ton livre que des variations savantes de Parnassien, sont des ânes ; il y en aura beaucoup, rassure-toi !

Il y aura des huées lorsque, les yeux levés vers l'admirable tableau de Dubois, tu *diras* cette toile tragique :

Les cigognes mélancoliques,  
Blanchâtres sur l'horizon noir,  
Pour scander les rythmes du soir  
Font claquer leurs becs faméliques.

Elles ont vu les feux obliques  
D'un grand soleil de désespoir  
Les cigognes mélancoliques  
Blanchâtres sur l'horizon noir.

Une mare aux yeux métalliques  
Renverse en son vague miroir  
— Oû du jour qui vient de déchoir  
Luisent les ultimes reliques —  
Les cigognes mélancoliques.

Il y aura des rires, lorsque, dans ces autres treize vers merveilleux, tu diras les souffrances du poète, ce qu'un des nôtres a nommé le tourment du chef-d'œuvre, cet arrachement continu de nos fibres et de nos nerfs :

Les beaux vers sont de larges croix  
Où saignent les rouges poètes  
Aveuglés par les gypaètes  
Qui volent comme des effrois.

Aux glaives les cadavres froids  
Ont offert d'écarlates fêtes,  
Les beaux vers sont de larges croix  
Où saignent les rouges poètes.

Ils ont trépassé cheveux droits,  
Loin de la foule aux clameurs bêtes.  
Les soleils couchants sur leurs têtes  
Comme des couronnes de rois,  
Les beaux vers sont de larges croix.

Et dans ta toilette de Lune, ô Pierrot, tu t'es étendu sur ces gibets, et des blessures de tes mains et des blessures de ton corps pantelant sont tombés, comme de larges gouttes de sang, tes cinquante Rondels Bergamasques !

\* \* \*

C'est tantôt ce spleen, ce goût orgueilleux du néant qui te tourmente, tantôt un besoin lénifié d'harmonies rêveuses et tendres, chantant en sourdine un thème exquisement doux :

L'âme du violon tremblant  
Plein de silence et d'harmonie  
Rêve dans sa boîte vernie  
Un rêve languide et troublant.

Qui donc fera d'un bras dolent  
Vibrer en la nuit infinie  
L'âme du violon tremblant  
Plein de silence et d'harmonie.

La Lune d'un rais mince et lent  
Avec des douceurs d'agonie  
Caresse de son ironie  
Comme un lumineux archet blanc  
L'âme du violon tremblant.

De tels vers, vois-tu, Pierrot, ne peuvent pas mourir, ils sont inaltérablement purs et durables par la Forme autant que par la Pensée. Ils sont l'expression résignée de la langueur des âmes errantes au bois sacré du Beau; ils sont, non plus le cri strident des révoltes et des colères, mais le renoncement parlé et la résignation pensive...

\* \* \*

La symphonie reprend...

Un très pâle rayon de Lune  
Sur le dos de son habit noir,  
Pierrot-Willette sort le soir  
Pour aller en bonne fortune.

Mais sa toilette l'importune,  
Il s'inspecte et finit par voir  
Un très pâle rayon de Lune  
Sur le dos de son habit noir.

Il s'imagine que c'est une  
Tache de plâtre, et sans espoir  
Jusqu'au matin, sur le trottoir,  
Frotte, le cœur gros de rancune,  
Un très pâle rayon de Lune.

Pierrot n'a plus sa veste de neige; le blanc le dégoûte; il en a mangé au coin des carrefours avec des filles de joie, et sa dernière candeur il veut la chasser, comme s'il la plaignait, avec un gros soupir, de vaguer par ce monde...

Il a passé son habit noir pour avoir l'air d'un gommeux de salon, il est tombé dans l'encrier d'un critique, poveretto! et il s'échine et il s'esquinte à nous ressembler; mais il se lassera tout à l'heure, Pierrot, jettera dans la gouttière sa sombre guenille et, d'un coup sec de son escarpin sur l'asphalte, il bondira d'un seul élan, la bouche arrondie pour baiser, le front baigné d'air pur, les bras étendus et déployés comme deux ailes blanches, pour retrouver, parmi les astres et parmi les nuages, dans le sillon des nébuleuses, et buvant à longs traits la voie lactée, son immortelle et virginale fiancée — la Lune!

MAX WALLER.



## SONNETS

—

I

### A MITIÉ



MON ami le plus cher ne m'a pas appelé  
Bâtard, faussaire, escroc, ni proxénète infâme.  
Comme je suis très pauvre, il ne m'a pas volé;  
Comme je suis garçon, il n'a pas pris ma femme.

Il ne m'a pas poussé dans un puits; il n'a pas  
Mélé de l'arsenic dans mon vin. Magnanime:  
Il eût pu m'étouffer entre deux matelas, —  
La peur des tribunaux l'a préservé du crime.

Même il a hasardé la générosité,  
Le brave homme, jusqu'à ne pas prendre pour cible  
Mon crâne ou pour fourreau ma gorge. Sois sensible

A cette hyperbolique et burlesque bonté,  
O mon cœur; dans l'oubli noyons l'irréparable,  
Et sous un lourd pardon broyons ce misérable.

II

ARRIVÉE

Vers des pays nouveaux, peuplés d'autres visages,  
Irréparablement trainé par la vapeur,  
Je frissonne, je souffre; arriver me fait peur.  
Je devine à travers d'hypocrites présages

De grands châteaux qu'aigrit l'amertume des âges,  
Des murs moisis d'ennui, d'où suinte une torpeur,  
Et, malgré leur sourire adorable et trompeur,  
L'occulte hostilité de haineux paysages.

Bercé par le wagon comme par un vaisseau,  
Au moment d'aborder je me lève en sursaut,  
Ainsi qu'un matelot qu'éveillent des fanfares.

Dans l'ombre de la nuit hasardeuse, je vois  
Vos feux, ô cœurs lointains, briller comme des phares  
Sur des bords inconnus où m'appellent des voix.

III

CHARME DE L'ENFANCE

Tes quinze ans qu'illumine une clarté d'aurore,  
Tes yeux où luit l'azur d'un horizon naissant,  
Tes lèvres que rougit la santé de ton sang,  
Tes doux et blonds cheveux qu'un soleil levant dore,

Ta pensée où je vois ton avenir éclore,  
Et, dans ton corps timide et fier d'adolescent,  
La naïve grandeur d'un cœur simple et puissant,  
Dont la beauté native elle-même s'ignore.

De tout cela te vient le charme triomphant  
Qui m'a fait te donner, mon frère, mon enfant,  
Dans mon premier regard, le meilleur de mon âme.

Sur mon rêve blessé par un monde avili  
Ton rire caressant coule comme un dictame  
Et verse sur mes maux le lait pur de l'oubli.

IV

EN BARQUE

*A William Picard.*

L'adolescent rêveur, penché dans la nacelle,  
Plonge les avirons dans l'eau morte, sans bruit.  
A la barre est assis, sombre comme la Nuit,  
Un énorme chien noir, qui l'observe et grommèle.

Pareil aux dieux obscurs de l'énigme éternelle,  
Est-ce un nocturne sphinx de nos destins instruit ?  
Quel secret malfaisant, quel bonheur caché luit  
Comme un ardent charbon dans sa large prunelle ?

Toi, mon enfant, sans voir l'animal ténébreux,  
Qui tourne lentement ses globes phosphoreux  
Vers l'espace futur où pénètre la proue.

Tu souris doucement en regardant les cieux,  
Car la vie est pour toi rose comme ta joue  
Et ton jeune avenir aussi bleu que tes yeux.

IWAN GILKIN.



## L'ÉVOLUTION NATURALISTE

—

M. ÉMILE ZOLA

—

III



EL est l'insuccès de M. Émile Zola dans ses prétentions à innover une littérature scientifique que peu à peu ses partisans les plus dévoués, ceux-là mêmes qui ont écrit *les Sœurs Vatard* et collaboré aux *Soirées de Médan*, se sont débandés, chacun suivant sa fantaisie, pour laisser tout le terrain au piètre auteur de *Charlot s'amuse*, qui, lui, applique rigoureusement la doctrine du maître,

Bien plus, c'est au moment même où le critique naturaliste semblait le plus écouté que, lentement, sans fracas, grandissait la gloire solide des Lecomte de Lisle, des Banville, des Mendès, des Barbey d'Aureville, de tous les purs artistes qui considèrent l'art comme une aristocratie et qui ont rallié, en ces dernières années, dans une admiration profonde, les meilleurs éléments de la jeunesse littéraire actuelle.

Personne n'a suivi M. Zola. Tout au contraire, on s'est raccroché aux aristocrates par une sorte de besoin d'élégance propre aux esprits cultivés. Peut-être en se plaçant au point de vue historique, point de vue assurément légitime, même en art, s'inclinerait-on devant la tâche sociale qu'accomplissent certains écrivains, car comme le dit si bien Renan : « Où en serions-nous si Louis XI avait eu le cœur moins vil, l'âme moins cupide, la conscience plus timorée ? » De même on pourrait dire que c'est en en faisant ressortir la vulgarité que M. Zola, écrivant l'excessive protestation de *Pot-Bouille*, nous détache le mieux de l'amoindrissante bourgeoisie. — Ici encore, j'en fais la remarque incidemment, l'inconséquence apparaît, énorme. Quand on s'est promis d'être un analyste rigoureux, désintéressé et de faire œuvre de savant, c'est-à-dire d'expliquer, partant de justifier et non d'accuser, on n'écrit pas pareil réquisitoire et l'on n'a pas des idées si préconçues qu'on manifeste ses haines dès la première œuvre en disant au sujet de certaine coutume provençale : « Miette le cachait sur son cœur, dans la tiédeur de ses habits, *comme les petites bourgeoises cachent les galants sous les lits ou sous les armoires.* »

Mais M. Zola se soucie bien de la mesure et de la justice ! Analysez intimement son tempérament très complexe et vous croirez saisir les sourdes rancunes d'une nature qui voudrait se dépêtrer du moule bourgeois où elle a été coulée. Ses haines ne sont jamais pour les simples et les faibles. De Gervaise, par exemple, il a fait une martyre et s'il montre Coupeau dans toute sa laideur, au moins il ne s'acharne pas. Mais les Rougon, mais Duveyrier, mais la famille Josserrand, mais les mœurs de la bourgeoisie, avec quelle colère il les dépeint ! Malheureusement, son âme étant demeurée bourgeoise, sa protestation sera grossière, le polémiste bavera sans se douter qu'il est une forme aristocratique du ressentiment qu'on appelle le dédain et que cette forme est d'autant plus heureuse qu'elle sait, à l'occasion, prendre les caractères apparents de la plus large indulgence.

Sans citer l'ironie charmante de Banville, comparez les revendications ardentes de M. Zola en faveur de la liberté en matière d'art et ses



coups de boutoir contre la morale, avec la fine et fustigante préface de *Mademoiselle de Maupin* où Gautier exécute avec tant d'esprit et tant d'humour la légion des hypocrites et des sots. Ici c'est une fière cravache qui cingle et laisse une empreinte aussi profonde que celle du fer rouge, là c'est une bastonnade, bastonnade vigoureuse, certes, volée superbe incontestablement ; — mais brutale et, par cela seul que le moyen est plus grossier, esthétiquement sa valeur est moindre. Au fond les mépris étant les mêmes, l'expression seule est à choisir, car il est une façon de s'exprimer par laquelle on ne s'amoindrit pas. Et c'est un des privilèges du Français de savoir rosser ses gens, à distance, sans se commettre.

Précisément, ce qui manque le plus à l'auteur de *l'Assommoir*, c'est l'esprit français. Il a des jugements d'ascète où le rigorisme allemand s'allume de toutes les intolérances espagnoles. Cet écrivain qu'on a accusé d'immoralité est le plus implacable des moralistes. Les écarts passionnels, les abandons irréflechis dérangent son esprit méthodique ; les plus légères défaillances le trouvent impitoyable et c'est avec une joie débordante qu'il montrera les revers de l'amour. Aussi le vice et même la simple faute les dépeint-ils sous les couleurs les plus sombres.

Rappelez-vous, pour preuve, cette dramatique scène de *Pot-Bouille*, d'un souffle quasi-shakespearien, où Berthe Jossierand, dans les bras de Muret, surprend la conversation de ses gens vidant dans le dépotoir commun leurs basses rancunes. Jamais l'adultère n'a été plus profondément stigmatisé, jamais un romancier tolérant n'imaginerait pareille scène, car c'est encore une des caractéristiques de l'esprit français que cette façon traditionnelle de traiter l'adultère comme un accident drôle — tout simplement.

Faut-il ajouter que cette tolérance est basée sur une connaissance très approfondie de la fragilité et des faiblesses humaines ; et qu'elle a plus de chance de prédominer, surtout en France, que la philosophie, nullement prude, mais absolument trop rigide de M. Zola ? Le tempérament germain, originellement roide et sans souplesse, qui transplanté en Angleterre a revêtu le caractère effarouché que l'on sait, a produit sur la terre française, grâce à ses alliances avec les races gauloises et celtiques, un type chez qui la décence apparente et la distinction extérieure cachent et légitiment adorablement bien des licences. Ce que la race gauloise a dans son essence de trop cru, de trop libre, de trop vulgaire se trouve relevé dans des proportions exquisées par l'élément germain plus sévère et plus contenu. Et l'esprit païen a présidé à cette union. De sorte

que la note distinctive du caractère français perce dans une heureuse compréhension de la vie et une disposition à faciliter, le plus largement possible, les expansions naturelles. Un optimisme charmant est né de cette philosophie aimable qui a conquis le monde. Aussi la plupart des œuvres françaises, profondément épicuriennes, chantent-elles à l'envi les joies terrestres. De parti-pris, on y veut jeter un voile sur les laideurs humaines et n'en mettre en relief que les beautés. C'est ainsi qu'au siècle dernier, la frêle mais courageuse marquise, dans la seule crainte d'assombrir son entourage, se mourait le sourire aux lèvres — philosophiquement. Et c'est ainsi que de nos jours, subissant la tradition et l'hérédité, les sympathies du Français vont, en dépit de leur médiocrité, à celles des productions où la nature humaine, lavée et transfigurée, apparaît sous quelque image trompeuse et séduisante.

Sans doute aujourd'hui les âmes sont plus inquiètes, mais le temps n'a que peu modifié leurs dispositions faciles. Le peuple qui en plein siècle de Paris court au théâtre, dans son uniforme de Mobile, n'est pas un peuple bien pessimiste. Avidé d'émotion, d'ailleurs, il aime le drame, à cette condition, toutefois, qu'on le lui montre non comme un trou béant où l'on s'abîme à jamais, mais comme une sorte d'orage auquel succédera le bon soleil.

Il est donc étrange qu'il ait favorisé ou simplement permis l'éclosion sur son sol de natures comme celles de Balzac et de M. Zola. Encore Balzac, plus chevaleresque, s'attaque-t-il surtout à ce qui blesse la générosité et la fierté, et il a de ces détentes de latin pendant lesquelles il écrit les *Contes drôlatiques*. Zola, au contraire, s'enfonce de plus en plus dans le noir. Baigné de lumière sur cette terre de Provence où il est né, on ne sait quel ferment d'iconoclaste prévalant par moment sur sa nature d'artiste lui inspire ces réquisitoires où il renie le meilleur de lui-même, c'est-à-dire le lyrisme, la couleur et le son.

Une nature si contradictoire en ses mobiles, si dépourvue d'unité ; une nature où se manifestent si étrangement le dérèglement dans la méthode et le désordre dans l'ordre ; un tempérament qui, tout en paraissant maître de lui, subit toutes les fougues et s'abandonne à tous les caprices, un tel écrivain ébauchera des types, décrira magistralement des coins de ville et des coins de campagne, élaborera des plans grandioses, mais il n'écrira pas une œuvre judicieusement pensée, aux proportions équilibrées et savamment harmonieuses.

Surtout, en dépit de quelques imitateurs et sauf en quelques points que je vais indiquer, il ne fera pas école parce qu'il est une sorte de

manifestation isolée, parce qu'il ne reflète ni les aspirations, ni les goûts de son pays, ni ses amours, ni ses haines, que plutôt il exprime les haines allemandes, car se figure-t-on l'autorité d'Emile Zola écrivant en Allemagne, après 1870?...

En France, insensiblement, après l'étonnement de la première heure, les instincts invétérés de la race ont repris le dessus. Dans toutes les classes s'est manifesté un retour en faveur de ceux des écrivains qui ont repris les traditions nationales. Comme au plus beau temps de Ponson du Terrail, le peuple s'émotionne aux tragi-comiques aventures que leur content, en sceptiques, les Richebourg et les Lermina; les Gréville, les Delpit et les Ohnet flattent la sensiblerie bourgeoise; l'artiste applaudit les silhouettes spirituelles et gracieuses qu'évoquent les Banville et les Mendès; et s'il en est parmi ces artistes dont l'âme tourmentée ne peut se satisfaire de ces douces magies, s'il en est qui aiment les tortures de l'analyse et pour qui le heurt des sentiments contraires est un spectacle d'une saveur incomparable, ceux-là liront les pages hautaines de Jules Barbey d'Aurevilly dont la plume experte en l'art de scalper les âmes a écrit dans un seul volume plus de vérités sur la nature humaine que M. Emile Zola dans les douze volumes réunis de ses Rougon-Macquart.

Ce que nul ne contestera à l'auteur du *Ventre de Paris* c'est son sens très profond de la physiologie, c'est d'avoir donné une volonté, une conscience à la matière, c'est d'avoir animé le milieu. Malheureusement il n'a pas compris l'âme moderne; son œil est trop gros pour en saisir la complexité et les infinies délicatesses. Même dans la peinture extérieure de ses types il procède par taches et toutes ses figures apparaissent comme brouillées. Ce qu'il a le mieux rendu c'est le mouvement et la fièvre des rues et il a innové ce que l'on pourrait appeler la poésie du mercantilisme, ce mercantilisme élargi des Halles et du *Bonheur des Dames* qui écrase le chétif et timide commerce bourgeois et peut-être avec lui toute la mesquinerie, toutes les petites gens, tous les médiocres appétits dont ces étroites boutiques étaient le réceptacle.

Hélas, si vibrantes et si artistement touchées que soient ces descriptions, elles ne semblent pas devoir diminuer l'éternel prestige du monde enchanté que l'imagination poétique a créé. Tel sera du moins l'avis de ceux qui ont pénétré le passé et se sont créé des attaches avec les mondes disparus. Ces attaches, d'ailleurs, que n'a jamais connues M. Zola, sont peut-être une lourde chaîne qui pourraient bien enrayer le meilleur de notre vitalité!

Car qui sait ce que l'homme sera demain et de quel avenir des esprits comme Zola sont les signes précurseurs? La critique est essentiellement négative, même la mieux entendue. Etroite ou large, qu'elle rampe ou qu'elle plane, elle est une sorte de gardienne jalouse et méfiante. Quand elle n'exprime pas des sympathies ou des antipathies toutes personnelles, elle croit remplir son rôle en respectant le fait accompli, avec le seul souci de s'appuyer sur celles des lois esthétiques qui dominent les écoles et ne varient pas. Elle pourra ainsi être injuste envers des artistes comme Zola et envers tous ceux qui, comme lui, renient ouvertement leurs plus hautes facultés artistiques au profit du côté social de leur œuvre. C'est à la critique historique qu'il appartiendra, dans l'avenir, de réparer l'injustice, s'il y a lieu.

Quant aux contemporains, il est légitime qu'ils regrettent les hérésies de M. Zola et qu'ils redoutent la prédominance de la science sur l'art. Avec cette réserve, cependant, qu'il serait inutile d'aller trop loin dans cette voie. Car si M. Zola nous apparaît comme le mécanicien de la lourde locomotive du Progrès qui brise les statues sur son passage et fait s'enfuir les dieux, on peut toujours se dire, en manière de consolation, que jamais, jamais des rails ne sillonneront le sol fleuri du beau pays des Rêves !

FRANCIS NAUTET.



## INVOCATION A LA LUMIÈRE



FANFARE éclatante, ô vers, ô mes enfants,  
Vous qui sortez ardent de ma pensée altière,  
Alerte! élancez-vous, riches et triomphants,  
Mon esprit va chanter la sublime lumière.

Ténèbres, fondez-vous, disparaissez, ô nuit,  
Océan au front glauque, arrêtez vos tempêtes,  
L'âme de Prométhée en mon âme a reluit.  
A genoux, ô penseurs, à genoux, ô poètes.

. . . . .  
O pieuse lumière, o dompteur du futur,  
Toi dont on voit en Haut le cœur saignant et chaste  
Sous le temple céleste et la paix de l'azur,  
Laisse s'agenouiller un prêtre de ton faste.

En moi j'ai le miroir de ton éternité,  
La clarté c'est la vie et l'esprit des poètes.  
Ces êtres tout remplis d'âme et de majesté  
Habitants idéals des plus célestes faites.

O toi rouge soleil, ô toi lune d'amour,  
O toi superbe enfant des voluptés hautaines,  
Étoile! O belle étoile, et toi blancheur du jour,  
Vous tous qui m'êtes chers, ô lumières sereines.

L'ombre de la nature éternelle se meurt  
Et sur le piédestal d'un volcan titanique,  
Déjà j'entends chanter la subtile rumeur  
Du feu qui portera mon génie héroïque.

Ce génie est le tien, fils aîné du néant,  
Ce génie est le tien, ô lustrale lumière,  
Maîtresse du penseur dont l'esprit effrayant  
Plâne trop haut pour voir la stérile matière.

Ce génie est le tien, ô blanche immensité,  
Toi que le Tout-Puissant, à mains royales, sème  
A l'heure où dans le noir la maigre volupté  
Jette au Ciel endormi son amoureux blasphème.

Puissé-je t'oublier, ô féerique échanson  
Qui verse dans mon cœur, du haut des voûtes nues,  
Le nectar lumineux d'où ma folle raison  
Monte en globules d'or vers la cime des nues.

EDOUARD LEVIS.



## AU NOMMÉ WAGENER

—



ORSQUE nous avons, à la *Jeune Belgique*, appris la mort de M. Louis Hymans, nous n'avons pas hésité sur l'attitude que nous avons à prendre : respecter, dans la sérénité de la mort, celui que nous avons si souvent attaqué lorsqu'il vivait et pouvait se défendre.

Or, un monsieur quelconque, recteur d'une Université où nous avons beaucoup d'amis, a cru digne, sur une tombe, de jeter de plates injures à notre groupe.

„ Louis Hymans avait une profonde horreur pour tout ce qui, en matière de style, est faux, emphatique ou maniéré. Il détestait avec une égale énergie les mièvreries néologiques et les platitudes aussi écœurantes que prétentieuses de certains apôtres du naturalisme... „

Quelque vague que soit l'affirmation et quelque étrangère à tout ce que nous professons en fait d'opinions littéraires, personne ne s'est mépris sur l'intention de celui qui la formulait.

Nous la prenons, nous, comme un outrage au défunt. Ni en son nom, ni au nom de l'Académie, M. Wagener n'avait le droit de prêter à M. Hymans des idées exprimées de cette façon blessante et brutale. On ne polémique pas sur une tombe, monsieur le professeur ; fût-on de l'Académie, on ne peut aller jusque-là ; désormais, sachez-le, vous êtes jugé.

Vous êtes notre ennemi, monsieur, et nous vous clouons côte à côte avec certains de vos collègues dans la nudité de votre pédagogie et de votre insuffisance.

MAX WALLER.



# CHINOISERIES

III

## PROMENADE AMOUREUSE

Pour F. Nautet.



UR sa robe d'argent, lourde d'orfèvreries,  
Elle laisse pleurer l'or de tresses fleuries  
Que plus jamais des doigts tremblants ne boucleront.  
Les yeux couleur de lys royal, et sur son front  
Portant sa rêverie ainsi qu'un diadème,  
Elle se sent frôler par une âme qu'elle aime  
Et suit les bleus soupirs d'un lointain angelus.  
Du poème d'amour qu'ensemble ils avaient lus,  
— Elle, effeuillant les mots, lui, d'une voix divine  
Murmurant les aveux qu'un cœur aimant devine,  
Sous le mol bercement des vers noyés de pleurs, —  
Il ne reste plus rien que des sons, des couleurs  
Vagues comme un profil de saule dans la brume.  
La nuit plane, adorable, et de l'étang qui fume  
S'envole sur les bois un humide baiser.  
Et l'amoureuse sent tout son cœur s'apaiser  
En voyant les flocons de sa blanche pensée  
Neiger languissamment vers la lune glacée.

G. KHNOPFF.



## A L'OFFICE DE PUBLICITÉ



L'OFFICE DE PUBLICITÉ dont nous avons déjà à deux reprises constaté et prouvé l'indigne mauvaise foi à notre égard, vient encore d'oser affirmer que des jeunes se seraient présentés chez eux, " étaient prêts à renier leur drapeau littéraire, à passer dans leur camp avec armes et bagages, à mettre en pièces leur tunique de lévites de la chapelle voisine, etc..... "

Nous donnons à *l'Office de Publicité* le démenti le plus formel et nous la mettons au défi de *nommer* un seul des nôtres qui ait tenu pareil langage et se soit offert à semblable palinodie.

# LE CŒUR DE TONY WANDEL

(Suite)

—  
V



LORSQUE le banquier se réveilla le lendemain au petit jour, après dix-sept heures d'un sommeil égal, le vieil homme n'existait plus. Des cheveux noirs, plantés drus, garnissaient son occiput comparable la veille à un récif constamment lavé par la vague; les ornières de son front s'étaient remplies; une chair ferme étoffait ses joues flasques, un sang vif les colorait de la façon la plus avenante; les yeux caves et cernés se rallumaient dans leurs orbites; disparue également la patte d'oie qui en outrageait les contours; au lieu d'une lippe exsangue et livide il récupérait ses lèvres incarnadines d'autrefois, et même ses dents, ses chicots branlants et déchaussés qu'il allait remplacer par un ratelier osanore s'emboîtaient solidement dans leurs alvéoles et présentaient un émail irréprochable. Ce rajeunissement ne s'arrêtait pas à la tête mais s'étendait à la carcasse entière: la taille se redressait, les muscles adipeux, ballotant autour du cartilage, saillaient renforcés comme à vingt ans; son thorax bombait; il retrouvait ses solides poteaux de l'adolescence. Aussi, lorsqu'il se fut jeté à bas de son lit, c'est à peine s'il reconnut dans la haute glace devant lui le gaillard bien découpé qui lui souriait l'air bon enfant.

Avec cela une humeur adorable le possédait et jonglant avec ses chaussures, se douchant comme un gamin, étourdi, passant les bras dans ses culottes et les jambes dans ses manches, il finit pourtant par s'habiller, ioulant, gringottant, ballant, sans même prendre la peine de sonner son valet de chambre. Cependant celui-ci, ronflant dans la pièce à côté, se réveilla en sursaut très intrigué par cette aubade. En le voyant accourir, la bouche en O, Trekkenpluk battit un nouvel entrechat et partit d'un formidable éclat de rire.

— Ah! ah! Hi! hi! Poufpoum! La, la la! L'ineffable tête! Qu'a-t-il donc à me regarder ainsi, le sublime pendard! Aliho?

Le vieux domestique ne pouvait en croire ses yeux de batracien. C'était bien là son maître, mais son maître à trente ans, l'âge qu'avait



Trekkenpluk lorsqu'il engagea ce maraud. Mais non, le Trekkenpluk hilare et funambulesque qui surgissait ce matin on ne sait d'où, à la place du lamentable paroissien d'hier, valait même mieux que tous les Trekkenpluk connus jusqu'à présent par Klaes. Jamais, en aucun moment de sa vie, le visage du riche homme n'avait revêtu cette expression accueillante et bénigne.

— Eh bien Klaes, mon vieux serviteur, je vous prends en défaut, pas vrai ? fanfara le banquier... Vous avez une singulière façon de veiller les moribonds ; j'aurais pu expectorer ma diablesse de vie et râler comme une locomotive en délire avant que Klaes songeât seulement à venir me souhaiter bon voyage... Aussi, n'ai-je plus envie de partir ; farçeurs que vous êtes ! Je demeure avec vous, et comme je hais les mines renfrognées je décuple tes gages ! Entends-tu, voleur, scélérat... Et maintenant, décampe et cours beurrer mes dix tartines.... Oui, dix, pas une de moins.... Et mignoter mon café.... *All right !*

Et jouissant de la stupeur du vieux domestique, il passa devant lui, ingambe et nerveux, piaffant, quitta sa chambre et descendit l'escalier quatre à quatre. Et son rire de Titan en liesse, et sa chanson tintamarresque entrecoupée de cris d'animaux apocalyptiques, se répercutaient de palier en palier, emplissaient les corridors mornes, éveillaient des échos d'une allégresse pyramydale que le somptueux palais ne connaissait plus depuis longtemps, n'avait même jamais connue.

Tous les larbins s'estomaquèrent ; mais ils prirent assez philosophiquement leur parti de cette résurrection, car tous eurent à se louer des nouvelles conditions que leur fit Trekkenpluk. On aurait crié au miracle si le docteur Van Kipekap n'eût pas habitué depuis longtemps la Flandre et le monde à des phénomènes aussi invraisemblables. Les héritiers grincèrent des dents. Voilà qu'ils retrouvaient frais comme un gardon et capable de toutes les fugasses, le richissime grigou dont ils se partageaient à l'avance les copieuses dépouilles. Le ressuscité, après s'être amusé de leur déconvenue, les prit en pitié et leur servit depuis ce jour une pension dont plus d'un roi en exil se serait contenté. Et sa générosité s'étendit de sa famille à l'armée formidable de commis trimant dans ses bureaux. Jadis il les outrait comme des nègres et jamais commandeur ne se rendit plus odieux à ses subordonnés. A présent il fit pleuvoir l'or sur ces pauvres hères ; accorda de splendides invalides aux plumitifs usés à son service ; et, au lieu du patron hargneux, bougon, implacable, dont la seule apparition dans l'enfilade des bureaux donnait la petite mort à la famélique légion, les gratte-

papiers ragailardis, bien lestés du ventre et du gousset, connurent un *baes* idéal, un roi de Cocagne, épanoui et vivifiant comme un soleil.

L'âme pétrée d'antan n'existait plus. Avec le cœur de l'humble Tony Wandel le mauvais riche incarnait toutes les vertus de l'évangélique paveur.

Le résultat de cette transposition de viscères avait même dépassé cette fois les plus hardies prévisions de Kipekap lui-même.

Les qualités nouvelles de Trekkenpluk paraissaient d'autant plus éclatantes qu'elles se manifestaient au milieu d'une oligarchie bourgeoise, cupide et matérialiste, n'adorant plus que le veau d'or et cent fois plus dure au pauvre monde que la pire des aristocraties féodales et des autocraties absolues. Aussi ses collègues du haut négoce, les boursiers, les brasseurs d'affaires le croyant fou, essayèrent de l'exploiter et de faire passer ses millions dans leurs poches. Ils revinrent bientôt de leur erreur. La bonté ne nuisait pas à l'intelligence du banquier ; ils ne le dupèrent pas plus facilement que dans le passé, et leurs spéculations déloyales tournaient même au profit du « pigeon » qu'ils entendaient plumer en famille. Il resta doublement supérieur à ces arabes et par le génie du commerce et par une absolue probité.

Mais de toutes les conséquences de l'opération pratiquée en partie double par le docteur Kipekap la plus imprévue, la plus abracadabrante fut sans conteste le mariage du banquier avec la veuve de Tony Wandel. Cette union inouïe en apparence fut déterminée par des phénomènes psychiques que le docteur Kipekap ne laissa point échapper à ses observations et qu'il consigna dans *les Mystères de la Survie*, ouvrage recueilli dans les Chroniques saturniennes après la fin de la Terre.

## V I

Il arrivait fréquemment que le banquier radoubé songeât à Tony Wandel, son doux et bénin sauveur, mais contrairement à ce qu'on supposerait il n'éprouvait aucun remord d'avoir cherché chape-chute au généreux gars ; il ne se considérait nullement comme l'instrument de la fin horrible du paveur. Non, il reportait avec une sereine mélancolie sa pensée sur cet humble martyr, il le pleurait comme un frère tendrement chéri, un autre lui-même, arraché par une inéluctable loi aux préoccupations terrestres ; il ne se représentait jamais l'ombre de Tony sous la figure d'un fantôme lamentable et courroucé venant lui reprocher son atroce marché, mais bien sous les traits sympathiques

d'un jumeau, d'un double spiritualisé intervenant pour l'inspirer dans tout acte de sa vie nouvelle. Le banquier se prêta même avec tant de docilité à cette influence d'outre-tombe que le soir où Tony Wandel engagea le rêveur solitaire à épouser Nélie il accueillit cette étrange injonction comme la solution la plus rationnelle du monde.

Dès le lendemain le célibataire endurci chargea cette grande utilité de docteur Van Kipekap d'aller proposer cet hymen à la veuve du paveur. L'inconsolable créature repoussa avec horreur cette proposition impie et n'attendit pas que le docteur eût fini de parler pour lui montrer la porte. Kipekap assez penaud rapporta ce résultat négatif à son fantasque client.

— Il le faut pourtant, soupirait le banquier. *L'autre* le veut ; il est encore revenu à la charge la nuit dernière ; j'affronterai moi-même la vue de cette lionne blessée...

Trekkenpluk se rendit donc chez Nélie. Il pénétra sans s'annoncer dans la pièce où elle se tenait. Lorsqu'il se nomma elle l'avait déjà dévisagé et les syllabes du nom exécré ne purent détruire l'indicible sympathie qu'elle ressentait pour l'intrus à son seul aspect. En vain, elle appela à son secours le souvenir de l'horrible marché qui la priva du meilleur des hommes, la répulsion ne venait plus et un instinct impérieux, plus puissant que sa raison, étouffait sa rancune, et lui montrait dans le bourreau même du premier époux, celui qui allait fatalement remplacer cet époux tant chéri dans son cœur affolé. Quelle illusion infernale l'abusait ? A quelle aberration était-elle livrée ? Mais dans les caressantes inflexions de la voix du visiteur si longtemps abhorré, dans le regard de ces humides et émollientes prunelles ; dans le bienveillant sourire de toute la face, elle retrouvait un rappel saisissant du mort tant pleuré. Les deux hommes différaient notablement par la taille, les traits et la couleur. Tony était aussi blond que le banquier était noir ; et pourtant ils se ressemblaient d'une façon incontestable ; leurs traits n'accusaient aucune concordance ; et malgré cela l'ensemble du galbe, l'expression, les allures s'identifiaient : la lumière surnaturelle éclairant leurs deux masques devait être la même. C'était comme si l'âme du défunt habitait le corps du visiteur présent. Et cette impression sur la faible femme devint si pressante, si obsédante que toute sa haine contre Trekkenpluk se fondit comme un simple préjugé, et qu'à l'instant même où il lui tendait la main, elle avançait la sienne. Il ne dut même rien demander ; en tombant dans ses bras elle acceptait.

Ils s'aimèrent comme Tony Wandel et Nélie s'étaient aimés. Lorsque

Nélie l'eût rendu père il affectionna ses enfants autant mais pas plus que ceux du paveur.

Maintenant lorsque l'ombre souriante et radieuse de Tony apparaissait au banquier, il la voyait s'approcher des jeunes Wandel comme des petits Trekkenpluk et les embrasser tous avec une égale et virile tendresse. Et avant de se résoudre en vapeurs, avec le cortège des lémures, escorte des crépuscules gris, le fantôme bienvenu finissait par toucher longuement des lèvres le front irréprochable de la mère. Et le banquier, extatique, trouvait cette dernière caresse aussi naturelle que les autres, n'en éprouvait aucune jalousie. Cela devait être ainsi. Jamais remord ou pensée mauvaise ne séparerait le mort et le vivant. N'avaient-ils pas à présent *le même cœur*?

(*A suivre*).

GEORGE EEKHOUD.



## DIALOGUES DES MORTS

POUR FAIRE SUITE A CEUX DE LUCIEN

—  
EN L'AN FUTUR MCM

—  
VI

GRAND MEETING PUBLIC POUR L'ÉLECTION D'UN  
CANDIDAT DE LA LITTÉRATURE

*La scène représente l'immensité du néant. Toutes les générations littéraires, groupées en amphithéâtre, assistent à la séance. Sur une estrade surhaussée et faite d'immenses piles de livres invendus, parmi lesquels on distingue les œuvres de MM. Potvin, Wagener, Fétis et d'autres, sont groupés les candidats. Parmi eux, sont présents : MM. Albert Giraud, Emile Valentin, Georges Rodenbach, Iwan Gilkin, Georges Eekhoud, Théodore Hannon, Camille Lemonnier,*

*Edouard Levis, Georges Khnopff, Max Waller, etc.; dans l'assemblée, Edmond Picard, Octave Maus, Nizet, Zola, Bonnetain, Sarah Bernhardt, Jean Richepin, etc., etc. La séance est présidée par M. Wagener. Il est minuit, l'heure du crime; les abords de la salle sont gardés par MM. Edgar Poë, Charles Baudelaire, Hoffman et Maurice Rollinat.*

M. LE PRÉSIDENT

Mesdames, Messieurs, comme personne ne m'a choisi pour être président, vu mon incompétence en matière de Lettres, j'ai dû me choisir moi-même. (*Huées au banc de la Jeune Belgique.*) Je vous dis que j'avoue mon incompétence; enfin, il est de règle que le président de toute assemblée doit être une bonne tête, apte aux pommes cuites et aux rats morts. (*Bravos!*) Je suis là, prêt à recevoir vos libéralités. (*Une tranche de melon va s'aplatir sur son nez.*) Merci, monsieur. (*La tranche de melon proteste.*)

Je déclare la séance ouverte. La parole est à M. Théodore Hannon, poète.

THÉODORE HANNON

Je suis le petit qui place les mouches...

UNE VOIX

Les mouches à...

THÉODORE HANNON

J'ai fait beaucoup pour la littérature. On ne m'a pas compris. On a dit que j'étais pornocrate. C'est faux. Mes œuvres sont le reflet de ma vie. Qu'on me juge. J'ai fondé naguère *l'Artiste*, intransigeant, jeune, honnête; aujourd'hui je débîne les jeunes, c'est mon droit. Rodenbach m'a volé, tous les bons vers de son volume sont de moi; il y a six fois des histoires de jets d'eau dans *l'Hiver Mondain* et huit fois le mot « mièvre », c'est idiot... (*Cris... d'animaux au banc de la Jeune Belgique: Lemonnier contrefait le bœuf, Gilkin la bécasse, Levis le condor, Waller le ramier phthisique, Giraud le vieux tambour. On ne s'entend plus.*) Monsieur le président, faites votre devoir, je n'entends pas mes paroles. (*Le président agite violemment les cloches de Cornucville.*)

M. LE PRÉSIDENT

Vous avez déjà trop parlé. Je vous retire la parole.

THÉODORE HANNON

Je proteste, je n'ai pas encore eu le temps de faire un seul calembour, c'est une honte !

M. LE PRÉSIDENT

Taisez-vous! (*Hannon se retire de la tribune. Cris variés: « Mecœnas! à ton vice! » Hou! Hou!*)

La parole est à M. Georges Rodenbach, poète moderne.

GEORGES RODENBACH

(*Il monte à la tribune et se verse un verre d'eau qu'il sucre violemment.*)

UNE VOIX

Qu'il ôte sa cravate! On ne le voit pas!

GEORGES RODENBACH

C'est fait, dois-je me mettre tout nu? O ma postérité!  
Messieurs... pardon, Mesdames! Vous le savez, je suis un rêveur.  
Je vis seul, toujours seul et désespérément. Ma dolente muse est  
phtisique, mignonne, musicienne et mourante. J'ai descendu mes goûts  
mondains sur toutes mes ranceurs anciennes...

THÉODORE HANNON

Comme des persiennes, oh la la!

GEORGES RODENBACH

... et je voudrais mourir tout seul avec une femme dans les ténèbres!

UNE VOIX

Pourquoi faire?

GEORGES RODENBACH

Çà ne vous regarde pas!

LA VOIX

Quelles sont vos opinions?

GEORGES RODENBACH

Je suis ultra-mondain! (*Bravos!*)

M. EDMOND PICARD

A quoi sert votre poésie? Qu'est-ce que cela prouve?

GEORGES RODENBACH

Cela sert à être beau, mille boutons! Je suis poète! Pas plus que le  
chant des ramiers et le chant des brises, je n'ai le droit de servir à quel-  
que chose. Je suis un luxe et je m'en vante! (*Tonnerre d'applaudisse-  
ments au banc de la Jeune Belgique. L'Art Moderne fronce le sourcil.*)

OCTAVE MAUS

A l'abordage, amiral!

GEORGES RODENBACH

Je n'ai pas fini, Monsieur Hannon m'accuse d'avoir usé six fois du même mot. Qu'importe ! Je trouve vingt fois le mot *parfum* dans les *Rimes de Foie*. (Ici l'orateur lit une pièce justificative qu'on n'écoute pas) (1) et j'ai oublié dans cette pièce le vers principal qui caractérise l'œuvre de ce poète vidé, sali par des œuvres clandestines...

THÉODORE HANNON, *violemment agité*.

Prouvez !

OCTAVE MAUS

Qui a écrit les *Treize sonnets* de M. de la Braguette ?

C'est vous ! Je n'ai pas de preuve, ma conviction morale suffit.

Qui a publié le *Mirliton priapique* ?

C'est vous ! Ce sont des malpropretés indignes d'un poète ! et vous l'avez dit, c'est vous qui avez écrit :

« Un jour nous brûlerons le sucre au fort parfum ! »

(Sauf une paire de pieds qui rigolent, toute l'assemblée éclate en huées contre *Manneken-Pis*. Le tumulte est à son comble.)

M. LE PRÉSIDENT

(Il agite la cloche de Schiller.)

La parole est à M. Max Waller.

---

(1) L'orateur nous passe cette pièce à titre de document. La voici :

RIMES DE JOIE

..... Et *parfum* plus bizarre encore !  
..... Ton souffle court, ton *parfum* røde,  
..... Les parfums sont les familiers,  
..... De tous ses esprits parfumés !  
..... Cette parfumeuse de brise !  
..... L'hiver, ce parfumeur insigne,  
..... Le parfum, le son, la couleur,  
..... Je porte les parfums de la pâle Beauté,  
..... M'évoquent les halliers vierges et les parfums,  
..... Floraison blonde qui parfume.  
..... Il faut que l'autel se parfume.  
..... Un parfum sauvage et puissant,  
..... Dans les alcoves qu'ils parfument.  
..... La gorge nue a des parfums.  
..... Du parfum qui s'évente et de la fleur qui fane !  
..... Pour noter les parfums rodeurs.  
..... Douce comme une larme, ô boisson parfuméc !  
..... Parfums éventés et tueurs...  
..... Les tièdes parfums de sa houle !

MAX WALLER

Messieurs, je suis la petite fleur bleue du Rhin. J'ai la spécialité des Gretchens; je voudrais bien écrire des choses scabreuses, mais je n'ose pas, alors je retape les vieilles larmes et je les fais resservir...

UNE VOIX

Vous avez défendu le naturalisme!

MAX WALLER

J'avais tort. Je n'y crois plus.

UNE VOIX

Vous avez attaqué Goethe!

MAX WALLER

J'avais tort. C'est un grand homme!

ALBERT GRÉSIL

Girouette! (*Rires. A tous les bancs on entonne sur l'air desampions : Girouette! Girouette!*)

M. LE PRÉSIDENT

(*Il agite la Klokke Roeland de Tinel.*)

Laissez parler l'orateur.

MAX WALLER

Je saurai remplir mon mandat. Je défendrai les intérêts de la littérature.

UNE VOIX

Elle n'a pas plus d'intérêts que de capital. Elle est dans le marasme!

MAX WALLER

Il faut que le corps électoral réforme...

EMILE FERON

*Réforme!* Mélez-vous de vos affaires!

MAX WALLER

... réforme la petite presse malpropre.

THÉODORE HANNON

Boum! ils vont encore parler de moi!

DES VOIX

Un autre! Un autre!



M. LE PRÉSIDENT

La parole est à M. Albert Giraud. Rien de la demoiselle de ce nom.

ALBERT GIRAUD.

L'auteur du *Scribe* je suis... D'un intransigeant, et belliqueux et néologique flamboi rayonne, dans le jeune Art, mon nom...

UNE VOIX

Voilà une phrase qui a le *miserere!* (*Longue hilarité.*)

ALBERT GIRAUD

M. Théodore Onan. (*Oh! oh!*) Pardon, M. Théodore Hannon, dans la *Pédération Artistique*. (*Cris variés. Colloques dans la salle.*) Pardon, dans la *Fédération Artistique...* (*Charivari au fond de la salle.*) Je constate que M. Hannon est tellement modeste qu'il veut m'empêcher, par tous les moyens possibles, de parler de lui... (*On rit.*) Il est vrai qu'il en parle assez lui-même, sous des signatures de complaisance, dans *l'Avant-Garde*. (*Applaudissements sur les bancs de la Jeune Belgique. Hutes sur les bancs de la petite presse.*) M. Hannon accuse M. Rodenbach de plagier les *Rimes de Foie...* M. Hannon est atteint d'une manie déplorable. (*Bruit.*)

UNE VOIX

Il avait lu *Charlot s'amuse...* (*Tumulte.*)

ALBERT GIRAUD

Ne me faites pas dire ce je pense! (*Longue hilarité. Hutes.*) Pardon, c'est un *lapsus...* ce que je ne pense pas. Je parle de la manie nouvelle de M. Hannon. Il voit partout des imitateurs des *Rimes de Foie*. On ne peut plus se laver les mains sans qu'il crie au plagiat (*rires*) et cependant, dans l'exemple que j'ai pris, il aurait bien tort. (*Hilarité.*)

M. LE PRÉSIDENT

(*Il agite la cloche du monastère.*)

La parole est à M. Iwan Gilkin.

IWAN GILKIN

Je suis un médecin qui dissèque les âmes. Je ressemble aux jardiniers pervers. Je suis le pénitent des mauvaises cités. Je vais les yeux hagards sur les places publiques.

UNE VOIX

Ça n'est pas vrai!

IWAN GILKIN

J'ai mangé du vertige et bu de la folie.

LA VOIX

Ça se voit !

M. LE PRÉSIDENT

Je constate qu'il est impossible d'être à la fois médecin, jardinier et pénitent et se nourrir aussi extravagamment. Je retire la parole à l'orateur pour cause de divagation. (*La Jeune Belgique trépigne de fureur : A Chaillot le président ! Hou ! hou !*) La parole est à M. Verhaeren.

UNE VOIX

Il est absent pour cause de gastrite.  
(*Une voix sylphidoïde entonne sur un air mélancolique la villanelle des  
" Flamandes " :*)

Le pauvre joueur de luth  
Son histoire est monotone :  
Il était toujours en rut.

O longues nuits sans comput,  
Où sans cesse il espadonne,  
Le pauvre joueur de luth !

En tout lieu, du nord au sud,  
Et de Lesbos à Lisbonne,  
Il était toujours en rut.

On l'a plongé dans le Pruth,  
Dans l'Euphrate et la Garonne,  
Le pauvre joueur de luth.

On l'a gavé de bismuth,  
Et d'aloès par bonbonnes :  
Il était toujours en rut.

Il aurait violé Ruth,  
Pénélope et la Sorbonne,  
Le pauvre joueur de luth,

Tant des pieds à l'occiput,  
Au printemps comme en automne,  
Il était toujours en rut.

Il courait de blanc en but  
Avec soubrette et baronne,  
Le pauvre joueur de luth.

Mais, comme on le trouvait brut,  
Il n'attendrissait personne,  
Il était toujours en rut.

Entrait-il au café Puth  
A l'heure où l'amour brandonne,  
Le pauvre joueur de luth,

Les gouges lui disaient *zut*  
En pinçant une chaconne.  
Il était toujours en rut.

Alors que faisait-il ? chut !  
(*Un silence, puis reprise.*)  
Le pauvre joueur de luth.

Mais je crois, sur le Talmud,  
Qu'un bruit qui court déraisonne.  
Le pauvre joueur de luth.  
Il était toujours en rut !

*(Toute l'assemblée cherche en vain des yeux le chanteur ! Ravis et transportés, les orateurs sont frappés de mutisme subit. Le président se frotte le nez.)*

M. LE PRÉSIDENT

Messieurs, je suis forcé de lever la séance sans avoir entendu la moitié des orateurs. Donc, la suite au siècle prochain !

*(L'assemblée se retire en silence. Dans le lointain on entend encore :)*

Le pauvre joueur de luth  
Il était toujours en rut !



# CHRONIQUE LITTÉRAIRE

---

## NERTO

---

### I

*Nerto*, le dernier poème de M. Frédéric Mistral, est un succès très grand, couronnement, ou plutôt, apogée d'une glorieuse carrière de poète qui, jaloux de ne produire que des œuvres achevées, ne prodigue ni ses communications à la presse, ni les volumes qu'il signe de son nom.

Ce qui nous étonne, ce n'est pas précisément le succès du grand félibre, c'est plutôt que ce succès porte sur une œuvre, de valeur secondaire à coup sûr, dans le brillant bagage littéraire du chanteur de Maillane.

Certes, on ne peut dire que pour M. Frédéric Mistral le chemin de la gloire ait été semé d'épines. *Mirèille* n'eut qu'à montrer un pan de sa jupe de paysanne provençale pour ravir tous les cœurs. Et n'en déplaît à M. Hippolyte Babou qui rapproche assez niaisement Mistral de Bitaubé, s'il est une œuvre dans la poésie de notre XIX<sup>e</sup> siècle français qui ait justifié l'enthousiasme le plus passionné, c'est à coup sûr cette délicieuse idylle qui contient la plus grande dose de vrai que l'idéalisme comporte. *Calendau* qui, attaqué pour des raisons non littéraires, au nom d'un patriotisme mal compris, fut presque une défaite, *Calendau*, plus beau comme langue et comme coloris, contient deux des plus belles pages de la poésie provençale moderne, entr'autres ce chant de l'orgie qui est ce que Mistral a produit de plus audacieux et de plus passionné. *Les Iles d'or*, cet écrin princier, qui suffirait pour la gloire d'un poète, ne virent point s'élever les cabales qu'avait suscitées la publication de *Calendau*.

Pourquoi donc aucune de ces trois œuvres n'a-t-elle remporté un triomphe égal à celui qu'on veut bien accorder à *Nerto*? En faut-il chercher la raison dans une problématique conquête de Paris par les Latins du Midi? En un mot, et pour parler net et franc, les félibres sont-ils estimés à Paris, je ne dis pas à la valeur qu'ils se donnent, mais à la mesure d'importance qu'un jugement impartial attribue à un mouvement littéraire aussi fécond et aussi brillant? Je ne crois pas, pour ma part, à cette victoire prétendue de l'idée félibresque, et, je ne crains point d'exprimer ici mon doute. Il y aura toujours assez de flatteurs, pour décevoir les félibres sur l'importance que le Nord leur reconnaît.

Il faut donc, à mon sens, chercher ailleurs la cause de ce succès inattendu qui, si je ne m'abuse, a dépassé les espérances du poète. On a certainement

voulu voir dans *Nerto* beaucoup de choses qui n'y sont pas et qui n'y peuvent pas être. Voulant les voir, on a su les y trouver quand même !

C'est ainsi que, pour les uns, au milieu de notre siècle matérialiste et sans foi, *Nerto* est une protestation. Sans doute, il eût été du droit du poète de déclarer hautement sa croyance, d'affirmer ses convictions ; mais ce droit, en a-t-il usé en fait ? J'imagine que, s'il y avait dans *Nerto* autant de mysticisme et de catholicisme que quelques-uns en ont trouvé, elle n'ont point été du goût d'une infinité de gens, et, tout particulièrement de nos belles Egéries républicaines. D'ailleurs était-il bien d'un homme de génie de choisir une simple légende, présentée d'une façon si modeste sous la rubrique de nouvelle, pour une profession de foi éclatante !

*Nerto*, en fait, ne met pas en scène le catholicisme orthodoxe, mais seulement une partie infime du catholicisme, la superstition, sa fille bâtarde. Affirmation qu'il est aisé de démontrer.

Le démon joue certainement un grand rôle dans la foi catholique, mais ce démon n'est autre que l'esprit du mal, tentateur, et fort des seules forces de la tentation, n'ayant ni pouvoir fatal, ni invincible empire sur l'esprit des hommes. Ce démon-là est aussi immuable qu'un dogme et je crains fort qu'ils ne fasse jamais l'affaire des poètes comme il fit, au temps où l'on construisait Notre-Dame, celle des sculpteurs.

Aussi notre littérature contemporaine a-t-elle inventé deux diables : le diable de Baudelaire qui est le maître révolté, le roi des révolutionnaires, le chef d'école des nihilistes. C'est le Lucifer qui, des journées entières, lutta avec Dieu le Père dans les cieux, et qui, précipité au fond des abîmes, écrasé sous le poids des colères divines, jette au ciel ses insultes et ses cris de rage impuissante, « rongéant le dard de l'éternel qui le cloue. »

L'autre diable moderne, c'est le démon de Barbey d'Aurevilly et de Léon Bloy. Celui-ci est moins orthodoxe encore que celui de Baudelaire, c'est l'Egal de Dieu, un génie si terrible et si puissant que l'homme, contraint de s'incliner devant lui, en viendrait à l'honorer et à le vénérer plus que Dieu, puisque, aussi redoutable que lui, il est plus méchant et dès lors plus à ménager.

Ces deux démons-là, le Sacrilège et l'Irrévocable, ce sont les seuls qui nous inspirent quelque respect ; mais pas plus l'un que l'autre ne sont le diable de *Nerto* qui gagne des âmes aux dés, et qui triche au jeu peut-être, comme un grec de la rue Royale.

« La notion du diable, — a dit M. Bloy, — est de toutes les choses modernes celle qui manque le plus de profondeur, à force d'être devenue littéraire. A coup sûr, le démon de la plupart des poètes n'épouvanterait pas même des enfants. » Le diable de *Nerto* est du nombre de ces démons inoffensifs. M. Mistral ne l'a pas créé, ce Méphistophélès dont se raillent nos légendes du moyen-âge et qui est au fond un très pauvre petit diable, toujours borné, toujours ridicule. Au-delà de lui, le poète a entrevu quelque chose, mais ce

quelque chose, il en faut chercher le souvenir dans de minuscules vers sautillants, italiens à la mode de l'Arioste, railleurs et tout à fait indignes de la morgue d'un diable sérieux. Messire Satan s'est vu si mal logé qu'il a refusé d'entrer et de recevoir l'hospitalité *capoulière*. Si Paris vaut une messe, l'Enfer vaut des alexandrins.

Il est absolument certain que, quelque soin qu'il prenne de nous gazer sur ce point la vérité, M. Frédéric Mistral n'a pas cru une minute, ni à la réalité de la légende qu'il nous conte, ni à l'existence de ce démon qui est le pivot de son poème. « Si tu veux que je pleure, à toi de pleurer le premier, » disait un Ancien. Ici il ne s'agissait pas de pleurer mais de croire ; comment pourrions-nous nous intéresser à une œuvre que nous saurions d'ores et déjà fausse, c'est-à-dire mort-née. M. Frédéric Mistral n'a pas cru. Et il n'a pas cru, parce qu'il ne pouvait pas croire. Toute la naïveté du génie ne peut suffire, là où suffit la naïveté de la foi. Le magnifique *Credo quia absurdum* de Saint-Augustin n'est vrai que dans la bouche d'un Saint et les Saints sont rares de notre temps.

Le terrain se dérobaient donc sous les pas du poète, aussi ce qu'il eût pu faire chef d'œuvre, en prose, et en quelques lignes, parce qu'alors c'eût été l'impression d'une heure de mysticisme comme il en est même en notre temps pour les poètes et les artistes, ce qui eût été chef-d'œuvre, n'est qu'un conte, une légende, que toute l'admirable langue provençale, que toutes les splendides couleurs, que toutes les éclatantes draperies, que le poète prodigue pour l'orner, ne peuvent rendre ni vivante, ni même susceptible de vie.

Et c'est là peut-être ce qui a plu à cette malheureuse école de doctrinaires attardés qui ont tous les courages sauf celui d'aller au vrai. Parce que le poète de *Nerto* se réfugiait dans la peinture de vitrail, dans le Parnassianisme le plus infécond, on a applaudi à ce que l'on appelait une protestation contre le naturalisme. C'était avouer qu'il y a dans le naturalisme autre chose que ce prétendu côté pornographique qu'on y veut généralement envisager seul. L'aveu est à noter. Maintenant la protestation existe-t-elle ? Mistral est-il un *protestant* littéraire ? Le naturalisme bien entendu n'est pas une formule exclusive. On peut faire des chefs-d'œuvre hors de lui ; mais pour les faire, sans doute faut-il une sincérité d'impression et d'émotion qui ne saurait s'allier avec la sérénité olympienne et goethique dont les clichés de la critique officieuse décernent un brevet à M. Mistral.

Si l'on veut faire de l'art désintéressé, de l'art impassible, il faut alors se livrer à l'étude et mettre les autres là où on ne se met pas soi-même. Il faut que ce lambeau de chair humaine et palpitante que tout livre doit contenir pour nous intéresser soit arraché par l'observation à la vie et à notre temps, que ce viol de l'âme, dont les rouages doivent un instant, une heure, une journée, un mois, captiver notre attention, soit perpétré sur l'âme d'un de nos semblables, s'il n'est pas la défloration fatale et inévitable de notre âme d'artiste livrée en jouet au public. Au temps où l'on avait le droit de compter des légendes, parce

que l'on y croyait, et de peindre de naïves enluminures, parce que ces enluminures étaient des actes de foi, *Nerto* eût pu être l'immortel chef-d'œuvre dont elle n'est que l'ombre et, cependant, un félibre, et entre tous les félibres, le poète de Maillane avait seul assez de bleu dans le cœur, assez d'azur dans la pensée pour s'essayer à cette gothique besogne. Là où son labeur est demeuré stérile, qu'eussent fait nos poètes de ville ! Mais à quoi bon insister sur ce point, alors, qu'après avoir remarqué que le tort, le seul tort, glorieux peut-être d'ailleurs, de M. Frédéric Mistral est d'avoir choisi un sujet ingrat à notre époque, il nous reste à montrer comment, en dépit de ces entraves librement acceptées par le génie du grand félibre, il y a dans *Nerto* assez de brillants et de perles pour un écrin de sultane.

## II

« Le Diable est une bonne pièce : — il aime le rire, il aime la joie, — les mascarades et le vacarme ; — le Diable aime les bons coussins, — la senteur des roses et du myrte, — les belles robes entr'ouvertes — et l'arrogance de la jeunesse — qui marche la tête à l'évent. — Mais ce qu'il préfère, c'est le jeu, — qui fait tomber à la renverse — les plus vaillants, les plus superbes, — dans les grandes flammes d'enfer ; — le jeu qui engendre les blasphèmes, — qui fait les gueux, les fornicateurs, — les sacripants, les parasites, — les usuriers, les mauvais drôles ; — le jeu qui mène aux voies obliques, — au suicide, à la débauche ; — le jeu qui déchristianise, — qui fait, sur les maisons ruinées, — croître l'ortie et le chardon, — le jeu qui fait les parricides ! » Le pieux baron Pons de Château-Renard, qui avait longtemps bataillé sur toutes les côtes de la mer latine, est un jour tombé dans les pièges du tentateur. Après neuf jours d'orgies, entre deux combats contre les malandrins de Raymond Turenne, le chatelain avait perdu aux dès son épervier, ses chevaux, ses oliviers, son manteau rouge de Florence, toutes ses îles de Durance, son défens de Château-Renard, son noble écu aux trois poignards, les bijoux de sa femme morte, les verroux de sa porte même, quand un personnage de mauvaise mine, le prenant au mot, comme il parlait de vendre sa fille, lui en acheta l'âme assez cher pour le rendre en moins d'une heure, riche, aussi riche que le roi des Mores. Pauvre *Nerto* ! que te sert d'avoir saintement passé ta jeunesse solitaire et silencieuse dans les grandes salles du vieux castel, près de ta tante Sybille, épelant les lettres d'or du *Bréviaire d'amour*. Le jour vient où la main glacée de l'Esprit infernal saisira par la nuque la victime expiatoire des passions paternelles et l'entraînera au fond des abîmes !

(La fin au prochain numéro)

ALBERT SAVINE.

VIENT DE PARAÎTRE :

# KERMESSES

PAR  
GEORGES EEKHOUD  
DESSINS DE F. VAN KUYCK  
Un volume. Henry Kistemaeckers : 5 fr.

---

# PIERROT LUNAIRE

PAR  
ALBERT GIRAUD  
Un volume. Alphonse Lemerre : fr. 3-50

---

---

# H. LUPPENS

46 et 48, Boulevard Central, 20, rue du Chêne  
BRUXELLES

*Maison fondée en 1850*

**BRONZES D'ART & D'AMEUBLEMENT, PENDULES**  
GARNITURES DE CHEMINÉES

EN CUIVRE POLI, BRONZE, MARBRE ET COMPOSITION

**LUSTRES, SUSPENSIONS, LANTERNES A GAZ**

A L'HUILE ET AU PÉTROLE

**ENTREPRISE DE PLACEMENT DE GAZ**

Porcelaines Chine & Japon montées en bronze

PRIX FIXE, MARQUÉ EN CHIFFRES CONNUS

---

---

# GIL BLAS

Journal Quotidien

PARIS, 16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS

*Publie Monsieur le Banquier, par* CHARLES MAYRET.

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 francs

*EN VENTE PARTOUT*



**INSTITUTION INTERNATIONALE**  
POUR L'ÉDUCATION DES JEUNES GENS  
établie en 1850  
à BONN (PRUSSE RHÉNANE)

(31, Weberstrasse, 31)

sous la direction de

**Laurent MORSBACH,**

Docteur en philosophie et gradué en langues anciennes et modernes par  
l'Université de Bonn.

---

**PROGRAMME DES COURS :**

LANGUES MODERNES (Allemand, Anglais, Espagnol, Français).

LANGUES CLASSIQUES (Latin et Grec).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Algèbre, Géométrie).

SCIENCES COMMERCIALES.

---

**Observations Générales**

Le nombre d'élèves est limité à une vingtaine. — Ne sont admis que des internes.

Le pensionnat est situé dans le premier quartier de la ville.

Bonn, ville d'université, est connue pour la salubrité de sa situation et ses beaux environs.

---

**CONDITIONS**

Le prix de la Pension est : 1200 marcs (1500 francs) par an.

Ce prix comprend la pension, l'instruction et le blanchissage.

L'année scolaire commence le premier octobre.

---

**HUMANITÉS COMPLÈTES**

*à domicile (en trois années)*

**PRÉPARATION AUX EXAMENS**

de

**PHILOSOPHIE & LETTRES**

Cours et Répétitions particulières de latin, philosophie, littérature, etc.

---

*NOMBREUX SUCCÈS OBTENUS AUX EXAMENS*

(18 passés avec grand succès sur 20 élèves présentés aux examens de 1883-84)

---

**EXAMEN de SECRÉTAIRE DE LÉGATION**

Cours et leçons particulières d'anglais et d'italien.

**Conversation, Grammaire, Traduction, Rédaction, Littérature.**

S'adresser à R. BENHAM, professeur, 170, rue Jourdan (Porte Louise).

---

Bruxelles. — Imprimerie ED. MAHEU, 18, rue des Sables.

LA

# JEUNE BELGIQUE

---

SOMMAIRE :

GEORGES EEKHOUD . . . . .	ALBERT GIRAUD.
VERS D'AMOUR . . . . .	GEORGES RODENBACH.
GRETA FRIEDMANN . . . . .	MAX WALLER.
L'OCÉAN . . . . .	EMILE VAN ARENBERGH.
AU BAL MASQUÉ . . . . .	PAUL CORYDON.
ÉTUDES & PORTRAITS. . . . .	PAUL BOURGET
CHRONIQUE LITTÉRAIRE . . .	{ I. <i>A Rebours</i> — IWAN GILKIN.
	{ II. <i>Nerto</i> — ALBERT SAVINE.
MEMENTO . . . . .	NEMO.



BRUXELLES

*Bureaux : 80, RUE BOSQUET, 80*

BRUXELLES  
**J. FINK**  
 I, PASSAGE DE LA MONNAIE, I

PARIS  
**L. FINK**  
 107, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1884

## BOITE AUX LETTRES

---

48. X. Y. Z. Bien faiblot, cher confrère, votre sonnet phtisque, le bien-nommé. Nous ne pouvons pas insérer cela.

49. J.-F., *Cord.... Schaerbeek*. Il y a du souffle dans *Le Génie*, mais ce vers :

» Lançaient au loin les pins moins lourds pour eux qu'un gant »  
est absolument drôlatique au milieu de ce sonnet épique.

50. O. B...., *Liège*. Votre première pièce *Croire, aimer*, valait cent fois votre *Boire* que nous mettons délicatement au panier, attendu que vous pouvez faire bien lorsque vous le voulez.

51. *Clarold, Liège*. Fort jolies vos *Remembrances* et d'un gracieux sentiment, mais les mots cherchés s'y accumulent d'une façon maladroite avec un parti pris qui n'est plus de l'art mais de la marqueterie. Attention à cela. C'est un travers de tout jeune qui veut devenir général avant de passer par les grades.

52. R. G. M. *Page noire*. Brrr! quel romantisme maccabre et petrus-borelesque, confrère! » Et maintenant, puisque, bavant et sale, l'amour m'a fait sceptique, écoute-moi, public infect, avec ton tigre de rictus et tressaille ton frisson d'aise! » Enfoncé, Rollinat! Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas?

53. M. Mater. Mauvais, les vers à votre vieil ami Charles V. L., archi-mauvais. Autre chose et mieux, s. v. p.

54. Georges K. Dans *la Forêt* manque de correction : » en des détours nombreux » par exemple, est une cheville.

---

Notre ami Georges Eekhoud, pour faire enrager nos lecteurs, ajourne au prochain numéro de la *Jeune* la fin de son originale nouvelle *le Cœur de Tony Wandel*. Si nos abonnés ne sont pas contents — ce qui est probable — ils n'ont qu'à le dire.

P. S. Cela ne servira absolument à rien.

---

Nous donnerons dans notre prochain numéro la critique de *la Belgique*, dont notre ami Camille Lemonnier vient de donner quatre nouveaux fascicules au *Tour du Monde*.

---

Nous continuerons très prochainement nos études, commencées dans notre premier volume sur *Nos écrivains et nos poètes*. Elles porteront sur Caroline Gravière, Charles De Coster, E. Van Hasselt, Edmond Picard.



## GEORGES EEKHOUD (1)

### I



EST chez Camille Lemonnier, à l'un de ces déjeûners du vendredi qui réunissaient dans l'hospitalière maison de la chaussée de Vleurgat les amis et les fidèles du maître, que j'aperçus pour la première fois Georges Eekhoud.

Je revois encore, avec toute l'acuité des chers souvenirs, la salle à manger petite, obstruée d'un massif bahut où scintillaient vaguement, au hasard des lumières, les porcelaines et les cristaux. Par la fenêtre ouverte entraient à larges bouffées, au travers d'un jardin en fleur, l'air frais de l'étang d'Ixelles. Et la causerie se déroulait, vive, cordiale, et toujours simple, comme il sied à ces réunions charmantes où l'on pense tout haut.

En face de Lemonnier j'observais, silencieuse et pensive, la douce, l'ascétique, la pâle figure du peintre Constantin Meunier, dont les attitudes brisées, la parole lointaine, les gestes lents m'évoquaient, avec une obstination grandissante, une souffrante image d'apôtre courbé sur les obscurs et les humbles. A côté de Meunier, Verhaeren, mis en joie par son propre appétit, nous récitait, remplaçant les mots infidèles par une pantomime enragée, de truculents morceaux des *Flamandes*.

Et enfin, à côté de Meunier, une tête qui m'était inconnue, et qui m'intriguait.

C'était Georges Eekhoud.

De taille moyenne, les épaules solides, la tête rouge, les cheveux ras, les yeux à fleur de visage, dont le regard obstiné me fixait avec une espèce de timidité farouche et méfiante, il me déplut. Avait-il deviné

---

(1) *Kermesses*, 1 vol. avec illustrations de Frans Van Kuyck. Prix 5 fr. Bruxelles, Kistemaekers,

en moi l'amoureux des grandes villes, comme je flairais en lui l'amant des campagnes esseulées et tristes, je l'ignore. Instinctivement, nous n'échangeâmes que de courtes phrases, et sans cesse je sentis sur moi la muette interrogation de ses prunelles hésitantes, où passait par instants je ne savais quel rêve de brouillards mélancoliques et de monotones horizons.

Il se leva le premier, serra énergiquement la main de Lemonnier, nous salua, et disparut, en silence.

Six mois plus tard je le revis, à la même place, avec la même expression taciturne avec le même sourire qui semblait garder un secret. Mais cette fois l'énigmatique personnage se dévoila brusquement. Quelqu'un, par hasard, jeta dans la conversation le nom de Conscience. On parla d'Anvers et du Polder. Et moi qui observais Eekhoud à la dérobée, j'aperçus que sa physionomie s'éclairait. Une rougeur soudaine empourpra ses joues et son front se noya dans une onde sanguine, comme si une autre atmosphère, plus puissante et plus rude, lui dilatait le cœur. L'œil sortit de sa rêverie bovine, et fixa, droit devant lui, quelque chose que nous ne devinions pas. Et alors, lentement, avec l'embarras de l'homme à qui l'éclair d'une sensation suggère tout un monde, il décrivit le paysan de la Campine et du Polder. Ce ne fut pas une improvisation de dessert, une *fantasia* de paroles, où les mots, dans une course folle de chevaux arabes, emportent les idées; ce fut une traînante évocation, à voix basse et concentrée, avec un accent de sincérité qui était à lui seul une éloquence. J'ai remarqué de semblables délectations chez les dévotes qui reçoivent leur Dieu.

Ce fut une version avant la lettre du début de l'*Ex-Voto* :

« Ma contrée de dilection n'existe pour aucun touriste, et jamais guide ou médecin ne la recommandera. Cette certitude rassure ma ferveur égoïste et ombrageuse. Ma glèbe est fruste, plane, vouée aux brouillards. A part les *schorres* du Polder, la région fertilisée par les alluvions du fleuve, peu de coins en sont défrichés. Un canal unique, partant de l'Escaut, irrigue ses landes et ses novales, et de rares railways desservent ses bourgs méconnus.

« Le politicien l'exècre, le marchand la méprise, elle intimide et dérouté la légion des méchants peintres.

« Poètes de boudoirs, virtuoses, ce plan pays se dérobera toujours à vos descriptions! Paysagistes, pas le moindre motif à glaner de ce côté. O terre élue, tu n'es pas de celles que l'on prend à vol d'oiseau! Les mièvres galantins passent devant elle sans se douter de son charme

robuste et capiteux, ou n'éprouvent que de l'ennui au milieu de cette nature grise et dormante, — privée de collines et de cascates, — et de ces balourds qui les dévisagent de leurs yeux placides et bovins.

« La population demeure robuste, farouche, entêtée et ignorante. Aucune musique ne me remue comme le flamand dans leurs bouches. Ils le scandent, le traînent, en nourrissent grassement les syllabes gutturales, et les rudes consonnes tombent lourdes comme leurs poings. Ils sont d'ailleurs lents et balancés, rablés et mafflus, sanguins, taciturnes. Je ne rencontrai jamais plus plantureuses dirnes, mamelles plus décises et prunelles plus appelantes que dans ce pays. Sous le *kiel* bleu, les gars charnus ont crâne mine et se calent pesamment. Après boire, des rivalités les font se massacrer sans criaileries à coups de *liercnaar*; en s'écharpant, ils gardent aux lèvres ce mystérieux sourire des anciens Germains combattant dans les cirques de Rome. En temps de kermesse, ils se gavent, se soulent, sabotent avec une sorte de solennité gauche, accolent leurs femelles sans madrigaliser, et le bal fini, rassasient le long du chemin leurs amours exigeantes et prodigues.

« Ils se livrent rarement, mais une fois donnée, leur affection ne se détache plus. »

Ma défiance tomba. Vit-il sur mon visage autre chose qu'une attention polie, et soupçonna-t-il que ma sympathie allait vers lui? Nous descendîmes ensemble l'avenue Louise, laissant nos deux timidités peu à peu se fondre dans l'expansion du retour. Le lendemain, je me rendis chez lui. Il me donna ses trois volumes de vers, et me lut des fragments de *Kees Doorik*, auquel il mettait la dernière main.

Rentré chez moi, je dévorai les *Myrtes et Cyprès*, les *Zig-zags poétiques* et les *Pittoresques*. Si ces livres de début ne satisfirent pas toujours le Parnassien qui est — ou plutôt qui était — en moi, ils me plurent cependant par leur saveur saline et par leur odeur de terre. Pêle-mêle avec des rappels de Musset, dont les récits espagnols, en influant sur l'imagination flamande de Georges Eekhoud, n'ont pas peu contribué à faire des *Pittoresques* une œuvre essentiellement anversoise, à côté de strophes sentimentales et jeunes, écrites là-bas, pendant les années de collège, en Suisse, à l'heure de l'éveil des sens, et qui gardent, malgré leur inexpérience, un doux et faible parfum de *Maitrank*, — la liqueur de mai! — au milieu de ces vers hésitants, je fus sollicité par quelques pièces curieuses, d'allures franchement rustiques et farouches, où le sol natal est chanté par une voix gutturale et sonnante, en train de muer.

Et, selon mon habitude, attiré par la valeur humaine de l'écrivain, je reconstituai, en reliant à ces lectures les premières confidences d'Eekhoud, sa vie intellectuelle et morale. Ainsi préparé, je lus son roman, *Kees Doorik*, qui fut pour moi comme un coup de lumière. Eekhoud m'apparut tel qu'il est, dans son intégrité d'artiste supérieur, de romancier loyal, de cœur honnête et puissant. Et aujourd'hui, quand je songe à cette première entrevue, où sans nous connaître et sans rien nous dire, nous faillîmes nous brouiller à jamais, je repète en moi cette phrase de l'*Ex-Voto* où en dépeignant ses paysans il s'est aussi dépeint lui-même :

« Ils se livrent rarement, mais une fois donnée, leur affection ne se détache plus. »

## II

Georges Eekhoud, dans les *Kermesses* comme dans *Kees Doorik*, reste ce qu'il était : un écrivain de terroir. Il a fait pour son pays d'élection, le Polder, ce qu'ont fait, à différents degrés, Cladel pour le Quercy, Erckmann-Chatrian pour l'Alsace-Lorraine, Barbey d'Aurevilly pour la Normandie. Chez eux, comme chez l'auteur de *Kees Doorik*, il y a incarnation de toute une race en un homme. De pareils talents de conteurs et de romanciers sont nécessairement rares, aujourd'hui surtout que l'utilitarisme uniformise les dernières retraites où se conserve encore l'âme des anciennes races. Et il est dangereux, absurde même, de prétendre, comme on s'y habituë, que la littérature du terroir est la loi universelle de l'art, et d'y incliner ainsi nos prosateurs et nos poètes. Se figure-t-on, pour prendre des exemples familiers aux lecteurs de notre Revue, quel pourrait être le terreau d'un Georges Khnopff dont la sensibilité malade se déverse en strophes mystérieusement virginales qui rappellent le divin clair obscur des poètes anglais, et quel pourrait être le terreau d'un Iwan Gilkin, absorbé le plus souvent par la notation exacte de certains dessous psychologiques ?

Les écrivains de terroir demeurent toujours l'exception. Aussi serait-il intéressant d'étudier longuement la naissance et le développement de leur œuvre.

Il est évident que Georges Eekhoud a la ressemblance physique et morale de ses personnages. La race parle haut en lui. Il en a la rudesse, la mélancolie, la mysticité. Leur chair est sa chair, leur sang est son sang. Ils pensent en lui, et il pense en eux.

Exilé aujourd'hui loin d'eux, loin de cette villa de Cappellen dont il conserve pieusement le plan dans sa chambre de travail, il éprouve le mal du pays, et c'est peut-être d'une de ses nostalgies que sont nés *Kees Doorik* et les *Kermesses*.

Instinctivement, pour tromper son cœur, pour revoir en imagination les landes disparues de son horizon, Eekhoud a évoqué dans ses livres le taciturne et suggestif décor poldérien, il a cherché des mots pour traduire le ciel gris des bruyères, et il a engendré par l'esprit des *pitauts* et des *dîrnes*, pareils à ceux qui l'environnaient là-bas.

Le besoin d'être ailleurs a fait écrire bien des livres; et l'œuvre d'art, qu'est-elle en dernière analyse, sinon le résultat d'un désaccord entre le désir et la réalité ?

On a discuté à propos des *Kermesses* bien des questions étrangères au volume, et surtout étrangères à la critique d'art. Qu'importe. — Oh ! que de papier inutilement dépensé, et que d'encre en vain répandue ! — si Eekhoud est plus exact et plus vrai que Charles De Coster ou que Camille Lemonnier ? Qu'importe si les vrais Flamands sont gras ou maigres, joyeux ou pensifs, qu'importe si Rubens a tort devant Leys ?

Le tempérament du Flamand n'est-il pas assez vaste et assez riche pour que chaque artiste puisse lui dérober l'élément qui l'attire, et le magnifier ensuite dans une conception spirituelle ?

Rubens a peint des chairs glorieuses : ces chairs triomphales existaient ; elles existent encore ; Rubens les a vues ; en les idéalisant, mais il n'a vu *qu'elles*.

Leys a rempli ses toiles de figures souffreteuses et mystiques, où passe le frisson du moyen âge. Ces figures dolentes existaient, elles existent encore. Leys les a vues, en les idéalisant, mais il n'a vu *qu'elles*.

Il y a autant de transfiguration chez Leys que chez Rubens, chez Eekhoud que chez Lemonnier. Seulement les transfigurations de Leys et d'Eekhoud sont plus intimes, plus mystérieuses, plus secrètes, tandis que celles de Rubens et de Lemonnier sont plus véhémentes, plus sonores et plus lyriques.

Eekhoud transforme d'une manière qui lui est spéciale. Il ressemble à ses héros, écrivais-je plus haut, il a leurs passions, leurs sentiments, leurs croyances. Soit. Mais il est affiné par le luxe et le bien-être de plusieurs générations. C'est un civilisé, qui connaît la science de vivre, qui savoure les voluptés artistiques. L'âme contemporaine, dont il a traversé les manifestations les plus diverses, le pénètre malgré lui.



Alors que ses superbes brutes, les paysans, sont restées dans l'ignorance plénière, lui, au contraire, sensibilisé par l'éducation et par les livres, courbe la tête sous un lourd et magnifique héritage, sans cesse accru, de sensations et d'idées.

Il se met dans la peau de ses personnages, il vit leurs amours et leurs haines, mais il les voit à travers son acuité sensible, à travers son trésor de symboles et d'images. Fatalement il leur prête des sentiments plus complexes; fatalement il va au-delà de l'expression humaine par souci de *l'au-delà* littéraire; et fatalement aussi il contemple la nature et les êtres avec des navrements de banni.

Tout cela, certes, demeure dans l'infiniment petit des nuances; cela peut échapper à première lecture, mais c'est là, en dehors de l'observation proprement dite, l'intérêt et la beauté de l'œuvre. Si *cela* n'y est pas, les *Kermesses* ne sont qu'une suite de nouvelles murmurées à un auteur quelconque — sachant écrire — par un être collectif qui s'appelle le peuple. Si *cela* y est, et alors seulement, le livre prend une allure souverainement esthétique et personnelle.

C'est là que gît la grande différence entre Eekhoud et Conscience.

Outre les dissemblances de tempérament, — Conscience voyant pâle, et Eekhoud, rouge — Conscience m'a toujours évoqué un écrivain public, honnêtement instruit de l'orthographe et de la langue, établi en plein vent, à l'échoppe duquel se présentent les illettrés, servantes et soldats, et qui d'un air bonhomme, écrit à leurs parents ou à leurs amis, sous leur dictée.

Conscience, comme cet écrivain public, connaît du paysan ce que le paysan a bien voulu lui confier. Il ne l'a point regardé comme Eekhoud, au fond des yeux et de la pensée, à travers l'hypocrisie de la parole et du masque.

Mais cette psychologie encore est inévitablement subjective et personnelle, et devient ainsi dans certains cas, et malgré la pénétration de l'analyseur, un élément de transformation.

Un passage des *Kermesses* où l'acuité sensible de l'écrivain dépasse la réalité de la sensation chez le personnage, au moins dans la forme, c'est la fin du chapitre IV de *La Querelle des Bœufs et des Taurcaux*, où la poldérienne Lusse Domus, après l'étourdissement d'une journée passée avec son amant à Bruxelles, repart pour Molvliet :

« Elle était heureuse, mais à mesure qu'elle s'éloignait de Bruxelles, *des rechampis de grisaille* passaient sur *le fond bleu et rose* de sa rêverie. Au souvenir des chanteuses du musico à qui son bienvenu s'adressait

avec tant de familiarité, *une pointe de jalousie aiguillonnait sa tendresse*, et, lancinante, traversait la béatitude infinie de cette journée. »

Et cet autre passage encore, ou la fille de ferme Rika guette, la nuit, son fiancé inconnu :

« Dans la mansarde baignée de rayons d'argent presque bleu, *les riens sont visibles*. Le silence a fermé si complètement *les bouches de l'espace*, que *Rika croirait entendre le bruit de la chute de la blanche lumière sur le plancher crépitant*. »

Puis enfin, comme exemple de raffinement psychologique, la catastrophe imprévue qui ferme la nouvelle intitulée *La Fambette de Kors Davic*.

Telle est, au hasard d'une étude trop courte, la nouvelle œuvre de Georges Eekhoud. C'est un livre d'art, et aussi un livre d'amour filial pour le sol originel, pour un des rares coins de nature que les politiciens et les maquignons électoraux n'aient pas encore pollués, qu'ils finiront par défigurer sans doute, mais dont le souvenir et l'âme s'éterniseront dans l'œuvre d'Eekhoud, alors que les noms même des orateurs pleins de vent et des courtiers en mensonges seront depuis longtemps oubliés.

ALBERT GIRAUD.



## VERS D'AMOUR

### DÉDICACE

A Fernand Brouwez.

*Toi qui vis dans les hôpitaux  
A voir les défunts qu'on encoffre,  
Ces anciens vers, je te les offre,  
Très anciens vers sentimentaux.*

*Ce sont les toilettes fanées  
D'un premier amour décédé  
Que mon souvenir a gardé  
Tristement depuis des années.*

*Oh! combien de rêves parcils  
Cherchant l'infini dans la femme,  
Ont, dans l'hôpital de mon Ame,  
Commencé d'éternels sommeils.*

*Combien, à la lucur jaunie  
De ma jeunesse qui s'éteint,  
De malades que nul ne plaint  
Et n'assiste en leur agonie :*

*Espoirs conçus, succès rêvés,  
Tous mes beaux songes héroïques  
Vont mourir fiévreux ou plitisiques  
Ou gisent là, les yeux crevés !*

*Amours menteurs de la jeunesse  
Trahisons des meilleurs amis  
Côte à côte je les ai mis  
Dans les lits blancs de ma tristesse.*

*Et pour ranimer leur langueur  
Et leur donner une accalmie  
Je n'ai que ta visite amie  
Au noir hôpital de mon cœur !*

I

ESPOIR D'AIMER

Au nostalgique espoir d'aimer et d'être aimé  
Mon âme triste s'est rouverte  
Parmi l'éveil fleuri de la campagne verte  
Et les allégresses de mai.

La grâce du printemps, quelque peu qu'on la sente,  
Dit tout bas que l'amour viendra,  
Et, sortant de son lit glacé, la Nature a  
Des beautés de convalescente.

La neige des pommiers, comme un reste d'hiver  
Poudre le renouveau des branches ;  
A peine ai-je gardé quelques tristesses blanches  
Du mal passé que j'ai souffert.

Et mon cœur a vingt ans. Je n'abandonne aucune  
Des primes candeurs que j'avais,  
Et je veux demeurer, loin du monde mauvais,  
Un contemplateur de la Lune.

Je suis naïf, tant mieux ! Car je goûte en ce jour  
Les jouissances infinies  
De pouvoir lire encor les jeunes litanies  
Au missel ancien de l'amour.

Oui ! je reste un fervent des femmes et des roses  
Et je n'ai pas l'orgueil amer  
De ceux dont l'ironie a défendu la chair  
Du chaud frisson des lèvres roses.

A d'autres la rouerie et les subtils propos  
Des jongleurs de phrases baroques  
Qui taillent leurs habits de clowns et leurs défroques  
Dans la gloire de nos drapeaux !

## II

### SES YEUX

Ses yeux où se blottit comme un rêve frileux  
Ses grands yeux ont séduit mon Ame émerveillée !  
D'un bleu d'ancien pastel, d'un bleu de fleur mouillée,  
Ils semblent regarder de loin, ses grands yeux bleus.

Ils sont grands comme un ciel tourmenté que parsème  
— Par les couchants d'automne et les tragiques soirs —  
Tout un vol douloureux de longs nuages noirs ;  
Grands comme un ciel, toujours mouvant, toujours le même !

Et cependant, des yeux, j'en connais de plus beaux  
Qui voudraient sur mes pas promener leurs flambeaux  
Mais leur éclat répugne à ma mélancolie.

Les uns ont la chaleur d'un ciel oriental  
D'autres le mol azur des lointains d'Italie  
Mais les siens me sont chers ainsi qu'un ciel natal !

III

ENVOI DE VERS

Vous aimez Jocelyn, vous aimez Lamartine  
Et vous aimez aussi Musset, tous les beaux vers  
Tristes et solennels comme ces jardins verts  
Dans lesquels un jet d'eau se lamente en sourdinc.

Les vers sont excitants comme l'odeur des foins  
Comme l'air de la mer et comme la musique  
Et provoquent tout bas à l'extase physique  
Des beaux corps de vingt ans qu'un grand amour a joints.

Aimerez-vous ceux-ci ? C'est toute ma jeunesse  
Que j'y raconte, afin que chacun me connaisse  
Et sache l'abandon douloureux de mon cœur ;

Mon cœur, coupe d'argent aux ciselures fines,  
Que la tendresse emplit d'une rouge liqueur  
Et qui voudrait s'offrir à des lèvres divines !...

IV

REFUS TENDRE

Le soir quand nous causons vous me dites parfois :  
" Je ne veux plus aimer. Ces choses sont finies.  
Je ne répondrai plus aux lentes litanies  
Des aveux qu'un amant vous chuchotte à mi-voix.

Je ne veux plus aimer. C'est un songe inutile,  
C'est un hochet d'enfant qui pèse dans la main,  
C'est le troublant parfum d'un rameau de jasmin  
Qui, fané, vous poursuit de son odeur subtile !.... "

Mais en vain vous cherchez à vous raidir. Un jour  
Les aveux remettront dans vos doigts leur rosaire,  
Car, malgré vos refus, vous sentez la misère  
D'une jeunesse morte aux chimères d'amour.

Vous refusez d'aimer. Vous êtes apeurée  
Par l'envahissement de l'amour, charme amer,  
Mais l'amour qui nous vient est semblable à la mer  
Dont l'amertume chante en montant la marée.

Vous comprenez déjà qu'on ne peut pas mentir  
A soi-même, à sa chair, à son cœur, à son Ame,  
Et que des lèvres d'homme à vos lèvres de femme  
Eperdument encor devront s'appesantir.

Votre belle jeunesse est pareille à la chambre  
Dont on a clos la porte et fermé les volets,  
Sans qu'ait pu le soleil allonger ses reflets  
A travers l'épaisseur des rideaux couleur d'ambre.

La chambre où l'on a mis la Belle au bois dormant,  
Où, pour s'apparier avec sa léthargie,  
Les clavecins ont tû leurs rythmes d'élégie  
Mais tantôt vont chanter pour le Prince Charmant.

Lors elle descendra de son lit de dentelle,  
Ses pieds mêlant leurs lis aux roses du tapis,  
Et ses yeux lui riront, ses grands yeux assoupis,  
Car, tout en semblant morte, elle reste immortelle !

V

POUR LES FEMMES

Femme, j'écris mes vers d'amour pour vos pareilles,  
Et le pâle toucher de leurs doigts effilés  
En murmure indistinct chuchotte à leurs oreilles  
Le rythme suggestif des rêves exilés.

Mon poème sera comme un clavier fragile :  
Des arpèges d'aveux, des gammes de baisers  
Chanteront dans la nuit sous leur doigter agile  
Et l'ombre écoutera ces airs vaporisés.

Seuls des doigts enrichis par des ongles d'agate,  
Seules des mains de femme avec des bagues d'or  
Sauront faire vibrer, en plainte délicate,  
Ces touches d'un blanc mat comme un étang qui dort.

Qu'aucun homme ne vienne à ce piano frêle  
Chercher à transposer son rêve intérieur,  
Les cordes casseraient, car l'instrument est grêle  
Et ne sait que frémir dans un accord mineur.

Mais aux beaux soirs d'été des femmes languissantes,  
Sous l'attouchement pâle et triste de leurs mains,  
Entendront doucement l'écho des voix absentes  
Frissonner dans l'ivoire en sanglots presque humains.

Et mon clavier de vers aux musiques éteintes,  
Pour que l'amour leur vienne en ayant préludé,  
Leur ouvrira son bois fleuri d'idylles peintes  
Comme les clavecins du siècle décédé !

## VI

### PRINTEMPS SENTIMENTAL

Vous souvient-il du jour où vous êtes allée  
Avec moi dans le calme et les taillis du Bois ?  
Votre jupe à volants toute raide d'empois  
Balayait la poussière au coin de chaque allée.

Nous devenions plus gais sous le ciel du printemps,  
Sous le ciel du printemps tendu d'étoffes roses ;  
Nous devenions meilleurs dans la bonté des choses  
Que le vent voyageur nous portait par instants.

Tout disait la gaité des branches étoilées,  
Les oiseaux retournant vers leur pays natal,  
Les jets d'eau délivrés des prisons de cristal  
Qui sanglotent encor des dernières gelées.

Tout disait la chaleur des nids ressuscités  
Et le charme odorant des roses revenues,  
Des roses-thé qui sont comme des gorges nues,  
Et le rythme dolent des vieux airs rechantés !

Tout nous disait d'aimer dans ces floraisons neuves,  
D'effacer de nos yeux l'ancien rêve meurtri,  
Et d'aussi nous parer d'un peu d'espoir fleuri  
Comme d'un bouquet blanc le demi-deuil des veuves !

Tout chantait, tout clamait le triomphe charnel  
Des pistils entr'ouverts, des ailes rapprochées,  
Et le vent nous disait, de ses lèvres cachées,  
Que la fleur souffre aussi du souci maternel.

Et, tout en souriant dans d'adorables moues,  
Sous votre parasol que vos doigts remuaient,  
De vagues rayons d'or parfois s'insinuaient  
Et l'ombre et le soleil se disputaient vos joues.

## VII

### EST-CE BIEN VOUS QUE J'AIME ?

Est-ce bien vous que j'aime ou bien est-ce l'amour ?  
L'amour pour le poète est une cathédrale  
Où le conduit son Ame à l'heure vespérale,  
Quand les prêtres en blanc psalmodient tour à tour.

Qu'importent les autels et qu'importent les vierges,  
Pourvu que l'ostensoir dans le chœur ait flambé,  
Et que les chants de l'orgue en tombant du jubé  
Fassent frémir au loin les trèfles d'or des cierges.

Il a perdu la foi naïve des croyants,  
Mais ses yeux sont troublés aux rayons flamboyants,  
Nimbant le front des saints qui peuplent les verrières.

En amour, ce qui charme aussi, c'est le décor,  
Et le poète las qui croit aimer encor  
Subit le même émoi qu'un athée en prières !

## VIII

### NOCTURNE

Devant votre maison close dans du silence  
Combien je suis allé souvent, par les beaux soirs,  
Avec les gestes fous d'un amant qui balance  
Ses songes dans le vent comme des encensoirs.

Je n'avais nul espoir de vous voir apparaître ;  
Dans vos rideaux à fleurs je vous savais dormant,  
Mais je croyais sentir à travers la fenêtre  
Quelque chose de vous m'arriver par moment.



Les rangs d'arbres plissaient dans le brouillard des voiles,  
En processionnant à l'horizon qui fuit ;  
Et le cortège blanc des divines étoiles  
Écouteait le Silence et regardait la Nuit.

A peine entendait-on en de lointaines rues  
Les pas lourds d'un veilleur ou l'aboïement d'un chien,  
Et toutes ces rumeurs incessamment décrues  
Évoquaient une eau morte où l'on ne voit plus rien.

Et je restais longtemps, debout, sous vos croisées  
Et mes yeux fatigués s'amusaient à saisir  
Le caprice des fleurs de fonte entrecroisées  
Aux dessins du balcon où montait mon désir. —

Et me sachant tout près de vous dans la nuit calme,  
J'imaginai qu'un peu de mon Ame en émoi  
Devait aller vers vous avec un bruit de palme  
Et qu'en ce moment-là vous rêveriez de moi !

## IX

### ADIEU

#### I

Ainsi donc c'est fini ! mon beau rêve est défunt,  
Celui de vous aimer comme une amante unique,  
De sentir sur mon front vos mains de Véronique  
S'appuyer comme un voile imprégné de parfum.

Il faut continuer, sans l'appui d'une femme,  
A gravir mon Calvaire élégiaquement,  
Et les hommes mauvais vont rire à mon tourment  
Moi qui porte pour croix le fardeau de mon Ame.

Depuis longtemps déjà par vous j'avais souffert,  
Au miroir de vos yeux se mirait ma tristesse ;  
Et, pour vous abriter, l'arbre de ma jeunesse  
Redevenait vivace et redevenait vert.

J'aurais tant désiré dans un creux de vallée  
Dans un grand paysage emporter notre amour,  
Causar d'éternité dans la douceur du jour  
Et revenir, — pensifs de la joie en allée!...

La nuit, dans mon sommeil, votre fantôme cher  
Les cheveux dénoués, en peignoir de dentelle,  
Me hantait, et parfois la chimère était telle  
Que mes bras suppliants s'ouvraient vers votre chair !

II

J'aurais imaginé là-bas, dans les banlieues,  
Une chambre propice aux rendez-vous d'amour,  
Une chambre mignonne avec un demi jour  
Dont l'ombre aurait glissé dans les tentures bleues.

Là des fleurs, des parfums — oh! les plus violents! —  
Des parfums qu'on eût fait brûler dans de grands vases;  
Et, puisque la musique alanguit les extases,  
Vous m'auriez ébauché des Nocturnes dolents.

Puis, pour interpréter notre âme, un Lamartine  
Ouvert au plus ému des chants de Jocelyn,  
Qu'on aurait lu, vers l'heure où l'amour est enclin  
A regarder le Soir qui sanglotte en sourdine.

De ces bonheurs divins je n'en évoque aucun  
Sauf la minute rare et toujours poursuivie  
Où réciproquement on se double sa vie  
Car tous les deux alors sont Dieu — n'étant plus qu'un!

III

Vous n'avez pas voulu. Peut-être est-ce sincère.  
Votre vie est un parc dont un grillage noir  
Empêche qu'on approche et qu'on y puisse voir  
Des massifs de verdure et des blancheurs de serre.

Vous voulez dans ce parc de jeunesse marcher  
Seule, prêtant l'oreille aux tendresses lointaines,  
Comme au sanglot confus de distantes fontaines  
Qui pleurent tristement aux fentes d'un rocher.

Mais en avez-vous clos vraiment toutes les portes,  
Et dans le brouillard bleu des soirs extasiés  
Aucun n'est-il venu défleurir les rosiers  
Qu'a fait germer le temps sur vos tendresses mortes ?

Peut-être en aimez-vous un autre ? O goûts pervers !  
Dans l'étang de son parc, au lieu d'un calme cygne  
Promenant la fierté de sa blancheur insigne,  
On y met des canards parmi les roseaux verts !

IV

Adieu ! je ne suis pas de ceux qu'on humilie !  
Vous m'avez repoussé, vous m'avez dédaigné ;  
J'ai senti que mon cœur orgueilleux a saigné  
Et longuement je meurs de ma mélancolie.

Et dire que ce soir tout est calme et joyeux !  
Le vaste ciel couchant fait flamboyer ses marbres ;  
C'est l'été ; les amants s'en vont sous les grands arbres  
Et l'adieu du soleil se prolonge en leurs yeux.

Il est là, le soleil, qui roule au crépuscule ;  
On croirait voir flamber sur la mer un ponton ;  
Et moi je suis tout seul, dans mon morne abandon,  
A le voir s'écouler comme du sang qui brûle.

Et, s'harmonisant tous dans un accord pareil,  
Les carillons du soir tombent des clochers proches,  
Et l'on entend pleurer la tristesse des cloches  
Sur la mort de mon Ame et la mort du soleil !

GEORGES RODENBACH.





# GRETA FRIEDMANN

(FRAGMENTS) (1)

---



ES amis, joyeusement se remirent à causer en attendant le lever du rideau.

L'Eden-Théâtre venait seulement de s'ouvrir; la salle était à peu près vide. Au premier comptoir, une jeune femme maquillée et poudrée, vêtue de rouge éclatant, alignait sur le marbre les hauts verres alternant avec les bouteilles de bières anglaises et les flacons de liqueur. Parfois elle jetait un coup d'œil au groupe de jeunes gens qui bavardaient sous les palmes, près du jet d'eau.

— Je suis content de vous avoir fait venir à cette heure, dit Marius, le plus âgé de la bande, regardez donc, quel caractère étonnant a cette salle illuminée et vide! On dirait qu'elle attend l'arrivée d'un maharajah suivi de sa cour!

— Ah bah! dit Chastel, un grand blond à la moustache fine, est-ce que Marius aurait des envies de débauche picturale? Nous voilà loin des gothiques.

— Mon Dieu, fit Marius de sa voix creuse d'ascète, ce qui est beau est beau, je n'ai pas de parti pris, pourquoi n'aimerai-je pas ceci? d'ailleurs, voyez-vous? on garde toujours un peu de cette lumière orientale dans la patte, et mes madones en auront demain l'auréole plus éclatante, voilà tout.

— Eden pour paradis...

— Profane, va!

Jacques Ferrias, l'avocat d'hier, n'écoutait pas la conversation. Accoudé au dossier de sa chaise, le regard vague, il semblait perdu dans une pensée sans fin.

Imberbe, portant vingt-cinq ans à peine, la lèvre un peu tirée, avec une sorte de dégoût, l'œil très bleu, Ferrias avait la beauté efféminée de l'adolescent, crispée par une vie précoce. Seul, orphelin, libre et

---

(1) Nous ne publierons que les « bonnes feuilles » de ce roman qui paraîtra prochainement en librairie.

maître d'une solide fortune, il avait tant bien que mal passé son dernier examen de droit, et, la veille, prêté serment au Palais. Ses amis Chastel, le compositeur anversoïis, Beckx le violoncelliste en vogue, Carol le gros sous-lieutenant aux chasseurs, Kéradec le peintre breton que son tableau *Les Landes* avait rendu célèbre déjà depuis le dernier Salon, Marius enfin son compagnon de jeunesse, tous ensemble étaient allés chercher Jacques chez lui et presque de force l'avaient emmené à l'Eden.

— Dis donc, Ferrias ! cria Carol, tu as l'air ennuyé comme un corps de garde ?

— Moi, pas du tout, je ne m'ennuie jamais, je songeais, voilà tout. A ta santé !

— A la tienne, et peut-on savoir...

— Mon cher Carol, permets-moi de te dire qu'il n'y a rien de sot comme de demander à quelqu'un à quoi il pense. Penser c'est se parler tout bas et je présume que c'est parce qu'on n'a pas l'envie de le faire tout haut.

— Zut alors ! le serment t'a rendu grincheux, mon cher.

— Voilà un « mon cher » qui vient de l'âme ! Pardon ! ne te fâche pas, je suis un peu fatigué, ennuyé, je ne sais quoi. Il fait d'un bête ici ! Dites-donc, restons-nous ?

— Attendons au moins les nègres, on les dit épatants.

— Soit.

Marius se rapprocha de Ferrias et le regardant fixement, lui dit doucement — comme à un frère :

— Tu me diras bien, à moi, ce qu'il y a...

— Ce qu'il y a, Pierre, je vais vous le dire à tous, puisque vous y tenez ; ce qu'il y a, c'est que j'en ai assez ; oui, continua-t-il d'une voix devenue tout à coup grave et lente, j'en ai assez de cette vie roulée à tous les vents et salie à toutes les fanges. Ici, à Bruxelles, depuis six ans, rien n'a changé dans mon existence ; c'est un train-train, une vivote, une suite d'habitudes inévitables, toujours pareilles. Pas d'horizon, pas d'au-delà ; sans cesse les rencontres agaçantes de visages trop connus ; l'après-midi la flâne et le soir... ah ! le soir ! Dieu sait quoi... tenez ! ce que nous faisons ici, dans cette fumée, horripilés par cette musique de bastringue, frolés par ces femmes dont les sourires se figent et dont les regards se moquent. Je me sens avili, dégradé, là-dedans ; il me semble que je rougirais d'y être vu par certaines gens que je respecte, que j'aurais le devoir de me dérober à ces soirées vides dont je me

retire plus dégouté, plus vieilli, plus amoindri vis-à-vis de moi-même et vis-à-vis de vous tous. J'éprouve un immense désir de me purifier, de me nettoyer demain d'une partie de mon passé, de mettre entre lui et moi une fosse de raison, de tranquillité, d'amour... Vous me trouvez stupide, *gaga*, n'est-ce pas, j'ai l'air de crier à l'immoralité du siècle, à la fange humaine, vous riez, je vous la fais à la Caton, je pose à l'homme grave, au désillusionné, au blasé. Vous croyez que je blague, et c'est vous, oui, c'est vous qui blaguez avec vos joies factices, vos hilarités subites, vos bravades, et il n'y en pas un de vous, pas un qui ne pense comme moi et qui n'éprouve les mêmes dégoûts et les mêmes fatigues.

— Qui sait ? fit Chastel.

— Prends garde, on pourrait te croire sincère...

— Oh ! je ne me rallie pas, reprit Chastel avec un mouvement de révolte brusque, mon orgueil à moi est au-dessus de ce que je puis souffrir en moi-même ; j'ai le droit de ne pas montrer ma peine *si j'en ai* ; j'estime que le faire, c'est demander l'aumône d'une pitié, et j'aime mieux crever de mes larmes que de les avouer. .

— Bravo, Chastel, dit Beckx, c'est plus homme!...

— Mais moins humain, interrompit Jacques, d'ailleurs, Chastel, tu as plus de cœur que tu ne veux bien...

— Pour moi, peut-être, c'est mon affaire.

— Tu as raison, mon brave, et j'avais tort, pardon.

La toile se leva et les causeurs ayant payé le garçon allèrent s'accouder au balcon.

Tandis que les *niggers* dansaient au son du *ben-joe*, faisant claquer avec un bruit de lattes, sur le plancher, leurs longues savates à pointes, et roulant des yeux blancs, tristes, où pleurait le regret des cannes à sucre et des palmiers géants, les promenoirs s'étaient remplis ; sous le velum, autour des bassins, près des buvettes, s'attablaient des groupes parlant haut, jetant parfois des appels burlesques aux femmes qui passaient près d'eux ; les globes lumineux des lampes Edison jetaient sur la foule une teinte blafarde de clair de lune mêlée à la clarté jaune des gaz. Le gravier s'écrasait sous les pas des garçons qui de table en table apportaient des bocks, au milieu d'un tumulte de voix et de cris.

Les deux Roumaines venaient d'entrer, deux grandes femmes à la démarche balancée et hautaine, récemment arrivées à Bruxelles. L'une, noire, Dora, rappelait certaines héroïnes de Véronèse avec sa peau très blanche pointée à l'aile du nez d'un grain de beauté ; l'autre, Fiammine,

une blonde d'un blond d'or, qui, le nez un peu relevé, les yeux très enfoncés, les traits durs, faisait songer au vicieuses de Félicien Rops; toutes deux grandes et rythmiques, toujours ensemble, ayant le même sourire glacé, dédaigneux presque. De l'Eden, où tous les soirs elles arrivaient à 9 heures précises, elles descendaient chez Marugg, et rentraient ensuite vers minuit, souvent seules, gardant leur allure d'im-pératrices romaines qui marcheraient sur un tapis de croupes d'esclaves.

Ferrias se retourna brusquement lorsque les Roumaines franchirent la dernière marche de l'escalier de marbre et entrèrent dans le jardin d'hiver. Dora la noire lui adressa un sourire imperceptible.

— Tenez, dit-il soudain en s'adressant de nouveau à Chastel, voilà les seules femmes que j'aie un peu aimées, un peu, non! follement, pendant tout un temps, hanté par elles, et vous qui êtes artistes, toi Chastel, toi Marius, vous me comprenez; ces deux marbres que j'ai possédés, ils m'ont révélé la beauté antique, la vibrante beauté; c'est la Vénus immortelle, celle de Baudelaire, superbe, dont le corps est musical, dont la ligne est impeccable, dont chaque geste est grand, harmonique. Eh bien, voyez-vous, il n'y a que deux amours possibles pour nous artistes : celui-ci qui remplit nos yeux mais qui nous fait mal, et l'autre, le bon, le vrai, le durable qui remplit nos âmes et nous fait vivre! J'ai eu le premier, je veux l'autre. Voilà!

— Tu as bien tort, va! dit Chastel. Ton repos tu ne le trouveras pas, ou si tu le trouves.... ah! si tu le trouves, tu en auras plein le dos! le repos, mon pauvre ami, mais c'est le cercueil, le bois de sapin, la concession à perpétuité!

— Pas de concessions! cria Carol qui n'écoutait plus.

— Retourne aux roumaines, je t'assure, continua Chastel.

Ferrias contempla encore d'un air pensif les deux grandes femmes, puis le visage tourné vers la scène il regarda. Toute cette vaste lumière, ces gaz, ces lanternes, cette féerie rayons, c'était si beau ce soir-là, beau comme l'apothéose de la jeunesse moderne artificielle et triomphante!

Jacques se détourna. Il prit la main de Chastel, puis, avec un sourire contraint :

— Maintenant mes amis, j'ai vu ces pauvres diables noirs qui n'ont pas l'air d'aimer beaucoup le théâtre; je vous ai donné un petit cours de philosophie transcendante que vous trouverez profondément popote, et je m'en vais. Marius vous a dit, n'est pas, que je pars demain pour l'Allemagne?

— Mais non.

— Ah? Je vous l'annonce, solennellement. Je resterai un an au bord du Rhin, une idée à moi.

— Tiens tiens, dit Chastel, elle est bien bonne! Gretchen, Werther, Raison pure et chromolithographie! Tu me rapporteras une pipe et de la choucroute.

Eh bien, bon voyage, Jacques, tâche de trouver là-bas ton oiseau bleu, surtout ne prends pas l'accent! Au revoir.

— Au revoir, Beckx, Carol, mon vieux, toi, adiousias!

Ferrias partit avec Marius tandis que le gros Carol, arrêtant une petite boulotte noire, criait de sa voix de basse-taille :

— A nous les femmes du monde!

## II

Là-bas, au milieu de Laeken, dans une rue déserte à petites maisons basses, avec, parfois, de longs murs au dessus desquels des arbres faisaient une grande crête de verdure, Pierre Marius le peintre de vierges avait son atelier.

Les hautes murailles blanches en étaient parsemées d'esquises et d'ébauches à peine indiquées. Ça et là, des copies merveilleuses de tableaux gothiques où des personnages raides, au geste anguleux, aux lèvres minces, aux yeux petits et doux s'immobilisent sous des ciels dolents par lesquels volent des anges à cheveux couleur de lune serrés dans de longues robes noires qui se cassent d'un seul pli.

Là se concentrait la vie de Marius. Gothique, il menait l'existence des peintres gothiques dans les vieilles cités flamandes.

Recueilli comme eux dans la sereine observation des choses, il aimait les recoins sombres où plâne une tristesse. La nature évoquée à ses yeux n'était point bruyante; au contraire, elle semblait assoupie en de longues méditations accumulées, et l'on éprouvait à voir ses tableaux, l'impression que donnent les cathédrales immenses où l'on s'écoute marcher au milieu de la sonorité des colonnes.

De fait, Marius aimait les temples. Lors de son séjour à Rome, il s'était pris de passion pour la cité sainte dans ce qu'elle a de pieux et d'austère.

Quelle grandeur pensive dans les églises vides! Les pierres de l'ogive semblent soupirer, le bruit des dalles roule, agrandi, à travers les galeries; un rais de soleil incendié de rouge par une verrière, griffe le sol; au fond de leurs niches tapissées de vieil or, les saints porte-clefs



et les apôtres porte-glaive se dressent dans leurs manteaux à plis droits, et, au fond du chœur, prosterné sur la dernière marche de l'autel, quelque moine brun balbutie des prières. Une lumière chaude et rousse baigne toutes choses ; les colonnes entrecroisent leurs larges ombres ; la lampe du tabernacle crépite et bouge ; une cloche tinte, un long écho se répercute comme un appel d'âmes, et l'âme à l'unisson s'anéantit dans la troublante admiration du Beau.

L'église avait déterminé la direction artistique de Marius. Il avait compris, dans une soudaine révélation, la magie des vieux maîtres, la couleur éclatante et douce des triptiques flamands, la divine pureté des vierges blondes aux fines paupières pointées de bleu pâle, la science impeccable des groupes, et, dans les paysages reculés qu'on entrevoit par les balcons de marbre, la sereine nature des Primitifs.

Marius avait connu Ferrias au collège. Pierre, avec ses allures déjà graves et songeuses, s'était senti attiré par l'esprit vif et subtil de son compagnon. Il aimait ce fantasque dont les boutades souvent avaient une épique naïveté et qui, instable, sautait d'une idée à une autre sans se douter une minute de ses contradictions.

Ferrias avait, à ce contact, acquis un peu de la maturité de Marius. Non que son caractère eût changé dans le fond, mais éclairé par la nature artistique en même temps que songeuse de Pierre, il s'était passionné pour le Beau, visitant les musées, piochant la musique, lisant en cachette tous les livres que les pères interdisaient, et s'ouvrant des étendues inexplorées encore où la vie lui déroula ses mystères, comme un théâtre fantastique dont le rideau se lèverait tout-à-coup sur une lumineuse apothéose. A seize ans, sans avoir connu le monde, il en avait la crainte et l'appétit, les réalités que lui avaient révélées ses lectures, étant voilées encore par le grandissement de l'écrivain.

La piété seule de Marius n'avait pas trouvé d'écho dans cet esprit indépendant de naissance qui cherchait à comprendre et ne voulait pas croire. Les mysticités religieuses lui semblaient démodées et il comparait la croyance moderne à l'antique, trouvant à toutes deux une poésie — rien de plus — et un prétexte pour l'artiste à sortir des lois mathématiques des choses pour bondir dans l'infini de l'imagination. Mythologie et catholicisme lui étaient synonymes, légendes tous deux, mais légendes merveilleuses, inspiratrices de chefs-d'œuvre.

Quand il sortit du collège des Pères, le même jour que Marius, il fut plus libre de ce laisser-aller à sa passion pour toutes choses d'esprit. Avant d'entrer à l'Université, à dix huit ans, encore sous la tutelle d'un

oncle qu'il n'aimait pas, il voulut voyager ; il vit l'Allemagne, la France et l'Angleterre, tandis que Pierre Marius, abandonnant tout pour la peinture, entra à l'Académie sous Portaels et bientôt après allait se fixer à Rome où les maîtres et la religion l'appelaient simultanément.

Lorsqu'il revint d'Italie, il en rapporta une suite de toiles qui lui firent aussitôt une place au soleil.

Calme, ayant de quoi vivre seul, le jeune peintre se retira dans son vaste atelier de Laeken qui lui faisait, perdu dans sa rue solitaire, l'effet d'une demeure de petite ville. Tous les samedis soirs seulement il passait les ponts pour aller aux réunions de camarades chez Ferrias, et les causeries avec les amis se prolongaient souvent très tard, laissant à chacun une bonne impression de cordiale et intelligente intimité. On y parlait d'art, toujours, en buvant des grogs ; Beckx et Chastel jouaient des duos de Mendelssohn, ou bien le premier improvisait au piano, sur les vers berceurs d'un sonnet ou d'une ballade romantique, des chants graves et continus qui pleuraient comme des mélodées. Ferrias lisait parfois quelques strophes de poèmes écrits par lui aux heures de spleen, à ces heures où, regrettant de ne pas avoir approfondi un art spécial, il éprouvait l'intense désir de les embrasser tous à la fois.

Marius parlait peu. Il semblait passer dans la vie sans la connaître, replié sur lui-même. Aux causeries du samedi, seul jour où on le vit, il écoutait les autres d'un air presque paternel, ne comprenant pas la gaieté bruyante, lui dont la joie même paraissait triste.

Peu accoutumé à boire, il se sentait tout étourdi lorsqu'il revenait de chez Ferrias ; parfois alors il sortait de son mutisme et parlait d'Art avec une ferveur d'enthousiasme, comme s'il chantait des cantiques, et des exclamations allongées ainsi que des hosannah : « Van Eyck, Metsys ! Oh ! c'est beau ! comme c'est grand, comme c'est au dessus de tout ce que nous faisons, de tout ce que nous ferons jamais !... » puis, sa voix baissait peu à peu et il continuait sa route en se parlant à lui-même, avec de larges gestes lents.

### III

A Bruxelles, la vie de Jacques Ferrias avait été toute différente de l'existence austère du peintre. Loin de s'isoler dans la volonté tenace d'une tâche, il s'était jeté dans le monde où l'on s'amuse, aimant l'asphalte des boulevards, les galeries Saint-Hubert, les cafés, le bruit qui étourdit, et la foule. Mieux que personne, il connaissait la vie nocturne de la ville. Tous les soirs, après son dîner qu'il prenait

rarement chez lui par horreur de toute solitude, il descendait la Montagne de la Cour et la rue de la Madeleine illuminées à cette heure de toutes les clartés de leurs vitrines, s'arrêtait aux montres des librairies pour voir d'un coup d'œil les nouveautés parues, puis entrait dans le Passage où seulement il ralentissait le pas, se sentant là presque chez lui, en demeure conquise.

A la *Taverne Royale*, il retrouvait presque toujours Carol, Chastel, Kéradec, et tout en buvant des « ballons, » le quatuor dominait de ses éclats de voix, de ses exclamations bruyantes, les bruits multiples du café. Carol surtout, l'officier des chasseurs qui était connu par ses fumisteries énormes et ses nombreuses algarades, mettait dans le groupe sa grosse gaîté de soldat bon vivant. Il s'était attaché — on ne sut jamais comment — aux trois artistes par une sorte de respect devenu plus tard de l'intime camaraderie et souvent de son bon sens invulnérable il redressait les abracadabrants paradoxes d'atelier que débitaient les autres.

Les quatre — on ne les connaissait guère sous d'autres noms — se levaient au coup de huit heures et, qu'il y eût une première représentation à la *Monnaie* ou au *Parc*, un concert, une séance artistique quelconque, fût-ce à la *Renaissance* ou aux *Nouveautés*, unanimement ils décidaient d'y aller. Ils dirigeaient même les cabales, applaudissaient bruyamment avec de grandes exclamations d'enthousiasme, ou sifflaient à pleins poumons malgré claque et public.

Kéradec et Chastel étaient les plus fougueux de la bande. Le premier, dont les tableaux, d'ailleurs, faits avec une étonnante furie de couleur et comme brossés avec un pinceau de bronze trempé dans du feu, disaient bien la nature violente, portait, sans ce soucier de ce qu'on l'appelât *M. Mille-Huit-Cent-Trente*, les cheveux longs à la mode des premiers romantiques. Grand, légèrement courbe, les traits nerveux il avait une allure de chouan révolté. Kéradec avait passé par toutes les phases de la vie d'artiste. On se souvenait même de l'avoir entendu naguère, aux temps d'Académie, pérorer dans les meetings, et, de sa voie métallique et sonore, plaider la cause des ouvriers; aujourd'hui ses convictions s'étaient presque détruites, étouffées par les élans de son art, mais il aimait les humbles et posait même à se faire l'égal des vagabonds nocturnes, à leur payer à boire, si bien que les autres l'avaient surnommé « Pauv' Peup' », avec ce brin de mépris aristocratique qu'a tout artiste fier de l'étoile qu'il sent briller au-dessus de lui.

Chastel personnifiait bien ce mépris, avec sa moue un peu dédaigneuse, son dandysme excessif qui donnait à toute sa personne l'allure d'un prince indien voyageant incognito. Aussi n'avait-il de passion — sincère ou non — que pour les auteurs qui parlaient à ses aspirations élégantes : Byron, Barbey d'Aurevilly, Bourget ; pour les musiciens Schumann et Chopin.

A onze heures, on revenait à la *Taverne Royale* ; on rebovait des bocks et la soirée commençait. Noctambules enragés, les quatre faisaient régulièrement le pèlerinage des caboulots de la rue des Bouchers, assistant aux rixes fréquentes des étudiants, des louches bohèmes de cafés-concerts et des souteneurs qui, à ces heures tardives, convergent vers les mêmes centres.

Certaines boutiques restent ouvertes toute la nuit à ces bandes panachées : celles des marchands de comestibles.

Derrière le comptoir blanc, un garçon armé d'une fourchette aigüe piquait dans les caisses de fer-blanc les grasses sardines dorées ruiselantes d'huile que des consommateurs hétéroclites tassés devant lui prenaient à même, des deux doigts, avec un recul du corps ; une miché de pain français complétaient ce repas nocturne. Et les artistes — les quatre — aimaient ces scènes de mœurs si bien locales, le spectacle étrange de cette foule d'affamés aux mines souvent haves et défaites, se ruant presque sur le garçon en tablier gris, qui, toujours, impassible, flegmatiquement, piquait les sardines, ouvrait de nouvelles boîtes, recevait l'argent, pendant des heures.

Le décor était d'ailleurs une fête de mangeailles. Les fers blancs plaqués de cuivre accrochaient les rayons du gaz et les renvoyaient sur les piles d'oranges ; des fromages énormes s'étagaient en colonnes gris sombre, tandis que, à l'étalage, de gros saucissons, des cervelas ventrus habillés d'argent alternaient avec des jambons gonflés et des langues charnues.

Des lignes de flacons de tomates et de sauces traçaient aux murs des raies noires et rouges, et à la lumière c'était un festin de couleurs grasses auxquelles les misérables, le visage au dehors collé à la glace des vitrines semblaient, en les fixant d'un œil envieux, vouloir rassasier leurs énormes appétits.

— Qu'est-ce que c'est que ça pour des *stoeffers* ? disait parfois un gavroche en voyant entrer les quatre amis.

Et Carol, avec un accent marollien, bien veule et grasseyant, qu'il avait divinement attrappé, répondait en levant le coude ;

— *Smool too*, sans ça je vaie le dire à mon père qui est garde-ville dans la rue des Renards!

C'étaient encore des rires sans fin et des joies lorsque gravement Chastel pinçait de ses longs doigts de marquise un des ces harengs à la daube nommés *roll-mops* et le déroulait en faisant des yeux drôles.

La dernière halte, vers deux heures du matin, était le *Café de Paris*. Au sortir des quartiers noirs du Ba-ta-clan et de la *rue de la Fourche*, les quatre inséparables respiraient plus librement en débouchant sur le nouveau boulevard au fond duquel, comme un œil phosphorescent ouvert dans la nuit, s'allumait l'horloge du Temple des Augustins. Ils entraient alors dans le café nouvellement installé où se retrouvaient toujours des figures connues, de gens souvent coudoyés, attablés en groupes, ayant avec eux des filles à la mine provoquante qui, dans les jaillissantes lumières des lustres reflétées par les glaces, semblaient plus jeunes et plus fraîches.

Bientôt on se séparait, et Ferrias, le seul qui habitât le haut faubourg, remontait d'un pas fatigué, ayant perdu son entrain, et longeant les murs avec une sorte de frayeur d'être seul vis-à-vis de sa pensée qu'il sentait mécontente et aigrie. Les rues étaient désertes, la route semblait interminable, et seulement lorsque Jacques se retrouvait dans sa chambre, entouré des objets accoutumés, il se ressentait vivre et songeait à cette bonne existente paisible d'avenir qu'il caressait comme un beau rêve et comme une revanche à son passé, à son présent pleins d'un morne dégoût.

Aussi lorsque, le soir de la représentation de l'Eden, il revint chez lui au bras de Ferrias, il fut heureux pour la première fois depuis bien longtemps, en songeant que le lendemain il aurait consommé sa résolution de quitter au moins pour un an tout ce qui faisait son ennui et son spleen.

(*A continuer.*)

MAX WALLER.





## A L'OCÉAN

---



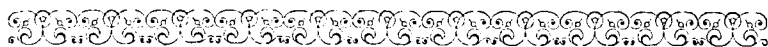
ROIS-TU, vieil Océan, parce que l'homme mêle  
Quelque chant fugitif à ta plainte éternelle,  
Crois-tu que nul de nous n'ai en lui tes sanglots  
Et que le désespoir soit le secret des flots?  
Partout l'orage humain lutte avec tes orages  
De stupide fureur, de deuils et de naufrages ;  
Des voix d'abîme aussi s'élèvent de nos cœurs,  
Et ta propre amertume est le goût de nos pleurs.  
Comme à nous, Dieu t'a dit de souffrir, et tu souffres !  
Il t'a cloué, vivant, dans un cercueil de gouffres,  
Et c'est pourquoi ta vague, où se heurtent les morts,  
Semble garder leur râle en rejetant leurs corps !

Océan fraternel, ton argile est la nôtre !  
Ce que tu vas hurlant sans fin d'un pôle à l'autre  
Et ce que Dieu répond à ton flot éperdu,  
Dans le gouffre du cœur nous l'avons entendu ;  
Car nous n'avons en nous aussi que des abîmes,  
L'homme a contre l'écueil tes élans plus sublimes,  
Et, comme toi, vivant de ce qui fait mourir,  
Souffre d'un mal que rien d'humain ne doit guérir !  
Ainsi qu'en un tombeau la lampe funéraire  
Verse à chaque cadavre une égale lumière,  
L'âme et toi, vous portez une égale douleur.  
Tous les deux, vous roulez de l'ombre et de l'horreur :  
Votre flot a des morts dans son âpre amertume,  
Toujours sous quelque orage il lutte dans l'écume,  
Et quand il vient, brisé, retomber sur le bord,  
C'est pour bondir plus haut et pour gémir plus fort !

Océan, — Océan misérable et superbe !  
Qui te tords, à côté du paisible brin d'herbe,  
Ta gloire, ta beauté, ta loi, c'est la douleur !

Les âmes t'ont compris, car ton mal, c'est le leur :  
Tu ne te plaindrais pas si tu n'étais immense!...  
Et s'il faut que toujours là haut ton flot s'élançe,  
Que l'âme et toi, tous deux sans repos et sans fond,  
Toujours vous gémissiez devant le ciel profond,  
Ah! c'est que vous cherchez votre source immortelle,  
Où les vents d'ici-bas un jour n'auront plus d'aile  
Où vos flots, à tous deux, au sein d'une autre Mer,  
Sans gouffre et sans écueil n'auront plus rien d'amer.

EMILE VAN ARENBERGH.



## AU BAL MASQUÉ

---



HALABOT était embêté.

Est-ce qu'il ne s'en foutait pas, lui, du Mardi-Gras ! Depuis trente ans qu'il était régisseur de théâtre, un directeur avait-il jamais pensé à lui faire organiser ces choses-là ? Il avait fallu ce poseur de Potard, pour lui flanquer sur le dos, la besogne du concierge ! — Lui, le régulateur de l'art, les soirs d'opéra, obligé d'arranger la boîte, les soirs de chahut ! Avait-on jamais vu ça ? Malheur, alors !

Il aurait bien vite fait, lui, s'il était le maître ! Il enverrait ce tas de voyous se décarcasser à l'Alhambra ! Enfin !

L'orchestre était là, en habits noirs, mettant une noirceur dans le vert terni du vieux décor.

Les massifs de verdure étaient en place : des rhododendrons anémiques et des orangers, sans fleurs, pour ne pas avoir l'air de blaguer ces dames.

Sur l'immense plancher gris, qui recouvrait la salle, les fissures hémicirculaires des arrosoirs laissaient des taches plus sombres. Une buée bleuâtre s'évaporait vers le lustre qui nimbaît l'atmosphère de son rayonnement bête.

Au fond, l'escalier craquant des jours de fête dégringolait des loges dans la salle, en deux courbes symétriques procédant d'un palier central.

\* \* \*

Sur celui-ci, l'autorité avait pris place.

Un vieil inspecteur à face grêlée et fromageante, puis un jeune agent, décidé à maintenir l'ordre, quand même, dans ce bazar où il n'avait jamais mis le nez. On verrait bien.

Le vieux faisait ce métier là, quatre fois l'an, depuis 1850.

Ça lui était égal, après tout; autant passer sa nuit, là, dans une belle chaleur, que se ballader dans les rues boueuses, pour ramasser des pochards.

Ici, au moins, les pochards étaient propres. Et l'effet à faire ne dépassait pas le chronométrique : « Circulez, Messieurs ! » dont il allait scander chaque minute de la nuit.

\* \* \*

Au foyer, les nappes et les verres étaient mis.

Les garçons, la serviette sous le bras, baillaient en attendant le coup de feu lointain, pendant que la patronne, — une ex-cocotte, — déjà au poste, contemplait l'enfilade des tables, les pieds dans le derrière des amours peints sur les panneaux du buffet.

Elle aussi, avait jadis colporté son cadavre dans les boîtes publiques, restant, ensuite, les reins cassés, pendant des quinze jours ! Mais maintenant, c'était fini. Elle était calée, grâce à un vieux, bien avec le gouvernement ; et très affairée, se fichant des hommes comme d'un pet, elle avait des contentements de propriétaire, dans sa belle robe de satin noir pudiquement fermée jusqu'au cou.

Les tables, régulièrement posées, se sentaient les coudes, comme des soldats dans une grande sagesse.

Le vestiaire était installé.

Les tapis tendus....

Quand Chalabot eût tout vérifié, il dit : « Zut, à présent. Je vais faire dodo. — Qu'on ouvre ! »

Et croisant les premiers arrivants, il cracha par terre, en grognant entre ses dents : « Tas de gouapes, va ! »

\* \* \*



La valse commençait à gargouiller dans le ventre vide du gros bâtiment.

Le corps de ballet était de service, dans les sales costumes tirés du magasin de rebuts.

Les grosses marcheuses, en paysannes de *Guillaume Tell* ou en bébés, les coryphées en chicards ou en écossais de la *Dame Blanche* un seigneur huguenot, des pierrots, un Méphistophélès, quelques messieurs — payés — en habit noir, essayaient d'allumer le chalut.

La galerie se formait peu à peu. Il était trop tôt pour la gomme et pour les rosses, mais quelques dominos arrivaient ; c'étaient, bien sûr, des jaloux guettant leurs femmes, ou des provinciaux curieux de voir le bal, et des mères irrégulières étalant leurs graisses indulgentes sur les banquettes, dans la périphérie ombrée des baignoires.

\* \* \*

Dans les loges des premières, des femmes du monde, hermétiquement masquées, espéraient bien descendre, plus tard.

De vieux messieurs en cravate blanche, qui avaient dîné, leur disaient des choses drôles, à l'oreille, et leur détaillaient le grouillement qui devenait intense.

\* \* \*

Maintenant, les couloirs dégobillaient dans la salle de longs jets de masques et de femmes demi-nues.

On commençait à se pincer, sur l'escalier, des deux côtés.

Une Diane chasseresse, bâtie comme Vénus, passait de mains en mains. Les pschutteurs prétendaient tous la reconnaître au grain de beauté qu'elle avait sur un sein. Ils examinaient, tâtaient, embrassaient, et elle, chatouillée, avec des petits rires effrayés, leur donnait des petites tappes sur les doigts, pour ne pas avoir l'air...

Le jeune agent de police voulut descendre, mais le vieux le retint d'un haussement d'épaule.

Il faudrait verbaliser contre toute la salle, alors ! On n'en finirait vraiment pas.

\* \* \*

Plus loin, un astrologue, bête comme ses pieds, disait des âneries à tout le monde, et tout le monde tapait dessus. — Un clown, fortement saoul, voulait marcher sur ses mains, et roulait, poussé comme une

balle, d'un bout à l'autre du quadrille. Les horizontales, très décolletées hors de leurs robes noires, lâchaient leurs méduses dans la symphonie des viandes.

\* \* \*

Dans les couloirs, aux endroits sombres, des couples s'isolaient : les femmes mariées avec les hommes qu'elles intriguaient, en se laissant sagement embrasser dans les coins.

Il ne faut pas être bégueule au bal masqué, n'est-ce pas ? Sinon, ce n'est pas la peine d'y aller. Ce serait vraiment trop bête de le prendre du mauvais côté, oh la la !

Ça commençait à chauffer partout.

En bas, la houle montait. C'était, d'en haut, un moutonnement continu, comme une mer.

Au foyer, les gueulements de la bacchanale giroyante arrivaient par bouffées. — Le champagne coulait.

Sur les escaliers de pierre latéraux en avait casé quelques tables. Des duos mystérieux y chuchottaient. Il y faisait déboutonné, plus à l'aise.

\* \* \*

Puis, les couloirs furent envahis, les tables prises d'assaut, partout. On commençait à souper ; l'orgie montait.

Les femmes du monde, leurs maris lâchés, étaient assises, tant bien que mal, sur un coin de chaise, ou sur des genoux, à la même table, avec des cocottes. On commençait par causer, on finissait par trinquer ensemble, en lançant des mots canailles.

On est masqué, après tout ; on peut bien rire un peu, sans faire du mal pour cela !

Une boulotte, de qui le capuchon lâchait des cheveux blonds, avait, sous la table, les pieds sur les cuisses du petit chose. Les mains du petit chose étaient on ne sait pas où.....

\* \* \*

Alors, on perdit toute mesure ; ce fut un dépoitraillement complet, une vacherie à tout casser !

Un farceur faisait, avec ses mains, de la salade, dans le corsage énorme d'une grosse mère. Un rire hoquetant soulevait, par saccades, les gibbosités énormes de sa poitrine.

Et les femmes comme il faut s'amusaient ! Il fallait voir. Ce n'était pas à faire tous les jours, mais, pour une fois, c'était trop drôle !

\* \* \*

Peu à peu, cependant, dans la débandade des tables, des couples se levaient, poussiéreux, las de beugler, pressés de calmer des éréthismes intenses.

On dansait encore, dans la salle, mais les épaves, seulement.

Tout ce qui avait trouvé son affaire, dégringolait les escaliers de sortie, courant au cabaret ou ailleurs.

Les rendez-vous se donnaient, des marchés se faisaient dans les couloirs, jusqu'aux troisièmes, où les ouvreuses attendaient discrètement, la main sur la porte de la loge entr'ouverte.

\* \* \*

Au foyer, maintenant, les garçons commençaient à ramasser les écailles d'huîtres, et à rassembler les bouteilles vides.

L'orchestre jouait le galop final, pour les couturières et les étudiants noyés dans la poussière. Ils n'étaient pas pressés, eux ; c'étaient des collages, autant demain qu'aujourd'hui.

Puis, quatre heures sonnèrent. La salle acheva de se vider, comme un estomac qui ne rend plus que de la bile.

\* \* \*

.... Quand Chalabot vint, le lendemain, à la répétition, il trouva une femme nue, endormie par terre, au fond d'une loge.

Sacré bordel, dit-il !

PAUL CORYDON.





## ÉTUDES & PORTRAITS

M. GUY DE MAUPASSANT

**M**GUY DE MAUPASSANT a publié récemment *Miss Harriet*, — recueil de nouvelles ainsi nommé à cause du titre de la première. Je voudrais, à cette occasion, caractériser en quelques-uns de ses traits généraux la physionomie de ce romancier, très jeune encore, mais dont la renommée est déjà grande. Parmi tous les écrivains qui ont eu leurs vingt ans aux environs de 1870, l'auteur de *Miss Harriet* est sans doute, avec M. Jean Richepin, l'auteur des *Blasphèmes* publiés, eux aussi, dans la quinzaine, — celui dont le talent a le plus profondément pénétré dans la masse des lecteurs. Si je ne me trompe, c'est dans une revue aujourd'hui disparue : *la République des lettres*, et sous le pseudonyme de Guy de Valmont, que M. de Maupassant donna ses premières pages. C'était un puissant et hardi poème qui s'intitulait : *Au bord de l'eau*. Dans ces vers étranges, d'une facture à la fois simple et savante, circulait un souffle de jeunesse, de rêverie et de sensualité. C'était, dans un paysage d'eau courante, et tour à tour sous l'accablement du soleil du Midi et la fraîcheur de la lune de minuit, l'évocation des baisers de deux affolés d'amour. Il y avait là comme une fureur de panthéisme enivré, une fièvre brûlante, et en même temps un je ne sais quoi de robuste, la libre et heureuse allure d'un être fort. Le poème établit du coup la réputation de M. de Maupassant dans les petits cercles de littérateurs. Une nouvelle, *Boule de suif*, imprimée dans le volume des *Soirées de Médan*, révéla que le poète d'*Au bord de l'eau* était aussi un conteur d'une sûreté de procédés dès lors accomplie et d'une singulière acuité d'observation. *Boule de suif* était, on se le rappelle, le récit d'un épisode du temps de la guerre. Le voyage de quelques bourgeois de Rouen à travers les lignes prussiennes faisait toute la matière de ce petit roman, et cette matière avait suffi à l'écrivain pour mettre à jour la nuance de comique dont s'accompagnent les plus tragiques événements de l'histoire, la réapparition des petits

égoïsmes privés à travers le fracas des grandes catastrophes, les compromis de conscience auxquels l'instinct du bien-être amène si vite les poltrons. C'était là un morceau de maître, dont la composition rappelait le « faire » de Mérimée, et dont le style serré valait presque celui de Flaubert. M. de Maupassant a, depuis lors, tenu ce que promettait ce retentissant début. Le recueil de ses vers, son roman d'*Une Vie*, ses volumes de nouvelles : *les Contes de la Bécasse*, *Mademoiselle Fifi*, *la Maison Tellier*, le journal de son voyage en Algérie : *Au Soleil*, — c'est, je crois toute son œuvre publiée, — ont montré en lui un écrivain de race, d'une réelle puissance de production, capable de se renouveler et de se développer à travers une riche variété de sujets. Mais ni cette puissance ni cette variété ne suffiraient à expliquer la faveur à la fois littéraire et populaire avec laquelle ont été accueillis ces livres. M. de Maupassant a eu la chance rare de séduire tout ensemble les raffinés et le gros public. Je vois deux raisons à cette fortune : la première est que l'auteur d'*Une Vie* et de *Mademoiselle Fifi* représente avec beaucoup d'intensité quelques-unes des tendances de la génération nouvelle ; la seconde me paraît résider dans un tour particulier d'esprit qui a permis à cet écrivain de traduire ces tendances d'une façon accessible à tous et bien conforme à la vieille tradition française. Ce sont deux points qui valent qu'on y insiste, car il y a là matière à bien des réflexions sur les lettres actuelles.

Quand on parle des tendances de la génération nouvelle, on risque fort de prononcer une phrase dépourvue d'un sens bien précis, car la ligne générale d'une époque ne se dessine guère avec netteté qu'au moment où cette époque est close, et recule dans la perspective du passé. Il est certain que nous comprenons aujourd'hui la Restauration mieux que ne pouvait faire même un Sainte-Beuve ou un Stendhal, emportés qu'ils étaient l'un et l'autre par le flot mouvant du monde qui les enveloppait. N'y a-t-il pas cependant quelques indices que même les contemporains peuvent recueillir et signaler au passage ? Lorsque, par exemple, la plupart des livres écrits par des jeunes gens offrent les uns avec les autres deux ou trois grands traits de ressemblance, n'est-on pas en droit de considérer ces traits comme essentiels et d'y reconnaître des signes probables d'un changement des mœurs et des âmes ? Si l'on examine de ce point de vue les principales productions des nouveaux venus en littérature, on trouvera, ce me semble, ce me semble, que la plupart sont marquées d'un triple caractère de pessimisme, de préoccupation scientifique et de souci minutieux du style. — De pessimisme

d'abord : il y a dans la misanthropie de nos romanciers récents, dans la mélancolie de nos poètes, dans la sombre extravagance de nos fantaisistes, une très inattendue reprise de ce qui fut, au lendemain de *René*, le mal du siècle. Sans doute, la rhétorique a changé du tout au tout. L'École présente est volontiers brutale et cynique, au lieu que les premiers « enfants du siècle » étaient plutôt élégiaques et rêveurs. Mais que nos modernes Obermann aient passé par la salle de clinique et la brasserie, ils n'en sont pas moins des Obermann. L'inutilité finale de l'effort humain est l'objet habituel de leur plainte, et, si les paroles de la chanson se trouvent modifiées, la triste mélodie est demeurée la même. Rien qui contraste d'avantage avec le positivisme heureux, le culte du succès, la forte poussée de vie matérialiste dont le début du second empire donna le spectacle. Soit que l'analogie des catastrophes politiques ait produit une identité dans les sentiments, soit qu'il y ait dans notre civilisation moderne quelque chose d'inguérissablement douloureux et meurtri, voici que les temps sont revenus des renoncements désespérés, de l'« à quoi bon » donné comme réponse aux questions angoissantes sur le but de vie. Le règne de Werther est arrivé de nouveau, mais cette fois c'est bien le Werther-Carabin dont M. Guizot parlait à propos de Joseph Delorme ; car, et c'est là le second des traits de la jeune École, celui par lequel son esthétique se rattache à la génération précédente, si la littérature actuelle est volontiers désespérée, elle est plus volontiers encore scientifique. En cela elle est bien la fille d'un âge de découvertes expérimentales et de création industrielle. Le goût du fait demeure sa passion maîtresse, et l'exactitude est pour elle le terme suprême de l'art. On s'est beaucoup moqué des prétentions physiologiques de quelques romanciers, — ceux-là même qui sont le plus en vogue. Mais il est évident qu'avec leurs romans tout imprégnés de théories sur le système nerveux, ils ont conquis d'énormes succès. Concluons-en qu'ils flattent un des besoins profonds de notre temps, et d'autre part observons que ces mêmes romanciers ont raffiné de plus en plus sur leur expression. C'est là un troisième trait par lequel la jeune École se distingue encore de la génération précédente. Ceux qui menèrent la réaction contre le romantisme après *les Burgraves* et au lendemain de 1830 préconisèrent le retour à une forme sans pittoresque. Ils exaltèrent la prose et la poésie classiques et ils applaudirent aux comédies en vers de M. Augier plus tard, aux romans de M. About, par horreur des excès de la prose imagée, de la poésie à recherches plastiques. Aujourd'hui le style des nouveaux auteurs se rattache en ligne directe à Théophile Gautier,

partant à Victor Hugo, partant à Chateaubriand. Toutes les curiosités de mots, gloire et tourment d'un Aloysius Bertrand et avec lui des purs romantiques, n'étaient que le commencement de cette torture de la forme que s'infligent les maîtres et les disciples de l'École nouvelle, — si bien que cela fait une esthétique étrangement mêlée, d'une nature hybride et complexe, où les contrastes se heurtent, mais que c'est bien là l'image de cette fin de siècle, encombrée des débris de tant d'espérances !

Ceux qui ont l'habitude des analyses intellectuelles ont dû remarquer dès les premiers essais de M. de Maupassant que ces trois tendances de l'époque étaient bien en lui. Dans *Boule de suif*, il laissait entrevoir, sous l'apparente indifférence et la froideur volontaire du récit, la misanthropie la plus irrémissible, et il n'est pas une de ses nouvelles, ou toute brève ou développée, de laquelle ne se dégage comme un mortel esprit de pessimisme. Qu'il raconte l'histoire entière d'une âme de femme, comme dans *Une Vie*, ou qu'il étudie, comme dans *l'Héritage*, comme dans *En Famille*, comme dans *Garçon. un bock!* un épisode détaché, un coin de nature, une anecdote, — toujours et partout il prend pour objet propre de son analyse la mise à nu d'une misère du cœur, la dénonciation d'un égoïsme caché, la découverte d'une déception. La créature humaine lui apparaît comme menée par un petit nombre d'instincts qui trouvent à se faire jour sous tous les mensonges de convenances, sous tous les enthousiasmes des sentiments, — et nous allons ainsi, menés par ces impulsions irrésistibles, jusqu'au terme suprême de notre existence, qui est le malheur et la mort ! Ce n'est pas là un caprice d'artiste — c'est une manière de voir initiale et finale, c'est une méthode aussi, qui se double, dans le cas de M. de Maupassant, d'un souci constant de vérification scientifique. Depuis l'impersonnalité calculée de ses récits où il a bien soin de s'effacer lui-même le plus qu'il le peut, jusqu'au choix de ses sujets, empruntés le plus souvent à l'existence quotidienne, tout dans cet écrivain révèle la recherche du document exact. C'est vers la vérité qu'il a aiguillé le train de ses idées, non vers la Beauté. Ce qu'il s'efforce de donner, ce sont des échantillons, copiés d'après nature des différentes classes sociales qu'il a observées. Il a exécuté ce programme à maint endroit de ses œuvres et on lui doit des monographies du paysan normand, par exemple, surprenantes de réalité ; je citerai les contes qui ont pour titre : *un Normand, aux Champs, les Sabots, la Mère sauvage, la Fille de ferme*. C'est de la peinture à la fois minutieuse et significative. Cela tient de l'eau-forte et du procès-verbal, et la prose dans laquelle ces morceaux sont rédigés sauve leur auteur

de la platitude, écueil habituel des observateurs trop méticuleux. Le culte de la forme irréprochable est en effet aussi vif chez M. de Maupas-sant qu'il a pu l'être chez les stylistes les plus scrupuleux de l'école de l'art pour l'art. Si l'on en doutait, il suffirait de lire les pages de critique qu'il a mises cet hiver en tête de la « Correspondance » de Flaubert. Mais il n'était pas besoin de cette profession de foi pour deviner chez lui la passion du mot pittoresque et de la phrase bien nombrée. Il y a des morceaux de facture qui sont à eux seuls un *credo* littéraire, Je choisis dans *au Soleil*, cette description d'un lever de la lune au bord d'un lac de sel : « La pleine lune emplissait l'espace d'une clarté luisante qui semblait vernir tout ce qu'elle frôlait. Les montagnes jaunes déjà sous le soleil, les sables jaunes, l'horizon jaune semblaient plus jaunes encore, caressés par la lueur safranée de l'astre. Là-bas, devant moi, le Zar'ez, le vaste lac de sel figé semblait incandescent. On eût dit qu'une phosphorescence fantastique s'en dégageait, flottait au-dessus, une brume lumineuse de féerie, quelque chose de si surnaturel, de si doux, de si captivant le regard et la pensée, que je restai plus d'une heure à regarder, ne pouvant me résoudre à fermer les yeux. Et partout, autour de moi, éclatant aussi sous la caresse de la lune, les burnous des Arabes endormis semblaient d'énormes flocons de neige tombés là... » J'imagine qu'un professeur de rhétorique moderne, comme Saint-Beuve s'est amusé à l'être dans certains passages de son *Chateaubriand*, donnerait de cette page un bien curieux commentaire. Il montrerait la recherche d'harmonie imitative de ce « tombés là » qui termine sur une sonorité sourde cette phrase d'abord légère et vibrante comme un rayon de lune. Il remarquerait le choix des mots « luisante, — fiôlait — caressés », l'alanguissement que donne à la période cette incorrection volontaire : « de si captivant le regard et la pensée... » Une fois entraîné par la doctrine qui veut que le style soit l'équivalent complet, le substitut intégral de la sensation, à quel scrupule de détail n'arrive-t-on pas ! Le malheureux Flaubert que ses lettres nous ont montré écrivant « dans les affres », — le terme est de lui — était ravi d'avoir terminé son conte d'*Hérodias* par un adverbe qui lui semblait reproduire le pas et l'effort des deux esclaves chargés de la tête de Jean : « Comme elle était très lourde, ils la portèrent *alternativement*. » Poussée à l'extrême, la logique du style d'images doit en effet aboutir à des recherches de cet ordre, de même que la logique du style d'idées conduisit Stendhal à écrire comme le code civil. On dirait que le langage humain, produit complexe de la sensation et de la réflexion, n'oscille ainsi qu'entre deux pôles, de l'onomatopée à l'algèbre.



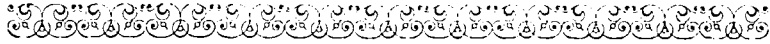
Elles sont donc bien reconnaissables dans M. de Maupassant, les trois maîtresses tendances de notre littérature nouvelle ; mais voici qui distingue aussitôt cet écrivain de la plupart des représentants de cette littérature. Il est sans doute le seul dont on puisse dire que son œuvre respire la santé. Il est en effet une santé littéraire comme il est une santé physique, et l'une n'est pas beaucoup plus aisée à définir que l'autre. Est-ce dans le fond des idées, est-ce dans la forme que cette santé littéraire réside ? Ailleurs évidemment, car telle œuvre est morale dans ses tendances, accomplie dans son style, dont on ne saurait dire qu'elle est saine.

Pour ne citer qu'un exemple, mais des plus illustres, est-ce que les *Pensées* de Pascal ne sont pas d'une élévation sublime, d'une tenue irréprochable de langue, et qui affirmera cependant que ce n'est point là un livre malade ? Je n'ai pas dit un livre de malade, car il se rencontre des écrivains d'une belle vigueur physique qui n'ont pas la santé littéraire : témoin Balzac ; et, d'autres ont, comme Voltaire, passé toute leur vie dans le plus affolant état d'excitabilité morbide, dont l'œuvre écrite est d'une santé parfaite. C'est par le contraste, me semble-t-il qu'on peut se rendre un compte exact de cette vertu de la santé, en analysant ce qui constitue proprement la maladie du talent. On trouvera que cette maladie réside uniquement dans ce fait que l'écrivain n'a pu se retenir d'abuser d'une de ses qualités, si bien que cette qualité s'est convertie par une hypertrophie involontaire, en une sorte de défaut. — Celui-ci possédait un sens exquis de la valeur des mots, une vision subtile de leur vie physique. Il a exaspéré en lui ce pouvoir, et il aboutit à ce que l'on peut appeler la névropathie de la phrase. Cet autre, doué du charme et de l'élégance, poussait sa délicatesse jusqu'à la manière. Un troisième avait le don de l'éloquence passionnée, il en arrive à l'éloquence douloureuse, à la passion torturante. Ce fut le cas du grand Pascal. Carlyle était naturellement visionnaire, il finit par écrire une prose d'halluciné.

(*A continuer*)

PAUL BOURGET.





# CHRONIQUE LITTÉRAIRE

## I

A REBOURS, par J. K. HUYSMANS.



LE livre étrange, si attirant et si repoussant, d'un art si raffiné que l'on ne sait si les plus graves défauts n'y sont point disposés savamment pour chatouiller le goût de nos blasés littéraires, comment le définir? quel nom lui donner? A coup sûr, ce n'est pas un roman. L'intrigue en est totalement absente; pas la plus petite aventure; rien que les pensées et les sensations d'un seul personnage rangées et étiquetées avec un soin excessif. Voilà tout. C'est une *étude*, rien qu'une étude. Ecœurés par les fades ficelles du roman-feuilleton, pareilles à une pelotte de macaroni embrouillée de fils de fromage, quelques artistes contemporains essaient de supprimer toute action dans leurs livres, et du même coup ils en retirent la vie. Ils ont beau faire, quel que soit leur talent, leurs personnages ne sont pas des hommes de chair et de sang où palpète le mystère de l'âme; ce sont d'admirables cadavres, embaumés par des procédés merveilleux, montés sur d'impeccables ressorts qui répètent avec la plus parfaite précision les mouvements compliqués des moindres muscles, tandis qu'à côté, sur une planche, des bocaux, en file méthodique, isolent le sang, la bile, le chyle, puis les viscères, le cœur, le cerveau, les reins, les entrailles, scrupuleusement analysées, avec une note détaillée collée sur le vase. On fait ainsi d'excellentes préparations plus ou moins artistiques, mais non des œuvres d'art. C'est là que devait aboutir fatalement le roman dit scientifique.

Si de rares écrivains, tels que Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam fouillent les secrets des âmes contemporaines, le plus grand nombre, atteints d'un chirurgite aigüe pour avoir machonné quelques brindilles éparses de physiologie et de philosophie matérialiste, ne voient partout qu'atavisme, hystérie ou névrose. Leurs ouvrages sont des manuels de clinique incohérente. Hallucinés par leurs hantises de plaies et de bosses, ils découvrent parfois des maladies fort inattendues: les médecins bafoués par Molière, sont bien vengés. C'est leur tour de rire.

Pendant, mauvais ou bons, des matériaux s'entassent. Se trouvera-t-il des artistes assez forts pour les trier et les incorporer dans des œuvres d'art vivantes? Celles-ci exigent une action, — aussi peu externe, aussi purement intellectuelle que l'on voudra, — une trame, un développement, une progression, — peu importe le nom qu'on lui donne, — qui en fera l'unité et la vie. Ce n'est que la lutte contre les choses extérieures ou contre ses propres passions et pensées, contre sa constitution physique même,

qu'un homme montrera le jeu intéressant de ses facultés psychiques et de ses organes. L'ingénieur ne doit pas démonter sa machine devant le public; il doit la faire fonctionner dans toute la splendeur de sa force.

*A Rebours* n'est qu'une étude, mais elle est profonde, savante, lumineuse de tous les feux d'un style multicolore et prismatique où la lumière naturelle des choses et des mots se détraque en rayons éclatants. C'est un code de l'art maladif et décadent du XIX<sup>e</sup> siècle. Tous les raffinements, toutes les dépravations d'une civilisation faisandée, y sont étudiés en un bizarre et un peu vague personnage, névrotique, halluciné, débile de corps et d'âme, en qui survit seule la pensée.

Le livre est divisé en chapitres, qui sont comme autant de tiroirs renfermant une pièce d'anatomie. Il y a le chapitre des couleurs, le chapitre de la musique, le chapitre de la peinture, le chapitre des parfums, les chapitres de la littérature. Cette méthode de laboratoire est agaçante, sans doute; mais que de pages superbes! quelles idées ingénieuses! quelles phrases délicieusement compliquées et évocatrices! Et surtout quelles pénétrantes analyses de cet art trop mûr, si finement savoureux, dont le poison fermente dans les cervelles contemporaines! On doit saluer en l'auteur d'*A Rebours* un si admirable critique, que nul n'oserait réclamer le romancier qui se dérobe. Les meilleures pages du livre sont en effet de la critique: critique de l'ameublement, critique des œuvres picturales de Gustave Moreau, des dessins de Redon, des romans de Barbey d'Aurevilly, des nouvelles de Poë, des poèmes de Baudelaire, et, pour l'antiquité, un éreintement bien conditionné du faux grand siècle.

Dans ce déluge de digressions, le personnage de des Esseintes est un peu noyé. Il ne vit guère que de réflexions, de souvenirs et d'attaques de névrose. C'est là une vie assez bornée. Pourtant l'auteur a si habilement multiplié les souvenirs du jeune duc, que peu à peu les fragments se complètent, et que sa vie entière nous est enfin connue.

Laissons de côté la maladie physique, dont on trouvera l'étude approfondie dans les dictionnaires de médecine; l'analyse de la déviation mentale est autrement captivante. Elle mériterait un article spécial; malheureusement nous ne pouvons, faute d'espace, lui accorder que quelques lignes à jambages rompus.

M. Huysmans prend son héros dès son enfance. Le caractère à la fois indocile, et mou sceptique et mystique, haineux de toute vulgarité et curieux de toute dépravation, est bien saisi et logiquement développé. Des Esseintes a été élevé chez les Jésuites, — et l'auteur dédaignant, lui aussi, les basses déclamations bourgeoises, n'a pas cru devoir en faire des monstres: ses jésuites sont tout simplement des hommes instruits, doux et habiles à façonner les cœurs dans la foi.

Des Esseintes *devait* avoir reçu une éducation religieuse; il *devait* avoir

étudié, par goût, un peu de théologie. En ce temps-ci, pour connaître le véritable doute, avec ses alternatives de scepticisme amer et de religiosité éthérée, avec ses accalmies dolentes, il faut avoir prié dans l'adolescence, il faut avoir feuilleté des cuistreries édifiantes, lu des livres pieux qui tuent la piété, médité les problèmes insolubles de la philosophie chrétienne et les controverses à cent faces où la vérité combat la vérité, où l'on oppose Dieu à Dieu.

Le goût du merveilleux avait dû naître dans un tel esprit, au milieu des rêveries de l'oratoire, des visions aériennes de saintes impalpables, auréolées d'une lumière surnaturelle, des supplices monstrueux voluptueusement appelés par les martyrs, des miracles enveloppés d'incertitude et de poésie, si touchants dans la naïveté des légendes.

L'art ecclésiastique, sa vertigineuse architecture, sa décoration exquise et raffinée, son orfèvrerie, sa littérature, la pompe, amoindrie mais toujours majestueuse et vraiment pontificale, de ses cérémonies, tout cela l'avait grisé d'un encens captieux et inoubliable.

Chez Des Esseintes la foi s'évapore, le culte du supra-sensible demeure. Telle est la filiation de ses goûts bizarres jusqu'à la dépravation.

Le corps s'est usé en débauches, l'intelligence en lectures contradictoires, la volonté en perpétuels mécomptes, en heurts douloureux contre les plates réalités : le pessimisme de Schopenhauer se greffe sur l'arbre de la science et recouvre de ses touffes amères le dogme de la chute originelle.

L'affinement du goût a produit le dilettantisme. Des Esseintes est un artiste frappé d'impuissance. Il a du faire des vers compliqués, de la musique malade, de la peinture faisandée ; pourquoi M. Huysmans ne le dit-il pas ?

A part cela, le côté psychologique de l'œuvre est défectueux. Nous ignorons les amitiés de Des Esseintes, celles du moins où il n'y a pas de Ganymède. La marche progressive de sa maladie mentale est peu visible ; l'auteur a préféré nous entretenir du sustenteur artificiel et des lavements nutritifs, l'alimentation à rebours !

Le baroque enfantin ne manque pas dans ce livre. Faut-il signaler le dîner de deuil, composé de mets noirs servis par des négresses nues, tandis que dans le jardin, saupoudré de poussière de charbon, le bassin est plein d'encre ? l'aquarium avec des poissons mécaniques ? l'orgue à bouche ? l'appartement circulaire de M. d'Aigurande ? et surtout l'exécrable cauchemar, déroulé mécaniquement comme la chaîne d'une horloge à poids ? Tout cela est un peu trivial ; le personnage de Des Esseintes méritait de baigner dans une atmosphère plus aristocratique.

Nous avons fait la part large aux critiques ; en bonne justice nous devrions citer maintenant les belles pages du livre, — telles que les


dissertations sur les pierreries, les parfums, les fleurs bizarres, les livres.... et même le récit presque dramatique de la rencontre de des Esseintes et du petit jeune homme de l'avenue Latour-Maubourg.

Mais la véritable valeur d'*A Rebours* est plutôt critique que littéraire. Ce livre est explicatif de beaucoup d'autres. Comme une torche tombant dans un puits, il jette une sombre lueur sur la dépravation croissante de l'art, sur la perversion grandissante des intelligences et des sens. Depuis plusieurs années, les critiques ont comparé la décadence actuelle à celle du vieil empire romain. La lecture d'*A Rebours* rend cette comparaison saisissante. Dans les lettres surtout, le progrès de la décomposition est superbe, effrayant, tragique ! On avait cru un instant que le naturalisme d'Emile Zola allait ramener la santé dans les idées et les sensations littéraires ; on s'imaginait que sa magnifique exubérance n'était qu'un excès de vigueur sanguine. En y regardant de plus près, on retrouve dans *la Faute de l'Abbé Mouret*, dans *la Curée*, dans son *Excellence Eugène Rougon*, dans tous ses ouvrages, la névrose, la fièvre, l'affaiblissement incurable, d'une race qui se meurt dans la débauche, les désirs insensés d'une civilisation lasse, la pourriture physique et morale d'un monde trop vieux. Congestionnée ou anémique, c'est toujours la littérature malade, excessive, douloureusement inassouvie dans la monstruosité de ses désirs, qui d'Edgar Poë à Shelley, de Baudelaire à Swinburne, de Barbey aux de Goncourt et à Zola, parcourt toute la gamme des piments et des gingembres impérieusement réclamés par nos organes dissolus, dégoutés de la grossièreté des nourritures saines.

IWAN GILKIN.

## II

### N E R T O (Suite)

L ne reste plus qu'une voie de salut. Là-bas, enfermé dans son Avignon, le pape Benoît XIII — c'est un anti-pape, pour le dire entre parenthèse, — résiste obstinément aux efforts de l'armée royale. Un souterrain, dont l'existence n'est connue que du baron, relie Château-Renard au Château des papes. Nerto n'a qu'à s'élancer, qu'à courir, sauver la Papauté qui naufrage, et le Pape, en reconnaissance, sauvera à son tour son sauveur.

« Il y avait soixante et dix ans peut-être — que, loin de Rome abandonnée, — en Avignon, la Papauté — était venue s'asseoir. — Avignon avait rapidement pris l'essor, en revoyant la capitale — du monde et des pontifes-rois. — Tout ce qui croit en Jésus-Christ — avait fidèlement tourné son char vers le séjour de son vicaire... Les Levantins y trafiquaient ; — les cardinaux y chevauchaient, drapés de pourpre ; les pèlerins — de Saint-Antoine ou de Saint-Barthélemy — chantaient par les rues à tue-tête ; — de bateleurs, d'aventurières, — de moines de toutes couleurs, — d'excom-

muniés qui avec componction — se frappaient la poitrine, de gens de guerre et de marine — qui se battaient au cabaret, — c'était un fouillis, un brouhaha, — comme il n'en est en aucun lieu. »

C'est au milieu de ce fracas que Nerto se hasarde, rassurée par la courtoisie du commandant des gardes pontificaux, un neveu de Benoît XIII, Rodrigue de Luna, le soldat au cœur de lion et aux yeux de braise. Benoît écoute la jeune fille et l'acceptant pour guide gagne Château-Renard.

La petite ville est en émoi. Une innombrable cavalcade de gentilshommes fait escorte au Pape et au roi de Forcolquier, de Naples et de Jérusalem, qui en Saint-Trophime, demain, épousera la belle Iolande. Demain aussi, dans l'église de Saint-Césarin, la blonde Nerto s'étendra sous le suaire, tandis que les nonnains chanteront sur elle le *De Profundis*. Seul le mystère du cloître sauvera son âme et les plaisirs du monde ne laissent que poussière en s'évanouissant, dit-elle au beau cavalier Rodrigue, dont la galante mine n'est pas, malgré tout, sans faire quelque impression sur son cœur. Grandes fêtes donc en Arles la romaine, ainsi que nous conte maître Boisset, le plus disert des Ariénins. Puis, Nerto, malgré qu'elle en ait, prononce ses vœux, hésitant entre l'amour de Jésus et les tendresses de Rodrigue. « *Entrez, entrez, ô notre sœur, vous ne sortirez plus, ni vivante, ni morte !* » chantent une à une toutes les nonnes du moustier. Fou de douleur et de rage, Rodrigue parcourt les bas quartiers où soudards et matelots font noce et bombance. Une bande de routiers catalans à qui ni Dieu ni Diable ne sauraient imposer, sur ses pas, mettent à sac le couvent et, comme sur la galère capitane, chaque bandit cueille à brassée farouche la nonne dont le minois lui fait envie. De la ville, cependant, on vient au secours du couvent saccagé et Rodrigue quitte Nerto évanouie pour protéger la retraite de ses compagnons. La vierge reprend ses sens et fuit par la campagne, tandis que Rodrigue l'appelle comme un fou par les aliscamps et la plaine. Un pieux ermite lui offre un instant un abri dans sa retraite, mais, sur le regard sévère de l'ange qui, chaque jour, lui apporte sa pâture, il craint la tentation possible et chasse la malheureuse délaissée qui gagne la Laurade.

« Satan, vous le savez, fait ce qu'il veut, quand le bon Dieu le laisse agir. Cette fois, le grand moqueur avait construit dans une nuit un bâtiment, superbe à l'œil, en pleine terre de Laurade. Sur le milieu d'une presqu'île, près du bois de Saint-Gabriel, le château se découvrait : architecture fantastique, ni gothique, ni provençale, mais rappelant l'art sarrasin ; des losanges de jais, d'or et de cramoisi des arceaux grêles festonnés en façon de trèfles ; des arabesques, des virevoltes courant follement de partout ; des colonnettes tortillées comme des serpents qui se dressent, et des diabolins qui se nouent aux chapiteaux tourbillants ; puis des cornières peintes avec gargouilles en forme de dragons ; des minarets surmontés

par cet emblème de l'islam, le croissant, qui transperce l'azur du ciel de ses deux cornes ; puis dans la frise, à la moresque, parfaitement serti tout à l'entour, un grimoire cabalistique de caractères barbaresque. Enfin au faite du palais magique et dominant la grande lande, on voyait luire une couronne de bronze et d'or, large et farouche, avec des masques effrayants pour fleuron, comme au couvercle de l'enfer. Ensuite des sentiers en zigzag et des jardins en labyrinthe où l'on est perdu, si l'on n'entre, avec des mots mal entendus et des soupirs derrière les touffes, et des arbres tortus, des plantes sombres, des fleurs étranges et des parfums qui étourdissent ainsi qu'une fumée... »

C'est là que Rodrigue et Nerto se rencontrent de nouveau. Nerto vous aime, Rodrigue, mais cet amour, si elle y cède, c'est sa perte ! Et notre galant chevalier, sur cet appel à sa générosité, de se constituer le platonique défenseur de la belle, si bien que messire Satan, terrifié à la vue de la croix que Rodrigue jette entre lui et sa victime, balaie dans une tempête le château maudit, ne laissant au milieu d'un terre-plain qu'une nonne de pierre à la place du donjon.

« Si quelque jour, bienveillant lecteur, tu voyageais par la contrée de Laurade ou de Saint-Gabriel, tu peux, au cas où tu le crois nécessaire, t'assurer de ce récit. Dans la campagne, au milieu des moissons, tu verras la *mourgue* de pierre, portant au front la marque de l'Infernal et de ses foudres : muette, plantée comme herme, elle écoute la germination. Et les petits limaçons blancs voulant chercher un peu de frais, se collent sur son vêtement embaumé par la menthe ; et autour d'elle l'ombre tourne, et les saisons suivent leurs cours, et tout change et tout se remue : la *mourgue* reste, noire et muette. Mais, à certaines dates, dit-on, sitôt que le soleil ardent monte à son apogée, elle chante : l'oreille appliquée à la pierre, si tu peux percevoir le chant, vers midi, paraît-il, elle dit la salutation angélique. »

Voici analysé bien maladroitement peut-être le joli poème que le félibre de Maillane offre, ce mai, à Saint Gabriel de Tarascon, « simple histoire du bon vieux temps, dit un critique, tout exprès familière et naïve, mais doucement ironique parfois, et qui, comme les fantaisies de l'Arioste, semble parfois vouloir se railler un peu elle-même. » Le poète l'a composée en un printemps pour se délasser des labeurs de l'édification du *Trésor du Félibrige*, une sorte d'encyclopédie monumentale qui sera la Bible des méridionaux et l'école félibresque de l'avenir. Nerto est donc un jeu, et en tant que, une charmante et délicieuse babiole. On n'en peut pas dire autant de tous les poèmes de ces temps, de ceux surtout qui affichent de hautes prétentions. J'en voulais venir à ce point.

ALBERT SAVINE.



## MEMENTO

*La Musique.* — Bibliothèque Gilon. — Rectification. — *Aigles et Lions.* — M. Ghio. — *Contes à Zola.* — *Sacountala.* — La Société des publications littéraires. — Bibliographie de M. Louis Hymans. — *Ernest Gilon.* — *L'Étoile sainte.* — *L'Art de se faire aimer.* — *En jouant du mirliton.* — *Le Concert improvisé.* — *Rapsodies.* — *Les Nuits parisiennes.* — M<sup>me</sup> Van den Staepel, — *Cinq mélodies*, par FERNAND LEBORNE. — *L'Hystérique.*

Dans les premiers jours d'octobre prochain paraîtra à Bruxelles une nouvelle publication musicale hebdomadaire : *La Musique*. Ce journal, dont les idées naturellement seront très avancées, aura pour comité de rédaction MM. Iwan Gilkin, Albert Giraud, Octave Maus, Catulle Mendès et Erasme Raway; comme secrétaire de la rédaction M. Charles Delgouffre et comme administrateur M. Max Waller.

\* \* \*

Viennent de paraître dans la bibliothèque Gilon : *Contes honnêtes* traduits de de Miss Hannah Lawrance et William Robinson, par M<sup>lle</sup> Louise Juste. — *La Nonnaie et les Machines*, par J.-B. Rosy. — *La Perle du Hameau*, traduit de M<sup>me</sup> Courtmans par MM. Elseni et Gueury-Dambois.

— Chez Parent, dans la Bibliothèque belge illustrée, un intéressant volume de M. Eugène Bolsae sur *l'Art de naviguer*.

— Chez Ollendorff; *La Cabanette*, roman d'aventures qui n'ont pas le sens commun, par un M. Camille Debaens; *Autour d'un Chapeau*, saynète de M. Jules Logoux.

\* \* \*

Il a été dit dans notre numéro 6 du mois de mai que M. Charles Magnette (Mettange) a été « chassé de la *Jeune Belgique* ». La personne qui a rédigé ce filet a été trop loin dans ses termes et l'affirmation, insérée par erreur, est inexacte. M. Magnette s'est retiré spontanément de la *Jeune Belgique* et n'en a pas été le moins du monde expulsé. Il suffit pour s'en convaincre de relire la 2<sup>e</sup> page de couverture du n<sup>o</sup> 1 de notre tome II.

\* \* \*

Vient de paraître, à Liège, un volume de vers : *Aigles et Lions*, de M. Blanco.

Notre ami Camille Lemonnier en ayant accepté la dédicace, nos lecteurs savent qu'ils ont affaire à un vrai livre. Il faudra cependant que le poète se dégage des influences sociales qui donnent à ses plus vigoureuses pièces une allure désagréable de propagande. Notre raffinement littéraire moderne n'admet plus ces grands mots de liberté, de fraternité, d'égalité qui riment avec tant d'obligeance. Tout cela se trouve dans Béranger hélas! Que M. Blanco s'en gare. « O mon ami, dit Banville dans une de ses adorables *Lettres à Pierrot*, ne perdons jamais de vue le but de nos existences vouées à la contemplation du vrai : être inutiles ! »

\* \* \*

C'est très curieux, les éditeurs! Quelques-uns s'obstinent à nous adresser des livres dont il nous est impossible de parler. L'éditeur Ghio, qui jette sur le marché pas mal de romans et de poèmes qu'il se garde bien de nous envoyer, nous expédie aujourd'hui un ouvrage intitulé : *Grandeur et décadence d'une Société Financière*, par un Gogo.

Voyons, M. Ghio, qu'est-ce que cela peut bien nous faire ?

\* \* \*

*Contes à Zola* par Auguste Paër. 1 vol. Paris, Tresse, 3.50.

Cy un livre où il y a une bonne, une très bonne nouvelle à la Maupassant intitulée *Gueule-de-Singe*. C'est une étude



parisienne bien attrapée et palpitante que nous recommandons fort. Le reste du volume est une suite d'historiettes de bon jeune homme qui a trop lu Mürger et qui joue les absinthés en chambre. La dédicace Émile Zola est très amusante. L'auteur à nous y annonce que « desidés d'humanité, de patrie et d'amour ont présidé à l'éclosion de ces contes, » ce qui est très louable, et que l'auteur de *La joie de vivre* a une « véhémence méridionale de félibre, » ce qui n'est pas mal trouvé! Enfin! il y a *Guenle-de-Singe* qui sauve la situation.

\* \* \*

*Sacountala*. Un vol. Paris. Librairie des bibliophiles; 3 fr.

L'artiste éditeur Jouaust donne une traduction nouvelle du pur et merveilleux drame hindou de Calidasa. Il y a, dans ce poème exotique évoquant des flores mystérieusement virginales, tout un monde d'êtres inconnus des littératures. *Sacountala* est une figure hiératique, vague et symbolique comme la Salomé de Moreau et gracieuse comme elle. Nous donnerons prochainement une étude sur l'œuvre.

\* \* \*

Il vient de se fonder à Paris, sous la direction d'un M. Guy de Puyserpès une société dite « Des publications littéraires » dont les statuts nous ont été envoyés ainsi sans doute qu'à tous ceux qui s'occupent de Lettres. Sans accuser personne, nous engageons nos lecteurs à une certaine prudence si d'aucuns désiraient s'inféoder à cette « Société de Gens de Lettres » en miniature. Après lecture attentive des Statuts, nous avons acquis la conviction que c'est une étonnante fumisterie.

\* \* \*

M. Louis Hymans est mort le jeudi 22 mai, à Bruxelles, âgé de cinquante-cinq ans. Voici les ouvrages qu'il laisse : Traduction des *Mémoires et documents inédits sur Van Dyck et Rubens* de William Hookman Carpenter (1845) *Robert le Frison*, drame (1847); *Histoire du Marquisat d'Anvers* (1847); *Les Deux Inno-*

*cents*, comédie (1852); *Le Diable à Bruxelles* (avec J. Rousseau) (1853); *Le parti de la Paix au parlement d'Angleterre* (1855); *L'Eglise et les libertés belges*, *Lettres moscovites*, *Un brillant Mariage* (1857); *Le Rhin monumental et pittoresque* (1857-1861); *La famille Buzard* (1858); *Hirta, La Courte Echelle, Quinze jours dans l'Oberland bernois* (1859); *André Bailly* (1861); *Histoire populaire de Belgique* (1860); *Histoire populaire du règne de Léopold I<sup>er</sup>* (1861); *Manuel de l'Histoire de Belgique* (1867); *Histoire politique et parlementaire de la Belgique de 1814 à 1830* (1869); traductions de *Le Monde avant la création de l'homme*, de Zimmermann (1857), du *Manuel d'Histoire de la Peinture*, de Waagen (1863) et de la *Famille Boroni* de Disraëli (1857-61); *Histoire parlementaire de 1830 à 1880*; *Six nouvelles* (1883); *Bruxelles à travers les Ages* (1884).

\* \* \*

Nous recevons de Verviers un volume intitulé :

## BIBLIOTHÈQUE GILON

(Volume exproprié)

### ERNEST GILON

Par PAUL COMBES

volume qui nous apprend, entre autres choses peu intéressantes : 1° qu'il existe un M. Gilon—nous le savions.—2° qu'il existe un M. Paul Combes — connais pas! (je ne suis pas le seul, Monsieur!) — 3° que M. Gilon a fait beaucoup de bien aux classes ouvrières — c'est très vrai — 4° que M. Gilon a fait quelque chose pour la littérature, et ici je proteste de toutes mes forces. Que M. Gilon, Anastase, Pancracius, Onuphre ou Ernest soit un philanthrope, qu'il ait fondé le cercle *l'Etude* et le cercle *le Progrès*, les Soirées populaires qui dit-on, rendent de grands services, la Jeune Garde de l'instruction publique et une foule d'autres institutions très méritoires, je le veux bien, mais que l'on vienne nous corner aux oreilles qu'il a fait du bien aux Lettres, encore une fois je proteste. La littérature, Monsieur Gilon,

touchez pas ! à bas les pattes ! mêlez-vous de vos affaires ! Comment ! voilà plus de cent volumes publiés et distribués à profusion ; là-dessus il n'y en a pas dix, entendez-vous, qui valent d'être lus, — j'en connais trois de Lemonnier et un de Caroline Gravière, quatre reproductions — et vous viendrez nous parler de bienfaits et de services rendus ! Mais elle est grotesque, cette collection ! Elle est, faite livre, la colonne triomphante de la pédanterie niaise, de la science à bon marché, de tout ce qu'il y a dans notre pays de bourgeoisisme et d'enfantillage. Elle a porté l'art social à son point culminant et démontré péremptoirement ce que c'est. Qu'elle soit utile, c'est possible ; qu'elle ait répandu certaine dose d'instruction primaire, parfait, mais pour Dieu que jamais on n'accolle ces deux vocables : *Bibliothèque Gilon*, à celui de littérature. Un Clément Lyon ou autre Wagener pourrait seul dire cela sans rire !

\* \* \*

*L'Etoile Sainte*, poésies de M. Albert Jounet, 1 vol. Paris. Librairie des bibliophiles.

Par ces temps de doute et négation, ce livre apparaît dans la publicité comme l'expression d'une foi ferme et d'un élan hardi vers un idéal immatériel. On peut être surpris d'un ton si contraire à celui des œuvres contemporaines. Mais la sincérité de ce mysticisme et la forme poétique qui le manifeste pourront intéresser ceux-là même qui font profession des doctrines irréligieuses. D'autres y trouveront une nouvelle affirmation de leur foi et l'espoir d'un avenir de bonheur pour l'humanité. (Communiqué.)

\* \* \*

*L'Art de se faire aimer*, par Léo Trézenik. Une plaquette, Paris, Vanier, 2.00. — *En jouant du mirliton*, poésies par Léo Trézenik. Une plaquette, Paris, Vanier, 1.50. — Nous connaissons déjà M. Trézenik, d'abord par son curieux volume de vers *Les Gouailleuses*, mais surtout par son vaillant petit journal *Lulùce* qui sem-

ble être le véritable organe de la jeunesse littéraire du « quartier ».

M. Trézenik publie simultanément aujourd'hui deux jolies plaquettes, une de prose, une de vers. *L'art de se faire aimer* est une série de fines observations de physiologie féminine parmi lesquelles nous notons celles-ci :

« Tenir à quelque chose, c'est se montrer » inférieur... Tout peut se résumer en un » mot : l'indifférence, jouée ou sincère, à » l'égard des femmes. Ne leur faites ja- » mais de compliments, et, s'il vous en » échappe, soulignez-les d'un sourire ironi- » que qui en soit comme la négation. »

« Une anecdote en passant. Je causais » *jambes* avec une femme sur qui j'expéri- » mentais ; c'était en province, nous nous » trouvions dans un sentier très étroit ; le » reste de la compagnie était un peu à » l'écart, nous suivions, moi devant, *elle* » derrière. — En province, disais-je, les » femmes ne savent pas se jarreter, et » n'osent par conséquent se retrousser.

« — On prétendait, dans le temps, dit » tout à coup cette dame, que j'avais la » jambe bien faite.

« — Je n'en doute nullement, madame. » — Et même, ajouta-t-elle, il en reste » encore d'assez concluants témoignages : » qu'en dites-vous ?

« Et j'entendis un frôlement de jupes. » Et madame, interrompis-je *sans me » retourner*, je vous crois sur parole. » C'était bien joué. »

Je n'affirmerai pas que la provinciale de M. Trézenik fût du meilleur monde, mais l'observation est amusante et spirituelle.

*En jouant du mirliton*, des vers jeunes d'un scepticisme un peu factice et boulevardier traversés de fraîches piécettes où s'épanche un joli sentiment.

Citons un sonnet :

#### EN NOVEMBRE

Les nids abandonnés, pourris sous les buissons,  
Que nous montre l'automne au bout des branches  
[nues,  
En novembre parfois, au fond des avenues.  
S'empressent tout à coup de plaintives chansons.

Ce sont les vieux oiseaux qui, malgré les frissons  
Que vient glisser l'hiver sous leurs plumes ténués,  
Sont revenus tout seuls de terres inconnues  
Pour revoir un instant leurs anciennes maisons.

De même, lorsque vient la soixantième année,  
Et qu'on songe à jadis, près de la cheminée,  
L'âme emportée au loin vers le passé béni,

Dans un coin réveillé du cœur qui se rappelle,  
Il semble qu'on entend soudain comme un bruit  
[d'aile :  
C'est un vieux souvenir qui revient à son nid.

\* \*

Vient de paraître, à Liège, une amusante  
comédie-vaudeville en un acte de M. Jean-  
sans-Terre intitulée : *Le Concert improvisé*.

\* \*

L'éditeur Aug. Brancart, de Bruxelles,  
vient de réimprimer sur l'édition de Paris,  
de 1832, les *Rapsodies* de Pétrus Borel, le  
Lycanthrope. Œuvre vraiment très curieuse  
que l'auteur, à la date de novembre 1831,  
présente ainsi lui-même au public : « Il  
faut qu'un enfant jette sa bave avant de  
parler franc; il faut que le poète jette la  
sienne, j'ai jeté la mienne : la voici!... »  
Et plus loin : « Ceux qui liront mon livre  
me connaîtront : peut-être est-il au-dessous  
de moi, mais il est bien moi; je ne l'ai  
point pour le faire, je n'ai rien déguisé;  
c'est un tout, un ensemble, corollairement  
juxta-posé, de cris de douleur et de joie  
jetés au milieu d'une enfance rarement  
dissipée, souvent détournée et toujours  
misérable. » En somme, un volume pré-  
cieux qui prendra sa bonne place dans la  
si intéressante collection de l'éditeur Aug.  
Brancart.

\* \*

Sous ce titre : *les Nuits parisiennes*, un  
jeune boulevardier comme pas un, épris en  
même temps d'un idéal bien moderne,  
M. Ernest d'Orllanges, vient de publier  
un volume de vers d'une allure « riche-  
pinisante », haute en canaillerie et forte.  
Certes, M. d'Orllanges n'a pas encore une  
forme très correcte, son vers se déhanche  
à la façon des gadoues et des cocottes qu'il  
chante, mais nous ne doutons pas que le

poète ne se châtie davantage à l'avenir  
Nous apprenons qu'il prépare un volume  
nouveau intitulé *l'Homme à passion*, nou-  
velles naturalistes; donne-t-il aussi dans  
cette abstraction qu'on appelle *natura-  
lisme*? Ce serait trop bête, franchement!

\* \*

Reçu de M<sup>me</sup> Van den Staepete une de  
ces ravissantes aquarellettes mélodiques,  
supérieure encore par l'intensité de l'ex-  
pression, et la pureté du dessin, à tout ce  
qu'elle a publié dans ce genre. C'est  
M<sup>me</sup> Van den Staepete, une de nos rares  
femmes compositeurs, qui, l'année der-  
nière, entraînait à Bruxelles toute la pha-  
lange chorale de Louvain pour l'exécution  
du *Hoyoux*.

\* \*

De Fernand Leborne, un Belge aussi,  
*Cinq Mélodies*, où perce encore, à travers  
l'originalité réelle, l'influence du maître  
Massenet. Il est regrettable qu'elles sortent  
du cadre léger si moderne de la mélodie,  
par un excès de couleur dramatique.

\* \*

*La Justice*, de Paris, publie en ce mo-  
ment, en feuilleton, *l'Hystérique* de notre  
ami Camille Lemonnier; immédiatement  
après, le roman paraîtra chez l'éditeur  
Charpentier.

\* \*

A propos de notre *Dialogue des Morts*,  
M. Goffin, de *l'Avant-Garde*, nous envoie  
une sorte de droit de réponse que nous ne  
pouvons publier pour diverses raisons, dont  
la première est celle-ci : c'est que M. Goffin  
n'a été ni désigné, ni attaqué dans ce dia-  
logue. *L'Avant-Garde* a publié un dialogue  
de riposte. C'est de bonne guerre, et nous  
sommes quittes.

NEMO.



VIENT DE PARAITRE :  
**KERMESSES**

PAR

GEORGES EEKHOUD  
DESSINS DE F. VAN KUYCK  
Un volume. Henry Kistemaeckers : 5 fr.

---

**PIERROT LUNAIRE**

PAR

ALBERT GIRAUD  
Un volume. Alphonse Lemerre : fr. 3-50

---

---

**H. LUPPENS**

46 et 48, Boulevard Central, 20, rue du Chêne  
BRUXELLES

*Maison fondée en 1850*

**BRONZES D'ART & D'AMEUBLEMENT, PENDULES  
GARNITURES DE CHEMINÉES**

EN CUIVRE POLI, BRONZE, MARBRE ET COMPOSITION

**LUSTRES, SUSPENSIONS, LANTERNES A GAZ**

A L'HUILE ET AU PÉTROLE

**ENTREPRISE DE PLACEMENT DE GAZ**

Porcelaines Chine & Japon montées en bronze

PRIX FIXE, MARQUÉ EN CHIFFRES CONNUS

---

---

**GIL BLAS**

Journal Quotidien

PARIS, 16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS

*Publie* **LA FOURNAISE**, par L. GAGNEUR

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 francs

*EN VENTE PARTOUT*

# INSTITUTION INTERNATIONALE POUR L'ÉDUCATION DES JEUNES GENS établie en 1850

à BONN (PRUSSE RHÉNANE)

(31, Weberstrasse, 31)

sous la direction de

**Laurent MORSBACH,**

Docteur en philosophie et gradué en langues anciennes et modernes par  
l'Université de Bonn.

---

## PROGRAMME DES COURS :

LANGUES MODERNES (Allemand, Anglais, Espagnol, Français).  
LANGUES CLASSIQUES (Latin et Grec).  
HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.  
MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Algèbre, Géométrie).  
SCIENCES COMMERCIALES.

### Observations Générales

Le nombre d'élèves est limité à une vingtaine. — Ne sont admis que des internes.

Le pensionnat est situé dans le premier quartier de la ville.

Bonn, ville d'université, est connue pour la salubrité de sa situation et ses beaux environs.

---

### CONDITIONS

Le prix de la Pension est : 1200 marcs (1500 francs) par an.

Ce prix comprend la pension, l'instruction et le blanchissage.

L'année scolaire commence le premier octobre.

---

## HUMANITÉS COMPLÈTES

*à domicile (en trois années)*

### PRÉPARATION AUX EXAMENS

de

## PHILOSOPHIE & LETTRES

Cours et Répétitions particulières de latin, philosophie, littérature, etc.

---

*NOMBREUX SUCCÈS OBTENUS AUX EXAMENS*

(18 passés avec grand succès sur 20 élèves présentés aux examens de 1883-84)

---

### EXAMEN de SECRÉTAIRE DE LÉGATION

Cours et leçons particulières d'anglais et d'italien.

Conversation, Grammaire, Traduction, Rédaction, Littérature.

S'adresser à R. BENHAM, professeur, 170, rue Jourdan (Porte Louise).

---

Bruxelles. — Imprimerie ED. MAHEU, 18, rue des Sables.

LA  
JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

LES MAROLLES . . . . .	OCTAVE MAUS.
LA BOUCHE . . . . .	IWAN GILKIN.
GRETA FRIEDMANN ( <i>Suite</i> ) . . . . .	MAX WALLER.
XVIII <sup>e</sup> SIÈCLE. . . . .	GEORGES KHNOPFF.
LE CŒUR DE TONY WANDEL ( <i>Fin</i> ) . . . . .	GEORGES EEKHOUD.
SONNETS . . . . .	EDDY LEVIS.
ETUDES ET PORTRAITS ( <i>Fin</i> ) . . . . .	PAUL BOURGET.
BÉNÉDICTION DES BLÉS . . . . .	PAUL LAMBER.
LES CRÈVE-DE-FAIM . . . . .	J. BER.
CANTIQUE . . . . .	X. Y. Z.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE : <i>Pro domo mea</i>	MAX WALLER.
CHRONIQUE D'ART : <i>Le Salon de Bruxelles</i>	EMILE VERHAEREN.
MEMENTO . . . . .	NEMO.



BRUXELLES

*Bureaux : 80, RUE BOSQUET, 80*

BRUXELLES  
J. FINK  
1, PASSAGE DE LA MONNAIE, 1

PARIS  
L. FINK  
107, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

## BOITE AUX LETTRES

---

53. O. H. MONS. — Une seule jolie strophe, cher confrère :

Frissonnant de plaisir, entrelaçant les bras,  
Murmurant tous ces riens par lesquels on captive  
Ils errèrent aux champs jusqu'à la nuit tardive,  
Cessant de gazouiller pour s'embrasser tout bas, »

Le reste regorge de vieilleries : — lever de l'aurore — tressaillant d'émoi — geste mutin.

56. L. DE C. BRUXELLES. — Vieux jeu aussi, m'ami, et pas drôle. Est-ce le Conservatoire qui t'a banalisé? ou l'autre....chose? *Berceuse* passable.

57. M. TH. REMÈRE à Bergerac. Les annonces à l'étranger ne nous sont d'aucune utilité. Merci.

58. JULES DAUM..... Médiocre, ami; très! — *et bien bas*, cheville — *volonté fêlée*, fait rire — *principe vital*, prosaïque.

59. G. D. M. Fourmille de fautes de prosodie. A remanier entièrement. A vous.

---

L'éditeur AUGUSTE GHIO vient de publier la traduction, qui n'avait jamais été faite jusqu'ici, du remarquable poème de POUCHKINE : *Eugène Onéghine*. (4.00)

« Le plus important des ouvrages de POUCHKINE, — « dit son savant critique, Prosper » Mérimée, » — le seul qui pourrait donner une idée complète de son génie et en montrer » les différentes transformations, c'est *Eugène Onéghine*. Tous les caractères sont d'une » vérité merveilleuse. Rien n'est forcé, tout est simple, mais revêtu du plus admirable » coloris, il n'y a pas un russe instruit qui ne sache par cœur presque tous les vers d'ONÉGHINE. »

Maintenant que l'intérêt du public se porte de plus en plus vers l'étude des littératures étrangères, la traduction fidèle et bien réussie faite par M. WLADIMIR MIKHAILOW, du chef-d'œuvre du plus grand poète russe, POUCHKINE, semble particulièrement opportune.

— Chez le même éditeur : *Gennara*, roman par J. MONTI. (5.00).

Au lendemain de l'assassinat de Saint-Elme, au lendemain de cette polémique de Corse qui amène chaque jour des duels nouveaux entre députés et journalistes de marque, on ne pouvait pas publier un roman qui offrît plus d'actualité et en même temps plus de passion; tout le monde voudra lire ces pages ardentes où l'âme de la Corse revit tout entière, où souffle comme un parfum de vengeance, de poésie et d'amour qui fascine et empoigne dès les premières pages.

— *Histoire de la République Française* depuis 1870 jusqu'en 1885, par CANIS. (5.50),

Dans un style clair et concis, comme il convient à l'histoire, l'auteur retrace avec un grand talent tous les faits de ces quinze dernières années.

La hauteur de ses vues, son esprit libéral, sa grande impartialité lui gagnent le lecteur dès les premières pages, et l'on peut affirmer que ces pages encore palpitantes des émotions d'hier sont appelées à un grand et légitime succès, car rien n'est plus *vivant* que cette histoire contemporaine que nous avons tous *vécue*.



## LES MAROLLES

### I



LE Palais de Justice a bouleversé l'une des parties les plus pittoresques de Bruxelles : le quartier des Marolles. C'était autrefois, borné d'un côté par le boulevard de Waterloo, d'un autre par les Sablons et la rue de Rollebeek, enfin par la rue Blaes et la place de la Chapelle, un grand triangle de bâtisses lézardées et décrépies percé d'un enchevêtrement de ruelles en boyau de chat, de rampes que les gelées transformaient en casse-cou, de ruelles étroites suintant la pauvreté et la prostitution. Un réseau inextricable d'impasses, de cours, d'avenues en cul-de-sac, de carrés, de passages, de couloirs sombres, enlaçait dans ses mailles quelques rares maisons bourgeoises, enorgueillies de leur façade soigneusement badigeonnée, à front de la rue des Minimes. Pour le reste, ce n'étaient que taudis où grouillait une population bâtarde, ouvriers honnêtes et repris de justice, fauvettes d'atelier et filles à soldats, que dégorgeaient, les soirs d'été, sur les trottoirs de la rue Haute, les mansardes sans air et les rez-de-chaussée infects.

Dans cette sorte de Ghetto des villes d'Italie, la police opérant fréquemment d'importantes captures. A peine un vol avait-il été signalé, un coup de couteau donné, on fouillait de fond en comble les débits de liqueurs, les maisons louches, les beuglants, les cabarets du quartier, et presque toujours les agents mettaient la main sur le butin, fourraient à la prison des Petits-Carmes, après les formalités préliminaires, l'auteur du coup de couteau.

En cette souricière monstre venaient infailliblement se faire prendre les tire-laine, coupeurs de bourses, virtuoses du vasistas, crocheteurs, ribleurs, bonneteurs, pégriots, grands-prêtres de Laverne et de Mercure,



toute la gent malfaisante dont accouche chaque nuit, à la lueur du gaz, la misère des grandes villes. Aussi se gardait-on de troubler par d'inutiles rondes policières la sécurité béate dans laquelle s'ébattaient, dans la griserie du genièvre et des bières lourdes, les fidèles de ce White-Chapel bruxellois.

Des volets demi clos rayés d'un filet de lumière, s'échappaient du haut en bas de la colline qui portait les Marolles, des chants avinés, coupés de jurons. Les sommeils bourgeois étaient fréquemment troublés par le tumulte des bagarres, dans les rues tranquilles où se déversait toute cette boue. Des matrones aux chairs flasques, au corsage énorme, tirées de leurs tanières par la tombée du jour, arrêtaient parfois, avec des appellations câlines, en plein Sablon, les promeneurs indignés.

On intervenait avec douceur, et les agents avaient pour ces légères infractions des indulgences paternelles, certains d'être récompensés par de belles prises. En pêcheurs habiles, ils négligèrent le menu fretin, pour ne retenir dans l'épervier qu'ils lançaient d'une main exercée que les poissons de choix.

Ces souvenirs sont lointains. L'armée des démolisseurs est venue. Elle a jeté bas les bicoques, éventré les maisons à gros numéros dont les habitants se sont enfuis effarés, comme les rats abandonnent brusquement le bâtiment qui craque. Durant vingt ans, la pioche a frappé les moëllons, la pelle a chargé de décombres une interminable procession de tombereaux. Les frelons se sont envolés de leur nid ravagé, avec un bruissement d'ailes, et sur les assises de cette inexpugnable citadelle du vice, de la misère et du crime, s'élève aujourd'hui, dans la gloire rayonnante de son architecture superbe, le temple de la Justice.

Pourtant, quelques rues ont résisté, cramponnées aux fondations du colosse avec la tenacité des teignes sur les loqueteux. Elles se rient des arrêtés d'expropriation, narguent l'administration communale, regardent dédaigneusement, des lucarnes châtieuses de leurs pignons, les maisons neuves, toutes en pierre de taille et en belles briques rosées, qui s'élèvent dans les rues nouvelles.

Chaque année détruit l'une ou l'autre de ces vieilles ruelles, et bientôt avec la dernière aura disparu tout vestige de la plus piquante des curiosités de la ville. Les autres font une belle résistance. Dans leur enfilade de masures noires, crachant leur misère, par toutes les fenêtres les ménages chassés de leur ancien Capitole se sont réfugiés. On s'entasse dans les soupentes, à les faire crever. Dans une promiscuité épouvantable, les enfants, fillettes malingres et garçonnets, ont sous les yeux l'exemple

d'une débauche qui déborde dans la rue, à la lumière du soleil. Des filles en cheveux, maquillées de blanc de talc, et de rouge carthame, les yeux cernés d'indigo, fraternisent, sur le seuil des portes, un tricot à la main, avec les ménagères qui s'en vont, quand s'envolent du clocher des Minimes les douze coups méridiens, porter à l'époux la soupe au chantier.

Ils sont des Marolles, ils y resteront, tant qu'il y aura aux Marolles un mur debout. On ne triomphe pas de ces obstinations de l'homme à vivre où il est né, où sont morts les vieux, où les petits ont vu le jour.

L'une des dernières rues que n'a point encore jeté bas la tempête qui souffle le vent de la démolition sur toutes les choses vieilles, est la rue des Cinq-Étoiles. Elle s'échappe de la rue de l'Astre, à deux pas de la rue de la Régence, et fuit tout droit vers la rue des Minimes, charriant dans sa course de ruisseau limoneux une population mixte de cabaretiers, d'ouvriers, de petits débitants, de filles de joie, de marmots, à laquelle est venue se joindre, on ne sait par quel phénomène singulier, une colonie exotique, tout le contingent des italiennes qui servent de modèles aux peintres, là-bas, dans les ateliers de Schaerbeek et de Saint-Josse. Les madras écarlates tranchent sur la blancheur des chemises. Brodés de fleurs de soie verte, jaune et rose, les tabliers tirent parmi les haillons un feu d'artifice de couleurs vives. Des vieux à barbes grises, glorieux d'avoir « posé » dans une toile de rapin, un philosophe de la Grèce ou un empereur d'Occident, apparaissent aux fenêtres dans l'encadrement des volets verts, par dessus une touffe de giroflées, et leur dignité plaisante contraste avec les figures d'ivrogne qui sortent, la face rougeaude, le regard éteint, de l'enfer d'une allée, reconduits jusqu'à la porte toujours entrebaillée par une gouge déproitraillée qui les étreint d'un long embrassement. Parfois de légers véhicules, couverts d'une tente de toile, empanachés et décorés de petits drapeaux aux couleurs de la Sardaigne, s'arrêtent le long des trottoirs. Ce sont les voitures que les modèles italiens sans ouvrage poussent devant eux par les carrefours, débitant pour un sou une crème glacée dont se régalaient les écoliers. Elles rentrent toutes au remisage, dans la rue des Cinq-Étoiles.

D'autres fois, des pianos mécaniques, cahotés à grands renforts de bras, égrènent leur rosaire de notes cristallines, et de toutes les fenêtres, de tous les soupiraux, de toutes les lucarnes sortent des têtes ébouriffées, radieuses d'écouter ce concert improvisé.

Des teints bruns de transtévérines alternent, dans le cercle attentif des auditeurs dont la bouche bée aux refrains saccadés de la machine,

avec la peau blanchie et flatueuse des roulures; le claquement des sabots frappant les pavés rythme la cadence des polkas; et dans un babelien cliquetis de vocables, les trois idiômes, l'italien, le flamand, le français, se confondent en une rumeur qui monte des caves, de la rue, des cours, gagne les étages où l'on jacasse aux fenêtres, atteint les mansardes, et s'exhale en un long murmure par dessus les toits dans une nauséabonde trainée d'odeurs fades que vomissent, comme des regards d'égoût, les allées de cet amas de maisons sales.

## II

Récemment, la justice était soudainement apparue, sous la forme imposante de ses bonnets à poil, dans ces tannières de la basse luxure et de la pauvreté. Un malheureux que la chambre correctionnelle de la Cour d'appel venait de condamner à quelques années d'emprisonnement avait trouvé moyen, pendant le trajet du Palais à la maison d'arrêt des Petits-Carmes, d'arracher une planche de la voiture cellulaire dans laquelle l'État le véhiculait gratuitement. Il s'était ainsi ingénieusement ouvert une sortie, et, lesté comme un écureuil, avait gagné en deux bonds la rue des cinq-Étoiles — sa bonne rue marollienne — avait enfilé la première allée venue, gravi le raidillon qui mène aux étages, escaladé le toit, et, de cette dangereuse plate-forme, épiait narquoisement la course désordonnée des gendarmes lancés à sa poursuite.

On l'aperçut se faulant dans les gouttières, se coulant derrière les cheminées, aplati sur les tuiles, et tout aussitôt commença une chasse fantastique. Les gendarmes pénétrèrent dans les maisons, grimpèrent jusqu'au greniers, tendirent les mains par les tabatières pour l'arrêter dans sa course aérienne. Mais il leur échappait, sautant de toit en toit. Un cordon d'agents de police cerna le carré, dans le branle-bas que provoqua dans tout le quartier l'événement.

Les vieilles maisons eurent un tressaillement qui jeta dans la rue des milliers de gueux en loques, de filles, d'italiens. Une pluie fine rendait les toits glissants. Et de plus, empétrés de leur uniforme, de leur carabine, de leur sabre, les gendarmes avaient sur l'homme, qui désespérément luttait pour sa liberté, un désavantage évident. Tantôt on l'apercevait un instant et une immense clameur s'élevait du fourmillement d'êtres humains emplissant la rue. Puis il disparaissait derrière l'angle aigu d'un pignon, et la chasse recommençait, ardente, tragique.

On appela du renfort. Une escouade de pompiers arriva au pas gymnastique, bouscula la foule. Bientôt on les vit dans les gouttières, traquant le gibier qui leur glissait entre les mains avec une stupéfiante souplesse.

Au moment même où, dans un suprême effort, les pompiers se jetèrent ensemble sur l'homme, il devint brusquement invisible. Longtemps on fouilla les mansardes, les cheminées, les moindres recoins, mais inutilement. Dépistés et furieux, les gendarmes descendaient les escaliers. On voyait un instant aux fenêtres leur buffletterie blanche, puis ils apparaissaient un étage plus bas. Les pompiers, à cheval sur l'arrête des toits, avaient interrompu leurs recherches. Le nez en l'air, les agents de police gardaient toujours les issues, mais le découragement commençait à gagner l'armée assaillante, lorsqu'on vit dévaler d'un escalier, avec force gestes et des éclats de voix, une petite vieille en camisole blanche, la peau jaune et sèche, une étincelle dans les yeux gris. Elle avait trouvé l'homme, blotti dans un grenier, derrière une poutre, — elle venait trahir le secret de sa retraite.

En un clin d'œil, quatre gendarmes avaient escaladé les cinq étages de la maison qu'elle indiquait du doigt et reparaissaient au bout d'un moment, portant à travers le remous de la foule anxieuse un homme garrotté qui se débattait comme un possédé et poussait des cris à fendre l'âme.


Telle fut la fin de cette chasse à l'homme sur les toits. Et nous songions, en regagnant les hauteurs paisibles d'Ixelles, l'esprit hanté par cette vision obsédante, au dramatique récit que fait Mérimée dans *Mateo Falcone* de ce père pour qui la dénonciation est un crime dont rien ne lave, et qui tue son fils d'un coup de fusil pour avoir indiqué aux carabiniers l'asile du bandit qu'ils poursuivaient.....

OCTAVE MAUS.





## LA BOUCHE

ANS ton visage à peine rose  
Ta bouche, en son éclat vermeil,  
C'est dans le ciel blanc de nivôse  
Le corail d'un rouge soleil.

Bouche de pourpre et d'écarlate,  
De quel rubis éblouissant,  
De quel grenat, de quelle agate  
Sont faites tes splendeurs de sang?

Quelles palettes cramoisies  
Ont jeté sur tes lobes fins  
Tes rubescentes fantaisies  
De vermillons et de carmins?

As-tu pillé dans les avoines  
Les rougeurs des coquelicots ;  
Au Japon prends-tu ses pivoines ?  
Leurs roses aux jardins de Cos ?

Vase rare, empli d'aromates  
Où le musc, le poivre, l'encens,  
Le piment rouge et les tomates  
Embaument et brûlent les sens ;

Corbeille choisie, où les fraises,  
Les framboises d'un rose obscur,  
Mêlent à la couleur des braises  
La fine odeur du fruit trop mûr ;

Fier bouquet de fleurs somnolentes,  
Où l'opium des lourds pavots  
Au matin des nuits turbulentes  
Pâme les cœurs et les cerveaux ;

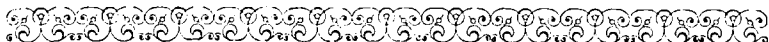
Verre, où les vins pleins de prodiges,  
— Chambertin, Hermitage, Nuits,  
Arôment leurs rouges vertiges,  
Endormeurs des cuisants ennuis ;

Tes parfums lourds, tes senteurs fortes  
Rappellent aux combats d'amour  
Les nerfs cassés et les chairs mortes,  
Comme un mâle bruit de tambour.

Dans notre alcôve, où le cinabre  
Qui rougit le pesant rideau,  
Met, comme du sang sur un sabre,  
Sur les draps une ombre ponceau.

Bouche, aux vices profonds, savante,  
Nourris sans jamais t'apaiser,  
De ma chair nerveuse et fervente  
Les ventouses de ton baiser !

IWAN GILKIN.



## GRETA FRIEDMANN

(FRAGMENTS)

### CHAPITRE II

#### I

**L**ORSQU'IL débarqua à Cologne, après cinq longues heures passées dans un coupé de 1<sup>re</sup> classe, Ferrias éprouva un grand soulagement et comme la sensation d'une transformation déjà complète de lui-même.

Il entra dans le buffet de la gare, y but une tasse de café brûlant pour se retaper du froid de la nuit, presque dissipée; puis, en attendant le départ du train pour Bonn, il se dirigea vers le Dôme.

Et brusquement, en débouchant sur la place étroite qui paraît craquer sous l'entassement de la grandiose cathédrale qui la domine, il eut la première révélation de l'Allemagne. Car c'était bien pour lui celle qu'il

avait apprise, le pays des romantiques légendes ranimées par ces pierres noircies et ces flèches gothiques. Il l'avait *lue* ainsi dans Gautier, dans Gérard de Nerval, dans Hugo. Par la porte en ogive de l'édifice à peine achevé, il voyait passer toute une génération littéraire enthousiasmée par les *Burgraves*, et des mots clichés lui montaient, incohérents, aux lèvres, de burg, de palefrois, de vidrecôme; il redevenait sans le vouloir le « moyen-âgeux » d'antan, songeait à Gringore, aux clercs, aux bazochiens, à Esmeralda...

Aujourd'hui *Notre-Dame de Paris* en grand, et demain le Rhin, celui de Bürger, des Niebelungen... Une envie lui vint de fredonner les airs évocatifs de Wagner, de se faire Allemand tout de suite et d'oublier tout ce qui ne l'était pas.

Il admirait le superbe décor, sombre et rigide dans l'air gris du matin à peine levé, le décor mystérieux et pensif qu'il avait prévu et contemplé de loin, par un effort d'esprit, dans des poèmes dix fois lus.

Le charme dura d'ailleurs pendant tout son séjour pour cet artiste abstracteur qui sut détacher l'homme du tableau et voir l'Allemagne sans se douter du Prussien.

A Bonn, une heure après, lorsqu'il descendit de wagon, Ferrias regarda autour de lui avant de sortir de la petite station.

Quelques jours auparavant, il s'était assuré d'un logement qu'un ami lui avait retenu en passant; un appartement confortable dans une de ces nombreuses « pensions bourgeoises » usitées là-bas, où l'étranger vit avec son hôte dans l'intimité de la table et des relations journalières. La demeure d'un professeur de paléographie, le docteur Hans Friedmann, lui avait été désignée comme « excellente à tous les points de vue. »

Ferrias s'étonnait de se trouver seul à l'arrivée, lorsqu'un grand vieillard sec, aux traits creusés et durs, s'approcha de lui et, avec un fort accent :

— Monsieur Jacques Ferrias? demanda-t-il.

— Lui-même, monsieur... Le docteur Friedmann, je pense?

— Ja... pardon... oui... je suis heureux de vous recevoir dans notre petite ville, monsieur Ferrias... j'espère que vous y serez content.

Il débita sa phrase d'un trait; puis, hélant une grosse servante qui s'était tenue à distance, il la chargea de veiller aux bagages et prit le bras de Ferrias :

— Je vais vous conduire à la maison, si vous voulez?

— Écoutez, monsieur Friedmann, dit Jacques en l'arrêtant, faites-moi

uu grand plaisir, montrez-moi tout de suite le Rhin, j'en meurs d'impatience !

— Ah ! ah ! certainement, monsieur Ferrias, certainement, nous irons, ce n'est pas loin. Tenez, continua-t-il en se retournant, vous voyez cette grande allée d'arbres, c'est là que nous habitons, moi et ma fille, vous voyez, là à droite, la septième maison...

— Vous avez une fille, monsieur le professeur ?

— Oui, Greta, sa mère aussi s'appelait Greta. Je l'ai nommée ainsi parce que Gretchen c'est trop commun, voyez-vous, mais j'aime tout de même Gretchen... alors vous comprenez... Greta... c'est... vous comprenez...

Il pataugea encore une minute dans son explication, puis :

— Tenez, dit-il, voilà, là, à gauche, la statue de Beethoven... vous connaissez Beethoven ? et, à côté, la *Münsterkirche*, la cathédrale, et, à droite, là, l'église protestante, vous voyez ? Ce parc, c'est le *Hofgarten*, et ce grand bâtiment, c'est un morceau, est-ce qu'on dit morceau ? de l'Université ; ce petit pavillon, au fond, c'était un laboratoire, mais à présent cela ne sert plus.

Le vieux bonhomme, fier de se faire si bien comprendre, continuait :

— Ceci maintenant, c'est la rue de Coblenz, *Coblenzerstrasse*, *auf Deutsch* ; nous monterons, si vous voulez, par ce jardin, c'est l'*Alte Zoll*.

— Ah ! ça ! se dit Ferrias, c'est pas un homme, c'est un Baedeker !

Ils gravirent la pente d'un jardin, en haut duquel, la face tournée vers le Rhin, se dresse la statue du patriote Arndts, avec cette inscription hautaine : *Der Rhein, Deutschlands Strom, nicht Deutschlands Grenze* (le Rhin est le fleuve, non la borne d'Allemagne). Plus loin, deux canons, volés aux Français en 1870 et offerts à l'université de Bonn par l'empereur Guillaume, ouvrent leurs gueules rouillées.

Jacques courut à la rampe qui limite la terrasse de l'*Alte Zoll* et resta ébloui.

Il était près de sept heures du matin ; un soleil pâle et voilé allumait sur l'eau, d'un vert adouci, les vapeurs qui traînaient encore par longues places ; dans la distance, la chaîne des *Sept Montagnes*, alternant ses mamelons piqués de ruines, prenait des teintes d'un bleu sombre, fonçant encore de distance en distance, et devant, la plaine, de l'autre côté de l'eau, s'étendait, immense et lointaine.

A cette heure de réveil, la vie sortait silencieuse des chaumières parsemées dans le vert des campagnes, et le Rhin, toujours mélancolique et lent, montait vers les collines, se perdant en des perspectives infinies et reculées.



— C'est beau, dit Ferrias, tout haut, l'œil plein.

— Vous trouvez ? fit le professeur en se tournant avec ennui vers le panorama.

— Oui, c'est beau, monsieur le professeur, beau par soi-même et par le passé qui gronde, par l'histoire qui survit dans ces ruines, dans ce fleuve toujours le même, dans ces montagnes toujours dressées, superbes !

— Oh ! oh ! vous êtes poète, dit le vieux en riant sèchement. Allons, monsieur Ferrias, vous reverrez cela plus tard. La petite nous attend.

Ils descendirent la colline, traversèrent de nouveau le *Hofgarten* et, cinq minutes plus tard, Hans Friedmann introduisit Jacques dans une petite maison riante, précédée d'un jardinet déjà fleuri.

— Greta ! Gretch ! Gretch ! cria le professeur, en s'effaçant pour laisser passer son hôte.

— *Ia, ich komm !* Je viens ! répondit d'en bas une voix claire et perlée.

On gravit un étage, et les deux hommes entrèrent dans un vaste cabinet-bibliothèque, au milieu duquel une grande table couverte de livres et de paperasses empilés témoignait d'une besogne inachevée.

— C'est mon bureau, fit le vieillard ; j'étudie en ce moment les dialectes anglo-saxons... très intéressants, monsieur, et fort peu connus... il y en a plusieurs... j'ai été trois fois à Londres cette année pour trouver des documents, et je crois être en possession de manuscrits absolument... peu ordinaires.

— Ah !

— Oui, tenez, voyez-vous ?... j'établis la marche différentielle... dit-on différentielle ?... oui... à travers plus d'un siècle...

— Tiens !

— Oui, et je n'ai pas fini, non ; je crois savoir qu'il existe à Oxford une collection des plus sérieuses, et j'irai voir. Voici, continua-t-il en mettant ses lunettes, voici le tableau exact des...

A ce moment, la porte, vivement ouverte, délivra Ferrias des explications philologiques du docteur Friedmann, et une jeune fille très blonde, aux yeux clairs, un peu naïfs, entra.

Vêtue d'une robe simple, elle avait, avec son alluré légèrement gauche, le vrai type de l'Allemande, ce type encore commun dans certaines provinces et que fixa immortellement la Lotte de Goethe.

Greta tendit la main à Ferrias, cordialement, et comme le professeur déjà accroché par une feuille de manuscrit oubliait la présence de son hôte, elle dit à Jacques dans un français très correct ;

— Je suis heureuse, monsieur, de votre arrivée. Si vous voulez, je vous conduirai à votre chambre.

Jacques, ignorant des façons allemandes, s'étonna, charmé d'ailleurs par cet accueil :

— Je vois bien, mademoiselle, que je m'entendrai mieux avec vous qu'avec monsieur votre père. Les Anglo-Saxons de M. Friedmann ne sont pas drôles !

La jeune fille, déjà confiante, se mit à rire.

— Oui, il a toujours été comme cela, dit-elle ; depuis dix ans, nous ne nous parlons qu'aux repas, et ce n'est pas gai, je vous assure, ajouta-t-elle d'une voix rêveuse, mais cela va changer un peu ; vous voudrez bien quelquefois sortir avec moi, n'est-ce pas ?

— Comment?...

— Mais oui, pourquoi pas ? Est-ce que cela ne se fait pas chez vous ? J'ai un cousin aux hussards. Il me menait souvent au concert, mais maintenant on l'a envoyé à Berlin, et mon père n'aime que ses livres. Vous comprenez, c'est triste. Tenez, monsieur Jacques, pardon ! je peux, n'est-ce pas ? Appelez-moi Greta, si vous voulez, c'est plus commode ! Voici votre chambre ; j'ai mis tout ce qu'il faut, mais s'il manque quelque chose encore, dites-le-moi.

Puis elle se retira en fermant doucement la porte.

Tandis qu'il ôtait son habit, Jacques, ahuri, marmottait :

— « Elle est charmante ! elle est charmante ! elle est charmante !... » Allons bon ! de l'Émile Augier ! Drôle de pays ! Sortir avec elle, comment donc ! C'est Chastel qui rigolerait !

Il s'habilla rapidement, mit son chapeau, et s'apprêtait à sortir, lorsque la voix de Greta lui cria :

— Dîner à midi, n'oubliez pas, monsieur Jacques !

— Non, non, à tantôt, mademoiselle !

— Bonjour, monsieur Jacques !

Sacrebleu ! oui, c'est Chastel qui rigolerait !

## II

Ce fut une des périodes les plus heureuses de l'existence de Ferrias.. Délivré de toute chaîne, dans cette atmosphère calme de petite ville, au milieu d'une nature dont son esprit délicat sut apprécier tout le charme, il se laissa bercer par la vie, sans songer à l'avenir, le cœur dégagé de tout souci, de toute peine, et le corps vivifié par l'air enveloppant du Rhin,

Levé de bonne heure, tous les matins il partait en de longues excursions dans les montagnes, et souvent la nuit le surprenait assis sur un tronc abattu, regardant au loin le paysage noyé d'ombre. Ce n'était pas la rêverie bête du poète pleurar, d'accordant son luth sur une roche, mais une sorte de prostration, d'anéantissement délicieux, de paresse de penser à laquelle il se laissait aller comme à un repos inef-fable. Devant lui, rien que des arbres, des plaines et des monts, sous le ciel ; en lui, la paix, le bercement de l'idée atténuée et flottante.

Dans ses courses, il emportait toujours quelque livre, d'une littérature harmonisée au tableau déroulé à sa vue, et, par une magie, il peuplait la contrée de héros fabuleux. Du haut du *Mont-de-Vénus*, il voyait presque à ses pieds le pic moins élevé du *Godsberg* avec sa tour solitaire, et, dans les brumes épandues, les évocations s'offraient plus intenses à ses yeux de poète devenu penseur, qui ne rêvait pas, qui ne pleurait pas, se contentant de méditer.

Ce n'est pas sans raison qu'on a ridiculisé les premiers romantiques, à la voix sans cesse mouillée et sanglotante. La solitude pour leurs complexions malades se désolait, et leurs vers expriment une tristesse universelle causée seulement par leur faiblesse et leur étiologie. Pour Ferrias, dont la nature saine et forte était à l'abri de ces morbidités et de ces « névroses », la solitude ne fut qu'un moyen de voir plus grand, plus profond — et mieux. Sa contemplation se doubla d'une concentration de pensée qui, de jour en jour, posa son esprit naguère si fugace et si instable. Dans ces bois auxquels il lui semblait se mêler comme un sylvain, devant les lointains où le fleuve des fleuves coulait ses eaux, il voyait mieux les recoins de son être et mesurait ses forces. Il se disait que lui aussi était artiste, que lui aussi manierait un jour l'outil qui vibre et qui chante. Il éprouvait cette constante envie de transcrire dans une œuvre ce qu'il voyait, cette chose insaisissable que d'autres, en la regardant, n'avaient pas vue : la grandeur sereine de la contrée sereine où il était venu se réfugier et se reposer de vivre, dans un repos parfait. Son âme s'était adaptée à cette quiétude introublée. Tout pour lui, en ce moment, n'était que sérénité, que détachement voluptueux de toutes choses bruyantes, et les jours et les heures le portaient et le balançaient comme s'il eût été dans un hamac suspendu entre des branches endormees.

Le soir, au retour de ses promenades, après un diner très court, le vieux Hans Friedmann se retirait dans son cabinet de travail et Ferrias restait seul avec Greta.

Une camaraderie d'écoliers s'était établie entre eux dès les premiers jours. La jeune fille aimait à faire parler Jacques de son pays, de la Belgique, de la vie qu'on y mène, des coutumes et des gens, toutes choses qu'elle ignorait.

Quoiqu'elle parlât très bien le français, Jacques eut le plaisir d'initier Greta à la littérature qu'il aimait et qu'elle ne soupçonnait même pas. Avec un tact effleurant, il sut choisir chez les auteurs contemporains des pages qui ne pussent offusquer la candeur presque invraisemblable de son élève. Tour à tour, il lui lut les nouvelles les plus exquises de Daudet et de Droz, les vers les plus doux de Hugo et de Gautier. Musset surtout fit une grande impression sur l'enfant dont il augmenta le penchant romanesque. Élevée sommairement, Greta n'avait pas assez de vigueur pour résister au capiteux envahissement de la poésie romantique. Elle y retrouva, plus délicate, la sentimentalité de Goethe, et, bercée aux cadences des strophes que Ferrias lui lisait de sa voix sonore et musicale, elle en arriva à l'écouter comme s'il eût été le poète lui-même, et glissa lentement à une confusion que Jacques ne cherchait pas à dissiper.

Ainsi grandit peu à peu leur amitié, jusqu'à devenir un continuel échange de pensées et d'aspirations. Ferrias, qui, naguère, eût trouvée ridicule cette intimité presque idyllique, — paul-et-virginienne, comme disait Chastel, — lui le sceptique d'antan, blagueur d'amour et coureur de filles, ne se doutait que vaguement, et à certaines heures de retour, de la transformation que quelques mois d'absence avaient opérée en lui, au point de lui faire trouver du charme à une églogue qui, sous son apparence naïve, cachait un grandissant amour, d'autant plus tenace qu'il était plus caché.

Lorsqu'il s'aperçut du pas qu'en si peu de temps il avait franchi, il eut peur.

Mais la vie, ainsi coulée, était trop adorable pour qu'il ne trouvât pas aussitôt une excuse à ses craintes et un prétexte pour ne la point troubler. Il se dit qu'après tout il était libre, qu'aucun danger ne le menaçait, que Greta résumait en elle les idéals nombreux qu'au cours de sa jeunesse il avait entrevus, et il laissa mollement aller les événements, fussent-ils le conduire à une union qu'il n'avait aucun motif de redouter.

C'était, au reste, une joie profonde pour Ferrias de voir peu à peu se développer physiquement et moralement cette vierge qu'il avait trouvée presque sauvage, abandonnée à elle-même, n'ayant pour guide que son

instinct de femme, de la pétrir entre ses mains, de dresser et de guider dans ses voies cette intelligence qui recevait les impressions pour les rendre marquées à un coin nouveau, chatoyantes d'un reflet plus délicat et plus harmonique.

De jour en jour, ce changement se faisait plus visible chez Greta; l'enfant devenait femme, et avec la floraison rose des dix-sept ans surgissait une gravité mêlée d'irrésistible grâce. Son esprit et son corps s'épanouissaient comme un pur lys blanc, dans la montée de deux sèves matérielle et spirituelle.

A la faiblesse ployante des premières branches se substituait, de minute en minute, une vigueur de rameau vert, et l'heure était venue où l'être se sent traversé d'une ardeur inconnue et d'un frisson nouveau.

Un matin, après le déjeuner, le professeur étant comme toujours remonté à son travail, Greta retint par la manche Ferrias, qui s'apprêtait à sortir.

— C'est aujourd'hui, à trois heures, le concert Strauss. Nous irons, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Mais... j'avais l'intention d'aller à Cologne... cependant...

— Oh ! oui, restez, monsieur Jacques, insista la jeune fille, on jouera des valse et, moi à votre bras, nous nous figurerons que nous sommes au bal et que nous dansons ensemble.

Elle avait la voix émue en disant cela, et Ferrias, pour la première fois, vit en elle la femme, captivante et caressante à la fois, qu'il avait formée.

— Oui, j'irai avec vous, Greta, fit-il lentement ; vous me donnerez le bras... et je serai bien heureux.

Elle rougit, surprise, tandis qu'il continuait :

— Oui, bien heureux, Greta, de vous sentir près de moi, et je croirai que vous êtes ma fiancée et que vous m'aimez...

Greta le regarda, les yeux humides, et balbutia :

— Oh ! monsieur Jacques, vous êtes bon, vous êtes bon !

Puis elle sortit vivement de la chambre.

### III

Strauss ! Strauss ! Strauss ! Johann Strauss !!!

Ce nom, suivi d'un long programme imprimé en lettres rouges, jaunes, vertes, bleues, éclatait à tous les coins, depuis le bout de la « Poppelsdorferallee » jusqu'au fond de Godesberg. Le jardin de l'Hôtel

Kley, peigné, ratissé; plein de fleurs, avec ses jonchées de chaises et de petites tables rondes, resplendissait sous l'éblouissante tombée du soleil; les *kellner*, en tabliers blancs, allaient et venaient, servant aux premiers arrivés les *sherry-cobler* et les *maitrank*, commandés avec de grands cris : *Ein, zwei, drei! schnell! Donner Wetter! Boum!*

Arrivèrent bientôt les étudiants par groupes de corporations : les *Borussen*, à la casquette blanche relevée de ganses d'argent; les *Asiat*, coiffés de la petite rondelle rouge posée de travers sur les cheveux repeignés, blinquant, bouclés et relevés d'un côté; les *Felsen*, les Saxons, les Souabes, tous avec leur dégaîne de margraves; les uns, chics, le monocle à l'œil; d'autres, vieux déjà, aux lunettes d'or à fines branches; et, aussitôt assis, on demandait à boire, vite, le *bol* légendaire, la grande soupière où l'on verse douze bouteilles de *Niersteiner*, quatre de *Mosel*, trois de *Champagner*, du sucre, un plat de fraises, un flacon d'ananas, de *Maikraut*... et *Prosit! Danke! Bitte sehr! Bitte! Cranbambuli! Hopsasah! Halli! Hallo! Eh! Kellner! Boum!*

Au milieu, près des balustres, en face du Rhin filant droit ses eaux couleur d'absinthe où le soleil allume des nappes de topaze, avec les montagnes bleutées par le loin, pignonnées de ruines aux lignes bizarres, devant les bateaux qui sillonnaient, lançant de leurs ponts légers comme des dentelles les cris de joie, les appels, les exclamations bruyantes des passagers piquant vers *Drachenfels*, *Rhöndorf*, *Nonnenwerth*, *Godesberg*; plus loin, *Ehrenbreitstein*, *Oberlahnstein*, *Stolzenfels*, *Coblenz*, *Loreley*, — là, sous les arbres remués comme des palmes, des familles entières arrivaient, se pressaient, s'installaient; des éclats de rire perlés montaient dans les branches; les fillettes traînaient en courant des chaises, faisant, avec un bruit clair, sauter les petits cailloux ronds du gravier; les jeunes *fraülein* aux cheveux blonds, aux yeux bleu-pâle, vêtues de robes vives, puis les mères, les vieux, les hussards en culottes collantes cloués aux chaises et tenant leur lourd sabre à fourreau d'acier entre les jambes, quelques cuirassiers blancs venus de Cologne, tout cela bougeait, hurlait, parlait, jabotait, et *Boum! Kellner! Ja, Herr Professor! Boum! eh! da ist er! da Strauss! prafo! prafo! Hurrah!*

Le maëstro gravit les marches du kiosque; puis, se retournant, salua raidement, la main plate sur le cœur.

On applaudit encore : *Prafo! Pra-a-a-a-fo!*

Un silence. Strauss leva sa baguette, parcourut d'un regard circulaire l'orchestre, puis abaissa le bras, — d'un coup brusque.

Et la valse commença, lente, amollie, glissant les notes comme des gazes, frissonnant dans les feuilles, puis réveillée tout à coup, reprenant le thème qui met des envies de valse aux jambes, et les jeunes filles, l'œil noyé, caressantes comme des chattes, regardaient les hommes. Allait la valse, la valse! et ses ondulations tournantes grisaient les têtes, et les buveurs, le regard vague, se balançant sur leurs chaises comme des bêtes repues, accompagnant la musique de longs gestes tendres.

Le soir, descendu peu à peu, amoncelait sur le Rhin ses larges ombres; un à un, on alluma dans le jardin les becs de gaz dont les globes dépolis firent autant de lunes blanches au milieu des verdure. Il y eut un grand mouvement de houle avant le dernier morceau : *la Bataille de Gravelotte*.

Les officiers, animés par la boisson, se promenaient à présent dans les chemins, avec des allures plus cassantes, attendant avec impatience les airs de bravoure promis par l'affiche. La colonie française, éparpillée dans la foule, s'était retirée. Les bruits reprenaient, plus forts, enflés et comme mugissants, à croire qu'un souffle de colère eût passé sur toutes ces lourdes têtes. Dans les allées sablées, les étudiants reformaient leurs groupés, et la lumière des gaz faisait éclater crûment le rouge, le blanc, le bleu des bérets. L'orchestre aussi s'était débandé; une partie avec ses pupitres et ses instruments avait disparu derrière un bosquet au fond du square, tandis que l'autre restée dans le kiosque se calait avec des mouvements plus larges et plus dégourdis.

Ferrias et Greta se promenèrent quelques instants, puis allèrent s'accouder à la balustrade de granit, devant le fleuve.

Au loin, dans la campagne, en aval, jaillissaient de temps en temps de petites lueurs aux fenêtres des masures, et l'on percevait des vies humbles agitées derrière de minces rideaux. Des bruits troublants venaient aussi du lointain, apportés par des courants de brise, et le fleuve enfoncé dans la nuit roulait toujours, accompagné par le bruit doux et mélancolique de ses eaux.

Quelqu'un frappa sur l'épaule de Ferrias; il se retourna :

— Tiens, Chastel!

— Ja! fit gravement celui-ci. Ah! pardon, ajouta-t-il en apercevant Greta, pardon, tu n'es pas seul.

— Tu vois, mademoiselle, je vous présente Georges Chastel, un de mes bons amis de Bruxelles. M<sup>lle</sup> Friedmann, la fille de mon hôte... Et que fais-tu ici?

— Tu vois; je me promène; il fait d'un bête à Bruxelles; tout le monde est filé pour la mer, pour la campagne, que sais-je? Alors je suis filé aussi et me voilà. Hier à Cologne, demain à Coblenze et ainsi jusqu'au Mont-Blanc; il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Là-dessus, bonsoir; ils vont commencer leur histoire patriotique, je n'en veux pas, je te verrai à mon retour.

— Comment! tu pars ainsi, déjà? mais il me semble que j'ai une masse de choses à te dire.

— Eh! non, mon brave; tout le monde va bien en Brabant; le Palais de Justice a toujours des courants d'air, Manneken-Pis est à sa place et la littérature est dans le marasme. Voilà, bonsoir!

— Voyons! une minute....

— Non, bonsoir, tu n'es pas seul et ensuite, je te le répète, je n'ai pas envie d'entendre leur sale musique sur Gravelotte. Un tas de cochons, tes Prussiens, ajouta-t-il dans l'oreille de Ferrias. Allons! adieu.... Mademoiselle....

\* \* \*

— Il me déplaît votre ami, monsieur Jacques.

— Un très bon garçon pourtant; un peu fantasque, voilà tout. Il est parti d'ailleurs.

— C'est juste.

A ce moment, un formidable accord de cymbales et de grosse caisse retentit. Le grand morceau commençait, une sorte de fanfare guerrière symbolisant le départ des escadrons pour la bataille. Au milieu, la *Garde au Rhin*, jouée vite, en pas redoublé, et, au loin, l'air triste de *La Reine Hortense*. Les troupes françaises s'avançaient; leur chant de guerre s'enflait peu à peu. Les prussiens continuaient, à sons assourdis, leur marche en biais à travers la campagne, Puis, tout à coup, une décharge de canon, deux trois, vingt, coupées par la pétarade sèche des mitrailleuses françaises, une mêlée de sons brusques, bruyants, énormes, un tutti des cuivres, de longs appels de clairons, tandis que l'air de la France, de plus en plus faible et s'éteignant brisé par un choc d'accord victorieux disait, comme une plainte mourante — la défaite. Un silence, et de nouveau l'air du Rhin, triomphal, insolent, incapable.

Une immense clameur d'enthousiasme accueillit le final; on eût dit que le lendemain de la victoire nationale fût revenu avec ses envahissantes allégresses.

— C'était beau, n'est-ce pas? dit Greta en prenant le bras de Ferrias.



— Vous trouvez? dit celui-ci, il me semble à moi que les valse étaient plus douces et que vos yeux étaient plus doux quand on les jouait, là, tantôt.

— C'est vrai, répondit-elle, oui, vous avez raison, monsieur Jacques, ce morceau n'est pas bon pour l'Allemagne; nous rentrons, n'est ce pas, ajouta-t-elle en se penchant un peu vers le jeune homme.

— Bah! fit Jacques, allons une minute au Rhin, il doit être si beau à cette heure.

— Pas longtemps alors; le père serait inquiet; il est vrai que les Anglo-Saxons....

Ils descendirent en riant la courte *Falrgasse* et prirent la droite vers le *Traject*.

Jacques avait saisi la main de Greta, et elle, appuyé sur lui semblait se reposer de cette journée inoubliable où pour la première fois ils s'étaient dit ce que depuis si longtemps ils avaient caché au fond d'eux mêmes, comme une faute.

Ils marchaient tous deux en silence, les mains entrelacées et les lèvres entr'ouvertes comme s'ils eussent voulu, avec l'air endormeur du soir, aspirer des souffles mystérieux de poésie et de tendresse. Il semblait que des voiles fussent répandus dans l'espace, comme des traînes de robes mystiques; des souffles tièdes tournoyaient avec un murmure éloigné d'êtres qui s'endorment. Dans cette fin de jour, pareille au sommeil apaisé d'une nuit de caresses, il y avait une sorte de capiteuse vibration, d'harmonie aimante, une ivresse étouffée qui se balançait parmi les eaux glauques, les feuilles remuées et les souffles épars.

Jacques et Greta ne parlaient point, énervés et saturés de ce calme ineffable, la tête bourdonnante, les bras tombés dans une lassitude amollie. Ils se laissaient aller sans volonté à cette physique et voluptueuse étreinte de la nature, et des images de couples enlacés dans la nuit les sollicitaient à la scène renouvelée des poèmes mystiques.

— Viens, dit Jacques, doucement, d'un accent musical comme un chuchotement de feuilles, viens, toi la bien-aimée de ma vie, nous nous aimerons sous les étoiles qui nous parlent et qui nous appellent, viens, Greta! oh! Gretchen, ma mienne, ma blonde Liebchen! je serai ton époux et les montagnes mettront leur ombre sur nos fiançailles...

Il se grisait à ses propres paroles qu'il cherchait atténuées et plaintives, oubliant ses railleries, sa raison, se livrant tout entier à cette montante ivresse d'amour.

... Viens, Greta, je t'aime! restons ici, laisse-moi me mettre à tes genoux, Greta, oh! Greta.

Elle, frissonnante, s'anéantissait sans force et sans voix dans cette caresse éperdue de mots, de souffles, de baisers, et la nuit, au loin, ne porta plus sur ses ailes noires que la mélodie claire de l'eau clapotante et mélancolique. . . . .

Lorsque le vent, tout-à-coup fraichi, les eut frappés au visage, tous deux se dressèrent ; les nuages déchirés ouvrirent sur leurs faces la lumière blanche de la lune et, blêmes, épouvantés, ils se regardèrent. Jacques, le premier, reprit ses sens ; il comprenait presque ; l'ivresse était passée, et, comme un évanoui qui se réveille, il se demandait si c'était vrai, s'il n'avait pas une hallucination folle ; il n'était pas sûr... puis il regarda de nouveau Greta, leurs yeux se croisèrent sans se voir, et, plongés tous deux dans la réalité de l'irréparable, sans force, anéantis, ils marchèrent l'un à côté de l'autre, muets.

Toutes voix s'étaient tues ; les capiteuses visions avaient disparu ; la nuit semblait, comme eux, plongée dans un remords, et ils eurent peur d'être seuls ainsi dans cette solitude traversée par le frisson nocturne. Ils marchèrent plus vite, remontèrent la *Fahrgasse* et se retrouvèrent devant le *Hofgarten* qui faisait une ombre compacte sous le ciel. Ils le traversèrent d'un pas fiévreux, enfilèrent l'allée de Poppelsdorf et se retrouvèrent arrêtés court devant la petite maison de Hans Friedmann.

— Entrons, dit-elle enfin, d'une voix sourde.

— Oui, répondit Ferrias.

Tous deux franchirent la porte, ensemble, se poussant du coude, craignant chacun d'être le dernier, avec cette terreur qu'une main occulte allait s'abattre sur eux et les rejeter violemment en arrière.

Jacques monta, elle monta ; au premier, la porte du cabinet de travail était encadrée de lumière. Greta s'arrêta un instant, haletante.

— Herein ! Entrez, fit la voix du professeur.

Le père, courbé sur ses paperasses, ne leva point la tête.

— C'est toi, Gretch, dit-il en continuant à feuilleter un manuscrit.

— Ja, répondit-elle d'une voix étranglée.

Alors seulement il la regarda, d'un air étrange :

— Vous êtes restés longtemps à ce concert.

— Ja, répondit-elle encore, presque durement, comme révoltée et enragée à tout dire.

Le vieillard la regarda de nouveau, puis, se levant :

— Et Ferrias ? demanda-t-il.

— Oben. En haut, dit Greta, le ton plus cassant, pressée d'en finir, de dire tout de suite. Elle voulait dans ses idées honnêtes s'accuser à l'instant, jeter sa faute fièrement, en être responsable toute seule.

Le professeur alors se leva violemment et, lui prenant le bras :

— Was ist ? Qu'y a-t-il ?

— Jacques, oui, mon amant !

Le vieux devint vert, sa face anguleuse se crispa, ses yeux s'ouvrirent grands, et accroché d'une main au fauteuil, dressé, superbe, il étendit brusquement le bras vers la porte, d'un seul geste droit, puis, de toute sa voix frémissante et creuse, ne cria qu'un mot qui vibra comme un tonnerre :

— Heraus ! Dehors !

Greta le regarda une dernière fois, comme pour fixer dans son souvenir cette vision de malédiction et d'épouvante, puis, à reculons, l'œil sec, elle ouvrit la porte et la referma sur elle, tandis que Hans Friedmann s'écroulait de toute sa hauteur sur le tapis.

Elle trouva sur le palier Ferrias qui avait écouté cette courte scène.

— Viens, fit-elle.

— Oui, répondit-il, sans comprendre.

Ils se retrouvèrent dans la nuit plus épaisse et plus effrayante. Jacques suivait la jeune fille. Elle marchait vite. Ils traversèrent de nouveau le parc, et devant l'hôtel de Belle-Vue, Greta fit signe d'arrêter. Elle avait à ce moment l'œil égaré des somnambules. Ferrias lui prit la main, et cette main lui sembla froide comme celle d'un cadavre.

Lorsque Greta eut sonné et que la grande porte de l'Hôtel se fut ouverte, un garçon à moitié endormi, portant une lanterne reçut cet ordre bref :

— Deux chambres, une pour Monsieur, une pour moi ; train de Cologne, demain à cinq heures, vous nous réveillerez.

Le garçon décrocha deux clefs d'un chassis brun et ils gravirent l'escalier noir.

Lorsqu'ils furent seuls, Greta s'assit dans un fauteuil, puis deux larmes débordant soudain de ses yeux, sa froideur se dissolva brusquement, et elle s'abattit, sanglotante, la tête renversée. Alors Jacques s'approcha d'elle, se mit à ses pieds, lui prit de nouveau les mains, en lui disant des paroles douces et consolantes :

— Ne pleure pas, enfant, ne pleure pas, toi la bien aimée de ma vie, Greta, Gretchen. Il tâchait de retrouver sa voix enveloppante et caline, et, enlaçant la taille de la jeune fille, la bouche tendue vers elle, il plai-

dait la cause d'amour, et chacune de ses paroles allait vers Greta comme des caresses d'apaisement ; il disait :

— Viens, Gretchen ! demain, nous serons unis ; viens dans mon pays, je te ferai oublier tes peines, je t'aimerai ; tu es ma fiancée et nous serons ensemble dans le temps de l'avenir. Je t'aime, Greta ; nous sommes l'un à l'autre, ma blonde, ma tant chère ma vie ! Toi qui souffres, dis-moi que tu pardonnes ! Va ! je tâcherai de faire ta vie exquise et berçante, veux-tu, dis ?

Elle leva sur lui ses yeux noyés de larmes et répondit :

— Je veux ! tu seras mon maître et mon soutien. Je suis tienne, je te pardonne, mon Jacques, mon seul !

Et sur le seuil de la chambre, dans le silence de la nuit, ils se donnèrent un long baiser.

## V

Au début, le voyage des deux jeunes gens fut douloureux. Sans bagages, comme des fugitifs, ils partaient pour toujours. Ferrias, encore étourdi par la rapidité des événements qui, depuis la veille, s'étaient précipités ; Greta, défaillante et tombée à présent, revenue de son énergie factice et d'autant plus brisée qu'elle avait été plus forte. Où allait-elle ainsi, dans l'inconnu, loin de tout ce qu'elle avait connu et aimé, loin pour toujours de la ville paisible où, depuis son enfance, elle avait vécu dans une insouciance de fillette, avec ce vieillard austère qu'elle laissait derrière elle tout seul, broyé par la honte et la douleur ? Sans doute, Jacques régulariserait leur union ; il l'épouserait, tout de suite, mais le rigide honnête homme, élevé dans la sévérité de sa conscience, ne pardonnerait pas l'effroyable coup porté par elle avec une froide et cruelle franchise. Il finirait ses jours, plus sauvage sans doute et plus renfermé, fuyant les hommes qui lui demanderaient compte d'elle ; il tomberait abattu par ses douleurs, comme un arbre vieilli qui se penche, de jour en jour, lentement, vers le sol, assommé par le poids de ses branches...

Et elle, Jacques l'aimerait-il longtemps ? Sa passion, n'était-ce point une crise d'un instant qui l'avait poussée vers elle par une inexplicable fatalité ? Était-elle faite pour cet artiste aux goûts affinés que sa nature d'allemande presque inculte ne pouvait encore bien comprendre ?

Greta rêvait ainsi, regardant par la vitre de la portière le paysage qui fuyait, les pâtures, les haies, les files de peupliers dressés sur l'horizon, les nuages enfin courant sur l'espace comme s'ils ne voulaient pas l'abandonner, Greta l'Allemande !

Ferrias, qui n'avait point parlé depuis le départ, alla vers elle, s'assit à ses côtés, et, devinant le doute de sa pensée, essaya de lui redire les paroles douces qu'il avait par deux fois balbutiées.

Mais elle, revenue au calme, lui répondit :

— Nous nous épouserons, bientôt, Jacques, et je vous aimerai de tout moi-même, et si vous vous détachez de moi, je me dirai que j'ai commis une grande faute et que Dieu me la fait expier.

— Ne parlons pas de Dieu, dit Ferrias, mais parlons de nous-mêmes. Écoutez-moi, mon enfant bien-aimée ; je vous ai choisie depuis bien longtemps, Greta, je vous ai appelée de toute ma voix intérieure depuis trois ans de mon existence. Si je suis allé en Allemagne, c'est pour me dérober à une vie qui m'obsédait ; j'aspirais à trouver une femme simple et douce qui m'aimât comme je me promettais de l'aimer ; je vous parle gravement, Greta ; souvent j'ai des spleens, vous ne me connaissez pas ; peut-être vous ferai-je souffrir quelque jour ; je vous le demande, soyez bonne pour le grand enfant qui vous prie de le soutenir ; soyez ma compagne, Gretchen, et si je vous fais pleurer parfois, je vous le promets, je tâcherai, par ma tendresse, de vous faire oublier mes défaillances.

Greta le regardait pendant ce temps, l'œil humide ; elle prenait confiance, heureuse presque de ce qu'il ne se fit pas valoir et que déjà, sans qu'elle le demandât, il se prit à avouer les secrets de sa conscience. Elle éprouva une jouissance ineffable à se dire qu'elle aurait à lui pardonner quelque chose, à se sacrifier pour lui, à mettre sa douceur sur les plaies de ce fantasque qui souvent semblait rire — et pleurait.

Elle souriait à présent, et, heureux, rassérénés, oubliant leur remords déjà lointain à leur égoïsme d'amour, ils causèrent tranquillement comme des amis, arrangeant d'avance leur vie à venir, leur « chez-soi. » Lui racontait ce qu'il voulait, son idéal apaisé de vie bonne et familiale ; elle, radieuse, avait fait le même rêve ; elle lui dit sa vie, comment elle avait été élevée dans le goût des choses simples, sans ambitions qu'une famille....

— Oui, l'enfant, disait Jacques, il dormira dans le berceau et tu chanteras des lied de ton pays, le soir, pendant son sommeil... Et leurs pensées ravies dans une ascension de joie future oublièrent déjà le jour passé, la veille d'effroi, la malédiction occulte descendue sur leurs fronts. Leur bonheur, pour avoir été violemment construit, n'en était pas moins durable et la vie s'ouvrait, rayonnante en somme, et pleine de solides sécurités.

(A continuer.)

MAX WALLER.

# XVIII<sup>me</sup> SIÈCLE

—

I

*A Francis Nautet.*



H! vous étiez marquise au temps des bergeries!  
Scaramouche a cueilli sur vos lèvres chéries  
Mille et mille baisers sonores, Scaramouche  
A finement posé la très mignonne mouche  
Qui ravive le blanc laiteux de votre joue.  
Votre éventail de nacre, où Colombine joue,  
Sur un pré bleu d'azur, avec son Arlequin,  
Qui lui sourit d'un air paterne, le coquin !  
Dans les calmes douceurs des soirs extasiés  
Confia vos aveux à l'âme des rosiers,  
Marquise, bien souvent ! Au son de votre voix,  
Les ramiers s'enivraient d'amour au fond des bois ;  
Les brises des étangs, mystiques barcarolles,  
S'enroulaient vaguement à vos mièvres paroles,  
Et dans le ciel si pâle et les arbres si grêles,  
Des parfums framboisés et des battements d'ailes  
Passaient, quand, Scaramouche au bras, vous parliez d'or !  
Les boulingrins roussis s'en souviennent encor ;  
Sous son frêle treillis, dans un recoin du parc,  
L'amour malicieux appuyé sur son arc  
Sent un triste sourire effleurer sous le marbre  
Son cœur, belle marquise ! Il a survécu, l'arbre  
Où vos deux noms gravés dans l'écorce noircie  
Dorment, amants défunts ! Et la ligne amincie  
Des sentiers où vos pas ont murmuré jadis  
Sait bien que la Marquise est dans le paradis  
Avec ses chiens frisés, ses négrillons exquis,  
Toute une floraison neigeuse de marquis,  
Trémolant de la canne et dansant la gavotte ;  
Sur un théâtre d'or, Scaramouche pivote,  
Papillon nébuleux ; et vous, sous un capuce  
Dont un griffon d'argent griffe le satin puce,  
Vous regardez bleuir dans un parc de Watteau  
La sveltesse élégante et fière du jet d'eau  
Qui, les soirs d'autrefois, au temps des bergeries  
Egrênait des baisers sur vos lèvres fleuries.

II

Pierrot assis sur l'herbe est vaguement morose  
En voyant les lueurs du couchant, qu'atténue  
L'ombre des hauts tilleuls le long de l'avenue,  
Agripper au goulot son flacon de vin rose.

Il grelotte de peur sous sa veste de soie ;  
Sa figure plâtrée et ses gestes bizarres  
Eveillent dans le parc les Silènes hilares  
Que l'odeur d'un pâté de perdreaux met en joie.

La lune caressante a des pâleurs exquises  
Et le baiser pensif de sa lèvre amoureuse  
Glace d'argent nacré la fontaine pleureuse  
Où devisaient d'amour les défuntes marquises.

Et Pierrot craint de voir passer au loin les fées  
Sur leurs chars attelés de quatre souris blanches,  
Dans les molles douceurs du soir, entre les branches  
Rêveuses, emportant les flottantes bouffées

De gibier délicat et de claire gelée  
Transparente, couleur de neige framboisée,  
Sur l'aile des lutins emperlés de rosée  
Vers Algol aux reflets d'émeraude voilée.

Cependant qu'il regarde au ciel bleuir les nues  
En robes de dentelle, en perruque poudrée,  
Arlequin a senti dans la brume pourprée  
Monter suavement des saveurs inconnues.

Et, presto ! le gibier, le flacon, la gelée  
Ont passé sous les plis droits de sa souquenille,  
Et la lune regarde au fond de la charmille  
Pierrot givrant de pleurs sa face désolée.

III

Pierrot en souquenille rose  
Entame un succulent pâté  
Au nez de Cassandre édenté  
Qui lui sourit d'un air... tout chose.

Sous les ramures assombries  
Passe ce faquin d'Arlequin  
Emportant, tout frais, le coquin,  
Les baisers de lèvres chéries.

La brise ride les bassins  
Où Diane mire ses seins  
Dont rêve, le soir, la rosée.

Et le gourmand Pierrot voudrait  
Manger la lune framboisie  
Avec son flacon de clairnet.

#### IV

Pierrot acrobate sautille  
Sur le fil tendu d'une toile  
D'araignée accrochée aux nues  
Par les doigts roses d'une étoile.

Leste, à des hauteurs inconnues,  
Pierrot acrobate sautille.

#### V

Sylvia, Célimène, Amynthe et Cydalise  
Écoutent s'égrèner la douce vocalise  
D'un rossignol berçant la musique des branches.  
En robes bouton d'or, des pâquerettes blanches  
Heureuses de mourir entre leurs mains rosées,  
Les belles, quand la voix monte en folles risées  
Vers la lune effleurant les quinconces moroses  
 Craignent de voir passer Pierrot en souliers roses  
 Avec l'âne pensif aux prunelles humaines.....  
 — « Silence ! » — .... Dans la nuit la moire des fontaines  
 Frissonne..... Repliant leur éventails d'ivoire,  
 Rassurant leurs bichons et rayant l'ombre noire  
 D'envolements nacrés et de vagues murmures,  
 Les coquettes ont fui, prestes, dans les ramures  
 Chanteuses. Et, bien loin, oh ! si loin ! Cydalise  
 Sent planer doucement la rose vocalise  
 De l'oiseau, qui, rêveur et triste, dans les branches  
 Chante l'hymne de mort des pâquerettes blanches.



VI

Dans les vagues rougeurs du soir, la symphonie  
Fait pâmer les oiseaux. Vois ! C'est l'Île bénie  
Où les amants heureux rêvent au clair de lune.  
En robes de satins cassés, en bérêts, l'une  
Après l'autre, Sylvie, Amynthe, Célimène  
Vont embrasser Pierrot poudrerizé, qui mène  
Le vieil âne pensif au miroir des fontaines.  
C'en est fait des refus et des lèvres hautaines,  
Des désespoirs pimpants et des affêteries,  
C'est le règne du Tendre : « hymens » et « bergeries »  
Attirent les amants sur la carte amoureuse.  
Entre de hauts tilleuls, la pelouse se creuse  
Exquise ; et, devisant, grignottant des noisettes,  
Les belles sous les plis des blanches chemisettes  
Laissent les doigts se perdre et songer à leur guise ;  
Eros malicieux sous la charmillle aiguise  
Les traits qui vont percer le sein des innocentes...  
Et c'est l'Île enchantée, où les amours naissantes  
Fleurissent, parfumant la lune, qui se lève  
Entre les branches d'or, et le bassin qui rêve.

VII

Le ciel semble sourire aux masques pirouettant  
En vestes de satin étoilé de nœuds roses ;  
Des applaudissements semblent jaillir des choses  
Dans le demi-jour attristant.

Les pianissimi sussurant des violes  
Dans l'allée où la lune exquise vient s'asseoir  
Comme des papillons sur les ailes du soir  
Bercent les rêves des corolles.

Et les faunes rieurs au fond des boulingrins  
Se taisent, s'imprégnant des sveltes barcarolles  
Qui règlent leur cadence au rythme des paroles  
Et des ronronnants tambourins.

La lune qui pâlit sur les vestes de soie,  
Les robes bouton d'or, les plumes, les colliers,  
Les belles en litière et sur les cavaliers  
Epanand une si triste joie,

Et les chanteurs ôtant leurs masques de satin  
Laissent pleurer le fard de leur morne visage  
Tandis que dans le bleu rêveur du paysage  
Passent les chars blancs du matin.

VIII

Au centre du plafond de la chambre à coucher,  
Une troupe d'amours, caprice de Boucher,  
Se repose, écoutant rire parmi les fleurs  
Le crécelant babil des oiseaux querelleurs.  
Nonchalamment couchés dans leur molle paresse,  
Les amours gracieux au vent qui les caresse  
Effeuillent des deux mains des rêves et des roses.  
Mais, le soir, dans les plis bouillonnés des draps roses  
Où sommeille, poudré de neige, le marquis,  
Ils berçent le silence avec le geste exquis  
De la mère éteignant les yeux de son enfant.  
Et quand se lève au ciel le matin triomphant,  
Le marquis, remettant bien d'aplomb sa perruque  
Et ses doigts chatouillant le rose de sa nuque,  
Sent vibrer, oh ! bien loin ! des murmures étranges  
Et se croit envolé dans le pays des anges.

IX

Au calme clair de lune adorablement triste  
Les bassins endormis ont des tons d'améthyste  
Fondante, et les jets d'eau s'égrenant dans les vasques  
Mêlent de longs sanglots aux concetti des masques,  
Qui vont, jouant du luth, tout le long des allées,  
Donner la sérénade aux nymphes désolées.  
Paillasses pailletés, Pierrots en souquenille  
Pirouettent, rieurs, au fond de la charmille  
Rêveuse et les marquis invitant les marquises  
Accompagnant les chants de gavottes exquises.  
Tandis que dans le parc la mandoline jase,  
La belle Colombine, accoudée en extase  
Aux balcons où la lune épand ses ondes roses,  
Dont Arlequin lui fit présent ce soir, et songe  
Que toute cette joie, au loin, n'est que mensonge  
Et que tous ces railleurs élégants et fantasques  
Déguisant leur ennui sous le blanc de leurs masques  
Et le satin brodé de leurs basquines roses  
Raffinent la tristesse adorable des choses.

GEORGES KHNOPFF.



# LE CŒUR DE TONY WANDEL

(Suite)

*A Edmond Picard.*

## VII .

Trekkenpluk venait d'atteindre une seconde fois quarante ans. Le matin de cet anniversaire, la conscience en repos, tout à la joie de vivre, il se rendait allégrement à ses affaires et priaït mentalement la Providence qu'elle lui permit de procurer à ses semblables autant de bonheur qu'il en goûtait lui-même. Un mouvement insolite dans la rue l'arracha à cette édifiante rêverie. Les passants s'abordaïent, échangeaient quelques mots, puis partaient en courant.

Et, d'un coin de la ville à l'autre, se propageait cette sinistre rumeur :  
" Il brûle ! "

Le banquier n'attendit pas d'autres renseignements pour emboîter le pas à la suite des badauds. Le feu s'était déclaré dans une de ces ruelles sinueuses des quartiers plébéïens où de hautes mesures abritent de prolifiques ménages de besoigneux. Une de ces bicoques flam-bait comme un brasero géant et les pompiers ne songeaient plus qu'à l'isoler des constructions voisines. La chaîne des policiers et le cordon des soldats livra respectueusement passage au riche bourgeois, investi d'ailleurs des plus importantes dignités civiques.

Trekkenpluk apprit que tous les chambrelans avaient pu s'échapper à temps à l'exception d'une femme et de deux enfants gitant sous les combles. Ceux-ci étaient condamnés ! prononçaient les sauveteurs jurés.

Impossible de parvenir jusqu'à cette hauteur. Les flammes ronflaient dans la cage de l'escalier et d'un moment à l'autre les murs lézardés s'écroulèrent. Depuis longtemps les croisées du premier étage avaient éclaté et, rouges comme des gueulards de hauts-fourneaux, elles dardaient des langues enflammées.

L'incendie, parti du rez-de-chaussée, montait conquéramment à l'assaut du faite. Trois paliers, trois enjambées encore et il atteindrait ses victimes ; trois étapes et, implacable Moloch, il étourdirait, asphyxierait, lècherait et dévorait ensuite ces innocents holocaustes.

Le grand cœur de Trekkenpluk se serrait à cette pensée. Chaque fois qu'un coup de vent dégageait le toit des nuages amoncelés, le banquier interrogeait anxieusement la lucarne du galetas habité par ces infortunés. Il stimulait les pompiers, les soldats, le peuple. Autour de lui, des jeunes gens, robustes, nerveux, se croisaient les bras, ébaubis ou geignaient comme des vieilles femmes. Qu'attendaient-ils pour se conduire comme des héros ? A leur place, Trekkenpluk n'eût pas hésité une seconde. Mais avait-il le droit, lui, de risquer sa vie ? Il se devait non seulement à ses propres enfants mais encore à la veuve et aux orphelins du paveur. En vain, désespérant de réveiller chez ces trembleurs un sentiment de vaillance et de dévouement, tâchait-il au moins d'amorcer leur cupidité en promettant une fortune à quiconque sauverait un de ces hères. Personne ne bougeait.

Les pompiers continuaient flegmatiquement leur stricte besogne. On en voyait qui, la hâche au poing, des paquets de corde enroulés au bras, sapaient les murs voisins de la fournaise. L'eau, projetée de loin, fusait dans la gehenne avec un sifflement rageur et les flammes, exaspérées par cet élément hostile, se redressaient aussitôt comme pour le défier. On entendait le râle rythmique des pompes, le craquement des poutres, les signaux des clairons ; et des odeurs âcres vous prenaient à la gorge.

— En arrière ! commanda un officier.

Trekkenpluk n'entendit pas. Il venait d'apercevoir à la lucarne menacée une silhouette enfantine et blonde, agitant des bras potelés.

— S'il vous plaît, monsieur l'échevin, écarter-vous ; on craint l'écrasement ! répéta l'officier à Trekkenpluk.

Mais celui-ci, n'y tenant plus, s'est élancé sur l'échelle volante. Plus moyen de le rejoindre. Par acquit de conscience, on darde dans sa direction la douche des pompes. Voilà qu'il disparaît dans l'opaque tourbillon. Il est perdu ! Quelques secondes d'angoisse. Au miracle ! La fumée se dissipe. Il reparait, portant sur son dos une femme et tenant un enfant dans chacun de ses bras. Il est redescendu au milieu de l'échelle. En ce moment, les craquements sinistres redoublent. Les murs ont oscillé ; à l'intérieur les poutres s'émiettent ; le fléau qui voit sa proie lui échapper décuple son activité. Trekkenpluk n'a que le temps de précipiter successivement les enfants et la mère dans les couvertures que des centaines de mains étendent maintenant au pied de l'échelle. Son noble exemple a ragailardi ces timorés. Les trois condamnés échappent. A son tour il va se garer. Trop tard ! Le pan de

mur contre lequel s'appuie l'échelle de fer s'éboule avec un grand fracas, envoyant vers le ciel, comme le bouquet d'un feu d'artifice, une girande de flammèches et de fumerons. Là-bas, cette masse noire inanimée ; émergeant des cendres et des gravats : c'est Trekkenpluk. Deux crânes l'ont aperçu. Ils peuvent parvenir jusqu'à lui ; car la chute du mur a étouffé les flammes de ce côté. Le ramasser, l'emporter, ne prend qu'une seconde. Une triomphale acclamation le salue. Mais privé de connaissance, les paupières rabattues, tandis qu'on le conduit à son hôtel, le sublime échevin de T\*\*\* n'entend pas ce *vox populi* et n'aperçoit pas cette mère en larmes qui s'est agenouillée sur le passage de la civière et qui, pleine d'une ferveur reconnaissante, en embrasse les brancards comme ceux d'une fierte miraculeuse.

## VIII

— Qu'en pensez-vous docteur ?

C'est la voix excessivement douce de Trekkenpluk étendu sur son lit, son corps ne présentant, de la plante des pieds à l'occiput, qu'une seule horrible plaie. Kipekap vient d'arriver et contemple d'un œil professionnel ce cas rarement rencontré, ce superbe brûlé-vif. A la vue de son médecin, un indéfinissable sourire a illuminé le visage escharifié du malade.

Kipekap hoche du nez, toussé, bredouille et prononce :

— Un nouveau *transcordiaque* vous sauverait peut-être ?

— Non, plus de cela.... Au demeurant j'expire volontiers. Pour combien de temps en ai-je encore ?

— Oh, pour quatre heures.... Mais je le répète.... D'ici là je pourrais mettre la main sur un autre blessé, moins entamé et plus jeune que vous....

— Vous connaissez ma résolution.... N'insistez pas.... D'ailleurs à quoi servirait l'introduction d'un cœur nouveau ? A me pourvoir d'une âme scélérate, à ressusciter le Trekkenpluk de la première manière, à me convertir en un spécimen plus déplaisant encore ?.... Non, je vous propose autre chose, opérateur enragé que vous êtes.... Dites moi d'abord si jusqu'à présent mon cœur.... le cœur de Tony Wandel demeure intact ?

— Aussi intact, quoique moins vigoureux, qu'il y a dix ans.

— Eh bien, ce cœur de quarante ans, garanti sans défauts, ferait peut-être le bonheur d'un de vos clients,... surtout que je le lui aban-

donnerais gratuitement. Parlez Kipekap, ne connaissez-vous personne ?...

— Vous n'y songez pas, mon vieil ami...

— Absolument. A une condition pourtant. Si je désire que le cœur de Tony Wandel profite au donataire de votre choix, j'exige aussi que mon désintéressement contribue au bien de l'humanité, comme ce fut le cas la première fois. Ainsi, docteur, vous en doterez votre client non seulement le plus abîmé au physique mais dont l'âme gangrenée a surtout besoin de rédemption. Vous me comprenez ?...

— Si bien que je crois tenir déjà l'individu en question. Que pensez-vous de l'académicien Foudrapiot ?...

A l'évocation du grotesque et fielleux métromane, le patient oublia ses cuisantes douleurs, son martyr abominable et ne put s'empêcher de rire aux éclats.

— O la farce serait excellente ! et il tenta même de rapprocher ses mains écorchées pour applaudir. Je me demande qui le Foudrapiot régénéré estomaquera le plus de l'Académie sa concubine officielle qui l'entretient comme un Sigisbé, ou de la Jeunesse qui le nasarde et le crible d'épigrammes. Docteur, hâtez-vous d'avertir la pédante perruque... et revenez *presto* avec elle...

Deux heures après, le transbordement accompli, Trekkenpluk expirait et l'on charriait jusque chez lui, plongé dans un sommeil anesthésique, le rimeur septuagénaire, nanti du cœur de feu le très noble Mijnheer van Trekkenpluk, amman de T\*\*\*, sur l'Escaut.

## IX

Le surlendemain de la mort du banquier, cinq jeunes gens, cinq artistes, menant généralement un vie quadragésimale, étaient rassemblés dans une taverne de la rue des Chats, à T\*\*\*, celui de leurs locaux où ils gargotaient le moins frugalement. Cette fois le repas avait pris les proportions d'une bâfrée à en juger par le nombre de flacons décachetés et « décapsulés » jetés, à la débandade, sur la table. Tous, la minerve en feu, s'ingéniaient, depuis le potage, à entretenir un intarissable flux d'esprit, de paradoxes, d'épigrammes, de charges, etc. Aucun ne bavardait comme le pourvoyeur de ce festin, Frank, un peintre dont la crâne et rouge intransigeance artiste contrastait délicieusement avec son physique de dandy, son galbe allongé, vaguement lamartinien, des cheveux longs et fins, un œil bleu très vif, une bouche spirituelle, un peu contractée par le pli de la pensée, qui est généralement le pli de la

souffrance. Aujourd'hui, il exultait (pensez, il venait de vendre un tableau et de manger et boire, avec sa bouillante coterie, la moitié du prix); — il hâblait sans perdre haleine et sa voix âpre, stridente, sonnait du grêle comme un cor :

— Mes féaux, mes Leudes puisque Germaines sommes... Je vous propose une énigme :

Patte-pelu, roux, papelard, cauteleux, melliflu, poète postiche mais fort réel grimaud, conventionnel brandissant à la tribune des meetings de buveurs de bière un poignard en carton doré, crachant sur les décorations obtenues par ses amis, mais arborant le lendemain à sa boutonnière le ruban honni la vieille. — Colir abominable, critique à la foi punique, anatomisant les tentatives d'art jeunes et patriales, ayant recours à de malignes interpolations pour nuire aux vrais poètes.... Écumeur, fagoteur de cantates, compilateur de faragos, philosophe gaga, fripier d'écrits, gâte papier, Chevillard... Qu'Apollon nous délivre de cette malebête !...

On gratta à la porte du cénacle.

— Entrez ! dit Frank.

— Messieurs, balbutie, en saluant, le nouveau venu, un gros homme à figure ronde et joviale, à l'œil vairon comme celui d'Uilenspiegel, — pardonnez-moi cette intrusion. Je demande à être des vôtres.... Depuis vingt-quatre heures je me suis refait une virginité littéraire, j'ai envoyé ma démission à l'Académie et à la *Faune Belgique*... J'ai brûlé mes cantates, mis au pilon mes quinquennales élucubrations.... Me voilà dépalmé.... Je fais amende honorable et jure

Que mes vers léonins pour tomber l'Art Vénal  
Trouveront la vigueur mâle des Juvénal.

— *Well roared lion!* Pour un académicien, cela n'est pas trop mal. Mais qui êtes-vous donc, personnage cent fois plus énigmatique, plus anormal que l'énigme que je proposais à ces messieurs ?..

— Je suis, ou mieux j'étais le mot de l'énigme.

— Foudrapiot, alors ? clamèrent les Cinq tout camus.

— Lui-même, Messeigneurs !

— Elle est bien bonne ! s'écria Frank, remis le premier de cet ébahissement assez naturel et, pris d'un accès de gaîté nerveuse, il flaqua son champagne au visage du récipiendaire en disant :

— *Faune Belgique* te voilà baptisé *Faune Belgique!* Et maintenant, raconte-nous, je te prie, les étapes de ta stupéfiante conversion . . . . .

Ici les *Chroniques saturniennes* accusent une solution de continuité. Dans le cataclysme suprême où disparut la Terre, probablement les documents se rapportant à la suite des avatars du cœur de Tony Wandel, auront-ils été anéantis avec d'autres traces importantes du passage de l'Homme dans le Cosmos. Nous ignorons les services que le D<sup>r</sup> Foudrapiot, rajeuni et converti, rendit aux lettres de son pays ; mais tout nous porte à supposer que le birbe devint aussi généreux artiste qu'il s'était montré autrefois pleutre cuistreur. On ne sait pas davantage comment il périt et quel fut le quatrième détenteur du viscère merveilleux. Ce que nous garantissons, c'est que celui-ci ne disparut pas avec le poète Foudrapiot. Ainsi, il ressort de quelques feuillets échappés à la destruction que, vers les 2640, le cœur du prolétaire de T\*\*\* sur l'Escaut entra dans l'économie du tzar Esbrouffripoff. Subitement encanaillé, l'autocrate fit usage de son pouvoir absolu, dès le lendemain de l'imprudente acquisition, pour proclamer la république démocratique dans toutes les Russies et abdiquer aussitôt après ce mirifique ukase. Esbrouffripoff s'en fut planter des choux dans la Sibérie défrichée par quelques générations de nihilistes et fumée avec leurs dépouilles. Un boyard fanatique, plus tzariste que le tzar et ruiné par le nouveau régime, rejoignit dans son ermitage le tyran en rupture de trône et le perfora de son couteau.

Cette fois encore, le viscère, cause de tant de perturbations, ne fut pas entamé, car nous le retrouvons, en 2700, dans son pays d'origine, en Flandre, où il bat sous la tunique d'un général goutteux et bougon. Le vétérinaire chiragre, remis sur pied par l'influence de cette emplette, ne survécut pas longtemps à l'opération.

Chargé par un monarque philanthrope d'aller civiliser une peuplade de soi-disants sauvages, il prit au sérieux son rôle de législateur et ne massacra point ces barbares pour les humaniser plus vite. Un jour, les moricauds, mal conseillés par des traîtres, se révoltèrent contre leur bénin conquérant. Le général refusa la bataille que les rebelles lui présentaient et défendit même à ses troupes de les canarder. Lui-même, les bras croisés sur la poitrine, marcha seul au-devant des mutins et, après quelques paroles d'apaisement et de paternel reproche, il se déclara prêt à mourir sous leurs sagaïes s'ils jugeaient sa mort profitable à leur pays et à leur race. Les sauvages, déconcertés par ce stoïcisme, firent aussitôt leur soumission. Ce résultat, dont aurait dû



s'enorgueillir le roi civilisateur, fut, au contraire, fort mal accueilli. Un des officiers du magnanime général, envoyé au pays natal pour rendre compte de ces événements, desservit son chef à la Cour et le représenta non seulement comme une poule laitée, indigne de commander une armée, mais comme un ambitieux briguant la souveraineté absolue de la colonie. Nouveau Colomb, le guerrier trop pacifique, rappelé en Europe, comparut devant un conseil de guerre, fut convaincu de désertion devant l'ennemi, passé par les armes et le dénonciateur hérita de son grade et de son pouvoir, à la plus grande joie des militaristes de la métropole. Car, se disaient les grosses épaulettes et les képis très galonnés, à quoi sert un chef de corps qui n'extermine pas quelques milliers d'individus pour la plus grande gloire de la stratégie, de la tactique et du prrr...ògrès !

Le fusillé eut-il affaire à des recrues ou bien les soldats du peloton d'exécution, tous ses amis, ses enfants, tremblèrent-ils, les yeux obscurcis par des larmes ? Aucune des balles ne toucha au cœur. Et ce cœur d'achoppement subsista pour protester contre l'iniquité triomphante.

## XI

Le D<sup>r</sup> Van Kipekap, appliquant ses découvertes sur sa propre charpente, avait également prolongé son existence, mais sans atteindre au perfectionnement moral obtenu d'un seul coup par le banquier Trekkenpluk. En possession de son troisième cœur, il demeurait toujours le même savant sceptique, matérialiste, assistant avec une sorte de joie méchante à la perversion de l'humanité. Il aimait, au moyen d'une étude et d'un choix raisonné de viscères, greffer un vice sur un défaut, gonfler un mauvais penchant jusqu'aux explosions du crime. Nouveau Juif-Errant, il voyageait de continent en continent, comparant entre eux les sujets, inventant des combinaisons de scélérats et de cuistres inédits. Cependant ce préparateur diabolique constata bientôt que les différences entre les viscères devenaient de moins en moins sensibles. Tous se ressemblaient par la laideur : Trekkenpluk transformait un avare en un voluptueux, un hypocrite en un homicide, un médisant en un calomniateur, mais il ne parvenait plus à convertir un de ces « cas » en un être foncièrement bon. Bientôt le docteur acquit la conviction qu'il n'y existait plus d'honnêteté et de vertus humaines que dans le cœur de Tony Wandel, dont, grâce à son cosmopolitisme et à ses relations avec toutes les classes de la société, il suivait les pérégrinations.

Il constatait que, là au moins, l'immuable bonté chrétienne de l'élément réagissait toujours avec le même triomphe dans tout corps où on l'introduisait.

Un jour que Kipekap se trouvait à Bornéo, il apprit que deux colons, voisins de plantations, s'étaient querellés au sujet de traitements barbares infligés par l'un d'eux à ses esclaves ; l'autre avait pris le parti de ceux-ci, et leur maître, n'entendant pas raison, leur défenseur l'avait provoqué en duel. Ce don quichotisme, auquel il n'était plus habitué, fit rêver le docteur ! Me serais-je trompé, se demandait-il, et trouverais-je dans ce pays nouveau un pendant au cœur de Wandel ? On était venu prier Kipekap d'accompagner les adversaires sur le terrain. Il consentit, mais voulut faire au préalable la connaissance du provocateur.

— Un individu qui consent à risquer sa vie pour la cause des parias c'est évidemment un fou, ou bien l'actuel détenteur du cœur de Tony !  
Et dare dare il courut chez le chevaleresque colon.

Kipekap ne se trompait pas. Ce néo-Batave était bien l'héritier moral du prolétaire flamand. Il s'appelait Kemps de Salardinge, et il raconta comment, noble déchu et ruiné, soldat faisant partie du peloton d'exécution qui fusilla le général et se sachant malade et condamné par les médecins, il avait eu l'idée sacrilège de s'approprier le cœur du supplicié. Avec l'aide d'un chirurgien juif de ses amis l'opération réussit. Tandis que le docteur écoutait le récit des aventures de *jonkheer* Kemps, enrichi et radoubé, pour la première fois il lui venait une singulière et exigeante envie :

— Jusqu'à présent, songeait-il, cette diablesse de pochette spongieuse a complètement métamorphosé les individus où elle s'est logé. Mais il ferait beau voir que, mise en contact avec le sang du docteur Van Kipekap, elle fit perdre à cet esprit fort, l'impassibilité, la froide et mathématique raison, la volonté qui signaleront son passage sur notre planète !

Si j'essayais pourtant ! Au moins voici une expérience concluante et je pourrais en noter toutes les phases.... Quant aux conséquences, je ne les redoute pas.... Kipekap se sent d'une autre trempe que ses frères décrépits. Je mets au défi ce cœur biscornu de me réduire au rôle bonasse de toute cette série de *Wandelisés* et de me faire agir d'une façon que réprouveraient mon expérience et mon amour de la logique!..

Et plus il réfléchissait, plus cette épreuve suprême le tentait ; plus cette idée l'obsédait et le sollicitait :

— Providence, Être suprême que je nie, s'écria-t-il, acceptes-tu la gageure ? Mon âme en est l'enjeu. Je croirai en toi si tu me réduis au rôle généreux de tes Chrétiens. Sinon je mourrai comme j'ai vécu, en te blasphémant !

A partir de ce moment, le docteur souhaita que son nouvel ami eût le dessous dans la rencontre. La chance le favorisa. Dès le premier engagement, Kemps de Salardinge eut la poitrine trouée d'un coup de fleuret. Il tomba sur le carreau, rendant abondamment le sang par la bouche. Kipekap, qui s'était précipité anxieux pour examiner la blessure, reconnut — mais sans rien en dire et cachant toute sa satisfaction — que la lame, cotoyant le poumon, n'avait perforé aucun des organes essentiels. Le blessé en réchapperait, mais le docteur exagéra, au contraire, la gravité de la saignée.

— Conduisez-le chez moi, laissez-moi seul avec lui, que personne de sa famille ou de ses amis ne l'approche plus ; et à cette condition je le sauverai peut-être.

Tous, ayant foi dans le génie de l'homme illustre, se soumirent à sa volonté et le bénirent même, pleins d'effusion.

— Dans huit jours vous pourrez prendre de ses nouvelles, dit-il, en les quittant.

Renfermé dans son habitation, n'ayant avec lui, outre le pauvre Kemps de Salardinge, qu'un domestique qu'il terrorisait et qu'un élève, son âme damnée, le docteur exécuta son projet abominable avec tout le soin, toutes les précautions, toute la méthode, tout le calme qu'il apportait dans la moindre de ses expériences.

Lorsque, le délai écoulé, les proches du blessé se présentèrent chez le praticien, celui-ci, atrocement pâle, la physionomie tirée, les yeux rouges, la mine révélant pour la première fois peut-être l'existence d'une émotion, les conduisit sans parler auprès du lit sur lequel reposait le corps refroidi du noble Kemps de Salardinge. Le docteur reçut avec embarras les remerciements de la famille et refusa tous honoraires. Il fallait, disaient-ils, que la blessure fût inguérissable pour que ce magicien n'eût pu sauver leur trop généreux parent. Ils héritaient d'une fortune et s'empressèrent d'oublier ce bon Kemps et les allures insolites de Kipekap.

## XII

Le chirurgien bravache, l'athée positiviste, perdait le pari engagé avec la Providence. A peine en possession du cœur de Tony Wandel,

il dépouillait le vieil homme. Il se réveilla complètement démonté. Il se rappela le passé, mais, au lieu de se complaire dans ces souvenirs et d'y puiser la force, d'y trouver l'enchaînement logique avec le présent, il reculait, pris d'horreur et de dégoût, épouvanté. La science acquise, ses travaux mûrement élaborés, ses documents irréfutables, tout se brisa, se pulvérisa comme vagues contre une force nouvelle, impérieuse, ayant absorbé son être.

Lui, l'éternel rieur, le calculateur solide comme une démonstration d'algèbre, toujours le sarcasme et la négation à la bouche, avait éprouvé d'abord des scrupules, des remords ensuite, même versé des larmes, après l'assassinat du blessé confié à ses soins. Car c'était bien un assassinat — un mot dont il se gaussait jusqu'alors — qu'il avait commis et il ne parvenait plus à faire taire sa conscience à l'aide de sophismes et de casuistique. Cette conscience niée parlait aujourd'hui en justicière implacable. Non, la science ne purifiait pas le mal ; non, la science ne justifiait pas le crime ! C'était donc là ce que contenait le cœur de Tony Wandel, cette chose bourrelante et despotique : la conscience.

Et, contre-partie de tous ses antécédents, au mépris de lui-même, de son idéal d'autrefois, s'ajoutait maintenant une profonde pitié pour l'humanité, tant haïe, dégénérée, avilie, passée au rang de machines, de chiffres, d'automates. L'idée qu'il ne parviendrait pas, malgré toute sa bonne volonté, ou prix d'efforts héroïques, à rendre à ses frères leur noblesse primordiale, exaspérait encore cette pitié tardive.

Ah ! s'il disposait pour cette tâche sublime d'un millier de cœurs de l'espèce abolie, peut-être conjurerait-il la fin du monde et de ses habitants ! La veuve de Tony Wandel, les enfants du paveur, ceux du banquier, étaient morts ; les autres belles âmes héritières de ce viscère d'élection n'avaient pas eu le temps de faire souche à leur tour. Et le docteur, dernier détenteur du trésor, s'avouait avec désespoir que ce qu'un banquier, un artiste, un général, un pasteur de peuples, un colon, tant d'autres puissants mortels n'avaient pu réaliser sous l'impulsion du cœur de Tony Wandel, lui, un simple médecin, un homme d'études et de théories, l'accomplirait encore plus péniblement. Alors, il rêva de se sacrifier pour le salut de l'humanité ; il connut la sublime soif de la mort... d'une mort de rédemtrice comme celle du second Nazaréen.

### XIII

A cette époque, le cardinal Willibroord Gelof occupait le siège archi-

piscopal de T\*\*\*, sur l'Escaut, et, prélat maniaque, autoritaire, intolérant, obstinément cramponné à la vie, tout vieux tout perclus, il faisait encore trembler sous sa crosse le lâche troupeau diocésain. Le moment vint où Gelof demanda aux chirurgiens un renouveau de vigueur et de santé. Seulement, l'orthodoxe entouré de monseigneur connaissant les bouleversements causés depuis plusieurs siècles dans le monde par le cœur de Tony Wandel, et le chapitre de chanoines n'entendant pas qu'une opération changeât en un apôtre digne des premiers temps du Christianisme ce prince de l'Église militante, des mesures minutieuses avaient été prises pour s'assurer de la provenance du viscère à incarner dans la charpente débilitee de leur maître.

C'est à ce cardinal que le docteur Van Kipekap songea.

Un prêtre digne du Christ parviendrait peut-être à retirer les derniers enfants d'Adam de leur abjection. Il s'agissait de tromper la vigilance des familiers et des espions de l'archevêché et de nantir précisément le prélat moribond de ce redoutable cœur évangélique abhorré des Pharisiens et des Riches.

Un soir, en errant, songeur, par les rues, il fut arrêté par une barricade de gros pavés. Une équipe d'artisans était en train de repiquer la voie. Ils avaient ouvert une tranchée et penchés, à la file, croupe en l'air, les bras nus, en manches de veste, chemise béante, ils damaient et jouaient tour à tour de la hie et de la mailloche. Des manœuvres évoluaient, charriant sur les brouettes le sable et la pierre, accourant obséquieux aux appels bougons des anciens. La clarté rouge de quelques torches résineuses, plantées à même dans les terrassements, éclairaient ces travailleurs bruns et pileux. Les vestes de velours, les casquettes, les gourdes et les havresacs s'amoncelaient des deux côtés de la chaussée. Il y avait là de vieux oncles efflanqués et parcheminés, secs comme des cotrets, à côté d'adolescents nerveux, dont des yeux brillants et des bouches vermeilles marquaient fébrilement dans le masque terreux et déjà ridé par le labeur rude et précoce. L'heure sonna à une église; la cloche battant à l'unisson des lourdes « demoiselles. » Brusquement, le docteur se rappela Tony Wandel et son navrant refrain :

Dame, dame, franc paveur,  
Creuse et nivelle la route,  
Lorsque sonne l'*Angelus*  
A la tour lointaine  
Ton outil retombant avec une plainte  
Argentine et vibrante  
Dit *amen* à la prière.

Tandis qu'il contemplait ces travailleurs nocturnes, bercé au rythme suggestif de leurs mouvements, il avisa dans leur brigade un pauvre diable, l'air plus démoli, plus famélique, plus outré que les autres. En un fugace éclair de la pensée, il tint la réalisation de son projet. Il s'approcha des bons boueux et prit à part le las d'aller :

— Veux-tu gagner une fortune, coucher dans la couette, manger et boire à ton envie ? lui dit-il avec rondeur. Il dut répéter la question, tant l'autre semblait perdu.

— Oui ? Eh bien, ramasse tes pelures et suis moi.

Le paveur obéit avec des gestes de somnambule et marcha aux côtés du docteur. Les autres, trop occupés, ne remarquèrent pas cette éclipse.

D'abord, Kipekap rentra chez lui, écrivit quelques lettres qu'il cacha et laissa sur son bureau. Elles étaient adressées à ses aides et renfermaient ses dernières volontés et instructions. Il ouvrit un tiroir, en retira une poignée d'or et la coula dans la main calleuse du *soukelaire*.

— Voici un à-compte. Dans trois jours tu te représenteras ici et tu diras venir de ma part. La personne qui te recevra a ordre de te remettre cent mille francs en bel argent.... Il te reste à gagner cette fortune. Je t'ai fait les honneurs de mon *home*. Une politesse en vaut une autre ; aussi, je veux te rendre ta visite. En route pour tes pénates....

L'autre, toujours flegmatique, croyant rêver debout, détala avec son extraordinaire bienfaiteur. Ayant enfilé la rue des Va-Nu-Pieds, puis l'impasse des Roses, il s'arrêta devant le n° 48, une masure sordide, moisie et déplâtrée, rongée de cryptogames.

— C'est ici que tu niches. A deux pas de l'archevêché ; tout s'arrange à merveille. Ah, une question encore : tu es célibataire ou veuf j'espère ; sans enfants, sans concubine ?

— Seul comme un pestiféré !

— Montons alors.

Ils s'engagèrent dans un couloir sombre, au bout duquel ils trouvèrent un escalier tortueux, vrai chemin de chèvres, auquel une corde graisseuse servait de rampe. Ni les ténèbres, ni l'odeur nauséabonde ne répugnèrent au docteur. Sous le toit, le paveur poussa une porte ; ils entrèrent dans le taudion et le maître du gîte alluma une chandelle de suif.

Le docteur promenait des regards satisfaits autour de lui ; ce misérable logis semblait lui agréer infiniment. Il consulta sa montre :

— Dix heures !... Bon. A présent, mon brave Tiest Tinkeltang, débarrasse-toi de tes grègues boueuses, de ta veste rapetassée, de ta casquette graisseuse, de tes bas... pardon, ils manquent à l'appel ; de tes souliers éculés. Moi, je me déshabille de mon côté ; je vets ta défroque et te cède la mienne, y compris les accessoires : diamants, épingle, montre et chaîne... Cela fait, tu t'en iras, et comme te voilà riche, tu ne seras pas embarrassé pour trouver à te loger... Ne songe pas à remettre le pied ici ou à parler à âme qui vive de ton aventure, et dans trois jours le trésor promis t'appartient. C'est entendu ?

— Oui, Mijnheer !

Leur déguisement prit à peine quelques secondes.

— Et maintenant bonsoir, Tiest Tinkeltang ; je ne te reconduis pas.

Demeuré seul, Kipekap prépara avec une fermeté superbe la mise en scène du drame sur lequel allait tomber le rideau de sa vie séculaire. Cependant, des phrases attendries, incohérentes, des éjaculations d'une verve fantastique, des prières folles partaient de sa bouche, tandis qu'il allait et venait, costumé en meurt-de-faim, dans son dernier appartement :

— La forêt était plus belle, mon doux Tony, et le hêtre auquel tu te balanças valait bien cette solive crasseuse... La corde également manque d'élégance... Mais le pendu d'aujourd'hui ne te vaut pas, mon sublime ancêtre...

Grimpé sur l'escabeau, la tête prise dans la cravate de chanvre, il jeta un long regard par la fenêtre en tabatière. Le jour se levait, gris et sale, sur la houle des toits.

— Il doit être six heures du matin... Voilà les Chambrelans qui dégringolent l'escalier pour aller trimer... Mon aide a l'ordre d'avertir l'archevêché en ce moment même. D'un instant à l'autre les opérateurs peuvent arriver... Commençons !

Il ajouta avec une ferveur passionnée :

— Que le Dieu de Tony Wandel me pardonne ! Et que mon cœur profite au cardinal Willebrord !

Personne ne dit *amen*, comme jadis sous les majestueuses frondaisons des hêtres. D'un coup de pied il fit rouler l'escabeau, se débattit, gambilla, en proie aux suprêmes visions de l'avant-mort.

Au plus fort de la danse spasmodique, une bande de laquais en livrée, pénétraient dans la chambre, coupaient la corde et emportaient le pendu dans une voiture où attendaient les opérateurs, compères et héritiers du docteur.

Personne ne reconnut dans ce pendu loqueteux et grimé de crasse, l'opulent, l'éternel et réjoui Van Kipekap. Le grand vicaire, le plus défiant, objecta bien que ce paveur suicidé pourrait être un second Tony Wandel.— On se moqua de lui, et le viscère extrait du coffre du pendu encore vivant fut encastré, sans autre enquête, dans la poitrine du prélat valétudinaire.

Lorsque, huit jours après, la supercherie eût été ébruitée, il était trop tard ; le prélat, parfaitement ingambe, n'entendait pas courir une seconde fois l'épouvantable épreuve et se trouvait trop bien de l'emplette. Il n'avait, d'ailleurs, pas attendu aussi longtemps pour continuer dignement ses prédécesseurs en *Wandelisme*.

#### XIV

Willebrord Gelof commença par renoncer aux robes de pourpre ; aux appartements cossus, à la chère délicate, aux agréments de son palais. Il vendit ses chevaux, ses carrosses, sa vaisselle plate et dota les hospices du produit de cette liquidation. On le vit se promener dans les rues de la grande ville, errer dans les campagnes, vêtu comme un simple pasteur, faire l'aumône aux misérables, exhortant les révoltés, confessant la religion du Christ.

D'abord, les chanoines et le grand-vicaire crurent à un califourchon passager, mais chaque jour la folie généreuse et l'humilité chrétienne de leur supérieur s'accroissait. L'incandescence de son clergé fut portée au comble lorsque Gelof eût fait maison rase en congédiant ses parasites, et en réduisant les détenteurs de grosses prébendes ou de pieuses sinécures à la portion congrue. Ils n'osaient pas encore le mettre en accusation ouvertement, mais chargeaient, en attendant, calomnieusement et dans l'ombre, sa vie privée d'imputations abominables.

Gelof avait la vision nette des anciennes théogonies, les Eddas, les Védas, les Corans lui révélaient le sens symbolique de leurs mystères bafoués au profit des religions nouvelles et il trouvait le lien éternel, unique, rattachant tous ces cultes incomplets à la seule vérité. Gelof disciple du Christ, prêcha publiquement ces doctrines. Il osa soutenir que Jésus était le fondateur de l'école socialiste et le premier des républicains. Alors les pharisiens hurlèrent et secouèrent ouvertement son autorité. Ils dénoncèrent au pape son enseignement comme chaire de pestilence et le traitèrent de parpaillot. Ils affectaient de s'écarter sur son passage, crachaient devant lui, et s'éloignaient. Gelof les entendait qui murmuraient avec des sifflements vipérins :

— C'est un impie, ôtons — nous car il empoisonne !



Bientôt il fut révoqué. L'intronisation de son successeur à T\*\*\* sur l'Escaut se fit en grande pompe et depuis ce jour on ne l'épargna plus.

Dans ses sermons aux pastoureaux et aux malandrins des campagnes, le doux apôtre exaltait surtout la charité. Les sophistes, ordonnèrent une punition de mort contre celui qui serait assez hardi de prêcher les vertus théologales.

Son hérésie s'appela Wandelisme.

Travaillés par les ministres des religions, les gouvernements, les potentats voyaient également d'un mauvais œil cet évêque dépossédé qui prenait le parti des humbles et des faibles. Cependant Gelof avait toujours condamné les révoltes et empêché la guerre civile. La jacquerie le somma vainement de se mettre à sa tête. Depuis lors les petites gens, la plèbe affamée se tourna contre lui. Il leur parlait de vie future, du dédommagement de leurs épreuves, d'éternelle récompense. Ils se moquaient de lui et s'en défierent comme d'un complice des riches oligarques ; d'autant plus que des prédicants de toutes sortes surgirent comme une vermine d'un cloaque pour exploiter les mauvaises passions de ces désespérés. Aucune autorité humaine, aucune philosophie n'aurait pu contenir cette marée. Les discordes atteignaient leur période. Les peuples se dévergondaient à la suite de leurs oppresseurs et les libérés de la veille devenaient les persécuteurs du lendemain.

Bientôt tout nagea dans le sang, tout fut en proie.

Cependant un seul homme restait debout, apportant des paroles d'espoir et de paix, invoquant l'Évangile et l'Amour Infini. Pieds nus, sans trêve il parcourait le monde, s'interposant chez ses frères armés les uns contre les autres. Son âme pâtissait au spectacle de ces débordements universels et il versait des larmes de sang sur tous ces affolés. Mais partout on le conspuait, on l'exécrait. Les faux prêtres voyaient en lui un dangereux compétiteur, les despotes un complice des revendications de la foule, et le populaire l'espion, le transfuge de ses tyrans.

Et tous crièrent Noël le jour où cet homme dont on ne pouvait suspecter la vertu chrétienne ou nombrer les bienfaits, fut arrêté en Flandre. Ils allaient donc être débarrassés de ce gêneur, de ce moqueur cynique qui osait encore confesser Dieu et le Ciel quand la terre retournait au Chaos. On le livra de commun accord à la vindicte de son ancien chapitre épiscopal et ceux-ci condamnèrent au bûcher le placide apôtre que les griffes des engris et des tigres avaient épargné dans les déserts extrêmes.

Le jour de son exécution, annoncée depuis longtemps aux quatre

coins du monde, on fit trêve au massacre, pour jouir en paix, béatement, du supplice de l'ennemi commun que l'humanité entière supprimait. De toutes parts affluèrent des myriades de curieux dont le pullulement se répandit dans les plaines et sur les versants des collines environnant le champ de supplice. Et ceux qui ne verraient pas ses affres dernières, espéraient au moins que le vent leur apporterait, délicieuse fragrance, l'odeur de la chair grillée et, musique suave, ses appels déchirants.

Environ la cinquième heure de l'après-midi d'hiver, le cortège, très scéniquement ordonné, le conduisait sur un des monts dominant la ville. Pour arriver au sommet du bûcher, plus haut que le trône des Empereurs, le vieillard dut gravir soixante marches. Lorsqu'il parut, en robe blanche, attaché au poteau, un formidable *hosanna* monta de la foule innombrable et ce cri, poussé par ceux qui voyaient l'holocauste, se propagea durant des mois, répercuté de bouche en bouche, jusqu'aux confins des contrées les plus vagues, par delà les océans, chez l'humanité entière, immobilisée dans la même anxiété féroce, dans la même expectative sacrilège.

La flamme commençait à prendre au bûcher. Elle monta lentement, avec des coquetteries, puis rapide, frénétique.

Le martyr regardait devant lui, noyé dans une sérénité douloureuse. Dans l'enfoncement du paysage il voyait, écrasant la colline en face, une Babel aux dômes extravagants, que le soleil couchant zébrait de cinabre et d'ocre et qui se détachait sur un horizon noir de lave.

Le prêtre distinguait les colonnes géminées des portiques hautes comme des flèches de cathédrales et, au-dessus du principal pylone, devant la succession formidable des terrasses s'étageant jusqu'aux nuages, un buste blanc de la Justice.

Et cette glorification de la Justice des hommes vis-à-vis du plateau sur lequel se consumait la chair du dernier Juste, était comme la suprême ironie, l'irréparable défi lancé au Créateur par cette tourbe de créatures déchues.

Par intervalles, des fulgurations livides striaient le firmament sépulcral; le feu de joie, allumé par l'humanité délirante, projetait jusque sur les murs lointains du Temple, l'ombre des langues énormes de ses flammes, avec la silhouette agrandie du patient au milieu.

Vaguement d'abord, cette silhouette noire, fantastique, démesurée, parut se détacher des murs, puis, nuageuse comme une trombe descendant dans la vallée, elle passa au-dessus de la ville, surplomba, ainsi

qu'un velum funèbre, les toits des Bourses, des Entrepôts, les mâts des navires, les cheminées des usines et les donjons des Arsenaux.

Les myriades d'yeux intrigués, distraits du supplice, regardaient maintenant du côté d'où s'avancait cette nuée terrifiante ; et les assistants tournaient le dos au bûcher. Ce météore, poussé par un vent de colère, avec le fracas de la foudre, allait vers le plateau de l'auto-da-fé. A mesure qu'il en approchait, les flammes s'allongeaient, avivées ainsi que sous l'haleine d'un soufflet formidable.

Mais cet orage prit une forme. La nue drapait d'un manteau de ténèbres un personnage de haute stature, avec un visage phosphorescent, un rostre de vautour, des yeux injectés, une bouche sans lèvres, L'apparition gagna, en une enjambée, le faite du bûcher. A la main elle tenait une flambe qu'elle plongea dans la poitrine du martyr, brûlé jusqu'à la ceinture. Lorsqu'elle l'en retira, le cœur rouge, dégouttant, faisait comme une mouche à la pointe de l'épée. Le bourreau rabaissa son arme, le viscère pantelant se décrocha, roula par terre. Alors l'effroyable personnage broya sous sa botte le cœur de Tony Wandel, le dernier cœur immaculé.

La clameur du Monde s'arrêta, car l'instrument de sa haine s'appela l'Ante-Christ.

GEORGES ECKHOUD.



## SONNETS

—

I

### ORGUEIL

—

*à Albert Giraud.*



JE me sens à l'étroit dans le monde présent,  
A chaque instant je crois heurter à sa limite,  
Mon âme veut voler où son rêve l'invite,  
Le monde est trop petit pour mon songe puissant.

L'Homme crie Insensé si j'élargis mes ailes,  
Mais les poètes en dédaignant ses mépris  
Semblent hisser si haut leurs regards incompris  
Qu'ils comblent le Néant du feu de leurs prunelles.

Ils gravissent un Ciel que ne verront jamais  
Ni leurs frères, ni vous, humaines que j'aimais  
Aux Temps déjà lointain ou j'étais Créature.

Et le front large ouvert ils sèment la clarté  
Jusqu'au jour où, crevant de leur fière blessure,  
Ils plongent leur Regard dans l'Immortalité.

---

## II

### DETTE

---

*à Georges Rodenbach.*



LES lions du désert avec leurs poils de feu,  
Leur crinière roussie au soleil de l'Afrique,  
Leurs yeux illuminés, leur allure tragique,  
Ont le droit de griffer et pourtant griffent peu.

Le serpent dont le corps fut coulé par la Haine,  
Qui traîne sous les joncs ses sonores anneaux,  
Lorsqu'il s'est assouvi méprise les taureaux  
Et ses yeux injectés se relèvent à peine.

Seule la Femme mord, mord éternellement :  
Jamais il n'otera, le convulsif amant,  
Le fer qu'Elle plonge sous sa rude mamelle.


Pendu par loi divine à ses seins découverts,  
En brocantant son cœur en martelant ses chairs,  
La Femme lui reprend le sang qui lui vient d'Elle.

### III

## LE FANTOME

---

*à Iwan Gilkin*

EUILLE à feuille, ainsi qu'à l'automne plein de rouille,  
De l'arbre de mon cœur les amours condamnés  
Tombent, vont retrouver leurs frères surannés,  
Et dans le grand cercueil ne font qu'une dépouille.

Dans mes songes de nuit que l'Impossible embrouille,  
Parfois des feux follets fugitifs et carnés,  
Montent de leurs linceuls à mes sens affinés  
Et je sens qu'un baiser de leur bouche me mouille.

De leur ombre toujours mon cœur doit s'opprimer.  
Je ne sais point de baume, à part celui d'aimer,  
Pour mettre les grands yeux du spectre hors d'atteinte.

L'Ange d'amour est blond, mais rien n'est aussi noir  
Que son fantôme aigu, ni l'Horreur ni le Soir,  
O ! femmes, aimons-nous, encor, toujours..... par crainte.


---

### IV

## AUX FIANCÉES

---

*à M. E. de Chamiec.*

N soir, sous le rayon des lumières rosées,  
Dans le mol bercement d'un rythme sensuel,  
Vos seins ont soulevé leur désir jusqu'au ciel,  
Et dans deux yeux malins vos âmes sont glissées.

Et vous ne songez pas, O blanches fiancées,  
A toute l'âpreté du lendemain réel,  
Et vous ne songez pas que rien n'est éternel,  
Ni l'amour, ni vous-même, Ombres magnétisées.

Vous allez vers la chair et vous ne savez pas  
Combien l'Homme est trompeur, quand il vous dit tout bas  
Ces mots dont l'harmonie étouffe la luxure.

Ah ! ne croyez pas même à votre propre amour.  
Car lorsqu'on a percé les cœurs naïfs à jour  
Il faut plus d'un baiser pour fermer la blessure.

---

V

LÈVRES ET REGARDS

---

*A Georges Kaiser.*



Tendresse des yeux, pleins de regards superbes  
Qui versez sur mon corps votre électricité.  
O Lèvres de vingt ans, rose de puberté,  
Tous mes songes passés montent vers vous en gerbes.

Femmes aux cheveux longs, aux chairs pâles et fines,  
Qui rappelez toujours d'anciens soirs douloureux,  
Votre correspondance avec mes yeux fiévreux,  
A cloué dès longtemps mon cœur dans vos poitrines.

Sous les rubis voilés d'où suintent mes regards  
J'écoute sangloter les aveux, les départs  
Et le bruit très lointain d'une aile de colombe.

Femme je t'aime encor, mais d'un amour crispé  
Tel celui du mourant qui s'épuise et succombe  
Implorant son salut du Dieu qui l'a frappé.

EDDY LEVIS.



## ÉTUDES & PORTRAITS

—

M. GUY DE MAUPASSANT

(Suite)

—

**D**ANS notre frêle machine nerveuse, toute faculté un peu puissante a une tendance à s'assimiler toutes les autres, elle absorbe la sève de l'âme tout entière, — et la maladie commence avec cette perte de l'équilibre. Lorsque la faculté ainsi dominatrice est de premier ordre, la maladie se fait magnifique, elle entre pour une part dans la beauté du génie. Lorsque la faculté maîtresse est inférieure, la maladie est d'un genre inférieur comme elle ; mais dans l'un et dans l'autre cas, c'est une même marche ; c'est un exorbitant, un démesuré développement d'un pouvoir de l'esprit aux dépens des autres. Dans les époques de littérature avancée comme est la nôtre, ces maladies du talent se multiplient par une loi facile à comprendre : l'écrivain qui veut créer, c'est-à-dire faire du nouveau, cherche à dépasser ceux de ses prédécesseurs qui ont été doués de la même sorte de talent que lui ; on outre ses procédés afin d'être plus intenses qu'ils ne le furent, et c'est ainsi que, dans notre âge, les artistes se font de plus en plus rares dont on peut dire qu'ils ont gardé un équilibre complet de leur nature intellectuelle.

Jusqu'à ce moment on peut dire cela de M. Guy de Maupassant. Si la santé littéraire consiste dans une sorte de pouvoir d'arrêt de nos facultés, ce romancier possède cette santé-là ; son œuvre vaut ce qu'elle vaut, dans la hiérarchie des œuvres, et on peut discuter sur la place qu'il convient de lui assigner. Je ne crois pas qu'on puisse lui refuser ce caractère d'être parfaitement équilibrée. Examinez en effet, une par une, ce que sont devenues chez lui les trois tendances qui lui sont communes avec tant de ses confrères, et vous trouverez qu'il s'est préservé jusqu'ici des excès qu'elles apportent le plus souvent avec elles. Il est misanthrope et pessimiste, mais sa misanthropie n'aboutit pas à la noire, à la furieuse calomnie de l'espèce humaine, ni son pessimisme à la nausée universelle. Il garde une bonne humeur dans ses

ironies, une gaieté vraie dans ses satires, une bonhomie enfin dans ses dégoûts. Son amertume ne va jamais jusqu'à la cruauté. Son mépris de la vie n'est pas, en un mot, inconciliable avec la vie même, comme chez un Flaubert ou chez un Baudelaire. Pareillement, son souci d'analyse ne l'amène pas à cette minutie acharnée, à cette manie de toute petite note, à cette préoccupation de la nuance infiniment ténue, défaut habituel des analystes.

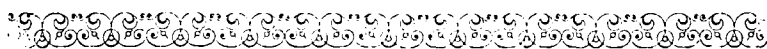
Il continue à voir dans les personnages qu'il met sur pied des créatures totales, si je peux dire; il n'a pas cessé d'avoir le sentiment des ensembles, tout en ayant un sens très fin du détail. Enfin, et c'est assurément le signe le plus évident de l'équilibre de cet esprit, son culte scrupuleux du mot ne l'a pas conduit à la maladie du mot. Il a évité ce danger, le plus redoutable pour un écrivain que préoccupent les sonorités et les couleurs. Il écrit une prose facile et agile. Les curiosités de la langue, si tentatrices, lui demeurent étrangères, et ces raffinements presque affolés de l'expression, si féconds en délices intellectuelles, mais si périlleux pour le développement de tout l'esprit ! Il y a comme du plein air dans cette prose, une souplesse heureuse et franche à la fois. C'est là ce qui explique pourquoi même la foule des lecteurs a trouvé du plaisir à lire ces livres d'une facture mesurée dans leur hardiesse. C'est là une sorte de sagesse tout à fait conforme à la tradition de notre race, et ceux qui ont pu s'y tenir ont toujours été assurés de séduire le public, même lorsqu'ils n'avaient pas les dons remarquables de l'auteur d'*Une Vie*.

Avec ces dons natifs et cette maîtrise de soi dont il a fait preuve, avec son succès rapide et l'aisance de sa production, M. Guy de Maupassant fait attendre de lui une œuvre considérable. Dans quel sens exécutera-t-il cette œuvre ? C'est ce qu'il est difficile de prévoir aujourd'hui, précisément parce que l'artiste en lui est très accompli et n'a pas donné de ces ébauches inachevées, mais indicatrices. Il paraît probable que, continuant la série de ses études sociales, il nous laissera une sorte de tableau de la vie française, tant provinciale que parisienne, exécuté, comme Tourguéneff le fit pour la vie russe, avec une objectivité presque absolue. La question est de savoir si ce romancier qui s'est jusqu'ici borné à l'analyse de créatures simples, telles que le paysan, le petit bourgeois, la fille, se décidera enfin à étudier à démontrer des créatures plus compliquées. Dans l'univers psychologique comme dans l'univers physiologique il y a une hiérarchie des formes et comme une échelle des organismes. L'humanité va de la brute au grand artiste, de



la fille de ferme à George Sand, d'un caporal à Napoléon I<sup>er</sup>. L'École de l'observation, à laquelle se rattache M. de Maupassant, doit, pour épuiser tout son principe, être capable de reproduire les espèces sociales les plus complexes, comme elle s'est montrée capable de reproduire les moins raffinées. M. de Goncourt a senti cette nécessité lorsqu'il a écrit *Chérie* après *Germinie Lacerteux*. Balzac, auquel il faut toujours revenir comme au maître du roman moderne, a fait succéder à ses études de petite bourgeoisie ses merveilleux romans sur la vie parisienne, sur l'aristocratie et sur les artistes. Il n'est pas un de ceux, — et ils sont nombreux, — auquel le talent de M. de Maupassant est cher, qui ne souhaite cette évolution de son talent, et qui ne l'espère.

PAUL BOURGET.



## BÉNÉDICTION DES BLÉS

*D'après le tableau de Jules Breton.*



UR la pourpre mourante à l'horizon du soir  
La procession groupe, autour du viatique,  
Sa longue silhouette. Un murmure extatique  
Monte avec les parfums brûlés dans l'encensoir.

Le cortège descend vers l'humble reposoir  
Où sur les gerbes d'or tranche une croix rustique.  
Et ces hommes naïfs, dans un frisson mystique  
Implorent leur Jésus présent dans l'ostensoir.

Immobile, à genoux, la foule se prosterne  
En groupe plus confus dans la clarté plus terne  
Qui descend du zénith où s'éteint la splendeur.

Et tandis que gémit la simple litanie,  
Le Christ en bois noirci, dans sa sèche roideur,  
Etend sur les blés mûrs son geste d'agonie.

PAUL LAMBER.



## LES CRÈVE-DE-FAIM

### UNE DE MOINS

**U**N ciel terne se déroulait, haché de blancheurs opaques. Les arbres du Jardin botanique baignaient dans l'étang une énorme tache noire, brisée çà et là par une plante aquatique, dont le vert tendre, léché par un rayon de lune automnale, éclatait tristement dans la sombreur de la nuit.

Une femme dévalait la pente du boulevard, se dirigeant vers l'Entrepôt, qui dressait au loin sa masse grise. Craintivement, elle ralentissait sa marche au moindre bruit — au secous d'une branche de marronnier ou au râle d'un cordon de fils téléphoniques. Devant la place des Nations, elle eut peur et s'encoigna à l'aubette des omnibus ; un agent de police et un pompier, encapuchonnés tous deux dans d'amples manteaux de caoutchouc, rythmaient fortement leurs pas sur le pavé. Ils ne la virent pas.

— Il n'aurait plus manqué que cela — être conduite au poste ! marmotta la femme

Maintenant le boulevard n'avait plus l'imposance de son arborescence feuillue ; des arbres rabougris, malingres l'ourlaient ; des maisons d'ouvriers étalaient à ses flancs leurs misères, leurs désespoirs, et aux lueurs clignottantes des réverbères, elles salissaient la chaussée de leurs ombres noircissantes ; puis, la Senne, saoule de sa fétidité, dormait pesamment, blessée en maints endroits par une herbe ou un débris quelconques. Les hôtels des boulevards du Nord et de la Senne, calmes dans leur majestueux sommeil, se tassaient régulièrement dans l'attitude de géants de pierres.

Tout à coup, un ivrogne qui rejoignait son gîte, zigzagua. La femelle s'approcha de lui, se faisant invitante.

— Dis donc, mon bijou, l'implora-t-elle, veux-tu de moi ?

— A l'œil, oui, sinon bernique ! Le genièvre est alors à meilleur compte que l'amour ; et, d'ailleurs, ce que tu dois être avachie, ma pauvre vieille.

Elle le bouscula, furieuse.

— Hé va donc, marlou !

L'homme trébucha à cette poussée, se rattrapa à un arbre, puis il fila en hoquetant des injures.

La pauvre passa devant l'Allée-Verte. La station se réveillait, des piqueurs tout à la besogne couraient effarés. Des locomotives prêtes au départ anhélaient par saccades ; les chauffeurs, par les ventres ouverts, taquinaient leurs boyaux de feu au moyen de longs rateliers de fer. Des lanternes, pareilles à d'immenses lampyres, fichées au milieu de la voie, jetaient sur les rails des raies multicolores ; l'étoffe rouge d'un drapeau de signal clapotait sinistrement au cul d'un wagon. Parfois, le museau d'un bœuf dégoulinant de morve blanche, perçait à travers les barreaux d'un compartiment, et l'animal mugissait plaintivement à la nuit.

La femme resta un instant devant la gare mouvementée, regardant les ouvriers charger les wagons de marchandises. Elle eut voulu alors être la légitime d'un de ces mâles, noirs de charbon, qu'elle avait toujours dédaignés quand, belle, jeune, elle était choyée par ses nombreux adorateurs. A cette heure, lâchée sur toute la ligne, des amants d'avant-hier ne la regardaient plus, haillonnée comme elle l'était, et ceux d'hier, d'un instant, l'engueulaient.

Elle se remémorait les quarante années qu'elle avait vécues. Ses parents, ivrognes tous deux, l'envoyaient mendier ou bien vendre des boîtes d'allumettes à travers les rues. A treize, ans elle était déjà nubile. Un soir, un vieux monsieur décoré lui demanda si elle voulait gagner un louis ; pas de refus, tiens ! Il la conduisit dans une chambre d'une maison borgne, et quand elle en sortit, malade, ensanglantée, le corps arqué, la pièce d'or brillait dans sa main fermée.

Les parents eurent une joie, huit jours de bombances et de soulographies. Ils mijotaient depuis longtemps ce truc, ils cherchaient même un vieillard qui eût offert gros pour leur fille ; mais à présent, que le mal était fait, la petite n'avait plus qu'à continuer.

Elle ne mendia plus. Elle raccollait à la sortie des cafés riches des hommes chauves, bien habillés ; sa mère lui fit, à ce sujet, une longue digression qu'elle écouta en fille soumise.

Un jour, le père claqua à la suite d'une gageure qu'il avait faite avec des salops de son espèce. Il avait parié qu'il avalerait, sans reprendre haleine, le contenu d'une bouteille de Hasselt ; à la dernière gorgée, il tomba foudroyé.

Quelque temps après, la mère, qui ne cessait plus de s'enivrer

depuis la mort de son homme, eut des attaques de délirium et fut envoyée à l'hôpital où, deux jours ensuite, dans une crise, elle cracha son âme.

La fille continua le métier qu'elle avait exercé sous l'égide paternel. Un vieux lui loua un appartement, puis un autre, plus âgé, lui acheta un hôtel; mais volée, battue par des amants de cœur, elle se trouva un beau jour sur le trottoir, vieille et sans le sou.

Maintenant, une rancœur, une tristesse l'envahirent. Elle se voyait à l'hôpital, se débattant furieusement contre l'agonie qui mordait son corps déjà pourri; puis, quand, morte, elle était couchée sur une dalle de l'amphithéâtre, elle entendait un jeune interne, le scapel à la main, dire à ses collègues : « Voyez, carabins, mes amis, le machabée d'une prostituée, de celle que nous avons aimée une nuit. » Puis, l'instrument d'acier s'enfonçait dans sa chair veule, tailladait en divers sens et du sang descendait en filets ou en caillots, précipités dans des sceaux placés aux coins du marbre.

Cette mort, cette dissection de son cadavre l'épouvantèrent.

Si elle se suicidait, si elle se jetait à l'eau, au moins elle ne souffrirait pas; elle se laisserait couler lentement, très doucement et l'eau entrerait dans sa bouche ouverte, dans ses oreilles, en faisant un glouglou continué...

Après tout, qu'est-ce que l'existence? Une misère, du premier soupir au dernier! Pourquoi donc ne se tuerait-elle pas, puisqu'elle avait assez de la vie?

Et dire qu'il y a des crève-de-faim qui tiennent encore à leurs jours. Quels godiches, Dieu de Dieu, que ces faméliques, en lutte toujours ouverte pour un morceau de pain!

Le canal de Willebroeck se présenta. Des bachots accolés aux bords dormaient d'un lourd sommeil de monstres géants.

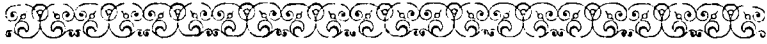
Un rejaillissement brusque d'eau éclaboussa les parapets et des cercles bouillonnants allèrent, en s'agrandissant, se briser aux accotements.

Un bruit strida : celui d'une locomotive qui se mettait en branle.

Et ce fut tout.

J. BÉR.





## CANTIQUE



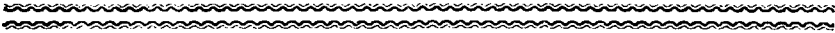
Vierge à toi ma vie, à toi mon cœur altier !  
A toi mes rêves pleins de formes idéales,  
A toi mon âme enfin pour mettre sous ton pied.  
O Vierge que j'adore en tes beautés royales.

Je t'ai mise si haut sur les ors d'un triepied,  
Si haut sur mes encens contournés en spirales  
Sur mes vœux, sur mon cœur, sur mon être plié,  
Sur tout l'entassement des gloires sans rivales ;

J'ai tant mêlé ton rêve aux divines grandeurs,  
J'ai tant versé sur toi les ors et les splendeurs,  
L'azur des paradis, séjours des vierges ointes,

Qu'aujourd'hui mon amour n'est plus qu'un désir bleu,  
Et perdue dans la boue infecte, les mains jointes,  
Je te vois à la place où je devrais voir Dieu.

X Y Z



## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PRO DOMO MEA



QUELLES que soient les opinions politiques exprimées dans ce qui va suivre, nous prions nos lecteurs de nous excuser. Nous livrons d'ailleurs la chose *sans aucun commentaire*.  
Voici l'article que publiait *le Patriote* le jeudi 28 août, et, à la suite, la lettre que notre rédacteur M. Max Waller, lui envoya en réponse. *Le Patriote* ayant refusé l'insertion, la réponse parut à *La Réforme*. Nous croyons pouvoir entretenir nos lecteurs de cet incident qui touche de très près notre liberté littéraire.

ARTICLE DU " PATRIOTE "  
PORNOGRAPHES

Depuis quelques jours la ville de Bruxelles est tapissée d'affiches multicolores, annonçant aux populations effarées la prochaine publication, par un journal, d'un roman à grand scandale.

Pauvres et misérables journaux que ceux qui n'ont, pour hausser leur tirage, que des procédés pareils. Hier, c'étaient les prétendues révélations sur l'affaire Peltzer, aujourd'hui c'est l'œuvre " puissante et vigoureuse " de tel écrivain plus ou moins national.

\* \* \*

La publication en feuilletons de ce roman, si elle a lieu, ce dont nous aimons encore à douter, sera un véritable défi, un véritable attentat à la pudeur.

L'auteur a eu le triste honneur de voir une de ses œuvres interdite à la frontière française par une police qui ne se pique point cependant de pudibonderie.

Le roman proscrit était cependant un roman à l'eau de rose, une œuvre presque morale, à côté de la nouvelle production.

O. Pirmez, qui ne connaissait le romancier en question, l'ex-chroniqueur littéraire de *l'Europe*, que par ses premières œuvres, écrivait en 1882 : " Au point de vue moral, son influence me paraît funeste. Les " pensées foncières, générales, moralisatrices sont écartées à dessein : " c'est la voix du grand Pan que l'on ne cesse d'entendre. "

Qu'eût donc dit aujourd'hui le poète d'Acoz en présence de cette œuvre pour laquelle les *Jeune Belgique* eux-mêmes éprouvent le besoin d'invoquer les circonstances atténuantes en faveur des bonnes intentions de l'auteur ?

" Que nos lecteurs, disent-ils, ne voient dans cette œuvre violente, " qui pourrait en blesser quelques-uns, qu'une profonde étude, super- " bement artistique, et non un livre de propagande antireligieuse contre " laquelle protesterait le puissant écrivain de sève... (sic) " !!

\* \* \*

Au surplus, et à présent que nous sommes forcés de crier le *caveant consules*, nous croyons bon, quelque dégoût que nous inspire cette citation, de reproduire d'après cette même *Jeune Belgique* le résumé du roman :

" C'est un tableau de la vie des béguinages de notre pays, en même " temps qu'une étude de la névrose qui, depuis Sainte-Thérèse jusqu'à " Louise Lateau, reste encore dans le domaine du mystère. "

(Notez que ceci est écrit sous l'inspiration de M. Max Waller, fils du Dr Warlont, dont on connaît les philippiques académiques sur cette question !!) Sœur Humilité a pris pour confesseur le prêtre Orléa. Peu à peu celui-ci s'enflamme au mysticisme de sa pénitente.... "

Tenez, il m'est impossible de continuer...

Ah! les saligauds qui trouvent excusable et dignes de leur admiration ces ordures raffinées!

\* \* \*

Maintenant, je le demande, que compte-t-on faire? Laissera-t-on débiter, à un sou la tranche, cette infamie qui outrage à chaque ligne la pudeur et la décence?

Laissera-t-on, sous prétexte d'œuvre " superbement artistique, " traîner sur les trottoirs cette pornographie populaire?

Nous ne parlerons pas ici des accrocs que l'auteur fait à la langue française, des phrases incompréhensibles, des mots tirés on ne sait d'où; l'auteur est assez connu pour cela, et dans son œuvre superbement artistique, maintes pages suent profondément l'ennui, à cause du pathos employé par l'écrivain, qu'on pourrait appeler le prophète du charabia.

Nous rappellerons simplement qu'au Sénat belge, il y a trois mois, sous un gouvernement libéral, M. Lammens a demandé qu'on prit des mesures énergiques pour purger les bibliothèques des chemins de fer des œuvres immorales qui s'y étalaient. Les paroles de l'honorable sénateur d'Alost furent accueillies avec grande faveur, et appuyées par un membre de la gauche dont le nom nous échappe.

M. Olin lui-même promit d'aviser! Ce fut M. Vanderpereboom qui recueillit sa succession.

Ce qui a été dit alors au sujet des livres a sa raison d'être encore et surtout au point de vue des journaux.

Il y a certaines œuvres qui peuvent se donner en brochure, mais dont personne n'admettra la publication dans un journal à un sou qui se colporte sur la rue.

\* \* \*

La presse est libre en Belgique, nous dit-on. Évidemment, mais le code pénal de 1867 n'est pas inconstitutionnel dans son article 383, lorsqu'il punit l'exposition, la vente, ou la distribution d'écrits contraires aux bonnes mœurs.

Il existe encore, ce nous semble, une circulaire ministérielle de M. Bara, du 18 octobre 1880, qui a quelque valeur sur ce point.

Si le parquet ne peut agir préventivement, au moins peut-il agir par voie de répression.

Son intention clairement manifestée donnerait, nous semble-t-il, quelque peu à réfléchir aux marchands de scandale.

Dans le cas présent, d'ailleurs, le parquet est en mesure de s'éclairer et d'agir déjà contre ceux qui ont publié une notable partie du nouveau roman, de l'œuvre vigoureuse, dans leur tome II de la *Jeune Belgique*.

\* \* \*

Quoi qu'il en soit et n'importe comment il faut agir, nos librairies

sont infestées de livres malsains ; dans les cafés circulent des industriels de bas étage alléchant la clientèle avec le mot : « interdit en France. » A tout instant de nouveaux faits sont dénoncés au parquet. Il faut que cela finisse.

\* \* \*

Nous avons un ministère catholique. Dès aujourd'hui nous tirons deux lettres de change sur l'honorable M. Woeste, ministre de la justice :

La répression de la pornographie littéraire.

Application des peines relatives au duel.

M. Woeste a la main assez ferme pour cautériser ces deux plaies qui rongent notre société contemporaine.

Les clameurs seront grandes, sans doute. Elles ne prouveront que la profondeur du mal et l'état morbide des vociférants.

RIC RAC (1).

## II

### RÉPONSE

—

*A Monsieur le Directeur du PATRIOTE,*

*19, rue Léopold, Bruxelles.*

« Saligaud, pornographe, » c'est bien vous qui parlez, Messieurs du *Patriote* ?

Que voilà un ton de mauvaise société ! Les duchesses qui vous lisent — car vous êtes lus par des duchesses, n'est-ce pas ? — ne pourront plus supporter longtemps cela et vont se désabonner pour prendre *le Figaro*, qui sait se tenir. Que diable ! Ne vous lâchez pas ainsi.... il y a des dames !

\* \* \*

La publication de *l'Hystérique* vous gêne donc bien, qu'elle vous porte à ces excès de langage ?

Et *la Femme Belge* aussi, avouez-le ! Vous avez, en la lisant, envie de tendre votre fin mouchoir de batiste et de dire : « Cachez, cachez ! » (après avoir bien regardé d'abord, s'entend). Vous mettez des feuilles de vigne sur les chapitres où la sainte morale est offensée...., mais on voit au travers des feuilles de vigne et la lecture demi-voilée a plus de saveur....

---

(1) On nous assure que l'article est de M. Paul Wauvermans (Paul de Fontanar, Pauline, au collège, — Don Pablo, au *Patriote*). Un jeune !



\* \* \*

Vous parlez d' « ordures raffinées. » Le mot est joli. A les entendre, ces deux vocables unis, on éprouve un petit titillement délicat, comme un parfum de décadence savoureuse... « Ordures raffinées, » vous vous y connaissez, farceur; voyons, mauvais garnement, dites-moi ça tout bas, tout bas, que j'aie ma part, que je puisse aussi faire claquer la langue...

\* \* \*

Vous avez une façon d'entendre la réclame, qui n'est pas neuve, mais qui est toujours excellente. Le succès de *l'Hystérique* est désormais certain, et précisément à l'heure où l'on se réabonne, voilà un coup de tam-tam qui fera un bien énorme à *la Feune Belgique*. Cinq francs par an, vous savez ! On s'abonne chez tous les libraires. Voulez-vous des prospectus ?

\* \* \*

Tenez, si vous obtenez de votre ministre, comment le nommez-vous ? enfin celui qui rime à « housté ! », si vous obtenez de lui qu'on fasse une descente chez moi et qu'on saisisse les numéros de la *Feune Belgique*, je vous brûlerai des cierges.

Pensez donc, nous passons martyrs du coup, sans compter qu'une réimpression sous le manteau se vendrait comme du pain.

Et les procès ! Quelle aubaine ! Souvenez-vous de *Madame Bovary*.

\* \* \*

Vous dites : « Notez que ceci est écrit sous l'inspiration de M. Max Waller, fils du docteur Warlomont... »

Je ne sais pas très bien de quel droit vous révélez mon pseudonyme littéraire..., enfin... le droit et vous, ça se fait des grimaces...

Non que cela me gêne, vous savez; être insulté par vous, sous deux noms différents, c'est un honneur double; vous êtes généreux, merci.

\* \* \*

...fils du docteur Warlomont, vous l'avez dit (un renseignement exact de temps en temps, ça fait bien !), fils de celui qui n'a pas voulu se mettre à genoux devant cette malheureuse Louise Lateau dont vous vouliez faire une sainte, et qui s'est contenté de l'étudier librement, comme un simple cas pathologique.

Lisez les conclusions de son Livre :

« I. Les deux termes du dilemme de M. Virchow : « *Supercherie ou miracle*, » en tant qu'ils s'appliquent aux extases et aux stigmates de *Louise Lateau*, doivent être écartés. Ces stigmates et ces extases sont réels. Ils s'expliquent physiologiquement.

« II. Les phénomènes présentés par Louise Lateau constituent une maladie, de l'ordre des névroses. Il convient de la classer, dans les cadres nosologiques, sous le nom de *névropathie stigmatique*,

« III. Louise Lateau travaille et dépense du calorique : elle perd tous les vendredis une certaine quantité de sang par les stigmates ; les gaz qu'elle expire renferment de la vapeur d'eau et de l'acide carbonique ; son poids n'a guère varié depuis qu'elle est en observation : donc elle brûle du carbone et ce n'est pas à son propre organisme qu'elle l'emprunte. Où le prend-elle ? La physiologie répond : *Elle mange*.

« IV. L'abstinence de Louise Lateau, dans les termes où elle est posée, est contraire aux lois de la physiologie, et il n'y a point, dès lors, à prouver qu'elle est controuvée. Étant établi qu'elle est en dehors de ces lois, c'est à ceux qui l'affirment à en faire la démonstration. Jusque là, la physiologie doit la tenir pour apocryphe. »

Vous donnez à ce rapport le nom de « philippiques académiques ; » je ne comprends pas ! Ce que je comprends, c'est que cela nuit un peu à l'antique réputation de François d'Assise et de « sainte » Thérèse.... Voilà où le bât, que vous portez si élégamment, vous blesse....

\* \* \*

Lorsque votre Église la canonisera, il y aura longtemps que Louise Lateau sera devenue fleur, sous un soleil qui brille mieux que vos auréoles....

\* \* \*

*Ric-Rac*, votre article est signé *Ric-Rac*. Ce nom fait le bruit d'une chose qui craque, *ric-rac*, qui se détraque, *ric-rac*, un nom comme vos idées, un nom de patraque, *ric-rac* !

\* \* \*

Laissez-moi rire et insérez ceci en première colonne, sans que j'aie besoin de recourir à vos vieilles connaissances : les huissiers.

Mon père a d'autres chats à fouetter et ne perdra sans doute pas son temps à vous répondre ; moi, j'ai voulu rire.

Est-ce que vous vous figurez que je vais vous saluer ?

MAURICE WARLOMONT OU MAX WALLER,  
comme vous voudrez.

Bruxelles, 24 août.





## LE SALON DE 1884



T maintenant, tapons....

Non pas sur les hideurs picturales étalées aux cloisons du Palais des Beaux-Arts, comme les œufs pourris qu'on jetait, le dîner terminé, contre les murs de la cour, au collège, non pas sur Monsieur Gallait dont la *Poste* (oh! le tableau bien nommé) pourrait servir comme toile à la Société de Géographie pour y fixer ses cartes démesurées, non pas sur les Boks, Cap et Col qui font admettre la suprématie de l'école d'Anvers chez tous les Béotiens de la terre, non pas sur la toute prussienne, raide, gommée, ennuyeuse école de Düsseldorf et de Munich qui invente des intérieurs en suite de cheminée et un plein air de carrière de craie, non pas sur M. Bossuet, qui ridiculise un grand nom et a poussé le parti-pris de faire laid jusqu'à l'amour du carton-pierre, ni sur M. Markelbach dont le pinceau, bien qu'il prétende singer Hals, est commun comme un balai, ni sur Lambrichs auquel le talent est décidément enlevé comme la *Déjanire* qu'il expose, ni sur Van Séverdonck, médaille d'or en 1851, mais talent de billon à tout âge, et surtout en 1884, ni sur Van Hammée, qui a l'audace de prendre en ses mains de petit poucet, dans la droite le christianisme, dans la gauche Rome, et de les mettre en présence, sérieusement, ni sur Asselbergs qui dégringole, ni sur Bouvier qui se banalise, ni sur Roffiaen, ni sur De Kesel, ni sur Thomas, ni même sur le plus médiocre de tous, Van den Bussche, mais là, tapons de poing ferme, sans macher les mots, ni bégayer les vérités, sur la toute maîtresse et toute officielle commission directrice qui se constitue jury d'admission, et se compose, outre les quatre délégués élus par les artistes, de MM. les décorés suivants :

*Président* : M. BALAT, Architecte, Membre de l'Académie royale de Belgique.

*Vice-Présidents* : MM. FRAIKIN, Statuaire, Membre de l'Académie royale de Belgique; LAGYE (Victor), Artiste-Peintre, à Anvers.

*Membres* : MM. BORDIAU, Architecte, à Bruxelles; BULS, Bourgmestre de Bruxelles; CLUYSENSAAR, Artiste-Peintre, à Bruxelles; COOSEMANS, Artiste-Peintre, à Bruxelles; DANSE, Artiste-Graveur, à Mons; DELIN, Artiste-Peintre, Président de la Section des Arts plastiques du Cercle Artistique et Littéraire d'Anvers; DEMANNEZ, Artiste-Graveur, Membre de l'Académie royale de Belgique; DRION, Statuaire, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Liège; LIGNY, Artiste-Peintre, directeur de la Société royale belge des Aquarellistes; LECLERCQ, Inspecteur des Beaux-Arts; MARKELBACH, Artiste-Peintre, à Bruxelles; MELLERY, Artiste-Peintre, à Bruxelles;

MIGNON, Statuaire, à Bruxelles; PAULI, Architecte, à Gand; ROUSSEAU, Inspecteur-Général des Beaux-Arts; SMITS, Artiste-Peintre, à Bruxelles; TYTGADT, Artiste-Peintre, à Gand; VANDERHAEGHEN, Secrétaire de la Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts de Gand; VANDERSTAPPEN, Statuaire, à Bruxelles; VERLAT, Artiste-Peintre, Membre de l'Académie royale de Belgique, à Anvers; VERWÉE, Artiste-Peintre, à Bruxelles; WIENER (Léopold), Artiste-Graveur, à Bruxelles.

*Secrétaire* : M. STIÉNON (V.), Secrétaire de la Commission directrice des Musées royaux de Peinture et de Sculpture.

Je ne discuterai pas la composition, nom a nom, de ce jury; mais la tendance de sa majorité est telle qu'a première vue il doit paraître suspect. Cette majorité est en effet hostile aux jeunes. Cela se devine, cela se sent, et cela se démontre.

Il y a des noms qui sont synonymes de routine, de médiocrité, d'académisme et qui s'y trouvent. Il en est qui, plastronnés d'honneurs de la poitrine jusqu'au ventre, se carrent dans leur situation acquise, et repoussent du pied tout ce qui veut monter. On en trouve aussi quelques uns qui étaient les révoltés et les lutteurs d'hier, et qui sont devenus les engraisés et les poulardeux d'aujourd'hui.

Même si s'en rencontre, que nous admirons, que nous louons, que nous magnifions et qui sont là égarés, mâtés, écrasés..... Ah! l'officiel, quelle gangrène dans l'Art! On n'est vraiment fort qu'aussi longtemps, qu'on lui est réfractaire. En approcher est un danger — et celui qui y touche ne le quitte jamais, sans souillure, sans qu'il ne lui en reste quelque chose au bout des doigts ou à la boutonnière.

Le jury a rejeté Finch coupable d'oser, Chainaye, le sculpteur dont les premières œuvres faisaient songer aux austères et grands gothiques; il n'a admis qu'un Vogels et l'a logé quelque part, là haut, où personne ne le trouve, et a fait main basse sur ses autres envois; enfin il a raflé Ensor; il l'a biffé du catalogue, brutalement. Quelle que soit l'opinion que MM. les membres du jury aient de ces artistes, ils devaient se dire pourtant que ces peintres blackboulés suscitent la curiosité du public, la sympathie de bien des confrères, et ce qui plus est, l'attention de tous les critiques et l'admiration de la plupart.

Ils devraient comprendre que l'art d'aujourd'hui est différent du leur, que l'exposition triennale est faite pour donner idée de l'ensemble de nos tendances artistiques, que toutes nos écoles, tous nos groupes, y doivent trouver place. Ils devraient savoir qu'en fermant la porte à un talent et à un coloriste comme James Ensor, ils se ridiculisent eux-mêmes, et surtout aucun ne devrait avoir le cynisme d'ajouter : « Bah! les XX! de quoi se plaignent-ils? N'ont-ils pas leur exposition à eux? »

Au moins serait-il de bon ton, Messieurs, de commettre ses petites

injustices et de brasser ses petites malpropretés, silencieusement. Vous ne gagnez pas tant à être connus !

Mais encore, après tout, qu'importe ! Malgré toutes ces mesquineries, ces jalousies, ces idées de camelotte, ces préjugés, malgré toutes ces haines ouvertes ou cachées, impudentes ou polies, les sacrifiés et les persécutés n'ont rien à craindre, et l'on se demande si cela vaut la peine de se fâcher. La lutte trempe et la colère des commissions n'a que des foudres en papier peint. De plus, quiconque se sent artiste est, d'instinct, intransigeant.

Les refusés n'ont ils pas pour eux la toute-puissante jeunesse, et ceux qui les repoussent, qui leur ferment la porte au nez, qui leur montrent des dents de cerbère, ne sont ils pas les caducs d'aujourd'hui en attendant qu'ils deviennent les ramollis de demain ?

## II

Sur les 1421 numéros des œuvres exposées, trois noms éclatent comme des soleils : Stevens, de Braekelcer, Fantin-Latour. Puis viennent Verwée et les Hollandais ; enfin, parmi les moins âgés, Lambeaux et de Lalaing.

Que dire de Stevens qui n'ait été dit ? On a soutenu qu'il était en décadence. Il n'a jamais été plus vrai et grand maître.

*Fedora*, entendu et conçu comme la bête à bon Dieu du Musée, avec les mêmes fouillis de couleurs, mais avec plus de finesse, de légèreté, d'impalpabilité, avec plus de distinction et de parisianisme, donne la vision totale de cet art à la fois très raffiné, mais très humain aussi. Toutes les figures de Stevens sont des miroirs de pensées. Les traits vivent de la vie intérieure du cerveau et du cœur.

Le grand Watteau, auquel on peut le comparer, concevait et quintessenciait comme lui la société de son temps.

La femme du XVIII<sup>e</sup> Siècle, avec sa vivacité et son élégance, il l'exprime, tout comme Stevens traduit la parisienne d'aujourd'hui, avec ses nerfs et sa chlorose. Et pour compléter le parallélisme, tous deux entourent leurs types de grands décors évocatoires, le premier de montagnes se perdant parmi les bleus et les verts, l'autre de la grande mer donnant à ses personnages l'infini pour y lâcher leurs rêves et leurs agitations. Enfin, tous deux sont peintres, beaux peintres. Jamais de fausses notes, jamais de rupture d'harmonie, jamais d'interruption dans la gamme des valeurs. Leurs paysages sont traités avec des finesses de pinceau et de ton prodigieux, ils ont parfois la même touche grasse, le même effacement dans les loins, le même vague grandiose. Devant leurs toiles on sent la suprême impression du chef-d'œuvre.

L'envoi de Stevens le plus exquis est assurément : *Les Papillons*.

Quelle délicate pose d'enfant malin a cette petite fille! Quelle grâce toute de femme déjà! Combien est superbe le sombre massif d'arbres et le clair et doré avant plan! Combien douce est à l'œil la tache rose que fait la femme assise! Et quelle vision de ciel fastueux se devine dans les parcelles de bleu entrevu dans les branches!

Cela est de l'art le plus choisi.

Aussi bien tout est de qualité extraordinaire dans l'exposition de Stevens, *Le Départ* aussi bien que *Petit garçon*, et même les petits cadres contenant des marines faites évidemment d'idée et de chic. Car il ne faut pas demander à Stevens les brutalités du paysage tel qu'il est, avec sa couleur vraie et son terrain rude et fort, mais bien un paysage cadrant avec son œuvre, dans lequel il puisse envelopper et développer ses sujets, et ce paysage-là doit être évidemment un paysage bien plus rêvé et arrangé que vu.

De Braekeleer fait de la peinture superbe et rutilante comme un cuir de Cordoue. Il est le coloriste le plus complet et le plus achevé que je connaisse. Où d'autres disent l'œuvre terminée, lui la commence. Rien n'est abandonné que travaillé et retravaillé, que poussé et repoussé, que fini et refini. Cela est d'une conscience, d'une patience, et d'une marque au-dessus de tout dire.

Son *Joueur de cor* est un chef-d'œuvre. Il faut l'examiner point par point, depuis le fond en tons de parchemin jusqu'à ce mirifique tapis, si étonnant de facture et de couleur. Supposez un peintre ordinaire traitant le même sujet, il se perdra dans la multiplicité des accessoires; les concevra — surtout s'il appuie, comme dans le joueur de cor, sur chaque détail — de façon embêtante; on y sentira la fatigue; on s'apercevra qu'il a traité tel point comme un morceau ne faisant point partie de l'ensemble, tel autre prendra une importance exagérée, tel autre ne marquera point assez; il y aura dans la toile déséquilibre, débandade et plus l'artiste y aura mis de temps et de soin, moins l'œuvre sera une et sera bonne. Ici toutes les parties tiennent, et, quoique toutes parfaites et achevées, ne nuisent en rien à la perfection de l'ensemble.

Et tout comme Stevens, Henri de Braekeleer met de l'humanité dans son art. Ses personnages vivent, son *Joueur* joue réellement et son *Fumeur* est un vrai type de fumeur.

J'aime moins ce dernier tableau; la note grise y est désagréable. J'en dis autant de *La Toilette*. La femme met une note presque criarde dans l'œuvre. Elle est d'allure commune. Mais j'ajoute qu'à part ce point, nulle part je n'ai vu mieux traiter le meuble cossu et riche. Les termes font défaut pour en louer la haute opulence. A voir cet envoi, on a la sensation du luxe Néerlandais au temps de la Renaissance; on en pénètre l'intimité et l'Art, on le respire, on le palpe.

J'arrive à l'antin-Latour.

Cet artiste est monté à la célébrité sans jamais avoir tiré un seul coup de pistolet. Il a été toujours d'une réserve et d'une honnêteté artistique complète. Il est arrivé sûrement, sans bruit, par son talent seul. Aussi est-ce une réputation solide, foncière.

A l'encontre de Stevens qui peint la Mondaine lancée dans la haute société parisienne, et volontiers nous montre des courtisanes et des sphinx à côté de grandes dames, Fantin ne se sent attiré que par les femmes et les jeunes filles du *home*, que par des types de la plus incontestable et de la plus profonde honnêteté. Et comme elles, sa peinture est une probité. Son art est tranquille, reposé, calme, sérieux. *L'Étude* paraît, jusqu'aujourd'hui, être sa plus belle œuvre. Jamais il n'a atteint tel sommet.

Certes songe-t-on, à la voir, à je ne sais quelle façon anglaise de comprendre et de sentir les choses; il est si étonnant de rencontrer un tel observateur et un tel explorateur d'humanité parmi les peintres parisiens.

Cette peinture est de tous temps, elle est grande et forte par elle-même, et l'on oublie l'artiste en la regardant. C'est le mérite suprême que cet effacement de l'homme derrière l'œuvre : les plus grandes choses ont été gérées par des collectivités. On oublie, quand on se trouve en présence de *L'Étude* le côté intéressant des œuvres qui est leur côté personnel; on est comme hypnotisé par le tableau lui-même et l'on ne subit que la pénétrante fascination de beauté qu'il produit. C'est un chef-d'œuvre qu'on pourrait regarder toujours.

Voici Verwée.

Flamand, flamand et plus que jamais flamand ! Il serait difficile de trouver plus belle brosse et plus plantureuse organisation. Verwée est fait pour peindre les bêtes, et parmi les bêtes, les taureaux. Aussi, dès qu'il traite ces derniers, il ne peut mal faire. Son plus bel envoi est, bien qu'il y ait dans ce tableau un large défaut de construction, les *Eupatoires*.

Il y a là une vigueur et une royauté de maître. Pas un coup de pinceau qui ne témoigne d'une main de superbe et mâle ouvrier. Cet art est caparaçonné de tons chauds comme d'un vêtement éclatant et rouge; il passe avec une belle allure lente et grave d'animal robuste et sacré.

*Au beau pays de Flandre* indique certes mêmes qualités de brosse et de couleur, mais rien dans cet envoi n'égale le magnifique taureau des *Eupatoires* emporté dans sa course balourde, le muffle au vent, la tête étonnamment concupiscente. Tout ce balancement de corps, toute cette allure grasse et grandiose, toute cette robe blanche avec ses tons juteux semblent suer la vie et le rut. Il y a comme un grandissement épique qui pénètre la scène et décore le paysage. Et l'animal n'est pas un taureau, mais le Taureau.

Maris tient la corde parmi ses confrères hollandais; Israëls fils le talonne.

Le *Souvenir de Dordrecht* est son plus rayonnant envoi. Ce tableau

déploie une grandeur tragique. La tour, le quai et le fouillis de bateaux dont, à coups de pinceau larges et surs, les silhouettes sont indiquées, font rêver de quelque grand entassement de débris et de ruines. Le ciel est une merveille de profondeur, et, chose étonnante, tout cela grouille quoique tout soit net en même temps.

Le procédé de Maris — il se trahit surtout dans *l'Arrivée des pêcheurs* — est très curieux à examiner. On dirait qu'il peint d'abord et qu'ensuite il dessine. Il se livre à une multitude de triturations, d'empâtements, d'emplâtements, il truelle, maçonne, brouille, et peu à peu l'harmonie des couleurs, les grandes lignes, les grossières et rudimentaires silhouettes étant fixées, il arrête et contoure ses personnages d'un vif et maigre trait de pinceau. Mais ce trait final est d'un maître; et l'œuvre toute entière, depuis cet instant, est solide comme le plus sévère dessin.

Isaac Israëls étale à la rampe, *le Départ pour les Indes d'un détachement de soldat coloniaux*. On m'assure qu'Israëls fils est tout jeune qu'il atteint à peine vingt ans. Si cela est, l'œuvre envoyée et toutes celles que j'ai vues de lui promettent un artiste de suprême valeur.

Quelle atmosphère, quelle humidité et quelle étonnante impression de ville hollandaise! Comme déjà l'artiste est maître de son faire et combien il a de sûreté et de solidité dans son talent. De plus, il possède, lui aussi, le grandissement de l'impression; ses tons d'un gris si ingrat et si parfait, dénotent son admirable instinct de peintre. Il tient du reste de son père, l'évocatteur des tristesses et des deuils humains qui envoie, *La rentrée*, poème de misère et de mélancolie.

A côté de Maris et d'Israëls viennent se ranger Mauve et Artz, tous deux étonnants, bien que le dernier voie trop blanc. Mauve est le maître aquarelliste. On trouve en sa peinture les mêmes qualités d'impression que dans ses lavis. Son *Troupeau de moutons* est néanmoins trop mou.

Suivent les Stortenbeker, les Van de Sande, les Van Borselen, tous artistes de valeur, élèves des maîtres précités et donnant l'unité de tendance à l'école hollandaise.

Mesdag expose une marine. J'en préfère d'autres.

Voici Jef Lambeaux, extraordinaire flamand fait pour concevoir et réaliser des épopées de satyres et de Bacchantes, comme son aïeul en art, Jacques Jordaens, illustre maître, dont les gouges sont immortelles et revivent dans nos rêves modernes, plus grandes et belles que les déesses païennes de Rome et de Grèce.

Lambeaux est un nerveux qui rêve gras. Il y a des pointes d'hystérie qui traversent son art. Il doit s'adonner, dans ses songeries d'artiste, à des débauches de chair et de couleur, il doit comprendre tout ce qu'il y a d'épique dans les vautreées de ruts à travers les ripailles, dans les assauts charnels et les monstruosité sensuelles. Aussi est-il à tous points de vue



regrettable qu'un tel homme soit né dans notre siècle pudibond où il ne pourrai sans susciter scandale, donner essor à tout les chefs-d'œuvre plastiques, qui se tordent en lui.

Sa *Bonne chanson* en est la preuve. Pour ce simple spécimen d'art large et libre, que de petites toux poussées par les jeunes filles quand on fait allusion à ce plâtre en présence de leurs mamans ! Et néanmoins voilà certes le plus magistral groupe du Salon. Il possède une allure et un caractère de grande marque. Ce satyre avec son crâne aussi plat que son ventre est large et gras, cette femme avec son corps superbe et délicat, et cet enfant aux pieds de chèvre qu'on repousse de façon si amusante, sont trois admirables types de concupiscence, où l'humanité, la vieillesse érotique, la jeunesse charnelle et l'enfance vicieuse paraissent admirablement spécialisées.

Il est inutile de faire remarquer, n'est-ce pas, avec quelle poigne l'œuvre est menée à bout et combien le même sculpteur peut, dès qu'il le veut, être délicat et distingué. Le buste de *M<sup>lle</sup> M.* l'affirme surabondamment.

De Lalaing, lui aussi, appartient à la race des forts et des grands. A peine sommes nous revenus de l'étonnement suscité par ces deux œuvres au Salon de Paris, le *Portrait*, d'une si franche intimité, et le *Portrait équestre* d'une fierté si romaine, que voici les *Lutteurs*, œuvre d'envergure tout aussi large et grandiose. De Lalaing — heureusement — ne nous donne pas le temps de respirer.

Il a en lui la fécondité des maîtres de la Renaissance auxquels du reste il tient par la nature de son talent, et parmi tous ces maîtres ce sont assurément ceux de la Renaissance italienne, les plus grands, qu'il doit affectionner.

Car de Lalaing conçoit avant tout la peinture de façon sculpturale. Autant Lambeaux, statuaire, sent la couleur, autant de Lalaing, peintre, voit la ligne. Après tout, qu'importe ; le tout c'est de faire beau.

*Les Lutteurs* sont d'allure épique, de mouvement emporté et de caractère superbe. On a devant eux, la sensation d'une grande œuvre. Rien n'est fougueux, cabré, ardent, et d'un autre côté sévère noble et beau autant que ce groupe. C'est de la belle sculpture mouvementée comme Préault la voulait.

### III

L'injustice dont on a fait preuve à l'égard des artistes qui se sont réunis sous la dénomination des *vingtistes*, nous décide à consacrer à tous ceux qui n'ont pas été jetés en dehors de l'exposition un chapitre spécial. Beaucoup d'entre les admis sont mal placés, les uns dans les « caves » les autres dans les « combles. »

A commencer par Khnopff dont *Une sphinge* est reléguée dans une oubliette.

Il y a de graves erreurs dans ce tableau ; certes la tête est belle, inquiétante, mystérieuse et serait plus admirée encore si on pouvait l'examiner de plus près.

Mais devant cette tête exquise vient se placer malencontreusement un grand bloc de corps traité aussi pesamment, aussi, carrément que la tête l'est délicatement et finement. A voir celle-ci on se laisse emporter vers l'au delà et l'on irait loin sans ce soliveau de corps qui vient comme une masse s'abattre sur ce reste et l'écraser.

Entre outre la tache du corps est trop grande dans sa monotonie de couleur gothique. Quelque chose en devrait rompre la surface. L'artiste l'avait reconnu lui-même, il avait peint un bijou indien retenu par une chaînette au bas du ventre. Il l'a supprimée malheureusement.

Le portrait d'Edmond Picard n'est réussi qu'à moitié. Le teint est trop clair, la figure trop molle. On n'y retrouve pas l'homme de nerfs et d'énergie, l'homme ferme et tenace. Il faudrait plus de concentration dans le masque, plus d'apprêt intelligente et peut-être une certaine dureté. Toutefois les yeux et le nez sont attrapés. C'est sur le troisième envoi de M. Khnopff qu'il faut se rabattre pour le retrouver quasi-parfait.

Schlobach a exposé meilleure peinture. *Pêcheuses de crevettes* ne valent pas les *Bracconniers*. Il y avait dans ceux-ci une toute autre allure ; ils se silhouettaient autrement complets et grands sur l'horizon de mer. *Le Moulin de Knocke* n'est pas dans l'air cela ne tient que cahin-caha.

Je ne mâche pas la vérité à Schlobach, qui est assez fort pour l'entendre et ne point s'abattre un instant. Aux XX il fera oublier, par quelque belle œuvre, ses présents envois.

Même souhait et même critique à adresser à R. Wytzman.

Les *Chevaux* de Delvin, qui prouve une fois de plus avec quelle belle fougue et sûreté il traite les animaux, mais avec quelle sûreté aussi il rate le paysage, sont d'excellente valeur. Il y a là de la fougue et de l'allure et je ne sais quelle distinction qui fait songer à l'art anglais. M. Delvin caresse et polit merveilleusement les croupes, échevèle en artiste les crinières, lustre les poils et fait vivre ses bêtes d'une belle vie emportée.

Voici Van Aise. Je ne dirai mot de son portrait. Il est quelconque. Quant au bon *Samaritain*, qui rappelle comme notalité et comme inspiration l'*Ismaël* de Cazin, l'éloge peut se produire large et entier. Le paysage est solide, bien construit, dans une blonde et âpre clarté. Le nu de l'homme gisant indique le grand scrupule et la fière science de l'artiste. Tout ce corps est rudement peint et l'affaissement de la pose très heureusement réalisé.

Van Aïse a du cœur et de la tenacité à l'ouvrage; c'est un gantois persévérant et têtu. Tant mieux !

Le tryptique de Van Strydonck, conçu et compris à la française, manque de vie et semble figé dans son exécution raide et sèche. En outre, que d'académisme dans les tons et les poses ! Combien peu de neuf un tel envoi apporte et combien le poncif est près d'entrer dans cet art ! Toutefois le paysage du milieu est digne de tous les autres coins de jardin et de vergers que le peintre a si poétiquement réussis dans ses travaux précédents.

Verstraete revient toujours nous jouer l'air connu sur sa cornemuse champêtre. La *Soirée de Novembre* vaut le *Soir d'été*. Même manière molle, effacée, coulante. Même couleur mercantile et vulgaire. Pourtant, je voudrais pouvoir sincèrement louer M. Verstraete, qui doit me croire hostile. Je le supplie de m'en fournir l'occasion.

Simons est en progrès. Les *Furcteurs* sont observés et intéressants. Si l'artiste pouvait enlever le noir de sa palette et produire des tons moins laqués, ce serait parfait.

Qu'il prenne du reste modèle sur Stobbaerts et Verhaert. Ce dernier étale à la rampe *Mon atelier*, bon morceau et bon coloris, A sa *Marchande de harengs* près, je ne connais pas de meilleure œuvre sortie de son pinceau. L'air doré d'appartement et d'atelier flamand est très heureusement attrapé. La pose de la servante est toute de vérité et d'observation. Cela est construit, étudié, réussi. Cela donne l'impression d'un calme travail dans son coin.

Enfin, le *Mois de Marie au Sablon*, signé Dario de Regoyer trahit cette mélancolie vespérale et cette lassitude d'air, si difficile à rendre des rues de ville, le soir.

Le côté droit, la perspective de la rue de la Régence où le gaz commence à flamber, met surtout en évidence la remarquable aptitude de l'artiste à rendre les effets lumineux, les luttés du jour qui tombe et de la nuit qui se lève, les gris délicats, les jaunes et les ocres ardents et jusqu'au bleus électriques et phosphorescents qui baignent les choses de tous les poisons de l'artificiel. Le porche est trop incomplet et manque de travail; les personnages ont bonne allure et tiennent, cette fois-ci, fermes sur leurs pieds.

#### IV

Il ne me reste plus, après avoir passé en revue les Vingtistes, qu'à toucher quelques mots de ce qui reste d'exposants remarquables. Le chiffre en est très restreint, car le nombre d'envois tels quels, mauvais, outrageants, criant vengeance au ciel, — est infini.

Quand un jury annonce à sons de trompe qu'il sera sévère, ce ne sont pas les amateurs, petits commis de la grande boutique de l'art bourgeois, ni les demoiselles qui font de la peinture pour être dispensées de faire de la tapisserie, dont « les cœurs doivent tressaillir. » A cette époque-ci, ce sont surtout les novateurs, les apporteurs d'inconnu, les fouilleurs, les audacieux, les grands. Une commission directrice qui publie qu'elle sera sévère, à tout bon entendeur fait deviner qu'elle sera injuste, partiiale, rétrograde. La justice pour elle c'est de caler ses membrés artistes à la rampe, aux places choisies. C'est de pendre haut et court, là-haut, dans les frises, tout ce qui n'est pas sorti de la bonne école ; c'est de faire gober *ex-cathedra* aux badauds que seuls ils vendent l'Infaillibilité en recette et le Beau en bouteilles ; c'est, en un mot, d'étouffer, de tuer, d'écraser, de pulvériser le plus d'originalité possible. Au reste, rien de plus aisé. Le neuf en art étonne tellement qu'il déplaît toujours. On a des arguments tout prêts : ces novateurs sont des fous, des bizarres, des étrangers ; ils font de la devinette en peinture ; ils s'acharnent sur des sujets imprévus, quelquefois scabreux, souvent malades ; ils marchent à travers les règles comme à travers des plates-bandes et surtout — cette phrase-ci est fatale — ils ne savent pas dessiner.

Depuis qu'il y a une académie, elle croit avoir le monopole du dessin. Quiconque ne trace pas des lignes et des contours comme elle, est un cancre. Elle ne comprend pas que dans la nature il n'y a que délimitation, que les contours sont rongés par l'air et la lumière, que son dessin en fil de fer est horrible, qu'il n'y a pas de réseau qui enserre comme un filet les objets et les corps que ce qu'elle enseigne est archi-faux et que tout vrai tempérament s'en soucie comme d'une guigne. Quand parut Delacroix, « pas de dessin ! » Quand se manifesta Courbet, « pas de dessin ! » Quand se leva Millet, « pas de dessin ! » Quand éclata Manet, « pas de dessin ! » Et il fallut que ces artistes se donnassent la peine de mourir, pour lui permettre de se dédire !

Oh, l'éternelle bêtise cruelle et incurable ! Oh, les esprits cancéreux et aplatis ! Calino leur ouvrirait les yeux et Joseph Prudhomme leur rendrait des points. Ils étalent sur le tapis vert de leurs académies, comme sur une table d'amphithéâtre, le cadavre de leur beauté centenaire et ses muscles séchés et ses nerfs cassés et sa peau tannée et orde, et son sang pâle et ses lèvres vitreuses et ses yeux où les vers germent, et ses seins ravagés où leurs dents ne savent plus mordre, ils les veulent livrer au rut des jeunes et leur jeter la catin pourrie, espérant qu'ils voudront d'elle encore, qu'ils remâcheront ses seins et s'amuseront à tourner autour de ce front où il n'y a plus mèche, les mêmes papillottes qu'eux y firent dans la nuit des temps.

Parmi les œuvres de premier mérite qui restent à examiner se trouvent

les deux envois de Cazin. Cet art est merveilleux d'éloquence. Le lit de la chambre de Gambetta est une évocation de toutes les tristesses de la mort. Il a là les traces et les caractères d'une ruine morale ; cela fait songer aux glorieux départs que pleurent les patries. La scène rustique, *le Repos*, conçue à la Millet, quoique toute différente de couleur et de facture, appelle devant l'esprit les choses pastorales, grandes à force de simplicité et pénétrantes à force d'intimité réalisée.

Van Beers, qui voisine avec Cazin au Salon, continue à étonner le public.

Toujours du talent, mais nullement de grande marque. L'artiste est en peinture ce que Mendès est en littérature : frivole, précieux, élégéant. Il a la vogue et la mode. Il est miniaturiste. Son *Eve* et son *Garçonnet* sont des œuvrettes étonnantes d'exécution minuscule et parfaite. C'est du charmant art de boudoir — mais non pas de grande dame — outre que ci et là apparaissent des pointes, disons de polissonnerie, pour ne point employer d'autre mot.

Les portraits de Delaunay et de Munkacsy sont des morceaux solides et résistants. Celui de Stott a fière et moderne allure ; ceux de Bonnat, empestées de couleurs lourdes et déplaisantes, ennuyent malgré leur perfection.

A rang inférieur, apparaissent les portraitistes Cluysenaer, Maeterlinck, Herbo, tous quelconques. Je fais place à part à M<sup>lle</sup> Roth, M<sup>lle</sup> Breslau et M. Giron, exposant des œuvres de belle et française distinction, surtout ce dernier.

Les natures mortes sont nombreuses. Les élèves de Stevens, Dubois, Duncan, Meunier font esbrouffe et miracle. Quel superbe et facile procédé ! Quelle simplicité, toute pourrie de trucs. Somme toute, quelles belles choses à regarder, quelles appétissantes à convoiter, quelle illusion cela donne à la faim et au ventre ! Pourtant ne mordez pas, ne buvez pas, tout n'est que fumée et baudruche — et vous n'avaleriez que du vent comme les loups qui en vivent, d'après Villon.

Mais mordez à même la chair de M. Alfred Verhaeren ; elle n'est pas de la viande creuse. Elle saigne, elle est luisante, ragoûtante, fraîche, large, rouge, grasse ; elle vient d'être enlevée à quelque bœuf splendide, promené avec sa force lourde et sa chair dodue à travers les rues dévalantes vers l'abattoir. Elle appelle je ne sais quel coup de dent de gourmand écarlate, qui la mangera, les jambes écartées, la bouche féroce, la fourchette au poing comme Neptune son trident. *L'entrecôte* est de la peinture superbe.

Je passe *Dans les dunes* et *Etude*, de qualité (surtout *Étude*) très inférieure.

M. Ayrton peint avec une crânerie et une sûreté de mâle. M. Bellis ne réussit pas à sortir de ses tons un peu veules ; il peint trop facilement.

Quant aux paysagistes, les deux plus remarquables maîtres en sont de Knyff et De Mont.

Le premier rappelle les tableaux des Lorrain et Poussin, peintres gran-

dioses, illuminant les plaines et les bois des gloires du soleil. Ce sont des cantiques en peinture à la luxuriance et à l'opulence des forêts, à l'immensité des landes et des prairies, mais des cantiques chantés bien en mesure, avec belle ordonnance. Ils évoquent les grands décors des Versailles et des Fontainebleau, et bien qu'il y ait dans *les prairies de Montefontaine* des vaches et des bœufs, on pourrait tout aussi bien y faire passer — immense éclair de soie sur fond vert — la chasse tintamarante des vieux et aristocratiques seigneurs.

On sent que cette œuvre est pensée et exécutée par un aristocrate, par le *chevalier* de Knyff. Paris lui a donné la grande élégance et lui a appris la fastueuse toilette à donner aux choses. La Flandre lui a conservé l'amour du ton superbe et de la couleur opulente.

M. De Mont a quelque parenté avec de Knyff. Il voit, comme lui, grand. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ses envois, ce sont les horizons et les lignes du terrain. La nature est surprise avec toutes ses profondeurs d'air, avec ses verts délicats, ses ocres assourdis, sa toute illimitée étendue. Il y a je ne sais quelle mobilité dans les ciels, quelle vie dans les herbes, quel frisson qui passe sur ce coin de nature. On devine l'impression reçue par l'artiste à bout portant et jetée vibrante et toute chaude de sa traversée par le cerveau et le cœur, sur la toile.

Les autres paysagistes français sont de loin inférieurs à ces deux premiers. Plasky est blanc et gris et sec et veule; Appian, mou, fondant, lactescent; Emile Breton, cotonneux, pointillé, moucheté comme un plastron pour escrime.

Les Belges, sauf quelques robustes, comme Verheyden, et quelques délicats, comme Binjé, sont tous en décadence.

Verheyden peint avec conscience et avec force; il est en réel progrès. La nature interprétée par lui trouve son poète rude et sévère. Mais il s'en faut qu'il soit débarrassé de toute maladresse, à preuve son *Retour du Marché* — et de toute mollesse et lourdeur, à preuve ses *Pêcheurs*.

Binjé, au contraire, est tout habile et tout entier conquis au charme intime des talus herbeux, des chemins dévalants, des lisières de bois, des fourrés en gradins, à l'air vaporeux, fluide, mouvant, aux mousselines des brouillards, aux gazes de buées, à la nature entrevue par Corot, dont les nymphes sont les âmes. Certes, cette vision des sites n'est en rien épique et grandiose; mais elle est si reposante, si recueillante, si douce, si tentante aux heures de fatigue et de contemplation finie! Il est des tableaux de Binjé qu'on voudrait avoir toujours devant les yeux — éloge rare!

Coosemans ne se remet pas en selle, depuis qu'il a commencé sa dégringolade. Je me rappelle ses grandes et fortes toiles de jadis, ces couchers embrasés de soleil, ses bruyères désolées comme d'immenses et noires

douleurs. Depuis il a essayé de la lumière en plein midi et n'a réussi qu'à faire porcelaineux ou blanc. Aujourd'hui il arbore le crépon japonais et, vraiment, la tentative n'est pas heureuse.

Rosseels lui-même, le solide Rosseels, expose une *Bruyère* mollement traitée où ne se sent ni forte main ni solide et mûre conception.

Heureusement qu'il reste Courtens toujours crâne, musclé, tenace, rude et vainqueur. *Au sortir de l'Office* est une puissante œuvre, comme toujours, un peu dure. Elle est conçue amplement, sans reculade devant la difficulté, elle est franche et forte. L'air gris est intense et lumineux, les jardinets symétriques de gauche très amusants, la foule qui sort de l'église exactement typée. C'est le village bien étudié.

*Les Bateaux* témoignent de nets et sûrs coups de pinceau. Ils ont forte, lourde et flamande allure.

Que dire de M<sup>e</sup> Collart, si ce n'est que cela sent toujours la sauce, mais que toujours aussi le peintre de race transparait.

Je ne signale ici le paysage pyrénéen d'Hannon que pour avoir l'occasion de parler du fond de *Flirtation*. Ce dernier tableau ne me séduit guère; mais quelle merveille que le site entrevu ! Certes, cela tient également du crépon; pourtant il y a là de la finesse, de la distinction et de l'esprit à si étonnante dose qu'on voudrait couper l'enrouleuse de laine en deux et le flirteur en mille morceaux, pour n'avoir à admirer que ce fond tant exquis. Les *Fleurs* du même artiste tiennent du tableau ancien et sont belles.

Meyers s'est trompé; ses envois sont de qualité douteuse. Même remarque à adresser à Van der Hecht, qui peint consciencieusement mais opaquement et lourdement. Et puis, quels verts !

*Les Rochers à Fresnes*, de Baron, n'ont ni caractère ni solidité. Lui, qui était en quelque sorte parmi les Belges le peintre choisi de la pierre, s'oublie, à cette heure, à pâtisser des sucres et des fondants. On attend la revanche.

M<sup>lle</sup> Heger marque, au contraire, un grand progrès. *L'Escaut à Bornhem*, dans sa partie gauche, est d'une remarquable impression. Toute la transparence et le calme de l'eau sont rendus; toute la clarté et la fluidité de l'air attrapées. La partie droite est moins réussie et manque de patte. Les verts sont flasques ainsi que les terrains. *L'Escaut à Bornhem* est néanmoins de très bonne qualité.

## V

Il reste à consacrer un chapitre à quelques artistes marquants, Belges ou Français, omis dans les chapitres précédents. Et tout d'abord magnifions ce remarquable et méconnu artiste dont le jury de placement — toujours petit en face des grands — a refusé trois marines.

Terlinden expose deux tableaux : *Après 1793* et *les Braconniers*.

Voici le premier, d'une pénétrance et d'une mélancolie profondes. Cette vieille noble ruinée, maniaque, avec des airs de brigande, seule toujours en face de la mort de tout ce qu'elle a aimé, comme momifiée dans le passé — et, dans la dernière salle habitable de son château, chauffant à un feu qui a l'air de répandre du froid au lieu de chaleur, sa eaducité sèche, âpre, nerveuse encore, est d'une évocation et d'une grandeur épique. Les murs blancs et gigantesques où pendent d'antiques tapisseries et qui grandissent démesurés autour de la vieille, ont je ne sais quel air de frigidité mortuaire. L'œuvre tout entière est de très haute valeur et donne le frisson du *Quatre-vingt-treize* d'Hugo. Quant aux *Braconniers*, le jury les a si mal placés qu'il est impossible de les juger.

J'ai eu la fête de visiter — voici trois jours — une collection d'amateur où plusieurs tableaux de Terlinden figuraient : *Sous bois, marines, paysages, effets de neige, scènes de genre, ébauches, esquisses*. A voir résumer ainsi son œuvre, je comprenais, en l'admirant, toute l'énergie et toute la mélancolie de cette vie de grand peintre, dédaigné, mis à l'écart, biffé des catalogues, outragé par les médiocres, traité sous la jambe par tous ceux que l'état Mecène estampille — et des colères et des haines me prenaient à savoir *Avant 1793* dans un coin, *les Braconniers* dans les combles et l'imagier Thomas à la rampe, bien bas, à hauteur de bouche, pour que les devots du *Pignouffisme* pussent, si un besoin les violentait, baiser comme des patènes son *Étude* et sa *Vierge au Calvaire* !

Terlinden — crions le fort et aussi loin que nous le pouvons — est un de nos meilleurs, un de nos plus doués, un de nos plus vrais peintres. Son œuvre réunie serait une révélation pour tous, son nom éclaterait comme une flamme, sans l'éteignoir que les officiels y appesantissent; il est en passe de devenir un maître, et peut-être ne l'acclamera-t-on tel, qu'après l'avoir écrasé et tué sous des poids d'injustice et de dédain !

Meunier est moins heureux qu'aux salons précédents. Son *Portrait* de jeune fille est quelconque, son *Enlèvement de Creuset brisé* moins puissant que ne le faisait prévoir l'ébauche et le fusin; il n'y a que sa *Fabrique de Tabac* qui a gagné à la métamorphose, qu'il lui a fait subir. La scène s'est unifiée, approfondie, le rayon de soleil matériel comme une barre d'or massif, qui rayait le tableau, a disparu.

*Le Creuset*, sujet de bas relief, très approprié au talent sculptural du peintre, promettait d'être un chef-d'œuvre. Malheureusement, la réalisation a menti à l'attente. La grandeur que Meunier attrape d'ordinaire si aisément fait défaut; ci et là, se manifeste je ne sais quelle mollesse dans ce sujet tout d'énergie et de muscles. En outre, la couleur, peut-être très exacte, déplaît.

*Le Pochard*, de Mayné, est une prise sur le vif de scène bruxelloise.

Frédéric a frisé le tableau de maître dans *le Noël à l'Hospice*. Cela est



d'une sincérité, d'une pénétration, d'une étude parfaites. Pour en concevoir la valeur que l'on compare le *Noël* avec *l'Asile des Vieillards*, de Van den Eeden. Pourtant cette dernière œuvre est loin d'être quelconque. Mais dans celle de Frédéric il y a plus d'humanité, plus de vraie pénétration et surtout moins de caricature. C'est la plus importante œuvre que nous connaissions du peintre. Elle efface *les Jumeaux*, où l'artiste oublie trop que les enfants issus de l'homme et de la femme ne sont pas encore rangés par les naturalistes parmi les batraciens.

Delsaux tient la rampe avec sa *Montée à Furfoos* ; toile fine, de bonne originalité et de ton parfait. Le défaut de l'artiste est de faire cru sous prétexte de faire vigoureux. Ce défaut disparaît tout entier dans le présent envoi. Les *Brelègues à Namur* sont connues. *En ville flamande* trahit le défaut signalé.

Beaux morceaux, belle chair de porc et de vaches, couleur ragoutante quoique trop saucée, belle rusticité et bonne odeur d'étable. Tout cela est signé Stobbaerts et s'intitule *Étable*.

Après Henri de Braekeleer, Jan Stobbaerts est certes le premier parmi les peintres Anversois. Il tient haut le pennon des beaux et truculents coloristes, des gourmands de pâtées et de ragoûts flamands. Ils sont là quelques uns, Stobbaerts, Verhaert, en tête, qui seuls encore rappellent les beaux temps des maîtres. Mais pour Dieu, qu'ils ne laissent pas l'Allemand pénétrer dans leur art comme dans leur ville !

L'autre face de l'art Anversois — véritable Janus — est grimaçante des grimaces de Boks, de Col et depuis peu de celles d'un élève de Verlat, Boom. M. de Jans semble balancer entre la droite et la gauche, entre le côté de la grimace et celui du sourire. Il est temps de prendre parti.

Quant à Marcette, il est tout à droite, bien que je n'admire pas sa présente exposition. Ses avant-plans sont incomplets et mous. Son air est souvent trop blanc.

Terminons par l'examen des œuvres de Breslau, de Gervex et puis dressons entre nous et le Salon l'immense cloison : la *Chasse à l'ours* de Cormon et puis n'y pensons plus.

M<sup>lle</sup> Breslau expose comme œuvre capitale : *Le thé*, très moderne, très intime. Les poses de ces trois personnages, surtout celle du jeune homme, est vivante ; la jeune fille vue de dos dessinée et peinte — pour autant qu'on puisse en juger, le tableau se trouvant plus près du ciel que de la terre — avec grande et magistrale sûreté. Seule la figure à cheveux noirs déplaît. Les accessoires et le feu étincellent avec de belles notes de couleur. Envoi tout parisien.

Enfin voici Gervex dont on ne veut pas admettre le puissant portrait. On le chicane, on l'épluche, on ne sait se résoudre à l'accepter en son entier ; l'on s'aveugle devant la belle intensité de vie qu'il dégage.

Et tout d'abord l'allure que le peintre a donné à son modèle n'est-elle pas à miracle celle des Stevens, allure dandinante, qu'ils gardent, même assis. Comme leur sorte de dandysme y transparait ! Expression de figure vive, intelligente ; pose balancée Et que dire des gants, des mains, de la canne, du chapeau, de la cravate, de l'habit, accessoires traités avec une si prestigieuse science, avec une sûreté de touche si entière que jamais Cervex n'a fait plus maîtresse peinture. C'est une œuvre de fond et de forme, puisqu'on tient à ces mots et qu'il faut décidément les employer pour se faire comprendre de certains lecteurs ; une œuvre de fière et moderne tendance ; le meilleur portrait du Salon.

Ouf ! J'arrive à Cormon — et moi aussi j'abats mon ours.

Le voilà, mon compte-rendu ! Au reste l'artiste a fait de sa bête un superbe morceau.

Son œuvre entière dont il ne faut pas oublier la destination apparait grande et forte, malgré l'allure théâtrale qu'on lui trouve. Il y a là des types d'une humanité rudimentaire admirablement saisie ; les gestes sont grands, pas banals ; le vieillard est superbe. Dans le groupe des femmes on trouve je ne sais quel souvenir d'art Viennois, c'est une tare. Le décor, comme tout les décors des grandes machines, est nul.

Mais, somme toute, cela est d'une décoration grandiose ; et remplit son but. Résumons.

S'il faut tenir compte des autres envois et de ce tas d'œuvres nulles qui appellent l'incendie et feraient exécuter une Commune artistique, le Salon est médiocre. Mais ici comme en toutes choses il faut choisir et le choix amène à la surface de réelles œuvres.

Toutefois ce qui fait défaut c'est le neuf, l'imprévu, la tendance d'hier, l'élément hardi, arborant des drapeaux imprévus.

J'ai dit qui en était cause, j'ai constaté et montré l'hostilité et l'injustice des commissions et leur manière honteuse d'user du pouvoir dans notre lutte artistique.

Quelqu'un dans un journal à nié cette lutte. Cela fait rêver. Lui faudrait-il du sang sous les yeux et des odeurs d'ambulance sous les narines ?

Que la lutte à l'heure présente soit ardente, cela est incontestable. Elle a pris naissance depuis qu'il y a dans notre pays des artistes ; et cela est fatal et cela est heureux. Une lutte finie, une autre commence. Sans elles, l'art stagnerait.

Seulement ce qui est déplorable dans celle d'aujourd'hui, c'est que les gens à rosettes et à calvitie n'ont pas encore compris que la plus élémentaire loyauté leur crie de ne pas considérer comme destiné à leur utilité et réclame exclusives le palais de tous les artistes et le Salon national comme appartenant en toute propriété et jouissance, à la société anonyme de médiocrité officielle qu'ils ont fondée et qui a son siège à l'académie et sa succursale rue de la Régence.

ÉMILE VERHAEREN.



## MEMENTO

*La Belle Madame le Vassart.* — *A la Mer!* — *Voyages Souterrains.* — *Mon Fils!* — *Le Grand Drama.* — *Les Eleuthéromanes.* — Nouvelles littéraires. — *Lysiane d'Aubelleine.* — Frantz Van Cuyck. — *La Lamponette.* — *La Revue des Chefs-d'Œuvre.*

Vient de paraître — chez Ollendorff : *La Belle Madame Le Vassart* par M. Alain Bauquenne. Nous dirons prochainement ce que nous pensons de ce beau livre, appelé, croyons-nous, à un très grand succès.

— A Liège, chez Vaillant-Carmanne, un joli opéra-comique de M. Jean-Sans-Terre : *A la mer!*

— Dans la « Bibliothèque belge illustrée » de Parent : *Voyages Souterrains* par Paul Combes.

— Dans la Bibliothèque Gilon (n° 158) la quatrième partie de *Mon Fils!* par Salvatore Farina (trad. Ferd. Gravrand.)

— A Bruxelles, chez Rozex une brochure curieuse intitulée : *Le Grand Drama.*

\* \* \*

Le 29 juillet a été célébré au Trocadéro à Paris le centenaire de la mort de Denis Diderot. A cette occasion l'éditeur Ghio fait paraître une édition nouvelle des *Eleuthéromanes* ou *les Furieux de la Liberté*, avec un très curieux et complet commentaire historique, anonyme.

\* \* \*

Lemerre vient de terminer l'impression du *Pierrot lunaire*, d'Albert Giraud.

L'ouvrage sera mis en librairie le 1<sup>er</sup> Octobre.

— Edmond Picard prépare une nouvelle édition de grand luxe de *la Forge Roussel*. La Maison Callewaert met tous ses soins à faire de ce volume, qui ne sera tiré qu'à petit nombre, une merveille de typographie.

Le volume est illustré par Fernand Khnopff, Alfred Verwée, Théodore Baron et par M<sup>lle</sup> Louise Héger. Charles Van der Stappen en a modelé le frontispice, qui sera reproduit par le procédé Evely.

Il sera précédé d'une lettre-préface de M. Hector Denis.

— Sous presse, chez le même éditeur, un volume de nouvelles de Paul Hagemans, intitulé : *les Nuits du Garde*, orné d'une série d'illustrations de Maurice Hagemans, tirées en bistre par Evely.

— On annonce enfin la prochaine publication des intéressantes études du lieutenant Becker, *la Vie en Afrique*, dont l'*Indépendance* a donné deux extraits qui révèlent

quelques parties ignorées du « continent noir. »

\* \* \*

On annonce comme devant paraître très prochainement une nouvelle du Comte de Villiers-de-l'Isle-Adam, le bizarre et superbe auteur des « Contes cruels »; titre : *Lysiane d'Aubelleine*.

\* \* \*

L'article que nous avons donné dans notre dernier numéro sur les *Kermesses* de Georges Eekhoud était moins un compte-rendu qu'une étude psychologique.

C'est ce qui nous a empêché d'y parler des dessins qui « illustrent » le volume. Un peintre de belle allure, M. Franz Van Cuyck a fait pour le livre de notre ami des compositions dont nous ne saurions dire assez de bien. Rarement un artiste a interprété d'une façon aussi intense et magistrale la pensée d'un écrivain. Les scènes de ce robuste livre s'évoquent dans l'esprit comme les a reproduites M. Van Cuyck; l'émotion de la plume a passé dans une pointe vraiment artiste et vraiment solide. C'est bien haut et de tout cœur que nous envoyons au rude Anversois nos félicitations et notre poignée de main.

\* \* \*

*La Lamponette*, le journal humoristique de nos amis de Liège, a reparu. Nous lui souhaitons longue lumière.

\* \* \*

Sommaire de la *Revue des Chefs d'œuvre* (tome 6. N° 18) :

*Lady Roxana*, par Daniel Defoe (traduction inédite de M. B.-H. de Saint-Heraye). — *L'Oracle*, comédie en un acte, par Saintfoix. — *Lettres sur l'Italie*, du Président de Brosses (suite). — *Mes pensées bizarres sur le dessin*, par Diderot. — *Mémoires et correspondance* de M<sup>me</sup> d'Eprenay (suite). — Poésies de Troubadours, (traduction inédite de M. L. Farges). — *Pensées morales*, par Balzac. — *Correspondance inédite de Colbert*. — BULLETIN DU MOIS. — *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire*, par M. Maurice Bouchor. — *Chronique des arts*, par M. H. Nielly NEMO.

VIENT DE PARAITRE :  
**KERMESSES**

PAR  
GEORGES EEKHOUD  
DESSINS DE F. VAN CUYCK  
Un volume. Henry Kistemaeckers : 5 fr.

---

---

POUR PARAITRE LE 1<sup>er</sup> OCTOBRE  
**PIERROT LUNAIRE**

PAR  
ALBERT GIRAUD  
Un volume. Alphonse Lemerre : fr. 3-50

---

---

**L'ART MODERNE**

*PARAISSANT LE DIMANCHE*

Revue critique des Arts et de la Littérature

ABONNEMENTS :

**10 francs par an.**

BUREAUX :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
**BRUXELLES**

---

---

**GIL BLAS**

Journal Quotidien

PARIS, 16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS

*Publie* **LA FOURNAISE**, par L. GAGNEUR

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 francs

*EN VENTE PARTOUT*

EDOUARD MAHEU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
BRUXELLES, — 18, Rue des Sables, 18, — BRUXELLES

---

VIENT DE PARAÎTRE  
DU  
**MOLOCHISME JUIF**

ÉTUDES CRITIQUES & PHILOSOPHIQUES

PAR

GUSTAVE TRIDON

AVOCAT

Ancien membre de l'Assemblée Nationale, de la Commune de Paris,  
du Comité de Salut Public, etc.

UN VOLUME, GRAND IN-8°, DE 272 PAGES

Prix : **Cinq francs**

Cette œuvre posthume est une des plus curieuses sur la matière

*ENVOI EN PROVINCE CONTRE MANDAT-POSTE*

---

**HUMANITÉS COMPLÈTES**

*à domicile (en trois années)*

**PRÉPARATION AUX EXAMENS**

de

**PHILOSOPHIE & LETTRES**

Cours et Répétitions particulières de latin, philosophie, littérature, etc.

*NOMBREUX SUCCÈS OBTENUS AUX EXAMENS*

(18 passés avec grand succès sur 20 élèves présentés aux examens de 1883-84)

**EXAMEN de SECRÉTAIRE DE LÉGATION**

Cours et leçons particulières d'anglais et d'italien.

**Conversation, Grammaire, Traduction, Rédaction, Littérature.**

*S'adresser à R. BENHAM, professeur, 170, rue Jourdan (Porte Louise).*

---

Bruxelles. — Imprimerie ED. MAHEU, 18, rue des Sables.

LA  
JEUNE BELGIQUE

---

SOMMAIRE :

MÉDAILLONS : M. ARNTZ . . . .	MM. MAURICE SULZBERGER.
LA PEUR . . . . .	ALBERT GIRAUD.
GRETA FRIEDMANN ( <i>Suite</i> ). . . . .	MAX WALLER.
TRISTESSE DE REINE . . . . .	HENRY MÉRIOT.
LES TUNNELS DE LA VIE . . . . .	FLORENT VURGEY.
APPARITION . . . . .	GEORGES KHNOFF.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE . . . . .	MAX WALLER.
CHRONIQUE D'ART : <i>Le Salon de Bruxelles</i>	EMILE VERHAEREN.
MEMENTO . . . . .	NEMO.



BRUXELLES

*Bureaux : 80, RUE BOSQUET, 80*

J. FINK

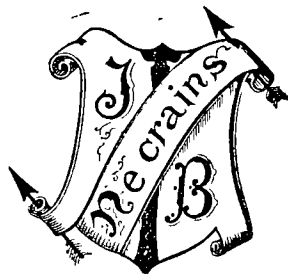
1, PASSAGE DE LA MONNAIE. 1

1884

Voici notre avant-dernier numéro d'année. Dans un mois nous entrerons dans la cinquième période de notre existence, toujours plus intransigeants, toujours plus durs à une lutte qui ne doit pas finir.

Nos amis nous ont bien aidés dans notre tâche et nous les en remercions. C'est grâce à leur propagande et à leurs efforts que nous pourrons, en commençant notre nouvelle année, leur offrir un NUMÉRO TRIPLE orné comme l'an passé, d'un FRONTISPICE dont l'exécution est confiée cette fois à l'un des plus artistes illustrateurs parisiens, M. JEAN BEAUDUIN.

Nous prions les personnes qui nous ont fait au moins quinze abonnements de vouloir bien nous le faire savoir par carte-correspondance afin que nous établissions exactement la liste de nos membres fondateurs. Ceux-ci sont nombreux, ils se sont donné de la peine pour nous soutenir dans notre bataille contre les officiels et contre les vieux gâteaux de la littérature. Qu'ils reçoivent notre poignée de main. Bataillons encore et toujours, enhardis par la fière devise à laquelle nous n'avons point failli ;





## MÉDAILLONS

M. ARNTZ

**H**OURRAH, le maître est mort! » chante toute la classe dans un roman d'Alphonse Karr. Oraison funèbre des professeurs. C'est peut-être celle qu'ont dite sur lui les infortunés qui bloquent leur candidature et leur doctorat. Mais nous, les anciens (déjà!) le savions à peine parti, ce terrible rabroueur de récipiendaires, que, bon gré mal gré, un attendrissement nous pénétra, au souvenir soudain évoqué des matinées passées sous sa schlague.

Mâchonnant un cigare, fredonnant entre les dents une controverse juridique ou un air d'opéra, ce qui faisait retourner les gens sur lui, il descendait tous les matins vers l'Université. Aux coins des rues, se rappelant qu'il voulait rester vert en dépit de ses soixante-dix ans, il redressait brusquement sa taille colossale, et pendant cinq minutes, les bras roidis derrière le dos, marchait plus droit qu'un I.

Comme les étudiants prenaient place le long des bancs, M. Arntz entrait de son pas pesant, sa professorale redingote noire lui battant les jambes. Ayant accroché à la patère son chapeau haut-de-forme, il s'installait au pupitre. Dans le brouhaha des conversations qui s'achevaient, il déposait à portée de sa main sa tabatière d'argent dont le couvercle brillait au milieu de ses paperasses, jaunies et déchiquetées par un usage de quelque vingt ans; il fouillait, choisissant les feuilles dont il allait se servir; un silence se faisait, le « père Arntz » commençait sa leçon.

Se détachant sur le tableau noir, son crâne congestionné, cerclé



vers le bas d'une soyeuse rangée de boucles blanches, luisait. De tout petits yeux roulaient sous la broussaille grisonnante des sourcils. Les joues, hautes en couleur, avec des verrues dans leurs rides, étaient rasées de frais; largement fendues par les lèvres, que tirait par moments un tic nerveux, elles retombaient un peu sur le cou, un cou d'athlète, se mouvant à l'aise dans une cravate blanche.

Courbés sur nos cahiers, nous écoutions. Au hasard de son savoir encyclopédique surgissaient les exégèses, les paradoxes, les anecdotes, les dissertations. C'étaient le Droit public, le Droit des gens, le Code civil. Il les découpait en exemples familiers, tableaux qui se clouaient dans les mémoires; il portait sur la Loi, comme le coup de lumière d'un flambeau, son enthousiaste imagination, sa logique sans mitaines, lançant, quand il pouvait, un jet d'ironie sur le jurisconsulte Napoléon, fouaillant, manches retroussées, les erreurs de Troplong ou de Bigot-Préameneu. Terne et prolix à la barre, il avait l'âme du professeur. Sa face rouge, où il y avait du patriarche et du pandour, s'animait; et au milieu de ses discours retentissants s'épalaient, ainsi qu'un drapeau, les magnifiques affirmations de la dignité humaine et de la liberté. Liberté pour tous, respect de la Constitution: tels étaient les principes de ce vétéran révolutionnaire qui avait fait le coup de feu en 1830. Il fallait l'entendre flétrir le droit de la force, et, roulant sa voix sonore par dessus les têtes, nous crier en son langage natal, tandis qu'il brandissait son poing énorme: « *Das Faustrecht!* »

Mais sa note préférée était la plaisanterie. De ce cerveau où s'empilaient toutes les dates et tous les faits, jaillissait, comme chez les docteurs de la Renaissance, une verve paysanne et lourde. Écarquillant une grimace à la Daumier, ses petits yeux disparaissant dans les plis de ses joues, il racontait une histoire graveleuse, avec des mots empruntés au flamand, et à cet amusant patois populaciel, le marollien. Ou bien, dans sa superbe, rogue comme un traîneur de sabre, donnant au rictus de sa bouche toute la dédaigneuse pitié qu'il avait pour l'ignorance, où qu'elle se trouvât, il lâchait, tapant sur son pupitre, des phrases comme celle-ci: « J'ai vu de ces *gaillards* dans les assemblées législatives.... »

Chaque année, les cours terminés, commençaient les examens. Doyen des professeurs, il présidait alors les jurys, gouvernait ce monde d'étudiants, le gouvernait à la prussienne, mettant, comme nous disions, les *poings* sur les i. Dans toutes les chambrettes se dressait, semblable à la Statue de pierre, le fantôme de ce grand vieillard promulguant, ses mains dominatrices plantées sur le tapis vert, des instructions draco-

niennes. On entendait à l'avance ces brusques coups de paumes qui répandaient le classique verre d'eau sur la table, ces réparties qui faisaient, au milieu d'une réponse, sursauter les candidats, comme le jour où demandant le traité de la Barrière à un récipiendaire qui, éperdu, s'obstinait, malgré les insistances du professeur, à réciter le traité de Westphalie, il s'était enfin levé, et lui enfonçant son regard entre les deux sourcils, avait dit, très froidement, détachant ses syllabes : « Mòssieu, je — me — f... du traité de Westphalie ! »

Errants par groupes dans le couloir, pâlots, et d'un geste à la Macbeth tortillant fiévreusement leurs doigts, les étudiants ne parlaient que de M. Arntz. On cherchait le joint de ce caractère encuirassé. De temps à autre une phrase rassurait : « Un peu brusque, mais la meilleure pâte d'homme » disait un fort-en-thème au courant de ses habitudes : M. Arntz, et sa femme, une vieille allemande aux allures bourgeoises d'une mère de famille, vivaient une vie patriarcale ; leur jeune nièce mettait une gaieté douce dans le calme germanique de leur maison de la Place de l'Industrie ; le soir, sous la lampe, auprès d'un broc de vin blanc de la Moselle, des savants, des professeurs, venaient causer autour de la table toujours ouverte...

La sonnette de la délibération tintait. Et de rechef l'on tremblait la peur quand, après avoir proclamé un candidat en droit « avec la plus grande distinction, » M. Arntz, le diplôme remis au lauréat triomphant, — tout-à-coup, en manière de félicitation, éclatait : « Vous ne vous imaginez pas, je pense, que cela va continuer de la sorte ! »

Depuis quelques mois, le front creusé, les yeux bouffis, quelque chose de lui s'en allait. On jetait bas une aile de l'Université ; les Etats-généraux y avaient siégé jadis, ainsi qu'il aimait à le rappeler ; il y donnait ses leçons depuis quarante ans. En même temps sa verve devenait plus âcre, sa parole moins vivante. Finies, les digressions : le texte, sans plus. Sous son crâne trop lourd battait l'inquiétude de ne pas atteindre le bout de l'année académique. Les vacances, sonnèrent enfin leur coup de cloche. Le professeur tomba, d'un bloc.

Il avait, ce magistral juriste, débarqué à Bruxelles sans autre bagage qu'un *Digeste* sous le bras, façonné la Faculté. L'empreinte de ses mains était sur elle.

Le Conseil universitaire s'occupe de lui chercher un successeur, et délibère.

Le maître est mort...

MAURICE SULZBERGER



# LA PEUR

## I GARE NOCTURNE

à *Georges Khnopff*



A gare est nostalgique avec ses beaux pavois,  
Ses fanaux de couleur aux clartés solennelles,  
Pareils, dans la nuit vaste, à de fixes prunelles  
Espionnant le profil sinistre des convois.

Dans la banalité de la foule je vois  
Passer rapidement des âmes fraternelles ;  
Mais le brusque rideau des ombres éternelles  
Me ravit à jamais leur visage et leur voix.

Un spleen surgit alors des choses suggestives,  
Et du tragique appel que les locomotives  
Jettent comme un adieu vers les pays quittés.

Et je traduis en moi les signaux que l'on sonne  
Par ces mots sans espoir lentement répétés :  
Personne ne m'attend et je n'attends personne!

---

## II

## LA PEUR DU VOYAGE

à *Eddy Levis*



SOUS le pont suspendu qui coupe en deux le soir,  
A travers le fracas, les feux et les fumées,  
Je regarde passer, les vitres allumées,  
Un train vertigineux, comme un vaste éclair noir.

De tunnel en tunnel de grands fanaux simulent,  
Dans la rapidité de leurs scintillements,  
Un jet éparpillé de roses diamants  
D'émeraudes en flamme et de rubis qui brûlent.

Sous leur clarté bougeante obscurément reluit  
Le sinistre réseau des rails dans les ténèbres,  
Pareils à des chemins rigides et funèbres  
Vers les gueules de l'ombre et l'horreur de la nuit.

Le ciel est orageux et l'atmosphère lourde ;  
Le télégraphe pleure et tourmente ses fils ;  
Et les convois ont pris d'inquiétants profils  
Œillés lugubrement d'une lanterne sourde.

Il monte jusqu'à moi d'âcres exhalaisons  
De houille, de goudron, de bitume et de soufre  
Qui suggèrent en foule à mon esprit qui souffre  
De lucides climats et de fiers horizons.

La distance et l'espace ont d'étranges musiques,  
Grêles comme un soupir du vent dans les roseaux,  
Vibrantes comme un vol de nocturnes oiseaux,  
Douces comme la voix lointaine des phthisiques.

Ces fanaux, ces relents, ce décor solennel,  
Le sifflement aigu de ces locomotives,  
Cet immense horizon, ces musiques plaintives  
Chantent la volupté du voyage éternel.

C'est là-bas que j'irai, ô mon âme blessée !  
Découvrir un pays d'où je suis exilé ;  
Et ce vague désir, comme un cristal fêlé,  
Enigmatiquement tinte dans ma pensée.

Comme le souvenir d'un monde antérieur,  
Je subis le pouvoir de ces noms nostalgiques  
Dont l'euphonie emplit de visions magiques  
Le songe lumineux de l'œil intérieur.

O mes fleurs d'Allemagne, Heidelberg et Coblenze !  
O mon rêve d'étude et de sérénité !  
Ne m'attendez-vous pas, dans l'or des soirs d'été,  
Quand l'odeur des tilleuls parfume le silence ?

Il existe en Norvège un beau golfe gélé  
Où le soleil d'hiver rit sur la neige rose,  
Pareil au pur reflet d'une invisible rose  
Sur la froide clarté d'un lys inviolé.

Je devine en Ecosse un lac plein de mystère,  
Qui renverse la nuit dans des flots étoilés,  
Où semblent s'échanger de longs regards voilés  
Entre les yeux du ciel et les yeux de la terre.

Et je sais à Stratford des bois shakespeariens,  
Où les cygnes pensifs, sur les eaux taciturnes,  
S'imaginent revoir dans les blancheurs nocturnes  
Le fantôme appâli des cygnes anciens.

M'évader ! M'enivrer du vent, de la distance !  
— Vertige de la mer, du gaz, de la vapeur ! —  
Oh ! ce désir m'obsède, et cependant j'ai peur  
D'abandonner enfin cette morne existence.

Je suis sourd aux appels qui m'assiègent en chœur ;  
Je ne secourrai pas la triste accoutumance :  
J'ai peur de l'horizon, de l'étendue immense,  
Car le monde est trop grand pour contenir mon cœur !

Je sais que par delà les heures révolues,  
Notre image s'éteint dans les yeux résignés ;  
Que le nom fugitif des pâles éloignés  
Ne vibre pas longtemps sur les lèvres élues ;

Que les doux souvenirs du fantôme aboli,  
A travers le parfum des alcoves heureuses,  
Comme un effeuillage de roses douloureuses,  
S'éparsément au vent dans la paix de l'oubli.

Mourir dans les esprits, et se survivre encore !  
Autour des êtres chers pareils à des tombeaux  
Veiller funèbrement ainsi que des flambeaux,  
Et pleurer dans le deuil de la nuit sans aurore !

Expirer sur l'amour comme sur une croix  
Qui ne se souvient plus qu'elle porte un martyr,  
Expirer dans un mot glacial, dans un rire,  
Dans ce qui meurt de nous le plus tôt, dans la voix !

O voix ! Bouvreuil blessé qui chante au fond des âmes !  
O voix ! Timbre magique où rêve un infini !  
O voix ! Suprême appel laissé par le banni !  
Vous vous taisez trop tôt dans l'oreille des femmes !

O voix ! Murmure étrange et doux du gouffre humain !  
Grève obscure de l'être, où des syllabes vagues  
Montent lugubrement avec le bruit des vagues,  
Si je quitte ces lieux, vous vous taisez demain !

Absence, nuit soudaine ! Absence, mort vivante !  
Méduse de l'espace aux cheveux effrayants !  
Je ne puis soutenir tes longs regards béants  
Sans que ma faible chair ne hurle d'épouvante !

III

L'ORGUE



QUAND le soleil déchu, comme un aigle blessé,  
Eclabousse de sang la nuit qui vient de naître,  
Le corps endolori, j'entr'ouvre ma fenêtre,  
Et mon rêve s'éperd dans le ciel effacé.

Le crépuscule parle à mon rêve insensé  
Des amours éternels qu'il ne doit pas connaître ;  
La fébrile douceur de l'ombre me pénètre,  
Et j'écoute gémir un vieil orgue lassé.

O musique navrée, obsédante, équivoque !  
Ton obstination douloureuse m'évoque  
Le lointain désespoir d'un cœur contemplatif.

Je ne t'entends jamais, par un soir d'apathie,  
Sans revoir longuement dans mon esprit plaintif,  
Les grands yeux suppliants des chiens que l'on châtie.

---

IV

A UNE FEMME DE QUARANTE ANS



DANS tes grands yeux, emplis de chaude obscurité,  
Où luisent vaguement les secrets de la vie,  
J'ai puisé pour toujours la chimérique envie  
D'un suprême plaisir que je n'ai point goûté.

L'arôme capiteux de ta maturité  
Enivre puissamment ma chair inassouvie,  
Et du fond du passé mon âme est poursuivie  
Par l'éternel regret de ta virginité.

J'ai souvent jaloué, par les soirs pacifiques,  
Les vaisseaux attirants, lassés et magnifiques  
Dont l'orgueil du retour solennisait les mâts,

Et qui semblaient traîner derrière leurs antennes  
Une émanation des ciels et des climats  
Qu'ils avaient respirés dans leurs courses lointaines..

---

V

DIMANCHE SOIR



La campagne est muette, et l'horizon s'endort.  
Les rêves du passé tournent dans la lumière.  
Le soleil agonise, et comme une poussière,  
Disperse au fond du ciel sa pensive âme d'or.  
Les rêves du passé tournent dans la lumière.  
La campagne est muette et l'horizon s'endort.

Loin, très loin, tout là-bas, dans la paix du dimanche,  
Comme un cœur solitaire effrayé par la nuit  
Et prêt à se briser d'amertume et d'ennui,  
Lentement, lentement un vieil orgue s'épanche,  
Comme un cœur solitaire effrayé par la nuit,  
Loin, très loin, tout là-bas, dans la paix du dimanche.

O cruelle douceur des baisers défendus !  
O douce cruauté des lèvres qui dédaignent !  
Je vous entends vibrer dans ces rythmes qui saignent !  
Vous êtes un rappel des paradis perdus,  
O douce cruauté des lèvres qui dédaignent !  
O cruelle douceur des baisers défendus !

On dirait une voix pleurant la mort de l'heure.....  
Un soir pareil luirait pour vous, ô mon amour !  
Où la morne distance et la chute du jour  
Vous parleront de moi dans un orgue qui pleure !  
Un soir pareil luirait pour vous, ô mon amour !.....  
On dirait une voix pleurant la mort de l'heure !.....



VI

A UNE AME



PAR ces rythmes plaintifs tu n'es point blasphémée ;  
Ne lève pas vers moi ces regards douloureux :  
Rien de toi n'a saigné dans ces vers amoureux,  
Ame pleine de lys ! O seule Ame ! Ame aimée !

Lis-les sans te faner, Ame pleine de roses !  
Je n'ai jamais douté de ton cœur solennel :  
Tu planes au-dessus de l'univers charnel,  
Et de l'aurore en fleur des belles gorges roses.

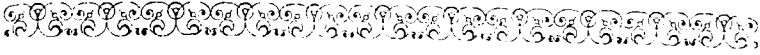
Pareil à ces bateaux qui portent sur leurs voiles  
L'emblème vespéral de la Reine des mers,  
J'ai hissé ton image au sommet de mes vers,  
Pour braver la tempête, Ame pleine d'étoiles !

Mes désirs allumés et mes extases vierges,  
A travers la vapeur violette des soirs,  
Brûlent vers tes autels comme des encensoirs,  
Ame pleine de chants, de vitraux et de cierges !

Et par delà le temps, Esprit doux et farouche !  
Par delà l'heure vaine et le monde oublieux,  
Dût l'éternelle nuit s'enfoncer dans mes yeux,  
Le silence éternel s'enfoncer dans ma bouche,

J'en jure par ta gloire et tes eucharisties :  
Rien ne pourrait en moi tuer ton souvenir,  
Et j'irais de nouveau t'aimer dans l'avenir,  
Ame pleine de ciel, de palmes et d'hosties !

ALBERT GIRAUD.



# GRETA FRIEDMANN

(FRAGMENTS)

## CHAPITRE III

### I



Le mariage s'était fait sans bruit. Seuls dans le secret de l'incident de Bonn, les quatre fidèles Kéradec, Carol, Beckx, et Chastel appelé de voyage par Ferrias, servirent de témoins.

Le lendemain seulement de la cérémonie, on apprit la mort du professeur Hans Friedmann, mort attribuée par ses confrères de la Faculté de Médecine à la rupture d'un anévrisme.

La douleur de Greta, qui apprit la nouvelle trop tard pour aller ensevelir son père, fut très calme. Par un égoïsme qui eût pu paraître monstrueux à qui n'eût connu la froideur qui avait existé entre le professeur et sa fille, jointe au délaissement dans lequel Hans Friedmann avait élevé Greta, elle n'eut pas le remords de cette perte. Le professeur lui avait appris à lire dans Curtius et Mommsen, à penser dans Kant et Hegel. Il était tombé victime d'une faute commise par elle, mais ne l'avait-il pas préparée, cette faute, par sa constante indifférence ? N'avait-il pas oublié que la femme a besoin, pour se soutenir, de la femme, et que les mains d'un vieillard sont inaptes à pétrir l'imagination délicate et le cœur d'une jeune fille ? Elle était responsable de la mort du vieillard, celui-ci était responsable de la chute de Greta, et doucement tranquillisée par l'amour de Jacques, sûre désormais de l'avenir, l'enfant pleura des larmes qui ne la brûlèrent point et furent comme des fleurs pieuses déposées par devoir sur une tombe respectée.

La nouveauté de sa vie, d'ailleurs, devait la distraire. Entrée dans une maison de garçon avec ses instincts de femme rangée, elle fut aussitôt prise aux multiples occupations de l'intérieur. Elle vit ce que manquait à la petite demeure coquette : la légèreté papillonante d'une main de femme, et se livra tout de suite au travail de métamorphose. Elle classa, arrangea, harmonisa les objets, supprimant les loques, les choses inutiles et laides, laissant intactes, en son intuition qui jamais ne la trompa, les choses auxquelles devaient s'attacher une pensée d'art ou

un souvenir. En peu de temps, le « home » conjugal fut organisé ; ce n'était plus la garçonnière quasi-abandonnée, mais l'intérieur confortable et élégant que Ferrias avait rêvé, et si parfois celui-ci dut replacer un cadre, jeter plus négligemment un bibelot sur une étagère, détruire la symétrie monotone d'une théorie d'assiettes rares sur un bahut, mettre enfin le désordre dans l'ordre rigide, il comprit que sans Greta il n'eût su en arriver comme aujourd'hui à aimer son « chez-soi » où tout était chaleur et tendresse.

Décidément accroché par ses goûts aux lettres, Jacques écrivit, non plus des poèmes ainsi qu'autrefois, lorsque, comme tous, il avait été pris de la maladie du vers, mais de courtes nouvelles d'abord, un roman ensuite. Nature affinée, il tenta de rendre dans notre langue un idéal harmonique qui l'avait toujours obsédé. Ne se servant que de vocables longs, aux consonnances musicales demi-voilées, il voulait que sa phrase tint autant de la mélodie que du langage, et c'était encore, avec ses ambitions descriptives, son vieux regret de ne pouvoir manier tous les arts et son rêve de les condenser tous par l'effort de la plume. Peindre par la description et rythmer par l'accord assonnant des syllabes, rendre en même temps les subtilités de la pensée humaine par des récits calmes sans complications, intéressants seulement par la piste suivie pas à pas des nuances psychologiques, tel était le but de Ferrias. Cette tâche minutieuse et patiente lui convenait d'ailleurs. Aux écrivains d'action il préférait les « étudiants d'âme », et, d'abord passionné pour les « naturalistes » dont il adopta un instant comme évangile les étroites théories, il ne tarda pas à s'apercevoir combien leur méthode est faite de procédés, combien l'assimilation en est facile, combien surtout ils s'attachent au décor dont ils font la force motrice de leurs types humains, par une inconsciente déviation du sens de la vie.

Il était retourné aux œuvres de fiction où l'artiste constamment se montre avec ses passions, ses partis-pris, ses sublimes erreurs et surtout sa vision agrandissante des réalités. Il lut et relut surtout Barbey d'Aurevilly, aimant la folie, l'invraisemblance de ses romans, sous lesquels il démêla une vérité intérieure bien plus grandiose que chez les autres, parce qu'elle se fait jour à travers la partie la plus immatérielle et la plus fugace de l'homme. Pendant longtemps il eut aussi l'obsession de Baudelaire, ce maladif semblant marcher dans un perpétuel cauchemar qui lui donne une seconde vue, et qui, noyé dans des paradis artificiels, voyait dans les obscurités et les mystères.

Ferrias aussi voulait faire une œuvre, un livre, il ne savait quand, un jour, dans longtemps, n'importe ! mais un livre où il se fût mis tout entier, âme et sang, où il eût discerné les bizarreries fantasques de son être, où il eût créé une figure immortelle qui n'eût été que lui-même — mais pour lui-même seul — à l'insu du monde.

Ne croyant pas à son génie, tout au plus à un talent ordinaire doublé d'énergique volonté, il se fortifiait pourtant dans cette espérance fragile qu'après lui — qui sait ? — il laisserait une page, une seule, survivante dans le temps.

Qui dira la souffrance de ces hommes qui, inconnus ou méprisés de ceux qui les entourent, se crucifient à leur plume, montés au calvaire de l'art, et voient saigner leur plaie à chaque instant rouverte par une lame glacée d'indifférence et de gouaillerie. Le tourment du chef-d'œuvre est le pire des tourments ; il est fait d'une incertitude meurtrissante que rien ne pourra calmer, et l'artiste descend dans la terre, parfois acclamé, rarement compris comme il eût voulu l'être, comme il avait le droit moral de l'être, avec cette angoisse qu'il emporte avec lui peut-être, au gouffre sans fond de la mort, l'œuvre qu'en la discrétion de lui-même il avait espérée immortelle. Le moindre et le plus modeste a plus d'orgueil qu'un empereur des mondes et Ferrias dans un moment d'enthousiaste l'avait un jour dit, le front haut : « Non, je ne suis pas modeste, je ne veux pas ; il n'y a que les sots conscients de leur sottise qui le soient ; j'ai l'orgueil immense de mon esprit, je m'admire, oui, » et il rappelait le mot superbe de Préault : « L'artiste, c'est celui qui voit plus loin et plus haut que les autres. Voyez-vous cette étoile ? » dit-il au vulgaire, « non ? Eh bien MOI, je la vois ! »

Greta comprit cette ambition immodérée de son mari, et certes elle eût craint d'être abandonnée un jour au profit de l'art, si elle n'eût aussi compris que ce tourment du chef-d'œuvre est précisément ce qui fait l'homme plus sensible. Aux heures de spleen, lorsqu'il doute et se décourage, c'est dans la tendresse qu'il se réfugie ; son amour alors est si intense, il se réveille si vivacement d'une somnolence qui n'est jamais l'oubli, — l'artiste n'oublie pas, — ses caresses ont un élan tel, que c'est pour la femme aimée une volupté infinie de délicatesses et de douceurs. Car il aime mieux que les autres, il comprend mieux la femme parce qu'il tient d'elle ; sa nature rendue subtile par l'art, s'harmonise à la nature féminine subtile originellement. Le besoin d'aimer s'unit au besoin de créer, et c'est du repos intérieur de la vie que sortent les œuvres durables, sinon par leur grandeur, au moins par leur sérénité.

Il y a deux sortes de productions : celles écloses dans le calme et qui délissent, et celles qui ont germé, fleurs malades, dans les soubresauts de vies désordonnées ; ces dernières ont un charme malsain, elles sont le produit d'une époque de décadence apparente mais demeurant superbes, car elles incarnent les névroses les plus aiguës et, par suite, les plus réceptives ; mais elles ne conviennent qu'aux esprits atteints du même mal, et le moment arrive où l'on demande à se reposer dans une paix artistique que fatalement amènera l'époque suivante. Ainsi, après avoir vu Rops, on goûte mieux les Primitifs, de même après Baudelaire on apaise son cœur sur les moins savantes harmonies de Lamartine.

Telles étaient les idées littéraires de Jacques Ferrias, et il était tout naturel qu'il cherchât une formule simple, de cette simplicité voulue qui est le comble de la complication en ce qu'elle est occulte et ne trahit pas le labeur qu'elle a exigé.

## II

Ferrias se mit à l'ouvrage avec d'autant plus d'acharnement que son ancien entourage s'était séparé de lui. A son retour, il avait reçu de Pierre Marius une lettre, datée de La Trappe, dans laquelle celui-ci lui annonçait son entrée au couvent. Jacques ne fut point étonné de la nouvelle. Il connaissait assez son ancien compagnon pour comprendre sa brusque décision, précipitée encore par l'absence de Ferrias.

— Cela devait être, dit celui-ci à Greta. Marius n'était pas fait pour notre vie, et si le cloître ne lui interdit pas la peinture, je parie qu'il est heureux. Dieu et l'art, non, l'art et Dieu, c'était sa double tendresse.

Jacques vit en pensée son ami vêtu de la robe de bure, le capuchon relevé, peignant des fresques aux murs blancs d'une chapelle ; il se le représentait debout sur un échafaudage, dans l'ombre des colonnes, dessinant des vierges et des séraphins suspendus en théories ployées sur des nuages, dans la contemplation du ciel ; il l'invoquait perdu par les hauteurs, tournant parfois la tête vers le tabernacle entouré de cierges, ou fixant les yeux sur la lampe toujours allumée qui, dans les églises, est comme un balancier mystérieux arrêté à l'heure de la mort divine.

— Oui, il doit être heureux, bien heureux !

Et le cœur de l'ami allait vers l'ami qu'il savait plongé dans la jouissance profonde d'une double et perpétuelle adoration.

Chastel, lui, toujours fantaisiste et toujours jeune, était, le lendemain du mariage, reparti pour le Rhin en destination de sa dernière étape,

pris à cette idée fixe de remonter le fleuve jusqu'au Mont-Blanc. Lui qui s'était moqué tant des Guillaume-Tell en bois, des chromolithographies naturelles et des glaciers en sucre, allait là bas sans s'en douter, saisi par la fatalité suisse à laquelle on n'échappe pas.

L'intimité ne fut donc pas troublée et Ferrias ne le regrettait point. Il était bien agrippé par son livre à venir et dans l'enfacement de son œuvre, s'aperçut à peine de la désertion de ses anciens camarades.

La tendresse, toujours égale et forte de Greta complétait sa vie et il eut pour la première fois la conscience d'avoir réalisé ses rêves et d'être heureux.

Le bonheur est fugitif — c'est un lieu commun de le dire — et pourtant on n'est pas juste envers lui. Une heure, une minute de joie dédommage d'un mois de douleur, et la douleur elle-même est rarement aussi cuisante qu'on se la figure. L'homme est tenté de grandir sa peine à un idéal de peine qu'il s'est organisé ; d'une tristesse il fait un désespoir et d'une larme un sanglot. Le stoïcisme et la résignation sont devenus si rares que souvent on se croirait au milieu d'une foule de désolés passant dans la vie comme des martyrs.

Ferrias avait trop vu et trop vécu, trop scruté sa conscience pour ne pas s'apercevoir que chacun de ses vœux de jeunesse s'était réalisé, et la conviction de son bonheur aidait à rendre celui-ci plus inaltérable encore.

Jamais il ne parlait de Bonn à Greta ; lorsque la préoccupation de son livre ne tenait pas trop Jacques, il avait avec elle de longues discussions enjouées dans lesquelles il se livrait à elle comme elle à lui, achevant tous deux de connaître le fond d'eux-mêmes, se découvrant d'heure en heure, unis chaque minute davantage.

Lorsqu'elle était seule, la jeune femme restait certains jours pensive ; elle songeait à l'orage qui l'avait soudainement jetée dans sa nouvelle vie ; ce n'était qu'un rappel sans regret et comme une évocation tranquillisante qui lui faisait mieux goûter la douceur du présent.

### III

— Entrez.

— Ce n'est personne ! C'est moi, bonjour.

— Marius ! toi, mon brave, mon vieux ! Du diable si je m'attendais à cette surprise, assieds-toi là bien vite, campe-là ton manteau, comment vas-tu ? assieds-toi donc, il y a une éternité... j'ai appris que tu étais

entré dans les ordres, comme un sacré calottin que tu as toujours été ; oh ! je m'y attendais, va !

Les traits du moine s'étaient amaigris ; avec sa longue barbe noire et sa face anguleuse il ressemblait à quelque farouche inquisiteur, n'étaient ses yeux calmes qui semblent s'être reposés toute une vie sur coin du ciel.

— Alors tu es heureux ?

— Oui, Jacques, tu sais, nous sommes un peu des soldats, nous autres, et pour moi, j'aime ma garnison.

— Tant mieux, tant mieux... Tiens, ça me fait un drôle d'effet de te voir dans ce costume, il y a longtemps, au fait...

— Oui, sept mois que je le porte, mon cher, et il n'est pas trop lourd.

— Je me souviens, tu étais déjà pieux au collège, même je t'embêtais rudement en te parlant de femmes, te rappelles-tu ?

— Si je me rappelle ! Farceur ! Ce n'est pas toi, en effet, qui aurais abusé de la messe ; tu avais des romans reliés comme des paroissiens romains ; le brave surveillant te croyait en prière !.. Enfin !.. Tu es marié !

— Oui j'ai épousé une Allemande.

— Et cela va bien ?

— Très bien, oui, Greta est très aimante et très aimée, mais depuis quelques jours elle m'inquiète un peu ; à certains moments elle est toute pensive, à croire qu'elle regrette quelque chose... ou quelqu'un.

— Ah ! est-elle un peu moins mécréante que toi, scélérat ?

— Oh ! non ! tu sais, je n'aime pas l'église ; elle n'y tient pas non plus ; cela s'arrange à merveille.

Le prêtre poussa un soupir.

— Cela fait de la peine, mon bon Pierre ; ce n'est pas ma faute, si si je ne crois plus.

— Tu as donc cru ?

— Comme tout le monde, puis c'est filé tout à coup, à partir du jour où, m'étant occupé d'art, j'ai vu. Un matin, je me souvins, j'étais à Sainte-Gudule ; un prêtre disait la messe ; le croirais-tu, en une minute, j'ai tout renié parce que sa chasuble était de travers ! Il m'a semblé que les vitraux avec leurs grands guerriers gothiques s'enflammaient de colère ; puis le prêtre s'est tourné avec impatience vers l'enfant de chœur qui ne lui apportait pas assez vite les burettes ; j'ai cru voir un comédien manquant sa réplique par la faute du souffleur, et pour ce rien, je suis parti furieux contre cet homme qui me volait mes derniers respects.

— C'est puéril.

— Eh non ! le décor, mon cher, le décor ! Une belle messe, bien dite, *liturgiquement*, au milieu de belles verrières, au son d'une belle musique, fera plus de croyants que tous vos catéchismes ! Te souviens-tu du père Golen, au collège de Namur ? Ce bonhomme-là avait une façon de chanter le *Pater Noster*, qui vous donnait le frisson ; je ne l'ai jamais oublié !

— Allons, allons ! je vois bien que tu es demeuré le même. Du paradoxe encore et toujours ! Et les amis d'autrefois, les vois-tu encore ? Beckx ?

— A la *Royale*, tous les soirs. Je ne le vois plus.

— Carol ?

Idem.

— Chastel ?

— Itou. Va devenir consul.

— Kéradec ? — A lâché la peinture pour la politique socialiste !

— Total zéro, mon pauvre Jacques, nous voilà bien éparpillés dans la vie et nous étions fous avec nos beaux projets de dîners et de banquets d'anniversaire !

— Oh ! oui les anniversaires, flûte ! Des crêpes périodiques ! Nous nous retrouverons aux enterrements... et encore ! on s'y enrhumé.

— Mauvais cœur !

— Pourquoi ? Que me sont-ils, en somme, à présent ? Je suis heureux lorsque je les revois, car ce n'est pas eux qui me visitent, c'est mon passé, et celui-là, je les défie bien de le prendre et de le mettre en terre. Tiens, voici ma femme. Greta, je te présente un de mes bons amis d'autrefois, Marius.

— Je suis heureuse de vous serrer les mains, Monsieur, dit Greta avec un sourire très doux, Jacques m'a souvent parlé de vous comme d'un des plus fidèles compagnons qu'il ait eus.

— Ce sont nos épouses qui nous ont séparés, madame, j'ai l'Eglise, Jacques vous a, et si je suis heureux de mon lot, je suis sûr en vous voyant qu'il est bienheureux du sien.

— Oh ! oh ! cria Jacques en riant, voilà Marius qui devient « dix-huitième ; » je vous salue, Monsieur de Bernis, ajouta-t-il en se prosternant.

— Vous dînez avec nous, en famille, n'est-ce pas Monsieur, dit Greta.

— Je ne résiste pas une minute, madame, cela me réchauffera le cœur.

— Tu en as donc besoin, l'abbé ?



— N'en a-t-on pas toujours besoin, fit Marius d'une voix grave, pour nous autres prêtres la vie est plutôt faite de paix et de tranquillité que de joie, et l'on se reporte volontiers et sans le vouloir, au temps où elle était plus bruyante, mais aussi moins solitaire.

— Oui, ajouta Greta, je crois qu'on regrette toujours quelque chose...

— On a tort, madame, le simple souvenir réconforte et le regret décourage.

— Est-on maître de son âme ?

— Ceci est presque l'aveu d'une peine et je vous dirai alors — comme avis de prêtre ce ne sera peut-être pas trop prudhomme — que les devoirs doivent être au dessus de ces regrets...

— Ta, ta, ta, interrompit Ferrias, nous ne sommes pas ici pour philosopher. A table ! Gretchen ! Donne-moi la clef de la cave.

#### IV

Si tu savais, mon brave, comme c'est drôle de te voir ainsi accoutré ! Tiens ! je regrette tes longues redingotes d'huissier du bon temps ! Te rappelles-tu ?

Et gaiement revinrent les souvenirs de la vie de jeune homme.

— Bah ! fit Jacques, on chante toujours qu'on est dégoûté de la vie seule, et lorsqu'on est marié, je t'assure qu'on la regrette rudement, parfois.

— Dis donc, Jacques, tu es aimable, dit Greta en riant.

— Enfin ! c'est ainsi ! Ah ! je me souviens ! Quand je faisais le dégoûté, que j'avais un air éteint, vidé... Mais, mon cher, une promenade aux champs m'aurait retapé pour six mois ! Vois-tu, nous sommes tous trompés par la minute ; qu'il nous arrive une fatigue physique, vite ! nous nous « montons le coup » et nous figurons que nous serons toujours éreintés ainsi, que nous sommes usés, qu'il n'y a plus rien à tirer de l'existence. Excuse-moi, Madame Ferrias, mais les artistes sont fous de se marier. Moi, j'ai eu de la chance — et encore, ajouta-t-il en embrassant Greta !... L'artiste est un oiseau qui doit être libre, qui doit pouvoir vivre d'un croûte, sans se préoccuper d'un nid à nourrir, ni d'une oiselle... fixe à caresser !

— C'est peut-être vrai pour quelques-uns, dit Marius, mais à d'autres il faut la tranquillité, le recueillement...

— Mais, sacré animal ! Comment veux-tu qu'on se recueille et qu'on pense, lorsqu'il faut payer sa servante, vérifier des comptes et se demander constamment si oui ou non on pourra lier les deux bouts ! Cela, parce qu'un beau jour on s'est fichu dans la boule qu'il était temps d'avoir une descendance de petits bonshommes qui vous piailleront aux oreilles pendant que vous cherchez dans les nuages une rime d'or ou une étoile !

— Eh bien ! et toi ?

— Oh moi ! dit Jacques d'une voix lente...

Et comme le dîner venait finir de, il se leva de table.

(*A continuer.*)

MAX WALLER.



## TRISTESSE DE REINE

*A Pierre Loti.*



SOUS les plis somptueux des velours noirs et jaunes,  
Près des coupes de bronze où meurent de grands lys,  
La Reine aux beaux yeux pers, aux doigts longs et polis,  
Contemple au loin le parc où ricanent les Faunes.

Et sur son front royal, dans son cœur sans amour,  
L'Ennui descend, brutal, ouvrant ses ailes noires.  
Cependant qu'elle voit, vêtus de blanches moires,  
Les Pages blonds sourire aux dames de sa cour.

Alors, pour échapper aux tentations fortes,  
Elle ouvre un grand missel, jadis enluminé  
Par quelque moine, obscur et mystique obstiné,  
Qui vit sous ses pinceaux, du Ciel ouvrir les portes.

Au milieu des fonds d'or, divin Crucifié,  
Jésus étend ses bras maigres, ses mains sanglantes,  
Et les soldats qui jouent les pourpres éclatantes,  
Troupeau barbare et vil, ignorent la pitié !

Mais les femmes tout bas pleurent ; leurs chevelures  
Comme des toisons d'or ont inondé leurs seins,  
Tandis qu'en plein éther, poursuivant ses desseins,  
Dieu prépare au Martyr les revanches futures.

Lors, la Reine a senti pénétrer lentement  
Le parfum consolant des lectures pieuses  
Dans son âme ; l'essaim des marquises rieuses  
A fui ; le parc est plein d'un doux recueillement.

C'est l'heure bienheureuse où, dans la paix profonde  
Des épaisses forêts, les nids vont s'endormir ;  
C'est l'heure des aveux, l'heure où le Souvenir  
Mène sous tous les fronts sa gracieuse rouge.

L'heure où les animaux s'en vont sérénadant  
Leur belle, où l'on entend chanter les manolines,  
Qu'à travers ses rideaux de claires mousselines  
Écoute une Eve blanche et mièvre à l'œil ardent.

Mais triomphante enfin des charnelles pensées,  
La Reine a refermé le livre précieux.  
Résignée, elle sent des pleurs silencieux  
Couler et rafraîchir ses paupières baissées.....

HENRI MÉRIOT.



---

---

## LES TUNNELS DE LA VIE

---

L'individualisme : la liberté substituée à l'autorité, la rupture de tous les rangs et de toutes les disciplines, l'indépendance de la pensée, la foi à la conscience, la souveraineté de l'individu.

A. VACQUERIE.



L s'est produit depuis plusieurs années en Belgique un mouvement redoutable contre tout ce qui est classique, routine, méthode, préjugé. Ce mouvement s'est manifesté, dans le domaine des arts et surtout en littérature.

C'est sur un autre terrain que nous voulons aujourd'hui combattre ce même ennemi orgueilleux et glacial, ce rigide huissier qui, encadré dans la chaîne des préjugés à laquelle se cramponne la médaille des hommes de lettres brevetés, nous crie à chaque pas, de sa voix de clarinette phthisique : « Passez par où vos pères ont passé. »

C'est au point de vue de l'éducation que nous voulons signaler la torpeur et la fausse sécurité qu'engendre cet esprit de système et de généralisation.

On a combattu cet ennemi à l'habit brodé parce qu'il voulait étouffer les œuvres jeunes et viriles. Il faut qu'on se mette à le combattre parce qu'il s'attaque directement à leurs auteurs. C'est l'homme, c'est l'individu lui-même qu'il séquestre, qu'il baillonne encore. Si vous voulez des fruits ne négligez pas de protéger l'arbre.

Disons tout d'abord par quoi nous remplaçons ce que nous voulons renverser afin que pas une austère perruque ne nous accuse d'être de la classe des « mécontents. »

Nous voulons le MOI souverain.

Nous voulons une vie propre à l'individu, en rapport avec ses aspirations, et non une vie factice, imposée, qui l'atrophie et fait vivre un autre en lui.

Nous voulons enfin ce que Vacquerie appelle l'avenir : l'individu en pleine possession de lui-même, l'initiative universelle, la faculté de tout proposer et de tout choisir, le droit pour tous de circuler dans toutes les nouveautés ».

Ceci est, assez catégorique.

Notre idéal exposé, voyons comment sont traités aujourd'hui la grande majorité des jeunes gens au moment où ils se font hommes.

Le père laisse à son fils le choix de sa « carrière » et a soin de lui faire prendre cette décision à l'âge où il supporte encore le joug de son autorité. De sorte qu'il lui impose sa volonté en paraissant lui laisser toute sa liberté.

L'adolescent se développe dans l'admiration des idées et des principes de son père qu'il regarde comme infallible. Il lui arrivera même de le remercier de l'avoir si bien guidé dans le choix de la carrière pour laquelle il se sent tant de dispositions.

Mais voici la période des cataclysmes. La lumière se fait dans l'esprit du jeune homme.

Il a lu tout ce qu'on lui cachait jusqu'alors. Il s'est demandé pourquoi on ne lui avait pas découvert ces grandes idées de liberté et d'indépendance qu'il sentait en lui depuis longtemps, mais qu'il refoulait par respect pour cette discipline qui réduit l'éducation à l'imitation. Il a compris que son cerveau était dans un étau, il s'est débattu, il s'est révolté, il a jeté loin de lui toutes les idées fausses et rouillées qu'on lui avait fourrées dans la tête, il s'est refait une appréciation nouvelle, propre et originale de sa vie antérieure, il est devenu son propre juge, il a eu conscience de son individualité, de sa responsabilité, il est devenu LUI.

Il a dit à son père « Vous prétendez que je prends une mauvaise « voie ? Je ne veux pas rechercher si elle bonne ou mauvaise, mais ce « que je sais, c'est ce que c'est la mienne et non la vôtre, dans laquelle « vous vouliez me pousser. Je me sens aujourd'hui dans toute ma force « morale, irrésistiblement je suis poussé dans cette nouvelle voie. Ce « n'est pas à dire que je sois exclusiviste comme vous et que je dise : « Ceux qui ne passeront pas par où je passe n'auront pas le salut ! » « Vous avez votre tempérament, comme chacun à le sien et comme j'ai le « mien. Et par conséquent, vous suivrez votre route et moi la mienne. »

La vie serait un Eden, si chaque fils en venant au monde n'avait qu'à recevoir de son père une formule comme on reçoit un coupon à la gare, à prendre le train qu'il lui désigne et à se laisser aller sans aucune initiative et selon les recommandations de la formule. La vie serait une singerie et l'humanité une armée d'esclaves.

Malheureusement pour les natures apathiques, nous n'en sommes pas à cette douce et suave végétation.

Chaque homme pilote lui-même sa propre embarcation. Il se dirige comme il se sent, en rapport avec ses dispositions.

Je trouve qu'il est de la dernière prétention de vouloir mieux connaître son prochain qu'il ne se connaît lui-même et de vouloir se substituer entièrement à lui.

C'est un meurtre moral.

Laissez à chacun le soin de se diriger dans la vie. L'homme se fait, ne prétendez donc pas le façonner comme une statue de plâtre.

A bas cet esprit de méthode et de classement, à bas ces formules et ces principes qui veulent régenter tous les esprits.

A tel homme, telle méthode, telle formule, tels principes. A tel autre, tels autres.

Chacun développe les germes particuliers et originaux que la nature a mis en lui. Il devient ce qu'il est destiné à devenir. Il vit conformément à sa nature : ce n'est pas une monstruosité hybride. Ne vous échinez donc pas en vain, vous qui croyez de votre devoir de mettre des bâtons dans toutes les roues et qui considérez comme mal tout ce qui dérange un peu votre vie paisible.

Comprenez donc que, nous aussi, nous serons vieillards à cinquante ans, mais ne nous forcez pas à l'être à vingt-cinq.

Comprenez aussi que le cerveau que renferme votre respectable crâne n'est pas semblable à celui de votre voisin, lequel à son tour ne ressemble pas davantage à celui de son fils, que cette différence constitue votre individualité, et que c'est anéantir l'esprit humain que de vous astreindre, dans votre exclusivisme superbe, à calquer nos idées, nos sentiments, nos volontés sur les vôtres que vous avez la prétention de nous offrir comme seul et universel modèle.

Soyez *vous* et laissez-nous être *nous*. Pas d'exclusivisme. Chacun doit pouvoir suivre l'impulsion naturelle de son tempérament. Pas de réglementation, ni d'enregistrement des esprits. L'individualisme substitué à cette « recette universelle pour couler ses jours dans la plus vertueuse sagesse. »

Pas « d'idéal universel de la vie déposé conformément à la loi. » Autant d'individus, autant de destinées. Autant d'hommes, autant de vies.

Pas de « seul tunnel pour arriver sans danger et rapidement à Felicity-Town. »

Autant de tempéraments, autant de routes. Que chacun ait la responsabilité de soi-même, qu'il soit maître de sa conscience et qu'il cherche uniquement en lui comment il doit vivre, c'est-à-dire conformément à quelles dispositions, en rapport avec quel tempérament. Nous avons conquis la liberté dans nos écrits, il nous la faut dans nos actes,

dans notre vie. A l'œuvre! et sapons ferme cette vieille barricade vermoulue derrière laquelle on nous crie :

„ Passez par la filière, écoutez nos conseils, suivez notre exemple —  
„ tous les pères sont des papes, aujourd'hui — ne vous précipitez pas  
„ témérairement, cela ne vous convient pas, profitez de notre expérience  
„ — nous aimons mieux profiter de la nôtre — savez-vous où vous allez?  
„ — quelle peur de l'avenir, à quelle position cela vous mène-t-il, etc... „

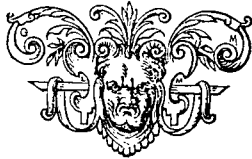
Est-ce que vos pères vous auraient édifié votre vie jusqu'à leur mort ; que vous voulez nous édifier la nôtre?

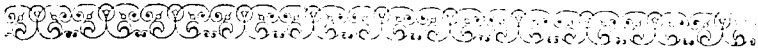
Vous avez vécu pour vous ; avarés ! pourquoi voulez-vous revivre dans vos fils !

Mais nous conquerrons notre indépendance morale, nous prendrons cette dernière place, nous briserons tout, nous vivrons de notre vie, et quand cette dernière pierre du temple académique aura cédé, nous ne verrons plus de talents avorter ou croupir dans des arrières boutiques ; ils suivront leurs inspirations et se feront jour à travers toutes vos attaques.

L'homme sera ce qu'il doit être et non ce qu'on l'aura fait.

FLORENT VUREYG.





## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*La Belle madame le Vassart*, par ALAIN BAUQUENNE. Un vol. Paris, OLLENDORFF. 5-30. — *Lady Fauvette*, par MARGUERITE VAN DE WIELE. Un vol. Paris, Charpentier. 5-30. — *L'Âme Pensive*, par M. CHARLES FUSTER. Un vol. Paris, Ghio. 5-30. — *Le Congrès Littéraire*. — *Le Caveau Verziétois*. — *A l'Art Moderne*.

### I



N a toujours un faible pour l'artiste dont les aspirations se rapprochent de l'idéal qu'on s'est fait soi-même. Il semble qu'on soit de sa famille et l'on va vers lui comme vers un frère dont on aurait été, de toujours, éloigné. Lorsqu'il y a bientôt deux ans, je promenais sur les boulevards parisiens ma lourdeur de « belge comme une oie, » je fis, en sortant d'une visite à Émile Zola, la connaissance d'André Bertera, en littérature Alain Bauquenne. C'est un beau grand garçon qui n'a rien de bohème ni de chatnoiresque, sanglé dans des vêtements anglais d'une irréprochable coupe, aux favoris courts, à l'allure britannique et froide d'un Phileas Fogg.

Je lui fus présenté par Henri Amic, un autre jeune écrivain de talent, qui a eu la mauvaise idée de parler des Allemands et de l'Allemagne en boulevardier blagueur. La connaissance fut bientôt faite et nous allâmes, bras-dessus bras-dessous, causer littérature dans le cordial salon de M<sup>me</sup> Henry Gréville.

A mon retour, je relus l'œuvre déjà considérable de Bauquenne et je me pris à aimer, de tout mon cœur, ce brave écrivain, qui faisait précisément ce que j'avais rêvé de faire moi-même : du Daudet, mais plus délicat, plus tendre, dans une langue plus scintillante et plus moderne. A chaque volume je me mettais à jurer, comme s'il m'avait volé mon livre, ce damné ! et je m'attendrissais en retrouvant dans ce plagiaire d'un nouveau genre, les douceurs et les subtilités que je me sentais impuissant à rendre comme lui.

C'était tour à tour *l'Amoureuse de maître Wilhelm*, un *vergiss-mein-nicht* littéraire, *l'Écuyère*, *Ménages parisiens*, la *Maréchale*, *Noces parisiennes* et enfin cette *Belle madame le Vassart* qui nous arrive aujourd'hui comme œuvre faite, complète, parfaite, sans hésitation, par un romancier de premier ordre destiné à devenir une des têtes de ce mouvement littéraire français, si raréfié, si pauvre et si dégénéré.

M. Alain Bauquenne est un sensitif. D'une nature exquisement féminine,



il se laisse aller à l'émotion des sincères. Pas de truc; rien que le développement de la passion, mais une passion lente observée dans ses plus subtiles nuances.

Son Daniel combattu entre un devoir de supra-honnête homme et sa folie pour M<sup>me</sup> le Vassart, est une création vibrante et belle. Il souffre, il pleure, il sanglote; la lutte est âpre et désolée, cela est senti, vécu, — tous les poncifs que vous voudrez pour ajouter à ce que nous avons éprouvé, en lisant ce livre, dont nous disons hautement qu'il est durable et merveilleux.

\* \* \*

Le memento dans lequel nous mettons pèle-mêle les articles tout faits que nous envoient les soigneux libraires, les annonces littéraires, les épiluchures enfin de nos copies, aurait suffi pour annoncer la nouvelle édition de *Lady Fauvette*, que nous envoie l'éditeur Charpentier, si nous ne tenions à préciser la position que nous avons vis-à-vis de M<sup>lle</sup> Van de Wiele. Cette position n'est pas brillante. Il y a deux ans, l'auteur de *Lady Fauvette* qui ne se doutait sans doute pas des proportions que prendrait notre mouvement, écrivait dans la *Vie moderne* de Paris un article où les écrivains belges étaient arrangés on sait comment. On se souvient peut-être aussi de la réponse un peu roide que nous lui fîmes. C'était la brouille avant d'avoir eu l'amitié.

Nous avons souvent regretté la provocation. Protégée par le visqueux Potvin et quelques autres de ces bonshommes qu'on prend à la cuiller ou aux pincettes, M<sup>lle</sup> Van de Wiele a cru pouvoir voler de ses propres ailes au lieu de se joindre aux jeunes qui ne demandaient qu'à l'accueillir. A-t-elle été effrayée de l'allure batailleuse de notre groupe, ou, prudente ainsi qu'un académicien, a-t-elle pensé que, comme son maître, la cloche à fromage du Musée Wiertz, elle pourrait un jour aussi « conserver » quelque chose aux frais du gouvernement, je l'ignore.

Par deux fois nous tentâmes d'emmener à nous la jeune fille, dont les premiers essais paraissaient dignes d'attention. Un dédaigneux silence nous fut opposé et nous nous retirâmes, n'ayant pas avec nous le soldat féminin — la cantinière! — que nous avions espéré.

Depuis, le temps a marché. Nous qui avons commencé après M<sup>lle</sup> Van de Wiele, marchons au but; elle est toujours la forte en thème du *Roman d'un chat*. Sa *Lady Fauvette*, imprimée d'abord chez un éditeur de rencontre, M. Levasseur, au milieu du plus parfait des silences, sa *Maison flamande*, dont la première et unique édition, bien que lancée par Charpentier, s'est contentée de jaunir pendant quelques jours la vitrine des libraires, ont fait le plus beau four que les lettres aient connu, et cette gentille petite *Lady Fauvette*, grossie d'une nouvelle : *Histoire d'un ménage*, ira, n'en doutons point, se joindre aux précédents rossignols.

Pourquoi ?

Aucun de ces livres n'est quelconque. M<sup>lle</sup> Van de Wiele a du talent, elle sait construire un livre et sait l'écrire. Certes, elle pille Dickens, vole Daudet et chipe Gustave Droz, mais elle a une jolie féminité, une sympathie de conception, quelque chose qui d'un élan sortirait avec victoire.

M<sup>lle</sup> Van de Wiele est le produit de vieillards littéraires qui ont eu trop tard leur enfant unique. Ses parrains lui ont mis des lunettes; elle n'a pas connu les chapeaux ronds fleuris de paquerettes, elle n'a pas jeté par dessus les moulins de l'art le bonnet de bruyère que ses parents lui confisquaient. Elle est née vieille et n'a pas voulu rajeunir. Elle déclinera. Pussions-nous mentir et calomnier !

Une œuvre nouvelle, est annoncée. Nous verrons *Tribun*. Mais quand on n'a ni enthousiasmes ni colères, quand on naît flegmatique et calme, qu'on fait de l'art comme du tricot avec la préoccupation d'achever autant de paires de bas ou de chapitres par an, on fait du métier, de la boutique, de l'épicerie, on n'est pas artiste et l'on ne mérite ni l'estime ni même la pitié.

## II

*A Monsieur Charles Fuster, poète, à Bordeaux.*

Monsieur le Poète,

Dans une lettre très aimable et flatteuse, à laquelle vous avez joint un exemplaire de votre premier livre : *L'Ame pensive*, vous me demandez de consacrer à votre œuvre un article *sérieux, détaillé* — ce que j'ai fait pour *Pierrot Lemaire* — et cela sans vous demander le moins du monde si votre ouvrage vaut toute cette peine et si nous ne l'avons pas délicatement jeté au panier ?

Cela manque de modestie et de prudence.

Notre générosité vous eût accordé le silence ; vous voulez qu'on vous parle. A vos ordres. *L'Ame pensive* n'est pas un mauvais livre. C'est pire. C'est un livre banal.

Là-bas, en province, vous vous figurez qu'avec du métier on est poète, qu'il suffit de connaître sa prosodie pour pondre des chefs-d'œuvre et qu'on crée un fruit en réunissant, de çà de là, les épiluchures dédaignées. Allumez votre lanterne, frottez vos cailloux et qu'il sorte de vos pierres du feu, leur âme !

J'ai l'horreur de cette facilité qu'on obtient en quelques semaines et qui permet de mettre en belles strophes cadencées l'indicateur des chemins de fer ou l'almanach Gotha. Mettez un pied de trop, quatre hiatus, douze che-

viles, qu'importe ! Mais que cela vibre ainsi que ces dissonnans accords qui déchirent l'oreille et font tressaillir pourtant parce que le génie y sanglote. *L'Ame pensive*, bah ! *La Versification pensive*, deviez-vous dire ; d'âme point, cher monsieur.

Je vous suivais de l'œil depuis bien longtemps, Monsieur, et vous me faisiez rire. On n'avait jamais vu pareille activité. Paraissait-il une revue nouvelle, quelque minuscule qu'elle fût, vite vous y expédiez des fardes de vers. Les revues belges même n'ont pas été épargnées, et pour que l'on vous y reçût mieux, vous y faisiez le pompeux éloges de nos écrivains, comme si vous y connaissiez quelque chose.

C'est burlesque.

Ce que j'en ai lu, de vos vers, c'est monumental. Impossible d'ouvrir une feuille imprimée sans en découvrir, et vous avez déterminé la génération spontanée d'un nouveau mot : fustériser la presse ! Vous n'êtes plus un poète, vous êtes un Remords, un Banquo de fantaisie dressé en ombre implacable devant nos yeux.

Je vous déclare que cela tourne à la fumisterie quintessenciée et qu'après cette déclaration, jamais la *Jeune Belgique* ne prononcera plus votre nom — à moins que sur le tard le talent vous vienne, et nous avons le temps !

Vos vers sont quelconques ; on les a lus avant que vous les écrivissiez, on les a lus partout. Votre

« Si j'en dois mourir, ne me plaignez pas »

c'est le

« Ne me plaignez pas si j'en meurs »

de Coppée.

Votre *Zeus*, c'est de la sous-légende des siècles ; votre *Lâcheté*, c'est du sous-Sully-Prudhomme, et à chaque page, en lisant vos diables de vers, on se dit qu'on les a connus, mais qu'alors ils étaient meilleurs ! C'est la chose la plus dure en même temps que la plus vraie que j'aie à vous dire.

Oh ! je sais que vous ne me le pardonnerez pas, que je compte désormais un ennemi de plus ; je m'attends à une réponse écrasante dans laquelle vous me prouvez que vous êtes original. Dans ce cas, je vous promets un dernier article, dans lequel je vous mettrai sur deux colonnes, d'une part cent de vos vers, d'autre part cent vers des grands poètes que vous n'avez fait que démarquer involontairement.

Dans votre lettre vous demandez un éreintement  *sérieux*  ; vous l'avez voulu. Le Voilà.

### III

Oh ! la réjouissance et délicieuse réunion, que le congrès littéraire ! Le

cœur des écrivains officiels a bondi pendant une semaine entière. Songez donc ! Discuter pendant huit jours sur les grandes questions du droit artistique. Passer huit jours à exécuter des variations sur le mot de Karr : « La propriété littéraire est une propriété, » le répéter, le retourner, l'éplucher, l'épiler, le surgratter, se livrer, sans crainte de la police, au plus ennuyeux des ergotages, sous le nez du plus gâteux des présidents.

Les résultats n'ont pas failli à ce que nous attendions, ils sont nets, se bornant à quelques indigestions prises dans les raouts et quelques rhumes pris dans les couloirs de théâtre. M. Ulbach a manqué se donner une congestion dans l'usine de Seraing et M. Lermina n'a pas raté un calembourg. La littérature se porte bien ; ce n'est pas leur faute, à ces bonshommes !

Il n'y a pas d'autre éloge à faire de ce congrès, auquel, naturellement, nous n'assistons qu'en simple spectateur, heureux de vivre.

\* \* \*

Il y a un an que nous n'avons plus parlé de ce brave Caveau verviétois, arrêté dans notre critique par la susceptibilité trop pointilleuse de M. Karl Grun, qui nous reprochait de lui parler franchement. Espérons qu'une année de plus lui aura durci l'épiderme et qu'il nous pardonnera un langage que nous n'avons pas l'intention d'ouater.

Car vous serez toujours les mêmes, messieurs de Verviers, des écrivains à la grosse bedaine, des littérateurs en robe de chambre et des poètes de pot-au-feu. Peu vous importe le mouvement de l'extérieur, vous vous moquez fort des vers qu'on aligne à Paris ou à Bruxelles, et vous seriez très étonnés s'il prenait à un audacieux critique l'envie de vous traiter de vieillots.

Et pourtant, vous me faites songer à la Belle au bois dormant. Souvenez-vous, messieurs, lorsque le prince Charmant la vint réveiller, elle était mise comme une grand-mère, dans le costume du siècle d'avant. Vous êtes tels. Lorsqu'on vous réveille dans une pointe de critique, on vous retrouve toujours vêtus à la vieille mode. Vous portez la cravate et la redingote de ce bon vieillard Béranger — que son âme repose ! — et vous vous servez de sa garde-robe au lieu de la mettre au musée des antiques.

Non pas qu'il n'ait eu du mérite, le cher homme. Je le vénère, ne fût-ce que pour avoir entendu bonne-maman fredonner de sa voix chevrotante que j'aimais tant :

Combien je regrette  
Mon bras si dodu  
Ma jambe bien faite  
Et le temps perdu !

Mais que diriez-vous d'un écrivain qui vous parlerait encore son langage et vous entretiendrait des fils d'Épicure, des muses volages, de l'écho des

rives, du tendre émoi, en terminant sa phrase par un tra deri dera ou une faridondaine ?

C'est ce que vous faites, messeigneurs.

Écoutez :

L'été, quand la clarté s'éteint  
Derrière la côte boisée,  
Il s'abreuve jusqu'au matin  
*Aux mamelles de la rosée*

Arrêtés au bord du ravin  
Dans la fraîcheur de *l'ombre dense*  
Viennent faire à ce pèlerin  
Leur plus secrète confidence.

L'ombredense, l'ombredense, ça et les mamelles de la rosée, *auctore* P. Ernest Gauthier (rien de commun avec Théophile, un monsieur qui faisait aussi des vers).

Continuons : M. E. HARROY, s'adresse aux orphelins et leur dit :

Allez les voir souvent, allez au cimetière ;  
Pour leur parler tout bas, mettez-vous à genoux  
Posez vos fronts pâlis sur la fatale pierre,  
...Et vous croirez être dessous !

Le trait de la fin pour être drôle n'est pas engageant, à vrai dire.

Ajoutons que *la fatale pierre* n'avait pas encore assez servi et que les *fronts pâlis* sont d'une nouveauté rare, du même genre d'ailleurs que :

Chantez, ô *poètes sacrés*  
Versez à flots votre génie  
En strophes *pleines d'harmonie*  
Dans vos *chants inspirés* !

Quatre poncifs en quatre vers, c'est presque du génie ; à M. JULES LEKEU ceux-là, soyons juste.

Nous arrivons au *Lion* de M. KARL GRUN ; il parle du chasseur :

S'il le manque, il est mort. Un bond, un coup de patte  
Et nul ne reverra le *pâle* chasseur *blanc*. —  
Le *chat énorme* boit ; sa gorge se dilate,  
Un doux frisson émeut le velours de son flanc.

Nous livrons aux joyeux amis le *pâle* chasseur *blanc*, le chat énorme, et remettons à l'an prochain de dire au caveau verviétois de nouvelles amabilités.

\* \* \*

A propos de notre article *Pro domo mea*, dans lequel nous reproduisons la polémique brève que nous avons eue avec le *Patriote*, l'*Art moderne* nous prend à partie et, sur le ton d'un pion qui gourmanderait un potache, nous annonce que *nous politiquons*.

C'est faux.

Un article de journal demandant l'amointrissement de notre liberté littéraire devait être relevé par quelqu'un. Je m'en suis chargé et si j'y ai exprimé des opinions politiques, c'est qu'en réalité la réponse était destinée à des journaux politiques et non à notre revue.

Je ne l'ai reproduite ici que pour donner plus de publicité à une protestation que je crois légitime et juste. J'en eusse fait autant si la proposition de mesure réactionnaire de M. Ric-Rac *avait paru dans tout autre journal de toute autre couleur.*

Au demeurant, nous en laissons juges nos lecteurs ; mais ce dont nous sommes personnellement juges, c'est de l'attitude insupportable de *l'Art moderne* à notre égard. Pas plus M. Picard, M. Arnould, M. Robert ou M. Maus qu'un autre de nos *amis* n'a mission de nous surveiller et de nous tancer. *L'Art moderne* est né à la même époque que la *Jeune Belgique*, avec les mêmes idées, la même intransigeance, le même but ; il n'est pas notre censeur, ni, d'un cheveu, notre grand frère : il est notre simple compagnon d'armes. Il l'oublie trop souvent. Nous avons autre chose à faire qu'à mettre le nez dans nos affaires respectives et à regarder si nous faisons bien ou mal. Le ton de mère grand qu'affecte trop souvent *l'Art moderne* est souverainement déplaisant, et si mes compagnons de lutte jugent à propos de l'accepter — je ne les ai pas consultés là-dessus — je déclare net que le procédé ne me va pas, qu'il me fait sortir de ma peau et que je me moque de tout mon cœur des avis de ceux qui n'ont peut-être pas à en recevoir, mais qui n'ont certes pas davantage à en donner.

MAX WALLER.

---

## CHRONIQUE ARTISTIQUE

---

### LA SCULPTURE AU SALON DE BRUXELLES

---



J'ai parlé de Lambeaux dans mon précédent article sur le Salon et j'ai signalé la mise à la porte pour vice de jeunesse et de talent du sculpteur Chainaye.

Après ?

Peu à noter.

La sculpture belge, autant que la peinture, a ses maréchaux d'académie. Ils passent en vieux uniformes galonnés, plastronnés, firmamentés, avec leurs bâtons de commandement qui, au besoin, pourraient servir de béquilles. Leurs plumets délustrés, déteints, défunts, pendent sur leur visage comme de minuscules saules pleureurs. Ils sont les usés, les ralants, les finis, alors qu'ils pourraient être les respectés s'ils employaient le temps de répit que leur laisse la mort à ne se point liguer contre l'art qui monte et à ne se point coucher en obstacle devant sa marée fougueuse.

Il me prend souvent des scrupules à les tant attaquer et haïr. Somme toute, quelques-uns ont eu leur heure de gloire. Jadis, ils étaient les héros et les novateurs, les assaillants et les hardis ; ils cavalcadaient dans l'audace de leurs enthousiasmes jeunes ; ils triomphaient, eux aussi, à l'encontre et au nez des séniles manieurs de pâte et de pinceau, engrassés et gluants comme leurs fauteuils de podagres, qui fignolaient dans des taudis où la lumière n'arrivait pas, où la nature était inconnue, où traînaient des souvenirs d'alchimie et des senteurs de momies déterrées.

Ah le beau rôle qu'ils auraient pu remplir ! Ils seraient les aimés et ils deviendraient les ancêtres, que l'on défend, que l'on honore, s'il leur fût entré dans l'esprit que l'évolution en art est d'ordre fatal ; que les pères ne fondent que pour permettre aux postérités d'édifier ; que rien n'est immobile, immuable, achevé, arrêté ; qu'ils ne sont que les échelons d'une échelle et non l'échelle entière, un méandre du fleuve et non le fleuve, un étage de la tour et non la tour. Leur malheur c'est de vouloir étouffer, tuer, pulvériser ceux qui sont créés pour leur succéder ; c'est de s'aveugler sur la marche de l'art ; c'est de se croire définitifs et de se rêver éternels.

D'où fureur, rancune, bataille et finalement culbute de toute la béquillante et cul-de-jatteuse armée des octogénaires jaunis de fiel, séchés de routine, empaillés de conventions.

\* \* \*

Parmi les Belges, les deux bustes de Vincotte sont de très belle marque, surtout celui de M. Chandelon. La manière de l'artiste s'est élargie, fortifiée, solidifiée. On connaissait de lui des œuvres distinguées, d'un beau cachet aristocratique. Aujourd'hui il étale un morceau d'art tout en carrure et en force, taillé magistralement, avec aplomb, sûreté, maîtrise. Le portrait en marbre de M<sup>me</sup> X. attire par sa délicatesse et son élégance ; il est néanmoins d'un mérite secondaire comme faire et originalité.

A vrai dire, M. Lefever n'est pas de taille à interpréter Shakespeare. Sa lady Macbeth n'est rien moins que tragique. On songe à quelque jolie sentimentale, toute furieuse de s'être tâché les mains d'encre au moment où elle allait s'habiller pour le bal. C'est de l'agacement que la figure exprime.

M. Lagae est un artiste. *Abel* est de ligne originale et belle : la pose en est dolente, douloureuse, funèbre ; le corps est d'une candide adolescence ; c'est l'éphèbe tué, la fleur de jeunesse fauchée, l'enfant préféré des mères abattu dans la lutte des doux contre les brutes.

Quelle *Jalousie* que celle de M. Comein ! Elle n'en inspire aucune. Cela de l'élégance, de l'art ? Allons donc ! M. Comein ne connaît-il donc pas la fable de l'âne et du petit chien ? « Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce. » M. Comein doit se borner à figoler des statuettes, et encore !...

J'aime à louer M. Dillens. Il est travailleur, opiniâtre, audacieux. Son bas-relief, dont je ne me suis pas encore occupé — bien qu'il ait été exposé à l'Essor — est de belle conception hardie. Même, à dire toute ma pensée, je ne sache point de sculpture belge où, tout en conservant la belle ligne des reliefs et les équations du groupement, la modernité ait été plus heureusement atteinte. L'artiste a fait preuve de goût et de science ; cela est mûrement pondéré, traité, achevé.

Son *Terme* a même sérieux mérite. Toutefois dans cette œuvre-ci, M. Dillens a été plus hanté par le « déjà vu » des anciens.

M. de Vigne ne sort qu'à moitié de la gaine classique. Il y tient si tenacement jusqu'à mi-corps, que son art sans franchise, sans détermination, paraît ennuyeux, figé, avec une vie hésitante. Certes est-il gracieux, mais d'une grâce maigre, conventionnelle, bourgeoise. Son talent n'a pas du sang, il a du lait dans les veines. M. de Vigne ne commettra jamais de maladresse, ni de bévue ; jamais, non plus, il n'empoignera. Il me fait l'effet d'un monsieur poli et réservé en art, comme certains gandins dans les salons.

Parmi les œuvres de plâtre et de marbre les plus monumentalement médiocres, figurent les œuvres de Sain et de Ducaju.

Ils sont extraordinaires de lourdeur, de pesanteur, de gaucherie, de convention. Certes apparaissent-ils comme sujets sérieux. L'un est intitulé : *Grandeur et décadence des Romains*, gros comme le bras, l'autre : *La chute de Babylone*, gros comme la jambe ! Les gens graves doivent trouver cela superbe. Diable ! traiter en sculpture de tels mondes de pensée n'est pas du premier venu. Il faut coiffer sa calvitie de la coupole académique pour que de tels projets ne vous écrasent point.

Mais MM. Sain et Ducaju ont la tête dure ; ils l'ont même carrée. Leur art est fait de ciment, il est solide. Tout autant voudraient-ils, je suppose, être maçons que sculpteurs. Je le leur conseille. Chacun y trouverait profit, — surtout le public.

M. Ducaju a dû s'inspirer de la fameuse *Ariadne*, visible tous les jours à Francfort, dans un pavillon à vitraux criards et germaniques, et que le guide vous fait admirer comme la plus belle œuvre de marbre du conti-



ment. *L'Ariadne* est couchée sur le dos d'un tigre, la femme de M. Ducaju sur plusieurs, s'il faut se fier au nombre de têtes entrevues. D'autres prétendent que ces tigres ne font qu'une bête d'apocalypse...

M. Sain a pris modèle et inspiration en guignant, je crois, un cordonnier de son voisinage, en train, pendant les canicules — il s'est mis nu — à ressemeller des bottes. Rien de plus grotesque et de plus laid à voir. Pour de telles pièces il faudrait inventer une nouvelle pudeur publique et s'en servir chaque fois que la malchance vous fait rencontrer de tels avortements d'art.

Un buste de Peter Benoit, d'un vert sombre, horrible, se plante à droite de l'entrée. La figure a je ne sais quel aplatissement burlesque, quel air commun. De Kerckove, dit Nelson, en est l'auteur.

Un mot de M. Georges Van den Straeten. Cet artiste envoie de Paris un groupe avec prière d'admettre le plâtre, se réservant d'y ajouter un accessoire. Le sujet était : Une petite dame tenant au bout d'un fil un pantin. La commission admet la dame, mais dès que l'artiste veut y ajouter le pantin, sans rime ni raison, elle fait retirer l'envoi.

Le pantin, soutient-on, était ridicule. Diable ! la commission y verrait-elle une allusion ? On a parlé de procès, de citation, d'huissier. Je crains fort qu'on ne fasse rien de tout. Aussi bien, qui donc oserait s'attaquer devant Messieurs les Juges du Palais de Justice, aux Juges du Palais des Beaux-Arts ?

Passons aux Français.

Et tout d'abord à Rodin, le grand sculpteur Rodin, dont le buste d'Hugo est un chef-d'œuvre et celui d'Antonin Proust une merveille.

Quelle vie dans le masque de l'ex-ministre ! Quelle allure fine, aiguë, spirituelle, moderne ! Quelle interprétation serrée, fouillée, étudiée, patiente, parfaite ! Quel que soit le point de vue auquel on se place, l'œuvre dénote une telle sûreté de travail et une telle profondeur d'impression, un tel creusement de pensée et de réflexion que ce petit plâtre domine tout de sa puissance.

M<sup>e</sup> Marie Cazin ? Une excellente artiste. Son envoi, la *Tristesse*, est beau. C'est de la vraie, de la pénétrante, de la mâle grandeur ; on songe aux maîtres en l'examinant.

Le bas-relief de M. Duvalliers, nous était familier depuis l'an dernier. Cette Hérodiade est très originale d'allure, mais cela tourne trop vers le pastiche des choses étrusques et autres arts barbares. L'inspiration est bonne ; l'imitation ne vaut rien.

Il me tarde de dire encore quelques mots de Roty et de Ringel. Tous deux ont belle valeur, mais le premier a plus que le second la grâce et la distinction souveraines ; son exposition rappelle l'art des vieux frappeurs de cuivre et de bronze, des superbes artistes de la Renaissance, qui ont

poussé jusqu'au sommet leur art si pur. On ne se lasse d'analyser ses génies tenant des palmes entre leurs doigts et volant dans le ciel des médailles et ses portraits si scrupuleusement et si consciencieusement étudiés et faits.

Les fabricants de médailles belges sont très inférieurs et si insignifiants qu'il vaut mieux n'en point dire mot.

Au reste, ils sont rares les artistes qui suivent les voies qu'illumine la jeune gloire de Roty.

La sculpture française a le sang moderne en elle. Après les fougues romantiques de Précault, de Barrye, de Carpeaux et de Cain, elle est rentrée dans le calme et la belle ordonnance. Le génie si originalement primitif du peintre Millet lui a montré comment, tout en s'appuyant sur la réalité la plus entière, on arrive à faire grand, profond et solennel. Tel tableau de ce peintre, si âprement artiste, fait mieux comprendre ce qu'étaient les anciens; il nous les fait entrevoir naïfs, scrupuleux et exacts traducteurs de la nature; il fallait sa venue parmi nous pour montrer combien la simplicité est de tous les temps, et l'on pourrait dire de lui qu'il a fait de la modernité antique.

Or, faire de la modernité antique — je prends aux cheveux cette expression, espérant être compris, malgré la contradiction apparente des termes — telle doit être, me semble-t-il, l'idéal des manieurs de ciseau et d'ébauchoir. Ils ne sauraient trop étudier et approfondir Millet, ce doit être pour eux un ancêtre, un révélateur, un illuminateur. Il apparaît dans sa douce et retirée existence, comme un voyant solitaire, penché sur les pages de sa bible, recueilli dans ses rêves évocatoires et voyant l'« aujourd'hui » avec les mêmes yeux frissonnants encore des visions de l'« autrefois. »

La rusticité et l'étude des champs fournirait un vaste champ d'observation à la sculpture. Ceux qui vivent dans les campagnes et suivent, avec un pensée artiste, les travaux parmi les glèbes et les herbées, saisissent aussitôt l'avantage qu'un jeune talent original pourrait en extraire. Il est des gestes et des attitudes de semeurs, de faucheurs, d'engrangeurs, admirables; des poses de faneurs et de vachères, toutes en belles et fortes lignes. L'imagination n'aurait qu'à choisir.

Un mois vécu en plein terrcau flamand apprend plus qu'un an de fréquentation de musée. Au moins y sent-on, y palpité-t-on, y hume-t-on la vie, la sève, le mouvement, la force, le beau. L'impression est reçue vive, nette, à bout portant. On l'attrappe toute chaude — excusez l'expression, mais elle est juste — on l'attrappe sonore et crue comme un soufflet. Et c'est ainsi qu'il est, sinon agréable, au moins utile de la recevoir.

ÉMILE VERHAEREN.



## MEMENTO

Octave Pirmez. — *L'Union Littéraire*. — *Fleurs d'Enfer*, par Auguste Barrau. 1 vol. Paris Ghio. 5 fr. 50. — Une circulaire. — *Monsieur le Baron*, par A. de Sauvenière et A. Hamm. 1 vol. Paris, Marpon et Flammarion 5 fr. 50. — *Cruelle énigme*. — *Germinal*. — *Le Salon de Bruxelles*, par Max Waller. 1 vol. Fink. 2.00 fr. — *Mon Oncle le Jurisconsulte*. — *Lady Fauvette*, par M<sup>lle</sup> Van de Wiele. 1 vol. Paris, Charpentier, 5 fr. 50. — *Monsieur Venus*, par Rachilde et F. Talman. 1 vol. Bruxelles, Brancart 5 fr. 50. — *La Légende du Parnasse Contemporain*, par Catulle Mendès. 1 vol. Bruxelles, Brancart 5 fr. 50. — *L'Anc à Tomy*, par Paul Combes. 1 vol., bibliothèque Gilon. — *Mes Croyanances*, par Célestin Demblon. 1 vol. Bruxelles, Larcier 5 fr. 50. — *Les Mystères de Marseille*, par Emile Zola. 1 vol. Paris, Charpentier 5 fr. 50. — Publications nouvelles.

« CONFORMÉMENT AUX DISPOSITIONS  
TESTAMENTAIRES DE L'AUTEUR, CET OU-  
VRAGE EST ADRESSÉ A : ..... »

C'est sous une bande portant ces mots que nous recevons une édition posthume des *Jours de solitude* d'Octave Pirmez.

Nous ne saurions dire combien nous avons été touché de cet hommage *in extremis* du grand et pensif maître que nous avons perdu. Il a voulu forcer les esprits timorés et hostiles qui sont les derniers dépositaires de sa belle succession littéraire à le rappeler d'époque en époque à ceux qui furent ses vrais amis et les seuls à lui rendre un hommage efficace pour sa gloire.

Il y a plus d'un an qu'il est mort, dans la douceur de mai, et, nous qui avons assisté à la scène auguste des obsèques, nous avons relu ce que nous écrivions au retour, le cœur encore plein de leur majeste funèbre :

« Octave Pirmez semble avoir choisi l'heure de sa mort. Toujours il avait souhaité de s'anéantir dans le calme de la nature; celle-ci a exaucé son vœu. Au moment où tout recommence l'évolution

vitale, où les choses se dégourdissent du long sommeil d'hiver, où l'herbe pousse et l'arbre bourgeonne tourmentés par la caresse des brises, où reprennent les chants d'amour dans les branches, où la nue s'irradie des tièdes clartés du printemps, comme le sourire plus clair d'une convalescente, où tout monte et grandit, où tout s'anime et murmure, où les cœurs s'ouvrent avec le besoin d'aimer, où s'épanchent les voluptés terriennes et humaines, le poète s'est endormi au milieu du réveil universel, il est mort devant la vie de tout, emportant dans la tombe, avec la dernière pensée de son hautain génie, l'ultime baiser de la nature, son immortelle amante; » il avait assez de rayons en lui pour faire resplendir les tombes. »

Ces paroles nous reviennent avec l'évocation des funérailles promenées dans la campagne lumineuse et sereine, et maintenant que ce temps a passé, que nous relisons l'œuvre du grand mort, nous nous disons que ni famille ni mauvais amis ne pourront nuire à sa gloire.

N. B. — Au dos de la nouvelle édition des *Jours de Solitude*, nous lisons : « Pour

paraître prochainement : *Octave Pirmez, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, par ... Adolphe Siret !

C'est à pleurer !

\* \* \*

Voici le programme des concours de l'*Union Littéraire Belge* :

I. Deux concours sont ouverts, par les soins de l'*Union littéraire*, entre les écrivains belges, l'un pour une œuvre d'imagination inédite en prose d'au moins 200 pages d'impression, l'autre pour une œuvre poétique d'au moins 400 vers.

II. L'auteur de l'œuvre couronnée dans chacun de ces deux concours recevra un prix de cinq cents francs.

III. Les œuvres couronnées pourront être publiées par les soins de l'*Union littéraire*.

IV. Les pièces envoyées au concours seront appréciées par un jury composé de trois membres de l'*Union* que l'assemblée générale choisira parmi ceux qui auront été présentés par les concurrents.

V. Les pièces destinées au concours doivent être envoyées franco à M. P. Weisenbruch, trésorier de l'*Union littéraire belge*, 43, rue du Poinçon, à Bruxelles, avant le 1<sup>er</sup> novembre 1884.

VI. Le jury sera élu dans la séance de l'*Union* qui suivra la clôture du concours (séance de novembre 1884).

VII. Les auteurs ne signeront point leurs ouvrages. Ils inscriront sur leur manuscrit une devise qu'ils reproduiront sur un billet cacheté contenant leur nom et leur adresse. Ils y joindront les noms des trois membres de l'*Union* qu'ils désirent voir figurer au jury.

VIII. Les œuvres non couronnées seront rendues aux auteurs s'ils le désirent.

*La décision du jury sera proclamée dans l'une de premières séances de 1885.*

\* \* \*

L'influence de Rollinat semble être grande en province. Presque tous les

poètes qui, du fond de leur département, suivent le mouvement littéraire et de loin en loin éditent un volume, sont persuadés que le macabre est le summum de la modernité. M. Aug. Barrau, dont le talent n'est pas contestable, est tombé dans ce travers. Ses *Fleurs d'enfer*, quoiqu'il en dise, n'ont rien d'inférieur ; c'est là de l'enfer de foire, cher poète, avec des diables rouges dont on voit fort bien la ficelle, des chaudières en bois doré et des fourches de bazar ; c'est de l'enfantillage.

Mettre au service de ce bric-à-brac démodé une plume facile, une technique solide et une pensée de bon poète, c'est l'éternelle perle aux pourceaux. M. Barrau est un rêveur, un sentimental qui s'est trompé de route ; il n'est jamais trop tard pour rebrousser chemin et retrouver la bonne voie.

\* \* \*

Nous recevons la circulaire suivante :

MESSIEURS,

Depuis notre dernière séance nous avons reçu avec douleur plusieurs démissions, les motifs sont plus ou moins sérieux et la plupart personnels, il ne m'incombe pas de les critiquer. Je lis :

MM. JOHN DE KROM veut exclure LEGRIS et vice-versa,  
KROUTEPIN méprise LAVANTE et vice-versa,  
LISTOIRE dénigre LEPORTRAI et vice-versa,  
LEBRUN est brouillé avec LECLÈRE et vice-versa,  
LEGENRE déteste le PÉSAGE et vice-versa,  
LENOIR veut écarter LEBLANC et vice-versa,  
BLEROT ne veut pas de PIERRE PONSE et vice-versa, etc., etc.

MESSIEURS,

Comme le capitaine du navire qui sombre sous la puissance de la tempête, je

n'abandonne pas son poste et reste seul président d'une Société, il est vrai, mutilée et sans membres;

Mais à une Société qui disparaît une autre succède. Je fonde l'*Excelsior*, Société qui par son titre indique suffisamment les grandes aspirations de ses membres.

Montez, montez toujours : Voici quelques-uns de ses statuts et règlements :

ARTICLE PREMIER. — Il ne sera procéder à aucune élection. Seul je serai président.

ART. 2. — Tout le monde sera chargé à tour de rôle des écritures en général. (Le costume complet ne sera pas de rigueur.)

ART. 5. — Les membres entre eux formeront une commission à l'occasion des expositions.

ART. 4. — Les étrangers pourront être admis à exposer une œuvre sur la présentation d'un membre actif et vigilant.

ART. 5. — Les présentants constitueront une commission, tandis que la grande siégera sur les lieux du local.

ART. 6. — La salle du local devra être choisie de façon à ce que tout exposant ait ses œuvres à la cimaise.

ART. 7. — Le placement se fera à l'amiable; on se formera en rangs de deux et chacun placera l'œuvre ou les œuvres de son voisin au mieux de ses intérêts.

ART. 8. — Pour faciliter le placement, les diverses écoles devront se tenir ensemble; ainsi, les blancs avec les blancs, les noirs avec les noirs, les gris avec les gris et ainsi de suite.

ART. 9. — Pour éviter toute contestation, le jury, qui sera composé de tous les membres de la Société, sera tenu à décerner autant de médailles qu'il y aura d'exposants. Des démarches seront faites auprès du gouvernement afin d'obtenir l'autorisation de porter une décoration qui sera également remise à tous les membres sans exception.

ART. 10. — Une seule récompense honorifique sera tirée au sort (une couronne de laurier) et sera remise solennellement à l'heureux gagnant.

ART. 11. — Les œuvres destinées à la Loterie seront également tirées au sort.

ART. 12. — Il ne sera pas admis d'œuvres d'exposants décédés; les morts n'ont pas besoin d'exposition. En art il ne faut pas de morgue, fût-elle même espagnole.

ART. 15. — Les photographies peintes seront refusées sans merci ainsi que les peintures sur plats, pots ou vases quelconques.

ART. 14. — Sera exclu de la Société, tout artiste convaincu de jalousie à l'égard d'un camarade qui aura eu la chance de vendre une de ses œuvres.

De même que celui qui aura été entendu, dans la salle d'exposition, dénigrer l'œuvre d'un confrère en présence d'amateurs.

ART. 13. — Toute critique sera rigoureusement défendue dans les murs du local.

ART. 16. — Aucun artiste ne sera admis à faire partie de la Société l'*Excelsior* qui sera convaincu d'avoir d'autres moyens d'existence que le produit de ses broches.

ART. 17. — Il sera strictement défendu à l'auteur d'une œuvre peinte de la vendre à un particulier et de permettre à celui-ci de la signer et de l'exposer comme cela se pratique malheureusement sur une grande échelle, etc.

Le Président,  
PIERRE PONSE.

Comprends pas! Drôle tout de même!

\* \*

La maison Marpon et Flammarion vient d'éditer un nouveau volume destiné à faire un certain tapage dans le monde financier.

*Monsieur le Baron.*

Tel est le titre de ce roman sous lequel s'agitent des personnalités financières que le dernier krach a mises en vue. Les auteurs, MM. Alfred de Sauvenière et Alfred Hamm, se sont attachés à photographier les principales phases de la vie financière dans laquelle tant de personnages ont acquis une triste célébrité ces dernières années. Le haut et le bas monde de la Bourse y sont décrits avec une exactitude

qui frappera les hommes s'intéressant de près ou de loin au monde des affaires et de la finance.

*Monsieur le Baron* est le deuxième volume d'une série intitulée : *Scènes de la Vie financière*.

\* \*

*La nouvelle Revue* publie en ce moment un nouveau roman de notre collaborateur Paul Bourget. Titre : *Cruelle énigme*.

\* \*

Le *Gil Blas* a commencé la publication de *Germinal*, le nouveau roman d'Émile Zola.

\* \*

Pour paraître prochainement : Le *Salon* de Bruxelles, 1884, par M. Max Waller, avec une préface de Camille Lemonnier.

Les membres fondateurs de la *Jeune Belgique* qui désirent ce volume, le recevront gratuitement.

Edmond Picard vient de terminer une œuvre littéraire qui continue la série de ses *Scènes de la Vie judiciaire*. Elle a pour titre *Mon oncle le Jurisconsulte* et fait suite au *Paradoxe sur l'Avocat*, à la *Forge Roussel* et à l'*Amiral*. Elle paraîtra chez Larcier, immédiatement après le 13 octobre.

\* \*

L'auteur de la *Maison flamande*, mademoiselle Marguerite Van de Wiele, publie chez Charpentier *Lady Fauvette*, roman de mœurs anglaises. *Lady Fauvette* est un type de jeune fille ravissant de grâce légère, d'élégance native, qui se trouve bientôt aux prises avec les cruelles réalités de la vie. L'*Histoire d'un ménage*, récit plein de poésie et d'observation, complète ce volume qui peut être mis dans toutes les mains et dont le succès est assuré.

(Communiqué).

\* \*

*Monsieur Vénus*, par Rachilde et Francis Talman.

Il viendra un jour où *Charlot s'amuse* semblera un roman à l'eau de rose, et M. Bonnetain un descendant de Gessner. *Monsieur Vénus* l'éclipse déjà en partie. Et l'auteur, s'il faut ajouter foi à certaines indiscretions, serait une jeune fille de vingt-trois ans. Si les femmes s'en mêlent, le moment *physiologique* est proche, et le malheureux Pégase, bouchonné par elles avec du gingembre, va prendre le mors aux dents et piétiner tout sous ses sabots.

La littérature est comme Vénus : elle est devenue callypige !

\* \*

*La légende du Parnasse contemporain*, par Catulle Mendès.

Ceci est un livre durable. Le premier, Catulle Mendès y complète l'histoire de la littérature romantique par celle du groupe que l'on a nommé le Parnasse. Ce sont quatre conférences données par le poète en la salle des Capucines ; donc un livre parlé auquel ne manque que le geste exquis de Mendès et sa voix aux sonorités d'or. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner le sommaire de ces causeries :

1<sup>re</sup> CONFÉRENCE : Les Parnassiens. Albert Glatigny. — 2<sup>e</sup> CONFÉRENCE : *La Revue fantaisiste*, Richard Wagner, Léon Cladel, Charles Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Sully-Prudhomme, *Nana* et les naturalistes, *le Roman d'une Nuit*. — 3<sup>e</sup> CONFÉRENCE : Catulle Mendès, Albert Mérat, Léon Valade, François Coppée, Leconte de Lisle. — 4<sup>e</sup> CONFÉRENCE : *Le Parnasse contemporain*, Alphonse Lemerre, Gabriel Marc, Léon Dièrx, José-Maria de Hérédia, Catulle Mendès, Ernest d'Hervilly, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Armand Silvestre.

\* \*

*L'Ane à Tomy*, par Paul Combes (Bibliothèque Gilon). L'ineffable calembour que porte là, à son frontispice, le nouveau livre de la féconde, de l'interminable bibliothèque Gilon ! Un brave papa, M. Monteil, a donné à son fils Tomy, gamin de douze ans, un baudet superbe ; com-

ment ce paisible animal donna l'occasion à l'excellent père d'enseigner l'anatomie à son fils, nos lecteurs s'en battent l'œil, je suppose. M. Combes a su trouver là, pour-tant, un thème suffisant pour assouvir sa rage de vulgarisation, une maladie qui sévit ferme, comme chacun sait.

Ne soyons pas méchant ; malgré le ton enfantin quelque peu agaçant du dialogue, il y a là un composé des grandes lignes de l'anatomie qui ne manque ni de pittoresque, ni d'intérêt, ni même d'exactitude. Un peu de brouillard seulement dans la description et la physiologie du système nerveux ; mais, dame, quand on veut faire ingérer ces choses à un enfant de douze ans !

Par exemple, il n'y a pas à dire, les dernières pages sont absolument burlesques ; cette apothéose du soleil devant lequel M. Combes se prosterne dévotement, est unique en son genre ! Ce soleil, père de la vie, *créateur* de toutes choses : matière, esprit et intelligence !

» Nous sommes les fils du soleil ! » (*sic*).

Voyons, voyons, M. Combes, est-ce bien sérieux ? Qui nous disait donc que je ne sais quelles peuplades antiques adoraient le soleil ? M. Combes voudrait-il rétablir ce culte ? Si c'est là ce qu'il veut, il faut avouer que certaines gens se font une singulière idée du « progrès. »

Sous ce titre *Mes Croyances*, M. Célestin Demblon, l'auteur des *Contes mélancoliques*, publie chez Larcier un volume de politique, de littérature et de pédagogie. La politique ne nous regarde pas et la pédagogie nous intéresse peu.

Dans la partie littéraire nous notons une étude sur Joseph Demoulin, un écrivain liégeois que nous ne connaissions que de nom, une autre sur *un Mâle et le Mort*, sur *Thérèse Monique, la Belgique*, de Camille Lemonnier, un compte-rendu de la belle manifestation faite à notre grand frère, et dans lequel M. Demblon néglige de dire par qui furent prises les initiatives, puis divers articles parus dans des journaux, sur la gaffe de M. Ménard à propos

des nouvelles fables de La Fontaine, sur Emile Zola, Léon Cladel et Gustave Flaubert ; ce sont là plutôt des pages de colonnes que des pages de livre. M. Demblon attache, semble-t-il, trop d'importance à tout ce qu'il écrit ; le moindre articulet lui paraît digne d'être conservé dans la châsse du volume ; il a tort ; il faut brûler beaucoup avant de se livrer aux mains des typographes. Cela n'empêche pas *Mes Croyances* d'être un livre intéressant et bien fait qui aura son importance pour l'histoire de notre temps. Que l'écrivain continue, qu'il modernise sa forme et nous aurons dans le roman qu'il nous annonce, *Au Haméau*, une œuvre bonne et robuste.

\* \* \*

Vient de paraître : *Annuaire du Conservatoire royal de Musique de Bruxelles* (8<sup>e</sup> année).

\* \* \*

Emile Zola réédite chez Charpentier son premier livre : *Les Mystères de Marseille* qui parut en 1867 comme feuilleton du *Messager de Provence*. Il n'y a pas à parler de la valeur de l'œuvre, elle n'en a pas ; c'est un roman mélodramatique fait à la diable et que le maître ne réédite que pour prouver qu'il ne rougit pas de son passé. *Les Mystères de Marseille* ont été écrits au début de la carrière rebutante des Lettres alors que l'estomac donne des gifles au grand Art ; ils ne sont ni meilleur ni plus mauvais que tout autre roman feuilleton de la même espèce, et le livre a au moins ce côté intéressant de montrer comment a débuté celui qui est entré déjà dans la gloire. Lui qui aime les documents, il en donne un qui servira à l'histoire. Il a raison.

\* \* \*

Vient de paraître chez Ghio à Paris : *Ruades et Caresses* poésies par M. Georges Bertal, de mauvais vers.

Dans la bibliothèque Gilon : *L'Instruction supérieure de la femme*, par L. Trausenster.

NEMO.

VIENT DE PARAÎTRE :

# MES CROYANCES

PAR

CÉLESTIN DEMBLON

Un volume. F. LARCIER : 3 fr. 50

---

---

POUR PARAÎTRE LE 1<sup>er</sup> OCTOBRE

# PIERROT LUNAIRE

PAR

ALBERT GIRAUD

Un volume. Alphonse Lemerre : fr. 2-00

---

---

# L'ART MODERNE

*PARAISSANT LE DIMANCHE*

Revue critique des Arts et de la Littérature

ABONNEMENTS :

**10 francs par an.**

BUREAUX :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

---

---

# GIL BLAS

Journal Quotidien

PARIS, 16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS

*Publie* GERMINAL, *par* EMILE ZOLA.

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 francs

*EN VENTE PARTOUT*



EDOUARD MAHEU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
BRUXELLES, — 18, Rue des Sables. 18, — BRUXELLES

---

VIENT DE PARAITRE  
DU  
**MOLOCHISME JUIF**

ÉTUDES CRITIQUES & PHILOSOPHIQUES

PAR

GUSTAVE TRIDON

AVOCAT

Ancien membre de l'Assemblée Nationale, de la Commune de Paris,  
du Comité de Salut Public, etc.

UN VOLUME, GRAND IN-8°, DE 272 PAGES

Prix : **Cinq francs**

Cette œuvre posthume est une des plus curieuses sur la matière

*ENVOI EN PROVINCE CONTRE MANDAT-POSTE*

---

**HUMANITÉS COMPLÈTES**

*à domicile (en trois années)*

**PRÉPARATION AUX EXAMENS**

de

**PHILOSOPHIE & LETTRES**

Cours et Répétitions particulières de latin, philosophie, littérature, etc.

*NOMBREUX SUCCÈS OBTENUS AUX EXAMENS*

(18 passés avec grand succès sur 20 élèves présentés aux examens de 1883-84)

**EXAMEN de SECRÉTAIRE DE LÉGATION**

Cours et leçons particulières d'anglais et d'italien.

**Conversation, rammaire, Traduction, Rédaction, Littérature.**

*S'adresser à R. BENHAM, professeur, 170, rue Jourdan (Porte Louise).*

---

Bruxelles. — Imprimerie ED. MAHEU, 18, rue des Sables.

LA  
JEUNE BELGIQUE

---

SOMMAIRE :

LA JEUNE BELGIQUE . . . . .	LA JEUNE BELGIQUE.
LES MOINES . . . . .	EMILE VERHAEREN.
GRETA FRIEDMANN ( <i>Fin</i> ) . . . . .	MAX WALLER.
VERS . . . . .	GEORGES KHNOPFF.
CHRONIQUE ARTISTIQUE . . . . .	G. DE GRAEF.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE . . . . .	ALBERT GIRAUD.
MEMENTO . . . . .	NEMO.

TABLE DES MATIÈRES.



BRUXELLES

*Bureaux : 80, RUE BOSQUET, 80*

—  
1884

# LA JEUNE BELGIQUE

BELGIQUE : UN AN : 5 FRANCS. — ÉTRANGER : UN AN : 7 FRANCS

*Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> janvier*

---

Notre prochain numéro, orné d'un superbe frontispice à l'eau-forte de M. JEAN BAUDUIN, paraîtra le 1<sup>er</sup> janvier 1885. Nous le retardons ainsi de quinze jours afin de régulariser notre périodicité et de donner plus de soin à ce numéro qui sera plein de bonnes surprises littéraires et artistiques.

---

NOUS LANÇONS DÈS AUJOURD'HUI NOS QUITTANCES DE RENOUVELLEMENT. Nous espérons que nos abonnés leur feront bon accueil et qu'aucun ne désertera la maison qu'il a aidé à construire. Nous les en remercierons en faisant pour notre chère Revue de nouveaux sacrifices afin de la rendre plus brillante et plus digne de nos amis.

---

Nous donnerons dans notre numéro de luxe la première partie d'une œuvre inédite et anonyme dont la presse littéraire s'est déjà vivement occupée. Elle est intitulée :

## F L E M M - O S O

et sera un des grands attraits de notre année prochaine.

---

*L'Art Moderne* vient de publier sous ce titre : *Jeunes-France* d'autrefois, *Jeunes-Belgique* d'aujourd'hui, deux articles critiques auxquels nous répondrons dans notre prochain numéro.

---

Ceux de nos abonnés à la collection desquels manquent certains numéros de la *Jeune Belgique*, sont priés de nous le faire savoir. Ces numéros leur seront envoyés gratuitement. — A l'avenir, le service des envois n'aura plus à subir d'irrégularité.

---

Nous prions les personnes qui nous ont fait au moins quinze abonnements de vouloir bien nous le faire savoir par carte-correspondance afin que nous établissions exactement la liste de nos membres fondateurs. Ceux-ci sont nombreux, ils se sont donné de la peine pour nous soutenir dans notre bataille contre les officiels et contre les vieux gâteaux de la littérature. Qu'ils reçoivent notre poignée de main. Bataillons encore et toujours, en hardis par la fière devise à laquelle nous n'avons point failli : » NE CRAINS. »



## LA JEUNE BELGIQUE

---

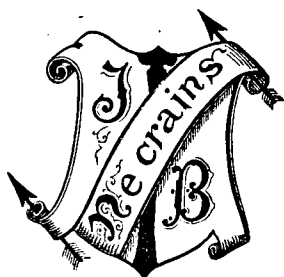
**O**N a dit que trois années de vie pour une revue, c'est la vie éternelle. Nous répondions naguère à cela : « Ainsi soit-il. » Nous pouvons dire aujourd'hui : *Ainsi est.* *La Jeune Belgique* est désormais reconnue comme l'organe de tous ceux qui font, dans notre pays, de l'Art libre. Elle existe, puisqu'on la combat, puisqu'on la discute, puisqu'on la craint, puisqu'on l'insulte. Autour d'elle — on l'a vu par l'admirable liste d'adhérents au banquet Lemonnier — autour d'elle se sont groupées les sympathies des artistes vrais et sincères, prêts comme elle à lutter pour la défense du Beau.

Le groupe, qui est fier de s'appeler le groupe des Jeunes Belgique, n'a point chômé pendant cette année et la récolte des livres est abondante. C'est *La Belgique* de Camille Lemonnier, cette large et grandiose description de notre sol, *Ni Chair ni Poisson*, cette gracieuse œuvre de jeunesse; c'est *l'Hiver Mondain* de Georges Rodenbach, l'œuvre originale et fine du plus précieux de nos poètes; ce sont les *Kermesses*

bellement dites par notre vigoureux poldérien Eekhoud; *Pierrot Lunaire* enfin, la subtile et pénétrante série bergamasque d'Albert Giraud. Et à ces livres qui sont tous d'une originalité différente, tous empreints d'un idéal personnel, s'en ajoutent d'autres dont les titres sont déjà lancés : *l'Hystérique* et *l'Usine*, de Camille Lemonnier, la *Jeunesse Blanche*, de Rodenbach; les *Rêves*, de Georges Khnopff, la *Greta Friedmann*, de Max Waller, les *Moines*, de Verhaeren, *Mon Oncle le Jurisconsulte*, d'Edmond Picard, d'autres et d'autres encore témoignant d'un labeur interrompu.

L'année nouvelle s'ouvre; elle sera belle et plantureuse. *Ne crains!* Ne craignons point. Si nos ennemis sont nombreux, nous avons beaucoup d'amis, et toujours et encore nous les appelons à nous pour qu'ils nous soutiennent et nous tendent leur main comme nous leur tendons la nôtre.

LA JEUNE BELGIQUE.





# LES MOINES

## RENTRÉE DES FRÈRES HOSPITALIERS

### I

*A Edmond Picard.*

**Q**N dirait que le site entier sous un lissoir  
Se lustre, et dans les lacs voisins se reverbère;  
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,  
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,  
Feu de cierge dont on n'aperçoit le flambeau,  
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau  
Où le courant la lave avec une onde lente.

A travers les champs d'or s'en va se déroulant  
La route dont l'averse a lamé les ornières,  
Elle longe les noirs massifs des sapinières  
Et sur son parcours gris micasse un éclat blanc.

Au loin scintille encor une lucarne ronde  
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans le pignon rongé :  
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,  
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,  
Rien — le site vêtu d'une paix métallique  
Semble enfermer en lui, comme une basilique,  
La présence muette et nocturne de Dieu.

### II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,  
Après secours portés aux malades des bourgs,  
Aux remueurs cassés de sols et de labours,  
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabattaires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux  
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne,  
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne  
Sans qu'on lave leur corps et qu'on ferme leurs yeux.

Aux mendiants mordus de misères avides,  
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus  
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus,  
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,  
Faisant songer au temps des jeunesses bibliques  
Où l'on voyait errer des géants angéliques  
En longs manteaux de lin dans l'or pâli des soirs.

### III

Mais sonnent brusquement de secs tintins de cloche  
Qui cassent du silence à coups de battant clair  
Par-dessus les hameaux, jetant à travers l'air  
Un long appel qui loin parmi l'écho ricoche.

Ils redisent que c'est le moment justicier  
Où les moines s'en vont au chœur chanter ténèbres  
Et promener sur leurs consciences funèbres  
De froids regards et des remords en points d'acier.

Et les voici priant tous ceux dont la journée  
S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,  
Ceux dont l'esprit sur les textes préceptoraux  
S'épand comme un reflet de lumière inclinée.

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu  
L'âme voyante et dont la peau blême et collante  
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,  
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,  
Après visite faite aux malheureux des bourgs,  
Aux remueurs cassés de sols et de labours,  
Aux gueux chrétiens qui vont mourrir, aux grabattaires,

A leurs frères priant, disent, à lente voix,  
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de campagne,  
Il est un moribond que nul pleur n'accompagne,  
Et qu'il faut supplier au chœur le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides  
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus  
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus,  
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, l'âme en regrets, l'esprit rêveur,  
Envoient vers Dieu les chants du soir en ambassades  
Pour qu'il soit tout pardon aux gueux chrétiens malades  
Et qu'ils meurent les yeux tournés vers le Seigneur.

---

## MOINE SAUVAGE

---



**O**N trouve encor de grands moines que l'on croirait  
Sortis de la nocturne horreur d'une forêt.  
Ils vivent ignorés dans de vieux monastères,  
Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères.

Et l'épouvantement des grands bois résineux  
Roule avec sa tempête et sa terreur en eux.

Leur barbe flotte au vent comme un taillis de verne,  
Et leur œil est luisant comme une eau de caverne.

Et leur grand corps drapé des longs plis de leur froc  
Semble surgir debout dans les parois d'un roc.



Eux seuls parmi ces temps de grandeur outragée  
Ont maintenu debout leur âme ensauvagée.

Leur esprit hérissé comme un buisson de fer,  
N'a jamais remué qu'à la peur de l'enfer.

Ils n'ont jamais compris qu'un Dieu porteur de foudre  
Et cassant l'univers que rien ne peut absoudre;

Et des vieux christes hagards, horribles, écumants  
Tels que les ont grandis les maîtres allemands,

Avec la tête en loque et les mains large-ouvertes;  
Et les deux pieds crispés autour de leurs croix vertes

Et les saints à genoux sous un feu de tourment  
Qui leur brûlait les os et les chairs lentement;

Et les vierges, dans les cirques et les batailles,  
Donnant aux lions roux à lécher leurs entrailles;

Et les pénitents noirs qui les yeux sur le pain  
Se laissent, dans leur nuit rouge, mourir de faim.

Et tels s'useront-ils dans de vieux monastères  
Au fond du cloître ainsi que des marbres austères.

---

## MOINE FÉODAL

---



'AUTRES, fils de barons et de princes royaux,  
Conservent tout altiers les orgueils féodaux.

On les établit chefs de larges monastères  
Et leurs noms resplendit dans les gloires austères.

Ils ont, comme jadis l'aïeul avait sa tour,  
Leur cloître pour manoir et leurs moines pour cour.

Ils s'assoient dans les plis cassés droit de leurs bures,  
Tels que des chevaliers dans l'acier des armures.

Ils portent devant eux leur grande crosse en buis,  
Majestueusement comme un glaive conquis.

Ils parlent au chapitre en justiciers gothiques,  
Et leur arrêt confond les pénitents mystiques,

Ils rêvent de combats dont Dieu serait le prix  
Et de guerre menée à coup de crucifix.

Ils sont les gardiens blancs des chrétiennes idées  
Qui restent au couchant sur le monde accoudées.

Ils vivent sans sortir de leur rêve infécond,  
Mais ce rêve est si haut qu'on ne voit pas leur front.

Leur chimère grandit et monte avec leur âge  
Et monte d'autant plus qu'on la cingle et l'outrage.

Et jusqu'au bout leur foi luira d'un feu vermeil  
Comme un monument d'or ouvert dans le soleil.

---

## SOIRS RELIGIEUX

---



LE déclin du soleil étend jusqu'aux lointains  
Son silence et sa paix que nul bruit net ne plisse,  
Les choses sont d'aspect photographique et lisse  
Et se détaillent clair sur des fonds byzantins.

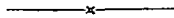
L'averse a sabré l'air de sa pluie et sa grêle,  
Et voici que le ciel luit comme un parvis bleu,  
Et que c'est l'heure où meurt à l'occident le feu  
Où l'argent de la nuit à l'or du jour se mêle.

Sur l'horizon plus rien ne marque, si ce n'est  
Une allée immobile et géante de chênes  
Se prolongeant d'un trait jusqu'aux fermes prochaines  
Le long des champs en friche et des coins de genêt.

Ces arbres vont — ainsi des moines mortuaires  
Qui passeraient, le cœur assombri par les soirs,  
Comme jadis partaient les longs pénitents noirs  
Péleriner, là-bas, vers d'anciens sanctuaires.

Et la route d'amont toute large s'ouvrant  
Sur le couchant rougi comme un plant de pivoines.  
A voir ces arbres nus, à voir passer ces moines,  
On dirait qu'ils s'en vont ce soir, en double rang,

Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence;  
Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin  
Semblent les feux de grandes cierges, tenus en main,  
Dont on ne verrait par monter la tige immense.



## CROQUIS DE CLOITRE

—

I



LE chœur, alors qu'il est vide et silencieux,  
Et qu'un recueillement sur les choses s'embrume,  
Conserve encor dans l'air que l'encens bleu parfume  
Comme un frisson épars des hymnes spacieux.

La gravité des grands versets sentencieux  
Reste debout comme un marteau sur une enclume,  
Et les anticanes d'or, plus blanches que l'écume,  
Ouvrent encore leur aile aux chants audacieux.

On les entend frémir et passer sur son âme  
Et c'est leur vol qui fait que vacille la flamme  
Devant le tabernacle, — et que les saints sculptés

Gardent au creux des murs leurs poses extatiques,  
Comme s'ils entendaient toujours les grands cantiques  
Autour de leur prière en sourdine chantés.

## II

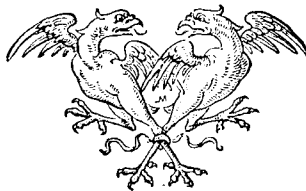
A pleine voix — midi soleillant au dehors  
Et les champs reposant — les nones sont chantées  
Dans un balancement de phrases répétées  
Et hantantes comme un rappel de grands remords.

Et peu à peu les chants prennent de tels essors,  
Les antiennes sont sur de tels vols portées  
A travers l'ouragan des notes exaltées  
Que tremblent les vitraux au fond des corridors.

Le jour tombe en draps clairs et blancs par les fenêtres :  
On dirait voir pendus de grands manteaux de prêtres  
A des clous de soleil. Mais soudain, lentement

Les moines dans le chœur taisent leurs mélodies  
Et, pendant le repos entre deux psalmodies,  
Il vient de la campagne un lointain meuglement.

ÉMILE VERHAEREN





# GRETA FRIEDMANN

(FRAGMENTS)

—

## CHAPITRE IV

—

### I

Lorsque le moine fut parti, Greta songea longuement à ce qu'il avait dit. Elle ne comprit pas qu'elle se fût laissée aller à ternir d'une ombre sa joie, et s'accusa d'ingratitude envers Ferrias. Ne l'entourait-il pas toujours des mêmes tendresses, avait-il jamais failli? Parfois il semblait oublier qu'elle existait, perdu dans son livre qui de jour en jour prenait une forme décisive, une unité qu'il polissait sans cesse d'avantage. Mais lorsque, fatigué de la tâche prolongée tard dans le silence des nuits, les yeux cernés et la gorge sèche, il relevait la tête et dégageait son esprit de l'œuvre inachevée, il avait pour Greta une sollicitude paternelle qui ne se démentait pas. Il lui parlait avec une gravité douce, continuant son sacerdoce artistique, lui lisant les pages les plus envolées des poètes et souriant de la voir de plus en plus éclairée à la rayonnante lumière du Beau.

Pendant la période qui suivit la visite de Marius, elle fut heureuse et insouciante, mais une gêne semblait de loin en loin la tourmenter comme si un poids occulte eût pesé sur son cœur. Des ressouvenances vagues de choses qui ne sont plus lui donnèrent des songeries dont elle ne saisissait point la cause, et parfois elle se rappelait ce mot qu'elle avait dit un jour, sans en bien comprendre tout le sens :

— Ne regrette-t-on pas toujours quelque chose ?

Ce quelque chose que sans le connaître elle regrettait, c'était le ciel de sa jeunesse; et, comme la fleur transplantée se fane, elle languissait de l'air aspiré.

Lorsque accroché à la Fée verte, l'homme a, pendant de longs mois dégusté ses poisons, quand l'absinthe bien-aimée a fait trembler ses phalanges, allumé dans ses yeux les flammes folles de l'hallucination et subtilisé ses sens, il peut, par une volonté violente, rejeter loin de lui la

passion qui le tue. Mais que, presque guéri, il boive par faiblesse une seule goutte de la liqueur amère, l'ivresse remontera à son cerveau, *l'ivresse des anciennes absinthes*, et les visions de la névrose reviendront, et ses mains trembleront encore et son esprit de nouveau sera saisi par le poison vert — irrémédiablement.

Ainsi, lorsque Greta se rappelait une minute de son passé, tout le passé revenait, tournoyait autour d'elle, l'accablait de ses douloureuses évocations, et l'enfant souffrait d'être ingrate à l'aimé dont une force irrésistible l'éloignait d'heure en heure.

A présent elle évitait Jacques pour qu'il ne vît point qu'elle avait pleuré ; ses meilleurs instants furent ceux où elle restait seule, quand tout bruit s'éteignait et que Jacques dans son cabinet de travail souffrait son livre ; elle pensait alors aux époques abolies, ne résistant une minute parfois, que pour se replonger bientôt dans son ivresse du lointain et son bonheur d'autrefois.

Jacques ne s'aperçut pas tout de suite de cette transformation qui s'opérait avec une vertigineuse rapidité ; il attribuait le mutisme de Greta au travail lent qu'il croyait avoir provoqué par son initiation, et sans se préoccuper de voir sa femme pensive, il laissait au temps le soin de dissiper son trouble.

Lorsque son livre fut achevé, Ferrias éprouva un irrésistible besoin de se détendre, de se reposer de son œuvre, et proposa à Greta, un soir, d'aller passer la saison à Ostende.

— A Ostende, fit-elle avec une moue, il y a tant de monde là ; il y a mieux à trouver ; tiens, ajouta-t-elle en éclatant d'un rire faux, si nous allions plutôt à Bonn !

Jacques pâlit ; ce seul nom de Bonn lui rappelait la scène la plus poignante de sa vie, la scène qu'avec acharnement il avait voulu arracher de sa mémoire. La nuit sombre du départ descendait à ce mot dans tout lui-même, et il eut horreur du souvenir, du remords éveillés soudain par celle qui eût, comme lui, dû l'effacer d'un coup d'oubli.

Il regarda Greta, et, se levant, dit *non*, d'une voix dure. Puis il quitta la chambre sans rien ajouter.

## II

Dès ce soir, Ferrias se renferma, le cœur meurtri, la joie éteinte. Ni aversion, ni révolte : le découragement seul de s'être trompé et de n'y

rien pouvoir. Il reprit le manuscrit qu'il avait abandonné, et se mit à le remanier, à le bouleverser. Il y jeta les bouffées de désespoir qui souvent l'enveloppaient aux heures vespérales ; il se sonda plus encore, écrivit avec le sang de son cœur et le fiel de ses dégoûts. Son livre peu à peu devint le poème de la solitude, le chant douloureux de l'illusion brisée.

Comme certains nocturnes de Chopin, ce fut une œuvre de douceur au milieu de laquelle, ainsi qu'en des spasmes, râlaient des amertumes funèbres. Désormais il ne songea plus à publier ce roman devenu inégal, fou, détraqué. Il en avait l'égoïsme et relisait avec une intense volupté les pages où il se retrouvait, comparant son existence à une plante rare dont les fleurs, superbes d'abord et royalement ouvertes sous le ciel, se seraient effeuillées en une nuit de froidure.

C'étaient encore des pages gaies qu'il avait laissées intactes et dans lesquelles toute une joie débordait, un hosanna à la vie, à la gloire.

Un passage inachevé disait :

« Bonheur ! je t'ai trouvée, ma Blonde, toi que j'ai tant cherchée et que j'appelais, et qui ne venais pas ; je t'ai trouvée, toi l'Enfant que je voyais au fond de moi-même et dont la main dans l'ombre venait me caresser dans mes nuits de dégoût et de mélancolie. Je t'ai trouvée, ma Vierge, ma Chaste, ma Bien aimée, et nous serons l'un à l'autre dans le temps de l'avenir. Bonheur ! Sois bénie et sois adorée ; je trouverai pour te parler des mots qui seront doux comme des musiques et subtils comme des parfums ; je t'aimerai comme un oiseau dont les ailes sont fragiles, et mon cœur, ce papillon fixé par une épingle à ton cœur, inventera pour toi des joies inconnues de tendresse caressante et délectable.

« Je t'ai trouvée, ma Pure ! toi qui laveras mon âme du passé et reposeras mon être des fatigues de la vie évolue. Va, je serai bon, parce que ma bonté me vaudra tes sourires ; je serai pur, parce que je voudrai ressembler à ta blancheur ; je tuerai ma jeunesse pour faire vivre à tes yeux pers l'homme que peut-être tu as baisé dans tes rêves de jeune fille, — et je viendrai à toi, ma Bien aimée, et je te dirai :

« Je suis là ! Dis-moi quelle langue je dois te parler, et pour toi je découvrirai des idiomes plus assoupis que le bruit du vent dans les feuilles et des cigales dans les blés. Je fouillerai tous les dialectes et j'improviserai des phrases si berçantes que tu me diras de clore mes lèvres pour ne point mourir de leur mystique volupté.

« Dis-moi de me mettre à tes pieds, et je te regarderai dans les yeux

et nous nous parlerons sans rien dire, ô Greta! Gretchen! et les mots que nous ne prononcerons pas auront des rayonnements d'étoiles, et nous croirons entendre de lointaines mélodies voilées et rêveuses.....

« Viens! je t'ai attendue si longtemps et si longtemps appelée. Je criais ton nom dans le silence de mes spleens, et ta voix ne répondait pas à ma voix.

« Et maintenant, ma Perle, te voilà. Tes yeux se sont abaissés sur moi, tu m'as dit : je suis Tienne.

« Sois ma Fiancée, ma blanche Fiancée à toujours, et que ces mots, que je prononce ainsi qu'une prière aux Madones, aille à tes lèvres comme l'éternel baiser de mes joies! »

Et lorsque Jacques Ferrias relisait ces pages, la nuit solitaire entendait ses sanglots.

### III

. . . . .  
« Croyez-moi, mon pauvre ami, le temps et la débauche sont deux grands remèdes ; le cœur s'engourdit à la longue, et c'est alors qu'on ne souffre plus. Cette vérité n'est pas neuve, et je reconnais qu'Alfred de Musset vous l'eût beaucoup mieux accommodée ; mais de tous les vieux adages que, de génération en génération, les hommes se repassent, celui-là est un des plus immortellement vrais. Cet amour pur que vous rêvez est une fiction comme l'amitié ; oubliez celle que vous aimez pour une coëreuse. Cette femme idéale vous échappe ; éprenez-vous d'une fille de cirque qui aura de belles formes.

« Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de morale, rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigné de respecter ; il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissances possibles, en attendant l'épouvante finale qui est la mort.

« Les vraies misères, ce sont les maladies, les laidours et la vieillesse ; ni vous ni moi, nous n'avons ces misères-là ; nous pouvons avoir encore une foule de maitresses, et jouir de la vie.

« Je vais vous ouvrir mon cœur, vous faire ma profession de foi :

« J'ai pour règle de conduite de faire toujours ce qui me plaît, en dépit de toute moralité, de toute convention sociale. Je ne crois à rien ni à personne, je n'aime personne ni rien ; je n'ai ni foi ni espérance.



« J'ai mis vingt-sept ans à en venir-là ; si je suis tombé plus bas que la moyenne des hommes, j'étais aussi parti de plus haut.... »

(AZIYADÉ. *Extrait des notes et lettres  
d'un lieutenant de la marine anglaise*).

Ferrias lut très lentement ce passage et demeura pensif....

#### IV

« Le temps et la débauche sont deux grands remèdes. »

Est-ce vrai ? N'est-ce pas vrai ?

J'ignore...

Nos rêves, partis du cœur, se sont envolés dans la nuit et nous ne souffrons plus vraiment que lorsque ce cœur arraché de nos poitrines les a suivis, ces rêves, par delà les espaces sans bornes où rien n'existe, où rien ne vit, où rien ne sent...

Ne plus sentir. Être comme les statues de marbre qui, dressées pour toujours en haut des colonnes, regardent sans cesse d'un œil qui ne voit point, quelque chose là-bas, dans l'infini.

Ou bien sentir, mais sentir par le corps, ainsi que les bêtes, s'assouvir dans les caresses matérielles qui font la tête lourde et suscitent aux longs sommeils qu'aucun rêve ne trouble. Laisser filtrer goutte à goutte de soi-même l'intelligence et ne plus dire qu'un mot : C'est bon !

\* \* \*

Dans une immense forêt, où la lumière diaphane les feuilles, où toutes les vies cachées ont l'air de sommeiller sans voix et sans bruit, où l'automne tiède et mélancolique frissonne dans le rêve isolé des branches, — m'anéantir, me mêler aux feuilles mortes au milieu d'une clairière, être enseveli sous les larmes jaunes des arbres, et ne plus être, participer à l'évolution des choses, m'éparpiller un soir d'hiver lorsque la rafale fera tourbillonner la neige parmi les débris où j'aurai reposé mon corps, être parcelle et faire le voyage infini pour renaître où les brises me porteront, dans la sève d'un radieux printemps nouveau....

\* \* \*

Pourquoi Werther s'est-il brûlé la cervelle, puisque cela fait mal ?

\* \* \*

Est-ce que je souffre ? C'est doux de souffrir pour causer avec soi-même et se dire : « Je te plains. »

\* \* \*

C'est ce soir la reprise de *Sigurd*... pourvu qu'il y ait encore de la place !

« La Walkyrie est ta conquête  
Et ne crains pas qu'elle regrette  
Près—è—de toi les palais des cieux. »

\* \* \*

La vie, qu'est-ce ? *Sursum corda* pour les uns, *Sursum cauda* pour les autres.

\* \* \*

Il n'y a rien de plus simple que de faire des mots.

\* \* \*

Je suis fatigué, je n'irai pas à *Sigurd*. « La Walkyrie...

## V

Délaissée par sa faute, Greta ne se plaignit pas. Au contraire elle aimait sa solitude. A présent, elle restait de longues heures, silencieuse, regardant un point à l'horizon, fixement, avec le chimérique espoir de faire venir vers elle par un intense effort, un peu du paysage, un peu du home qu'elle ne pouvait revoir. Elle se disait aussi des mots allemands, d'une voix très assourdie pour leur donner plus de douceur, s'écoutant dans l'ombre comme si d'invisibles amis fussent-là, près de son oreille, à lui chuchoter des choses tendres et mélancoliques. Puis elle allait au piano et jouait des phrases de Beethoven alternées à des phrases de Strauss, voulant, par la magie des gammes, par la plainte des accords, par la cadence du rythme, fondre l'âme du maître sombre des symphonies à l'âme du maestro joyeux des valse.

Un soir — à la clarté jaune du soleil qui venait de disparaître der-

rière les toits — Greta songeait, perdue dans son obsédant rêve, le regard immobilisé, le corps anéanti dans une prostration désolée, lorsque tout à coup, éveillée en sursaut, elle tendit l'oreille. De la rue un son criard montait, une complainte d'orgue de barbarie vinaigrant des notes tantôt claires et dures, tantôt ronflantes, plaintives presque...

Et c'était l'air du Rhin, le « Loreley-Lied » dont les phrases, à travers le burlesque instrument qui les psalmodiait, lui pénétraient pourtant l'âme de leur sanglot. Tout revenait encore, Gott! Gott! Elend! comme un appel de la terre aimée, une plainte d'absente, un soupir de mère qui agonise et supplie. Loreley! oh! Loreley! roche grise qui baigne les pieds de pierre dans l'eau verte du Rhin, Loreley! nymphe mystique, blonde nymphe d'Allemagne, Loreley! toi qui déroules ta chevelure d'or clair et que le pêcheur contemple, en extase! Loreley! Loreley!

La musique allait, gémissante, avec des notes fausses qui giglaient, qui se cassaient comme des cordes, des sifflements de cœur qui se brise, des râles de mélodies qui meurent, Loreley! des crépitements, des saccades, qui s'entrecoupaient de longues notes plaintives, Loreley, Là-bas, loin dans le passé, dans l'inoubliable! mon Dieu! mon Dieu! pitié! pitié!

Et le bonhomme tournait, tournait toujours sa mécanique, remuant et perçant comme une vrille l'âme de Greta, de Greta Friedmann, de Greta l'Allemande!

Cet air semblait un cri lointain venu des rochers pensifs de la patrie; un large éclair traversa la pensée de Greta, lui montrant dans une nappe de lumière blanche, le pays, les heures évouées, les promenades lentes sous les tilleuls et sous les grands marronniers des jardins, les musiques enveloppantes ainsi que des fumées de mélodie, et voguant en longues bandes parmi les feuilles remuées aux brises...

Alors, tout n'était que douceur, que simplicité, que calme vie à travers une nature apaisée et reposante. Les montagnes baisées par les nues roses, le fleuve aux eaux roulées mollement, les pierres écroulées et verdies de mousse, les radeaux descendant le Rhin d'une allée insensible et paresseuse, toutes ces choses abandonnées et non revues s'évoquaient à la jeune femme dans un demi-jour d'automne, poétisées par la distance et purifiées par le temps. Ses souvenirs s'étaient fondus en elle, et, pour son esprit mélancolisé par une inexprimable nostalgie, il semblait que les ballades, les poésies mystérieuses, les peintures pâlies, les musiques traînantes fussent la réalité, cette réalité disparue et transformée par un long et douloureux regret.

Ce *Loreley-Lied*, elle souvenait si bien de l'avoir entendu par l'orchestre des concerts de chaque semaine, sous les arbres du *Kley-Garten*. Elle entendait encore les violons chevrotant comme un être humain qui pleure et donnant à la simple musique de Silcher l'intense émotion des ballades ; avec eux elle avait dit en sourdine, les dolentes paroles de Heine : — « Je ne sais pourquoi je suis si triste.... L'air est glacé, le jour s'efface, le Rhin coule doucement et les pointes des montagnes disparaissent dans la nuit qui tombe.... »

« Je ne sais pourquoi je suis si triste!.... »

— Parce que les douceurs mortes ne revivront point et que la solitude désole mon âme....

« La nymphe adorable est assise au faite de la roche, sa tunique lumineuse rayonne, elle déroule ses cheveux d'or.... »

— Qu'avait-elle encore à faire au monde, seule, avec l'étreinte de ses peines ? pourquoi n'irait-elle pas au delà de la vie, dans le rêve phosphorescent des étoiles et la neige diaphane des voies lactées, pleurer ses amours anéanties et ses joies finies ?

« Elle déroule ses cheveux d'or et chante un Lied dont la mélodie tremble et sanglote.... »

— Pourquoi resterait-elle dans l'abandon morne de sa pensée ? pourquoi ne prendrait-elle pas son vol d'hirondelle blanche vers les hauteurs sereines d'où peut-être elle reverrait le Rhin glissant entre les montagnes.

« Le batelier de son bateau la regarde avec extase.... »

— Elle descendrait, la nuit, reposer l'ombre d'elle-même au bord de l'eau verte où brillent, comme des bijoux oubliés, les cailloux aux reflets d'astres.

« ... Il ne voit point les écueils et son regard est fixé sur la nymphe blonde... »

— Et quand les brouillards sur les eaux d'émeraude se seraient allongés comme des rêveries expirantes, elle poserait ses pieds sur la terre grise des bords, et reverrait la place où l'amant est venu. Il est venu, la voix triste, la voix douce, la voix étrange, et il a dit : Viens toi, la bien-aimée de ma vie, nous nous aimerons sous les étoiles. Et il a dit encore : « Viens Greta, Gretchen, ma Mienne, ma blonde Liebchen... »

« Les vagues ont englouti le batelier, car la Loreley n'a pas abaissé vers lui ses yeux.... »

— Elle baisera la trace reparue de leurs pas dans le sable, et remontera se mêler aux nuages, et son ombre plus pâle qu'un souvenir et plus pâle

qu'une espérance roulera dans l'ombre des nuits à venir sur la voile gonflée des brises...

Le chant de l'orgue cessa, Greta continuait à l'entendre dans le passé.....

## CHAPITRE V

### I

— Es-tu là, Greta ? cria Ferrias.

— Madame est sortie ce matin à neuf heures, Monsieur, répondit d'en bas la servante, elle a dit qu'elle ne rentrerait pas pour déjeuner.

— Ah ! bien, je ne déjeunerai pas ici non plus alors.

— Bien, Monsieur.

Jacques, ce jour-là, fut heureux d'être libre jusqu'au soir. Depuis longtemps enfermé, il éprouvait l'intense désir de humer un air plus frais et de reposer ses yeux cernés sur les velours des verdure.

Il prit le train en destination de Groenendael, et, un livre de vers sous le bras, s'alla perdre dans la grande forêt de Soignes. Avec le printemps revenu, les branches et les bruyères s'étaient animées et comme dégourdiées ; dans les branches circulaient des brises lentes et le sol cédait, amolli, sous le pied, avec un craquement sec de brindilles. Ça et là s'ouvraient des clairières, et, dans l'intervalle des troncs, des perspectives immenses où le soleil passait obliquement comme à travers un vitrail d'église. Jacques se sentit revivre au milieu du silence sylvestre. Son âme, où tous les soucis s'étaient fondus en une sorte d'atonie, d'écroulement général, de renoncement et d'indifférence à toutes choses, s'ouvrit et se déploya, respirante, détendue, portée, comme par une vague mystérieuse, aux douceurs anciennes. Il oublia le présent, et, en face de ces arbres, dont les ramures se balançaient avec une oscillation berçante, dans ces allées, où rien d'humain ne troublait la sérénité de la Terre, il lui semblait qu'une magie le ramenait en arrière, dans le passé de la lointaine enfance. Il était venu dans ce bois, étant petit. Il avait regardé ces avenues et gravé son nom dans ces écorces rouillées, il s'était couché, jambes au soleil, dans les feuilles sèches des étés morts. Rien n'avait changé ; le ciel avait gardé sa splendeur de naguère, les arbres, à travers les ans, continuaient la pensive médita-

tion de leur orgueil, et lui, lui non plus n'avait point changé ; il n'avait pas quitté ce bois, il y avait vécu, sans savoir, sans penser. Au-delà seulement, bien loin, existait un homme appelé Ferrias qui souffrait au cœur et qu'il ne voulait point reconnaître !

Le concert assoupi des souvenirs monta de son âme au ciel comme un encens mélancolique, et des mots de joie apaisée et des phrases lentes de contentement intérieur lui vinrent aux lèvres sans qu'il eût la force de les parler....

Lorsqu'il sortit du bois, Ferrias retrouva Ferrias.

Jacques rentra en ville à 6 heures. A la gare du Luxembourg, il prit une voiture et se fit reconduire chez lui.

— Madame, est-elle là ?

— Non, Monsieur.

Une inquiétude vague le saisit.

— N'a-t-elle rien dit en partant, ce matin ?

— Non, Monsieur.

Jacques pénétra dans le cabinet de travail et courut à son secrétaire ; la clef que Greta portait toujours sur elle, était dans la serrure. Ferrias ouvrit le meuble. Il y manquait un billet de mille francs....

Il se laissa tomber alors dans un fauteuil, écrasé, anéanti, en sanglotant : « Greta ! Greta ! Elle est partie ! Elle est partie ! »

## II

Kéradec, le nez plongé dans un numéro du *Peuple*, acheva sa lecture : « L'avenir est à la démocratie ! Au flot réactionnaire qui menace de nous submerger, opposons le progrès toujours plus audacieux et plus vaillant ; aux régimes rétrogrades, substituons celui de la souveraineté par le peuple, le suffrage universel, afin que la Belgique ne soit plus désormais qu'une grande famille où tous les frères seront égaux en droits comme ils le seront en devoirs ! » Hein, c'est tapé, ça ?

— C'est de toi, fit Beckx.

— Oui, mille dieux ! J'ai pondu ça en dix minutes sur un coin de marbre, à l'imprimerie du journal.

— Le temps ne fait rien à l'affaire.

Liberté, Égalité, Fraternité ou la mort ! Baiser universel des peuples ! C'est d'un neuf !

— Pardon, d'un quatre-vingt-neuf !

— Pas de mots !

— Voyons, pauv' Peup' ! tu n'es pas sérieux n'est-ce pas ? entre nous, là !

— Pas sérieux, hurla Kéradec, mais vous êtes étonnants vous autres ! Pas sérieux ! mais je me f... de votre art, moi !

— Farceur !

— ...oui, je m'en f... ; j'accomplis une mission, moi. Tout citoyen a le devoir de s'occuper des grandes questions sociales...

— Crac !

— ....de l'avenir du prolétariat !...

— Boum !

— ....de l'égalité...

— Et de trois ! Ils y passeront tous ! Prends garde qu'on te soupçonne, artiste que tu es ! Ceux qui demandent du pain pour le peuple, on ne les gobe pas.... Ils veulent faire leur beurre !

— .... Voyons, fit Kéradec sans relever l'interruption, vos beaux vers sur les petites femmes, à quoi que ça sert ?

Je vous le déclare, si, par le fait d'un article, je parviens à faire donner à l'ouvrier une augmentation de salaire, je croirai avoir fait plus que vous ! Na !

— Eh bien, moi, puisque moi il y a, dit Chastel en levant sa belle main fine, j'estime qu'un beau vers vaut tous vos sacrés poncifs sociaux, et quant à vos ouvriers, j'espère qu'en nous balaiera toute cette canaille !

— Toi, Chastel, on promènera ta tête au bout d'une pique !

— Qu'on me la'sse mon monocle et je m'en fiche !

— Très chic, Chastel, mais pas pratique, fit Carol.

— Rrçon, un bock !

— Deux !

— Trois !

— Quatre !

— Bien, Messieurs ! Quatre bocks ! Quatre !

Il était onze heures du soir. Un flot de monde, sorti du *Théâtre des Galeries*, s'était éparpillé dans le Passage, et quelques femmes attardées gagnaient au plus vite *Tortoni*.

La *Royale* allait bientôt se fermer et les quatre se levaient pour partir lorsqu'ils virent entrer Ferrias très pâle.

— Halli ho ! fit Carol, qui voilà !

— Bonsoir !

— Qu'as-tu?

— Ne riez pas, ne vous moquez pas! je suis fou, je suis désespéré. Greta, ma femme, partie!

— Ah! dit Chastel en dissimulant un sourire gouailleur.

— Depuis dix heures je la cherche partout. Personne ne l'a vue vue. Et vous?

Ils se regardèrent.

— Aidez-moi je vous en supplie! où dois-je chercher! que dois-je faire? dites!

— Mon cher Jacques, répondit lentement Chastel, assieds-toi d'abord et puis écoute : Quand une femme s'en va, c'est qu'elle a ses raisons ou... qu'elle est folle. Dans les deux cas il faut attendre, dans l'un qu'elle revienne.... pour la mettre à la porte, dans l'autre qu'on la ramène.... pour l'interner. Ton allemande n'est pas perdue, que diable!

Ces mots *ton allemande* furent pour Ferrias comme un éclair, *ton allemande!* ils se gravèrent dans sa pensée, tout à coup.

— Tu as peut-être raison, Chastel!

Il y eut un silence; Ferrias saisi d'une idée fixe, s'absorba, l'œil vague, immobile. Les derniers mois lui revinrent à l'esprit; les tristesses de Greta, sa folle idée de revoir Bonn, ses émotions brusques lorsque le pays quitté s'évoquait par une parole, par une musique..., *ton allemande....*

Il se leva, demanda un *Guide* et pointa les heures des trains; à minuit il y avait un départ pour Cologne... mais non! il était fou de partir... il avait tort... on ne s'enfuit pas ainsi par nostalgie, sans souci des êtres aimés...

Pourtant la conviction se faisait, inconsciente, mais nette, décisive, irrésistible.

— Je pars, dit Ferrias.

— Ah! et pour où?

Jacques ne répondit pas et vivement serra la main des amis en murmurant : — Au revoir.

### III

.....  
Ce fut un voyage infini. Dans le roulement du train express, les heures passèrent comme des longs jours qui ne veulent pas s'achever.



heures d'amour en ce pays rêveur, les mains entrelacées et les têtes jointes dans l'ivresse des longs embrassements. Il se souvint des paroles qu'il avait dites à Greta, ces mots que par un raffinement d'artiste, il avait cherchés harmonieux et lents ; leur anéantissement enfin dans cette nature aimante qui semblait leur avoir soufflé ses troublantes sollicitations. Reverrait-il Greta, sa blonde ? Ne reviendrait-elle pas à lui qui souffrait ?

Et au moment où repris au dernier espoir d'une rencontre au pèlerinage d'amour, il sondait la route du bord comme pour y évoquer la forme exquise de la disparue, il vit, là-bas, une jeune femme qui l'appelait de loin d'un geste déployé. Alors une joie intense le prit ; il courut, il bondit vers elle qui ne bougeait plus, se jeta à ses pieds, l'entoura de ses deux bras, lui baisa le front follement en sanglotant : Greta ! Greta ! Gretchen !

Et Greta l'œil fixement tourné vers le soleil, lui parla comme en un rêve, d'une voix mouillée et douce :

« — C'est toi, Jacques, je savais que tu viendrais à moi ; je t'ai attendu, mon Jacques ; c'est ici, souviens-toi, que nous nous sommes aimés. Regarde comme le fleuve est beau, mon doux fleuve allemand ; nous nous aimerons sous les étoiles, Jacques, et les montagnes mettront leur ombre sur notre amour... Jacques, continua-t-elle en le regardant d'un air las, je t'aimais tant, mais je voulais, je devais revenir un instant ici ; nous repartirons ensemble, dans ton pays, veux-tu ? mais chaque été nous reviendrons... avec l'enfant... »

Elle rougit en disant ces derniers mots, à voix basse...

Et tandis que, silencieux, ils se regardaient, noyant mutuellement leurs âmes dans l'oubli des tristesses passées, le Rhin continuait sa marche vers la roche de la nymphe Loreley.

MAX WALLER.



Eveillé et fiévreux, Ferrias collait son front à la vitre humide du wagon et regardait les campagnes sombres qui défilaient toujours, toujours...

La nuit était noire et des ombres d'arbres agrandis s'allongeant au bas des talus, défilaient toujours, toujours...

L'aube se leva, incertaine, ... le train courait... des bandes de lumière traversèrent l'horizon voilé et des clartés blanches se répandirent sur les pâtures, sur les bois, sur les vergers qui défilaient toujours, toujours...

Puis au loin une lueur monta plus intense, plus éclatante et se répandit en nappes au long des grand'routes, au milieu des labourés, au plat des toits rouges qui défilaient toujours, toujours...

Les stations passaient, le jour illumina les plaines; un large soleil inonda le ciel d'une pluie de rayons, puis l'horizon changea; des collines apparurent, des montagnes boisées entre lesquelles s'enfonçaient des vallées mystérieuses où se dressaient des ruines, des débris de tours alternant avec des châteaux modernes, de vastes maisons de plaisance, des châlets, des villas, qui défilaient toujours, toujours...

Enfin le Rhin, comme un grand serpent d'or vert scintilla dans la vallée des *sept montagnes*.

Bonn.

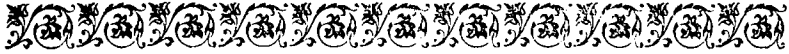
#### IV.

On n'avait pas reçu d'étrangers la veille.

.....

#### V

Par un caprice, Jacques voulut refaire le chemin exact qu'il avait parcouru avec Greta deux ans auparavant. Il entra dans le jardin de l'Hôtel Kley, désert à cette heure, alla s'accouder à la balustrade de pierre, au fond, et après avoir un instant contemplé le Rhin dont les eaux semblaient endormies, il retourna sur ses pas, traversa de nouveau le square, prit la rue de Coblenze, descendit la *Fahrgasse* et se trouva devant le fleuve. La paix du matin se fondait avec le murmure des eaux et le murmure des lointains. Une douceur infinie planait et Jacques, le cœur écroulé, sans espérance, allait, contemplant d'un regard perdu le paysage apaisé. Tout le passé remontait à son esprit, les



## VERS

---

### L'EAU QUI SOUFFRE

---



VERS les lointains extasiés,  
Lente et douce, sans un murmure,  
Elle pousse son onde impure  
Entre les murs pacifiés,

O la rivière jaune et morte  
Sous les ponts tristes, sans espoir  
De rien refléter de ce soir  
Que l'heure impitoyable emporte !

---

### DOUX PAYS

---



DANS le charme troublant de l'heure  
Exquise, ainsi qu'une buée  
Tombe la neige exténuée  
De la lune rose qui pleure.

Et belles de leurs seuls beaux yeux,  
Eprises de rien, vaguement  
Heureuses sous le frolement  
De ce baiser silencieux,

Glissent, blanches, des jeunes filles  
Idéalement corporelles,  
Plus transparentes et plus frêles,  
Blanches, que les chastes charmillés.

Le bleu pâle de leur regard,  
D'un bleu pâle de souvenir,  
Doux comme ce qui va finir,  
Soupire bien loin, quelque part

Au loin, où le ciel est encore  
Céleste pour les yeux qui pleurent,  
Où les anges d'azur effleurent  
De leurs ailes pures l'aurore,

Au loin avec les angélus  
Roses dans le rose du soir,  
Exaltant au mystique espoir  
Les souffrances qui ne sont plus :

Doux pays ! Candeurs puériles  
Et s'éternissant dans les songes,  
Oh ! loin des raffinés mensonges  
Et du faux sourire des villes.

---

## APPARITION

---

à *William Picard.*



ELLE glisse silencieuse  
Sur un ciel de miniature  
Une sainte gracile et pure  
Dans le bleu de l'heure pieuse,

Elle m'est soudain apparue,  
Rêve, forme à peine, nuance,  
Effleurant de subtile essence  
La vulgarité de la rue

Et de ses lèvres bien-aimées  
La Vierge, de ses lèvres roses,  
Effeuilla sur mon cœur des roses  
Et des étoiles parfumées, —

## INSPIRATION

—

*à F. Massenet.*



COUTE sur l'écran vermeil  
Glisser les jonques dans les brises  
Et parmi les ramures grises  
Saigner le glaive du soleil;  
Ecoute! Comme des nuées,  
Flottent dans le calme du soir  
Les cigognes exténuées.  
Et, vois, la lune vient s'asseoir  
Sur l'escalier de marbre rose  
Où la chinoise tristement  
Hume les parfums d'une rose  
Pour évoquer son doux amant.  
Et de ces frissons de silence,  
De ces lueurs harmonieuses  
L'oiseau du Rhythme d'or s'élançe  
Baisant de ses ailes soyeuses  
Ton front délicieusement,  
Poète, dans le demi-jour  
D'un subtil attendrissement  
A peine nuancé d'amour.

GEORGES KHNOPFF.

---

## SENTEURS MUSICIENNES

---

*à Paul Goffart.*



AVEC un tremblement d'ailes  
Un air bien vieux, grêle et charmant  
Mêle son attendrissement  
A l'évaporé des dentelles.

Au fond du boudoir parfumé  
D'accords vagues et de mains blanches,  
C'est, dans le clair brouillard des branches,  
La douceur du printemps aimé :

Du printemps où la lune exquise  
Se vaporisait dans tes yeux  
Plus tristes que l'azur des cieux,  
Du printemps si calme, ô marquise,

Où, dans le frêle bleu du soir,  
Vers le ciel de joie infinie  
Palpitaient d'une aile bénie  
Les voix roses de notre espoir.

Et les senteurs musiciennes,  
Cette âme qui se plaint tout bas,  
Ces frissons d'accords, n'est-ce-pas  
L'âme des extases anciennes?

---

---

## CHRONIQUE ARTISTIQUE

---

### EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE D'ANVERS

---



EXPOSITION de tableaux au *Cercle artistique* d'Anvers a été très intéressante, à plus d'un titre.

Nous y avons rencontré, en tout premier lieu, deux magnifiques intérieurs d'Adrien De Braeckeleer, où se révèle toute la force de tonalité de cet artiste.

*L'intérieur de la maison hydraulique* de Henri De Braeckeleer, peint dans la même gamme est d'un coloris excessivement riche et possède d'étonnantes qualités de perspective. Son *Intérieur bourgeois* est beaucoup plus vulgaire.

M. Vestraete est très poétique dans son *Coin de lac*, dont nous aimons fort le calme et la verdure. Son *Impression au bord de la mer* est plutôt une esquisse qu'un tableau. Ce n'est qu'une impression fugitive et fougueuse que le peintre a jetée sur sa toile, d'un seul trait et sans vouloir produire autre chose qu'un reflet de ce qu'il a vu.

Le *Herseur* est une peinture robuste et bien conçue. Quoiqu'un peu brumeuse, elle ne laisse pas que de produire une impression douce et sentie, et d'attirer les regards du visiteur qui voit sur une toile plus qu'un assemblage de couleurs. Nous engageons l'artiste à retoucher le paysan de son tableau et à le mettre un peu d'aplomb.

Voici Joors avec une pièce superbe intitulée *Convoitise*. Pas une incorrection dans le dessin, pas une ligne déviée dans la perspective, tout est à sa place chez lui et son coloris est d'une richesse magistrale. Le chat qui guette l'oiseau a des ondulations de corps à rendre la nature jalouse. De plus, cet artiste peint dans la gamme vraie et sincère, dénuée d'artifices et de trucs ; il est simple mais, d'une justesse inouïe, ce qui donne à ses œuvres un cachet spécial qui fera leur renommée.

M. Verhaert a taté la nature morte. Son *Herfst*, malgré ses qualités inconstables de tonalité ferme, nous semble bien inférieur à la réputation de l'artiste. Ses fruits sont carrément brossés, mais ils n'ont aucune saveur ; cela est morne, flasque, triste. Il y a loin de cette conception aux charmants tableautins pleins de couleur, de vie et d'action qui ont, depuis longtemps, classé cet artiste parmi les plus en vue de la jeune école. Vraiment, c'est dommage.

A noter deux belles marines de Wolters et deux splendides effets de lune de Maerenhout, comme seul, cet artiste hors ligne en sait faire.

D'Ed. Pontielje, nous avons *le Vieux Pêcheur* et un *Vieillard fumant*, tous les deux d'une grande finesse d'exécution, d'une harmonie supérieure de couleurs et d'une finesse de lignes qui frise la malice. Ce

sont des œuvres de mérite qui prouvent qu'un artiste ne doit pas toujours s'emballer dans les grandes machines pour ajouter un fleuron de plus à sa couronne.

Eh, eh, Monsieur Nélis, que faites-vous donc ? vous voulez exhiber une *Etable*, et vous nous servez un paté, qui fait songer à la composition de la terre avant sa création. Tous les efforts sont louables, mais là, vraiment, ce n'est plus de la peinture, c'est de la fusion.

La *Récolte*, de M. Derickx appartient un peu à la même famille : c'est plat, vide, lâché et sans aucun relief. Avec du travail, cet artiste pourrait faire mieux.

Autre chose est du *Dimanche après midi* de Jules Lambeaux. Ce petit tableau est une perle, d'un feu séduisant, qui confirme la réputation déjà brillante de ce jeune artiste. Le dessin est irréprochable et les effets de lumière d'une intensité frappante, d'une douceur réellement sentie. Pourtant, nous voudrions voir Lambeaux prendre ses sujets dans la vie actuelle, au lieu de les affubler du costume des siècles passés. Son art ne pourrait qu'y gagner, car il y a dans les décors qui nous entourent assez de matière pour qu'il ne soit pas besoin de fouiller dans les garde-robes de nos ancêtres.

Dans *Distraction* de Vander Borgh, il y a réellement quelque distraction de la part du peintre. Au demeurant, assez de couleur et de carrure.

Les *Fleurs* de Lammerz sont passables mais non pas exemptes de grands défauts, dont l'artiste se corrigera, nous en sommes persuadés.

Van Soom fait miroiter une *Cascade* pleine de lumière. Peinture simple, ondulante et solide.

La *Couturière* de Simons confirme le talent de son jeune auteur. Son *Portrait* déborde de vie, mais les chairs manquent un peu de modelé et le tout a besoin de recevoir encore quelques coups de pinceau.

L'*Aquarelliste* de Fan Engelen a des qualités incontestables de névrosité. Le fond en est traité de main de maître et avec une vigueur peu commune.

Nous aimons moins son *Menuisier*.

Quel est donc le farceur qui a écrit le mot *aquarelle* au bas des deux portraits de Van Engelen ? Décidément il faudrait venir de loin pour ne pas voir que ce sont bel et bien des peintures à l'huile, et encore de mauvaises peintures.

M. Janssens, dans sa *Vanne*, nous montre une fois de plus qu'il sait arracher à la nature sa couleur, son charme et sa poésie.

M. Claus est très énergique dans sa *Place de la commune*. Le groupement est fort hobile et le coloris d'une grande profondeur. Le fond est cependant un peu crayeux ; un coup de brosse pourrait rétablir l'équilibre.

Le *Violoniste* de M. Godding n'est pas un chef-d'œuvre, mais nous y remarquons une assez grande puissance de coloris. L'artiste devra particulièrement soigner le dessin et la perspective.

De Jaus a deux portraits splendides de force et d'expression.

MM. Joris, Dupuis, Van Beurden et Weys, sculpteurs, exposent des œuvres remarquables.





## CHRONIQUE LITTÉRAIRE



IL est impossible, aujourd'hui, d'apprécier d'une façon définitive les descriptions de la Belgique que Camille Lemonnier publie depuis trois ans dans le *Tour du Monde* de M. Edouard Charton, ce n'en est pas moins un devoir pour la critique de signaler l'achèvement successif de cette œuvre colossale érigée à la gloire de la terre natale par un artiste qui semblent se continuer les grands Flamands de la Renaissance. Le monument est encore en partie caché par les échafaudages, les échelles et les poulies ; une poussière de chaux et de marbre ennuage encore ses contours ; mais déjà l'œil exercé devine la gloire future de l'édifice, et quelques pavillons se dégagent déjà, dans une splendeur d'accomplissement.

Quant parurent les premières livraisons, elles furent accueillies par un concert de critiques fougueuses, de protestations chauvines et d'hydrophobies contagieuses, dont le tapage est encore inapaisé maintenant.

Il y eut de la musique. Ce fut une suite d'orchestre en bourgeois majeur. L'impression dominante fut un douloureux étonnement. La Muse des Bœdeker et des Joanne, se voila la face ; la statistique, consternée, pleura comme un fleuve, et quelques David du journalisme rassis dansèrent rageusement devant l'arche de la médiocrité officielle.

Et il y avait de quoi se fâcher, reconnaissons-le. Quoi ! il n'y avait donc plus de logique ? Au lieu de suivre la tradition que résume si admirablement Beaumarchais : « Il fallait un calculateur : ce fut un danseur qui l'obtint ! » On allait charger un calculateur de faire des calculs, et un littérateur d'élaborer un travail littéraire ? Cette excentricité de mauvais ton, et d'un si déplorable exemple, fut blâmée, comme elle le méritait, par des gens trop sérieux pour avoir jamais écrit de bons livres.

Le sens dessus-dessous était complet. A la place de l'œuvre rêvée, à la place d'un répertoire d'adresses, de chiffres, d'une espèce de Bottin des neuf provinces, l'auteur du *Mâle* se permettait de nous donner une série de descriptions larges, brossées en plein air par un peintre qui n'a pas la crainte de la couleur. Les plantureuses campagnes des Flandres, le sommeil claustral des villes de province, la béatitude des béguinages, il s'émancipait jusqu'à les traduire en des pages amoureuses de vie et de pittoresque. Les vieilles églises endormies dans leur rêve de pierre, les chasses précieuses qui songent dans le trésor des abbayes, les tableaux de maître qui s'enflamment comme des braises dans l'obscurité des antiques chapelles, tout était non pas mentionné, mais décrit, non pas catalogué, mais traduit, dans une langue trop forte pour certaines oreilles et pour certains yeux. Lemonnier omettait, sciemment, avec révolte, les lieux-communs, « quinquennaux » sur le grand art, sur l'idée — l'*Hidée* avec un *H*, de Schopenhauer ! — bref, toute la Belgique des cantates. Il s'avisait de transposer d'un art dans un autre les prairies angéliques où les vierges de Memling paissent leurs ouailles immaculées, les rouges tueries de Rubens, et l'allure aristocratique de

Van Dyck. La couleur, les pâtes grasses de la peinture flamande, Lemonnier les laissait se réverbérer et couler dans son œuvre. Les Janins — ou les Jeannins — mirent des lunettes bleues, et l'auteur du *Mort* fut convaincu de matérialisme par des cardinaux laïcs et par des papes en bourgeois.

Lemonnier haussa les épaules, et après l'exécution — nécessaire — d'un chroniqueur marollien qu'il ne sied plus de nommer ici, rentra dans son œuvre.

Elle s'est augmentée depuis, continuellement. Les descriptions de Bruges, qui ont paru il y a quelques mois, méritent d'être étudiées de près, et d'être dès aujourd'hui, distraites de l'ensemble de *La Belgique*.

Elles sont une preuve nouvelle de la prodigieuse variété de l'écrivain, qui, comme tous les maîtres, possède l'aptitude universelle. Au rebours des talents exclusifs, que l'on pourrait comparer à des musiciens qui ne connaissent qu'un instrument, et qui sont des virtuoses, l'un du violon, l'autre de la flûte, l'autre du hautbois, la manière de Lemonnier fait penser à une symphonie immense, où les bois et les cuivres s'entrelacent et se fondent dans une magnifique explosion sonore. Il ne joue pas de tel ou tel instrument : il joue de l'orchestre.

Ainsi, après les opulences saines, grasses et lourdes, après les vastes taches de couleur du Mâle et de certaines pages du *Tour du Monde*, le voici, qui, dans son étude de Bruges, se complaît aux magies douces des demi-teintes, des nuances foncées, à la diffusion d'une lumière prismatique, à des nuances exquises et mourantes, semblables à des ombres de roses, de jasmins et de lilas. La phrase, au paravant majestueuse et traînante comme un plaint-chant, s'accalme en des harmonies étouffées, pareilles aux rumeurs vagues qui nagent, autour des jubés, sur le clavier des orgues qui se sont tus.

Et, à l'odeur de la campagne et du grand ciel, succèdent des parfums d'encens et de sacristie.

Puis, par un retour à la pompe qui achève le tableau prestigieux de la ville morte, il l'évoque du fond du passé, et la Bruges d'autrefois s'enflamme dans une soudaine apothéose, sur un ciel empourpré de missel et de vitrail.

Lemonnier a publié dans le genre descriptif, peu de pages aussi belles que sa résurrection de Bruges, et s'y est abandonné admirablement. Nulle part il n'a manié plus savamment la langue. Il lance l'image comme Jupiter lançait la foudre.

Lemonnier est un des rares écrivains belges qui aient eu conscience de l'âme des mots.

Là est le secret de son influence toujours grandissante. Et le jour, où comme Catulle Mendès a écrit la *Légende du Parnasse Contemporain*, l'un des nôtres écrira l'histoire de la *Jeune Belgique*, il devra cet hommage au maître du *Mort*. S'il pourra prétendre, sans crainte d'erreur, que nul des jeunes écrivains de la *Jeune Belgique* n'a servilement pastiché Camille Lemonnier, il devra pourtant reconnaître qu'à l'exception des deux ou trois prosateurs et poètes qui ont surgi presque en même temps que lui, il a révélé à eux-mêmes la masse des jeunes, en leur apprenant les inépuisables ressources du verbe, et qu'il a allumé, dans les lettres belges, un incendie qui ne s'éteindra pas de sitôt.

ALPERT GIRAUD.



## MEMENTO

*La Suisse Romande. — Le Salon de Bruxelles, par Max Waller. Un volume 2.00. — La Revue des Livres et des Estampes. — Journal du Dimanche.*

On nous écrit de Neuchâtel (Suisse) :

» Il existe dans notre pays, déjà depuis plusieurs années, un mouvement littéraire causé par les *jeunes*, mais à qui manquaient les occasions de se manifester. A ce mouvement devait correspondre un organe, une *revue* ; ceux qui pensent et qui écrivent ont besoin de recevoir encouragements et critiques de la part du grand public ; ils ont besoin de se sentir avec lui en communion d'idées et de sentiments. De toutes manières, il devenait donc nécessaire de provoquer la fondation d'une revue ; ce projet, longtemps caressé, formé et abandonné à diverses reprises, se réalise aujourd'hui. *La Suisse romande, revue littéraire et artistique*, va paraître. Cette publication ne prétend rivaliser avec aucune de celles qui existent et aura son genre spécial, exclusivement littéraire et artistique. Elle sera voir, dans notre pays d'abord et dans les pays voisins, qu'il se trouve, cachées dans la Suisse française, bien des aspirations ardentes, bien des nobles pensées, bien des forces vives en un mot, qui ne demandent qu'à être utilisées et à porter des fruits ; elle prouvera que le matérialisme ou les petits intérêts n'ont pas encore étouffé chez nous les désirs supérieurs et que la littérature romande est plus vivace que jamais.

» Notre point de vue est large, notre ambition l'est aussi. Nous voudrions, en chantant la gloire du pays dans une langue pure et bien française, le faire apprécier et aimer ; nous voudrions encore donner aux talents en formation l'occasion de se développer et de se manifester. Nous fuirons tout ce qui est trivial, vulgaire, maussade, et tiendrons dans tous nos articles à une forme littéraire aussi pure et châtiée que possible. A côté des *jeunes*, qui montreront ici ce qu'ils peuvent faire, un grand nombre de nos meilleurs écrivains, comprenant l'incontestable utilité de cette entreprise, ont bien voulu nous promettre leur collaboration active ; l'accueil qui nous a été fait par les littérateurs français n'est pas moins excellent — partout nous avons rencontré encouragement et sympathie.

*La Suisse romande* paraîtra le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois, en livraisons d'au moins 48 pages, grand in-8, imprimées avec luxe, sur beau papier teinté. La collection des numéros formera chaque année un magnifique volume de près de 1,200 pages, ou tous les six mois, un volume de 600 pages. Le premier numéro, daté du 1<sup>er</sup> janvier 1885, sera publié le 13 novembre par Ad. Wagnon. *Aux artisans de la pensée*, par Jules Carrara. *La Société lau-*

*sannoise au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par Eug. Mottaz. *Autour du Monde, Souvenirs d'un Marin*, par L. Tognetti, etc. etc.

Poésies de Emmanuel des Essarts, Alfred des Essarts, Emile Michelet, St. de Guaita, Samuel Cornut, Ernest Bussy, M<sup>lle</sup> E. Roy, Ed. Tavan, Auguste Dorchain, Catulle Mendès (*Nouveaux contes épiques*), Charles Dorice, Adolphe Du'cx, Paul Demy, Louis Tognetti, Jean de Pury, Henry Berger, Henri Warnery, Sully Prudhomme (*fragments d'un poème en préparation*), Paul Bourget (*Antigone, poème*), Anatole France, Jules Troubat, José-Maria de Heredia, Jules Carrara, Ch. Bonifas, Ad. Ribaux.

Le prix de l'abonnement, franc de port, a été fixé, par année, à 10 fr. pour la Suisse et 12 fr. pour l'étranger.

Au public maintenant à nous juger. Espérons qu'il saura apprécier les efforts tentés pour lui procurer une lecture attrayante et variée, une *revue littéraire*, vraiment digne de ce nom. Il y a bien des sortes de patriotisme. Celui qui veut développer le mouvement intellectuel du pays, fournir à ses écrivains, célèbres ou ignorés, le moyen d'utiliser leurs talents et au public l'occasion de les apprécier, faire connaître et aimer le pays au dehors dans ses enfants les plus dignes, dans ses mœurs, dans ses légendes, dans son paysage et son histoire, toutes choses qui se résument dans la littérature, ce patriotisme vaut bien les autres. N'oublions pas que la littérature et les arts sont la plus grande richesse d'un peuple libre. Le courage et la persévérance ne manqueront pas à ceux qui ont entrepris la fondation de cette revue; que la sympathie du public ne leur fasse pas non plus défaut, et que tous, écrivains et abonnés, soient unis dans un même élan pour le culte de l'art vrai et la gloire de la patrie. D'ailleurs, un comité de lecture a été constitué, qui examinera les manuscrits avec le plus grand soin. *Toutes les collaborations ci-dessus désignées sont effectives*. Les premiers numéros contiendront les articles suivants :

*Marines*, par André Theuriet, *Sainte-*

*Thérèse*, nouvelle, *A l'aventure*, croquis par Emile Michelet. *La Mort de Victoire*, par Auguste Blondel; esquisses à la plume : *La Comtesse pâle, Sur un Balcon, Dumas à Chiatamone, Une visite à Chopin*, par M<sup>me</sup> C. Berton-Samson. *Bohéro*, nouvelle par M<sup>me</sup> Eug. Versel. *Est-elle raison*, nouvelle par M<sup>lle</sup> F. Guillermet. *Le Bout du Monde*, nouvelle par M<sup>lle</sup> M. C. s abois. *Le docteur Ramel*, nouvelle par Henri Beaclair. *La Romance de Preciosa*, nouvelle par Ad. Ribaux. Nouvelles et contes par MM. Anatole France, Eug. Mottaz, L.-A. Duchosal, Emm. Buenzod, etc. etc.

*Les correspondants de J.-J. Rousseau*, par Eug. Ritter. *Sully Prudhomme et Coppée*, conférence par Emmanuel des Essarts. *Dora D'Istria à Florence, Mazzini et la poésie européenne, la Mission du Poète, Dante peint par lui-même*, par M<sup>me</sup> Berton-Samson, *les Maîtres italiens en Italie : I. Florence devant l'histoire*, par Jules Levallois. *Études littéraires sur les orateurs de la Convention*, par F.-A. Aulard. *La jeunesse de Goethe : Aeser et sa fille*, par Eug. Hallberg. *Le Salon de Paris* (annuel), par Emile Michelet. *La Musique et les Musiciens : I. Mozart et ses Sonates pour le piano; II. Beethoven et ses Sonates*, par Gustave Mayor. *Le mouvement littéraire de la Suisse française, le Pessimisme*, par Eug. Virieux. *Études littéraires, Lettres à l'exilée*, par Ernest Bussy. *Études sur Edgard Poe et Gérard de Nerval*, par L.-A. Duchosal. *Critique d'art*, par G. Dargenty, Paul Morel, etc. 1684-1884, par Jules Carrara. *Études de littérature et d'art*, par Ad. Ribaux.

*Scènes de la vie antique, Lettres d'un curieux* (inédites). *Études archéologiques*, et envoyé en communication à toute personne qui en fera la demande. Le second numéro paraîtra le 1<sup>er</sup> décembre; la revue pourra de cette manière être offerte au premier jour de l'année et constituera un fort beau cadeau d'étrennes.

Nous donnerons : Romans, nouvelles, contes et fantaisies, critique littéraire, artistique et philosophique, voyages, comédies

en vers et en prose, variétés, histoire, poésies, chroniques mensuelles de Suisse et de Paris, bulletin bibliographique, etc. *Tous les travaux publiés seront absolument inédits.*

*La Suisse romande* compte parmi ses collaborateurs :

MM. F.-A. Aulard, professeur à la faculté des lettres de Poitiers, H. Aubert, M<sup>me</sup> C. Berton, née Samson, MM. Fritz Berthoud, Auguste Blondel, Henry Berguer, Paul Bourget, Henri Beauclair, Victor Billaud, Ernest Bussy, Charles Bonifas, Emm. Buenzod, M<sup>lle</sup> Marie Cassabois, MM. Jules Carrara, Adolphe Chenevière, Albert Collignon ancien rédacteur de la *Vielittéraire*, Ghampfleury, Samuel Cornut, Adolphe Dulex, Ch. Dubois-Melly, G. Dargenty, directeur de l'*Art ornemental*, Auguste Dorchain, A. Duménil, d'yen de la faculté des lettres de Toulouse, Henry Duménil, maître de conférences à Toulouse, Paul Demeny, directeur de la *Jeune France*, Louis-A. Duclosal, Rodolphe Darzens, Alfred des Essarts, Emmanuel des Essarts, Anatole France, M<sup>lles</sup> M.-S. Franel, F. Guillermet, MM. Stanislas de Guaita, L. Gauthey, Edouard Grenier, Emile Hennequin, José-Maria de Heredia, E. Hallberg, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, Jules Levallois, Henry Loujol, Catulle Mendès, Emile Michelet, M<sup>lle</sup> Mosimann, MM. Mathias Morhardt, Charles Morice, Paul Morel, Gustave Mayor, Alfred Milloud, Eug. Mottaz, Jean de Pury, Henri Piazza, F. Plessis, professeur à la faculté des lettres de Caen, M<sup>lle</sup> Emilie Roy, MM. Georges Renard, Edouard Rod, Eugène Ritter, Virgile Rossel, D<sup>r</sup> R. Rubattel, Adolphe Ribaux, Sully Prudhomme, de l'Académie française, André Theuriet, Jules Troubat, ancien secrétaire de Ste-Beuve, bibliothécaire au Palais de Compiègne, Louis Tognetti, Edouard Tavan, M<sup>mes</sup> Berthe Vadier, Eugénie Versel, MM. Eugène Virieux, Adrien Wagnon, Henri Warnery, etc. etc.

Ces noms et d'autres encore que nous ne pouvons annoncer pour le moment,

assurent à la revue un vrai mérite littéraire.

\* \* \*

M. Max Waller vient de publier les articles critiques qu'il a donnés à la *Réforme* sur le *Salon de Bruxelles*. A notre avis, il a eu tort. M. Waller a, nous semble-t-il un culte exagéré du livre. Quelqu'un nous disait de lui qu'il ne pouvait pas envoyer six lettres à son tailleur sans les réunir en volume. Le mot n'est peut-être pas charitable, mais il porte coup droit. Au demeurant, les *Salons* de M. Waller ne valent guère.

Il y a témérité pour un jeune à vouloir se faire le juge des œuvres et des hommes. Ce n'est qu'après de longues années d'expérience et de métier, que le jugement équitable s'acquiert. La jeunesse l'oublie trop. M. Waller au reste, ne s'est pas aventuré; il a pris les opinions d'un maître, Camille Lemonnier, en disant qu'elles étaient de lui et, il a bien réalisé l'épigraphe qu'il met naïvement, comme un aveu, en tête de sa machinette : « La Critique d'art? quelque chose comme la fugue. On prend un motif, c'est-à-dire un tableau, et l'on exécute les variations du *Carnaval de Venise*. » Si M. Waller n'est pas de première force, au moins a-t-il pour lui la franchise.

« Le Salon est mauvais, » dit-il en commençant. Tout beau! vous allez bien, et enfourchant son dada, le critique d'art aussi imberbe que chevelu se met à faire des panégyriques étonnants. M. Gallait n'est rien, M. Verwée est tout; M. de Vriendt une des gloires de notre école belge est un costumier; M. de Braekeleer, un grand maître! Si'ences sur ta merveilleuse *Mort du Titien*, de M. Wulfaert; rien sur les délicieuses fantaisies de M. Cap : *Un vis-à-vis troublant, surveillance conjugale*, des bijoux; mots sur les cavaliers : *En avant*, de M. Van Severdonck, qui ont la solidité d'un de Neuville ou d'un Detaille; éreintement systématique et presque grossier de MM. Thomas, Stallaert.

C'est là de la critique d'enfant gâté!

Nous renvoyons M. Max Waller à ses petites bluettes roses qu'il dentelle gentiment et le remercions de nous avoir permis de lui lire dans sa propre maison ces vérités dont il nous remerciera plus tard.

\* \*

L'auteur du *Vice suprême*, un maître, livre dont nous parlerons prochainement, M. Joséphin Péladan, vient de prendre la direction d'une nouvelle publication *La Revue des livres et des estampes*. (Mensuelle, 8 fr. par an, 16, rue d'Argenteuil, à Paris). Nous recommandons beaucoup ce journal qui complète si bien le *Livre* d'Uzanne.

\* \*

*Le Journal du Dimanche* de Verviers et d'autres lieux, se donne la peine de nous éreinter un article signé l'Hermite, un hermite de pharmacie, proteste contre nos opinions sur le Caveau verviétois. M. Grün, du fond de son ermitage, nous lance un anathème, et voilà tout un stock de nouveaux ennemis frais éclos d'un clocher où toutes les cloches sont d'accord — abstraction faite de toute musique. Cela ne vient pas à une queue de cheval, comme on dit, et cela ne fait ni chaud ni froid. — Si! froid, mais un froid qui fait se tordre!

NEMO.





# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME DE  
LA JEUNE BELGIQUE

---

<b>Arnoux (Jacques).</b>	
Chronique littéraire . . .	103-143
Vieux papiers . . . . .	321
<b>Bér (J).</b>	
Les Crève-de-faim . . . .	463
<b>Berlier (Paul).</b>	
Messe jaune . . . . .	102
<b>Blonds-Belgique.</b>	
La petite veuve, saynète .	217
<b>Bourget (Paul).</b>	
Études et Portraits . . .	397-460
<b>Cladel (Léon).</b>	
Lettre . . . . .	8
<b>Coppée (François).</b>	
Lettre . . . . .	11
<b>Corydon (Paul).</b>	
Au bal masqué . . . . .	392
<b>De Graef (G).</b>	
Chronique artistique . . .	556
<b>Destrée (Jules).</b>	
Au pays wallon : <i>Tirage au</i> <i>sort</i> . . . . .	132
<b>Devillers (Hippolyte).</b>	
Chronique artistique :	
<i>L'Exposition des arts in-</i> <i>cohérents.</i> . . . . .	115
<b>Eekhoud (Georges).</b>	
La Belette . . . . .	28
Le Cœur de Tony Wandel.	261-
	304-349-440
<b>Gilkin (Iwan).</b>	
Sonnets . . . . .	71-338
Le Lévrier . . . . .	275
Le mauvais Jardinier . . .	313
Chronique littéraire . . .	403
La Bouche . . . . .	418
<b>Gilson (Jules).</b>	
Sonnet d'automne . . . .	137
<b>Giraud (Albert).</b>	
Petite chapelle . . . . .	21
Absorption . . . . .	190
Sonnets énigmatiques . . .	266
Possession . . . . .	302
Georges Eekhoud . . . . .	365
La Peur . . . . .	492
Chronique littéraire . . .	558
<b>Guillemot (Maurice).</b>	
Tristia . . . . .	191
Intimités . . . . .	276



<b>Hugo (Victor).</b>		<b>Maubray (Carl).</b>	
Lettre . . . . .	7	Le « Zut » de Blanchette . . . . .	138
<b>Huysmans (J.-K.).</b>		<b>Maus (Octave).</b>	
Lettre . . . . .	12	Dans la coupole . . . . .	73
<b>James (Arthur).</b>		Les Marolles . . . . .	413
Le roman d'un stagiaire :		<b>Mériot (Henry).</b>	
<i>Homo Homini lupus !</i> . . . . .	86	Tristesse de reine . . . . .	507
<b>Jean-Bernard.</b>		<b>Nautet (Francis).</b>	
Chronique littéraire . . . . .	284	Le Nihilisme littéraire . . . . .	175
<b>Jeune Belgique (La)</b>		Catulle Mendès . . . . .	231
La Jeune Belgique . . . . .	529	L'Evolution naturaliste . . . . .	293-340
<b>Khnopff (Georges).</b>		<b>Nemo.</b>	
Sonnets . . . . .	98-230	Memento . . . . .	119-168-206- 250-290-328-409-488-524-560
Chinoiseries . . . . .	278-348	<b>Picard (Edmond).</b>	
Subtilité . . . . .	316	Faust ( <i>fragment</i> ). . . . .	66
xviii <sup>e</sup> siècle. . . . .	435	<b>Pirmez (Octave).</b>	
Vers. . . . .	552	Lettres inédites . . . . .	15
<b>Lamber (Paul).</b>		<b>Réty (Marius).</b>	
Soirs de cirque . . . . .	100-227	Nouvelles de la grande route . . . . .	228-279
Bénédiction des blés. . . . .	462	<b>Richepin (Jean).</b>	
<b>Lemonnier (Camille).</b>		Lettre . . . . .	10
L'Hystérique ( <i>fragments</i> ). . . . .	50	<b>Rodenbach (Georges).</b>	
Le Carnaval . . . . .	215	Idylle de sophia . . . . .	35
<b>Levis (Edouard).</b>		Strophes blondes. . . . .	183
Sonnets héroïques . . . . .	94	Jardin d'hiver . . . . .	217
Invocation au Soleil. . . . .	194	Sonnets . . . . .	259
Appels d'hiver. . . . .	283	Vers d'amour . . . . .	371
Invocation à la lumière. . . . .	345	<b>Saïd.</b>	
Sonnets. . . . .	456	Idéal. . . . .	317
<b>M. (A).</b>		<b>Savine (Albert).</b>	
Chronique artistique :		Chronique littéraire . . . . .	361-406
<i>Exposition de M. Cluysenaer.</i> . . . .	155		
<i>L'atelier Van Alphen</i> . . . . .	155		
<b>Maubel (Henry).</b>			
Croquis funébres . . . . .	39-269		
Chronique musicale. . . . .	108-155-286		
Memento musical . . . . .	160-204- 248-287-326		

<b>Sulzberger (Maurice).</b>	
Pluie d'été . . . . .	69
Sensations : I. <i>Une Maitresse</i> . . . . .	129
Médailles : <i>M. Arutz</i> . . . . .	489
<b>Swarth (Hélène).</b>	
Oiseau de paradis . . . . .	49
<b>Van Arenbergh (Emile).</b>	
In excelsis . . . . .	82
Hiver . . . . .	132
A l'Océan . . . . .	391
<b>Verhaeren (Emile).</b>	
Cantiques . . . . .	42
Chronique artistique :	
<i>Exposition Meunier</i> . . . . .	111
<i>Envois de Rome.</i> . . . . .	113
<i>Karl von Piloty.</i> . . . . .	114
<i>Exposition de l'Essor.</i> . . . . .	151
<i>Exposition Cassiers</i> . . . . .	153
<i>Exposition des XX.</i> 195-242	
<i>Exposition Stacquet</i> . . . . .	202
<i>Exposition Roelofs.</i> . . . . .	203
<i>Le Salon de Paris</i> . . . . .	324
<i>La Sculpture au Salon</i> <i>de Bruxelles</i> . . . . .	519
Chronique littéraire . . . . .	148-238
Le Salon de 1884. . . . .	472
Les Moines . . . . .	530
<b>Vierset (Auguste).</b>	
Élévation . . . . .	237
<b>Vurgey (Florent).</b>	
Les tunnels de la vie . . . . .	590

<b>Waller (Max).</b>	
L'Oubli . . . . .	45
Nouvelles pour les jeunes filles . . . . .	188
<i>L'Hiver mondain.</i> . . . . .	253
<i>Pierrot lunaire</i> . . . . .	333
Au nommé Wagener. . . . .	347
Greta Friedmann 381-419-499-537	
Chronique littéraire . . . . .	466-513

<b>Wodon (Paul).</b>	
Train de plaisir . . . . .	314

**X. Y. Z.**

Cantique . . . . .	466
--------------------	-----



Villanelle pour torcher	
Charles Potvin. . . . .	96
La seconde à l'Office de Publicité . . . . .	139
Dialogues des morts . . . . .	353

..

Chronique théâtrale . . . . .	162
A l'office de publicité . . . . .	348

..

Ballade d'ouverture . . . . .	5
-------------------------------	---



VIENT DE PARAÎTRE  
LE SALON DE BRUXELLES

PAR

MAX WALLER

*Préface de CAMILLE LEMONNIER*

Un volume : 2 fr.

---

---

VIENT DE PARAÎTRE :

PIERROT LUNAIRE

PAR

ALBERT GIRAUD

Un volume. Alphonse Lemerre : fr. 2-00

---

---

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

Revue critique des Arts et de la Littérature

ABONNEMENTS :

**10 francs par an.**

BUREAUX :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26  
BRUXELLES

---

---

GIL BLAS

Journal Quotidien

PARIS, 16, BOULEVARD DES CAPUCINES, 16, PARIS

*Publiera prochainement GERMINAL, par E. ZOLA.*

Un numéro : 20 centimes. Abonnements : (3 mois) : 17 francs

EN VENTE PARTOUT

EDOUARD MAHEU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
BRUXELLES, — 18, Rue des Sables. 18, — BRUXELLES

---

*VIENT DE PARAÎTRE*

DU

# MOLOCHISME JUIF

ÉTUDES CRITIQUES & PHILOSOPHIQUES

PAR

GUSTAVE TRIDON

AVOCAT

Ancien membre de l'Assemblée Nationale, de la Commune de Paris,  
du Comité de Salut Public, etc.

UN VOLUME, GRAND IN-8°, DE 272 PAGES

Prix : **Cinq francs**

**Cette œuvre posthume est une des plus curieuses sur la matière**

*ENVOI EN PROVINCE CONTRE MANDAT-POSTE*

---

## HUMANITÉS COMPLÈTES

*à domicile (en trois années)*

PRÉPARATION AUX EXAMENS

de

## PHILOSOPHIE & LETTRES

Cours et Répétitions particulières de latin, philosophie, littérature, etc.

*NOMBREUX SUCCÈS OBTENUS AUX EXAMENS*  
(18 passés avec grand succès sur 20 élèves présentés aux examens de 1883-84)

EXAMEN de **SECRÉTAIRE DE LÉGATION**

Cours et leçons particulières d'anglais et d'italien.

**Conversation, Grammaire, Traduction, Rédaction, Littérature.**

*S'adresser à R. BENHAM, professeur, 170, rue Jourdan (Forte Louise).*

---

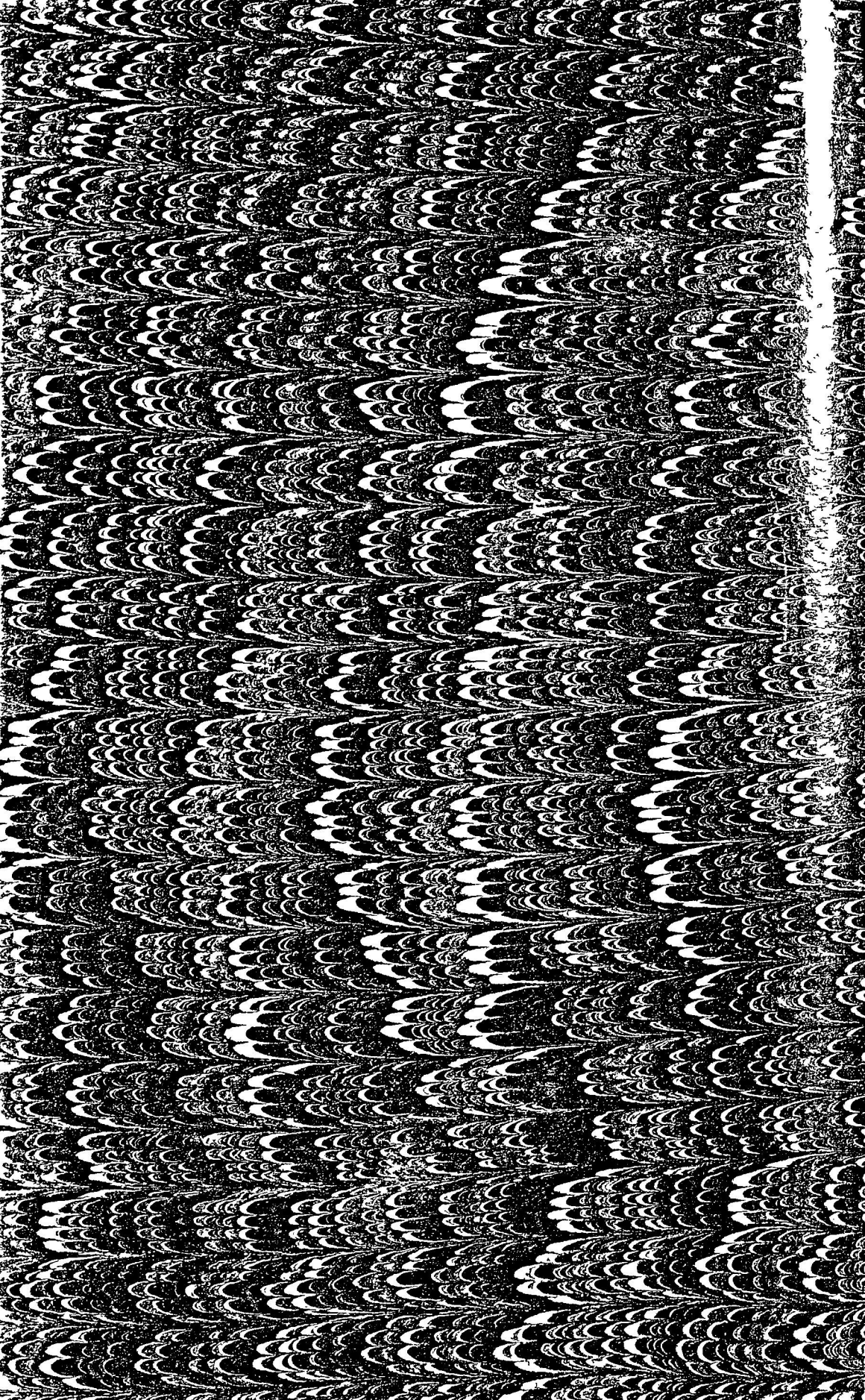
Bruxelles. — Imprimerie ED. MAHEU, 18, rue des Sables.

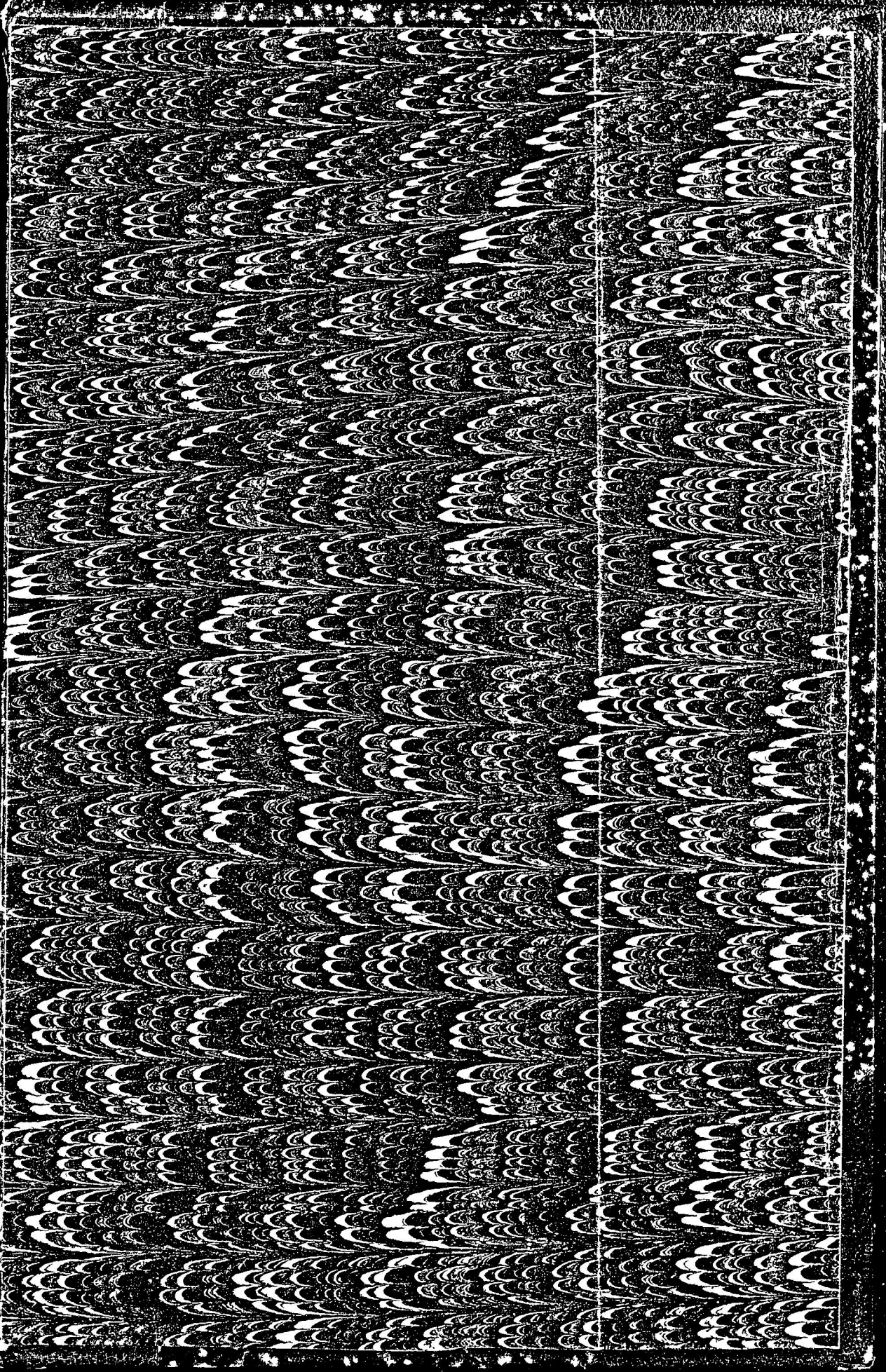














## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.